

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab.  
Historisk-filologiske Meddelelser. **XX**, 1.

---

# L'ORDRE DES MOTS EN FRANÇAIS MODERNE

DEUXIÈME PARTIE

PAR

ANDREAS BLINKENBERG



KØBENHAVN  
LEVIN & MUNKSGAARD  
1933

Printed in Denmark.  
Bianco Lunos Bogtrykkeri A/S.

### Remarque préliminaire.

La première partie de cette étude<sup>1</sup> était consacrée aux groupes de mots dont les composants constituent la phrase, c'est à dire l'expression, au point de vue de la logique, d'un sens relativement complet et, au point de vue de la «situation», d'un jugement «actuel». L'objet de cette seconde partie sera l'étude des groupes plus fortement unis, groupes de subordination, qui constituent ensemble un seul membre de phrase et dont les deux composants, le déterminant et le déterminé, forment non point le but essentiel de l'énoncé, mais un jugement accessoire, présupposé ou de second plan.

Cependant, comme nous avons déjà eu l'occasion de le faire remarquer, cette distinction, pour essentielle qu'elle soit, n'a pas une valeur absolue.

En effet, dans la série qui va du sens le plus pleinement prédicatif d'un verbe ou d'un attribut nominal au sens le plus effacé d'un déterminant tout à fait accessoire, qualificatif banal de pur remplissage, il y a des dégradations presque à l'infini; et il nous paraît indispensable, pour les besoins de la classification autant que pour ceux de l'explication, d'essayer de saisir et de fixer au moins quelques-unes de ces nuances. C'est ce que nous avons voulu faire déjà dans notre première partie en disposant souvent à

<sup>1</sup> Publ. dans: Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskabs Historisk-filologiske Meddelelser, XVII, 1.

l'intérieur des chapitres nos exemples en séries de dégradations et en terminant les chapitres qui pouvaient être regardés comme limitrophes d'autres chapitres appartenant à la seconde partie de notre étude, par des exemples destinés à refaire le pont que la classification rigide avait fait sauter, et à rectifier par ce moyen l'erreur de perspective provenant d'une rupture de continuité quelque peu arbitraire, au fond, mais qui tient à notre parti pris de nous tenir provisoirement dans les cadres traditionnels de la classification grammaticale.

---

## LIVRE SIXIÈME

## Les déterminants du substantif.

## CHAPITRE I.

## Le substantif déterminé par un substantif.

Si l'on compare ces quatre phrases types :

- (1) *Le professeur X ne comprend pas ce point de vue;*  
 (2) *X, le professeur, ne comprend pas ce point de vue;* (3) *X, professeur, ne comprend pas ce point de vue;* (4) *Professeur, X ne comprend pas ce point de vue;*

on voit tout de suite les divers degrés de cohésion que peuvent présenter un groupe de deux substantifs réunis à l'aide d'une simple apposition, degrés de cohésion qui vont de la forte unité de (1) à celle beaucoup moins prononcée de (4), et en même temps de la valeur relativement effacée du déterminant dans (1) à celle beaucoup plus pleine de (4). Nous allons rapidement passer en revue ces quatre types.

- (1) *Le professeur X.*

L'unité très forte est marquée par l'unité d'accentuation, qui ne comporte aucune pause et qui subordonne le déterminant antéposé au déterminé. Dans cette construction, le substantif en apposition a une valeur qualificative assez effacée; il n'a pour fonction que de rappeler une qualité

connue ou supposée telle, intimement liée dans l'esprit de celui qui parle à l'idée principale, ou bien d'indiquer sans y insister une qualité tout à fait banale. C'est ce dernier cas qui est représenté par l'emploi de *Monsieur, Madame, Mademoiselle* précédant un nom de personne, et en général dans les cas où des noms de personne sont accompagnés de qualifications sociales (titres et dignités), ou professionnelles; mais la construction s'étend aussi à des noms géographiques et à certaines épithètes de pur ornement; on retrouvera ces catégories différentes dans les quelques exemples qui suivent<sup>1</sup>:

*Monsieur Legrand, Monseigneur Huet, le Père Monsabré, sœur Angélique, le cordonnier Moge, le professeur Pommier, le docteur Guilbert, Maître Nadaud, le colonel Dumanoir, l'empereur Frédéric. — Le mont Vésuve, le mont Cenis. — Notre sainte mère l'Église.*

L'interdépendance, donc la détermination réciproque des deux mots accouplés, rend quelquefois difficile à résoudre et en même temps oiseuse la question de savoir lequel des deux mots est déterminant et lequel déterminé; la coexistence de constructions telles que: *Le mont Athos, la montagne d'Athos, l'île Sainte-Marguerite, l'île d'Elbe, le fleuve Hudson, la rivière de Marne, la rue Richelieu, la rue de Médicis, le mot pitié, le mot de pitié, ce coquin de Jean, ma chienne de vie, son petit bonhomme de train*, montre clairement que la langue ne possède pas de système rigide fixant les rapports du déterminé et du déterminant, de l'idée principale et de la qualification plus ou moins importante<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> La valeur de la construction présente des analogies très naturelles avec celle de l'adjectif épithète antéposé (v. plus bas).

<sup>2</sup> Comparez la série: *Jean du bois — Jean Dubois — Dubois, Jean*, dans laquelle les deux termes extrêmes présentent nettement l'ordre: déterminé — déterminant, tandis que le terme intermédiaire contient toutes

Disjonction: La forte unité du groupe rend impossible toute intercalaison, si ce n'est celle d'une autre épithète de la même catégorie: *Monsieur le professeur Legrand*. Pour les cas qui, au point de vue de la forme, sont autrement constitués, le degré de cohésion est au contraire très variable; si le groupe: *le mont Athos* est indivisible, rien n'empêche de dire par exemple: *la montagne célèbre d'Athos*.

(2) *X, le professeur*.

Dans cette construction, où le déterminant suit le déterminé, la pause déjà montre l'unité moins forte du groupe. S'il est vrai que l'article défini indique que la qualité de professeur est supposée connue, le fait même qu'on ajoute cette qualification après coup montre assez que, si l'on met à part le cas d'un emploi purement stylistique mentionné ci-dessous, il ne s'agit plus d'une épithète relativement vide de sens, mais bien d'un déterminant réel, qui a pour fonction ou bien de rappeler à l'auditeur la qualité en question, ou bien de déterminer laquelle de deux personnes portant le même nom on veut désigner. La première des deux fonctions, où le mot ajouté est un terme de rappel, comporte des nuances allant jusqu'à la fonction purement stylistique d'agent de disjonction, ce qui veut dire que le mot a sa raison d'être dans l'arrêt, la suspension qu'il détermine, bien plus que dans la qualification qu'il contient. La seconde fonction, d'autre part, a une valeur déterminative très précise, qui la rapproche souvent de la valeur plus nettement prédicative des phrases que nous rangeons dans la rubrique suivante, qui ne se laisse séparer de les possibilités: c'est une interdétermination dans laquelle seule la situation peut abolir l'équilibre, et qui rappelle le glissement entre sujet et attribut que nous avons étudié dans notre première partie dans les phrases du type: *C'est lui le maître* (I. p. 70—72).

celle-ci que par une limite peu précise et somme toute arbitraire. Cela est vrai notamment pour les derniers des exemples suivants, où le déterminant est un nom de personne et où le contexte seul pourrait nous renseigner sur le degré de nouveauté, donc sur la valeur prédicative de ce terme :

*Philibert, votre patron, s'est dit: Je vais m'attacher ce garçon (Tr. Bernard: Petit Café I. 7). — Sa cousine, Mlle de Montpensier, nous raconte, à ce sujet, une bien curieuse et amusante anecdote (Bertrand: Louis XIV. 155) — Alors, le musicien, M. Théodore, sortait (Boylesve: L'Enfant à la Balustrade 45) — La cuisinière, Clarisse, portait sur sa tête des panerées de pâte bien levée (Boylesve: La Becquée 21).*

Disjonction: L'intercalaison d'un autre déterminant, sans être très fréquente, n'est pas exclue, témoin l'exemple suivant:

*C'est mon oncle Souvestre, de Rennes, le professeur, qui m'a fait tant bien que mal élever (Duhamel: Pierre d'Horeb 91).*

La fonction déterminative d'un substantif postposé se trouve réalisée aussi dans une autre forme qui diffère de celle que nous venons de décrire par l'absence d'une pause séparant le déterminant du déterminé. L'absence de pause peut être le signe d'un changement dans la fonction du déterminant, qui n'est plus simplement qualificatif, mais nettement distinctif, servant à délimiter le sens du déterminé. Qu'on compare les deux expressions: *Ronsard, poète lyrique* — *Ronsard poète lyrique*; la première serait le titre d'un ouvrage sur l'œuvre entière du poète, considérée comme essentiellement lyrique, la seconde est le titre d'un ouvrage connu sur la partie lyrique de cette œuvre. Entre ces deux fonctions nettement distinctes, l'emploi explicatif forme un moyen terme, admettant ou non la pause entre déterminé et déterminant.



Voici quelques exemples de la construction sans pause, puisés dans la description amusante de la famille Rebendart dans *Bella*, par JEAN GIRAUDOUX :

*Fils d'André Rebendart le pochard ou le voleur, de Rebendart le banqueroutier, ils exerçaient avec tyrannie leur rôle de juge ou d'inspecteur de finances* (p. 57). — *La statue de Rebendart le bâtonnier* (p. 58). — *Rebendart le Légiste* (p. 63). La majuscule du dernier exemple rappelle les surnoms consacrés comme *Guillaume le Conquérant*, etc.

L'absence de la pause est plus régulière, si le substantif déterminant est employé sans article :

*Des Rebendart parias* (p. 56), *les Rebendart ministres* (*ibid.*), *les Rebendart maraudeurs* (p. 58), *le Rebendart ivrogne* (*ibid.*), *les Rebendart douairières* (p. 61), *les Rebendart veuves* (*ibid.*), etc. Dans l'exemple suivant, l'écrivain joue sur les rapports grammaticalement différents mais au fond identiques des deux termes, déterminant et déterminé, dont il intervertit l'ordre : *M. Doumic, qui sait administrer la tradition, fera succéder à un normalien agrégé des lettres un agrégé des lettres normalien* (*A. Thibaudet, Nouv. Litt. 21—5—27*). Il va sans dire que dans d'autres cas l'inversion des termes est loin d'être un simple jeu comme ici, sans quoi d'ailleurs le jeu n'en serait pas un ; et par exemple dans : *homme-dieu, Dieu-homme*, la différence entre déterminé et déterminant, substantif et «adjectif», sujet et attribut est réellement une différence entre essence et qualité, entre substance et attribut, donc une différence fondamentale pour l'esprit<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> «*Oui... Celui qui apprendra aux hommes qu'ils sont bons, celui-là finira le monde.*» — «*Celui qui le leur a appris, ils l'ont crucifié.*» — «*Il viendra et son nom sera l'homme-Dieu.*» — «*Le Dieu-homme?*» — «*L'homme-Dieu, il y a une différence.*» (*Traduction de Dostoïevsky, cit. Massis: Jugements II. 182*).

L'emploi déterminatif d'un substantif postposé sans article s'apparente de très près à la fonction déterminative de l'adjectif postposé; il existe d'ailleurs des cas qui font transition entre les deux, à savoir ceux où le substantif tend vers la valeur et la forme d'un adjectif qu'il peut même adopter complètement: *un homme colère, une femme adultère, un teint brique, des gants paille, des rubans roses*<sup>1</sup>.

C'est ici enfin qu'il faut rappeler les constructions mentionnées plus haut du type: *la place Saint-Marc*, que la langue actuelle crée avec une grande facilité: *La loi Bérenger*. — *Le projet Caillaux, le plan Poincaré* (*Rev. de Paris* 1—10—26, 481 et 483). Et même: . . . *cette différence qui a dominé la conception Caillaux et la conception Poincaré* (*ibid.* 483). — *Suivant le taux de dépréciation or dont on convient de partir* (*ibid.*). — *Il faut revenir aux journées Lindberg pour pouvoir comparer* (*Echo de Paris* 16—4—28).

Plusieurs de ces composés tendent vers la fixité et l'unité sémantique du mot, et se trouvent par là placés sur la limite même du champ de nos études, limite qui, reconnaissons-le encore une fois, est arbitraire et provisoire; il est à remarquer que rien dans la forme ne caractérise le nouveau mot composé comme tel, sauf l'emploi sporadique et très irrégulier d'un trait d'union, et que la possibilité existe toujours de faire alterner des composés avec d'autres, dans lesquels le déterminant est un adjectif, comme dans le cas typique suivant:

*Autant de besoins ou d'attraits différents, autant de types de villes: villes saintes, villes fortes, villes ponts, villes carre-*

<sup>1</sup> A noter l'antéposition fréquente, due à sa signification (grand, bon), d'un seul de ses substantifs adjectivés: *le maître autel, une maîtresse femme, un maître liore, le maître mot, une maîtresse chèvre*. A ces exemples s'opposent les combinaisons suivantes, dans lesquelles la postposition est de règle: *l'idée maîtresse, une œuvre maîtresse*.

*fours, villes marchés, villes industrielles, villes administratives ou politiques, villes résidences, villes de plaisir . . . villes refuges (Romier: Explication de notre temps 44—45).*

(3) *Professeur, X . . .* (4) *X, professeur . . .*

Ici, le substantif déterminant a un sens encore plus plein, essentiel dans l'énoncé; c'est un vrai prédicat, souvent juxtaposé plus que subordonné au prédicat principal. La construction est avant tout un procédé stylistique qui sert utilement à éviter d'une part la monotonie d'un alignement de courtes propositions principales, et de l'autre la lenteur et la pédanterie des propositions subordonnées les plus usitées, surtout des propositions temporelles et finales. C'est ainsi que la stylistique conseille des substitutions comme celles-ci: Ne dites pas: *Ayant usurpé le trône et tué son frère, il ne reculait devant aucune abomination.* Mais dites: *Usurpateur et fratricide, il ne reculait . . .* Ne dites pas: *Ayant créé cette doctrine sublime . . .*, mais dites: *créateur de cette doctrine sublime . . .* Ne dites pas: *Son fils, ayant hérité de son talent, . . .*, mais dites: *Son fils, héritier de son talent, . . .* Ne dites pas: *Comme il plaidait une cause évidemment juste, il avait toute confiance . . .*, mais dites: *Avocat d'une cause évidemment juste, il avait toute confiance . . .*. Et ainsi de suite<sup>1</sup>. Comme tous les procédés stylistiques, celui-ci peut dégénérer facilement en un maniérisme insipide et irritant; c'est le cas chaque fois qu'il est employé pour réunir en une phrase touffue des idées qui n'ont aucune parenté, aucun lien naturel.

L'indépendance relative du mot en apposition explique suffisamment la liberté avec laquelle il se place dans la

<sup>1</sup> Cf. E. LEGRAND: *Stylistique Française* pp. 219 et 222—223.

phrase, avant ou après le déterminé, séparé facilement de celui-ci par des membres de phrase intercalés. Il est évident que, par cette indépendance relative et par leur valeur prédicative, ces déterminants se trouvent placés sur la limite imprécise qui sépare ce chapitre du chapitre correspondant de notre première partie.

Ordre: déterminant — déterminé: *Point d'attache d'une flotte romaine, centre commercial de cabotage, port de petite pêche, et de grande pêche, point de départ du plan d'attaque de Napoléon, port d'escale des transatlantiques, Boulogne a connu de multiples transformations* (C. Vallaux, *Merc. Fr.* 1—11—26, 692). — *Critique, essayiste, esthéticien et naguère romancier, M. Jacques Rivière a, depuis ses débuts dans les lettres, identifié ses efforts et ses tentatives avec ceux de la Nouvelle Revue française* (Massis: *Jugements II.* 79). — *Pour ce faire, il a tâté de tous les genres. Poète, il a chanté - - ses émois, ses nostalgies - -. Essayiste, - - il a signé de pénétrantes études critiques - -. Romancier, il a narré - - l'histoire amoureuse et tragique de Cacao le marinier* (G. Marlow, *Merc. Fr.* 15—10—26, 466). — *Gentilhomme campagnard, il entendait jouir, dans son château, de tout le bien-être et de tout le luxe possibles* (Bertrand: *Louis XIV.* 185).

Ordre: déterminé — déterminant: *Monsieur X, conteur spirituel et homme du monde accompli, dédaigne ces lourdeurs et ce point de vue pédant. — (Ils) irritaient Shelley, toujours partisan de laisser faire la nature* (Maurois: *Ariel* 139). — *Mais le jeudi, chômage encanaillé, grève en tablier noir et bottines à clous, permet tout* (Colette: *Maison de Claudine* 32).<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Cet ordre est seul possible, si le déterminant est une proposition subordonnée substantive: *Tous avaient cette sensation, qu'on reviendrait fort*. On remarquera le glissement vers la fonction de complément (*Tous sentaient que*), mouvement qui est allé jusqu'à son terme dans les locutions

## Disjonction:

*Feu Marcellin Berthelot a écrit, ce Père de la démocratie, une belle justification de l'esprit conservateur (Boulangier et Thérive: Soirées 178). — Labiche et Daudet se sont insinués, tôt, dans mon enfance heureuse, maîtres condescendants qui jouent avec un élève familier (Colette: Maison de Claudine 48).*

La disjonction est régulière, cela va sans dire, dans les cas où le mot en apposition détermine un pronom personnel régime: *Mais il l'a connu dentiste à Alexandrie et antifasciste notoire (Journal 22—1—27). — Il ne l'avait jamais quitté un seul jour, même bébé (Giraudoux: Bella 105).*

Si l'apposition dont nous venons de parler doit être caractérisée avant tout comme un procédé stylistique très conscient et assez étranger à la langue parlée, on rencontre très fréquemment dans cette dernière une autre apposition de mots substantifs, savoir celle d'un pronom personnel tonique renforçant un autre pronom personnel ou un substantif. La place de ces mots est très libre: *J'ai pensé à le faire, moi aussi. — Moi aussi, j'ai pensé à le faire. — J'ai pensé, moi aussi, à le faire. — J'ai, moi aussi, pensé à le faire. — Je ne l'ai pas fait, moi. — Moi, je ne l'ai pas fait. — Mon mari peut, lui, demander le divorce. — M. Marchand ne s'attarde pas, lui, à ces bagatelles et à ces pailles (Martial-Piéchaud, Rev. Hebd. 21—5—27, 372).*

Pour être libre, cet ordre n'est cependant pas indifférent. La place terminale ou bien marque la reprise explicative, ou bien c'est l'ordre plus nettement émotionnel. La place à l'intérieur de la phrase sert plutôt à des emplois plus conscients de mise en relief, la place initiale enfin marque tantôt l'émotion, tantôt une simple opposition de deux verbales: *avoir envie que, avoir peur que, etc.*, où le regroupement est définitif et où, par conséquent, la nouvelle analyse s'impose.

actions, comme dans le cas suivant, où l'antéposition est de beaucoup l'ordre le plus naturel: *Moi, je vais fixer chaque spécimen, et toi, tu me feras les étiquettes* (Brieux: *Hannetons I. 2*).

Notons, pour insister sur l'indépendance de ces pronoms accentués, l'équivalence qu'ils présentent avec des membres de phrases plus développés, à savoir des combinaisons telles que: *pour moi, quant à moi, pour ce qui est de moi, en ce qui me concerne etc.*, constructions thématiques nettement caractérisées.

A noter enfin l'emploi correspondant du pronom démonstratif:

*Il voulut le garder dans son lit, celui-là. — Thiers, sophiste intelligent et demi-grec rusé, qui, celui-là, savait la pratique et la théorie* (Maurras: *Kiel et Tanger 215*)<sup>1</sup>.

## CHAPITRE II.

### Le substantif déterminé par une préposition avec régime.

Comme pour le groupe traité dans le chapitre précédent, nous avons pour le groupe substantif — préposition avec régime des degrés d'unité très variables qu'il nous importe de déterminer; car ici encore l'étude de l'ordre des mots pourra servir utilement, croyons nous, à montrer le caractère très rigide, très «géométrique» des cadres qui nous sont fournis par la grammaire, et à les assouplir — plutôt qu'à les faire sauter — par le moyen d'une analyse moins anti-thétique qui tiendra compte toujours des dégradations. (Comparez I<sup>re</sup> partie, p. 221—22).

<sup>1</sup> Voir d'autres exemples dans: SANDFELD: *Syntaxe du français contemporain. I. Les pronoms*, p. 227.

## A. Le déterminant suit le déterminé sans pause.

### I. Construction simple.

Le type central, celui où la détermination est indiscutable, est formé des cas extrêmement nombreux et de contenu très variable où un substantif régi par une préposition suit immédiatement et sans pause un autre substantif dont il détermine le sens :

*Un livre en bon état, une tête sans cheveux, la couleur du sang, le prêt sur gage, le prêt à intérêt, les travaux des champs, les employés des grands magasins, l'élection du président, l'exploitation des intermédiaires, l'exploitation de l'Etat capitaliste, etc. etc.*

Le déterminant peut être à son tour déterminé et ainsi de suite jusqu'à former de longues séries de déterminations consécutives, comme la suivante, critiquée par ANDRÉ THÉRIVE (v. Nouvelles littéraires 28—11—25) :

*Arrêté fixant la composition de la commission chargée de proclamer les résultats de l'élection des planteurs au sein de la commission de fixation des prix d'achat des tabacs indigènes. (Journal Officiel 15—11—25).*

C'est un bon exemple-type pour montrer tout ce que peut comporter un mot de déterminations, variables quant au sens et quant à la catégorie grammaticale, mais placées invariablement après le terme déterminé; si ce n'est pas un modèle de style, c'est du moins un modèle d'ordre analytique, déroulement tranquille d'une idée compliquée.

Un très grand nombre des groupes en question sont arrivés à l'unité complète d'un mot composé: *Table de travail, salle de bain, salle à manger, papier à lettres, point de vue, pomme de terre, arc-en-ciel, chef-d'œuvre, œufs sur le plat, etc.* On voit par les exemples cités qu'un trait d'union peut marquer l'unité du composé, mais c'est l'exception; normalement il n'y a pas de critérium extérieur de l'unité,

si ce n'est dans l'impossibilité d'une intercalaison (v. plus bas), et dans l'unité d'accentuation qui détermine des liaisons caractéristiques (e. g. pied-à-terre, croc-en-jambe).

Pour ce qui est de la répartition entre déterminant et déterminé des deux idées composantes, il y a quelquefois un certain flottement, surtout quand l'un des composants contient une idée de nombre; c'est ainsi que les combinaisons suivantes peuvent avoir le même sens, ou à peu près: *une gloire de vingt siècles, vingt siècles de gloire; un travail de quinze années, quinze années de travail; les étrangers en majorité, la majorité des étrangers; du tabac pour deux sous, [pour] deux sous de tabac.*

Le même jeu dans la répartition des composants d'une détermination réciproque reparaît ailleurs aussi, grâce à l'équivalence des groupes de détermination traités ici avec d'autres formés par un substantif et un adjectif; ainsi on pourra choisir entre ces expressions: *le jardin haut, le jardin du haut (Colette: Maison de Claudine 9), le haut du jardin; son ambition modeste, son peu d'ambition; sa fin horrible, l'horreur de sa fin (Maurras: Musique 110); la route horrible, l'horreur de route (Barrès: Amitiés 55); cf. un amour de petite chèvre (Daudet: La Chèvre de M. Seguin); — favorisé par une étonnante perfection de santé (Régnier: L'Escapade 36).* Dans les derniers de ces exemples, le groupement choisi a une valeur stylistique très apparente<sup>1</sup>.

## II. Conflits entre plusieurs déterminants.

Si plusieurs déterminants suivent le même substantif déterminé, ces déterminants peuvent avoir exactement les

<sup>1</sup> Dans l'exemple suivant, la répartition des composants est la même dans les deux constructions; seule, la forme change, la dernière construction représentant une certaine recherche stylistique: *une physionomie sérieuse et réfléchie — une physionomie de sérieux et de réflexion (Régnier: L'Escapade 26).*



mêmes rapports avec le déterminé. Ils ne devront donc leur place respective qu'à la marche naturelle de la pensée discursive qui les rattache au substantif au fur et à mesure qu'ils se présentent à l'esprit, sauf le réarrangement toujours possible à celui qui poursuit en même temps un but stylistique et qui prendra donc en considération l'harmonie de la phrase, le choc des sons et les exigences du rythme. Ces considérations restent cependant sur les confins de l'étude du grammairien, qui dans des séries telles que: *un petit animal à tête ronde, à la queue longue et au pelage grisâtre*, ne considérera au premier abord que la liberté dans l'ordre respectif des trois déterminants.

Il en est un peu autrement dans les cas nombreux où le déterminé est un substantif verbal. Dans ces cas, le groupe de détermination forme un nexus et se rapproche donc des groupes étudiés dans notre première partie, mais trouve sa place ici pour des considérations de forme; dans ces nexus, les groupes: verbe-sujet, verbe-attribut, verbe-complément direct, verbe-complément circonstanciel peuvent entrer en concurrence. Abstraction faite des cas où un des déterminants forme avec le déterminé une unité de conception qui fixe la forme du groupe et qui empêche l'intercalaison d'autres éléments, abstraction faite aussi des effets de préoccupations stylistiques, l'ordre des déterminants en concurrence est ici encore un ordre libre, comme le montre assez l'exemple suivant, déjà cité dans notre première partie (p. 188): *la nomination comme directeur de M. B.; — la nomination de M. B. comme directeur*. Dans les cas où la lutte a lieu entre un déterminant sujet et un déterminant qui est complètement, nous croyons constater une certaine prépondérance de l'ordre qui place le sujet du nexus à la place finale du groupe; mais c'est là tout au plus une tendance encore incertaine.

Ordre: substantif verbal — complément — sujet: *Il avait même cessé de la railler de sa peur, lors de l'attaque du carrosse par les brigands (Régnier: L'Escapade 105). — L'occupation prolongée de territoires allemands par des troupes étrangères (Le Temps 22—7—26). — L'entrée en vigueur des lois syndicales (Le Temps 18—7—26). — A l'occasion de la venue à Berlin d'une société de chanteurs viennois (Le Temps 27—7—26). — L'arrivée à Paris des ministres allemands (Le Temps 19—7—31). — Le voyage en France du Sultan du Maroc (Le Temps 12—7—26). — L'arrivée au pouvoir de M. Poincaré (Le Temps 12—8—26). — On signale la rentrée dans nos lignes de vingt-quatre familles Aït-Segroucheu et Marmoucha, qui ont été désarmées (Le Temps?) — Mais l'ange de la luxure incarné dans la troublante et perverse Isabelle empêche l'ascension vers la lumière du jeune savant (Jean Dorsenne, Nouv. Litt. 10—4—26).*

Ordre: Substantif verbal — sujet — complément: *Son numéro favori est le récit par O'Grady d'un départ en permission (Maurois: Silences 37). — Il a assisté - - à l'assassinat, par son père, d'un ami de la maison (Charpentier, Merc. Fr. 15—11—26, 157). — L'entrée de l'Amérique dans la guerre (Le Temps 24—7—26). — L'entrée de l'Allemagne dans la Société des Nations (Temps 28—7—26). — Le départ des ministres pour Paris (Temps 19—7—31).*

Ordre: substantif verbal — compléments circonstanciels — complément d'objet: *Après la lecture la veille au Parlement de la déclaration ministérielle (Le Temps 2—8—26).*

Si le déterminant est constitué par deux termes formant le nexus sujet — verbe, l'ordre de ces deux termes est fixe: *le fait pour une pierre de décrire un millier ou un million de fois le même trajet (J. Chevalier: L'Habitude 24).*

Un déterminant composé d'une préposition avec régime peut se trouver en concurrence également avec un adjectif qui détermine le même substantif.

Il est facile de formuler cette règle que la première place appartiendra à celui des deux déterminants qui forme l'unité la plus forte avec le substantif déterminé; mais on remarquera qu'une telle règle ne fait que nous renvoyer à l'étude des cas particuliers, c'est à dire à la lexicographie et à la stylistique. La forme grammaticale en elle-même ne nous fournit ici aucun critère; à ce point de vue, l'ordre est libre. Il est indéniable aussi qu'il y a des cas où l'ordre est en même temps indifférent, témoin les deux exemples suivants trouvés l'un à côté de l'autre dans le catalogue d'un des grands magasins de Paris: *Mouchoirs blancs en batiste de Cambrai pur fil* — *Mouchoirs blancs en toile pur fil de Cholet*. Cela n'exclut pas la possibilité d'expliquer dans d'autres cas un ordre donné par une cause générale, tout d'abord par celle déjà mentionnée de l'unité de conception amenant la consolidation du groupe en question, puis aussi par le besoin de clarté ou par la recherche de l'harmonie, etc. Seulement, ces possibilités d'explication portent toutes sur des variables, aucune des forces en concurrence n'étant assez prépondérante pour amener la fixation d'un seul ordre.

Notons que si l'adjectif en question n'est pas épithète mais en apposition, sa place immédiatement après le substantif constituera un cas de disjonction consciente, témoin le dernier exemple de Maurras cité ci-dessous; d'autre part, des besoins de clarté peuvent déterminer parfois un ordre nécessaire, comme c'est le cas pour les deux derniers exemples de notre premier groupe; et enfin, les groupes figés des vrais composés ne permettent aucune intercalaison

(un arc-en-ciel magnifique). Voici quelques exemples des deux ordres:

Ordre: substantif — adjectif — préposition + régime: *Sa vivacité naturelle, unie à la passion de la vie de société, recouvrait certain fond grave, même triste, du caractère (Maurras: Musique 4) — La leçon, portative et stable, sommaire et solide, du Vers sera utilisée à coup sûr dans les directions les plus surprenantes (ibid. 88). — La procédure exceptionnelle d'urgence (Temps 29—7—26); — l'œuvre, considérable à tous égards, de l'écrivain (G. Grappe, Nouv. Litt. 22—12—23). — Or il se trouve que Lyon possède un atelier privé d'apprentis qui pourrait servir de modèle. On voit que le dernier exemple cité prête à un contresens comique qu'excluerait l'ordre inverse un atelier d'apprentis privé.*

Ordre: Substantif — préposition + régime — adjectif (— préposition + régime): *L'accompagnement de la béquille sourd et clopant (Gide: Caves du Vatican 35). — Son programme électoral - - reflète une expérience d'administrateur dévoué à la chose publique infiniment riche (Maur. Martin du Gard, Nouv. Litt. 2—5—25). — L'établissement d'une carte d'ensemble barométrique du jour (Général Delcambre, Temps 28—7—26). — Le record du monde actuel sur un kilomètre (Le Journal 15—1—27).*

### III. Cohésion et disjonction.

Dans la page précédente nous avons déjà abordé la question de la cohésion dans certains cas de conflit.

En règle générale la cohésion est plus forte entre un substantif et une préposition + régime qui le détermine qu'entre sujet et attribut, sujet et verbe, complément direct et complément circonstanciel. L'ordre le plus usuel sera donc celui-ci: *Le nombre des écoles est très considérable. Le chiffre*

*des exportations a augmenté de 50 %<sub>0</sub>. — Je ne vois rien de surnaturel dans tout cela.*

Mais la disjonction reste possible dans beaucoup de cas; elle peut avoir pour but la mise en relief qui résulte d'une rupture de l'ordre normal; dans d'autres cas c'est la longueur du déterminant qui le fera mettre à la fin:

*Regardez bien: Je n'ai rien dans les yeux de surnaturel (Morand, Rev. Par. 15—6—27, 802). — Le nombre est très grand des établissements publics ou privés d'instruction, d'enseignement professionnel, d'écoles techniques (Cambon: Lyon 37). — Le nombre est considérable des délirants lucides qui, remis en liberté après démarche instante de leur entourage, se livrent à des violences graves (Dr. Logre, Temps 4—8—26). — Si quelque désir te reste de m'interroger (Valéry: Eupalinos 50).*

Un groupe à part de ces disjonctions est formé par les cas où le déterminé est «combien», «que» ou «tant»: *Combien y a-t-il de maisons dans ce village? — Chère Anne, qu'un homme plus pénétrant ou plus mûr vous en aurait su de gratitude! (Duhamel: Pierre d'Horeb 107). — Tant j'ai eu de mal à vous trouver!* (v. d'autres exemples: I<sup>re</sup> partie p. 163).

## **B. Le déterminant suit le déterminé après une pause.**

Le déterminant peut être séparé du déterminé par une pause; dans ce cas il s'agit d'une apposition avec une valeur prédicative:

*Une vieille, à genoux, aidait le médecin (Martin du Gard: Les Thibault III. I. 117). — Louis XIV, dans son activité dévorante, dans son besoin d'ubiquité et d'universalité, assumait toutes ces tâches (Bertrand: Louis XIV 302).*

Mais la nuance de signification peut être très légère, et la pause qui en est le signe extérieur n'a pas une longueur stable qui permette de séparer nettement les deux groupes: *La haute bourgeoisie gantoise s'est toujours montrée fière de sa culture morale et intellectuelle, et il n'est pas de ville, en Belgique, qui puisse lui opposer une élite d'un étiage aussi élevé* (Fr. Hellens, *Nouv. Litt.* 10—7—26) (Dégradations: *En Belgique, il n'y a pas de ville, — il n'y a pas de ville, en Belgique, — il n'y a pas de ville en Belgique, — il n'y a pas de ville de Belgique, — il n'y a pas de ville belge.* Comparez: *Le printemps, en Bretagne, est plus doux qu'aux environs de Paris, — le printemps en Bretagne est plus doux que celui des environs de Paris, — le printemps breton est plus doux que le printemps parisien*).

Un déterminant appositionnel peut opérer la disjonction d'un substantif d'avec une préposition + régime à fonction déterminative: *Le tome VIII renferme l'histoire, par Ch. Seignobos, de la troisième République* (Caudel: *Pour les étudiants étrangers en France* 53). D'autre part, le terme en apposition peut être séparé lui-même du déterminé par des membres de phrase intercalés, ce qui a lieu nécessairement si le déterminé est un pronom atone: *On la voyait d'assez loin sur la route, au bout de l'allée de peupliers, avec ses toits de tuile ou d'ardoise* (Ch. L. Philippe: *Le Père Perdrix* 15)<sup>1</sup>.

### C. Le déterminant précède immédiatement le déterminé.

Le déterminant qui normalement suit le déterminé est ramené devant celui-ci dans d'assez nombreux cas, qui ont tous le caractère commun d'appartenir à la langue écrite et

<sup>1</sup> Equivalences: — *qui étalait au soleil ses toits, — étalant au soleil ses toits*, et sans doute encore d'autres formes d'apposition à valeur prédicative.

de procéder d'un arrangement conscient de la phrase. La possibilité d'un tel renversement de l'ordre normal implique une certaine indépendance des deux composants en question et ne pourra donc atteindre les groupes les plus consolidés; mais à part cette exception, le domaine de l'ordre inversé est assez étendu. Les raisons qui le motivent ne sont pas partout les mêmes: pour un très grand nombre de cas, c'est le principe de répartition qui joue, c'est à dire la tendance à éviter de trop longues suites de déterminants accompagnant un même mot, afin que la phrase ne traîne pas; souvent la répartition est déterminée par le souci de ne pas séparer du déterminé des déterminants plus cohésifs (adjectifs épithètes, propositions relatives); c'est le cas qui se présente si les déterminants ont un tel développement, une telle longueur que la préposition avec régime ne pourra pas se placer à la fin du groupe.

Quelquefois, l'inversion de l'ordre est rendue nécessaire par les exigences de la clarté. Ailleurs, l'antéposition paraît avoir pour seul but la rupture de l'ordre normal et la mise en relief qui est le résultat d'une disjonction; comme on pouvait s'y attendre (cf. I<sup>re</sup> partie p. 161—162), le procédé sert très souvent à disjoindre le groupe: verbe-complément direct. Dans d'autres cas au contraire, l'antéposition fait figure d'ordre rationnel et respecte la marche naturelle de la pensée; le souci stylistique n'est pourtant pas absent de ces cas, puisque c'est lui qui nécessite le renversement formel afin d'éviter une construction plus simple.

Enfin nous avons les cas très nombreux où le déterminant antéposé se rattache à une phrase précédente et ne forme avec le déterminé qu'une unité assez incertaine, groupement de cas très difficile à délimiter d'une manière un peu rigoureuse, puisque nous nous trouvons ici en plein dans le

domaine du glissement entre le déterminant d'un membre de phrase et le complément circonstanciel de la phrase. La place à l'intérieur de la phrase peut être regardée comme le signe d'un rattachement au membre de phrase suivant, donc de l'appartenance réelle au groupe dont nous nous occupons ici; mais il faut se souvenir que cette place est en même temps la place naturelle d'un terme de rattachement sur lequel on n'insiste pas, comme nous l'avons indiqué dans la première partie de notre étude (p. 218—219).

Nous ne sortons donc pas ici d'un certain arbitraire, et nous devons ajouter que pour toute la répartition de nos exemples dans les groupes suivants qui correspondent aux analyses qu'on vient de lire, nous avons dû procéder avec beaucoup d'hésitation; nous croyons pouvoir nous consoler par cette idée que les difficultés sont créées par les cadres mêmes qui sont évidemment plus rigides que la parole et surtout plus analytiques; car il s'agit de forces convergentes, dont plusieurs peuvent jouer à la fois, et de principes qui ne se présentent pas clairement à l'esprit du sujet écrivant, lequel dans le choix plus ou moins conscient qui préside à l'arrangement de sa phrase, procède bien plus par l'esprit de finesse que par l'esprit de géométrie; et c'est ce dernier qui détermine les cadres d'une classification.

Ces réserves faites, nous allons présenter notre documentation dans l'ordre indiqué:

### I. Répartition:

*Crainquebille avait de rester en place une raison trop considérable à ses yeux pour qu'il ne la crût pas suffisante (Anatole France). — Daniel - - ne s'était jamais expliqué comment Ludwigson avait pu prendre de son talent une opinion assez*



avantageuse pour motiver semblable proposition (Martin du Gard: *Les Thibault III. 1. 44*). — Par ailleurs, des ouvrages avaient paru ou circulé en manuscrit qui au nom de la raison, faisaient du fanatisme, de l'intolérance, du despotisme et de la religion, une critique aussi audacieuse ou plus audacieuse que celle de Voltaire (Mornet: *Histoire des grandes œuvres 169*) — Le correspondant de l'agence Radio envoie sur la conquête du sud du Djebel-Druse le récit suivant, extrêmement intéressant (*Temps 18—7—26*). — Quelle sera, sur la vie économique de notre pays, la répercussion des impôts massifs qui vont être ainsi créés? (H. Chéron, v. *Temps 4—8—26*) — - - s'il n'avait pas eu de sa fonction la haute idée que l'on sait (Bertrand: *Louis XIV 202*). — Les gens de Port-Royal - - avaient sur le gouvernement monarchique des idées qui ne cadraient point avec l'idéal de monarchie absolue que le Roi s'efforçait de faire triompher (Bertrand: *Louis XIV 374*). — L'égoïsme était de tous les sentiments celui qui faisait le plus horreur à Shelley (Maurois: *Ariel 71*). — Ce n'est pourtant pas de M. Chéreau le livre que je préfère (M. Martin du Gard, *Nouv. Litt. 5—7—24*). — Ramuz, écrit encore Maritain, a d'une mystique vraie, authentique, tout ce que la nature est capable d'en préfigurer et préparer (*Nouv. Litt. 3—7—26*). — La France, qui fut entre les nations la seule à y croire (*Demi-Siècle de civilis. franç. 65*). — Une colonie est, sous un climat salubre, un pays neuf, en principe vide d'habitants ou peuplé seulement de quelques tribus rares (*ibid. 66*). — Ce petit a pour la <sup>i</sup>e de famille bien plus de goût qu'il ne le soupçonne lui-même (Martin du Gard: *Les Thibault III. 1. 23*). — M. Barnabé ne s'est pas gêné pour donner de Vlaminck une image débordante de vie et de bonne humeur (Fr. Carco: *Vlaminck (Peintres français nouveaux) 4*).

## II. Clarté:

*Il se prit pour elle d'une passion dévorante et sans espoir* (Mornet: *Histoire des grandes œuvres* 190). — *M. Henri Girard, qui a donné également de Sénancour un Obermann inconnu* (J. Morierval, *Ami du Lettré* 1926, 250).

## III. Disjonction:

*Quel poète a jamais pris, de sa mission, une notion plus exacte?* (Duhamel, *Merc. Fr.* 1—1—13, 50—51). — *- - au risque de laisser, de mon amour et de mon affliction, une image très infidèle* (Duhamel: *Pierre d'Horeb* 235). — *- - point perpétuel où deux êtres distincts parviendront à goûter dans sa perfection l'unité* (Maurras: *Musique* 76). — *Il n'a jamais eu pour moi la moindre affection* (Duhamel: *Deux hommes* 292). — *Il n'avait point sur lui une emprise complète* (Bertrand: *Louis XIV* 69). — *Avez-vous lu, messieurs, de Jules Verne la Maison à vapeur?* (Boulangier et Thérive: *Soirées* 78).

## IV. Ordre rationnel:

Dans un article de M. J. MORIENVAL (*Ami du Lettré* 1926, 240—241) sur des éditions de vieux textes français, on lit: *M. Edmond Aubé a donné de la Chanson de Roland un texte annoté chez Garnier. Parmi les vieux textes renouvelés pour notre plaisir, nous avons eu: de M. Louis Brandin, Berthe au grand pied, d'après les deux romans en vers du XII<sup>e</sup> siècle - -. M. Paul Tuffau a renouvelé Raoul de Cambrai.* Comme on le voit, le «déterminant» antéposé, «de M. Louis Brandin», est identique, quant au sens et quant à la place, aux deux sujets précédent et suivant. Dans la phrase suivante: *M. Henri Malo a écrit sur Delphine Gray deux importants volumes* (*id. ibid.* 253), l'antéposition pourrait être expliquée aussi par la cohésion naturelle entre le

verbe et le terme antéposé (*M. M. a écrit sur Delphine Gray* forme en lui-même un sens complet); il y a en même temps équivalence avec cette autre tournure à ordre normal: *M. M. a étudié Delphine Gray dans deux volumes*. L'article de M. MORIENVAL dans lequel nous avons puisé nos deux premiers exemples, réalise d'ailleurs à peu près toutes les constructions et tous les ordres possibles. Cette variation n'a pas son équivalent dans les idées à exprimer; au contraire, elle est l'effet de la recherche stylistique de l'auteur qui réagit contre l'uniformité de la donnée.

#### V. Rattachement à une phrase précédente ou à la situation:

*Il a été tiré de cet ouvrage 25 exemplaires sur papier de Madagascar. — Il y a de ce livre une édition excellente. — Le grec fournit de cet usage des exemples à l'infini (Meillet-Vendryes: Grammaire comparée 525). — Nous connaissons la place du ton grec -. Mais entre les anciens dialectes il y avait quant à la place du ton d'assez fortes divergences (ibid. 121). — Qu'elle est insignifiante, la façon dont Larousse, édition de 1867, explique, définit le mot Baisse. Celui qui a rédigé l'article dans lequel il détermine de ce vocable les différentes acceptions, n'a évidemment pas saisi l'élégance - - (Figaro 31—12—26).*

#### D. Le «déterminant» est placé en tête de la phrase.

Plus encore que pour le groupe précédent, nous nous trouvons, dans les cas où le «déterminant» est placé en tête de la phrase, sur la limite même de la détermination d'un membre de phrase. Les exemples qui vont suivre seront donc présentés comme des cas de transition, et seront intéressants comme tels. La raison qui nous les fait citer

comme exemples de déterminants de substantifs se trouve dans la possibilité d'une unité et d'un regroupement qui, sans faire violence à la pensée, en ferait facilement des déterminants précis et complets, plutôt que dans la réalisation effective d'un groupe de détermination. Mais à côté des équivalences sur lesquelles reposent le classement qui nous les a fait placer ici, il y a d'autres équivalences qui les égalent pour le contenu à des membres de phrase principaux, et c'est ce qui nous fait renvoyer le lecteur au chapitre correspondant de la première partie.

Dans la grande majorité des cas, il y a rattachement direct du déterminant à une phrase précédente; et ces exemples seront une nouvelle preuve du fait que le rattachement est un des agents les plus importants de la préservation des «ordres libres» de la phrase. Dans d'autres cas, ce rattachement fait défaut, mais le terme en question reste le thème de la phrase qu'il introduit. Le caractère «thématique» du terme est évident surtout dans les cas que nous groupons à la fin de nos séries d'exemples et dans lesquels le substantif en question n'est pas accompagné d'une préposition; l'outil syntaxique nécessaire à établir le rapport des deux termes que nous considérons est ici remplacé par un adjectif possessif ou par «en». Il va de soi que dans des phrases ainsi constituées, le premier membre est plutôt déterminé que déterminant. N'était notre parti pris de dépasser expressément les bornes de nos chapitres pour les relier ainsi à d'autres, il serait facile de nous en faire la critique en se basant justement sur ces exemples.

#### I. Rattachement direct à une phrase précédente:

*De tout cela il ne reste plus rien (= il ne reste plus rien de tout cela, rien de tout cela ne reste, tout cela a disparu). —*

*Mais de tout cela, dès l'instant où il entrevit la possibilité de suivre Rachel, rien ne subsista* (Martin du Gard: *Les Thibault III. 1. 181*). — *Comment ne pas être légitimiste en traversant la Touraine, même gâtée par l'esprit révolutionnaire? Et de ce joyau, la perle, c'était Saché!* (R. Benjamin: *Balzac 234*). — *Lui, tranchait par sa constitution normale et sa mine de chef. D'un chef, il avait également l'âme* (Lacretelle: *Silbermann 85*). — *De ce clerc qui composa la légende, ou qui informa et inspira l'auteur de la chanson, peut-on définir plus précisément la personnalité?* (E. Faral, *Romania 1925, 484*). — *Romain Rolland, en effet, est un musicien. Pour lui tout ce qui est est musique. De la musique, son œuvre a la fluidité* (Massis: *Jugements II 152*). — *Ce sont les mêmes lèvres épaisses et les mêmes yeux, à moins que ce ne soient les lèvres, les yeux et les cheveux de sa mère. De celle-ci, il a surtout la carrure des joues et la forte saillie des pommettes* (Bertrand: *Louis XIV 32*). — *Je me laissais aller avec docilité et mélancolie. Service commandé par l'amitié: nulle reculade possible. Mais de mon peu d'entrain, voici quelle était la cause* (Boylesve: *Jardin détruit 80*). — *De cette épître nous ne possédons qu'un fragment, traduit par France* (Fauconnet, *Merc. Fr. 1—2—27, 516*). — *Le 25 juillet 1830 il signa quatre ordonnances - -. De ces ordonnances, la première et la troisième - - constituaient une violation flagrante de la Charte* (Malet-Isaac: *Cours abrégé d'Histoire 173*). — *A toutes ces questions, et à bien d'autres encore, le Parlement et le pays attendent une réponse prompte et nette* (Temps 25—6—26). — *En Egypte, notamment, M. Maurice Pernot a tenu à souligner la portée de l'influence française* (J. Dorsenne, *Nouv. Litt. 9—4—27*). Dans ce dernier exemple c'est le contexte seulement qui nous fait comprendre que «en Egypte» se rapporte à «l'influence

française» et non pas à la phrase entière; les deux sens différents possibles appartiennent nettement à deux catégories grammaticales différentes.

## II. Fonction thématique, sans rattachement direct; forme prépositionnelle:

*Des livres il ne lisait que les passages obscènes, pour en avertir le ministre, des journaux que les scandales (Giraudoux: Bella 93). — De la ville au-dessous de nous, nous ne voyions que le plein de feu, les lignes de feu qui étaient les rues, les blocs de feu qui étaient les places (ibid. 172).*

## III. Fonction et forme thématiques:

### a) Reprise à l'aide de l'adjectif possessif:

*Ces poèmes que des mains d'assembleurs ont artificiellement groupés, quel est le système vrai de leurs rapports? (Bédier: Légendes épiques I. 10). — Mais à propos! monsieur Kessel, cet enthousiasme actif, allant, hardi, des nouvelles générations, c'est une foi aussi, cela peut passer pour une mystique. Toute cette jeunesse qui nous suit maintenant, à quoi donc attribuez-vous sa foi? (Maurras, v. Rev. Par. 15—10—26, 757). — Pour tel acteur, me dit le curé, il fallut quatre-vingts répétitions. Mais aujourd'hui la tradition est créée. Ainsi, nos dames de la cour, au quatrième acte, à Chinon, vous n'imaginez pas leurs bonnes manières! (Barrès: Amitiés 143—4). — Mais ceux que représente Marquet, on peut pourtant s'assurer de leur âge, de leur état social, presque de leur personnalité morale (Fosca: Marquet (Peintres français nouveaux) p. 10). — Toutes ces basses pensées de mon âme --, la sincérité grossit leur importance (Massis: Jugements II. 94). — Tenez, le groupe parlementaire S. F. I. O., soixante pour cent de ses*

*membres sont des communistes - qui ne s'ignorent pas* (Léon Treich, *Rev. Hebd.* 15—5—27, 233). — (*Gervaise*) *se fâche et tue sa femme. M. Fontelray s'en consolerait aisément. Cette épouse adultère était une oie. Mais la pauvre Gervaise, sa vie est brisée* (M. Thiébaud, *Rev. Par.* 15—11—26, 480). — *Voici, à droite Louis XI, son buste. Très fin comme travail.*

Nous avons recueilli ce dernier exemple dans la bouche d'un cicerone à Saint Denis, qui avait presque régularisé, dans son langage très personnel en même temps que tout à fait stéréotypé, cette forme particulière de la détermination. Et cela nous a rappelé d'abord les patois du Jutland, où une construction exactement pareille s'est substituée normalement au génitif dans une partie de son domaine (*æ skrædder hans hus, æ dreng sin skyld*, v. BENNEKE og KRISTENSEN: *Kort over danske Folkemaal* § 187), ensuite, des tournures semblables recueillis dans la bouche de nos proches: *Ulla, hun stod og vred sine Hænder, og Niels hans Ben de rystede*, et enfin d'autres langues qui connaissent la même construction régularisée, dont les exemples précédents montrent par analogie la genèse, ou du moins une des voies qui peuvent mener à cette construction; car pour l'allemand par exemple, l'origine est différente, comme le montre le datif du déterminant: *dem Vater sein Kind*. Dans cet ordre d'idées, on peut faire remarquer aussi une mode actuelle des affiches qui veut qu'elles soient conçues selon la formule: *Versailles, son château. — Tronchon, son vin. — Le crapouillot, ses fameux numéros spéciaux.*

#### b) Reprise à l'aide de «en»:

*De même le coup qu'on vient de recevoir, on veut en différer la conscience et la douleur* (P. Valéry, *Nrf.* 1—5—27, 615). — *Il est agréable de songer qu'une œuvre d'histoire magistrale,*

*l'auteur en soit un romancier (Louis Martin Chauffier, Nouv. Litt. 23—5—25). — Cette faute de psychologie, le Parlement en endossait à son tour la responsabilité (Merc. Fr. 15—9—26, 711). — Ces résultats, plus solides que brillants, mais si importants pour la vie du pays, on a prétendu en ôter le mérite à Louis XIV (Bertrand: Louis XIV 289). — Son mérite qui est grand, il n'en doit rien à personne (Jos. Chailley, Demi-siècle de civilis. franç. 60). — Ces fictions épiques, en voici l'analyse (Bédier: Légendes épiques I 368). — Cette ancienne chanson de geste française, on peut imaginer abstraitement, et par un jeu d'hypothèses, que les héros n'en sont devenus des saints que sur le tard et par accident (ibid. II. 179).*

c) Reprise sans aucun outil syntaxique:

*Les hommes, il y avait longtemps que le dernier était mort sous le bâton, pour avoir refusé d'aller plus loin (Benoît: L'Atlantide 274).*

### CHAPITRE III.

**Le substantif déterminé par une proposition relative.**

#### **A. Proposition relative déterminative.**

Les propositions relatives déterminatives se placent toujours après le nom qu'elles déterminent: *L'eau qui dort, les mots qui restent*, etc. Elles forment avec l'antécédent une unité très forte qui normalement ne comporte pas de pause séparant les deux termes, excepté, naturellement, les cas où il y a coordination de plusieurs propositions relatives. Les pauses que cet alignement détermine sont exagérées dans le cas suivant par un artifice stylistique servant à donner à la phrase plus de poids: *Un gouvernement composé d'hom-*



mes qui ont pu, dans le passé, être divisés, qui doivent dans le présent se trouver unis. Qui doivent subordonner leurs thèses d'école à la pragmatique des faits. Qui doivent écarter leurs préférences personnelles, leurs souvenirs d'amitié ou leurs relents d'animosité. Qui ne doivent pas payer, dans leurs combinaisons ministérielles, des services électoraux rendus dans le passé ou attendus dans l'avenir (*Temps* 23—7—26).

### Cohésion et disjonction.

La proposition relative est normalement inséparable de son antécédent. Dans une phrase comme celle-ci: *Je n'oublierai jamais les jours heureux que j'ai passés là*, l'adjectif doit être regardé évidemment comme faisant partie du déterminé. D'autre part la coordination de la proposition relative avec un adjectif est possible; dans ce cas, la proposition relative prend le plus souvent la dernière place: *J'ai passé là des jours heureux et que je n'oublierai jamais*.

Le déterminé peut être composé d'un substantif et d'une préposition avec régime; on s'attendrait dans ce cas à voir tout ce groupe précéder le déterminant, ce qui peut aussi être le cas:

(1) La proposition relative se place après le déterminé composé: *Il y a une édition de ce livre qui se vend fort bon marché. — Aussi accepta-t-elle avec plaisir l'offre de les reprendre que lui fit Harquenin* (*Régnier: L'escapade 183*) (v. d'autres exemples: SANDFELD-JENSEN: *Bisætningerne* § 57. 2).

Mais d'autres ordres sont possibles qui réalisent l'unité de la proposition relative avec le substantif déterminé du premier groupe, quelquefois sans raison particulière apparente, dans d'autres cas pour éviter une équivoque qui pourrait résulter du fait de rattacher la proposition relative

au dernier des deux substantifs au lieu de la rattacher au groupe tout entier. Le plus souvent le sens même de la phrase suffit pour empêcher une fausse interprétation; seulement, dans un style plus châtié, on préfère éviter même la possibilité d'une équivoque.

(2) La préposition avec régime précède le déterminant: *Il y a de ce livre une édition qui se vend fort bon marché. — Mais l'Education Sentimentale n'est pas seulement de tous les livres de Flaubert celui qui nous révèle davantage la personnalité de l'auteur (Dumesnil, Merc. Fr. 15—11—26, 106) (v. d'autres exemples dans le chapitre précédent).*

(3) La préposition avec régime se met après ou dans la proposition relative: *M. Lancel a dû encore convenir de la confiance qu'il avait faite de son infortune à son ami, M. Blanc, et à son avoué, M. Bethout (Temps 21—7—26). — Dans la certitude où je suis de la victoire définitive (Zola: Travail 583).* Cet ordre se trouve surtout dans les cas où la proposition relative équivaut à un adjectif possessif, comme l'a déjà indiqué M. SANDFELD (v. Bisætningerne, p. 80, où l'on trouvera aussi quelques exemples supplémentaires).

L'intercalaison d'autres termes de la phrase entre la proposition relative déterminative et son antécédent est assez régulière quand l'antécédent est le sujet de la phrase et que l'attribut ou le verbe intercalés ont peu d'étendue:

*Les exemples commencent à être nombreux qui le prouvent (Lefèvre, Nouv. Litt. 19—4—24). — Le jeu est dangereux qui habitue l'esprit à recevoir, sans travail et sans lutte, la becquée (Gourmont: Esthétique 328). — Celui-là est heureux qui se contente de peu. — Tout est bien qui finit bien.*

La rupture de groupe se fait nécessairement, si l'antécédent est un pronom interrogatif:

*Qu'a-t-il dit qu'on ne puisse pas répéter?* (v. d'autres exemples: SANDFELD-JENSEN: *Bisætningerne* § 51 et § 56. 2. a).

Dans l'exemple suivant: *Les groupements désignés par des initiales sont aujourd'hui les seuls auxquels le public témoigne quelque intérêt* (Flers et Caillavet: *L'Habit vert* I. 3), il est possible et même plus naturel d'intercaler l'adverbe de temps après «seul» (et en effet l'acteur que nous avons entendu dans ce rôle avait changé ainsi l'ordre des mots du texte). Il est à remarquer que la proposition relative n'est pas ici nettement déterminative; elle s'apparente de près aux propositions relatives prédicatives (notez les équivalents: *Les groupements - - - sont les seuls intéressants, - - - sont seuls intéressants, - - - sont seuls à intéresser.*)

Dans un cas particulier, le groupe antécédent — pronom relatif est devenu absolument indissoluble; c'est quand l'antécédent est «ce», qui en est arrivé à former avec le pronom relatif une unité sémantique et phonétique complète; un déterminant qui se rapporterait logiquement à «ce» est donc intercalé dans la proposition relative, le plus souvent immédiatement après le pronom relatif:

*On efface tout ce qui, dans le passé, pourrait rappeler les dissentiments, éveiller les susceptibilités, ranimer les regrets* (*Temps* 25—7—26). — *Tout ce qui dans le champ ne doit pas vivre est déraciné* (*Pierre Hamp, cit. Gorceix: Miroir de la France* 14). — *Ce qui, dans le monde, convient à la France, doit convenir à toutes ses colonies* (*Demi-siècle de civilis. franç.* 66) — *Quand on pense à tout ce qui, dans la nature, s'y efforce* (*Morand, Rev. Par.* 15—5—27, 291). — *On pourrait faire entrer dans le pastiche tout ce qui, en littérature, essaie de reconstituer un passé invérifiable* (*J. de Gourmont, Merc. Fr.* 1—10—26, 154). — *Il a montré et attaqué ce qui dans leur*

*œuvre dépasse l'artiste, l'habile ouvrier de lettres (Malraux, N. R. F. 1—6—27, 814). — Ce qui est terrible en Shelley, dit Trelawny, c'est qu'il n'a à aucun degré l'instinct de la conservation (Maurois: Ariel 311). — Ce que M. Gide retient dans la pensée du romancier russe, ce sont précisément ces semences d'anarchie (Massis: Jugements II. 50).*

Avec d'autres antécédents, le même ordre est possible; mais il ne s'agit là que d'une tendance qui est loin de prévaloir:

*Celui qui, de tous mes amis, m'a fait le plus de bien. — A côté du courant qui, dans le Romantisme, livrait tout à l'inspiration - - il y en avait un autre (A. Bellesort, Rev. Hebd. 19—2—27, 284).*

## B. Propositions relatives explicatives et prédicatives.

Pour ces propositions aussi, la place normale est immédiatement après le déterminé:

### I. Ordre normal: déterminé — proposition relative.

*L'autre, qui ne comprenait rien, souriait toujours. — Je vis, au travers d'un rideau de mousseline à la lueur d'une petite lampe, madame Auxenfants qui tricotait (R. Boylesve: L'enfant à la Balustrade). Notez dans cet exemple le glissement de la valeur explicative à la valeur prédicative, glissement qui est à la base de l'emploi prédicatif de ces propositions. — Un homme jeune, à lorgnon, courbé en deux, et qui avait encore son chapeau sur la tête, lacérait avec des ciseaux les vêtements ensanglantés de la petite victime (Martin du Gard: Les Thibault III. 1. 117). — La Sagesse Française, son dernier ouvrage et qui contient une partie du cours qu'il fit en Amérique sur nos moralistes (Nouv. Litt. 20—3—26).*

## II. Ordre: proposition relative — déterminé.

Assez exceptionnellement, une proposition relative prédicative précède le déterminé:

*Sur une tige plus forte et d'un sol nourri de désastres, je vois qui veut refleurir un plus beau chant de confiance (Barrès: Amitiés 239) — Il regarde qui vient par le sentier sinueux Violaine toute dorée qui par moments resplendit sous le soleil entre les feuilles (Claudé: L'Annonce faite à Marie 82). — Elle a toujours, qui la suivent, six molosses blancs (Mirbeau: Les 21 jours 160).*

Il est évident que cet ordre exceptionnel s'appuie sur des équivalences telles que: *je vois refleurir - - -, il regarde venir - - -, elle a pour la suivre six molosses*<sup>1</sup>. Toujours est-il que l'usage en est très restreint, et constitue un fait de style personnel.

## III. Cohésion et disjonction.

La question de la cohésion se présente à peu près comme pour la première catégorie de propositions relatives.

Pour la coordination d'une proposition relative avec un autre déterminant, voir les derniers de nos exemples ci-dessus (p. 36).

Si le déterminé est composé d'un substantif et d'une préposition avec régime, deux ordres sont possibles:

(1) La proposition relative se place après le déterminé composé: *Il arrivait de Palerme où une lettre de Pierrotte — qui lui courait après depuis trois mois — l'avait enfin découvert (Daudet: Petit Chose 313—314). — J'ai chez moi un portrait de lui par Mayrault, qui est un chef d'œuvre*

<sup>1</sup> Comp.: *A la pointe où nous sommes d'abord parvenus, il y a le clocher de Sion, et sur l'autre pointe, pour nous faire face, la ruine de Vaudémont (Barrès: Amitiés 112).*

(*Ohnet: Crépuscule 104*) (v. d'autres exemples: SANDFELD-JENSEN: *Bisætningerne* p. 76)<sup>1</sup>.

(2) La préposition avec régime se met après la proposition relative: *C'est depuis quelques années seulement qu'on a scientifiquement entrepris l'étude* — à laquelle les météorologistes français ont pris une grande part — de leur groupement et de leur évolution (*Temps 28—7—26*).

L'intercalaison d'autres termes de la phrase entre la proposition relative et son antécédent est plus régulière pour les propositions relatives explicatives et prédicatives que pour les déterminatives; la valeur même de la proposition relative, qui l'apparente tantôt à une proposition causale, tantôt à une proposition principale, rend souvent nécessaire l'ordre qui la place à la fin de la construction. La rupture de groupe est nécessaire si l'antécédent est un pronom personnel:

*Fromentin le savait bien qui disait de lui-même* -- (*Massis: Jugements II, 289*)<sup>2</sup> — *Divers originaux, plus ou moins poussés de vin, l'ont oublié, qui ont contribué à créer dans quelque mesure ces blâmables excès de xénophobie* (*Temps 25—7—26*). — *Des gens venaient sans cesse — puis repartaient qu'on ne revoyait plus* (*Mirbeau: Les Affaires sont les Affaires II. 5*). — *Une caste de nouveaux riches s'est créée*

<sup>1</sup> S'il peut y avoir équivoque, il est possible de l'éviter, tout en gardant l'ordre, ou bien en remplaçant «qui» par «lequel» ou bien en précisant le genre et le nombre à l'aide d'un pronom personnel ou démonstratif: *Un coureur m'apporte hier soir une lettre de Marcel de Coppel, laquelle m'attendait depuis plus de deux mois à Mongoumba* (*Gide, N. R. F. 1—2—27, 186*). — *L'Electron débute par un historique des théories de l'électricité, lequel possède une grande valeur épistémologique* (*Boll, Merc. Fr. 15—10—26, 402*). — *Le directeur d'une autre société, qui, lui, ne voulut pas céder. — On avait retrouvé quelques traces d'un autre procédé, qui, celles-là, permettaient de déterminer la date avec plus de précision.*

<sup>2</sup> Comparez: *Fromentin le savait bien, puisqu'il disait de lui-même.* --

*et qui ne regarde pas trop à la dépense* (R. de Bury, *Merc. Fr.* 1—5—27, 689). — *Son fils est là qui le veille*<sup>1</sup>. — *Un vieillard tomba, qu'il fallut ramasser* (Zola: *Travail* 31). — *Du monde entra qui me sépara d'elle* (Gide: *Porte étroite* 100). — *Je le vois qui vient*.

#### CHAPITRE IV.

### Le substantif déterminé par un adjectif épithète.

L'étude de la place de l'adjectif épithète forme depuis longtemps un des chapitres les plus fouillés de tout le domaine de l'ordre des mots; c'est un champ où tout le monde, ne fût-ce que pour apprendre à bien écrire, a dû forcément travailler. Un nouvel exposé de la question court donc le risque de n'être que la mise au point d'un certain nombre d'observations et d'idées déjà formulées d'une façon plus ou moins développée. D'autre part, si nous avons essayé de refaire ces recherches dans un domaine d'un abord facile, et facilement contrôlable, nous n'avons pas seulement cédé au désir légitime d'être complet, mais nous avons dû reconnaître que ce chapitre se place tout naturellement au centre de toute étude sur l'ordre des mots en français moderne, puisque nulle part ailleurs on ne voit mieux à l'œuvre les forces dont le jeu conjugué et si compliqué fait l'attrait et la difficulté de l'étude de l'ordre des mots.

En effet, nous avons dans la combinaison substantif + adjectif épithète un groupe de mots auquel on ne peut pas attribuer en toute généralité un ordre normal. Et si d'un côté l'ordre des composants n'est pas fixe, d'autre part il

<sup>1</sup> Comparez: *Jarry est là, il péroré, il discute, il se livre à d'étonnantes performances* (Chauveau, *Merc. Fr.* 1—11—26, 594).

n'y a pas une liberté absolue: assez rarement deux ordres également possibles présentent une équivalence parfaite. La liberté qu'il y a, doit être caractérisée comme une certaine souplesse de la forme qui la fait plier sous les différentes forces psychologiques et qui finit par conférer aux deux ordres des valeurs différentes; mais cette liberté pour ainsi dire en acte n'est d'autre part pas entière; elle est guettée constamment et assez souvent détruite par une tendance à la fixation d'un des deux ordres, pour un adjectif ou une série d'adjectifs donnés, par l'effet d'une généralisation de l'usage prépondérant.

Si la liberté qui existe en français pour la place de l'adjectif n'est que dans une mesure restreinte une vraie liberté, impliquant indifférence, elle a été à un certain moment de l'évolution du français plus grande qu'à l'époque actuelle; c'est alors que l'ordre était plus qu'aujourd'hui «blanc bonnet ou bonnet blanc». Ce n'est pas ici le lieu d'entreprendre l'historique de la question que nous voudrions réserver à une étude complète de l'histoire de l'ordre des mots en français; si nous mentionnons ici le fait, c'est qu'il existe un certain nombre de survivances figées de la syntaxe ancienne, qui sont en opposition avec les tendances actuelles de la langue. Nous relèverons de ci de là au cours de notre exposé un certain nombre de cas de syntaxe figée; nous n'avons pas pu penser à dresser des listes exhaustives de ces cas, à cause de leur nombre d'abord, mais aussi à cause des limites très peu précises qu'on peut assigner à cette idée de syntaxe figée, idée dont on abuse quelquefois; car elle fournit une sorte d'explication passe-partout très utile pour écarter trop vite des cas qui contredisent le système qu'on aimerait tant voir sortir de son fichier.

L'idée de la syntaxe figée repose sur celle du groupe



figé avec cette seule différence que «syntaxe figée» implique dans la terminologie ordinaire une opposition avec la syntaxe actuelle, tandis que «groupe figé» implique seulement l'unité sémantique ou simplement phonétique. Dans un mot comme aubépine (alba spina), l'unité phonétique et sémantique est complète, le groupe figé est un fait indiscutable, consacré par l'orthographe, et la syntaxe figée est indiscutable aussi si l'on admet que les mots composés fassent encore partie de la syntaxe. Mais à côté de tels cas très précis, combien d'autres qui flottent sur les limites de la syntaxe figée et de la syntaxe vivante ! Un seul cas d'aspect archaïque qui s'écarte de la norme, c'est indubitablement de la syntaxe figée. Deux cas sans doute aussi, et trois ou quatre peut-être aussi, si les cas qui constituent la norme sont nombreux. Mais en fonction de quel groupe de cas faut-il considérer le problème de la syntaxe figée ? Pour ne parler que de la place des adjectifs, en français moderne, il est évident que le flottement est trop grand pour qu'il soit permis d'appliquer l'idée de syntaxe figée à l'un des deux ordres en général. Prenons-nous un certain groupe d'adjectifs, les adjectifs qui désignent la couleur par exemple ? Mais l'usage est encore trop flottant pour appliquer l'idée de syntaxe figée au groupe en entier. Prenons nous un seul adjectif, «blanc» par exemple ? les deux ordres nous paraissent toujours vivants. C'est donc à la dernière limitation qu'il faudra arriver pour appliquer l'idée, savoir un adjectif déterminé combiné avec un substantif déterminé ; ainsi blanc bec représentera la syntaxe figée en face de bec blanc qui représente la syntaxe vivante — mais qui ne la représente que parce qu'il est conforme à la grande majorité des cas des groupes plus compréhensifs.

Réduite à ses justes proportions, l'idée de syntaxe figée

est indispensable à notre analyse. Deux forces essentielles s'opposent à l'établissement d'un système fixe de valeurs attachées aux deux ordres en concurrence: d'un côté l'automatisme absolu qui tantôt limite une tendance en maintenant de petites unités particulières («syntaxe figée» dans l'acception ordinaire du terme), et qui tantôt la supprime par des généralisations «mécaniques» d'un ordre prépondérant; et de l'autre côté la force désorganisatrice de l'émotivité pure.

On voit combien il sera difficile d'en arriver à des groupements nets, à des définitions précises. La série des possibilités est assez complète: indétermination dans la liberté pour quelques cas, c.-à-d. usage indifférent des deux ordres; différenciation dans la liberté dans un assez grand nombre de cas, c.-à-d. usage différent des deux ordres; enfin pour d'autres cas fixation d'un seul ordre malgré des différences d'emploi, c.-à-d. usage différent d'un seul ordre. Autrement dit, le groupe substantif — adjectif épithète présente les possibilités suivantes:

deux ordres avec deux valeurs (1)

— — — une valeur (2)

un ordre — deux valeurs (3)

— — — une valeur (4)

(1) et (4) sont étroitement liés, ce sont les deux groupes qui représentent l'utilisation sémantique de la différence d'ordre; (2) représente la balance entre les différentes forces psychologiques qui entrent en jeu et la liberté qui peut en résulter; (3) enfin représente l'automatisation complète.

Dans cette multiplicité la recherche aura pour but de fixer, à mi-chemin entre une généralité qui reste indéterminée et des cas particuliers dont le nombre n'a pas de

limite et qui sont sans portée, des règles ou des tendances en même temps assez déterminées et assez générales pour pouvoir être formulées utilement. Et la recherche devra s'arrêter quelque part et assez arbitrairement dans le recensement de la totalité des adjectifs et dans l'étude stylistique des usages individuels. Ce dernier point, l'usage individuel, qui est la seule réalité, contient tout: la règle d'abord, mais aussi la perturbation de la règle, qui pourra être une simple affectation individuelle, mais qui pourra devenir aussi le point de départ de règles nouvelles.

Si les forces en action restent les mêmes, et se laissent reconnaître assez loin en arrière, leurs applications à des cas précis changent constamment, parce que l'une de ces forces: la rupture de l'automatisme, est une source constante mais non pas continue de perturbations, et que justement l'emploi excessif de certains adjectifs soumet les groupes dans lesquels ils entrent à une grande usure, contre laquelle réagissent ceux qui parlent ou qui écrivent, soit en recherchant des adjectifs qui aient moins servi, soit en invertissant l'ordre habituel. Les variations dans le goût personnel et dans la mode jouent leur rôle, qui empêche de déterminer d'une façon certaine et définitive la valeur de telle place pour tel adjectif.

Quels sont maintenant les facteurs qu'il faut prendre en considération pour trouver si possible quelques éléments stables dans cette fluctuation? Il y a d'abord la signification même de l'adjectif envisagé en lui-même ou par rapport à d'autres adjectifs auxquels il est naturellement associé; et par signification on ne doit pas comprendre seulement la valeur logique, objective, de l'adjectif en question, mais aussi sa valeur affective, subjective. Il y a ensuite la signification de l'adjectif envisagé par rapport à celle du subs-

tantif qu'il détermine, rapport qui peut attribuer au même adjectif des places différentes dans des combinaisons différentes. Puis il y a les déviations causées par le fait que l'adjectif se trouve lui-même déterminé par d'autres mots ou coordonné à d'autres adjectifs. Enfin il y a pour tous les cas la valeur spéciale déjà nommée qui dépend d'une rupture de norme, d'un ordre exceptionnel, d'une inversion dans le sens le plus large du mot, qui ne nous dit rien sur la place absolue de l'adjectif, car elle peut très bien, à cause de la grande usure, être pour ainsi dire l'inversion d'une inversion. Cette valeur dépend, comme on le voit, du rapport entre l'usage actuel et l'usage antérieur, établi, du même groupe de détermination. Pour finir, la variation obtenue par le chiasme joue un certain rôle dans la prose artistique, et aussi le rythme, ce dernier surtout en fin de phrase, où les clausules rythmiques gardent encore leur attrait.

Il va sans dire que tantôt ces différents facteurs agissent dans le même sens, et il est oiseux dans ce cas de discuter sur la question de savoir auquel d'entre eux il faut attribuer la prépondérance (problème de classification insoluble); et que tantôt les forces agissent en sens opposé, et il n'y a guère de critérium qui permette de prévoir le résultat de telles luttes, car les forces en jeu varient d'une situation à l'autre.

Comme nous l'avons indiqué dans notre première partie (p. 12), la fonction essentielle de l'adjectif épithète est d'incorporer dans la phrase, qui est l'expression d'un jugement actuel, un jugement accessoire, de second plan, portant sur un des membres principaux de la phrase, dont le contenu sera par ce fait plus étroitement défini ou plus explicitement caractérisé. Nous reviendrons dans les pages suivantes sur les différents aspects de la fonction de l'adjectif épithète.

Ici nous rappellerons cette particularité, mentionnée aussi dans notre première partie (p. 36—37), que l'adjectif épithète peut tenir quelquefois dans la phrase la fonction de prédicat psychologique; dans ce cas il constitue avec le substantif un nexus. Ces nexus se trouvent surtout dans des phrases courtes, mais ils peuvent faire partie aussi de constructions plus compliquées: *Séance orageuse*. — *Le joli chapeau!* — *Son éducation faible et son médiocre bon sens nuiront certainement à sa réussite*. — *De bien rares érudits se sont occupés de ce problème*<sup>1</sup>.

A l'autre extrémité des possibilités fonctionnelles de l'adjectif épithète se trouvent les cas où l'adjectif forme une unité sémantique complète avec le substantif. Voici, pris au hasard, quelques exemples d'une telle unité: *sang-froid*, *coffre fort*, *saindoux*, *parti pris*, *béjaune*, *blanc-bec*, *gentil-homme*, *beau-père*, *bonhomme*; on voit que l'unité peut être consacrée par l'orthographe, mais sans aucune régularité. D'ailleurs le nombre des «vrais composés» ne se laisse pas fixer, ce qui est composé pour un sujet parlant ne l'étant pas pour un autre; ainsi «art gothique» formera composé pour celui qui s'occupe beaucoup de l'histoire de l'art, «corps simple» pour celui qui connaît la chimie; dans les deux cas, comme dans tous les cas analogues, l'unité de conception a pour signe extérieur l'unité d'accentuation.

Pour ce qui est de l'ordre des éléments dans les composés, les exemples choisis montrent que l'adjectif est tantôt postposé, tantôt antéposé. Il n'y a donc pas de relation nécessaire entre le degré d'unité et la place de l'adjectif; les deux ordres peuvent comporter aussi bien l'unité que la dualité

<sup>1</sup> Les nexus sont particulièrement fréquents, quand il s'agit de participes: *C'est son rêve accompli* (v. 1<sup>re</sup> partie p. 37); *Le verrou poussé l'avait surprise* (ibid. p. 96 note).

de conception; c'est ainsi que *parti pris*, *bon sens*, *mauvaise foi* ont deux sens différents selon qu'il y a unité de conception ou non (cf. BALLY: *Traité de stylistique* I. 69). Il est vrai que la postposition comporte plus de nuances dans le degré d'unité, comme nous le montrerons au commencement du chapitre V. N'empêche qu'il faut utiliser avec beaucoup de circonspection cette idée, qui a joué un grand rôle dans la discussion sur la place de l'adjectif, qu'il y aurait un rapport fixe entre antéposition et unité de conception, entre postposition et dualité de conception. Il faut surtout insister sur ceci que l'unité du composé ne crée jamais en français l'antéposition; elle ne fait que consolider un ordre donné<sup>1</sup>.

### A. Deux ordres — deux valeurs.

On peut aborder l'étude de la place de l'adjectif de deux côtés opposés, ou bien en prenant pour point de départ les adjectifs à place fixe avant ou après le substantif, ou bien en partant des adjectifs à place variable. Dans le premier cas, l'analyse portera sur le sens de plusieurs adjectifs se comportant différemment, dans le second, sur les variations d'emploi d'un même adjectif. Les deux procédés se valent à peu près, mais comme dans le premier cas il faut être constamment en garde contre la tendance au figement qui a pu voiler la caractéristique essentielle des faits, nous choisissons l'ordre inverse et nous prendrons notre point

<sup>1</sup> Nous ne traitons donc pas à part de ces composés; nous en avons fait entrer un certain nombre dans nos listes d'exemples; si l'ordre qui a été fixé dans le composé en question est en contradiction avec ce qu'il faut regarder comme la norme actuelle, le composé sera rangé parmi les cas de syntaxe figée (v. ci-dessus p. 41). Sur les «composés oratoires» v. p. 104 note.

de départ dans les nombreux cas où le changement de place entraîne un changement de valeur ou de sens. Ainsi nous serons amenés à nous occuper d'abord de la partie la plus vivante de la syntaxe que nous étudions, celle qui représente l'utilisation la plus complète des possibilités actuelles de la langue, la mise en action par les meilleurs esprits de la valeur latente des deux ordres en concurrence.

Voici un premier exemple d'une telle utilisation complète des ressources de la langue; un critique dit, parlant d'un poète: (*Il est*) *non seulement heureux poète, mais — c'est plus rare — poète heureux* (Paul Fierens, *Nouv. Litt.* 13—2—26). La différence de sens est très marquée: postposé, l'adjectif porte son sens le plus plein: c'est un poète qui possède le bonheur, dont la vie est heureuse, notion qu'on n'envisage pas nécessairement en pensant à l'œuvre d'un poète; antéposé, l'adjectif se rapporte très étroitement à l'idée de poète qu'il élève à sa plus haute puissance, mais en ne gardant justement que cette valeur de renforcement, de qualification très générale; c'est à peu près le synonyme de «bon», avec seulement moins de banalité dans la forme. *Poète heureux*, c'est en plus une constatation, un jugement objectif; *heureux poète*, c'est un jugement de valeur, un jugement subjectif. Ces derniers jugements comportent plus naturellement que les autres une valeur affective, valeur qui joue aussi un rôle dans une foule de cas et qui est même à l'origine de l'antéposition en tant que tendance générale; nous en reparlerons plus loin. En même temps que subjectif, «heureux poète» est aussi un jugement d'un caractère banal, l'idée de bonne qualité étant forcément applicable à bien plus de choses que l'idée de vie heureuse. Le sens de l'adjectif antéposé est donc beaucoup plus général que celui de l'adjectif postposé; il a en même temps beau-

coup moins de contenu — rapport ordinaire entre l'extension et la compréhension de nos idées.

Dans la phrase que nous venons d'analyser, l'écrivain a obtenu, en appliquant le même adjectif au même substantif dans les deux positions possibles, une espèce de polarisation des deux sens de l'adjectif en question. C'est l'opposition des deux ordres qui nous oblige à faire la distinction; le rapport de la position et du sens devient, dans un cas comme celui-ci, où le substantif et la situation s'y prêtent, un rapport nécessaire, la valeur une valeur absolue. Mais si l'on étudie le même adjectif dans son comportement général, on constate beaucoup moins de rigidité que ne le ferait croire le seul cas que nous venons d'analyser. Le glissement du sens plein au sens réduit, qui au point de vue génétique s'explique par l'abus d'un emploi affectif ayant amené en même temps l'antéposition et l'extension du domaine du mot, puis la banalisation, ce glissement reste toujours possible; il sauvegarde la liberté de la position de l'adjectif et permet beaucoup de jeu, de flou dans les emplois. On pourrait donc placer aussi heureux dans le groupe: «Deux ordres — une valeur»<sup>1</sup>. Seulement, la phrase de Fierens nous montre clairement l'aboutissement d'une évolution, la dernière conquête de l'esprit de la langue, qui est peut-être une conquête provisoire, certaine cependant au moment actuel de l'évolution du français.

Dans la phrase suivante, le jeu des valeurs est analogue à celui de l'exemple que nous venons d'analyser: *Le journal intime laissé par ce personnage louche est réellement intéressant; il nous oblige à reconnaître que ce profond scélérat était en même temps un scélérat profond.* L'opposition des deux

<sup>1</sup> Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à passer en revue les exemples nombreux de Littré.



sens ne se distingue de celle constatée plus haut qu'en ceci que le sens général attaché à l'antéposition ne se rapproche pas de celui de «bon», mais de celui de «grand».

Regardons enfin un troisième exemple de variation, que nous trouvons dans une phrase d'ANDRÉ GIDE: *C'est ainsi que - - ma traductrice des Faux-Monnayeurs en anglais, qui pourtant connaît parfaitement notre langue, mais fort imparfaitement la musique, a pu croire qu'un «accord parfait» (tonique, tierce et dominante) pouvait signifier un parfait accord* (Nrf 1—9—28, 311). L'écrivain ne se contente pas de suggérer la différence de sens, il se fait grammairien et explique la différence: postposé, l'adjectif a ici un emploi technique, antéposé il a un emploi plus général, synonyme de «complet, absolu». Ce sens général n'entre pas dans la catégorie du bien et du mal, ni dans celle de la quantité à proprement parler; l'adjectif antéposé indique un degré, c'est un terme de pure intensification. Et c'est de nouveau le rapport entre l'adjectif et un substantif déterminé qui donne à la différenciation due au changement de place une valeur absolue. Car on dira très bien: *vivre dans une solitude parfaite*. Et il n'est peut-être pas absolument exclu que GIDE force un peu la note et qu'on puisse trouver des exemples d'un emploi moins rigoureux que celui indiqué par lui, c.-à-d. des cas où *accord parfait* aurait aussi le sens de *parfait accord*. Mais il est certain que GIDE indique sous forme de règle absolue une tendance très nette; il suffit de réfléchir sur les combinaisons suivantes:

a) *consonance parfaite, cadence parfaite, fleurs parfaites, insectes parfaits, nombre parfait.*

b) *un parfait courtisan, le parfait cuisinier, le parfait jardinier (etc.), un parfait honnête homme, un parfait imbécile, un parfait scélérat, une parfaite amitié.*

On voit que l'adjectif est postposé dans les cas où il a un emploi purement technique, tandis que, antéposé, il indique plus généralement le degré le plus élevé; il ne délimite pas la notion du substantif, il l'englobe, la renforce, l'identifie avec elle-même. Comme tout à l'heure, il s'agit d'une tendance qui ne s'est pas figée complètement dans un système rigide. Mais c'est une tendance qui affecte un certain nombre d'adjectifs particulièrement intéressants, puisque cette simplification de sens peut finir par les amener sur les confins d'autres classes de mots (adverbes, pronoms indéfinis ou démonstratifs) ou même les y faire entrer nettement. Regardons encore, avant de procéder à un relevé plus complet des adjectifs en question, deux ou trois cas typiques. Soit un adjectif comme entier: dans le sens précis («qui a toutes ses parties, toute son étendue»), la postposition est l'ordre régulier: *le monde entier, cheval entier, nombre entier*. Mais on dira très communément: *Il vit dans une entière indépendance; il a fait cela à mon entière satisfaction*. Et l'on voit, surtout dans le dernier cas, à quel point l'idée de puissance ou de degré prend le dessus sur la notion initiale: *entière satisfaction* correspond à *entièrement* (= *tout à fait*) *satisfait*.

Dans le cas que nous venons d'examiner, la distinction de sens que nous pouvions constater n'est pas arrivée à une netteté parfaite. L'adjectif vrai, par contre, présente dans certaines combinaisons deux sens nettement distincts; ainsi *un système vrai* c'est un système qui est, qui représente, qui renferme la vérité<sup>1</sup>, *un vrai système*, c'est un système qui

<sup>1</sup> En voici un exemple: *Ici, au contraire, l'objet est le juge des formes, et l'esprit s'y assure de toutes ses pensées selon un système vrai, et sans aucun doute* (Alain: *Système des Beaux Arts* 9). Cf.: *Puisque vous m'êtes déjà si attaché, dit-elle avec un bon sourire vrai (l'artifice, chez cette femme, avait la figure de la vérité)* (R. Benjamin: *Balzac* 136).

est vraiment, qui est bien un système. C'est-à-dire qu'antéposé, l'adjectif ne fait qu'affirmer le sens du substantif, il l'identifie avec lui-même. La distinction de sens a dans le cas cité un caractère absolu, parce que le substantif auquel il s'ajoute s'y prête; dans d'autres combinaisons il y a plus de fluctuation; ce sont là justement les cas qui forment le pivot autour duquel le sens a d'abord commencé de tourner<sup>1</sup>.

C'est de même une distinction nette qui s'est établie entre différent postposé et antéposé. Postposé, l'adjectif garde sa signification primitive: *des cas différents*, ce sont des cas qui diffèrent entre eux; dans *différents cas* la notion qualitative s'est effacée et il ne reste que la notion numérique vague, «un certain nombre de», à laquelle l'idée d'une différenciation n'est pas essentielle, ni même nécessaire; rien n'empêche de dire, bien que ce ne soit peut-être pas d'un style excellent: *on a constaté dans notre ville différents cas, identiques entre eux, de cette maladie inconnue jusqu'ici*. Divers et certain présentent un développement analogue. Cf.: *Un suffixe peut exprimer diverses idées fort différentes* (Ferd. Brunot). Le sens vaguement numérique permet de placer ces mots dans la classe d'ailleurs très mal délimitée des pronoms indéfinis (= quelques).

Si nous voulons essayer maintenant de faire tenir dans une sorte de formule préalable, pouvant servir au moins d'hypothèse de travail, le résultat de cette analyse de quelques cas typiques, nous dirons, en tâchant de ne pas trop simplifier les choses:

(1) Plus le sens d'un adjectif se réduit à ne contenir qu'une notion tout à fait générale de

<sup>1</sup> *Banville et Baudelaire étaient liés d'une amitié vraie qui les prit au sortir de l'enfance* (Raynaud: *Ch. Baudelaire* 321). — *Ce Maghreb, cet Occident du monde, c'est notre second Midi, et notre fenêtre sur l'Afrique vraie* (Saillens: *Toute la France* 329).

qualité, de quantité, de degré, d'identification ou de nombre, et plus cet adjectif tend vers l'antéposition.

(2) Si la situation et plus particulièrement le sens du substantif auquel s'ajoute l'adjectif s'y prêtent, le changement de place entraîne nécessairement un changement de sens; l'ordre des mots qui ailleurs, et le plus souvent, n'a qu'une valeur sémantique latente, ne représentant qu'une possibilité, une tendance, aura dans ce cas une valeur absolue.

Pour arriver aux formules qu'on vient de lire, nous sommes parti d'un petit nombre d'exemples caractéristiques. Nous allons donner maintenant, par ordre alphabétique, quelques séries d'adjectifs dont les emplois différents serviront de documentation. Il va sans dire que dans ce domaine la documentation est inépuisable; force nous est de nous restreindre à un choix assez sévère, dans lequel nous nous appuyons surtout sur les riches matériaux de Littré. Les listes qui vont suivre sont dressées de manière à faire saisir plutôt les vives arêtes des sens opposés que les nuances infinies des emplois intermédiaires; elles ne peuvent être regardées évidemment que comme des approximations assez grossières, chacun des adjectifs en question pouvant donner lieu à des recherches de détail, où chaque emploi serait examiné dans le contexte, la grammaire s'éclairant par la stylistique au sens le plus compréhensif du terme. Souvent on a essayé de mettre en doute les distinctions de sens, dont une grande partie a été déjà maintes fois notée, et les contradicteurs ont eu beau jeu d'opposer aux grammairiens qui avaient établi ces distinctions, des cas contraires qui à leurs yeux enlevaient tout fondement à

la théorie. Selon nous, ces cas contraires demandent à être examinés un par un ; bien analysés, ils serviront à faire comprendre la complication des forces en jeu et la valeur relative des différents points de vue, mais non pas à en exclure un seul.

On a coutume, en traitant de la place des adjectifs, de dresser une liste d'un certain nombre d'entre eux pour lesquels le rapport est absolument fixe entre la place et le sens. Il est très difficile, selon nous, et de notre point de vue peu utile même, de tracer la limite entre les adjectifs pour lesquels la tendance a abouti à la rigidité absolue et les autres adjectifs, d'autant plus que nous venons d'insister sur le fait que la situation, la combinaison dans laquelle se trouve l'adjectif joue un rôle important dans le degré de fixité de sens que présente un adjectif donné. Les cas où la scission est tout à fait consommée, nous les signalerons au passage tout en les faisant figurer dans la série dont ils ne sont que les points les plus avancés.

Le degré dans lequel les différents adjectifs que nous allons passer en revue se rapprochent de la simple idée de qualité bonne ou mauvaise, de quantité grande ou petite, de degré, d'identification, de nombre, varie d'un mot à l'autre et pour chaque mot de combinaison à combinaison ; le plus souvent sans doute, les mots gardent dans leur emploi antéposé une valeur notionnelle réduite, une nuance de leur sens primitif ; ainsi *un dur métier* est autre chose qu'*un triste métier* ou qu'*un sale métier*, bien que l'idée de « désagréable », de « mauvais » l'emporte dans les trois cas sur le sens précis de l'adjectif ; on peut dire qu'il s'agit plutôt et d'abord d'un changement d'équilibre entre l'élément notionnel et l'élément émotif, la prépondérance de ce dernier amenant l'antéposition. Mais il est indubitable aussi que quelques-uns des adjectifs étudiés sont allés jusqu'au

terme de l'évolution que nous envisageons, de sorte que l'étude des séries d'adjectifs qui vont suivre permettra de reconnaître en même temps le point de départ, la direction et le point d'arrivée de cette évolution.

Nous envisageons constamment, dans le présent chapitre, le rôle de la place de l'adjectif sous l'angle du sens, c.-à-d. d'un point de vue logique plutôt que stylistique, dans l'acception la plus large de ce dernier terme. Et l'on nous opposera peut-être que le très grand nombre de ces adjectifs possèdent, antéposés, en plus de leur sens plus ou moins abstrait, simplifié, généralisé, un accent émotif particulièrement fort. Nous n'en disconvenons pas, d'autant moins que nous sommes convaincu que l'émotion est la première raison d'être de l'antéposition; seulement nous devons faire remarquer d'abord combien les adjectifs qui gravitent justement autour des sens bon-mauvais et grand-petit ou qui tendent à exprimer simplement degré, identification et nombre sont susceptibles d'être antéposés et de l'être très naturellement en dehors de tous les effets de style. Puis, on ne manquera pas de reconnaître la tendance très prononcée que possèdent ces antépositions avec valeur émotive à perdre de leur force. C'est en effet un pivot de tout le système, que cette facilité avec laquelle les emplois intensifs se banalisent. Les adjectifs en question commencent par être accentués au dépens du substantif, qu'ils masquent un instant pour ainsi dire, puisqu'ils le devancent au moment de la mise en moule de la phrase; mais ils finissent souvent par accentuer au contraire le substantif à leurs dépens; ils se départent de leur contenu propre, et d'intensifs ils deviennent intensificateurs<sup>1</sup>. C'est alors que le changement inter-

<sup>1</sup> Ce changement dans les rapports des deux mots se traduit dans la prononciation par un changement d'accentuation. A ce propos nous

venu peut prendre non seulement un aspect sémantique ou logique, mais un aspect grammatical; ces mots qui d'abord, par l'émotion qu'ils exprimaient, brisaient la construction, entrent dans un nouveau système et deviennent des mots-outils.

Il reste encore un point à régler avant d'en venir aux séries d'exemples, c'est la question de la constitution même de ces séries. Il est évident qu'elles sont le résultat d'un choix, puisqu'il est pratiquement impossible d'épuiser le nombre des adjectifs qui dans tel ou tel emploi se rapprochent des sens généraux autour desquels nous les rangeons. Un lecteur averti trouverait peut-être sans trop grande difficulté des adjectifs qui n'entreraient pas dans le système que nous cherchons à établir, et il pourrait à bon droit nous accuser de solliciter les faits et de vouloir trop prouver, si nous ne nous hâtons pas de reconnaître nous-même le caractère un peu trop rigide de la démonstration qui va suivre. Aussi ne la regardons-nous pas comme complète en elle-même; et nous nous occuperons plus loin des cas contraires dont nous ne faisons ici qu'indiquer quelques-uns en passant, mais dont l'étude ultérieure servira, espérons-nous, à rétablir l'équilibre et à sauvegarder ces nuances, ces dégradations auxquelles nous tenons trop pour les sacrifier à un système rigide et fictif.

Notons pour finir que la répartition des adjectifs dans les différentes séries n'est pas toujours facile à faire d'une

pouvons faire remarquer qu'en danois l'accentuation est le seul moyen linguistique d'opérer une pareille distinction, la place de l'adjectif restant fixe; et nous pouvons constater justement que tandis que l'adjectif distinctif ou intensif est accentué, l'adjectif intensificateur perd cet accent, qui est reporté sur le substantif qu'il intensifie; ainsi *en sand Begivenhed* signifie un événement vrai, tandis que *en sand Begivenhed* signifie un vrai événement.

façon rigoureuse, vu que l'adjectif prend souvent à l'antéposition un sens très général et assez vague qui peut rendre malaisée, sinon impossible, la distinction même entre qualité, quantité et degré. (Cf. p. 92 note). Dans quelques cas nous avons résolu cette difficulté en faisant entrer le même adjectif dans deux séries différentes, ce qui ne veut donc pas dire que nous regardons les cas en question comme nettement distincts.

### I. Adjectifs tendant vers les sens: bon-mauvais.

brave: la distinction de sens est ici très nette en français moderne entre *un brave homme* (= de bonne volonté, respectable, bon) et *un homme brave* (= courageux): *Car le lieutenant de territoriale Alphandéry n'était pas seulement un brave homme mais un homme brave* (G. Cohen, *Nouv. Litt.* 4—6—32). Mais le sens de «bon» ne s'étend qu'à un très petit nombre de combinaisons: *brave homme, brave femme, brave garçon, brave fille, braves gens*; occasionnellement aussi: *brave bête, brave chien*. Et il est remarquable que dans le sens de «bon», brave ne peut pas dans le français littéraire être employé comme attribut: *Il est brave* signifie nécessairement: il est courageux, et s'oppose à *c'est un brave homme*; ce fait souligne la forte unité qui existe entre le substantif et un adjectif antéposé.

cher: est toujours postposé dans le sens de «coûteux, d'un prix élevé»: *un livre cher, la vie chère*. Les combinaisons à antéposition mentionnées par Littré: *c'est chère épice, une chère année* sont sorties de l'usage. Dans le sens de «aimé», l'antéposition est de beaucoup l'ordre le plus usité; dans les allocutions, c'est le seul ordre possible: *un cher ami, ses chers livres*; — *cher monsieur, cher ami, cher maître, mes chers enfants*.



*chic*: très en vogue dans la langue parlée d'aujourd'hui, cet adjectif qui postposé garde le sens plus précis d'«élégant»: *un jeune homme chic*, prend, antéposé, un sens beaucoup plus général d'approbation; la relation entre place et sens est ici tout à fait fixe: *un chic type*. — *Oh! vous êtes une chic petite belle-mère, vous!* (*Flers et Caillavet: Roi I. 5*) — *Ça, c'est un chic député!* (*ibid. I. 6*).

*cruel*: se met ou plutôt se mettait autrefois régulièrement devant homme, femme dans le sens d'«ennuyeux, fâcheux»: *c'est un cruel homme*, ancienne exagération, tant dans le choix du mot que dans la place, mais dont la force s'est émoussée par l'abus, et qui tend à vieillir. L'antéposition est assez régulière et plus vivante dans le sens de «rude, mauvais», dans des combinaisons telles que: *un cruel hiver, un cruel climat, une cruelle épidémie*.

*curieux*: est régulièrement postposé dans le sens de «avide de connaître»: *une femme curieuse*. Dans le sens de «qui éveille l'attention, intéressant, étonnant», les deux ordres coexistent: *un ouvrage curieux — un curieux ouvrage; une remarque curieuse — une curieuse remarque*. Si le sens du substantif s'y prête, les deux emplois s'opposent nettement suivant les tendances générales: *un esprit curieux — un curieux esprit; une question curieuse — une curieuse question*.

*damné*: perd à l'antéposition son sens primitif et précis de «condamné aux peines éternelles» pour ne servir qu'à exprimer un sentiment fortement défavorable: *ces damnés fournisseurs, cette damnée timidité*.

*digne*: distinction de sens très nette entre *un digne homme, une digne femme* et *un homme digne, une femme digne*. Postposé, l'adjectif caractérise la conduite d'une personne et surtout les signes extérieurs d'un caractère; antéposé, le sens est «bon, honnête»; l'antéposition est assez

régulière aussi pour les sens de «apte, mérite»: *digne représentant de son pays, digne prix, digne châtiment.*

doux: se met très souvent devant le substantif dans le sens de «bon, agréable, qui plaît»: *un doux repos, un doux ami, un doux amour, une douce tranquillité, une douce espérance, une douce vieillesse.* Dans le sens précis qui a rapport à la saveur, l'adjectif se met régulièrement après le substantif: *fruit doux, parfum doux, (plus précis que: doux parfum), eau douce, vin doux, amande douce.* De même dans quelques emplois techniques tels que: *acier doux, fer doux, lime douce.* Mais entre les deux extrêmes, il y a un vaste champ où règne la liberté.

droit: se met régulièrement après le substantif, dans les sens figurés aussi bien que dans le sens propre. Il n'y a guère d'autre exception que: *le droit chemin (e. g. pour le mettre dans le droit chemin: Chateaubriant: M. des Lourdières 71),* dont le sens figuré s'oppose au sens propre de: *chemin droit.* Avec «voie» les deux ordres sont possibles au sens figuré: *la droite voie, la voie droite.* Dans un seul cas, qui appartient nettement à la syntaxe figée, droit peut précéder le substantif dans le sens propre: *en droite ligne,* à côté de: *en ligne droite;* en dehors de la combinaison avec «en», seule la postposition est possible: *tracer une ligne droite;* l'unité de la locution, qui équivaut à «directement» est donc la condition de l'antéposition (comp.: *en ligne directe.*)

dur: précède quelquefois le substantif dans des combinaisons où il a le sens de «pénible»: *un dur métier, un dur travail;* mais ce n'est qu'une tendance qui se dessine. Syntaxe figée: *à dur âne, dur aiguillon.*

éminent: reste postposé dans le sens primitif: *un lieu éminent,* mais se place très souvent avant le substantif comme terme élogieux: *un éminent avocat.*

estimable: peut précéder le substantif quand on décerne une vague louange: *un estimable écrivain*. C'est l'ordre que donne le Larousse du XXe siècle, Littré par contre ne connaît que: *un auteur estimable*. La postposition reste toujours possible, et les deux ordres paraissent également usités.

fâcheux: le plus souvent antéposé dans le sens de «pénible, désagréable, mauvais»: *un fâcheux contretemps, une fâcheuse nouvelle, une fâcheuse aventure*; postposé, il signifie «qui est porté à ou qui annonce la colère, la dureté»: *un caractère fâcheux, un visage fâcheux, un air fâcheux*. Mais entre les deux sens extrêmes la limite n'est pas nette, et l'usage comporte une assez grande liberté.

fameux: ordinairement postposé dans le sens de «réputé, renommé»: *un orateur fameux, un héros fameux*; assez souvent antéposé dans le sens de «remarquable, très bon»: *un fameux vin* (cf. ci-dessous p. 68).

faux: pour cet adjectif, l'antéposition est de beaucoup l'ordre le plus usité; il n'y a guère de doute que ce sont les emplois affectifs qui sont à l'origine de cet état de choses; le sens de l'adjectif, dans beaucoup de combinaisons, ne diffère pas beaucoup de celui de «mauvais»: *faux pas, faux renseignement, faux calcul, fausse rime*, etc; dans d'autres cas, l'adjectif est employé comme terme négatif: *fausse porte, faux croup, faux prophète, faux plafond, faux acacia, faux cytise, faux cumin*, etc.

A partir des emplois affectifs, l'antéposition s'est généralisée sans pourtant l'emporter définitivement; pour un certain nombre de combinaisons, la postposition reste seule possible: *un acte faux, un vers faux, un jugement faux*; dans d'autres cas, il y a flottement: *bijoux faux — faux bijoux, perle fausse — fausse perle, signature fausse — fausse signature*,

*monnaie fausse* — *fausse monnaie*, *situation fausse* — *fausse situation*, etc. Dans quelques combinaisons enfin, les deux ordres comportent deux sens différents: *une note fausse* est une note dont l'intonation n'est pas juste, *une fausse note* est une note qui est peut-être juste en elle-même, mais qui est employée à faux (donc terme négatif: ce n'est pas la note qu'il fallait)<sup>1</sup>; *une voix fausse* est une voix qui ne sait pas chanter juste, *une fausse voix* est une voix contrefaite, c.-à-d. qui n'est pas la vraie voix de la personne en question; *un piano faux* est un piano désaccordé, *un faux piano* est un meuble qui n'est que l'imitation d'un piano; *un esprit faux* est un esprit dont les jugements ne sont pas justes, *du faux esprit*, c'est de l'esprit qui n'en est pas. Alors que ces distinctions cadrent bien avec la tendance générale, il en est autrement pour l'opposition *corde fausse* (qui a un défaut de fabrication) et *fausse corde* (qui n'est pas montée au ton); la distinction, si elle est bien réelle, paraît s'être établie tout à fait fortuitement.

La conclusion s'impose que cet adjectif, tout en présentant des ébauches de variations de sens qui permettraient de dégager des tendances générales, reste soumis dans un très grand nombre de cas à un flottement absolu ou à des fixations purement fortuites, avec une certaine tendance cependant à généraliser l'antéposition.

*fichu*: se place presque invariablement avant le substantif dans le sens de «mauvais»: *faire une fichue figure*, *être dans une fichue position*, *un fichu temps*; il se place après dans le sens de «perdu»: *de l'argent fichu*; dans *une santé fichue*, l'adjectif peut être pris dans l'un ou l'autre sens, c'est donc une des combinaisons qui ont formé le pivot autour duquel le sens a pu tourner.

<sup>1</sup> Le «Larousse du XX<sup>e</sup> siècle» donne, sans doute par erreur, un sens contraire à ces deux ordres.

fier: antéposé dans le sens de «bon»: *Jean Peyrol se précipite à la cave, — une fière cave, au dire des compagnons (Daudet: Petit Chose 43) — Ce sera le tour de Paris avec César Birotteau, dont je ferai une merveille, et le Prêtre catholique, un fier bouquin! (R. Benjamin: Balzac 184).*

fin: se place assez régulièrement devant le substantif dans le sens d'«excellent», souvent aussi dans le sens de «rusé»: *un fin connaisseur, un fin gourmet, une fine lame; un fin renard, une fine mouche; c'est ainsi que fine bouche, fine épice dans le sens figuré s'opposent à bouche fine, épice fine dans le sens propre, où la postposition est de règle: or fin, sucre fin, liqueur fine, pierre fine, fil fin, drap fin, etc.*

Mais les limites sont peu nettes dans cet adjectif, qui possède un assez grand nombre de combinaisons fixes, dont quelques-unes avec l'adjectif antéposé: *fines herbes, fine fleur, le fin mot, le fin fond*. On remarque que les derniers exemples comportent une idée de degré (v. ci-dessous).

foutu: se comporte exactement comme fichu.

froid: ordinairement postposé, froid peut pourtant précéder le substantif dans quelques combinaisons, où le sens n'est pas loin d'équivaloir à «mauvais, de peu de valeur»: *faire froide mine à quelqu'un, faire froid accueil à quelqu'un, une froide raillerie, un froid secours*. Syntaxe figée: *froides mains, chaudes amours*. Pour *froid accueil* et *froide mine* on voit clairement le rapport très intime entre ces combinaisons et *mauvais accueil, mauvaise mine*.

galant: opposition de sens nette entre *galant homme* et *homme galant*. Postposé, l'adjectif signifie «empressé auprès des dames»; antéposé, l'adjectif forme avec le substantif une forte unité, dont le sens représente un certain idéal d'humanité: loyauté, franchise, générosité, bonne trempe du caractère jointe aux bonnes manières. Comme *femme galante* a

un sens décidément péjoratif, la distance est ici plus grande encore entre les deux ordres. Mais *galante femme* est très peu usité. A part ces combinaisons, la postposition est de règle: *intrigue galante, fête galante, propos galants*.

heureux: se place assez souvent comme synonyme de «bon» avant le substantif: *une heureuse expression, une heureuse idée, un heureux choix des mots*; souvent aussi dans les cas où les deux sens ne se distinguent pas: *heureuse étoile, heureux hasard, heureux naturel*. Mais à part les cas où le sens de la phrase entière détermine une opposition nette des deux sens (v. ci-dessus p. 47—48), l'ordre reste assez flottant.

honnête: postposé dans le sens de «décent, convenable, poli»: *propos honnêtes, habit honnête, récompense honnête, accueil honnête*; antéposé le plus souvent dans les combinaisons où honnête à trait à la moralité et au caractère: *honnête homme, honnête femme, honnête garçon*. On sait combien «honnête homme» a été riche de sens au XVII<sup>e</sup> siècle; un idéal de civilisation s'est cristallisé autour de cette expression (cf. ci-dessous p. 69).

maigre: est régulièrement postposé: *figure maigre, soupe maigre, terre maigre*, etc; équivalant à «mauvais», il est ordinairement antéposé: *une maigre réception, une maigre raison* (cf. ci-dessous p. 70). Il y a opposition de sens entre *un repas maigre* et *un maigre repas*.

malhonnête: est le plus souvent postposé: *action malhonnête, propos malhonnête*. Il peut y avoir opposition de sens entre *homme (femme) malhonnête* (= qui manque à la civilité) et *malhonnête homme (femme)* (= qui manque à l'honneur, à la probité). Le dernier sens cependant permet aussi la postposition de l'adjectif, de sorte que les rapports ne sont pas très nets. Il est à remarquer que *malhonnête*

*femme* peut avoir en outre le sens de «femme galante»; cette combinaison présente donc un sens spécial attaché à la postposition, un autre sens spécial attaché à l'antéposition, et enfin un troisième sens (= sans probité) commun aux deux ordres.

*maudit*: a presque perdu comme adjectif épithète le sens primitif de «frappé de malédiction»: *les poètes maudits*. Dans le sens dérivé: «très mauvais, très désagréable, détestable» l'antéposition est sinon de règle, du moins l'ordre prépondérant: *une maudite soirée, une maudite maladie, un maudit métier, un maudit livre*.

*méchant*: l'opposition de sens est ici très nette pour un certain nombre de combinaisons; antéposé, l'adjectif n'a pas de rapport de sens avec méchanceté, mais signifie simplement «mauvais»: *méchant livre, méchant vers, méchante épigramme, méchant cheval, méchant rôle, méchante mine* indiquent tous la mauvaise qualité, tandis que l'ordre opposé indique le mauvais caractère, l'intention malveillante: *livre méchant, cheval méchant, mine méchante*, etc. L'opposition de sens est exploitée dans la phrase suivante: *Ces officines à scandales où l'on brasse de nuit des cancans méchants en une méchante prose* (H. Rabusson, cit. Plattner IV. 25), et dans ce titre de Nisard: *De méchants vers en réponse à des vers méchants de Victor Hugo*. Même en dehors de ces oppositions, l'adjectif se met régulièrement avant le substantif dans le sens de «mauvais»: *méchantes nouvelles, méchante raison, méchante santé, méchante affaire, méchante morale*, etc. Au contraire, dans le sens de «mal intentionné», la place est libre, à condition qu'il n'y ait pas de malentendu<sup>1</sup>; on dit également bien, et sans distinction de sens:

<sup>1</sup> Et même un peu au-delà de cette limite, puisque une combinaison telle que: *avoir méchante mine* prête à l'équivoque.

*un homme méchant, un méchant homme; une espèce de joie méchante, une espèce de méchante joie.* (Cf. ci-dessous p. 70).

merveilleux: opposition nette entre la valeur logique, déterminative de *légende merveilleuse* (= légende où il entre du merveilleux) et la valeur subjective, affective de *merveilleuse légende* (= très belle légende). Comparez: *un merveilleux exploit, un merveilleux instrument* (cf. ci-dessous).

misérable: précède souvent le substantif dans le sens de «mauvais»: *un misérable écrivain, une misérable invention.* Dans la première combinaison, on voit que c'est l'opposition possible des deux sens: «mauvais» et «dans la misère», donc aussi le désir d'éviter l'équivoque, qui différencie la valeur des deux ordres opposés: *misérable écrivain, écrivain misérable.* Le sens péjoratif est très net aussi dans la combinaison *un misérable bourgeois* (= rien qu'un bourgeois). Pour d'autres combinaisons où l'équivoque n'existe pas, la tendance à l'antéposition est beaucoup moins prononcée, et on dit très bien: *un livre misérable.* (Cf. ci-dessous p. 71).

pauvre: même opposition et encore plus nette que pour misérable entre *un pauvre auteur* (= de peu de valeur) et *un auteur pauvre* (= qui est dans la pauvreté). Opposition nette également entre *un pauvre homme (femme, etc.)*, qui exprime la pitié que suscite l'homme chez celui qui parle, et *un homme pauvre* qui indique sans nuance affective sa situation économique (v. dans Littré 8° quelques citations où l'opposition est exploitée). De même: *pauvre pays, pays pauvre; pauvre époque, époque pauvre; pauvre architecture, architecture pauvre.* Dans beaucoup de cas évidemment les deux sens se rejoignent.

Le domaine de pauvre antéposé est très étendu, et la nuance affective varie de la pitié jusqu'à l'amitié sans aucune nuance de commisération et jusqu'au mépris sans



aucune nuance de pitié: *ma pauvre tête, ma pauvre santé, mon pauvre enfant, ma pauvre mère* (expression qui peut se préciser dans le sens de «défunt»<sup>1</sup>), *mon pauvre monsieur, un pauvre diable*; — *un pauvre effet, une pauvre ambition, une pauvre excuse*.

plaisant: par un emploi ironique, plaisant a pris le sens de «ridicule, impertinent»; dans ce sens l'adjectif précède toujours le substantif: *plaisant personnage, plaisant homme, plaisant moyen*.

plat: est assez souvent antéposé lorsqu'il est employé comme terme de mépris: *plat personnage, plate fripouille, plate raillerie*. Régulièrement postposé dans la plupart des emplois concrets et techniques: *terrain plat, souliers plats, vaisselle plate, poitrine plate, calme plat*, etc. Un certain nombre de combinaisons, qui vont à l'encontre de la tendance générale, appartiennent à la syntaxe figée: à *plate couture, à plat ventre, à plate terre; plate peinture*.

rude: est assez régulièrement antéposé dans le sens de «dur, difficile, désagréable, redoutable»: *un rude métier, une rude tâche, une rude épreuve, un rude adversaire*. Il est régulièrement postposé dans les sens concrets: *peau rude, chemin rude, voix rude*. L'usage reste assez flottant pour les sens intermédiaires, qui forment le pivot autour duquel le sens tourne: *un hiver rude, un rude hiver*.

sacré: est normalement postposé: *vases sacrés, histoire sacrée, livres sacrés, guerre sacrée*, etc. De l'antéposition

<sup>1</sup> C'est probablement dans les combinaisons où «pauvre» signifie «défunt» qu'est le point de départ de cet usage curieux de pauvre, surtout dans les allocutions, exprimant un retour de commisération sur lui-même de celui qui parle; ainsi *Alors tu t'en vas, mon pauvre Jacques* peut exprimer seulement la tristesse de celui qui parle. Cf. dans Eupalinos, de Paul Valéry (p. 51), l'exclamation de Phèdre, se souvenant, dans l'empire des ombres, de la vie qu'il a quittée: *Hélas! Pauvre Ilissus!*

intensive qui était encore au XVII siècle un ordre vivant, il reste quelques combinaisons qui sont nettement figées: *le sacré collègue, le Sacré-Cœur*. Mais il en reste surtout, et bien vivant, l'emploi comme terme d'injure: *sacré chien, sacré temps*, etc. J. J. Brousson a tiré de l'opposition des deux emplois fortement divergents l'effet amusant que voici: *L'éloquence sacrée, hélas, est une sacrée éloquence!* (*Nouv. Litt.* 9—5—25).

sale: opposition assez nette entre le sens de l'adjectif postposé (malpropre, impur): *linge sale, main sale, couleur sale, vaisseau sale*, et celui de l'adjectif antéposé, où l'élément notionnel est très sensiblement affaibli, tandis que l'élément émotionnel est renforcé; plusieurs des combinaisons suivantes peuvent être regardées comme des cas pivots pour lesquels la nuance précise du sens est impossible à déterminer exactement: *une sale affaire, une sale histoire, un sale temps, ton sale chien, un sale gosse*. — *Ta viande froide - - que ton sale cuisinier a attrapée avec ses doigts pour la poser dans le plat* (*Tristan Bernard: Petit Café II. 10*).

singulier: postposé dans le sens de «se rapportant à un seul»: *combat singulier*; dans le sens de «extraordinaire», en bonne ou en mauvaise part, l'antéposition est assez fréquente: *ce sujet, il l'a traité avec un singulier bonheur*. Les deux sens s'opposent dans: *un combat singulier — un singulier combat*.

triste: est normalement postposé dans le sens de «qui a, qui exprime, qui cause du chagrin»: *un caractère triste, des idées tristes, un visage triste, une maison triste*. Il va de soi, cependant, que cet adjectif donne très facilement prise à un renforcement par antéposition: on dira donc tantôt: *avoir une mine triste* et tantôt *avoir une triste mine*. Mais le dernier ordre évolue très nettement vers le sens de «mauvaise

mine»; et la simple idée de mauvais tend à prévaloir dans un assez grand nombre de combinaisons à adjectif antéposé: *une triste époque, un triste repas, un triste personnage, un triste sujet, un triste métier.*

**vilain:** s'est entièrement départi en tant que mot vivant de son ancien sens féodal; les expressions *rente vilaine, terre vilaine, vilain lieu* sont purement historiques. Au contraire, les emplois dérivés foisonnent; l'idée de basse condition s'est simplifiée pour aboutir en fin de compte à la simple idée de mauvais, avec un accent d'intensité qui n'est pas toujours très fort: *vilain monsieur, vilain pays, vilaine maison, vilain rhume, vilain temps.* (Cf. ci-dessous p. 93).

## II. Adjectifs tendant vers les sens: grand — petit.

**coquet:** postposé dans le sens ordinaire: *femme coquette, mise coquette*, cet adjectif peut prendre le sens d'«assez considérable» (cf. joli); dans ce cas il sera ordinairement antéposé: *payer - - la coquette somme de 400.000 dollars (Intrans. 2—1—30).*

**exceptionnel:** postposé dans le sens primitif: *clause exceptionnelle, loi exceptionnelle*; antéposé quelquefois dans le sens plus général de «très grand»: *une exceptionnelle faveur (Lasserre: Jeunesse de Renan II. 60).*

**extraordinaire:** postposé dans le sens primitif: *séance extraordinaire, dépense extraordinaire, ambassadeur extraordinaire*; tend vers l'antéposition dans le sens de «très grand»: *une extraordinaire vivacité, une extraordinaire facilité.*

**faible:** normalement postposé dans le sens de «débile, manquant de vigueur, de solidité, d'intensité»: *homme faible, âge faible, tête faible, vin faible*; assez régulièrement antéposé dans le sens de «petit»: *faible somme, faible nombre, faible idée, faible rendement.* L'usage comporte cependant

un certain flottement: *brise faible — faible brise; odeur faible — faible odeur; voix faible — faible voix.*

fameux: est souvent antéposé comme intensif pur: *un fameux imbécile, un fameux scélérat, un fameux paillard, un fameux ivrogne, un fameux soufflet.* (Cf. ci-dessus p. 59).

farouche: tend vers l'antéposition dans le sens de «très grand, très fort»: *il y aura de farouches résistances à vaincre* (*Temps* 28—7—31).

fier: ordinairement postposé: *regard fier, réponse fière, âme fière*; au contraire, dans le sens de «grand», l'antéposition est régulière: *un fier soufflet, un fier menteur, un fier imbécile, une fière surprise.* (Cf. ci-dessus p. 61).

fort: est assez régulièrement antéposé dans le sens de «grand»: *une forte dose, une forte majorité, une forte envie*; — *nous tenons un fort nombre à votre disposition* (*Monde* 20—2—32). Dans les acceptions: «plein de force, vigoureux, habile, redoutable, épais», la place ordinaire est après le substantif: *un homme fort, un élève fort, une armée forte, une étoffe forte, une voix forte, une colle forte.* Si le substantif s'y prête, cette opposition de sens peut se préciser; ainsi, dans *un fort parti*, le sens de fort est nettement numérique et ne dit rien sur les possibilités d'action du parti en question; dans *un parti fort* c'est tout le contraire. Dans d'autres cas, l'ordre autant que le sens reste flottant: *une douleur forte — une forte douleur.* Un certain nombre de groupes enfin, dont quelques-uns sont devenus de vrais mots composés, sont complètement figés; l'ordre ne concorde pas toujours dans ces groupes avec les tendances générales: *par forte mer, avoir affaire à forte partie; esprit fort, place forte<sup>1</sup>, main-forte, eau-forte, coffre-fort.*

<sup>1</sup> Dans ce groupe, on peut abolir l'unité sémantique et rendre à l'adjectif sa valeur intensive en le mettant devant le substantif qui dans ce cas devient à lui seul synonyme de forteresse: *une forte place.*

fou: aucune tendance nette à l'antéposition ne se dessine pour cet adjectif dans le sens dérivé de «très grand»; parmi les différentes combinaisons, beaucoup sont très fixes; celles où l'antéposition a prévalu paraissent être en forte minorité. Antéposition: *un fou rire, une folle énergie, un fol orgueil*. Postposition: *un monde fou, un encombrement fou, un succès fou, une gaieté folle*; — *Tu comprends, ça a fait un scandale fou* (Donnay: *Educ. de prince II. 3*). — *Il a un trac fou* (Merc. Fr. 1—11—26, p. 596). Syntaxe figée: *folle enchère, folle farine, fol appel*.

gros: n'est postposé que dans le sens d'«enceinte»; il y a une distinction de sens nette entre *une femme grosse* et *une grosse femme*. Mais il est à remarquer que dans une autre combinaison, «gros» est nécessairement postposé dans le sens qui avec «femme» nécessite l'antéposition, à savoir dans *un propriétaire gros* opposé à *un gros propriétaire*. On voit par cet exemple à quel point la polarisation de sens particulière à certains adjectifs et à certaines combinaisons complique le jeu des tendances générales (cf. ci-dessous: grand et petit p. 88—90).

honnête: tend dans quelques combinaisons vers le sens plus général de «assez grand», et tend dans la même mesure vers l'antéposition: *une honnête aisance, une honnête fortune*. (Cf. ci-dessus p. 62).

important: ordinairement postposé: *un homme important, une page importante, un détail important*; tend vers l'antéposition dans la mesure où le sens se réduit à une notion quantitative: *une importante somme, d'importants crédits*.

incommensurable: peut se départir de son sens géométrique précis pour prendre le sens de «très grand»; dans ce cas, l'antéposition est possible et assez naturelle: *Ils ont*

de l'allure, de la noblesse et sans doute une incommensurable vanité (*Gide, Nrf. 1—2—27, p. 201*).

large: est assez régulièrement antéposé dans le sens de «grand, considérable»: *de larges ressources, un large crédit, de larges avantages, dans une large mesure*. Antonyme d'étroit, il se place le plus souvent après le substantif: *une poitrine large, une rue large, un vêtement large, un esprit large; — Ce n'est pas eux sans doute qui mèneraient une politique aussi peu grandiose - -. Ils marcheraient sans tergiverser dans une voie large (Temps 21—8—31)*. Il y a cependant beaucoup de flottement pour les deux sens.

léger: est ordinairement postposé: *une charge légère, une étoffe légère, un sommeil léger, artillerie légère, etc.* Dans le sens de «peu considérable, petit», l'antéposition est très usuelle: *un léger mouvement, un léger avantage, une légère dépression, une légère déception, une légère crainte du ridicule*. Mais il s'agit d'une tendance qui n'a encore rien de rigoureux; on dit également bien: *léger repas — repas léger, légère offense — offense légère, etc.*

maigre: prend ordinairement la première place dans le sens de «peu important, petit»: *un maigre salaire, un maigre avantage, un maigre sujet de plainte; — Il y a peu d'anecdotes inédites dans ce *Lyautey*, peu de réparties; la petite chronique y joue un maigre rôle (A. Thérive, Temps 24—7—31) (cf. ci-dessus p. 62)*.

méchant: peut avoir, antéposé, le sens de «insignifiant, petit»: *une méchante égratignure*. (Cf. ci-dessus p. 63).

merveilleux: peut équivaloir à peu près à «très grand» et prendra alors de préférence la première place: *la merveilleuse beauté de cette fille; — sa merveilleuse fraîcheur d'imagination (Nouv. Litt. 12—9—31)*.

mince: normalement postposé dans le sens de «peu

épais, étroit»: *tranche mince, étoffe mince*; très souvent antéposé dans le sens de «peu considérable, petit»: *mince revenu, mince avantage, mince chagrin, mince plaisir*.

misérable: peut avoir, antéposé, le sens de «très petit»: *une misérable somme, un misérable salaire* (cf. ci-dessus p. 64).

modeste: ordinairement postposé: *air modeste, homme modeste, maison modeste*; avec le sens de «assez petit», l'antéposition prévaut: *pour la modeste somme de 50 frs.*

profond: ordinairement postposé: *trou profond, eau profonde, blessure profonde*. A mesure que le sens primitif s'efface pour ne laisser subsister que la valeur intensive du mot, la tendance à l'antéposition se dessine de plus en plus nette: *profonde douleur, profonde connaissance, profond savoir, profond secret, profond scélérat*. L'ordre indiqué est facultatif pour les premiers exemples, fixe pour le dernier. (Cf. ci-dessus p. 48—49).

rare: postposé dans le sens ordinaire: *livre rare, espèce rare*. Tendance nette à l'antéposition dans les cas où la valeur intensive prévaut: *une chose d'une rare valeur, faire quelque chose avec un rare bonheur, une rare bienveillance* (cf. ci-dessous p. 77).

rude: tandis que *un coup rude*, au sens figuré, insiste sur ce qu'un événement a de violent, d'imprévu, l'ordre inverse: *un rude coup* est plus purement intensif. De même: *un froid rude — un rude froid*. Cf.: *une rude secousse, une rude tempête, une rude tentation*. — *Notre pays - - se tira d'affaire par de rudes compressions* (*Temps* 28—7—31).

souverain: normalement postposé dans le sens de «qui exerce la souveraineté»: *prince souverain, dignité souveraine, cour souveraine, jugement souverain*; tend nettement vers l'antéposition dans le sens de «très grand, complet»: *une souveraine éloquence, un souverain mépris*.

vif: cet adjectif est ordinairement postposé: *chair vive, haie vive, chaux vive, cheval vif, manières vives, esprit vif*; mais il y a une tendance assez nette à l'antéposition dans les cas où la valeur intensive prend le dessus: *une vive fusillade, un vif intérêt, un vif plaisir*; — *Le cours d'histoire fut pour moi une autre cause de vif éveil* (Renan: *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* 139). Le mot entre dans un certain nombre de combinaisons qui relèvent de la syntaxe figée: *vive pâture, vif fond, vive arête, vive eau*.

### III. Adjectifs tendant vers les sens de degré, d'identification ou de nombre:

absolu: peut précéder le substantif quand il ne sert qu'à accentuer le sens même du substantif: *je suis dans l'absolue nécessité de m'absenter*. L'antéposition reste ici tout près de son origine affective.

certain: cet adjectif qui postposé a le sens de «assuré»: *une opposition certaine*, s'est départi complètement de ce sens primitif lorsqu'il est antéposé, pour ne garder que le sens d'une détermination imprécise: *certain soir, à une certaine date*, ou celui encore plus évolué de quantité indéterminée: *une certaine opposition*. (Cf. ci-dessus les remarques de l'introduction, p. 51).

commun: combiné avec voix, cet adjectif présente une distinction de sens assez nette entre les deux ordres: *une voix commune* (= une voix qui n'a rien de particulier, une voix ordinaire), *une commune voix* (= une seule voix). Comme c'est le cas pour «seul» antéposé, commun a pris dans cette combinaison la fonction d'accentuer l'idée numérale, et il est à remarquer que l'antéposition ne s'impose qu'avec «une»; après l'article défini, on dit très bien: *selon la voix commune*; aussi, l'idée numérale est-elle ici beaucoup moins



nettement dégagée. L'antéposition n'est pas limitée à cette seule combinaison, comme le montre l'exemple suivant: *Dans une commune ardeur de réforme et de philanthropie* (Lanson: *Hist. litt. fr.* 806). L'équivalence avec «même», comme tout à l'heure avec «seul», montre les rapports de l'adjectif antéposé avec les pronoms indéfinis.

complet: Si l'on dit: *c'est une complète erreur*, il est évident que complet ne s'oppose pas à incomplet et n'indique pas une qualité particulière de l'erreur en question, mais ne fait pour ainsi dire qu'insister sur l'idée même d'erreur, qui est ici à son degré le plus élevé; complet affirme l'identité du fait et de l'idée d'erreur, et l'équivalence est très nette avec une expression adverbiale de la même affirmation énergique: *c'est tout à fait une erreur, c'est bien une erreur*. La corrélation est ici certaine entre l'antéposition et la tendance vers l'expression de degré, de puissance pure ou d'identification pure.

Dans tous les emplois à sens précis, la postposition est de règle: *trousseau complet, fleur complète, intégrale complète*, etc.

dernier: est antéposé lorsqu'il est l'antonyme de «premier»: *la dernière semaine de mars, pour la dernière fois*; de même dans le sens dérivé qui en fait un superlatif: *c'est du dernier ridicule*. Le mot est postposé dans les sens de «définitif, essentiel»: *le jugement dernier, les fins dernières de l'homme, la raison dernière de la propriété*. — *Elle comprend les êtres qui s'en sépareront sous l'illumination définitive. Cette illumination dernière a été préparée par la révélation patriarcale* (Larousse du XX siècle: *Basilide*). Après un substantif indiquant une mesure de temps, l'adjectif a le sens de «qui vient de s'écouler»: *la semaine dernière, l'année dernière*; il y a donc opposition de sens nette entre *la semaine dernière* et *la dernière semaine*, etc.

différent: distinction nette entre le sens qualificatif attaché à la postposition: *des cas différents* et le sens numérique qui appartient à l'antéposition: *différents cas* (cf. ci-dessus les remarques de l'introduction, p. 51).

divers: répartition tout à fait analogue à celle du mot précédent: *des articles divers — divers articles*.

double: ce mot présente une indétermination à peu près parfaite quant à l'antéposition ou la postposition, lorsqu'il est employé dans le sens ordinaire: «composé de deux parties, existant en deux exemplaires, répété deux fois», etc. L'équilibre entre la valeur qualificative et la valeur numérique de ce sens central n'a pas été rompu pour l'ensemble des combinaisons. Pour les cas particuliers, il y a quelquefois la même indétermination: *bière double, double bière*; mais le plus souvent il y a fixation fortuite d'un des deux ordres qui sont en eux-mêmes indifférents: *double croche, double emploi, double face, double fond, double réfraction, à double tour; étoile double, intervalle double, lettre double, partie double, sel double*. Au contraire, dans le sens nettement qualificatif de: «qui a de la duplicité dans le caractère, perfide», la postposition est de règle: *âme double, homme double*.

entier: opposition assez nette entre les emplois qualificatifs: *nombre entier, cheval entier*, et les emplois intensifs dans lesquels l'adjectif ne fait qu'élever le substantif à sa plus haute puissance: *à mon entière satisfaction*. Cf.: *L'entière responsabilité de la crise du chômage (Temps 15—8—31)* (= toute la responsabilité) (cf. ci-dessus p. 50).

exact: dans des cas comme les suivants, où la valeur intensive du mot a amené l'antéposition de l'adjectif, l'équivalence avec une construction adverbiale est très apparente, dans le dernier cas surtout: *Paul Hervieu, attentif à suivre la plus exacte mode du jour (H. de Régnier, Nouv. Litt.*

28—11—31). — *Quand elle reposa sa tasse vide, elle entendit la miëne se poser à la même exacte seconde sur la table* (Giraudoux: *Bella 144*) (= exactement à la même seconde).

faux: v. ci-dessus p. 59—60.

fin: dans quelques combinaisons, qu'il faut plutôt regarder comme des survivances d'une ancienne signification, fin a le sens d'«extrême» et ne fait qu'accentuer le substantif: *au fin fond, au fin bout de qc.* (= tout à fait au fond, au bout de qc.). (L'adjectif a pris en ancien français et gardé dans quelques patois une fonction nettement adverbiale: *fin plein, fin seul*, etc., v. NYROP: Gr. hist. II § 478, 3°).

nouveau: antéposé dans le sens de «autre, second»: *il prend un nouveau couteau; il a été victime d'une nouvelle agression*; le plus souvent postposé dans le sens de «qui a de la nouveauté»: *des idées nouvelles, une robe nouvelle*. Pour le sens de «nouvellement fait (créé, vu etc.)», l'ordre est flottant, sauf les cas où une opposition des deux ordres possibles précise et polarise les sens, comme dans l'exemple suivant: *On annonce quelques nouveaux journaux mais aucun journal nouveau* (Léon Treich, cit. Boillot, p. 77). Le flottement de l'ordre a rendu possible le chiasme de cette phrase de Chateaubriand: *La nouvelle nature et les mœurs nouvelles que j'ai peintes*.<sup>1</sup> On constate le même flottement dans les deux phrases que voici: *Nouveau sultan sorti de la foule, il galvanisa la Turquie de 1918 à 1922* (Berthe G. Gaulis, *Rev. Hebd.* 14—5—27, 205). — *Le sultan nouveau entraîna son peuple* (*ibid.*).

pareil: dans la mesure où pareil approche du sens d'identification pure, synonyme de «ce», l'antéposition l'emporte: *avec de pareils arguments, on ne prouve rien*. — *C'est une pareille interrogation spirituelle et morale que nous y discernons* (Massis: *Jugements II.* 162). Au contraire, la

<sup>1</sup> Cf. un des exemples de la p. 106.

postposition est de règle quand l'adjectif garde le sens plein de «ressemblant, analogue, identique», résultant de la comparaison de plusieurs objets: *deux exemplaires pareils, plusieurs cas pareils*.

parfait: v. les remarques de l'introduction, p. 49—50.

plein: *deux verres pleins* signifie: deux verres qui sont remplis; l'adjectif indique l'état des verres en question; *deux pleins verres* insiste sur la quantité, accentue le fait qu'il s'agit bien de deux verres, pas moins de deux verres. De même la valeur qualificative cède à la valeur intensive dans les combinaisons du type: *en pleine lumière* (= bien en lumière), *en pleine rue*, *en plein hiver*. Notez que cette syntaxe a abouti par un détour à la création de la locution prépositionnelle: *en plein dans* (= tout à fait dans, bien dans), qui garde la valeur intensive de ses débuts. Avec la valeur qualificative et déterminative, l'adjectif se place ordinairement après le substantif: *verre plein, bête pleine, fleur pleine, voix pleine, style plein*, etc. Il y a cependant un certain nombre de combinaisons fixes, où l'ordre inverse a prévalu: *plein jeu, plein sucre, pleine lune*, etc.

présent: est régulièrement antéposé quand le sens est simplement démonstratif: *la présente étude, la présente lettre*; — *un monde entièrement nouveau d'élections, dont on ne soupçonnait même pas l'existence au début du présent siècle* (A. Rouveyre, *Merc. Fr.* 15—10—26, 401).

propre: régulièrement postposé dans les emplois à valeur qualificative nette: *mot propre, expression propre, mouvement propre, linge propre*. Tendence très forte à l'antéposition dans les cas nombreux où le mot sert à accentuer, à insister sur une identification: *les propres termes du contrat, pour son propre bien, sa propre personne, ses propres mains*. Le dernier exemple est classique pour démontrer la valeur

sémantique absolue que peut prendre la place de l'adjectif: *ses propres mains* — *ses mains propres*. Est-elle d'ailleurs tout à fait absolue dans ce cas? en d'autres termes, est-il tout à fait impossible d'employer le dernier ordre pour insister seulement sur le possessif? Il est certain du moins qu'on trouve souvent la combinaison: *remettre une lettre en mains propres* à côté de *en propres mains*. On peut lire à ce propos une des «Querelles de langage» de M. THÉRIVE (Nouv. Litt. 23—1—32), dans laquelle M. THÉRIVE se porte garant de l'expression tout en en reconnaissant le caractère légèrement archaïque. Le fait que de nombreux correspondants de M. THÉRIVE ont trouvé l'expression bouffonne met bien en valeur la force de la tendance générale. Celle-ci se fait assez nettement saisir aussi dans une autre combinaison; si l'on dit: *c'est le mérite propre de la chose*, propre veut dire «particulier, distinctif»; avec l'ordre inverse: *c'est le propre mérite de la chose*, la phrase équivaut à celle-ci: *c'est bien là le mérite de la chose*; l'identification prévaut sur la qualification.

pur: est ordinairement postposé: *du vin pur, la poésie pure, un ciel pur, un amour pur, mathématiques pures, style pur*. Antéposé, pur prend une valeur nettement adverbiale (= uniquement, exclusivement, rien que): *une pure folie, un pur caprice, en pure perte, par pur hasard, pur fil de Cholet, serge pure laine, pure soie naturelle* (= tout laine, tout soie); — *les vers suivants expriment la pure doctrine du Vicaire Savoyard (Levaillant: Lamartine 169)*. Cas figés: *pur sang, état de pure nature*. A noter que, renforcé par tout, la postposition est normale: *c'est du charabia tout pur* (Cf. ci-dessous p. 121 sqq).

rare: opposition tout à fait nette entre: *jardin où il n'y a que des fleurs rares et jardin où il n'y a que de rares fleurs*. Antéposé l'adjectif a ici un sens purement numérique. (Cf. p. 71).

réel: ordinairement postposé: *le monde réel, droits réels, valeur réelle*. Tend à l'antéposition dans les emplois où l'adjectif ne fait qu'affirmer le contenu du substantif: *Le dernier projet offre un réel avantage. — Il semble y prendre un réel plaisir* (*Rev. Hebd.* 14—5—27, 209).

rouge: antéposé avec valeur intensive dans la combinaison vieillie: *n'avoir pas un rouge liard* (= pas un seul liard).

seul: distinction nette entre *une femme seule* (= non accompagnée, vivant seule) et *une seule femme* (= une femme seulement), où seul a une valeur plus purement numérale. Même sens de: «unique» dans: *pas un seul mot, à une seule condition, comme un seul homme, un seul Dieu, le seul inconvenient, mon seul défaut*. Dans les exemples suivants, la fonction de seul est très rapprochée de celle d'un adverbe: *connu par son seul nom* (= uniquement par son nom); *l'étude du vrai ne saurait être limitée aux seules réalités extérieures* (*Massis: Jugements II. 161*) (= limitée uniquement - - -); — *une idolâtrie vraiment démoniaque du seul progrès matériel* (*Vallery-Radot, Rev. Hebd.* 21—5—27, 364). — *Mais ce ne sont pas les seuls critiques modernes qui affirment l'existence, au X<sup>e</sup> siècle, d'un premier auteur de Raoul de Cambrai* (*Bédier: Lég. ép. II. 349—50*)<sup>1</sup>. Cependant, l'antéposition n'exclut pas une certaine équivoque, témoin cette phrase: *un seul mot peut me rassurer*, qui signifie ou bien: a) un mot suffit pour me rassurer, ou bien: b) parmi tous les mots, il n'y en a qu'un qui puisse me rassurer; dans le sens a), seul renforce l'idée de petitesse qui est dans un, tandis que le sens b) renforce l'idée d'exclusivité qui peut s'y attacher; dans les deux cas il y a insistance sur «un» et non pas détermination de «mot», tandis que la combinaison *un mot seul* servirait p. ex.

<sup>1</sup> Très rarement, «seul» est postposé dans cette fonction: *Nous étions minces, hâlées, - - empourprées de timidité au son seul de notre voix* (*Collette: Maison de Claudine 143*).

à un grammairien pour indiquer l'état du mot en dehors de la phrase ou du groupe. Notons que si *seul mot* avait été précédé de *ce*: *ce seul mot*, les deux sens auraient été également possibles avec la même construction, mais il y aurait dans ce cas la possibilité de sortir de l'équivoque en faisant de *seul* une apposition: *seul ce mot*, cette construction ayant seule le sens b). Pour ce sens enfin, *seul* pourrait être placé aussi après *mot*, toujours avec la fonction d'une apposition: *ce mot seul*. (Cf. Clédat, Rev. Phil. Fr. 1898, 65—91).

*simple*: comme antonyme de «composé» ou de «compliqué», *simple* se met régulièrement après le substantif: *corps simple, fleur simple, coup simple, moyen simple, esprit simple*. Antéposé, *simple* signifie «rien que, qui n'est que, simplement, seulement»; si le substantif s'y prête, les deux sens s'opposent avec toute la netteté possible; ainsi *par un simple mécanisme* s'oppose à *par un mécanisme simple*. Comparez: *un simple soldat, pour le simple plaisir de vous être agréable, un simple refus, une simple erreur, une simple mesure de police*. L'exemple suivant est particulièrement intéressant, l'adjectif précédant d'une manière très peu logique, mais d'autant plus probante pour le mécanisme général de l'antéposition, le premier des deux substantifs reliés: *Dans les milieux officiels on déclare que cette visite a un simple caractère de courtoisie* (Temps 22—8—31).

*total*: est normalement postposé: *éclipse totale, marée totale*; mais l'antéposition est possible, si la valeur subjective, affective domine: *un total mépris du danger, une totale erreur*.

*traître*: antéposé avec valeur intensive (= *seul antéposé*) dans des combinaisons telles que: *pas un traître mot*; — *je ne possédais pas un traître liard* (Balzac: *Peau de Chagrin* 140). (Cf. rouge ci-dessus p. 78).

unique: est normalement postposé: *fille unique, exemplaire unique, homme unique*. L'antéposition n'est cependant pas exclue; on remarquera que dans le dernier exemple cité, unique approche d'une fonction adverbiale (= rien que, seul, seulement, uniquement): *C'était un grossier chariot, comme on en voit dans toute la Pologne, avec un unique cheval attelé au timon* (Tharaud: *L'Ombre de la croix* 234). — *Cet homme dont l'unique souci était de ne rien changer* (Phrase entendue). — *Le jardin - - était le plus souvent sensible à mon oreille par l'unique voix des canards* (Boylesve: *Jardin détruit* 31).

véritable: postposé dans le sens de «qui dit la vérité, qui s'attache à la vérité»: *un cœur véritable, un roman véritable*. Lorsque l'adjectif ne sert qu'à insister sur l'idée contenue dans le substantif, l'antéposition est le plus souvent employée: *un véritable savant, une véritable piété*. La distinction de sens est nette entre *une histoire véritable* et *une véritable histoire* (cf. vrai).

vrai: opposition nette entre *une comédie vraie* et *une vraie comédie* (v. ci-dessus p. 50—51).

## B. Un ordre — une ou deux valeurs.

L'étude des adjectifs à place et à sens variables nous a fourni déjà une première notion des valeurs plus ou moins latentes qui se rattachent aux deux ordres. Postposé, l'adjectif détermine le sens du substantif en le délimitant, opération qui est avant tout logique et objective; antéposé l'adjectif englobe le substantif dans une qualification générale, jugement à caractère fortement affectif à ses débuts, jugement très souvent devenu banal dans son développement ultérieur.



Nous allons maintenant soumettre cette première caractéristique à la contre-épreuve que fournira l'étude des adjectifs qui ont toujours, ou du moins qui ont régulièrement, normalement la même place par rapport au substantif.

### I. Adjectifs régulièrement postposés.

Si l'on ne peut pas assigner de place normale à l'adjectif en français, on peut affirmer du moins que la postposition est normale pour la grande majorité des adjectifs français et seule possible pour un très grand nombre. Si l'antéposition se maintient en face de cette majorité considérable, c'est que les adjectifs qui sont susceptibles d'être antéposés appartiennent pour la plupart au vocabulaire central de la langue de tout le monde; ils ont donc pour eux la force des emplois incessamment répétés. Nous croyons cependant que toute statistique portant sur n'importe quel texte moderne montrerait la prépondérance de la postposition; plus le texte choisi aura un caractère technique, plus cette prépondérance sera grande. En effet, tout ce qui est emploi précis, déterminatif de l'adjectif, qui délimite le sens du substantif en créant, à l'intérieur de la notion qu'il représente, des notions plus riches en contenu et plus faibles en étendue, des notions qui s'opposent entre elles, bref tout ce qui est détermination exacte et à plus forte raison tout ce qui est langage technique, tout cela c'est le domaine incontesté de la postposition. Dans n'importe quel texte, on trouvera par milliers des exemples à l'appui, semblable au suivant où l'idée de courage reçoit des délimitations à l'aide d'adjectifs postposés: *Au courage physique et au courage moral, que possède tout bon Anglais, il prétendait ajouter le courage intellectuel: le danger était grand, le scandale certain (Maurois: Ariel 40)*. Ou bien on peut ouvrir au hasard un

dictionnaire des qualificatifs, par exemple au mot *ligne* : on y trouvera : *ligne bissectrice, l. brisée, l. circulaire, l. courbe, l. descendante, l. directe, l. équinoxiale, l. horizontale, l. médiane, l. tangentielle, etc.* ; — *lignes coordonnées, l-s isobares, l-s isodynamiques, l-s nodales, l-s parallèles, etc.* Et toutes ces postpositions sont non seulement normales, mais sont en outre seules possibles.

Ou bien encore l'on peut ne pas aller au hasard, mais choisir, et dans ce cas il ne faut pas prendre par exemple le mot *jambes*, qui appelle assez facilement des jugements de valeur, mais *membre*, qui est plus technique, plus neutre ; c'est la même prépondérance de la postposition : *membre amputé, m. ankylosé, m. distors, m. grêle, m. perclus, m. robuste, m. souple, m. viril.* De même, il ne faut pas choisir *couche* (= lit), qui, poétique et évocateur, fera probablement surgir tout d'abord *molle couche, dure couche*, mais il faut prendre *lit*, mot plus prosaïque, qui entre dans des combinaisons telles que : *lit mou, l. dur, l. étroit, l. funèbre, etc.*

Si l'on pense au mot *fleur*, ce mot appelle des combinaisons qui ne sont pas toutes du domaine des spécialistes, mais sont du domaine de l'émotivité : *jolie fleur, petite fleur, humble fleur, blanche fleur* ; la tige permettra encore : *frêle tige, tendre tige* à côté des déterminations techniques, où la postposition s'impose : *t. bulbeuse, t. cannelée, t. herbacée, t. ligneuse, t. sarmenteuse, etc.* Mais il y a d'autres parties de la plante qui ne reçoivent jamais, ou à peu près, que des épithètes techniques et qui n'admettent donc que la postposition, telle étamine : *é. hypogyne, é. périgyne, é. épigyne, é. monadelphé, é. diadelphé, etc.*

Ces exemples peuvent servir à illustrer la règle générale de la postposition des adjectifs déterminatifs. Ils auront mis en lumière aussi ce fait que le caractère du substantif

est à considérer aussi; certains substantifs ne connaissent que des combinaisons pour lesquelles la postposition s'impose, d'autres permettent également bien les deux formes de caractérisation, d'autres enfin pourront appeler plus naturellement l'antéposition, ou bien parce qu'ils appartiennent surtout à la langue poétique (e. g. *couche* = *lit*), ou bien à cause de la force de rayonnement qu'ont certaines combinaisons très usitées; ainsi *bonne mine*, *mauvaise mine* peuvent dans une certaine mesure frayer le chemin à *froide mine*, *piteuse mine*; et *charmant accueil*, *froid accueil* sont préparés par *bon accueil*, *mauvais accueil*, qu'ils renouvellent tout en s'y conformant partiellement.

Il serait facile de continuer ces listes d'exemples ou d'y suppléer à l'aide d'une documentation puisée dans les textes.

Nous nous contenterons de citer deux exemples qui montreront que la valeur définitionnelle n'est pas nécessairement inhérente à l'adjectif en lui-même, qu'elle peut apparaître dans des adjectifs employés dans une large mesure comme intensifs dans des jugements de valeur, donc souvent antéposés. Ainsi, on dira très naturellement d'un écrivain que c'est un *charmant esprit*, quelquefois aussi, avec un peu plus de recherche, *un charmant génie*; mais aussitôt que l'on pense à motiver le jugement que cela implique, la postposition l'emporte: *Mais pour analyser Codet, génie charmant parce que génie naturel, écrivain en grande partie touchant parce qu'écrivain familial, la comtesse de Ségur -- nous apporte aide précieuse* (*Marcel Coulon, Merc. Fr. 1—10—26, 108*). L'exemple suivant, que nous empruntons à M. MAIROUZEAU, (op. cit. p. 76) montre encore mieux le jeu des deux ordres: *X est un très aimable esprit d'une époque où les esprits aimables étaient cependant solides* (*Œuvre 22—1—20*)<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Cf. ci-dessous: joli (p. 93).

Par ces deux exemples nous rejoignons sciemment notre chapitre précédent, qui ne doit pas être séparé du présent par des cloisons trop étanches. Ici encore nous croyons qu'il est d'une bonne méthode en syntaxe de laisser aux classifications et aux définitions la plus grande souplesse possible. Le syntacticien trop occupé à énoncer des règles risque d'écarter ou de reléguer dans des notes en bas des pages les cas limites qui sont justement ceux qui expliquent les évolutions syntaxiques. Pour résumer le contenu des pages qui précèdent, nous proposons cette formule: plus un adjectif est réservé à des emplois définitionnels, techniques, excluant toute émotivité, plus régulièrement cet adjectif sera placé après le substantif. Comme dans les formules précédentes nous voulons indiquer qu'il s'agit plutôt d'une tendance que d'une règle immuable.

On a coutume, dans les études sur la place de l'adjectif, de relever certaines catégories d'adjectifs qui sont régulièrement postposés, adjectifs désignant la nationalité, la couleur, la forme, la matière, adjectifs créés par dérivation, participes, etc. C'est là au fond procéder à un inventaire des adjectifs et à une classification de leurs différents sens, travail qui n'ajoute pas grand'chose à la règle générale, qui vaut pour les parties comme pour le tout. De telles distinctions gardent cependant une certaine utilité pratique, surtout pour l'étude des cas d'antéposition; nous aurons donc l'occasion d'y revenir dans la suite.

## II. Adjectifs régulièrement antéposés.

Dans cette rubrique on doit s'attendre à trouver les adjectifs normalement ou du moins facilement affectifs qui servent au langage de tous les jours pour ajouter au subs-

tantif une qualification générale, banale, applicable à un très grand nombre de choses ou de personnes.

Mais tandis qu'il existe une quantité presque illimitée d'adjectifs qui ont toujours un emploi purement déterminatif, et qui ne donnent pas la moindre prise à l'émotivité, adjectifs qui sont par conséquent toujours postposés (v. ci-dessus), il ne se trouve aucun adjectif qui ne puisse jamais avoir une valeur de détermination pure. Si donc l'ordre se règle librement sur le jeu des valeurs, s'il n'y a pas, pour aucun adjectif, de généralisation de l'ordre le plus usité, le nombre des adjectifs qui entreront dans la présente rubrique se réduit strictement à zéro. Et si ce paragraphe avait eu pour titre: adjectifs toujours antéposés, la rubrique en effet serait restée vide, si l'on mettait à part les adjectifs pronominaux (qui expriment l'identification, le nombre, le degré, v. ci-dessous), et aussi, si l'on veut, cet adjectif très particulier qu'est « feu », qui pour des raisons spéciales précède toujours le substantif<sup>1</sup>.

Mais si nous délimitons un peu moins strictement la rubrique, en y faisant entrer les adjectifs pour lesquels l'antéposition prévaut nettement, le résultat est autre; et nous rencontrons d'abord les quatre adjectifs sans doute les plus usités de toute langue: bon, mauvais, grand, petit. Ces adjectifs importants se placent naturellement au centre même de notre étude.

La raison première de l'antéposition prépondérante de ces quatre adjectifs est indubitablement dans leur emploi affectif fréquent. Pour bon et mauvais la chose va de soi, puisque ce sont là les deux mots qui expriment de la ma-

<sup>1</sup> D'après Littré, la place de feu avant ou après l'article correspondait à la différence entre l'emploi qualificatif et déterminatif du mot: *feu la reine*, s'il n'y en a pas de nouvelle: *la feue reine* par opposition à la reine actuelle.

nière la plus simple et la plus directe la façon dont le monde extérieur affecte notre sensibilité; ce sont les mots qui restent parmi les tout derniers dans les aphasies et qui reviennent les premiers; ils sont d'un emploi constant comme phrases à terme unique; bref, ils se trouvent pour ainsi dire au centre même de notre réseau linguistique.

Mais grand et petit se chargent aussi très naturellement d'émotion, grand à cause de ses rapports avec notre admiration, notre satisfaction, notre orgueil, notre peur, notre haine, notre dégoût; petit à cause de ses rapports avec notre plaisir, notre amour, notre pitié, notre mépris.

Les quatre adjectifs sont employés bien plus souvent dans un sens simplement qualificatif que dans un sens déterminatif; il n'y a donc qu'un nombre relativement restreint d'emplois qui pourront contrebalancer l'antéposition prépondérante. Mais il y a plus. Par le fait que ces quatre adjectifs, et ceux qui s'y apparentent et dont nous traiterons ci-dessous, vont par paires, l'emploi distinctif implique toujours une idée assez nette d'opposition; cet emploi aura donc facilement le caractère d'une affirmation renforcée, dans laquelle la valeur logique et la valeur affective se rejoignent; par là, l'adjectif pourra être frappé de l'accent particulier d'insistance qui accompagne si souvent, et dans toutes les langues, les oppositions. C'est là un nouveau facteur favorable à l'antéposition.

L'antéposition prépondérante de ces adjectifs n'a pas besoin d'une démonstration explicite, basée sur des exemples; elle est évidente. Ce qui mérite notre attention, c'est la question de savoir dans quelle mesure la postposition réussit à se maintenir dans les emplois déterminatifs.

Nous constatons d'abord que l'emploi déterminatif de ces quatre adjectifs peut amener quelquefois la postposition

conformément à la règle générale. Ici cependant une complication intervient. Par le fait que l'antéposition est de règle pour ces adjectifs, la postposition peut acquérir la valeur stylistique attachée à toute rupture de norme; la postposition sert donc en même temps à donner à l'adjectif une valeur distinctive objective et à lui conférer un accent émotif d'une force particulière; la postposition représente ainsi, par rapport au caractère moyen de l'antéposition, deux fonctions extrêmes, mais ce sont des extrêmes qui se touchent, car la valeur emphatique obtenue par la postposition de ces adjectifs ne nous paraît pas relever toujours de la simple rupture de norme, mais paraît tirer une partie de sa force du fait que la postposition confère d'ordinaire un caractère d'objectivité à l'adjectif, de sorte que par la postposition on obtient un peu le même effet que si l'on ajoutait: «littéralement . . .», «ce qui s'appelle . . .». Il ne sera donc pas facile d'analyser et de séparer ces deux sortes de postpositions, puisque l'enchevêtrement est dans leur nature.

bon: la postposition est d'abord de règle dans la combinaison: *un homme bon*, et cela parce que *bon homme* a évolué dans un sens légèrement péjoratif et est devenu un mot composé, *bonhomme*: *Jay qui, néanmoins, est un homme bon, capable de dévouement et d'affection (Duhamel: Conf. Min. 198)*. La même opposition existe entre *femme bonne* et *bonne femme*. Mais elle est moins nette, *bonne femme* pouvant avoir, surtout après l'article indéfini, le sens de «pleine de bonté». Avec le mot Dieu, la postposition est souvent nécessaire pour éviter des malentendus causés par l'évolution particulière de *bon Dieu*: *Vous m'avez aidé, vous Dieu bon, vous Dieu juste (Hugo: Ruy Blas V. 1)*<sup>1</sup>. On oppo-

<sup>1</sup> Il n'est cependant pas exclu de mettre bon après Dieu pour jurer: *Tourne-toi. Dieu bon! (Martin du Gard: Les Thibault III. I. 186)*.

sera aussi naturellement *le dieu bon — le dieu mauvais* en parlant des deux principes du manichéisme. Dans le langage religieux on trouvera assez souvent la combinaison *action bonne: Il faut maintenir la matière comme principe du mal ou bien limiter la toute-puissance divine, ce qui revient exactement au même que de maintenir la matière, comme limitation de son action bonne*. La postposition confère ici une sorte de valeur générale à action, bonne action étant l'expression ordinaire appliquée aux actions particulières de la vie de tous les jours.

A part ces cas, la postposition est exceptionnelle: *Toute discussion de méthode est chose bonne* (Bédier: *Légendes épiques I. 17*).

*mauvais*: la postposition simplement déterminative est relativement rare: *au sens mauvais du mot. — Elle n'a fait naître en moi que des sentiments mauvais* (R. Benjamin: *Balzac 218*). — *La bouche épaisse a une tendance à rentrer, à cause de la dentition mauvaise* (Bertrand: *Louis XIV 44*). — *C'est Dieu punissant ou éprouvant sa créature, ou un être mauvais lui tendant les plus dangereux pièges* (Renan: *Recherches psychologiques sur les scrupules, cité dans notre étude sur Renan, p. 55*) — *Les uns (sc. jargons) sont destinés à cacher volontairement l'expression de pensées mauvaises* (Damourette et Pichon: *Essai de grammaire I. 52*). Pour *dieu mauvais*, v. ci-dessus. Assez souvent, la postposition a un caractère emphatique: *Ils n'étaient pas encore finis, les jours mauvais. — Car je la connais votre joie mauvaise, je le connais votre affreux ricanement* (Benda, cit. Massis: *Jugements II 234*).

*grand*: la valeur morale attachée souvent à la combinaison *grand homme* a déterminé l'emploi assez régulier de la postposition pour indiquer la grandeur corporelle: *un*



*homme grand*. S'il ne peut pas y avoir d'équivoque, p. ex. si un autre adjectif oriente le sens vers la description du corps, rien n'empêche de recourir à l'antéposition, qui sera même plus naturelle: *un grand homme maigre*. *Grande femme* n'a que le sens corporel et *femme grande* ne se dit pas ou du moins rarement, preuve que c'est bien le sens moral de *grand homme* qui a déterminé l'ordre dans *homme grand*. En dehors du seul cas de *homme grand* on trouvera peu d'exemples d'une postposition simplement déterminative: *Pour l'homme qui allait à pied, la distance de Paris à Bordeaux était immense; pour l'automobiliste elle est courte. Une vitesse grande triomphe de l'espace, en diminuant la distance; une vitesse infinie supprimerait entièrement l'espace et la distance* (F. Strowski: *L'Homme moderne* 48). Au contraire, l'emploi emphatique est assez commun: *prendre la liberté grande; — la volonté de faire une chose grande, dût-il la passer de la mort la plus imbécile* (Montherlant, cit. *Nouv. Litt.* 20—3—26). — *D'autres promènent leur inquiétude à travers la vaste terre. Ils passent la mer grande, à la recherche de la sylphide de Chateaubriand, de Loti, de Barrès* (J. J. Brousson, *Nouv. Litt.* 18—6—32).

petit: *grand homme* n'a pas ou du moins n'a que rarement pour antonyme *petit homme*; on semble avoir beaucoup moins besoin de la combinaison péjorative; *petit homme* a donc pu se maintenir dans le sens corporel; si l'on veut exprimer le sens moral, on n'aura guère recours ni à *petit homme* ni à *homme petit*; c'est *petit esprit, petit caractère, homme médiocre* qui expriment d'ordinaire cette idée. La comparaison qui s'impose avec *grand + homme* fait ressortir que l'antéposition est la norme pour *grand* et pour *petit* tout à fait indépendamment du sens propre ou moral: la place appartient au sens le plus usité, s'il peut y

avoir équivoque; sinon aux deux indifféremment, ce qui n'est pas pour surprendre, puisque cette distinction n'a rien à voir avec ce qui détermine l'emploi opposé des deux ordres.

La postposition à valeur distinctive n'est pas tout à fait exclue: *une plante à fleurs petites*; — *c'est un poisson fusiforme, à tête petite* (*Larousse Univ.: ombre*). — *Moi, à ta place, j'achèterais une maison petite* (*phrase entendue*); — *Elle lui sait gré de ses dents éblouissantes, de ses pieds petits* (*Robert Kemp, Nouv. Litt. 25—6—32*). De même la postposition à valeur emphatique: *sa main petite*.

Aux cas relativement rares dans lesquels l'emploi distinctif de ces quatre adjectifs amène la postposition, s'opposent des cas innombrables où bon, mauvais, grand, petit sont antéposés malgré la valeur distinctive de l'adjectif.

L'emploi distinctif est constant dans une foule de cas: *bonne prononciation, mauvaise prononciation* pourront entrer dans une série où il y aura: *prononciation correcte, p. soignée, p. défectueuse*, etc.; *bonne récolte, mauvaise récolte* sont conformes pour la fonction à *récolte moyenne, r. médiocre, r. surabondante*<sup>1</sup>, etc.; *bon résultat, mauvais résultat* peuvent être comparés à: *r. appréciable, r. décevant, r. déplorable, r. médiocre*, etc. Cf. *Qui serait sa providence, sa morale, son vice, son bon et son mauvais génie?* (*Tharaud: L'Ombre de la croix 23*) — *Dans le monde, les bons esprits sont ceux de l'air, les méchants ceux de la terre* (*Reinach: Orpheus 224*)<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Les adjectifs antéposés peuvent même influencer quelquefois les adjectifs normalement postposés; ainsi nous trouvons, dans l'article «agriculture» du Larousse du XX siècle, la série: *grande culture — moyenne culture — petite culture*. Cf. *Les grandes villes, les moyennes villes et les provinces - - (phrase entendue)*. — *La ville haute était habitée par l'aristocratie et la riche bourgeoisie; la ville basse, par la petite bourgeoisie et le peuple* (*Bellesort: Rev. Hebd. 5—2—27, 11*).

<sup>2</sup> *bon sens* qui a évolué d'une façon particulière au point de former

Il est évident que la stricte valeur déterminative, pure de tout élément émotif, est assez rarement atteinte dans bon et mauvais; mais il est certain aussi qu'elle existe, et qu'elle ne cause qu'exceptionnellement la postposition. Avec grand et petit la valeur purement définitionnelle est plus commune; le plus souvent c'est l'antéposition qui prévaut; les emplois en question appartiennent d'une part à la terminologie scientifique: *Grande Ourse, Petite Ourse, grande marguerite, petite marguerite, grand cachalot*, etc., de l'autre, à la vie de tous les jours: *la grande porte, la petite porte*, etc. etc.

Ainsi la constatation s'impose que les quatre adjectifs bon, mauvais, grand, petit sont régulièrement antéposés sans égard aux différences de valeur qui dans d'autres adjectifs composent le jeu des deux ordres opposés. La généralisation ou si l'on veut l'automatisation est presque complètement victorieuse; elle a amené un ordre à peu près rigoureux, peu accessible aux nuances.

Dans un certain nombre d'adjectifs dont le sens se rapproche plus ou moins de celui des quatre adjectifs que nous venons d'étudier, et qui appartiennent aussi aux adjectifs les plus usités de la langue, l'antéposition s'est généralisée aussi, mais déjà moins complètement; assez cependant pour qu'il soit naturel de les ranger parmi les adjectifs normalement antéposés; ce sont les mots: beau, joli, gentil, gros, vaste, long, court, bref, haut, bas, vieux, jeune.

Ces adjectifs prennent facilement, et presque autant que les quatre adjectifs déjà considérés, une valeur affective très forte; ils s'emploient aussi très fréquemment d'une un mot composé n'a pas pour cela perdu la possibilité de signifier «sens bon» — qui ne se dit pas: *c'est un homme simple, dans le bon sens du mot*. Avec mauvais, on dira également bien: *dans le sens mauvais et dans le mauvais sens du mot*.

manière simplement qualificative; on comprend donc qu'ils se comportent à peu près, quant à la place, comme bon, mauvais, grand, petit, avec moins de régularité seulement, comme le montrera l'exposé suivant.

beau: *beau temps, belle femme, beau geste, belle situation, belle santé, beau tapage, belle peur*, etc. La postposition est d'un emploi très restreint: - - *m'avoir élevée aux choses belles, aux choses nobles, aux choses généreuses* (Goncourt: *Renée Mauperin* 113). — - - *quelques instants de vie belle, qui cependant ne vaudront pas nos imaginations* (Montherlant, *Nrf.* 1—6—22, 746) — *Dans un être beau, vous pouvez chercher le défaut, il y est toujours* (Duhamel: *Confession de Minuit* 218). — - - *femmes belles et femmes précieuses, ce n'étaient point les mêmes personnes* (Livet, *cit. Plattner* IV 6). Il est à remarquer, que l'antonyme de beau: laid est régulièrement, ou du moins très souvent, postposé, excepté dans les cas où le sens de laid est impliqué dans le substantif (*un laid magot, une laide guenon*, v. ci-dessous) et dans un cas de syntaxe figée, où le parallélisme direct avec beau est à noter: *il n'y a point de belle prison ni de laides amours*.

Cette différence n'est sans doute pas l'effet d'un pur hasard. Les deux mots ne sont que partiellement antonymes, car beau s'étend sur le domaine de bon et de grand<sup>1</sup>. Et même comme antonyme direct de laid, beau est d'un emploi beaucoup plus général, et beaucoup plus sujet à la banalisation que laid. S'il faut voir dans la valeur affective la cause première de l'antéposition (et de ce point de vue la différence entre les deux adjectifs n'est pas très grande), c'est dans la banalisation qu'il faut chercher la principale

<sup>1</sup> C'est un fait psychologique caractéristique que cette tendance à la confusion des mots fortement affectifs: bon, beau et grand. Pour leurs antonymes, la tendance à la confusion paraît un peu moins prononcée.

raison de la généralisation de cet ordre, la banalisation donnant facilement prise à l'automatisation. A ce point de vue, ce n'est pas « laid » qui est le véritable antonyme de beau, c'est « vilain » (*vilaine maison, vilain pays, vilaine bouche, vilaine figure*; cf. ci-dessus p. 67). C'est ce mot-là, et non pas laid, qu'on emploie en parlant aux enfants; vilain appartient donc au vocabulaire primitif et central, et il faut tenir compte de ce fait pour expliquer pourquoi l'antéposition s'est généralisée bien plus pour ce mot que pour laid.

joli: *jolie femme, jolie robe, jolie situation, joli revenu*, etc. Le mot est très rarement postposé et aura plutôt après le substantif une valeur renforcée: *Les bibelots jolis du Dix-huitième* (Lavedan, cit. Plattner IV. 22). Notons aussi un emploi technique du mot: *bois joli*, du langage des boisseliers.

Il est intéressant de constater que dans toutes les combinaisons relevées par Lafaye dans deux endroits de son Dictionnaire des Synonymes, joli est antéposé. Mais dans les définitions mêmes de Lafaye, la fonction strictement logique, distinctive de l'adjectif amène la postposition: *Sans doute l'objet joli est plutôt petit que grand* (Lafaye op. cit. 711). — *La chose jolie nous charme, quelle qu'en soit la cause* (ibid.). — *Mais parmi les choses jolies, la mignonne plaît à cause de sa petitesse, c'est une jolie petite chose* (ibid.).

Cette constatation a une portée générale<sup>1</sup>; elle fournit la preuve selon nous indiscutable que c'est bien la distinction entre valeur logique et valeur affective qui est au centre du problème de la place de l'adjectif.

gentil: a perdu depuis longtemps sa signification primitive; dans le sens élargi: « aimable, délicat, qui plaît »,

<sup>1</sup> Cf. dans le même dictionnaire de Lafaye, l'article grand: *L'objet grand, l'est par le nombre de ses parties* (p. 640).

l'antéposition est régulière: *un gentil garçon, une gentille femme, un gentil procédé*. La postposition, quoique plus rare, n'est pas exclue: *des manières gentilles, un mot gentil*. Dans *un homme gentil*, la postposition nécessaire résulte d'une polarisation causée par l'existence du composé *gentil-homme*. Notons aussi le terme technique: *bois gentil*, nom vulgaire du daphne mezereum.

gros: est régulièrement antéposé: *de grosses lettres, un gros effet, du gros drap, une grosse bête*, etc. La rigidité de cette antéposition ressort clairement de la comparaison des expressions suivantes: *grosse toile — toile fine; grosse artillerie — artillerie lourde; grosse mer — mer calme; gros vent — vent frais; grosse voix — voix grave*, etc. La postposition n'est régulière que pour le sens d'enceinte (cf. ci-dessus p. 69).

vaste: est le plus souvent antéposé: *un vaste horizon, une vaste perruque, un vaste plan, une vaste entreprise, une vaste érudition*. La rigidité est cependant ici loin d'être complète, de sorte que l'emploi distinctif amène facilement la postposition: *un esprit vaste, une salle vaste*.

long: se place le plus souvent avant le substantif, même dans des emplois purement distinctifs: *de longs pieds, un long hiver, un long discours, une longue table*. Tel est l'ordre aussi dans un grand nombre de locutions: *capitaine au long cours, bail à long terme, œuvre de longue haleine, etc.* Dans la fonction déterminative cependant, la postposition reste d'un emploi assez étendu: *un habit long, un pain long, une pâte longue, une syllabe longue, etc.*

court: cet adjectif présente une certaine tendance à l'antéposition, surtout quand il indique la durée: *un court moment, une courte prière, un court séjour, de courte durée*. Mais la postposition se maintient assez bien dans les emplois déterminatifs: *cheveux courts, herbe courte, manteau*

*court, pâte courte, cheval court. — Enfin une étape courte* (Gide, *Nrf.* 1—2—27, 193). Syntaxe figée: *courte paume, courte boule, tirer à la courte paille, faire la courte échelle, lettre de change à courts jours, courte honte.*

bref: les deux ordres sont employés sans distinction de sens et à peu près aussi souvent l'un que l'autre; cependant, pour chaque combinaison, la place paraît fixe: *un ton bref, une parole brève, une syllabe brève; — un bref délai, un bref séjour, un bref amour, une brève histoire.*

haut: se met le plus souvent avant le substantif, et d'abord dans le sens de «grand» ou de «bon»: *tenir en haute estime, avec un haut sens des responsabilités, une haute récompense, haut mal, haute pression, haut style, haut sentiment, haut prix;* mais l'antéposition s'étend aussi au très grand nombre des emplois distinctifs, où l'adjectif ne possède aucune valeur affective: *les hautes montagnes, haute futaie, haute bruyère, haut pâturage, haut lieu, haut bord, les hautes voiles, les hautes régions, haut vol, haut allemand, les hautes Alpes, la haute Loire, la haute mer, de hauts cris, les hautes classes, la haute bourgeoisie, la haute cour.* En dehors de ces combinaisons assez fixes, la valeur déterminative, distinctive amène souvent la postposition: *Boulogne a une ville haute et une ville basse* (Bellesort, *Rev. Hebd.* 5—2—27, 11). — *Les arbres hauts cachaient de leur feuillage foisonnant les maisons basses* (R. Benjamin: *Balzac* 111). Il existe aussi un certain nombre de combinaisons dans lesquelles la postposition est de règle: *la chambre haute, épée haute, radicule haute, messe haute.* Les deux ordres sont possibles sans distinction de sens dans: *le prendre d'un ton haut* (ou: *sur le ton haut*) — *le prendre sur le haut ton.* Enfin, si *marée haute* et *haute marée* se distinguent nettement quant au sens (*marée haute* = *haute mer, haute marée* = *grande*

*marée, marée de vive eau, marée de syzygie*), on voit par l'équivalence *marée haute = haute mer* que le rapport fixe entre place et sens ne s'étend pas au delà de la combinaison avec *marée*. D'autre part, l'équivalence Haute-Loire — Loire supérieure (cf. Basse-Loire — Loire inférieure) met en lumière la prépondérance de l'antéposition<sup>1</sup>.

On voit donc que haut se met tantôt après, tantôt et le plus souvent avant le substantif, presque toujours sans distinction nette de sens, ni dans les combinaisons où un seul ordre a prévalu, ni dans ceux où l'usage est resté flottant. Dans cet adjectif donc, la valeur latente des deux ordres ne prévaut qu'assez rarement sur les tendances à l'automatisation: extension de l'antéposition et fixation d'un seul ordre pour chaque combinaison. C'est donc bien à tort que cet adjectif a été si souvent choisi comme exemple par des syntacticiens qui justement ne faisaient pas entrer en ligne de compte la force de l'automatisation; aussi les résultats de leurs démonstrations sont-ils demeurés très peu satisfaisants.

bas: comme pour haut, mais à un moindre degré, l'antéposition s'est généralisée dans une assez large mesure: *la basse Normandie, les basses régions, le bas bout, les bas*

<sup>1</sup> Haute-Loire et Loire-Inférieure étant devenus des noms de départements, on pourra choisir, pour désigner sans malentendu possible la partie du fleuve en question, les expressions opposées: *la basse Loire, la Loire supérieure*; c'est ce qu'a fait Balzac dans la phrase suivante, citée et très bien expliquée par J. Haas (Rom. Forsch. XX, p. 542): *Au moment de la révolution, trois projets, étudiés par d'habiles ingénieurs embrassaient trois bassins sur 186 lieues de longueur: à savoir, le canal latéral à la basse Loire, le canal de l'Essonne et le canal latéral à la Loire supérieure*. De même pour *basse Seine* et *Seine Inférieure*. La déviation de sens d'une certaine combinaison peut donc amener le sujet parlant à choisir, pour le besoin de la clarté, une expression équivalente mais autrement constituée; dans le cas qui nous occupe, cependant, un tel changement n'est pas absolument nécessaire; Balzac aurait pu employer *Loire inférieure* et *haute Loire* sans beaucoup d'inconvénient.



*siècles, la basse latinité, le bas peuple, basse classe, bas prix, bas âge.* Postposition: *maison basse, siège bas, plafond bas, lieu bas, voix basse, ton bas, la chambre basse, messe basse, style bas.* Cf. *Mais la part qu'il permet au diable de subjuguier ce n'est pas la «région basse» de l'homme (Massis: Jugements II 73).* Pour quelques combinaisons enfin, l'usage est flottant: *mer basse — basse mer, condition basse — basse condition, sentiments bas — bas sentiments, esprit bas — bas esprit, plaisanterie basse — basse plaisanterie.*

*jeune*: est le plus souvent antéposé, et d'abord dans un certain nombre de combinaisons fixes qui forment une unité sémantique: *jeune fille, jeune homme, jeunes gens, jeune âge, jeune temps*; mais aussi dans d'autres cas à valeur distinctive indiscutable: *Un Charles Du Bos, un Ramon Fernandez, trouvent un jeune public (A. Thibaudet, Nouv. Litt. 21—5—27).* Cette dernière fonction peut cependant amener la postposition: *Plus tard, lisant avec douleur, et pour lui plaire, les lettres d'Edward à sa mère, elle verra qu'il ne l'a jamais vraiment aimée, mais qu'il a vu, en elle, l'image toujours chérie de sa femme jeune (E. Jaloux, Nouv. Litt. 15—10—32).* Pour bon nombre de combinaisons, l'usage comporte un assez grand flottement: *un esprit jeune — un jeune esprit, un lecteur jeune — un jeune lecteur, un cœur jeune — un jeune cœur, etc.* Dans *jeune homme — homme jeune, jeunes gens — gens jeunes*, les deux ordres comportent une nuance de sens très sensible: un jeune homme est plus jeune qu'un homme jeune.

*vieux*: dans cet adjectif, l'antéposition est de beaucoup l'ordre le plus usité: *vieil homme, vieilles gens, vieux ans, vieux soldat, vieil ami, vieux garçon, vieille fille, vieil ivrogne, vieille folle, le bon vieux temps, etc.* Dans quelques cas assez rares l'emploi distinctif peut amener la postposition: ainsi *homme vieux* existe à côté de *vieil homme* (certaines per-

sonnes établissent cette distinction qu'un homme vieux est moins vieux qu'un vieil homme); la *ville vieille* pourra s'opposer à la *ville neuve*, du *vin vieux*, du *cognac vieux* sont des termes plus techniques que du *vieux vin*, du *vieux cognac*; la valeur purement intellectuelle des premiers s'oppose ainsi assez nettement à la valeur plus affective des derniers. Mais il ne s'agit là que d'une possibilité, comme le montre entre autres les deux exemples suivants, où vieux est tour à tour antéposé et postposé dans des combinaisons équivalentes: *Il se dirigeait vers la partie du château que l'on appelait «l'Aile vieille» ou «le Logis»* (Régnier: *L'Escapade* 58) — *Sauf la tour d'angle écroulée dans l'étang, le «vieux logis», assez intact, eût presque encore été habitable* (*ibid.* 268)<sup>1</sup>.

#### Deux ordres — une valeur.

Si l'on réduit à son expression la plus simple le résultat auquel nous arrivons en étudiant le jeu des forces qui déterminent la place de l'adjectif épithète, il reste deux facteurs primordiaux ayant une portée générale. Le premier se rattache à la fonction déterminative, distinctive, de l'adjectif; dans cette fonction, l'adjectif ajoute à l'idée contenue dans le substantif un élément nouveau qui en précise le sens, et ce déterminant tend à se placer régulièrement après le substantif qu'il détermine. Nous avons déjà vu que cette

<sup>1</sup> ancien ne présente pas la même tendance à la généralisation de l'antéposition que «vieux»; qu'on compare: *vieux meubles* — *meubles anciens*; *vieille famille* — *famille ancienne*. L'antéposition est employée assez souvent, mais sans régularité: *l'ancien temps*, *l'ancienne France*, *notre ancienne amitié*. Ce n'est que comme antonyme d'actuel, qu'ancien est régulièrement antéposé: *un ancien élève du lycée Henri IV*, *un ancien préfet*, *mon ancien patron*. La combinaison: *un ancien ami* peut avoir ce dernier sens (= quelqu'un qui n'est plus ami); mais le sens de «vieil ami» est possible aussi; la situation seule peut renseigner sur le sens exact de l'expression; l'ordre *un ami ancien* exprime sans équivoque l'idée de «vieil ami».

tendance, sans l'emporter définitivement, détermine la place de l'adjectif français dans la majorité des cas, comme il détermine aussi la place normale de l'attribut dans la phrase<sup>1</sup>.

En face d'elle, nous voyons à l'œuvre une autre force psychologique primitive, c'est l'état fortement affectif qui accompagne d'une façon plus ou moins régulière un certain nombre d'adjectifs. Pour peu qu'on observe n'importe quel langage parlé, on verra, et très clairement par l'étude des «lapsus linguae», combien souvent un mot affectif arrive à changer ou même à bouleverser l'ordre normal de la phrase. Le mot qui porte l'accent émotif a une tendance à sortir le plus tôt possible; c'est là une force qui est partout à l'œuvre et qui a dû agir dans le passé comme elle agit de nos jours. Nous avons vu dans les pages précédentes quel est pour le français moderne le résultat de la lutte de ces deux tendances, quelles sont les fixations plus ou moins provisoires auxquelles est arrivée la langue actuelle, en partie aussi par des généralisations d'un caractère automatique.

Ici nous nous trouvons à la source même de cette évolution, nous nous attachons à mettre en évidence cette force primitive qui s'oppose à la fixation d'un seul ordre, qui est liberté désorganisatrice et créatrice en même temps.

Il est évident, et les pages qui précèdent le montrent assez, que les adjectifs sont loin de donner prise dans une mesure égale à l'émotivité; la facilité avec laquelle cela a lieu, dépend du sens de l'adjectif et de la situation. Nous avons vu quels sont les sens principaux qui s'y prêtent le plus souvent; nous avons déjà présenté beaucoup d'exemples d'antépositions plus ou moins régulières pour les adjectifs qui ont toujours ou qui prennent facilement ces sens.

<sup>1</sup> Nous pouvons ajouter que la plupart des langues qui ont généralisé un des deux ordres possibles placent l'adjectif après le substantif.

Ici nous abandonnerons cette limitation d'après le sens et nous verrons que l'antéposition n'a pas d'autres limites que celle même des emplois affectifs des adjectifs. Il ne faut pas oublier que si l'émotion s'attache d'abord aux adjectifs qui expriment des jugements de valeur, les qualités qui tombent sous les sens et qui ordinairement donnent lieu à des constatations pures et simples, peuvent affecter aussi quelquefois la sensibilité, et cela assez fortement pour rompre l'équilibre: substantif — adjectif.

Nous devons nous attendre cependant à voir une certaine relation subsister entre le sens et le degré de naturel de l'emploi de l'adjectif antéposé; et nous pouvons renvoyer à nos premières formules (p. 51—52), qui valent pour les adjectifs qui ont toujours le même sens aussi bien que pour ceux qui tendent à en avoir deux. Mais ces formules, nous pouvons les compléter ici, puisque nous nous trouvons maintenant, par le fait que nous nous occupons des emplois inorganisés de l'antéposition, sur les confins de la grammaire et de la stylistique. Nous ne pouvons pas en effet négliger ici les cas particuliers, puisque la force créatrice que nous invoquons détermine d'abord des cas particuliers. Que cet emploi émotif soit d'ailleurs spontané ou calculé, qu'il soit affectif ou emphatique, le résultat en est le même, sauf que le dernier, qui repose évidemment sur le premier, pourra prendre une extension plus grande que l'emploi affectif, au moment où l'ordre emphatique devient procédé ou poncif littéraire.

Une formule complémentaire se dégage de l'étude des emplois émotifs en général; elle a trait au degré de naturel de ces emplois:

Plus le sens de l'adjectif antéposé se rapproche des sens de bon-mauvais, grand-petit

(qualité, nombre, degré), plus ordinaire et partant plus naturelle sera l'antéposition; plus le sens de l'adjectif s'écarte de ces sens, plus exceptionnelle sera l'antéposition, et plus grand, mais plus risqué aussi, sera l'effet stylistique obtenu.

Voici maintenant un certain nombre d'exemples que nous avons essayé de ranger sous la forme d'une série de dégradations, commençant par les emplois affectifs les plus naturels et finissant par les emplois emphatiques les plus aberrants; ces derniers ne se distinguent pas nettement, et ne sont pas ici séparés de ceux où l'écrivain a visé à une mise en relief par rupture de norme, ou s'est livré simplement à un pur jeu stylistique.

Il suit de ce que nous avons déjà, dans les premières divisions de ce chapitre, traité des antépositions qui tendent à se régulariser, que les emplois naturels demandent ici moins que les autres une documentation développée; nous les ferons représenter par des adjectifs qui tout en ne comportant pas de différenciations de sens dues au changement de place, ni de généralisations de l'antéposition, auront cependant un sens qui se prête facilement à l'emploi affectif.

Il suit enfin du point de vue qui préside à l'arrangement de ce chapitre qu'il sera vain de vouloir arrêter une liste d'adjectifs à étudier; par définition, il n'y a pas de limitation réelle, puisque nous englobons les «hapax legomena» dans notre étude.

Le critère sur lequel repose l'arrangement des exemples, et qui est le degré de naturel de l'antéposition, la concordance plus ou moins complète avec la langue de tous les jours, ne permet pas évidemment d'arriver à des résultats

objectifs. Nous faisons remarquer aussi qu'il ne s'agit pas d'un arrangement d'après la valeur esthétique. Dans la dernière partie de la série il faudra souvent ranger des antépositions qui ont une grande valeur évocatrice et qui font partie de la meilleure poétique; mais c'est là aussi que prendront place toutes les aberrations du style «impressionniste» le plus maniéré. Nous ne pouvons pas approfondir ici l'étude et l'évaluation esthétique des cas particuliers; c'est là le domaine de la stylistique pure.

*Quel noble jeu!* (Paul Hazard, *Nouv. Litt.* 9—4—27). — *Ah! cruelle, cruelle vie!* (Daudet: *Numa Roumestan* 287). — *Faible, bien faible argument!* (L. Dumur, *Merc. Fr.* 1—9—27, 502). — *L'étonnante querelle, et que cette âpre dispute, vieille comme la race, comme elle inapaisée, est donc révélatrice* (Massis: *Jugements II* 227). — *Le détestable régime qu'il s'imposait par ascétisme militaire l'affaiblissait* (Maurois: *Byron II.* 286). — *Il trouva par hasard dans une revue un article de Southey où l'abominable vieux roi d'Angleterre était appelé «le meilleur monarque qui eût jamais occupé un trône»* (Maurois: *Ariel* 104). — *C'était en effet une misérable maison* (*ibid.* 267) — *Un hôtel meublé de piètre apparence* (Daudet: *Rois en exil* 32). — *Mais il y a toujours un pénible moment à passer* (Maurras: *Musique* 52). — *C'était une bizarre figure que l'on voyait sous le feutre graisseux* (Voisins: *Laurier* 83). — *(La perquisition) a permis de saisir une abondante documentation* (*Temps* 16—9—31). — *Fletcher souffrait d'un violent rhume de cerveau* (Maurois: *Byron II.* 276). — *Parmi les innombrables négoce auxquels il se livrait* (Tharaud: *L'Ombre de la croix* 19). — *Vénérable respect d'Israël pour la piété et le savoir! Antique souvenir d'une mission éternelle! Rare et touchant idéalisme - -* (*ibid.* 136). — *Une opportune leçon de méthode diplomatique* (*Temps* 11—7—26). — *Sous*

*l'active impulsion de Colbert et du Roi (Bertrand: Louis XIV 179). — La scène représente un petit café de modeste apparence (Tr. Bernard: Petit Café I. 1). — Cette impression ne faisait qu'un avec l'ample douceur de la tendre lumière dont je me sentis enveloppé aussi longtemps qu'il fut là (Maurras: Musique 5). — L'abattement, l'angoisse, la mortelle douleur disparurent aussitôt (Tharaud: L'Ombre de la croix 6). — M. Grammond, ingénieur d'une audacieuse activité (Cambon: Lyon 162). — Son mariage romanesque avec un émigré ruiné, ami d'André Chénier et de La Fayette, lui donnait une sorte de poétique prestige (Maurois: Ariel 142). — A Rochecotte, on s'est avisé d'élever une chapelle à la place de la chambre qu'habita le grand homme — chrétienne pensée, mais un peu paradoxale (A. Hallays: Touraine 83). — - - de modernes stations thermales (Saillens: Toute la France 329). — Cette formule magique était toujours apparue comme une moderne incantation pour évoquer la Vérité (Maurois: Ariel 39). — - - comme si la forêt était hantée de maléfiques génies (A. Chevillon, cit. Gorceix: Miroir de la France 76). — D'ailleurs, une fois de plus, elle éprouvait le nostalgique désir des paysages anglais (Maurois: Ariel 216). — Le lendemain matin je le trouvai tranquilisé, et avec l'expression d'une religieuse résignation (Maurois: Byron II. 218). — Il reculait avec une féminine timidité à l'idée de s'exposer à un entretien avec eux (ibid. 263). — S'ils comportent des retouches, au moins évitent-ils les excessives déformations (P. Hazard, Nouv. Litt. 9—4—27). — la puritaine insuffisance de la Société des Nations (Rev. Hebd. 14—5—27, 134). — Ni de veille ni de songe, les notoires poètes contemporains ne cessèrent de bourdonner à mon oreille (Maurras: Musique 39). — La collection du Louvre - - n'avait pas atteint son actuelle perfection (G. Contentau, Merc. Fr. 1—8—27, 727). — Cette visible agitation*

*inquiéta ma mère (Lacretelle: Silbermann 118). — C'est un assaut de cyniques histoires (Daudet: Rois en exil 276). — L'excentrique aventure d'un de ses membres (ibid. 233). — C'est exactement l'atmosphère qu'il fallait pour placer cette hofmannesque histoire d'un voleur de mémoire (M. Thiébault, Rev. Par. 1—4—27, 715). — A chaque pas on rencontrait des attelages de bœufs blancs comme du lait, de virgilienne beauté (Maurois: Ariel 256). — Elle avait la godwinesque pudeur qui dissimule toute émotion (ibid. 315). — - - sa particulière vision du sujet (Vildrac: Matisse, dans Cahiers d'aujourd'hui, Matisse 26). — Ce merveilleux horizon de vignes en pente de cyprès, d'oliviers et de miroitants bois de pins (Daudet: Sapho 128). — Je dessinais d'épileptiques bonshommes que j'enluminais férocement (Verlaine: Confessions 18). — Du vraisemblable grand émoi en présence d'un spectacle nouveau tel - - rien ne m'est resté (ibid. 12). — Cette fille métallique (sc. Joséphine Baker) réalise une sorte de classicisme épouvantable et attachant, dans une manière de chorégraphique damnation (A. Rouveyre, Merc. Fr. 1—9—26, 412)<sup>1</sup>.*

### Postposition avec valeur émotive.

La forme que nous avons donnée à la formule ci-dessus implique que l'antéposition émotive ne représente

<sup>1</sup> Un très grand nombre de combinaisons à adjectif antéposé finissent par devenir de simples clichés, dans lesquels il ne subsiste guère, du renforcement primitif, que la forme: *aimable invitation, réel avantage, précieuse contribution, cher collègue, excellent confrère, vénérable ecclésiastique, légitime impatience, claire vue, etc.* Il va de soi que les combinaisons à postposition peuvent devenir aussi des clichés: *contrôle sérieux, enquête approfondie, joie communicative* (cf. Boulenger et Thérive: *Soirées* p. 54). Ces clichés peuvent être regardés comme des composés d'une espèce particulière qu'on pourrait appeler les composés oratoires; ils se distinguent des vrais composés en ceci que l'unité ne s'est pas faite par la fusion des idées composantes, mais par l'effet d'une simple habitude sociale, façon de parler en vogue dans un milieu déterminé. Ils sont évidemment plus précaires que les vrais composés.



aucunement un ordre nécessaire; ce n'est qu'un ordre possible. Nous insistons de nouveau sur cette idée que l'émotion désorganise des constructions équilibrées, mais qu'elle ne crée rien de définitif, ni antéposition ni postposition. Toute la longue discussion sur l'émotion cause unique de l'antéposition a quelque chose de simpliste; et les critiques ont évidemment raison qui disent que — se présentant sous cette forme — une telle explication ne tient pas debout devant la complication des faits.

L'adjectif postposé peut très bien avoir une valeur émotive très forte; il ne faut pas oublier que l'émotion ne s'exprime pas en première ligne par la place du mot, mais par l'accent d'intensité qui peut très bien porter sur le dernier mot du groupe, et qui y est même naturellement attaché; car si la première place peut être forte par exception, par rupture d'équilibre, la dernière place est forte en elle-même. Beaucoup d'adjectifs qui antéposés ont perdu leur force émotive et sont devenus de purs clichés, reprennent cette force en devenant postposés. Nous avons déjà signalé des cas où les adjectifs normalement antéposés prennent une valeur renforcée lorsqu'ils suivent le substantif. D'autres adjectifs aussi sont régulièrement émotifs et restent pourtant normalement postposés.

Voici quelques combinaisons, où la postposition n'exclut pas une forte valeur émotive:

*C'est une femme abominable. — Il se livre à des plaisirs abominables. — Il fait un temps abominable. — C'est un temps délicieux. — Elle portait ce jour-là une robe délicieuse. — C'est une erreur déplorable. — Le livre est écrit dans un style déplorable. — Il m'a fait boire un vin détestable. — C'est une entreprise colossale. — Je peindrai aussi exactement que je pourrai cette maison extraordinaire de Saint-Sulpice*

(Renan: *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse* 148). — *Gouvernement imbécile! Epoque abjecte! Mais il leur tiendrait tête* (R. Benjamin: *Balzac* 224). — *Offrons le saint sacrifice, et que chacun y apporte un recueillement profond, une foi vive, une reconnaissance infinie et un cœur humilié* (Chateaubriand, cit. Bally: *Stylist. fr. I.* 71). — *Cette éducation excellente - - avait donné à ma nature docile un pli ineffaçable* (Renan: *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse* 246). — *Or, cette Thora merveilleuse, qui donc l'avait calligraphiée?* (Tharaud: *L'ombre de la croix* 14). — *O peuple étrange d'Israël, peuple insensible et passionné* (*ibid.* 133).

#### Chiasme:

Comme pour tous les autres groupes, la liberté relative de la place de l'adjectif permet à l'écrivain d'employer les deux ordres dans le seul but d'obtenir une variation dans la forme, et nulle part le chiasme n'est d'un emploi plus étendu qu'avec les adjectifs. Voici quelques exemples de cet emploi:

*Il porte de grands faux-cols, des redingotes longues* (Vallès: *L'Enfant* 164). — *des endroits nouveaux et de nouveaux visages* (Daudet: *Rois en exil* 27). — *des mythes antiques et des antiques adages* (France: *Libre de mon ami* 286). — *J'aime les honnêtes gens et les plaisirs honnêtes* (Maupassant: *Contes choisis* 333). — *avec le détachement des âmes mystiques en présence de leurs terrestres amours* (Lacretelle: *Silbermann* 119). — *La cousine robuste et bonne cédait son cousin aimé à une malingre amie* (Colette: *Maison de Claudine* 53). — *La présente réalité brisait ses armes légères* (Maurois: *Ariel* 157). — *Ces constructions aériennes, ces cristallins palais, qui, de leurs vapeurs légères, lui avaient si longtemps caché la vie* (Maurois: *Ariel* 236). — *Et la France, lasse des politiciens à*

*successives opinions et à caractères élastiques (Temps 4—8—26).*  
 — *Le noble, l'incorrigible idéalisme, qui, du fond des siècles, donne à la fois à notre race ses élans admirables et lui laisse ses incurables illusions (Temps 10—8—26).* — *Inépuisable science de M. Goosens, et complaisance inlassable à satisfaire notre insatiable curiosité (Gide, Nrf. 1—12—26, 669).*

### E. Antéposition d'adjectifs à sens impliqué.

Dans la série d'exemples des emplois affectifs et emphatiques que nous venons de donner, nous avons provisoirement laissé de côté une catégorie particulièrement importante de ces antépositions, savoir celle des adjectifs dont le sens est impliqué dans le sens du substantif auquel l'adjectif se trouve uni. Pour ces emplois, le caractère particulier de l'antéposition dépend entièrement du rapport entre le sens du substantif et celui de l'adjectif.

L'adjectif qui dans d'autres cas remplit une fonction déterminative très nette, peut être dépourvu de cette fonction purement intellectuelle par le fait qu'il se trouve rattaché à un substantif qui implique déjà, dans l'idée de tout le monde ou seulement de celui qui parle et au moment où il parle, la qualité en question. Ainsi le rôle de l'adjectif change de caractère; il ne sert pas à délimiter le sens du substantif, il ne fait qu'explicitement l'idée qui y est contenue. L'adjectif servira donc à insister sur une qualité de la chose ou de la personne que désigne le substantif; c'est à cause de cet accent d'intensité, de cet emploi affectif d'un caractère particulier, que l'adjectif dont le sens est impliqué dans celui du substantif précède souvent ce dernier. Ainsi: *une étroite cellule* constitue une antéposition plus naturelle que par exemple *un étroit passage*; comparez: *une laide guenon*

— *une laide femme; un affreux cauchemar — un affreux événement*. Si l'adjectif rattaché au même substantif peut avoir, suivant la situation, les deux fonctions différentes, celle qui délimite le sens du substantif et celle qui l'explique, l'antéposition servira à différencier le sens de l'expression; la place de l'adjectif prend donc ici une valeur logique très nette, absolue; et les cas rentrent dans la rubrique: deux ordres — deux sens, avec cette particularité cependant, que ce n'est pas le sens de l'adjectif qui change mais le sens du groupe (par le rétrécissement de l'extension de l'idée contenue dans le substantif). Ainsi dans: *les heureux amants*, l'adjectif porte sur tous les amants, tandis que *les amants heureux* exprime une délimitation. De même: *nos écrivains médiocres* distingue une partie des écrivains; *nos médiocres écrivains* qualifie tous les écrivains de médiocres et ainsi de suite. Dans l'exemple suivant, l'auteur insiste lui-même sur ce sens précis attaché à l'antéposition: *Reprochez à un Anglais la perfidie de cette politique, le loyal Anglais — l'Anglais est toujours loyal — vous répond de bonne foi: «Oh! c'est le parlement»* (Balzac)<sup>1</sup>.

La qualité inhérente, que l'adjectif antéposé accentue, est le plus souvent une qualité connue, ou supposée telle. Un adjectif qui au commencement d'un récit se trouve employé comme attribut, parce qu'il est nouveau, parce qu'il représente un jugement actuel, ou qui est employé du moins comme épithète postposée avec un sens déterminatif, prédicatif, reviendra souvent dans la suite du récit comme un simple «epitheton ornans», ayant pour fonction de rappeler cette qualité déjà mentionnée.

<sup>1</sup> Postposé l'adjectif correspond donc, du point de vue logique, à une proposition relative déterminative: *les soldats lâches* (= les soldats qui sont lâches). Antéposé il équivaut à une proposition relative parenthétique *les lâches soldats* (= les soldats, qui sont lâches).

Le substantif que précède un adjectif à sens impliqué est le plus souvent déterminé par la situation, ce qui grammaticalement s'exprime par le fait que le substantif est accompagné, soit de l'article défini, soit de l'adjectif possessif ou démonstratif<sup>1</sup>. Les exemples suivants serviront à mettre en lumière ces différentes particularités :

*Ses phrases sont un peu lourdes, et d'un style encore Louis XIII: ses lourdes phrases, il les manie avec un entrain magnifique (A. Beaumier, dans Bédier et Hazard: Litt. fr. I. 292). — J'ai dû procéder autrement à l'égard d'une idée directrice non moins importante, que j'ai trouvée en Descartes - -. Cette importante idée n'a certainement pas été assez suivie (Alain: Système des Beaux-Arts 8). — M. Briand manœuvrerait contre le président du Conseil. - - Mais, cette fois, l'habile homme pourrait bien connaître l'échec (L. Latzarus, Rev. Hebd. 15—1—27, 369—70). — Tu iras en pèlerinage au pays de Cocagne - -. Ce gras pays, vous le savez, est particulièrement béni de Dieu (A. France, v. Brousson: A. France en pantoufles 237). — Voilà une des règles les moins relatives que la capricieuse psychologie puisse comporter (M. Coulon, Merc. Fr. 1—10—26, 103). — pour jouir du soleil couchant, nous étions remontés sur la sainte colline (sc. la colline de Domremy) (Barrès: Amitiés 174). — Les chevaux avaient cessé de tirer. Depuis le bas de la côte, ils peinaient entre les traits tendus - -. Derrière eux le lourd carrosse oscillait - -. Parfois, à l'obstacle d'une grosse pierre, le carrosse soulevé penchait un instant, mais bientôt il continuait sa lente montée (Régnier: L'escapade 5). — Eugénie parla peu et écouta sa malheureuse sœur (sc. l'impératrice Charlotte) avec sympathie (E. Corti, Rev. Hebd. 30—4—27, 540). — Déjà, nos médiocres écrivains se*

<sup>1</sup> Pour les noms propres et pour les substantifs qui sont déterminés en même temps par d'autres membres de phrase, v. ci-dessous.

*remarquent à ce trait qu'ils ne pensent plus, ne s'expriment plus que par images (Boulenger et Thérive: Soirées 228). — Et sans doute André Gide n'a-t-il tant erré, obéi à l'appel du dehors, usé de la transplantation, du déracinement, que pour faire valoir son morne terrain (Massis: Jugements II 24). — Les théoriciens sont embarrassés et timides. Ils n'osent plus présenter leurs infaillibles remèdes (L. Latzarus, Rev. Hebd. 4—5—27, 241). — Tous trois y travailleraient à hâter l'émancipation des Catholiques et, de façon plus générale, à améliorer le sort de ce triste pays (Maurois: Ariel 110). — Son exaltation contrastait avec les sentiments qui animaient Jacques après cette paisible journée (Martin du Gard: Thibault III. I. 209) — Que de gens emploieront les mêmes plats arguments, dans la louange comme dans la critique! (Flament, Rev. Par. 15—11—26, 459).*

Nous faisons remarquer qu'ici encore il s'agit seulement d'une tendance que le besoin de la clarté peut renforcer jusqu'à en faire dans certains cas une nécessité, mais qui ailleurs reste facultative.

### F. Adjectifs déterminant des noms propres.

L'étude de la place de l'adjectif se rattachant à un nom propre permet de saisir avec une netteté particulière les tendances générales qui se dégagent des pages précédentes. Et d'abord le fait que le nom propre comporte par définition le maximum de «compréhension», c.-à-d. contient le maximum de qualités impliquées, explique suffisamment la prépondérance de cette antéposition spéciale dans les noms propres. Dans les exemples suivants, les adjectifs sont tous des épithètes de nature, qui varient par le degré de banalité de la qualification, mais qui présentent en commun une absence de valeur déterminative.

*Il balançait un ingénieux parallèle entre le stoïque Corneille et le tendre Racine, entre la passion et le devoir (J. J. Brousson, Nouv. Litt. 3—7—26). — (Ses contemporains), notamment dans l'irréligieuse France, étaient visiblement avides d'une telle doctrine (Julien Benda, Nrf 1—10—27, 471). — La religieuse Irlande n'est guère plus féconde que la France (Saillens: Toute la France 156). — - - comme on lésinait sur le sucre et les confitures, chez sa mère, dans la fertile Touraine (Bainville: Jaco 39). — - - la Foire gastronomique, où sont réunis tous les produits de la riche Bourgogne (Saillens: Toute la France 311). — Derrière la corpulence de la plantureuse Mlle Marguerite Bichelon elle disparaissait presque (Régnier: L'Escapade 11). — Cependant Hyacinthe Godard se plut à contredire le père de la chauve Zoé (Bainville: Jaco 158). — Je suivis Godard et la détestable Zoé dans leur nouvelle demeure (ibid. 183). — - - pour occidentaliser de gré ou de force l'asiatique Anatolie (B. Georges-Gaulis, Rev. Hebd. 14—5—27, 198). — Cette façade - - reprend et perfectionne la silhouette en H de la romane «trinité» de Caen (Hourticq: France 51).*

Bien que prépondérante, l'antéposition n'est pas de rigueur; postposé, l'adjectif est le plus souvent accompagné de l'article:

*Mais malgré tant de diversions, l'image obsédante d'Anna délicieuse hantait son cerveau (Miomandre: Ecrit sur de l'eau 102). — Mallarmé le stérile; Mallarmé le précieux; Mallarmé le très obscur; mais Mallarmé le plus conscient, Mallarmé le plus parfait, Mallarmé le plus dur à soi-même de tous ceux qui ont tenu la plume, me procurait - - (Valéry, Rev. Par. 1—4—27, 490).*

*Chiasme: Le malade ou le vieillard peuvent respirer des roses en décembre dans Alger la Blanche ou la verdoyante Biskra (Saillens: Toute la France 329).*

La postposition devient la règle, dès que l'adjectif prend une fonction déterminative, servant à distinguer à l'intérieur de l'idée que nous nous formons de la personne, de la ville, du pays, etc. en question, des états différents, des moments; l'adjectif dans ces cas est l'équivalent d'une proposition temporelle ou d'une proposition relative déterminative, et les deux ordres s'opposent nettement quant au sens, si la combinaison s'y prête; ainsi, *la protestante Angleterre* signifie tout autre chose que *l'Angleterre protestante*. (Cf. ci-dessus p. 108). Voici quelques exemples de la postposition :

*J'aimais Odile infidèle et lointaine comme je n'avais, hélas, jamais su aimer Odile proche et tendre* (Maurois, *Rev. Par.* 15—9—28, 325). — *Leurs teintes violentes ou délicates me permettaient de faire naître, sur les lèvres de ma femme, le sourire d'Odile heureuse* (*id. Rev. Par.* 1—9—28, 28). — *Dès qu'elle était de nouveau plus forte et pouvait sortir, je retrouvais l'Odile mystérieuse* (*id. ibid.* 31). — *Rien n'était plus touchant qu'Odile gaie, heureuse de vivre* (*id. ibid.* 32). — *Je ne m'étonne point de Beethoven sourd* (Alain, *Nrf.* 1—5—27, 652). — *Mais il offre un autre avantage qui nous permet de ressaisir, dans toute sa complexité et son rapport avec le réel, Chateaubriand amoureux* (L. Martin-Chauffier, *Nrf.* 1—5—27, 641). — *A Sylvius ravi il dit les campagnes grecques et la fuite des oréades effrayées* (Voisins: *Pour l'Amour* 270). — *Evidemment Rome païenne aurait peut-être pu extirper le sémitisme - -. Mais l'œuvre de la Rome catholique fut bien plus dramatique* (Thibaudet: *Maurras* 98). — *Au reste, notre âge aura vu cette chose nouvelle: des hommes qui se réclament du spirituel enseigner que la Grèce vénérable c'est Sparte avec ses gymnases, non la cité de Platon ou de Praxitèle* (J. Benda, *Nrf.* 1—10—1927, 481).



Cependant, les adjectifs normalement antéposés peuvent précéder aussi le nom propre, même lorsqu'ils ont une fonction déterminative très nette: *J'aime mieux le jeune Renan que le vieux Renan* a le même sens que *J'aime mieux Renan jeune que Renan vieux*, et c'est indubitablement la première construction qui est la plus usitée. Cf.: - - *la belle collection de peintures et de gravures, concernant le vieux Laval, laissée au musée de cette ville par M. Messenger* (Chauveau, *Merc. Fr.* 1—11—26, 585).

On trouve enfin, comme pour les substantifs ordinaires, des cas d'antépositions exceptionnelles: *Le roi - -, les savants, les lettrés, les artistes se laissèrent gagner par le rire de maître Alcofribas. On vanta le moderne Lucien, le nouveau Démocrète* (Plattard, dans *Bédier et Hazard: Litt. franç. ill.* I. 164. 2). — (*Mallarmé, le suprême Hamlet - -, Hamlet professeur d'anglais*). *Et il est à remarquer que la carrière de ce prince de la moderne Elseneur ne se soit achevée que quand il eut repris et développé le geste suprême d'Igitur* (Claudel, *Nrf.* 1—11—26, 533—4).

### G. Adjectifs désignant la couleur.

Tout comme les combinaisons dans lesquelles entrent des noms propres, celles qui contiennent un adjectif désignant une couleur peuvent servir à vérifier, dans un domaine restreint, les tendances générales.

Le rôle de l'adjectif de couleur est, dans la plupart des cas, nettement distinctif; cet adjectif prend donc normalement la dernière place:

*cheveux blancs, cheveux noirs, robe blanche, robe mauve, vin blanc, vin rouge, yeux bleus, yeux verdâtres, bois jaune, etc.*

L'antéposition de l'adjectif, affective dans son principe,

présente toute la série des dégradations, allant des emplois à sens figuré et des emplois à sens impliqué les plus naturels et les plus banalisés aux emplois exceptionnels les plus hasardés:

*On voit aisément partout le noir complot (Berthe G. Gaulis, Rev. Hebd. 14—5—27, 221). — Sans les noires intrigues de Claudia et de M. Hilger, tous ces malheurs ne se seraient pas produits (Bainville: Jaco 157). — - - les domestiques lui gardant une noire rancune (Daudet: Rois en exil 368). — Il suivait avec son frère la verte avenue, plantée d'un double rang de tilleuls séculaires (Martin du Gard: Thibault III. I. 209). — L'embouchure de la Rance, se dégorgeant comme un vallon entre deux vertes collines (Flaubert, cit. Gorceix: Miroir de la France 161). — - - un revenant de cet éolien château de Saint-André qui regarde par-dessus l'air frais, et une verte vallée, la jaune ville d'Avignon (P. J. Toulet, Nrf. 1—3—26, 282). — Nous commençons de voir sur la prairie montante à la lisière des immenses forêts de la Schlucht, le groupe des blanches tentes (Barrès: Amitiés 89). — - - avec la coupure d'argent des avirons, leur blanche éclaboussure dans le pétilllement d'ablette des petites vagues (Daudet: Rois en exil 186). — Fanny venait de s'éveiller à la jaune lueur du rideau écarté (Daudet: Sapho 124). — - - le visage de sa brune cousine (Daudet: Rois en exil 235). — D'abord l'hamadryade frémit sous son écorce, puis, entr'ouvrant ses vertes lèvres elle se mit à chanter (Voisins: Pour l'Amour 184). — Je fuirais vers . . . ah! Dieu! . . . vers Naples, Malte, Gabès, Ténériffe, et toutes les îles aux bleus contours et toutes leurs palmes (ibid. 166). — Il y était question de rouges roses, de palmiers près d'une source et d'un sommeil orné de songes (ibid. 61—70). — Lautonne extasié de joie, les yeux demiclos sur un rêve et merveilleusement vêtu d'algues prises au passage de son corps,*

qui l'habillaient de vert sombre et de corail et desquelles il semblait éclore comme une rousse fleur (*ibid.* 205). — Je le voyais - - souple et robuste dans la mince étoffe de son costume de soirée, un noir cigare au coin de la bouche (*Bourget: Disciple* 160). — La reine près de lui comme un blanc fantôme (*Daudet: Rois en exil* 363).

L'emploi des adjectifs de couleur dans un sens figuré ne détermine pas nécessairement l'antéposition; on dira tantôt *une mélancolie noire*, tantôt *une noire mélancolie*; et on dit toujours *une peur bleue*. Pour aucun adjectif de couleur, la tendance à l'antéposition n'a pris une fixité absolue, ni en général ni pour un sens restreint de l'adjectif; ce groupe particulier d'adjectifs ne présente ainsi aucune généralisation de l'antéposition et à peine quelques banalisations, telles que *blanche neige*, *verte prairie*; l'antéposition garde toute la valeur d'un ordre exceptionnel.

Chiasme: - - orné de claires tentures, de plantes vertes (*Daudet: Rois en exil* 74). — Mais rien n'est plus beau qu'une taille souple et un teint clair sous une noire chevelure (*Bainville: Jaco* 40). — Il fallait paver l'encre dure du sol de briques vertes et jaunes ou de blanches et noires dalles (*Huysmans: Là-bas* 165). — L'heure de mon retour était justement celle de l'arrosage, et je chéris encore cette sixième heure du soir, l'arrosoir vert qui mouillait la robe de satinette bleue, la vigoureuse odeur de l'humus, la lumière déclinante qui s'attachait, rose, à la page blanche d'un livre oublié, aux blanches corolles du tabac blanc, aux taches blanches de la chatte dans une corbeille (*Colette: Maison de Claudine* 68).

## H. Les participes employés comme épithètes.

Les participes qui sont employés comme épithètes, gardent dans la grande majorité des cas une forte valeur pré-

dicative, qui fait de la postposition un ordre prépondérant et plus rigide que celui des vrais adjectifs pris dans leur ensemble. Les participes se plient donc moins aux tendances à l'antéposition que nous avons pu constater pour certains sens des adjectifs; ainsi accompli, consommé, qui quant au sens s'apparentent de très près à parfait (d'ailleurs lui-même participe à l'origine, mais dont le sens de verbe est maintenant tout à fait effacé), ne suivent pas les variations de place de ce mot, mais restent toujours postposés, comme dans les exemples suivants: *Il était aussi parfait époux qu'amant accompli, aussi grand démocrate que poète inspiré des dieux* (Bernard Faÿ: *Panorama de la litt. cont.* 31). — *Ce sont pour la plupart des ivrognes accomplis* (Alain Fournier: *Lettres à sa famille* 201). — *Ces vieux sages consommés ne s'émouvaient de rien* (Renan: *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse* 159). De même, épatant, malgré son sens très évolué, reste à peu près toujours postposé: *un livre épatant, une idée épatante*; et chéri n'est jamais antéposé, malgré l'équivalence avec cher: *Eh bien, ne parlons pas de tout cela, veux-tu, mon amour chéri!* (R. Benjamin: *Balzac* 80). — *Tu es ma Laure chérie!* (*ibid.* 182).

On peut donc poser en règle générale que les participes, aussi bien ceux qui s'apparentent, quant au sens, aux adjectifs signifiant qualité, quantité ou degré, que ceux ayant en toute généralité un accent émotif, ou qui plus spécialement expriment une qualité inhérente au substantif, sont régulièrement postposés<sup>1</sup>.

Cette rigidité est bien plus forte que celle des adjectifs

<sup>1</sup> On doit supposer que c'est cette rigidité qui empêche une locution comme le premier venu, qui forme pourtant une forte unité phraséologique, de se placer tout entière devant le substantif qu'il détermine; un seul ordre est possible: *le premier homme venu* (comp. all. *der erste, beste Mann*, danois: *den første den bedste Mand*).

de couleur par exemple; tandis que le romancier qui nous décrit sa jeune héroïne nous parle sans risquer de nous surprendre de sa blanche main, il ne dirait jamais, en parlant de la vieille grand'mère: sa ridée main; et ce ne serait pas seulement le souci du rythme qui le retiendrait. Cependant, dans un certain nombre de participes, surtout de participes présents, la valeur de verbe s'efface, et à la fonction adjectivale plus nette correspond une plus grande facilité d'antéposition. Cette antéposition est naturelle ou exceptionnelle suivant les mêmes règles que pour les vrais adjectifs, mais seulement, comme nous venons de l'indiquer, dans une mesure plus restreinte. Nous avons compris dans nos séries d'adjectifs à deux sens un certain nombre de participes admettant l'antéposition pour le sens évolué du participe; voici d'autres exemples d'antépositions plus ou moins régulières de participes.

Qualité, quantité, degré: *un fichu moment* (cf. ci-dessus); — *un charmant souvenir*; — *une absolue confiance*; — *un pressant besoin*; — *une pesante mélancholie* (Duhamel: *Pierre d'Horeb* 94); — *de signalés services*. — *M<sup>lle</sup> de M.-C. -- a rendu aux lecteurs protestants . . . et autres, le plus signalé service* (Pierre Maury, *Le Coupe-papier*, juin 1932, 25—26). — *le plus signalé impie et libertin qui fut jamais* (Perrens: *Les Libertins au XVII<sup>e</sup> siècle* 345); — *l'insuffisante clarté de la lanterne-tempête* (Gide, *Nrf.* 1—2—207); — *avec une passionnée tendresse* (R. d. d. M. 15—5—15, 761); — *un passionné désir* (Bourget: *Cornélis*). — *Ce sont d'acharnées travailleuses* (*Annales pol. et litt.* 23—9—06).

Valeur affective pure: *Un étonnant spectacle. Oh! Neuchâtel! Genève! Quelle foudroyante passion!* (R. Benjamin: *Balzac* 308). — *Une esquisse pleine de provocantes ri-*

chesses (P. Hazard, *Nouv. Litt.* 9—4—27)<sup>1</sup>. — (Les éclairs) dénoncent souvent de compliquées superpositions de nuages (Gide, *Nrf.* 1—2—27, 184). — Pauvre calomnié coup de foudre! Il faut encore en venir là! (Miomandre: *Ecrit sur de l'eau* 17—18). — Le vieillard - - opposait à toutes les supplications un obstiné «Pas encore!» (Renan: *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse* 126).

Sens impliqué: Thorvaldsen, le renommé sculpteur danois. — (Les élèves) entendirent un de leurs distingués professeurs, M. Albert Bayet - - - faire une éloquente apologie du latin (G. Deschamps, *Rev. Hebd.* 19—3—27, 260). — L'héritier du trône, le scrofuleux et dégénéré Charles II, avait cinq ans (Bertrand: *Louis XIV* 255). — Pendant longtemps, François I<sup>er</sup> fut incertain. — D'un côté, le pape, la Sorbonne, toute la masse populaire, mais aussi Charles-Quint, le détesté rival (Richet: *Initiation à l'histoire de la France* 36<sup>2</sup>).

Syntaxe figée: *l'Immaculée Conception*.

### I. Cohésion et répartition.

Le degré de cohésion du groupe formé par un substantif et un adjectif dépend en première ligne de la place de

<sup>1</sup> Pour provocant, l'orthographe enregistre la fonction adjectivale qui l'emporte dans ces participes antéposés, en changeant le qu du participe en c.

<sup>2</sup> Un groupe à part est formé des participes: nommé, soi-disant, qui se placent toujours devant le substantif. Mais ce n'est que pour mémoire que nous les mentionnons ici, car il ne s'agit pas là du groupe substantif — adjectif épithète, mais du groupe verbe — attribut. Ledit a souvent la même fonction, mais peut avoir en outre la fonction épithétique (= déjà nommé); dans les deux cas il précède le substantif. Susdit (= déjà nommé) peut suivre ou précéder le substantif. Comme ledit, prétendu est à cheval sur les deux constructions; à côté de combinaisons telles que *le prétendu général, un prétendu diplomate*, on trouvera d'autres combinaisons dans lesquelles prétendu est épithète et postposé: *son droit prétendu, la dot prétendue* (v. exx. chez PLATTNER IV p. 31).

l'adjectif. L'adjectif antéposé est réuni au substantif dans une unité d'accentuation qui constitue un groupe indissoluble ne permettant d'intercalaison que celle d'un autre adjectif antéposé: *un bel homme, un beau jeune homme*<sup>1</sup>.

L'adjectif postposé est bien moins fortement uni au substantif (cf. les remarques ci-dessous p. 133); il permet donc l'intercalaison d'autres membres de phrase. Nous avons déjà vu qu'un adjectif qui entre en concurrence avec un déterminant composé d'une préposition avec régime se place selon les cas avant ou après celui-ci, et que l'adjectif se place régulièrement avant une proposition relative avec laquelle il se trouve combiné. Nous avons donc traité déjà pour ces combinaisons le problème de la cohésion. Mais l'existence d'autres déterminants du substantif peut influencer aussi l'ordre des mots d'une autre façon et amener ou du moins faciliter l'antéposition de l'adjectif en question.

C'est un fait que le bon écrivain cherche à éviter des accumulations trop lourdes de déterminants; le souci de l'harmonie le portera donc à équilibrer la phrase en répartissant autant que possible les déterminants avant et après le déterminé. Voici quelques cas où nous croyons pouvoir discerner l'influence de ce souci stylistique:

- - *le living room anglais, qui d'ailleurs, au fond n'est pas*

<sup>1</sup> Dans la locution *avoir beau faire*, le développement sémantique a amené un regroupement par lequel *beau* s'est détaché de l'infinitif, dont la fonction substantive était prépondérante au moment de la création de la locution, pour former un groupe indissoluble avec *avoir*; les exemples suivants montrent cette nouvelle répartition des éléments de la locution: *M. Poincaré a eu beau, dans son cabinet, faire la part large aux radicaux socialistes. Il a eu beau, dans son projet, présenter des mesures qui - - - ne sont pas pour leur déplaire (Le Temps 29-7-26).* — *Vous avez beau, sans fin, sans borne, louer de Dieu, habiter la profondeur morne du gouffre bleu (Hugo: Les Contemplations VI, 2).* Un regroupement pareil amène parfois l'introduction d'une préposition entre l'adjectif et l'infinitif dans la locution *il fait bon vivre* (v. TOBLER V. B. I. 31).

*autre chose que la française salle commune du moyen âge (Larousse du XX siècle, article fumoir). — Le bonheur le plus véritable est très vite empoisonné par la perfide compassion d'un sot (Maurois: Ariel 140). — De fugitifs éclairs de mépris traversaient son amour encore vif (ibid. 149). — Notre relative pauvreté en charbon est d'autant plus grave (Saillens: Toute la France 263).*

Il faut reconnaître cependant qu'il est assez difficile de trouver des cas pour lesquels on est en état de prouver que le principe de la répartition est la seule force entrant en jeu. Et cela non seulement parce que l'antéposition est restée cette possibilité indéfinie que nous avons constatée et qui s'oppose à toute rigidité dans le système de la langue, et partant à toute rigueur dans les démonstrations et dans les définitions; mais aussi pour une raison particulière, se dégageant du fait que l'idée exprimée par un substantif comprend d'autant plus de qualités impliquées que le mot reçoit plus de déterminants. L'adjectif qui se rattache à une telle combinaison d'éléments aura donc très souvent un sens impliqué et prendra naturellement la première place. C'est là la raison principale que nous distinguons dans les cas suivants:

*La chaste vie d'un savant (Balzac: Peau de chagrin 160). — - - l'ardente curiosité intellectuelle d'un éphèbe (Maurois: Ariel 161). — Il n'est point de notion plus vague parmi les vagues notions qui composent l'armement illusoire de l'esthétique (P. Valéry, Rev. Par. 1—4—27, 482). — Et il a compris qu'en ces troubles années où nous nous cherchons nous-mêmes, rien ne nous intéressait comme le présent (P. Hazard, Nouv. Litt. 9—4—27). — Je comparais plus haut Cathos et Magdelon à Mme Bovary. C'est qu'en effet le pessimiste roman de Flaubert et la joyeuse comédie de Molière mettent égale-*



*ment bien en lumière les dangers de l'esprit romanesque* (Michaut: *Débuts de Molière* 49). — *la fantastique soirée d'hier* (Gide, *Nrf.* 12—27, 187). — *Dehors il fait sombre. C'est un gris après-midi d'hiver* (Lichtenberger: *Trott* 60).

## J. Place de l'adjectif accompagné de déterminants.

### I. Adverbes de degré.

La présence d'un adverbe de degré près de l'adjectif a une influence marquée sur la place de celui-ci. Cette influence consiste avant tout dans la dissolution des tendances à occuper une place fixe que présentent certains sens et certains adjectifs. En effet, on comprend aisément que la valeur affective accentuée que comportent les adjectifs ainsi déterminés, les fera mettre de préférence à la place qui est au moment donné la plus forte, et s'opposera par là à toute rigidité. Comme les adverbes de degré déterminent surtout des adjectifs qui sont en eux-mêmes susceptibles d'antéposition (savoir ceux qui ont un sens qualitatif ou quantitatif), la présence de l'adverbe aura avant tout cette influence sur l'ordre des mots de faciliter la postposition des adjectifs pour lesquels l'antéposition s'est généralisée; mais il arrive aussi que l'adverbe facilite l'antéposition d'adjectifs régulièrement postposés.

Le sens spécial et surtout la forme des adverbes en question jouent un certain rôle dans l'influence qu'ils peuvent exercer sur la place des adjectifs qu'ils déterminent. Ainsi, par leur longueur même, la plupart des adverbes en -ment (e. g. extraordinairement, exceptionnellement, merveilleusement, souverainement, médiocrement) ne permettent en général que la postposition des adjectifs auxquels ils s'ajoutent. Les remarques précédentes sur l'assouplissement

qu'apporte la présence d'un adverbe de degré dans l'ordre des mots ne valent donc que pour les adverbes relativement courts; mais ce sont en même temps les adverbes de beaucoup les plus usités: si, aussi, très, bien, trop, par trop, peu, si peu, trop peu, assez peu, assez, plus, moins, le plus, le moins; quelquefois aussi: vraiment, joliment, rudement, admettent l'ordre libre.

La tendance vers une plus grande liberté ne l'emporte pas dans tous les cas sur la tendance contraire. Voici, à titre d'exemples, un certain nombre de combinaisons (choisies parmi celles dont nous avons traité plus haut), pour lesquelles l'adjonction d'un adverbe n'influe pas sur la place de l'adjectif et pour lesquelles donc tantôt un seul ordre reste possible pour la combinaison en question, tantôt les deux ordres possibles gardent deux sens différents.

brave:	<i>un si brave homme</i>	>	<	-	<i>un homme si brave</i>	
	<i>un très —</i>	—	>	<	-	<i>très —</i>
digne:	<i>un si digne</i>	—	>	<	-	<i>si digne</i>
galant:	<i>un si galant</i>	—	>	<	-	<i>si galant</i>
heureux:	<i>un très heureux poète</i>	>	<	-	<i>poète très heureux</i>	
méchante:	<i>un si méchant livre</i>	>	<	-	<i>livre si méchant</i>	
misérable:	<i>un si misérable écri-</i>	>	<	-	<i>écrivain si mi-</i>	
	<i>vain</i>				<i>sérable</i>	
pauvre:	<i>un si pauvre homme</i>	>	<	-	<i>homme si pauvre</i>	
	<i>un bien —</i>	—	>	<	-	<i>bien —</i>
	<i>un si — auteur</i>	>	<	-	<i>auteur si —</i>	

(C'est avec une certaine hésitation que nous rangeons «pauvre homme» parmi les combinaisons pour lesquelles la distinction de sens attaché aux deux ordres subsiste; il nous paraît qu'il y a un certain flottement notamment en ceci que «pauvre» antéposé avec adverbe pourrait avoir aussi le sens précis de «démuni d'argent»).

- sale: (manque) — *un chien si sale* (= *malpropre*)  
 triste: *une si triste époque* > < *une époque si triste*  
 faible: *une si faible somme* — (manque)  
 commun: *d'une si commune voix* > < *d'une voix si commune*  
 gros: *un si gros effort* — (manque)  
 bref: *un si bref délai* — (manque)  
 (manque) — *un ton si bref*

Dans les combinaisons suivantes, au contraire, l'adjonction de l'adverbe exerce sur les possibilités de construction et sur le sens l'influence que nous venons d'indiquer :

- chic: *un très chic type* = *un type très chic*  
 doux: *une si douce tranquillité* = *une tranquillité si douce*  
*une trop — — = une tranquillité trop douce*  
 fameux: *un si fameux vin* = *un vin si fameux*  
 (NB. la distinction de sens disparaît, et les deux ordres ont un double sens que seule la situation détermine).  
 fin: *un si fin connaisseur* = *un connaisseur si fin*  
*un très fin — = un — très fin*  
 froid: *un si froid accueil* = *un accueil si froid*  
 vilain: *un si vilain temps* = *un temps si vilain*  
*un bien vilain temps* = *un temps bien vilain*  
 coquet: *une si coquette femme* = *une femme si coquette*  
 fort: *une si forte dose* = *une dose si forte*  
*une très — — = une — très —*  
 large: *dans une très large mesure* = *dans une mesure très large*  
 maigre: *un bien maigre avantage* = *un avantage bien maigre*  
 mince: *un bien mince plaisir* = *un plaisir bien mince*

rare:	<i>avec un si rare bonheur = avec un bonheur si rare</i>
souverain:	<i>un si souverain mépris = un mépris si souverain</i>
vif:	<i>un si vif plaisir = un plaisir si vif</i> <i>un bien vif — = un — bien vif</i>
nouveau:	<i>une si nouvelle idée = une idée si nouvelle</i>
parfait:	<i>vivre dans le plus = vivre dans l'accord le</i> <i>parfait accord plus parfait</i>
bon:	<i>un si bon homme = un homme si bon</i> <i>une très bonne idée = une idée très bonne</i> <i>une meilleure idée = une idée meilleure</i>
mauvais:	<i>un si mauvais livre = un livre si mauvais</i> <i>un très — — = un — très —</i> <i>un plus — — = un — plus —</i> <i>le plus mauvais livre = le livre le plus mauvais</i>
grand:	<i>un si grand homme = un homme si grand</i> (NB. la distinction de sens disparaît, et les deux ordres ont un double sens, que seule la situation détermine). <i>un si grand plaisir = un plaisir si grand</i> <i>un très — — = un — très —</i> <i>un plus — — = un — plus —</i>
petit:	<i>un si petit homme = un homme si petit</i> <i>une si petite somme = une somme si petite</i> <i>une toute — — = une — toute —</i> <i>une assez — — = une — assez —</i>
beau:	<i>un si beau temps = un temps si beau</i> <i>un très — — = un — très —</i>
joli:	<i>une si jolie femme = une femme si jolie</i> <i>une très — — = une — très —</i>
gentil:	<i>un si gentil garçon = un garçon si gentil</i>
vaste:	<i>un si vaste plan = un plan si vaste</i>
long:	<i>un si long hiver = un hiver si long</i>

court:	<i>un si court séjour = un séjour si court</i>
haut:	<i>de si hauts cris = des cris si hauts</i>
bas:	<i>un si bas prix = un prix si bas</i>
vieux:	<i>une si vieille ville = une ville si vieille</i> <i>une très — — = une — très —</i>
jeune:	<i>un si jeune âge = un âge si jeune.</i>

Nous ne croyons pas nécessaire d'appuyer les constatations qui précèdent sur une documentation très développée. Voici, à simple titre d'indication, quelques exemples des deux ordres, pris dans les textes; quelques-unes des antépositions, celles que nous avons placées à la fin, représentent, à cause de la longueur de la détermination, un ordre exceptionnel:

Postposition: *La savane prend l'aspect d'un bois clairsemé, arbres pas très grands* (Gide, Nrf. 1—2—27, 195). — *Dans un pays où il y a un fleuve si majestueux, une cathédrale si noble, des images si belles, des rillettes si bonnes, sous un Empereur si vaillant et si indomptable* (R. Benjamin: Balzac 15). — *Il faut avoir une maîtresse très belle, qui puisse supporter toutes les rivalités* (ibid. 134). — *Parfaitement humain de proportions, avec un visage si expressif, une allure si jeune et ses fragiles doigts, il était très vivant* (Voisins: Laurier 158). — *La mère et la fille faisaient en tout le contraste le plus parfait* (Renan: Souvenirs d'enfance et de jeunesse 86). — *Ici je ferai des réserves plus sérieuses encore* (Massis: Jugements II. 289). — *Pour proposer une explication meilleure, il faut se rappeler que - -* (Bédier: Lég. ep. II. 112). — *Quant à notre cuisinier, il nous fait la cuisine la meilleure que nous ayons goûtée dans le pays* (Gide, Nrf. 1—2—27, 191).

Antéposition: *Très intéressante conversation avec le Père Supérieur de la Mission* (Gide, Nrf. 1—2—27, 200). — *Il en méprise la propriété essentielle qui est de donner de*

*grands effets à de petites, très petites causes* (P. Valéry, *Nrf.* 1—5—27, 619). — *Un assez épais brouillard* (Gide, *Nrf.* 1—2—27, 206, comp. *ibid.* 209: *Nous nous enfonçons dans un brouillard épais*). — *La route descendait vers une assez profonde vallée* (Régnier: *L'Escapade* 7). — *Nos ancêtres gaulois avaient un si avare appétit d'entendre des histoires* (A. Hermant: *Xavier* 33). — - - *pour servir de base, de point d'appui aux plus neuves tentatives* (J. Copeau-Fr. Lefevre, *Nouv. Litt.* 19—2—27). — *Toutes nos plus hardies tentatives ne sont que des moments de sa réalisation* (H. Petit, *Nrf.* 1—7—26, 49). — - - *si réglée dans son moindre détail par la plus stricte loi hébraïque* (Tharaud: *L'Ombre de la croix* 45). — *Son œil bleu allait chercher jusqu'au fond de son âme les plus secrètes pensées de l'inconnu debout devant lui* (*ibid.* 93). — *Le témoignage de la toute particulière sollicitude des pouvoirs publics à leur égard* (*Temps* 5—8—26). — *Mlle Smith, dont Flouroy nous a rapporté la si curieuse observation* (Delacroix: *Langage et pensée* 323). — *Dans ce bouillon, régnait une quasi totale obscurité* (Fr. Carco, *Rev. Par.* 1—11—26, 52). — *L'assez peu belle église de Passy n'a point de crypte* (J. L. Vaudoyer, *Nouv. Litt.* 23—1—26). — - - *le trop court ou trop collant nankin du pantalon de Monsieur Chose* (Verlaine: *Confessions* 21). — *Elle eut du moins une rare bonté, une plus rare encore délicatesse de cœur* (Lanson: *Lettres du XVIIIe.* 415). — - - *mille fois plus désirables que la de moins en moins existante M<sup>lle</sup> Simonet* (Proust: *Ombre* 2. 108).

## II. Autres adverbess et membres de phrase adverbiaux.

L'adjectif peut être déterminé par des adverbess temporels ou des adverbess subjectifs. Dans ce cas, les tendances générales déterminant l'ordre subsistent. C'est cependant la postposition qui est de beaucoup l'ordre le plus naturel; la

plupart des antépositions suivantes ont donc un caractère assez exceptionnel :

*Tout un jour, un jour de mars long déjà, votre wagon a glissé à travers l'Allemagne du Nord* (Luc Durtain, *Nrf.* 1—10—27, 445). — *Sur l'avis renouvelé du toujours bienveillant duc de Norfolk* (Mauvois: *Ariel* 140). — *La mort d'Anatole France a déchaîné beaucoup de volumes, le tout de suite célèbre Anatole France en pantoufles, de J. J. Brousson* - - (J. Morienval, *Ami du lettré* 1926, 256). — *Cette d'ailleurs médiocre trame, sur laquelle roule entièrement le Dictateur* (Rouveyre, *Merc. Fr.* 15—11—26, 165)<sup>1</sup>.

Si le déterminant de l'adjectif se place nécessairement après celui-ci, le groupe entier se mettra aussi nécessairement après le substantif :

- - *avec une clairvoyance digne de tout éloge* (Bertrand: *Louis XIV* 265). — *Il vit là un acteur bon à lui donner un spectacle divertissant* (Lacretelle: *Silbermann* 110). — *J'écrirai des odes immortelles sous un arbre orné d'oiseaux beaux comme des fleurs* (Voisins: *Laurier* 165).

Cependant, dans le cas d'une comparaison qui s'ajoute à un adjectif au comparatif, la cohésion du groupe n'est pas toujours assez forte pour l'emporter sur les autres tendances, de sorte que deux ordres sont possibles :

*Il possède une plus grande maison que celle-ci — il possède une maison plus grande que celle-ci. Un aussi charmant esprit que M. Giraudoux — un esprit aussi charmant que M. Giraudoux.*

Nous croyons cependant que la prépondérance reste dans ce cas à la postposition.

Les deux ordres sont également possibles, si l'adjectif est suivi d'une proposition consécutive: *une si belle femme que . . . — une femme si belle que . . .*

<sup>1</sup> Cf. un des derniers exemples de la liste p. 131.

## K. Le substantif déterminé par plusieurs adjectifs.

### I. Subordination.

S'il y a subordination, ce qui revient à dire que l'un des adjectifs détermine non point le substantif, mais le groupe substantif + adjectif, les adjectifs en question gardent leurs tendances générales quant à la place: *un jeune homme obstiné, une belle jeune fille, des lignes parallèles presque invisibles, etc.*

Remarquons seulement que le souci de l'équilibre de la phrase donne à la répartition des deux adjectifs autour du substantif une certaine prépondérance dans le style châtié; voici quelques exemples d'une telle répartition:

- - *un tableau épouvantable devant lequel se voilait sa ronde face joufflue* (Régnier: *L'Escapade* 49). — *Le dessein de M. Pierre Champion n'a pas été de donner la rigoureuse série monographique de tous les poètes du XV<sup>e</sup> siècle* (J. J. Brousson, *Nouv. Litt.* 2—2—24). — *Un sentiment national se dégage de sa tumultueuse évocation légendaire* (Charpentier, *Merc. Fr.* 1—11—26, 665). — *Les troncs des arbres, énormes et démesurés, semblaient composés d'une irréaliste matière moelleuse, fongueuse, feutrée ou recouverte d'une gaine de velours* (Boylesve: *Jardin détruit* 68). — - - *ce corps tout raide, long et maigre, d'où pendaient d'inégaux cheveux noirs* (Louis Codet, *cit. Merc. Fr.* 1—10—26, 105).

### II. Coordination.

Si deux ou plusieurs adjectifs coordonnés déterminent le même substantif, la longueur relative du déterminant ainsi composé donnera une certaine prépondérance à la postposition, qui ne l'emporte pas définitivement sur l'ordre



inverse, mais qui le met en balance dans les cas où avec un seul adjectif il tend à se généraliser; ainsi, tandis qu'on dit en général: *par pure curiosité, par simple curiosité*<sup>1</sup>, on dira très souvent: *par curiosité pure et simple*. En face de cette tendance, l'antéposition se maintient cependant en tant qu'ordre libre, et si un adjectif normalement postposé attire souvent derrière le substantif un adjectif normalement antéposé, l'action en sens inverse se laisse constater aussi, surtout si des raisons particulières (e. g. le sens implicé des adjectifs en question) entrent en jeu. Nous donnerons ci-dessous quelques exemples qui montreront combien d'adjectifs antéposés un substantif peut supporter, sinon dans le langage naturel, du moins dans celui de certains écrivains.

Un troisième ordre est enfin possible, celui qui répartit les adjectifs autour du substantif. Cet ordre, qui a joui de la vogue que l'on sait dans la langue du moyen âge, est aujourd'hui à peu près réduit à son rôle naturel qui est d'ajouter après coup une nouvelle détermination, à laquelle on n'avait pas d'abord pensé, et qui ne forme donc pas une unité de conception avec la première.

Voici quelques exemples des trois ordres possibles.

Postposition: *Il voudrait - - faire une foule de choses grandes et belles, comme les héros ou les saints (R. Benjamin: Balzac 16)*. — *Le charme était dans la bouche, petite et rouge, dans les yeux noirs, pleins de rêve, dans les mains, jolies, menues, si blanches (ibid. 208—9)*. — *Une fille belle et pensive, à cet âge délicieux où elles unissent encore à la grâce de la femme l'ardente curiosité intellectuelle d'un épèbe (Maurois: Ariel 161)*. — *- - et sous la main une maîtresse jolie, amou-*

<sup>1</sup> *par curiosité pure* étant plus emphatique, tandis que *par c. simple* ne se dit pas.

reuse (Bourget: Mensonges 360). — - - des dents blanches et petites (ibid. 10). — - - des lignes et des formes belles ou grandioses (Bertrand: Louis XIV 206). — - - des pléiades d'usines petites et surannées (Cambon: Lyon 79). — Sa varlope poussait un cri long et chuintant, comme pour effrayer les chats (Duhamel: Pierre d'Horeb 283). — Jamais étranger n'aura ici la sensation d'un pays petit et limité à sa vie propre (B. G. Gaulis, Rev. Hebd. 14—5—27, 222). — M. Pierre Lasserre se fait de sa fonction une idée haute et pleine de noblesse (Massis: Jugements II 239). — Le revolver - - était une arme vieille et d'un mécanisme imparfait (Temps 22—7—26). — Ainsi, cet homme grand et fatal, après avoir atteint la perfection pendant le consulat, sort de la politique forte et modérée de 1809 à la première blessure faite à son orgueil (Thiers, cit. Damourrette et Pichon, II 85).

Antéposition: En son propre et privé nom. — Une grande plante dont j'ignore le nom, à très larges et belles feuilles, donne au taillis une apparence très exotique (Gide, Nrf. 1—2—27, 187). — Sur ce sujet on lira avec fruit le petit mais substantiel livre de M. Gustave Kass (H. Mazel, Merc. Fr. 1—10—26, 180). — - - qui, pour un siège de conseiller, est tout prêt à sacrifier une importante mais occulte fonction (M. Martin du Gard, Nouv. Litt. 2—5—25). — - - une étroite et sincère union d'esprit (Régnier: L'Escapade 28). — Une large et droite avenue mène de la forêt au château (A. Hallays: Touraine 83). — Monaco (Vieux Monaco) sur un haut promontoire, curieuse et pittoresque ville, où se trouve le palais ducal (Larousse Universel). — - - une belle église romane, où l'on voit des chapiteaux presque barbares et une jolie, une fine, une élégante vierge du temps de Louis XIII (A. Hallays, cit. Gorceix: Miroir de la France 117). — M. Jadat, procureur du roi, nous accompagne à travers les quartiers

de cette vaste et encore informe ville (A. Gide, *Nrf.* 1—12—26, 669). — Ce vieux chant, la Marseillaise, a pris place, définitivement -- auprès de notre sobre et puissant Chant du Départ et de la panique, dansante et vindicative Carmagnole (A. Rouveyre, *Merc. Fr.* 1—9—26, 410). — L'héritier du trône, le scrofuleux et dégénéré Charles II, avait cinq ans (Bertrand: *Louis XIV* 255). — Quelle témérité, que de vouloir décrire en quelques chapitres la grande et ancienne et complexe nation française! (Saillens: *Toute la France* 5). — -- le vaste et, malgré certaines défauts, très précieux domaine de l'Afrique Occidentale Française (J. Chailley, dans: *Un demi-siècle de civilisation française* 60). — Napoléon ne put remporter qu'une difficile et peu décisive victoire à Borodino ou la Moscowa (Malet-Isaac: *Cours abrégé d'histoire* 164). — -- les Confidences de M. de Lamartine, dans lesquelles les qualités, les défauts même avaient la séduction d'une plus jeune, plus fraîche, et toujours facile et coulante manière (Sainte-Beuve: *Lundis I* 342). — Oh le malheur, que ces libres et osées improvisations, le maître ne les ait point écrites! (*Merc. Fr.* 1—11—26, 730). — Il partageait avec son ami Gounod une monstrueuse et obstinée méconnaissance de César Franck (Gide: *Si le grain* 77). — -- l'administration matérielle et spirituelle du Théâtre en nette et désastreuse — et malheureusement trop tardive liquidation (A. Rouveyre, *Merc. Fr.* 1—10—26, 170). — un pays -- qu'il est bien invraisemblable que je revoie de ma désormais passablement sédentaire et forcément parisienne chienne de vie! (*ibid.* 13). — Quels bons et forts et retentissants et renouvelés baisers sur les joues (Verlaine: *Confessions, Oeuvres complètes, vol. V.* 22).

Chiasme: sans rien pourtant de cette florissante et sanguine assurance, de ces aplombs charnus et exercés (Cha-teaubriant: *M. des Lourdines* 11).

Répartition: *Cela exige un très long travail et original* (Auriant, *Merc. Fr.* 1—3—28, 310). — *Et voilà Picasso et Strawinsky collaborant pour une petite chose, mais exquise: c'est Pulcinella* (A. Cœuroy, *Rev. Hebd.* 2—4—27, 96). — *C'était en effet un étrange animal que cette belle boulangère et tout à fait indomptable* (Maurois: *Ariel* 253). — *L'on offrit à son avidité de savoir le plus vaste champ et le plus varié qui pût tenter la curiosité d'un jeune homme né pour la gloire* (Bertrand: *Louis XIV.* 79). — *A Rochecotte, on s'est avisé d'élever une chapelle à la place de la chambre qu'habita le grand homme — chrétienne pensée, mais un peu paradoxale* (A. Hallays: *Touraine* 83).

## CHAPITRE V.

### Le substantif déterminé par un adjectif en apposition.

Par définition, l'adjectif appositionnel forme avec le substantif qu'il détermine une unité moins forte que l'adjectif épithète; il en est séparé par une pause ou par d'autres membres de la phrase, signes extérieurs de son indépendance relative par rapport au déterminé. Cette indépendance relative est à son tour la conséquence directe de la valeur assez nettement prédicative de l'adjectif en apposition, dont la fonction normale est d'exprimer un jugement qui, sans former le but essentiel de l'énoncé, n'est cependant pas une détermination d'arrière-plan, connue, banale ou d'importance secondaire.

Placé ainsi, quant à la fonction, entre l'adjectif épithète et l'attribut de premier plan, l'adjectif appositionnel ne se distingue pas toujours nettement de ces fonctions auxquelles il participe. Que la pause se raccourcisse, la fonction glisse

vers celle de l'adjectif épithète; inversement, que l'adjectif épithète (e. g. *on va construire une gare définitive*) doive se désolidariser, pour les besoins de la clarté, d'un autre déterminant du même substantif, une pause interviendra qui fera de l'épithète une apposition (e. g. *on va construire une autre gare, définitive (celle-là)*)<sup>1</sup>. Le cas cité sert à mettre en évidence cette particularité de l'adjectif postposé de former avec le substantif un groupe dont le degré de cohésion reste très variable, glissant de l'unité complète, en même temps sémantique et phonétique, du mot, à des combinaisons très relâchées, dans lesquelles il peut être très difficile de dire si l'on doit parler d'adjectif épithète ou d'apposition, témoin les deux exemples suivants dans lesquels l'auteur a indiqué la pause au moyen d'une virgule: *Comme le soleil ne pouvait pénétrer dans ce réduit de granit, il y faisait froid et sombre. Les sapins, noirs, en étaient les gardiens funèbres* (J. Kessel: *Les Captifs* 77). — *La fortune, immense, il se mit à la dilapider à la mort de ma mère* (Benoît: *L'Atlantide* 205)<sup>2</sup>.

D'autre part, la suppression de la pause peut amener aussi l'adjectif appositionnel à prendre la fonction d'un attribut principal du sujet ou du complément de la phrase.

Soit cette phrase: *Puis il palpa le bras dont la main pendait, inerte encore* (M. du Gard: *Les Thibault III. I.* 137). On verra facilement que le poids respectif du verbe et de l'adjectif en apposition peut comporter des degrés, et que l'unité de la phrase, et par là la valeur prédicative de l'ad-

<sup>1</sup> Dans d'autres cas, la disjonction du groupe substantif-adjectif épithète peut être l'effet d'une recherche stylistique apparente: --- dans cette ville que traversait, neigeuse et triste, notre fiacre muet (J. Vallès: *L'Enfant* 91).

<sup>2</sup> J'emprunte ces deux exemples à l'étude de MAX KUTTNER, qui insiste surtout, pour l'explication de la place de l'adjectif, sur l'idée de la construction à un ou à deux temps. Cf. les remarques ci-dessus p. 45—46.

jectif, est d'autant plus forte que l'accent de l'énoncé est concentré plus exclusivement sur l'adjectif, avec un effacement correspondant de la valeur expressive du verbe. Il y a un glissement pareil de: *Je l'avais vu ce jour-là, souriant et bavard* à *Je l'avais vu ce jour-là souriant et bavard*<sup>1</sup>.

L'adjectif appositionnel peut avoir une indépendance si forte et une valeur si pleine, qu'il remplit la fonction tenue régulièrement par les propositions subordonnées adverbiales; cette équivalence est très apparente dans les phrases suivantes<sup>2</sup>:

*Riches, reposés, contents de notre sort, que nous importe l'agitation d'autrui?* (Cambon: Lyon 249). — *Je me disais - - que, grand par l'esprit, ce frère de vingt-deux ans, c'est à la tête que Dieu l'avait voulu frapper* (Carco, Rev. Par. 1—11—26, 66—67). — *Malheureux, il tenait à ce que ses maux fussent grands* (ibid. 216). — *Mais, irritable et valétudinaire, il décevait sa clientèle et avait quelque peine à joindre les deux bouts* (Duhamel: Pierre d'Horeb 15). — *Belle comme je la vis, Daria ne pouvait manquer de surprendre un cœur assoiffé* (ibid. 170). — *Consciente ou non, l'idée royaliste ne cesse de les occuper, invisible et présente* (Maurras: Kiel et Tanger 244). — *Et tout appliquée qu'elle soit à ne pas le résoudre, on peut dire que c'est le problème du bien et du mal - - qui est l'obsession de son œuvre* (Massis: Jugements II. 8). Les derniers exemples indiquent, sans que nous ayons besoin d'y insister, la riche floraison de propositions concessives qui ont pour point de départ un adjectif en apposition.

Mentionnons enfin que l'adjectif appositionnel, lorsqu'il est placé près du verbe, devient facilement l'équivalent d'un

<sup>1</sup> Comparez les remarques, 1<sup>re</sup> partie pp. 35 et 193.

<sup>2</sup> Nous n'avons pas voulu exclure de nos exemples les participes, qui forment un lien naturel entre l'adjectif en apposition et la phrase subordonnée.

adverbe. Qu'on compare: *dormir tranquille* — *dormir tranquillement*; *vivre libre* — *vivre librement*; *les heures passaient agréables* — *les heures passaient agréablement*. L'exemple suivant montre l'équivalence d'un terme adverbial et d'un adjectif dans la même phrase: *L'immeuble - - est environné par une bande de terrain - - où rampe à sa guise le lierre et où poussent non moins libres, quelques fusains et lilas* (*Boylesve: Jardin détruit 31*). Un certain nombre d'adjectifs sont devenus invariables (e. g. *tomber dru*) à cause de cette fonction qui se laisse analyser comme une fonction adverbiale; mais ce développement s'est fait avec une irrégularité complète, dont le sort de «tout» devant un adjectif (et même devant un substantif) est peut-être l'exemple le plus curieux.

L'emploi d'adjectifs en apposition au lieu d'adverbes varie avec les époques; c'est en grande partie une question de mode<sup>1</sup>. Les autres équivalences que nous avons signalées donnent lieu également à des choix plus ou moins conscients; les appositions créent ainsi une richesse de possibilités stylistiques qui permettent d'éviter des cacophonies ou des séquences de propositions parallèles. Le premier souci empêcherait par exemple de donner la forme adverbiale à la phrase suivante: *Il avait, probablement assez fréquentes, des querelles avec Vinzenried* (*Faguet: Vie de Rousseau 90*). L'autre préoccupation est visible dans les exemples suivants, dans lesquels l'apposition a servi à rompre le parallélisme qui existe dans la pensée et que respecterait sans doute un style plus parlé:

*Bourdier, assis à une table, écrit. Rivelot, fumant un cigare, dicte en se promenant de long en large* (*Flers et Caillaudet: Roi I. 1*). — *On a constaté la dualité des forces engagées. Distinctes, elle ne sont nullement opposées* (*Temps 21—11—26*).

<sup>1</sup> Cf. les remarques et les exemples de NYROP, Gr. hist. V. § 105.

— un conseil qui, simplement consultatif au début, est devenu un véritable parlement (*ibid.*)<sup>1</sup>. Dans l'exemple suivant, subordination et coordination alternent: *Là aussi c'était fête, mais fête pour les petits enfants. Les uns, assis sur des poufs, feuilletaient des albums ouverts sur leurs genoux; d'autres étaient accroupis par terre devant une chaise et, gravement, ils faisaient sur le siège un étalage d'images; d'autres, auprès du feu, ne disaient rien, ne faisaient rien, mais ils écoutaient au loin, dans l'immense demeure, la rumeur de la fête* (A. Fournier: *Le grand Meaulnes* 94).

Il va sans dire que les possibilités dont se servent les bons écrivains pour assouplir leur phrase, peuvent dégénérer facilement entre les mains des cacographes en autant d'abus; c'est alors qu'on verra les idées les plus disparates réunies dans une même période; la belle phrase serrée du style synthétique devient un conglomérat déplaisant, comme cela nous paraît être le cas pour la phrase suivante: *Décédé dix-huit mois auparavant, le père de Jean était un personnage grave, un peu chagrin* (*Rev. Hebd.* 21—5—27, 372).

On n'est pas surpris non plus de voir les manuels de stylistique mettre en système ce procédé; celui de Legrand par exemple (p. 57—58) présente une série d'exemples destinés à détourner les élèves de la monotonie des phrases nominales simples et la construction passive proscrite; les exemples présentent toutes les nuances dont nous parlions plus haut,

<sup>1</sup> Comparez cette construction voisine, dans laquelle l'idée de l'évolution est précisée à l'aide de la préposition «de»: *De local jadis, d'européen hier, l'horizon du prévisionniste est aujourd'hui devenu mondial* (*Général Delcambre, Temps* 28—7—26). — *La religion a évolué. D'abstraite et de théologique, elle est devenue avec Chateaubriand, Lamennais, - - sentimentale et sociale* (*J. de Gourmont, Merc. Fr.* 1—2—27, 659). — *D'ardemment scolastique qu'il avait été longtemps, le catholicisme, forcé de devenir cartésien, l'était-il devenu pleinement et franchement?* (*Lasserre: Jeunesse de Renan II, p. XVII.*)



du verbe plein à la simple copule. Voici quelques-uns de ces exemples; on remarquera l'absence de la virgule dans la plupart d'entre eux: *Germanicus expira en Syrie, empoisonné par Pison.* — *Un morceau d'une porte brisée pend accroché au mur.* — *La poupée gisait abandonnée sur l'oreiller.* — *Sur l'anneau se lisent gravées ces paroles.* — *Pendant quinze ans il vécut retiré du monde.* — *Ce saule pleureur se tient penché sur une pièce d'eau.* — *Il se montre irrité.* — *Chacun restait absorbé dans ses pieuses méditations.*

L'indépendance relative des adjectifs en apposition et le caractère ordinairement assez conscient du style qui les emploie de préférence, expliquent suffisamment la grande liberté avec laquelle ces adjectifs se placent dans la phrase. Quelquefois des raisons particulières interviennent: rattachement à ce qui précède, chiasme; mais le plus souvent, la liberté paraît complète, abstraction faite toujours des groupes de mots indissolubles qui ne permettent pas plus l'intercalaison d'une apposition que de n'importe quel autre membre de phrase:

#### I. L'adjectif est placé immédiatement après le substantif.

*Gisèle, agitée, heureuse, mais silencieuse par habitude, échangeait avec lui des coups d'œil furtifs (Martin du Gard: Les Thibault III. I. 191).* — *Sa piété, très sincère, était sérieuse et profonde (Bertrand: Louis XIV. 161).* — *Les habitués du Petit-Passe-Temps, sincèrement désireux d'éviter le tumulte - -, avaient renoncé à l'usage du mot gaz (Duhamel: Deux hommes 46).* — *la ville d'Abella, fameuse par ses pommes (Meillet-Vendryes: Grammaire comparée 17).* — *toutes les tyrannies conjurées: celle, farouche, de l'argent et celle, caressante et souveraine du foyer (Duhamel: Deux hommes 131).*

## II. L'adjectif suit le substantif après un autre terme intercalé.

*Sur la pelouse mordorée, les ombres s'allongeaient, obliques. (Martin du Gard: Les Thibault, III. I. 201). — Elle revient parfois, furtive, insaisissable (Duhamel: Pierre d'Horeb 8). — Quand elle se releva, meurtrie, les mains et les cheveux salis de boue, mais sans une larme, et serrant toujours son petit panier, la voiture avait grimpé la côte (Daudet: L'Évangéliste 269). — - dans cette ville que traversait, neigeuse et triste, notre fiacre muet (J. Vallès: L'Enfant 91).*

## III. L'adjectif précède immédiatement le substantif au début de la phrase.

*Petit esprit, passionné, violent, aveuglé, lui aussi, par de féroces préjugés de caste, il recueille contre ses ennemis toutes les médisances - - (Bertrand: Louis XIV, 24). — Assise en face de lui et attentive au service, Mademoiselle croisait sur la nappe ses mains minuscules (Martin du Gard: Les Thibault III. I. 190). — Tout à fait différent en ceci de ma mère, grande liseuse, mais qui fredonnait à peine, mon père était véritablement possédé de la danse et du chant (Maurras: Musique 2).*

## IV. L'adjectif précède immédiatement le substantif à l'intérieur de la phrase.

*Il laisse échapper maintenant, ardentes, fougueuses, et comme avides de vivre, les idées sur Paul Claudel (Paul Hazard, Nouv. Litt. 9—4—27). — Jamais elle n'aurait cru qu'il y eût en elle, disponible, et pour ainsi dire toute préparée, tant d'aversion contre un inconnu (Martin du Gard: Les Thibault III. I. 82). — Là, je retrouve aussi, jaunissantes et toutes crispées par la vieillesse, les idées qui vous furent d'une saveur si plaisante (Voisins: Laurier 328).*

### V. Antéposition avec intercalaison.

*Dans la paisible demeure où s'est, méditatif, retiré le poète apparaissent deux figures pâles (A. Fontainas, Merc. Fr. 1—2—27, 662). — De vieux sang provençal, nouveaux comme nos chênes, sensible et ondoyant comme nos tamaris, l'antiquité l'eût reconnu pour un véritable Ligurien (Maurras: Musique 5).*

### VI. Rattachement à un des membres d'une phrase précédente.

*Il commandait à une bande de bandits redoutables, et redoutable lui-même, n'était-il pas capable des pires actions? (Régnier: L'Escapade 232). — Au bord d'une telle journée de l'automne en Lorraine, viennent battre les sombres flots de l'hiver parisien. Mais plus sombres l'entourent les nuages, les neiges et les pluies de toutes nos vies médiocres (Barrès: Amitiés 186).*

### VII. Chiasme.

*Voici, souriant comme Jésus, grassouillet comme Saint Jean, frisé comme son agneau, Alfred de Musset à trois ans. - - A côté, peint par sa mère, Alfred de Vigny dans son bain, rose, lui aussi, et poupin, et rondouillard (J. J. Brousson, Nouv. Litt. 21—5—27).*

## CHAPITRE VI.

### Autres déterminants du substantif.

#### A. Le substantif déterminé par un adjectif pronominal.

Les adjectifs pronominaux et les articles, exception faite des pronoms indéfinis, se placent presque invariablement devant le substantif qu'ils déterminent. Le système est d'une

rigidité à peu près complète et ne se laisse fléchir que grâce à des détours dans les cas où l'idée représentée par l'adjectif pronominal prend plus d'importance, par contraste, nouveauté ou autres raisons, et demande une mise en relief particulière. Prenons cette simple phrase: *Tout cela, c'est à mon avantage*. Pour le sujet parlant, l'intérêt principal de l'énoncé peut tenir aussi bien dans l'adjectif possessif que dans le substantif; cela dépend de la situation. Les langues germaniques marqueront cette différence par un déplacement de l'accent d'intensité qui portera sur le possessif, si c'est ce mot qui est prédicat psychologique; en français une telle accentuation, sans être absolument exclue, est très rare; le plus souvent la différence en question n'est pas marquée du tout; l'ordre automatique prévaut, et la situation seule déterminera l'exacte valeur de la phrase. Si cependant le sujet parlant tient à marquer nettement la valeur prédicative du possessif, il le fera en ajoutant après coup «à moi»: *Tout cela, c'est à mon avantage à moi*, construction qui réalise en même temps les deux ordres, automatique et psychologique<sup>1</sup>. L'invariabilité de la règle qui demande l'antéposition des adjectifs pronominaux nous dispense d'une documentation qui serait absolument oiseuse. Nous nous bornerons donc, pour les différents groupes, à quelques remarques sur des questions de détail.

### I. Les adjectifs possessifs et leurs remplaçants.

Sur la place fixe et sur la construction renforcée à l'aide des pronoms personnels, v. ci-dessus. Ajoutons que la même construction peut satisfaire le besoin de la clarté en précisant le sens du possessif de la troisième personne: *sa grand'mère à lui, à elle*. Quelquefois le pronom est précisé ultérieure-

<sup>1</sup> Cf. I<sup>re</sup> partie p. 199, et Introduction, passim.

ment: *ses idées à lui, Bertrand*; — *les vers de Banville auxquels il joindra des échantillons de sa prose, à lui, Baudelaire* (Raynaud: *Ch. Baudelaire* 225) (cf. SANDFELD: *Pronoms*, p. 192).

La construction dédoublée dans laquelle le pronom personnel précède l'adjectif possessif est une construction thématique, disloquée, pour laquelle on se reportera aux chapitres de la première partie de notre étude (p. 40 et 78, cf. Introduction p. 21), où d'ailleurs les exemples manquent de cette construction thématique particulière: *Je piochais dans le jardin, j'épluchais les légumes, et elle, ses dix doigts ne remuaient que pour arranger des chiffons* (Balzac) (cité et mal expliqué par HAAS: *Neufranzösische Syntax* 198). — *Car moi, ma vie s'accommode de tout* (*id.*, *cit. ibid.*). — *Francis cherche un abri sous la table, et Jean se dissimule dans les plis d'une portière. Elle se lamente: «C'est effrayant! Vous, on voit vos pieds - - et vous, votre tête»* (Fischer: *Dans l'ascenseur* 24, *cit. Biller* 186); v. d'autres exemples: SANDFELD p. 192.

Si le substantif doit être déterminé en même temps par un démonstratif et un possessif, ce dernier s'exprime par un pronom personnel accentué, placé régulièrement après le substantif, la vieille construction: *ce mien serviteur* étant tout à fait sortie de l'usage: *ces paroles de vous, cette fameuse lettre de lui*, etc. (SANDFELD, *ibid.* 174). Dans d'autres cas, on a recours à une courte proposition relative: *cette manie qu'il avait* (*ibid.* p. 194). Le possessif peut se combiner avec «tout», qui le précède: *tout son avoir, toutes ses dettes*, excepté quand tout, au singulier, a le sens de chaque; dans ce cas le remplacement est nécessaire comme pour «chaque»: *toute lettre de lui, chaque mot d'elle*. De même pour «autre»: *n'ayant d'autre argent à elle qu'une petite rente bien insuffisante pour vivre*.

Pour exprimer l'indétermination du substantif auquel se rattache l'idée de possession, la langue possède encore la vieille construction : *un mien ami*, mais elle n'est employée que sporadiquement et le plus souvent par goût de l'archaïsme : *Un sien cousin y était employé* (*Voisins: Laurier 81*, cf. SANDFELD p. 173, PLATTNER III. 2. 82—83)<sup>1</sup>. En général, on se sert d'une des constructions suivantes : *une habitude à moi*, *une habitude que j'ai*, *une de mes habitudes*.

Il est à remarquer que la postposition du possessif dans sa forme accentuée se trouve encore quelquefois : *Elle jouissait de leur amour comme d'une chose sienne* (*Lichtenberger: Rédemption 82*, cité avec d'autres exemples : SANDFELD p. 173).

Avec l'article partitif, l'emploi de l'adjectif possessif n'est pas tout à fait exclu, surtout dans la formule : *de vos nouvelles*. La construction brisée est cependant de beaucoup la plus usitée : *des devoirs de lui*, etc. — *Il y a des phrases de lui, des images qui sont parmi les plus belles réussites de la littérature* (*Nouv. Litt. 3—7—26*)<sup>2</sup>.

Cohésion et disjonction : Les adjectifs possessifs permettent l'intercalaison d'autres adjectifs et celle de noms de nombre : *mon meilleur ami*, *mon plus grand plaisir*, *ta si intéressante communication*, *ses trois premiers livres*, etc. « Feu » précède le possessif : *feu sa mère*, de même quelquefois « défunt » et « pauvre » : *défunt votre grand-père*, *pauvre mon beau-frère* (v. SANDFELD, p. 178, et DAMOURETTE et PICHON :

<sup>1</sup> Dans les rares cas où cette construction se complique par le fait qu'un adjectif antéposé est ajouté, on trouve, à côté de l'ordre qui paraît le plus naturel : *un mien petit cousin* (*Th. Barrière, cit. Plattner III. 2. 83*), l'ordre inverse : *un vieux sien matelot* (*Mérimée: Colomba 4*).

<sup>2</sup> Il va sans dire que « de lui » suit dans ce cas les règles ordinaires qui déterminent la place de la préposition avec régime ; l'antéposition n'est donc pas exclue : *On a conservé de lui des devoirs fort honorables* (*Bertrand: Louis XIV. 78*).

Essai de grammaire II p. 91). Il est à remarquer que la coordination de deux possessifs devant le même substantif n'est possible que lorsqu'on s'exprime dubitativement sur le nombre: *son ou ses frères*. Cette règle, qui nécessite la construction peu claire et assez lourde avec le pronom accentué postposé: *mon nom et le tien*, est un des effets les moins heureux de la rigidité du système.

Si le substantif déterminé par le possessif est un substantif composé, il y a hésitation sur la question de savoir auquel des deux termes du composé se rattachera le possessif; on dira également bien: *le sujet de ma thèse* et *mon sujet de thèse*; *ses amis d'enfance*, *les amis de son enfance*; dans d'autres cas l'une ou l'autre de ces deux constructions s'impose, la solution étant fonction du degré d'unité du groupe. Ce degré d'unité ne se laisse évidemment pas fixer d'une manière objective; il dépend pour chaque combinaison autant du langage individuel du sujet parlant que du rapport logique des deux termes. Nous renvoyons pour les exemples à la riche documentation de M. SANDFELD (p. 180).

## II. Les adjectifs démonstratifs.

Il n'y a aucune exception à l'antéposition. A noter seulement les formes renforcées «ce - - - ci», «ce - - - là», où le second élément se place immédiatement après le substantif<sup>1</sup>. Notons aussi l'existence d'un équivalent de l'adjectif démonstratif, savoir la proposition relative figée: *que voici*, *que voilà*; on s'en sert surtout, mais non pas exclusivement, quand le substantif est déterminé en même temps par un possessif: *le livre que voici*, *mon ami que voilà*.

<sup>1</sup> En danois, la particule «déictique» correspondante fait souvent corps avec l'adjectif démonstratif (dans le langage parlé): *den her Ting*, *det her Spektakel*.

Le démonstratif se laisse séparer du substantif par un adjectif et par un nom de nombre: *ces trois jeunes savants*. «Tout» précède le démonstratif: *toutes ces bêtises*.

### III. Les adjectifs relatifs et interrogatifs.

L'antéposition est la règle absolue; l'intercalaison d'adjectifs et de noms de nombre est possible: *auquel cas, lequel saint homme* — *Quelle jolie femme! quels trois livres choisissez-vous?*

### IV. Les pronoms indéfinis.

Quoi qu'il en soit de la délimitation et de la dénomination exactes de cette classe, qui contient, telle qu'elle est ordinairement constituée, autant de mots définis que de mots indéfinis, elle est représentée d'ordinaire dans les grammaires par des mots ayant un sens numérique plus ou moins précis: zéro, un, nombre indéfini, totalité, et à travers l'idée de «un» le sens aussi d'exemplaire indéfini. Les autres mots de la classe indiquent le résultat d'une comparaison: identité, parenté ou différence. Nous retrouvons ici des catégories dont quelques-unes ont servi déjà à l'étude des adjectifs. Nous y avons mentionné (p. 51) les rapports qui existent entre certains groupes d'adjectifs et les pronoms indéfinis; dans les sens qui nous occupent, les adjectifs sont normalement antéposés. C'est aussi le cas, en règle générale, pour les pronoms indéfinis adjectifs, comme le montrera l'aperçu suivant, dans lequel le plus souvent nous nous bornons à faire ressortir la règle par le moyen d'un ou deux exemples typiques; on verra que nous faisons notre relevé assez compréhensif en y comprenant par exemple quelques locutions figées qui présentent une unité sémantique assez forte et dont le sens les rapproche des autres mots de la classe.



## Négation.

aucun: *il n'y a aucun espoir, sans aucun doute*. La postposition est possible après «sans»; elle a une valeur emphatique: *Maisons assez hautes; tantôt rondes, tantôt cubiques, entassées sans ordre aucun* (Gide, *Nrf.* 1—12—27, 729). — *Et c'est ici le seul cas où l'observation puisse être libre et sans précaution aucune* (Alain: *Système des Beaux-Arts* 9) (v. d'autres exemples: SANDFELD, op. cit. 363—364).

nul: *nul mortel, nulle part*. (Postposé comme adjectif avec le sens de «sans valeur»: *un homme nul*).

pas un: *pas un homme n'apparaît; pas une ville qui ne veuille l'avoir*.

## Exemplaire unique.

un, un seul, le seul: *un homme au moins le sait, un seul jour, le seul avantage* (cf. ci-dessus pp. 75—80 seul, unique).

## Exemplaire indéfini ou pris au hasard.

un: *un jour (ou l'autre), une après-midi de janvier*.

quelque: *quelque jour, quelque ivrogne, quelque impossible espoir*.

certain: *certain beau soir, certaines gens, à (de) certains moments*.

tel, tel ou tel: *dans tel autre cas; rapprocher le basque de telle ou telle autre langue* (cf. SANDFELD p. 351).

je ne sais quel: *avec je ne sais quel monsieur*.

n'importe quel: *à n'importe quel moment*.

quelconque: au contraire des autres indéfinis, ce mot se met d'ordinaire après le substantif: *un métier quelconque, une ville quelconque*. L'antéposition se trouve cependant, mais garde la valeur d'un ordre exceptionnel: *un besoin - - de déplacement, en vue d'une quelconque amélioration des*

*conditions de vie* (E. Martinet, *Rev. Hebd.* 25—6—27, 398). — *Pour assister à un quelconque spectacle, nous savons nous contenter, pendant la queue, du Sandwich qui remplace le dîner* (Le Journal 17—1—27).

Quantité ou nombre indéfini.

quelque: *pendant quelque temps, quelques jours.*

certain: *avec une certaine désinvolture, un certain mépris* (v. ci-dessus p. 72).

différents, divers: *différents cas, divers vieux manuscrits* (v. ci-dessus p. 74).

plusieurs: *plusieurs jours, plusieurs gens, plusieurs beaux livres.*

Totalité.

tout: *tout homme, tout le monde, à tout moment, tout jeune peuple, tout le beau pays, à tous les moments.* Postposé dans la seule expression: *somme toute.*

chaque: *chaque nouvel arrivant, chaque homme, chaque chose.*

Identité, parenté, différence.

même: en français moderne, il y a une différence marquée entre *au même instant* et *à l'instant même*, entre *le même jour* et *le jour même*, etc. Tandis que l'antéposition indique une identification pure et simple (sens tout près de celui d'un démonstratif), la postposition insiste sur l'affirmation de cette identité; elle contient un élément émotif très sensible<sup>1</sup>. On sait que la dernière valeur n'était pas

<sup>1</sup> qui est le point de départ de l'emploi adverbial du mot: *cet homme même, ceux-là même, même ceux-là*. La fonction adverbiale est restée longtemps formellement et réellement confondue avec la fonction primitive; d'ailleurs, les deux fonctions sont toujours très près l'une de l'autre dans

attachée uniquement à la postposition dans la langue du XVII<sup>e</sup> siècle; on trouve encore quelquefois cette liberté dans des auteurs archaïsants, comme dans le chiasme suivant: - - - *son Chrysale, le bon sens même et la même faiblesse* (Faguet: *Le XVII<sup>e</sup> siècle* 284).

tel: *une telle hâte, une telle énergie*. Très rarement, dans ce sens démonstratif, tel se place après le substantif: *Les paroles du Biel me revenaient à l'esprit: «Si tu as besoin de serrer la main d'un homme . . .»*. *J'éprouvais un besoin tel* (Duhamel: *Pierre d'Horeb* 210). Cependant, l'existence d'un terme corrélatif attire souvent «tel» et le fait placer après le substantif. Parfois il y a équilibre entre les deux ordres: *il est dans une telle situation qu'il ne pourra guère en sortir — il est dans une situation telle que - - -*. Dans d'autres cas, la postposition prévaut et amène la formation de locutions adverbiales ou conjonctives: *On entend des mots tels que: «Domino!» «Je vous souffle»* (Tr. Bernard: *Le petit Café I. 1*).<sup>1</sup> — *La critique, telle que la conçoit M. Lasserre* (Massis: *Jugements II. 243*). — *R. G. vous accuse d'avoir exercé sur lui une odieuse pression, telle qu'il en arrive à signer sans savoir ce qu'il signait* (*Le Journal* 22—1—27). Notons cependant que d'autres locutions conjonctives ont généralisé l'antéposition: *de telle sorte que, de telle façon que, de telle manière que*. La postposition est enfin la règle dans l'expression elliptique «tel quel»: *deux chambres telles quelles*.

Pareil, égal, semblable: apparentés pour le sens à bien des cas, et sont souvent interchangeables; ainsi dans l'exemple suivant, l'emploi de «même» adverbe aurait été pour le moins aussi naturel que l'emploi de la forme adjectivale: *Le maître s'impose aux maris mêmes et aux amants* (Paul Chauveau, *Nouv. Litt.* 21—11—32).

<sup>1</sup> Cf., avec omission exceptionnelle de que: *Qu'il s'entretienne avec l'un d'eux, il ne manquera pas d'émailler sa conversation de propos tels: Quand j'avais la gale . . ., Moi qui suis fils de prêtre!* (Raynaud: *Ch. Baudelaire* 285—6).

«même, tel», ces mots se mettent souvent devant le substantif: *Pareil manège se répéta durant plusieurs semaines (Boylesve: Jardin détruit 35)*. — *L'an dernier, à pareille époque il visitait avec elle Montrichard (R. Benjamin: Balzac 321)*. — *C'est idéal, sous un pareil ciel, de manger de pareilles choses (ibid. 233)*. — *Sans un mot de colère ou de complaisance, ce qui dénoterait une égale faiblesse (ibid. 324)*. — *Il nous est donc permis d'observer une égale prudence sur l'avenir de nos relations avec la Turquie nouvelle (Revue Hebd. 14—5—27, 225)*. — -- *quand ils se composent d'un égal nombre de vibrations par seconde (Rousselot: Principes 8)*. — *Même pour une semblable étude, les textes des époques antérieures doivent être allégués à chaque instant (Damourette et Pichon: Essai de grammaire I. 43)*. La postposition n'est cependant pas exclue: *un homme pareil, une excuse pareille; — Toutes, il est vrai, n'intéressent et ne retiennent pas l'admiration à un degré égal (Fontainas, Merc. Fr. 1—11—26, 659)<sup>1</sup>*.

*autre: un autre avantage, une autre fois, d'autres braves gens*. La postposition se trouve assez souvent, quand *autre* a le sens plus nettement qualificatif de «différent» (cf. cet adjectif): *Mais une éducation autre l'eût fait autre (Thibaudet, Rev. Par. 15—8—27, 747)*. — *Cette évolution vers une société autre (Zola: Vérité 655)*. La coordination avec un autre adjectif ou l'existence d'un terme corrélatif amène aussi, régulièrement dans le premier cas, assez souvent dans le second, la postposition: *adjectifs élogieux ou autres; — Ou plutôt: sans doute l'est-il, mais de manière autre que celle où Vigny l'a béatifié (A. Rouveyre, Merc. Fr. 15—10—26, 396)*. — *Ce relief est dû d'ordinaire à une cause autre que la position*

<sup>1</sup> Il va sans dire que les expressions équivalentes «comme celui-là», «comme ça», à cause de leur forme restent postposés: *des qualités comme celles-là, un homme comme ça*.

initiale (Marouzeau: *La phrase à verbe «être» en latin 10*) (cf. les exemples SANDFELD p. 441, NYROP: *Gr. hist.* V, § 409).

## B. Le substantif déterminé par un nom de nombre.

### a) Cardinaux.

La place des cardinaux est fixe en français. Qu'il s'agisse d'un chiffre connu de tous ou de l'interlocuteur (*les cinq sens, vos quatre enfants*) ou d'un chiffre à valeur nettement prédicative (*quel âge avez-vous? — Seize ans.*), l'ordre est le même, complètement automatisé. Pour insister sur le chiffre, on peut se servir parfois d'une périphrase: *Les membres sont au nombre de six cents; — Les cathédrales seules sont au nombre de 140* (Saillens: *Toute la France 321*); *des cathédrales au nombre de 140.*

Cohésion et disjonction: Les fractions ne forment pas groupe avec le nombre entier (comme c'est le cas par exemple dans les langues germaniques): *sept ans et demi, deux livres trois quarts*. Deux chiffres réunis par le moyen de «ou» peuvent former groupe ou rester séparés: *un ou deux ans, un an ou deux*. De même: *de neuf à dix heures ou de neuf heures à dix*. Les adjectifs, y compris premier, dernier, seul, autre, même, s'intercalent entre le cardinal et le substantif: *deux belles journées, les trois premières pages, les dix dernières fois, les deux seules façons de le faire, les trois autres couleurs, les cinq mêmes personnages consulaires.*

Dans l'exemple suivant, la règle ci-dessus énoncée est observée une fois, mais enfreinte aussi une fois: *Dans les derniers six mois, le chiffre a été réduit de quelque 500 millions de marks. - - Mais dans les huit premiers mois de 1930, il y eut un rebondissement* (Pertinax, *Echo de Paris 15—6—31*).

L'infraction à la règle doit sans doute s'expliquer par ce fait que «six mois» constitue une combinaison bien plus usitée que «huit mois» par exemple; il s'agit donc d'un groupe consolidé, représentant une certaine unité de conception (cf. semestre), et par là résistant à l'intercalaison. Voici encore un cas où «premier» précède le nom de nombre: *On voudrait savoir dans quels sentiments - - tous les imperatores - - firent leurs premiers vingt pas sur les pavés assourdissants de la cité de Dieu* (Barrès: *Les Déracinés* 63). L'inversion de l'ordre normal paraît dû ici au souci de ne pas trop accentuer le nom de nombre qui a un sens imprécis et une fonction purement stylistique.

#### b) Ordinaux.

Les ordinaux se mettent aussi régulièrement devant le substantif et permettent l'intercalaison d'adjectifs: *la troisième semaine de mai; le premier beau soir*.

Cependant, s'il s'agit d'un numérotage, l'ordinal peut suivre le substantif: *Premier acte* ou *acte premier, chapitre troisième, tome septième*, etc. (Chiasme: *A la sixième scène de l'acte deuxième des Femmes Savantes, Abel Hermant: Xavier* 51). La postposition est nécessaire dans les cas où les cardinaux remplacent les ordinaux: *chapitre trois, page vingt, salle IX, loge 18, l'an 1600, Louis XIV*<sup>1</sup>. Cette dernière

<sup>1</sup> De même «premier» avec un nom de prince: *Napoléon I<sup>er</sup>*. Cf. - - *cel horrible petit guéridon sur lequel l'empereur premier a signé son abdication* (Donnay: *Education de prince* II.3). Rappelons le fait que «premier» se met régulièrement après le substantif quand c'est un vrai adjectif, ayant le sens de «primordial»: *La consolidation de la paix dans les Balkans est la condition première du maintien de la paix en Europe* (Temps 18—9—26). — *Une lettre de lui avait été la cause première de sa disgrâce* (Maurois: *Ariel* 68). Rappelons aussi les termes philosophiques: *cause première, cause seconde*; c'est peut-être sur ce dernier qu'est modelée cette phrase de VALÉRY: *des relais, - - par le détour desquels une réalité*

règle souffre cependant une exception importante, savoir pour l'indication des dates: *18 mars*, *2 août*, etc. Il est vrai qu'ici substantif et nom de nombre ne forment pas, et surtout n'ont pas formé à l'origine un groupe de subordination (déterminant-déterminé); c'est ce que montre encore la prononciation des noms de nombre, qui ont la forme qu'ils présentent normalement devant une pause; cependant cette prononciation n'est pas la seule qu'on entend actuellement; des liaisons assez nombreuses montrent que les deux mots sont maintenant sentis comme formant une unité.

### C. Le substantif déterminé par un adverbe.

Pour les quelques adverbes qui, régulièrement ou par un emploi elliptique qui fait tomber le verbe, peuvent former avec le substantif un groupe de détermination, l'ordre des termes paraît tout à fait libre; c'est le cas par exemple pour *presque*, *exactement*, *encore*, *au moins*, *seulement*: *un an presque* — *presque un an*<sup>1</sup>; *un jour exactement* — *exactement un jour*; — - *les communistes russes qui ont d'ailleurs repris en Asie exactement la politique du gouvernement tsariste* (Benoît, *Nouv. Litt.* 3—7—26). (Cf. exact, ci-dessus p. 74).

*seconde s'installe* (Valéry: *Regards sur le monde actuel* 89). Dans l'exemple suivant, *second* postposé équivaut à «*seconde manière*»: *Déjà les contes du prince heureux avaient révélé toute la tendresse humaine qu'un goût exalté de raillerie dissimulait en Wilde: La prison décourrait tout entier le Wilde second, le Wilde qui, plus tard, à Berneval, déclarait - - -* (M. Thiébaud, *Rev. Par.* 1—4—27, 712). De même «un» dans le sens de «formant unité, uni»: *La liste n'a pas été faite suivant un principe un* (A. Meillet, *Scientia* XV. 403). — *Cet officier si un et si simple* (Bourget: *Disc.* 168).

<sup>1</sup> Quand l'unité du groupe est assez forte pour former un vrai composé, l'antéposition l'emporte: *la presque-totalité*, *la presque-unanimité*, *presqu'île*.

Aussi se place régulièrement après le substantif: *mon père aussi, elle aussi.*

Nous n'avons relevé que les deux exemples suivants d'antéposition: *Et, aussi lui, il chercha (Chateaubriant: M. des Lourdines 20) — la Charvinière, où par attachement à ses propres souvenirs il avait voulu qu'Anthime fût aussi lui mis en nourrice (ibid. 27).*

Même se place librement avant ou après le substantif: *même les rois, les rois même* (Cf. ci-dessus p. 146 et note).

Jusqu'à, dans la même fonction, garde de son origine prépositionnelle la place fixe devant le substantif: *Il vint jusqu'à des têtes couronnées (Bainville: Jaco 137).*

Les adverbes de degré déterminant des substantifs, suivent les mêmes règles que devant les adjectifs: *si ami du vrai, très homme de lettres, etc.* (cf. ci-dessous).

---



## LIVRE SEPTIÈME.

## Les déterminants de l'adjectif et de l'adverbe.

## CHAPITRE I.

## L'Adjectif et ses déterminants.

## A. Les adverbes de degré.

Parmi les déterminants des adjectifs, les adverbes de degré constituent le groupe central. Ils forment une unité généralement très serrée avec les adjectifs, qu'ils nuancent d'une manière plus ou moins subjective; il y a un parallélisme évident entre les groupes adjectif qualificatif — substantif et adverbe de degré — adjectif: *grande beauté* — *très beau*, *un tel bonheur* — *si heureux*, etc. Pour les deux groupes, l'antéposition est de règle; seulement cette règle comporte moins d'exceptions pour les adverbes que pour les adjectifs; en effet, les adverbes de degré se placent presque invariablement devant les adjectifs: *si heureux*, *très joli*, *fort aimable*, *bien ennuyeux*, *assez médiocre*, *peu recommandable*, *tout proche*, *tout à fait réussi*, *le tout premier temps*<sup>1</sup>, *plus fin*, *moins digne*.

<sup>1</sup> différencié de la valeur adjectivique de «tout» qui demande que «tout» précède l'article: *tout le premier temps*. La différenciation n'est cependant pas complète, puisque à côté de *arriver le tout premier*, on trouve aussi *arriver tout le premier*. Notons que l'équivalent populaire et familier de tout: «tout plein» se met librement après ou avant l'adjectif: *gentil tout plein*; — *mignonne tout plein*; — *Tu es tout plein bonne* (Lavedan: *Beaux dimanches 14*) — *Un beau petit parapluie-aiguille dont je suis tout plein fier* (Lavedan: *Le vieux Marcheur 92*).

Pour tous ces adverbes, la cohésion avec l'adjectif est très forte; les deux composants du groupe sont réunis dans une unité d'accentuation qui empêche en général l'intercalaison d'autres termes<sup>1</sup>. Pour tant et combien, comme pour plus et moins dans les propositions de proportionnalité, la question se présente un peu autrement, v. I<sup>re</sup> partie p. 61—62.

Postposition: La postposition pure et simple est extrêmement rare; nous n'avons relevé qu'un seul cas: *L'Histoire, et même la plus belle, manque de matière; elle est toujours abstraite un peu* (Alain: *Système des Beaux-Arts* 319)<sup>2</sup>. L'exemple suivant, du même auteur, est moins probant, puisqu'il s'agit d'un participe qui garde, malgré sa forme adjectivale, des rapports avec le verbe: *Cet oiseau de belle forme et sans parure, au dos brun, au ventre gris, à l'œil noir, à l'aile traînante un peu, que vous voyez courir sur le sable* (Alain: *Propos sur l'Esthétique* 78).

Si deux adverbes sont coordonnés, la place normale est aussi devant l'adjectif: *trop ou trop peu profond, plus ou moins visible*, etc. Ici cependant la postposition, par l'arrêt dans la pensée que suppose l'opposition des deux termes, paraît un peu plus naturelle, tout en restant l'exception: *Tous sont fous plus ou moins* (Alain: *Propos sur l'Esthétique* 88).

Si plus et moins sont accompagnés d'un complément, comparatif ou autre, trois ordres sont possibles, qu'on trouve tous réalisés. Le plus souvent, l'adverbe reste devant

<sup>1</sup> La cohésion complète est consacrée par l'orthographe dans *bienheureux, malheureux*, et quelques autres adjectifs. Notons aussi l'existence de préfixes de renforcement, tels que *extra-, super-, ultra-, archi-: extrafort, superfin, ultramoderne, archiconnu*, etc.

<sup>2</sup> Cf. *Rêveurs un peu, ils songent à une vaste société des nations fédérant les peuples d'Europe alors libérés* (Perdriel-Vaissière, *Merc. Fr.* 1—3—28, 272).

l'adjectif, tandis que le complément le suit: *plus difficile que cela; moins riche que vous; plus nécessaire que jamais*, etc. Mais l'adverbe peut aussi former avec le complément comparatif un groupe qui précède ou suit l'adjectif, tantôt librement, tantôt avec différenciation du sens: (1) *Il faut organiser une discipline et une méthode plus que jamais nécessaires.* — *La bouteille était plus qu'à moitié vide.* — *Cette belle langue provençale, plus qu'au trois quarts latine* (A. Daudet, cit. Plattner I p. 172). — (2) *Et puis la vie y est chère deux fois plus qu'à Paris* (Balzac, cit. Raynaud: Ch. Baudelaire 133). — *Autour de lui, grondaient des ambitions furieuses, féroces beaucoup plus qu'aujourd'hui* (Bertrand: Louis XIV 89). — *Aujourd'hui (1842), Baudelaire est riche assez pour satisfaire à ses caprices* (Raynaud: Ch. Baudelaire 260).

## B. Les adverbes en -ment.

Employés comme déterminants d'adjectifs, les adverbes en -ment ne se distinguent pas le plus souvent quant au sens des adverbes de degré, dont ils forment des équivalents en principe plus emphatiques, mais en réalité très souvent affaiblis par un emploi excessif. Comme pour le premier groupe d'adverbes, la place normale est avant l'adjectif avec lequel l'adverbe forme un groupe très serré, ne permettant aucune intercalaison<sup>1</sup>. *C'est absolument insensé.* — *Il est complètement fou.* — *C'est extrêmement pénible.* — *C'est rudement bon.* — *Il est tellement mécontent.* — *Il est*

<sup>1</sup> L'exemple suivant n'est pas en contradiction avec cette règle, puisque l'adverbe peut être regardé comme déterminant du verbe: *Il n'y a plus que aprire, dormire -- et une quinzaine d'autres, qui soient absolument restés réfractaires à la désinence -isco* (Bourciez: *Éléments de l. r.* 482). S'il s'agissait d'une phrase parlée, on serait tenté d'expliquer la place de l'adverbe comme l'effet d'une désorganisation due à sa valeur fortement affective, tellement la place immédiatement devant l'adjectif semblerait plus régulière.

*entièrement responsable de l'accident. — Il est pleinement heureux. — J'étais excessivement fier de la connaître. — C'était une période relativement supportable.*

Pour ces adverbess cependant, la postposition n'est pas tout à fait rare; elle sert à augmenter la valeur emphatique de l'adverbe, la place exceptionnelle rendant à celui-ci toute son expressivité primitive; c'est un procédé qui souvent confère au style une note de raffinement très sensible: *Et ce rapprochement me rendit triste, oh! triste infiniment (Mirbeau: Journal d'une f. de ch. 450). — Il reste en arrière, il se sent modeste infiniment (R. Benjamin: Balzac 45). — Depuis que te voilà retrouvé, la vie, la pensée, notre âme, tout me paraît beau, adorable, fertile, inépuissablement (Gide: Porte étroite 131). — Une pièce silencieuse et comme fond de décor les arbres dénudés du boulevard Malesherbes, les automobiles qui passent muettes étrangement (G. Suarez, Rev. Par. 1—3—27, 226). — Il la revit; elle n'était pas belle; mais elle était charmante et aimable infiniment (Mornet: Histoire des grandes œuvres 190). — des néréides à double queue, aux cheveux d'azur, aux lèvres mauves, mais belles infiniment (Voisins: Laurier 206). — Mais par cette marque de dégoût qui lui semblait vive et injurieuse, extrêmement, il ne soulagea ni son cœur - - ni ses sens (ibid. 146)<sup>1</sup>.*

Chiasme: *Voilà quinze jours - - que je te vois infiniment triste et silencieuse obstinément (Donnay: L'autre danger IV. 4).*

Quelquefois un adverbe en -ment a un sens qui le sépare nettement des précédents, puisqu'il contient l'idée d'un rapport; malgré cette différence, la place de l'adverbe reste devant l'adjectif: *Il est naturellement sédentaire (= séden-*

<sup>1</sup> v. d'autres exemples dans H. HULTENBERG: Le renforcement du sens des adjectifs et des adverbess, Upsal 1903, p. 13—14.

taire de son naturel). — *Les langues indoeuropéennes géographiquement voisines ont fréquemment en commun des traits caractéristiques* (= voisines au point de vue de la géographie, Meillet-Vendryes: *Grammaire comp.* 5). — *Je ferai tout ce qui est humainement possible* (= possible à un homme). — On voit que dans le dernier cas, l'adverbe est très nettement l'équivalent d'un complément (cf. ci-dessous).

### C. Les adverbes subjectifs et les adverbes de temps.

Les adverbes subjectifs tels que: peut-être, sans doute, heureusement, en tout cas, en somme, etc., qui déterminent en général la phrase entière (cf. I<sup>re</sup> partie p. 230 sqq.), peuvent se rattacher aussi à un adjectif. Ils se placent librement avant ou après l'adjectif, avec lequel ils forment un groupe assez relâché; il est à remarquer que la postposition de l'adverbe renforce le caractère appositionnel de l'adjectif: *Un projet sans doute irréalisable; un projet, irréalisable sans doute; — des capitaux malheureusement inexistant; des capitaux, inexistant malheureusement; — des moyens probablement insuffisants; des moyens, insuffisants probablement; — une répartition en somme arbitraire; une répartition, arbitraire en somme, etc.*

Les adverbes de temps se placent aussi avec une certaine liberté; la tendance à l'antéposition y paraît cependant la plus forte: *un homme encore jeune; un homme, jeune encore; — une idée déjà vieille; une idée, vieille déjà; — un accord toujours facile.*

### D. Les déterminants en forme de compléments.

Très souvent, l'adjectif est déterminé par le moyen d'un complément de comparaison ou par une préposition avec

régime indiquant quelque rapport, manière, domaine, limite; ce complément est normalement postposé: *intraitable comme son père, libre de ses actes, prêt à tout, prodigue de conseils, adroit de ses mains, exempt d'impôt, digne de louange, etc.*<sup>1</sup>

Ces différents compléments servent en grande partie aux mêmes fins que les adverbes de degré et de manière; s'ils restent pourtant normalement postposés, c'est un effet direct de leur forme et de la rigidité du système grammatical:

(1) *beau comme un dieu; — blanc comme neige; — fier comme Artaban; — méchant comme la gale; — jolie comme tout.*

(2) *belle à ravir; — jolie à croquer; — laide à faire peur.*

(3) *important entre tous; — nécessaire au premier chef; — exact au dernier point; — indulgent jusqu'à la faiblesse; — systématique au possible; — nécessaire au plus haut degré.*

(4) *sédentaire de son naturel; — impossible à tout point de vue.*

Pour quelques-uns de ces compléments cependant, surtout de ceux des groupes (3) et (4), l'antéposition n'est pas exclue: *Ce jour, entre tous bienheureux (Lavedan: Lydie 12). — - - combien, depuis des jours, je l'avais jugée entre toutes désirable (Le Journal 18—7—99).* On peut faire remarquer que la limite n'est pas nette qui sépare la fonction déterminative de celle de complément de phrase; témoin les deux exemples d'antéposition que voici: *Il est de son naturel sédentaire et un peu casanier (Sainte-Beuve, cit. Massis: Jugements II 242). — - - soutinrent que la gravure reproduisait le renne de Brehm, ce qui était parfaitement, à tout point de vue, absurde (J. Loth, Merc. Fr. 1—3—27, 310).* L'équivalence du terme «de sa nature» avec l'adverbe «naturelle-

<sup>1</sup> Syntaxe figéc: *de guerre lasse.*

ment», celle, un peu moins absolue, du terme «à tout point de vue» avec l'adverbe qui le précède immédiatement, suffisent pour motiver leur classification comme déterminants d'adjectifs; d'autre part, la possibilité de placer les mêmes termes assez librement dans la phrase, en tête, au milieu, ou à la fin, nous montre que la fonction de complément de phrase se réalise tout aussi facilement, sinon plus.

Il y a quelques locutions adverbiales emphatiques qui se placent régulièrement devant l'adjectif, à savoir «on ne peut plus», «tout ce qu'il y a de» et «des plus»: *Elle est on ne peut plus jolie; c'est tout ce qu'il y a de charmant; nous y avons passé quelques moments des plus délicieux*<sup>1</sup>.

Une forme particulière de la détermination d'un adjectif est celle qui est faite à l'aide d'un infinitif précédé de la préposition «à»<sup>2</sup>: *facile à dire, bon à boire, impossible à jouer, impossible à aborder, difficile à digérer*. L'ordre des termes de ce groupe est absolument fixe; il est à remarquer qu'il existe deux constructions équivalentes qui donnent à la langue une très grande souplesse pour l'expression de ce rapport; voici les trois constructions en concurrence: *facile à aborder — facilement abordable — d'un abord facile*. Dans d'autres cas, un seul adjectif dérivé suffit à rendre la même idée. Les quatre constructions ne forment pas un système complet, s'étendant à toutes les combinaisons possibles;

<sup>1</sup> Par son origine partitive, cette dernière locution suppose un adjectif au pluriel; on trouve pourtant assez fréquemment l'adjectif au singulier, signe d'une analyse portant sur le fond et non pas sur la forme de l'expression et pour laquelle «des plus» est l'équivalent exact de «bien, tout à fait», ce qui en fait un adverbe de degré nouveau: *Le Conseil municipal a tenu vendredi, devant un auditoire des plus restreint, une séance, paraît-il, sans précédent dans les Annales de Dieppe (Le Progrès Social, 10—9—32)*.

<sup>2</sup> en langue parlée, «pour» remplace quelquefois «à»: *C'est difficile pour jouer (Phrase entendue)*.

suivant les cas, une seule, ou deux, ou trois de ces constructions sont possibles :

(1) *facile à dire.*

(2) *bon à boire — potable; difficile à digérer — indigeste; difficile à trouver — difficilement trouvable;*

(3) *facile à réaliser — facilement réalisable — d'une réalisation facile; difficile à expliquer — difficilement explicable — d'une explication difficile.*

L'ordre des composants, qui est absolument fixe pour la première construction, varie très peu pour les deux autres; on trouve cependant quelquefois l'adverbe postposé comme dans les deux exemples que voici: *Le trait est tracé très proprement, le mot barré n'est jamais illisible; presque toujours il est lisible fort aisément* (*Strowski: Introduction à l'édition des Œuvres de Montaigne p. XV*). — *C'est une suite de poèmes mouvants et colorés, d'un souffle assez soutenu, et marquant par emblèmes lisibles aisément la destinée sentimentale ou psychique de l'homme* (*A. Fontainas, Merc. Fr. 1—12—27, 408*).

Le complément indirect d'une phrase nominale (v. 1<sup>re</sup> partie p. 174) peut déterminer aussi un adjectif épithète; sa place normale est après le substantif: *un mari en tous points semblable à M. Vatinelle; — une méthode nécessaire pour l'assimilation des auteurs* (*Merc. Fr. 1—10—26, 154*); — *un principe étranger à nous* (*Massis: Jugements II 147*); — *une femme supérieure à lui*. Si le complément en question est un pronom, l'antéposition est cependant assez usitée en langue littéraire: *une danse pour nous toute nouvelle* (*Temps 3—7—26*); — - - *ne les obligent à aucun acte, à aucune abstention, quant à eux mauvais* (*Action Française 25—1—27*); — *pour des raisons, à lui sans doute particulières* (*Régnier: L'escapade 149*); — *ces considérations pour moi déprimantes* (*Boylesve:*



*Le Jardin détruit* 81); — un langage à eux particulier (*ibid.* 321). Cet ordre se trouve surtout lorsque le complément appartient à un participe employé sans verbe auxiliaire: *pour des raisons de moi connues*; — *la disparition des sommes à lui confiées* (*Echo de Paris* 28—2—26). — *les propos à lui prêtés* (*Ami du Lettré* 1926, 71). — *pour rendre à leurs parents la visite à lui faite* (*Régnier: L'Escapade* 48). — *neuf questions captieuses à lui soumises* (*Le Temps* 24—7—26).

Dans la langue de tous les jours, on dira le plus souvent ou bien simplement: *un langage particulier*, ou bien: *un langage qui leur est particulier*; *les propos qu'on lui prête*, etc.; c'est sans doute sur le schéma du dernier exemple que s'appuie la construction raccourcie avec antéposition. La postposition du complément se trouve aussi, mais assez rarement, croyons-nous, à moins qu'on ne veuille insister particulièrement sur l'idée représentée par le pronom; voici un exemple où il n'y a pas d'accent particulier sur le pronom: *L'impulsion initiale suffit, au moins pour les actes bien connus de nous* (*Delacroix: Le Langage et la pensée* 404).

## CHAPITRE II.

### L'adverbe et ses déterminants.

Les adverbes et constructions adverbiales peuvent être déterminés seulement par d'autres adverbes. Le plus souvent, ce sont des adverbes de degré, qui se placent invariablement avant le déterminé, sans intercalaison possible<sup>1</sup>: *très bien*, *assez agréablement*, *extrêmement souvent*, *de plus en plus mal*, *bien plus gentiment*, *tout à fait au hasard*, *bien*

<sup>1</sup> La phrase suivante, où il y a intercalaison, est certainement irrégulière, chaotique: *Je n'allais pas tout à fait à Lyon sans vues* (*J. J. Rousseau: Confessions I. 217*).

*avant la guerre*, etc. L'adverbe ne peut suivre que dans les cas où il est ajouté après coup et où il n'y a donc pas unité de construction: *Cela va mal, de plus en plus!* — *Il chante faux, affreusement!*

Un adverbe peut flotter entre l'attachement au verbe et à un adverbe ou une locution adverbiale; ainsi, dans le dernier des deux exemples suivants, qui n'est peut-être pas très régulier, «bien» se rattache au verbe mais pourrait précéder aussi «dans la main» immédiatement: *Il a relativement gagné peu d'argent (Des Granges: Litt. fr. 336).* — *Attendez, il faut avoir bien ma petite troupe dans la main (Tr. Bernard: Petit Café II. 8).*

La même incertitude dans la constitution du groupe adverbe + adverbe existe pour quelques autres adverbes, qui n'ont pas généralisé l'antéposition immédiate:

«Encore» se place librement avant ou après l'adverbe qu'il détermine: *encore plus — plus encore, encore davantage — davantage encore; encore aujourd'hui — aujourd'hui encore; encore souvent — souvent encore.* A l'origine, «encore» ne forme pas groupe avec l'adverbe; de sa fonction primitive de déterminant de phrase, il garde une certaine liberté d'allure, vis-à-vis de «plus» par exemple, témoin cette phrase de Sechehaye (Programme et méthode de la ling. théor. 29): *Ici le facteur grammatical, la règle joue encore un rôle plus évident (= joue un rôle plus évident encore = joue un rôle encore plus évident).* Des trois ordres possibles, c'est cependant celui qui représente le groupe le plus uni de détermination adverbe + adverbe qui est l'ordre le plus naturel.

«Toujours» peut former groupe de détermination avec «plus» (= de plus en plus) et tend dans ce cas à précéder immédiatement le déterminé: *il ira, n'en doutez pas, toujours plus avant.* La séparation reste cependant toujours possible:

*Silvain se glissait le long de la muraille, tâchant d'échapper à ces choses, mais toujours il allait plus avant dans la caverne (Voisins: Laurier 308).*

«Seulement» peut précéder ou suivre un adverbe de temps qu'il détermine: *c'est aujourd'hui seulement, c'est seulement aujourd'hui*; — *cette faïence fine - - fut réinventée par des potiers anglais, seulement à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle (Hallays: Touraine 175).* — *Tu t'en aperçois seulement aujourd'hui? (Duhamel: Deux hommes 70).*

Pour les rapports de place entre quelques adverbes et la négation, v. ci-dessous p. 201—202.

Par le fait que l'adverbe qui détermine un autre adverbe ou une construction adverbiale précède le déterminé, tandis que l'adverbe déterminant le verbe suit celui-ci, des cas peuvent se présenter où il y aura équivoque: *Milan où il a vécu longtemps avant la guerre* (cf. ci-dessous p. 176, note 2).

## LIVRE HUITIÈME.

## Les déterminants du verbe.

Nous avons dit déjà, dans notre première partie (p. 208, cf. p. 222—224), au chapitre sur les compléments circonstanciels, combien les limites entre les catégories complément et déterminant sont peu tranchées, et nous avons donné dans ce chapitre un certain nombre d'exemples destinés à faire sentir la liaison<sup>1</sup>. Rappelons que si beaucoup d'équivalences comme la suivante: avec obstination-obstinément montrent pour le système synchronique la parenté en question<sup>2</sup>, l'histoire même des adverbes en -ment représente le changement du complément circonstanciel en adverbe; l'idée contenue dans le complément primitif et qui appartenait indistinctement à l'idée du sujet agissant et à celle de l'action, s'est rattachée plus intimement au verbe; un mouvement s'est fait d'un groupement plus relâché à un groupe-

<sup>1</sup> Parmi ces exemples, un en particulier (*arriver à bon port-arriver heureusement*, avec un complément de lieu précis) faisait sentir la liaison entre les deux catégories, puisqu'il représentait l'évolution de l'une à l'autre, prise sur le vif. Voici deux autres exemples de la même évolution:

*Je suis sang et eau pour voir si du Japon  
Il viendrait à bon port au fail de son chapon*  
(*Racine: Plaideurs v. 689-690*).

*Pourvu qu'il fût arrivé à bon port à Bourgeois et de là à la Chasarderie!* (*Régner: L'Escapade 144*).

<sup>2</sup> exploitée en stylistique, surtout pour éviter les adverbes en -ment: *regarder d'un œil favorable* — *regarder favorablement* (v. Legrand p. 171).

ment plus resserré, et c'est justement ce que nous entendons par un changement de complément en déterminant. Cela n'implique aucunement que la différence qui, au point de vue de la forme, sépare *il dort tranquillement* de *il dort tranquille*, ait toujours pour équivalent psychique une distinction nette entre le rattachement de l'idée de tranquille à l'action et son rattachement à la personne.

Les combinaisons suivantes montrent d'autres parentés de catégories grammaticales: *son travail est obstiné — son travail obstiné — il travaille obstinément; la marche est pénible — une marche pénible — on marche péniblement*. C'est ici la fonction prédicative de l'adverbe qui est mise en lumière<sup>1</sup>; mais en ajoutant à la série ci-dessus encore un terme de comparaison: *il s'obstine à travailler*, nous retrouvons le groupe verbe-complément, mais avec renversement des rapports entre les deux membres du groupe; comparez: *garder toujours — continuer à garder*<sup>2</sup>.

Les adverbes en -ment ne forment pas nécessairement un groupe très serré avec le verbe de la phrase; le plus souvent c'est le cas, mais là encore il y a des degrés. Plus que ces adverbes, les adverbes d'évaluation et de degré les plus usuels: bien, mieux, très, si, etc. se combinent intimement avec le verbe jusqu'à former avec celui-ci un groupe presque indissoluble.

Adverbes d'évaluation, de degré et de mode forment les groupes de beaucoup les plus importants parmi les déter-

<sup>1</sup> Comparez JESPERSEN: *Philosophy of Grammar* (The three ranks). L'exemple suivant montre l'utilisation stylistique de l'équivalence; c'est toujours l'élimination des adverbes en -ment qui est la préoccupation de l'écrivain: *Baratin le fils, qui portait le prénom d'Anatole, avait Joseph Fenouil en détestation secrète mais ardente et particulière* (Bainville: *Jaco* 244). (Cf. aussi les exemples de Legrand, p. 166).

<sup>2</sup> Cf. Legrand p. 165.

minants du verbe. Les autres adverbes et locutions adverbiales gardent souvent plus d'indépendance vis-à-vis du verbe; ils restent dans beaucoup de cas des compléments de phrase; nous les ferons entrer dans nos séries d'exemples dans la mesure où ils peuvent être regardés comme des déterminants du verbe, ou du moins comme des cas intermédiaires pouvant servir à faire sentir la liaison des deux chapitres de notre étude.

## CHAPITRE I.

### Place des déterminants auprès des formes simples du verbe.

#### A. Ordre habituel: verbe — adverbe.

La place normale du déterminant est après le verbe: *Il parle bien. — Vous comprenez mal. — Je vois mieux maintenant. — Il dort trop. — Elle nous oublie complètement. — Elle chante admirablement. — Parlez bas. — Vous vous affligez outre mesure. — Il la jugeait avec équité. — Vous vous sauvez comme ça? — Il va bon train. — Salavin parla longtemps sur ces divers thèmes (Duhamel: Deux hommes 189). — On l'attendait de pied ferme, on s'y préparait longuement et on la regardait bien en face, quand elle était là (Bertrand: Louis XIV 377).*

#### B. Cohésion et disjonction.

Le verbe peut être séparé de l'adverbe postposé par une pause qui fait de l'adverbe une unité plus indépendante et plus accentuée: *Des portes obscures se sont fermées derrière lui, secrètement (Voisins: Laurier 68). — M. de Margonne acquiesça de la tête, tristement (R. Benjamin: Balzac 236). — Il baissa la tête et regarda le parquet, obstinément, comme*

*dans une eau profonde* (*Chateaubriant: M. de Lourdines 37*). En dehors de ces cas particuliers, l'adverbe forme une unité assez étroite avec le verbe; c'est surtout le cas pour les adverbes d'évaluation et de degré les plus usuels, qui se placent normalement, quand le verbe est suivi de compléments, avant ces derniers, sauf les cas où il s'agit du complément pronominal d'un impératif, qui forme un groupe indissoluble avec le verbe: *Regardez-moi bien! porte-le doucement!*<sup>1</sup> La cohésion du groupe est renforcée par le contact direct des deux membres du groupe qui ne se réalise pas seulement lorsque le verbe est employé sans complément, mais aussi quand le complément, pronominal, est antéposé. Sauf pour le rapport de l'adverbe avec un complément pronominal, il est impossible de donner des règles précises; le degré de cohésion entre le verbe et les deux termes en collision varie pour chaque mot et chaque combinaison. Pour les adverbes il va de la forte unité des adverbes courts d'évaluation et de degré à l'indépendance relative des adverbes accompagnés eux-mêmes de compléments, ou simplement ajoutés après coup, et séparés du reste de la phrase par une pause. Les compléments aussi présentent des degrés d'unité très variés avec le verbe (cf. I<sup>re</sup> partie, passim). C'est donc un jeu très compliqué de forces en conflit dont les résultantes ne se laissent pas définir d'une manière précise.

Nous ne donnons ici que des séries d'exemples assez courtes, indiquant les deux ordres en concurrence, sans en approfondir l'étude.

<sup>1</sup> Meme en langage poétique, la rupture de ce groupe est à regarder comme une exception tout à fait rare; en voici un exemple:

*Terre trouble ... et mêlée à l'algue, porte-moi,  
 Porte doucement moi ... Ma faiblesse de neige  
 Marchera-t-elle tant qu'elle trouve son piège!*  
 (Paul Valéry: *La jeune Parque, Poésies 89*).

L'adverbe suit le verbe immédiatement: *Je vois bien la difficulté.* — *Je connaissais mal Paris.* — *Il se tira honnêtement de cette situation difficile.* — *Moïse au contraire appréciait à l'extrême les qualités féminines de la France* (Giraudoux: *Bella* 83). — - - *un bassin de terre où elle frottait vigoureusement quelque chose avec un morceau de savon* (Boylesve: *L'Enfant à la balustrade* 148).

L'ordre en question ne suppose pas nécessairement l'unité d'accent des deux premiers termes, du moins lorsqu'il s'agit non pas d'un adverbe simple, mais d'une locution adverbiale; voici deux phrases dans lesquelles la construction comporte une pause qui fait de la locution adverbiale un instrument de disjonction: *Ainsi nous pénétrons, d'un coup, au plus vif de notre problème.* — *Dans son dernier livre, l'auteur définit, avec un rare bonheur, ce singulier état d'esprit.*

Un complément ou un autre membre de phrase s'intercale entre le verbe et l'adverbe: *Il regarde le plafond longuement.* — *Il se tirera d'affaire facilement.* — *Il ouvre les yeux lentement.* — *Anthime, arrêté, appuyé sur le pommeau de sa selle, considérait tout cela avec indifférence* (Chateaubriant: *M. de Lourdines* 101). — *Je levais les yeux à peine* (Boylesve: *Le meilleur ami* 1). — *L'histoire, comme on l'a dit, enchaîne autrement les actions; mais elle part des actions toujours, et ne remonte aux causes, idées, sentiments ou passions, que d'après les discours et les écrits* (Alain: *Système des beaux-arts* 319).

L'élément disjonctif est quelquefois un adverbe subjectif; souvent, c'est «tout» en apposition au sujet ou à un complément pronominal: *Les apraxies banales se rencontrent du reste fréquemment avec les aphasies* (Delacroix: *Le Langage et la pensée* 519). — *Ils travaillent tous admirablement.* — *Il les perdait toutes de la même façon.*



Les adverbes qui sont intimement liés au verbe peuvent s'en détacher, s'ils ont eux-mêmes des déterminants ou compléments qui leur donnent plus de corps et un sens plus énergique ou plus nuancé; le complément du verbe s'intercale ici plus facilement entre le verbe et le groupe adverbial, sans que cet ordre soit d'ailleurs obligatoire: *je connais cette question dssez bien (trop bien, mieux que personne)*.

### C. L'ordre: adverbe — verbe.

Si l'ordre verbe-adverbe doit être regardé comme l'ordre habituel, l'ordre inverse, qui fait de l'adverbe le premier membre du groupe, est loin d'être rare. C'est un ordre émotif, comme on le constatera facilement rien qu'en examinant quels sont les adverbes les plus souvent antéposés. Chargé d'une forte émotion, l'adverbe se place naturellement en tête de la phrase, construction impulsive ou emphatique selon les cas<sup>1</sup>:

*Lentement, Anne-Claude s'avança (Régnier: L'Escapade 259). — Lentement, il traverse la pénombre parfumée (Voisins: Laurier 68). — Or un matin, on découvrit la mer. Brusquement elle se révéla aux yeux de Sylvius, derrière un bouquet de pins (ibid. 194). — J'errai une heure ou deux sur les quais. Brusquement le désir me saisit d'aller surprendre Alissa (Gide: La porte étroite 24). — Péniblement, elle s'avançait (Chateau-*

<sup>1</sup> A cette catégorie appartient l'antéposition par opposition de plus, moins, mieux, d'où est sortie la construction régulière des propositions de proportionnalité: *Plus on le dit, plus on le croit. — Mieux on le connaît, et plus on l'aime.* (etc., v. exx. Ire partie pp. 62—63, SANDFELD-JENSEN: *Bisætningerne* § 186).

·L'antéposition par rattachement à la phrase précédente, très commune par exemple avec «ainsi» et les comparatifs (plus encore, mieux que cela, etc.), est rappelée ici pour mémoire; elle trouve sa place parmi les autres cas de rattachement traités dans la première partie (p. 213; on trouvera des exemples avec «ainsi» en tête de la phrase à la page 108).

briant: *M. des Lourdines* 35). — *Tristement*, le jeune homme s'éloigna en sens contraire (*Voisins: Laurier* 271). — *Pour la première fois*, il écoutait la musique des choses. *Insensiblement*, il en comprenait mieux l'harmonie, et ce fut un innombrable orchestre (*ibid.* 358). — *Constamment à travers les larmes* il sourit (*Martial-Piéchaud, Rev. Hebd.* 21—5—27, 374). — *Ingénument, follement, Roberte et Jean ont tenu à redevenir amants dans la même auberge de Dieppe où ils avaient jadis échangé leurs premières caresses* (*id. ibid.* 374). — *A toutes ces plaintes de sa femme, il répondait avec une constante bonne humeur. Doucement, tendrement, il la caressait et la consolait* (*Maurois: Ariel* 376). — *Longtemps elle suivit des yeux, parmi les arbres, la traînée lumineuse qui devançait la voiture dans la nuit* (*Martin du Gard: Les Thibault III.* 1. 225). — *Longtemps, il resta ainsi, plongé dans une immobilité complète* (*Chateaubriant: M. des Lourdines* 43). — *Souvent elle allait vers la fenêtre comme pour voir s'il n'arrivait pas quelqu'un passionnément attendu* (*Régnier: L'Escapade* 163). — *Souvent il allait s'asseoir près de quelque chute d'eau ombragée pour lire les lettres de ses amis* (*Maurois: Ariel* 66)<sup>1</sup>.

Le même ordre se retrouve dans des propositions subordonnées, avec cette modification nécessaire que l'adverbe suit naturellement les mots à place privilégiée qui ouvrent les subordonnées:<sup>2</sup> *Ils allaient partir quand brusquement*

<sup>1</sup> On voit que souvent une virgule après l'adverbe antéposé indique l'indépendance relative du mot par rapport au reste de la phrase. Cette indépendance peut devenir complète, l'adverbe en question pouvant former une phrase à terme unique, comme dans l'exemple suivant: *Il cueillit la fleur entre les doigts de la reine, puis, à Sylvins «Vivement! dit-il, cher apôtre, frappons du pied, montons, quittons ces lieux!»* (*Voisins: Laurier* 211).

<sup>2</sup> Notons que dans un cas particulier, c'est la présence même d'un tel mot à place privilégiée qui attire l'adverbe, savoir après «combien»: *Une telle variété de types et de style montre combien peu la statuaire*

*un violent accès de dysenterie se déclare* (Maurois: *Ariel* 259). —  
 - - *Je déclare qu'immédiatement et tout seul je vais aller  
 chercher le seau de jardin* (Barrès: *Amitiés* 63). — *Au sortir  
 du wagon-lit qui, doucement, de Constantinople à Angora  
 berça la rêverie si chère* - - (B. Georges-Gaulis, *Rev. Hebd.*  
 14—5—27, 197). — *La gloire, il la mérite cependant, celui qui  
 si noblement la désire* (P. Fierens, *Nouv. Litt.* 3—7—26). —  
 - - *louable tradition que fidèlement elles cultivent* (Cambon:  
*Lyon* 216). — *Jamais, vis-à-vis d'elle, il ne saurait être na-  
 turel; et il n'y avait personne avec qui plus ardemment il eût  
 désiré l'être* (Martin du Gard: *Les Thibault III. I.* 231). —  
*La vie qu'avec tant de ferveur il aimait s'est retirée de lui*  
 (G. Brunet, *Merc. Fr.* 15—3—28, 594). — *Le village était  
 encore loin, dont faiblement parvenait jusqu'à nous le son  
 angélique des cloches* (Gide: *Si le grain ne meurt* 39). —  
*C'est donc vers le langage - - que spontanément s'oriente la  
 pensée* (Delacroix: *Le Langage et la pensée* 406). — - - *parce  
 que sans cesse il s'interrompait, croyant entendre quelque  
 chose* (Chateaubriant: *M. des Lourdines* 144). — *La précision,  
 le scrupule que met Rivière à ne rien celer de cette «dangereuse  
 vertu» nous éclaire sur ce que trop souvent elle dissimule*  
 (Massis: *Jugements II.* 91).

Plusieurs des exemples cités, le dernier entre autres, montrent que cet ordre comporte la mise en relief non gothique se laisse enfermer en des formules - - (Hourticq: *France* 82). Cette antéposition par formation de groupe est étroitement apparentée à celles mentionnées dans la première partie pp. 62 et 163; elle n'est cependant pas nécessaire, les deux adverbes pouvant rester chacun à sa place normale: *Mais avec ses défauts, combien ce livre si riche, si pathétique, apporte plus à l'esprit que maint roman adroit et creux!* (S. Ratel, *Nouv. Litt.* 6—8—32). On constate aussi la formation de groupe avec «si»: *si peu pouvait-on comprendre d'où cette voix était issue* (Voisins: *Laurier* 296). Ici cependant la postposition des deux adverbes est plus normale dans la plupart des cas: *Nous le voyons si peu*. Mais il est impossible de séparer les deux adverbes.

seulement de l'adverbe, mais en même temps du verbe, si ce dernier par l'interversion des termes se trouve en fin de phrase.

L'adverbe antéposé peut suivre un complément circonstanciel: *Et ce soir, tristement, il regardait la Charvinière (Chateaubriant: M. des Lourdines 26). — Les trois premiers jours, réellement il avait souffert (ibid. 94). — Aux sons de leur lente musique, lentement, ils descendirent la côte, tenant à la main de grands bâtons qu'enguirlandait du lierre (Voisins: Laurier 288). — Et, pour y réussir, déjà faut-il le désirer (Gide: Si le grain 361).*

L'adverbe peut enfin se placer, toujours avec la même valeur affective, entre le sujet nominal et le verbe: *Le père obstinément se tait (R. Benjamin: Balzac 29). — Mais la nature intime, l'esprit de la religion catholique profondément lui échappent (Massis: Jugements I. 230). — -- une grande vérité --, celle-là même que les Amorandes mystérieusement nous proposent (ibid. II. 233). — La rêverie affective volontiers se projette en images (Delacroix: Le Langage et la pensée 377). — Mais sa raison sans cesse lutte et souvent l'emporte contre son cœur (Gide: Symphonie pastorale 22). — Alors que M. Caillaux, très courageusement, luttait à Washington pour obtenir la clause de sauvegarde -- (Discours de Franklin-Bouillon, v. Temps 9—7—26).*

Cet ordre est particulièrement employé devant le dernier de deux verbes coordonnés sans répétition du sujet: *Il s'avança et lentement recula. — Il s'accroupit, tira sa longue pipe, et gravement se mit à fumer (Benoît: L'Atlantide). — Il le sortit de sa poche et, machinalement, se mit à l'allumer (Kessel: Les Captifs 196, cit. Kuttner p. 77). — Les jours venaient tristement et tristement s'en allaient. On voit par le premier et par le dernier exemple que l'ordre peut s'ap-*

puyer ici quelquefois sur le désir d'éviter des équivoques et quelquefois sur l'attirance vers le chiasme.

Chiasme: *Elle y parvenait de moins en moins aisément ; et comme une alouette voletant au miroir, de plus en plus souvent son attention se laissait happer par ce regard tenace (Martin du Gard: Les Thibault III. I. 89). — Nous allions ensemble à l'hôpital; ensemble nous déjeunions, le plus souvent (Duhamel: Pierre d'Horeb 174). — Les heures passaient monotones, et, dans les grandes régions vides du dehors, lentement la lumière changeait (Pierre Loti: Pêcheur d'Islande 12).*

Il est à remarquer que les adverbes d'évaluation et de degré ordinaires ne participent pas normalement de la possibilité d'une antéposition affective libre; sauf les cas mentionnés ci-dessus (p. 169 note 1) et ceux que nous allons prendre en considération tout de suite, ces adverbes (bien, mal, mieux, plus, peu, trop, etc.) se mettent toujours après le verbe<sup>1</sup>. Le fait qu'ils forment une unité de conception très forte avec le mot qu'ils déterminent, explique assez qu'ils ne peuvent pas se placer à part en tête de la phrase, séparés du verbe. Pour ce qui est de la place immédiatement avant le verbe, qui théoriquement serait à prévoir puisqu'il correspondrait exactement à l'ordre normal dans d'autres groupes à forte unité: mot affectif + mot intellectif, cet ordre créerait ici des cas nombreux de conflit, à cause de l'unité encore plus forte des pronoms antéposés avec le verbe. C'est sans doute ce conflit qui a écarté la possibilité d'antéposition; deux arguments précis peuvent être allégués en faveur de cette explication: 1) On trouve l'antéposition dans les cas où le verbe est employé encore sans pronom: *Mieux vaut (cf. il vaut mieux), peu s'en faut (cf. il*

<sup>1</sup> Syntaxe figée à part: *Qui trop embrasse, mal étreint.*

*s'en faut (de) peu*), *peu importe* (cf. *il importe peu*), *bien (mal) lui en prend*, etc.<sup>1</sup>; 2) l'infinitif et le participe admettent l'antéposition (v. ci-dessous).

Si un adverbe qui d'ordinaire est lié indissolublement au verbe est accompagné d'un complément, il retrouve sa liberté et peut se placer en tête de la phrase (cf. ci-dessus p. 168—169): *Mieux que moi, elle sait être heureuse* (Duhamel: *Deux hommes* 157). — *Nous ne pouvons résister au plaisir de transcrire ici une page entière du livre. Mieux que toutes les analyses, elle donnera une idée du ton inimitable dans lequel il est écrit* (P. Varillon, *Rev. Hebd.* 2—4—27, p. 103)<sup>2</sup>.

## CHAPITRE II.

### Place des déterminants auprès de l'infinitif et des participes.

Les adverbes se comportent, lorsqu'ils sont rattachés à un participe ou à un adjectif, un peu autrement qu'avec les formes simples du verbe; c'est qu'il y a ici, comme nous venons de l'indiquer, un groupe de cohésion de moins avec lequel notre groupe puisse entrer en collision. Les différences de comportement concernent surtout les adverbes de degré; car pour les autres adverbes, les règles générales restent à peu près les mêmes. La postposition est donc, pour ces derniers, l'ordre normal, tandis que l'antéposition

<sup>1</sup> Très rarement, on trouve une antéposition emphatique avec sujet pronominal postposé; nous n'avons relevé qu'un seul exemple de cet ordre libre, et aucun avec sujet nominal: *Et l'Aiglon, déplumé en oison meurt, écrasé sous la croix de son hérédité surhumaine. Et bien fait-il, car --* (J. J. Brousson, *Nouv. Litt.* 6—8—32).

<sup>2</sup> A rapprocher de cette construction apparentée: *Pas plus que Voltaire, l'auteur de Jaco n'a d'illusions sur l'homme* (*ibid.* 104).

possède une valeur émotive (impulsive ou emphatique) qui varie avec les différents adverbes, dont l'antéposition s'est plus ou moins banalisée, et qui est d'ailleurs assez faible avec les participes passés; car on sait que ces derniers sont volontiers séparés du verbe auxiliaire (cf. I<sup>re</sup> partie, pp. 164—165, 220—221), et ils admettent avec la plus grande facilité l'intercalaison des adverbes de mode et de temps, surtout si le verbe est suivi d'un complément. Si l'infinitif appartient à un verbe modal, la différence de valeur est aussi assez légère; ici, comme dans le cas précédent, l'adverbe peut appartenir aussi bien au premier élément du groupe verbal qu'au second. C'est quand l'adverbe doit s'intercaler entre une préposition et un infinitif régime de cette préposition (groupe de cohésion assez forte) que l'ordre devient plus exceptionnel et plus expressif; très peu d'adverbes de temps et de lieu peuvent être placés entre la préposition et l'infinitif.

Ainsi, la différence est infiniment légère entre: *ce mot doit être rayé définitivement* et *ce mot doit être définitivement rayé*; l'ordre suivant est un peu moins usité: *ce mot doit définitivement être rayé*<sup>1</sup>; et enfin une construction comme celle-ci: *gardez-vous de définitivement rayer ce mot* serait plutôt exceptionnelle.

Voici un certain nombre d'exemples des deux ordres:

Postposition: *C'est un homme osseux, blême, toujours vêtu sévèrement* (Vallès: *L'Enfant* 274). — *Il était vêtu sobrement, sans impertinence* (Duhamel: *Deux hommes* 147). — *Sa journée s'était traînée lamentablement* (Chateaubriant: *M. des Lourdines* 150). — - - *les yeux désespérés du loyal compagnon d'Ybanez, assassiné lâchement par les soldats du*

<sup>1</sup> Littré: Dictionnaire, Préface p. VI: *Dans plus d'un cas il est difficile de dire si tel mot doit définitivement être rayé de la langue vivante.*

Roy (Colette: *Maison de Claudine* 145). — - - de véritables bandes organisées savamment et commandées par des chefs hardis (Régnier: *L'Escapade* 21). — Il en faut parler prudemment. — N'hésitez pas à intervenir énergiquement. — Il ne pouvait se résoudre à la quitter déjà (Martin du Gard: *Les Thibault III*. 1. 180).

Antéposition<sup>1</sup>: Il a facilement démontré la fausseté de ces allégations. — Cela n'est pas encore suffisamment démontré. — Ayant ainsi parlé, M. Harquenin s'affermait sur ses étriers et fit signe au cocher et au postillon (Régnier: *L'Escapade* 13). — J'étais naturellement attiré par sa fraîcheur (Boylesve: *L'Enfant à la balustrade* 12). — Ces retours inquiets vers la morale de sa mère - - ne l'avaient jamais bien fermement arrêté sur sa pente (Martin du Gard: *Les Thibault III*. 1. 37). — Cinq kilomètres carrés ont déjà été détruits (*Le Temps* 6—8—26). — Les Chambres ont déjà voté le projet financier du gouvernement (ibid.). — Pourtant j'ai peut-être inexactement dit: rocher de la pure matière (Proust, *Nrf.* 1—6—27, 775). — On avait rarement vu, d'un bâtiment à l'autre, un ministre à ce point changé; on n'avait pas encore vu le Sénat de la sorte traité (*Le Temps* 3—7—31). — - - la menace d'une paralysie courageusement d'ailleurs envisagée (Miomandre: *Écrit sur de l'eau* 74). — - - à Milan où il a longtemps vécu avant la guerre (*Nouv. Litt.* 17—5—24)<sup>2</sup>. — - - recommencer la Révolution trop vite interrompue (Lhéritier: *La France depuis 1870*, 14). — - - une perfection de style trop vite atteinte et qui inquiète (Massis: *Jugements II*. 134). — C'est la preuve une fois de plus faite que - - (*Le Temps* 6—9—26). — Philippe

<sup>1</sup> Ce qui veut dire ici, au fond, dans la plupart des cas «interposition».

<sup>2</sup> Dans cette phrase, l'antéposition de «longtemps» est nécessaire pour éviter l'équivoque qui est attachée à l'ordre inverse par le fait que l'adverbe peut être compris comme déterminant le membre de phrase suivant: *Où il a vécu longtemps avant la guerre.*



marchait - - le genou haut levé à cause des grandes herbes (Barrès: *Amitiés* 119). — L'effort consiste à briser les groupes formés par des jongleurs tard venus (Bédier: *Légendes épiques* I. 288). — Une table - - recouverte d'un tapis bas-tombant (Gide: *Si le grain ne meurt* 9)<sup>1</sup>.

Il nous faut brièvement faire l'histoire de la génération à laquelle M. Duhamel appartient (*Massis: Jugements* II. 170). — Nous avons voulu toujours prouver; on nous en a empêchés (Martin du Gard: *Jean Barois* 228). — - - deux traits dont le second du moins ne laisse pas de fortement aviver cette passion chez les peuples (Benda, *Nrf.* 1—9—27, 321). — Seulement, on lui avait appris, en même temps, à toujours associer l'amour de Dieu avec la haine de l'Eglise catholique (Vianey: *Chefs-d'œuvre poétiques du XVI s.* 305). — Le tort des gens est de toujours croire, faute de perspective, que le moment présent est particulièrement critique (Abel Hermant: *Xavier* 41). — Il ne tente point d'agrandir un territoire qu'il est impossible de longtemps conserver (M. Martin du Gard, *Nouv. Litt.* 9—4—27). — Pour pleinement goûter les pages sur Venise, il convient de s'en tenir au contenu - - (Crémieux, *Nrf.* 1—2—26, 221). — Deux . . . pour doublement souffrir (Mirbeau: *Les Affaires sont les affaires* II. 5).

Groupes figés: généralement parlant (chimiquement parlant, etc.), à proprement parler, pour ainsi dire, pour ainsi parler.

Pour les adverbes d'évaluation et de degré ordinaires: bien, mal, beaucoup, peu, plus, moins, trop, etc., l'anté-

<sup>1</sup> Il est évident que par ces derniers exemples nous approchons des confins du chapitre sur les déterminants des adjectifs. (Comparez: *les gens pensant bien — les gens bien pensants*); c'est ici que nous trouvons toute la série des participes déterminés par des adjectifs à fonction adverbiale avec lesquels ils forment des composés plus ou moins complètement soudés (*haut placé, court vêtu, nouveau-né, clairsemé*).

position est l'ordre normal, comme on devait s'y attendre pour ces mots en même temps affectifs et sujets à la banalisation. La postposition n'est pas exclue; elle exprime l'insistance particulière que rend possible un ordre moins usité. Les adverbes de degré en -ment suivent la même règle, avec un peu moins de prépondérance à l'antéposition:

Antéposition: *Tu as bien fait. — Il avait mal compris. — Il aurait mieux fait de venir. — J'ai vu les choses de l'extérieur, je les ai mieux vues (Léon Treich, Rev. Hebd. 14—5—27, 231). — Il maigrissait, il avait beaucoup changé (Chateaubriant: M. des Lourdines 72). — La chambre de sa femme n'était plus assez éloignée de la sienne (ibid. 41). — - - s'il n'eût pas autant souffert de tous ses membres (ibid. 62). — Si j'avais moins aimé Bernerette (Boylesve: Le meilleur ami 62). — C'est la guerre qui a le plus fait pour la mise au point du plus lourd que l'air (Camerlynck: Au pays de France 110). — Il en a davantage encore mesuré et subi les ravages, il en a mieux développé les virtualités secrètes, il l'a plus complètement spécifié, livré, trahi (Massis: Jugements II. 84). — Ils l'ont entièrement ébranché (Chateaubriant: M. des Lourdines 37). — Il paraissait avoir complètement oublié que Hogg l'eût offensé jadis (Maurois: Ariel 131). — La plupart des historiens y ont largement contribué (Bertrand: Louis XIV 221).*

*Tâchez de bien expliquer à X que - -. — Il faut les empêcher de continuer à mal servir (Le Temps 9—7—26). — Le seul reproche que l'on pourra faire à Louis XIV, c'est de mal profiter de ses victoires (Bertrand: Louis XIV 280). — De Vatinelle va bien rire (Labiche: I. 3). — Il n'est pas habitué à tant boire (Mauriac: Désert de l'amour 236). — Sans trop insister. — Sans plus attendre.*

Postposition: *Les traités les plus élémentaires à l'usage*

*des classes - - me semblent proportionnés mieux à l'humilité de mon intelligence (Abel Hermant: Xavier 26). — L'hiver était venu tout à fait (Chateaubriant: M. des Lourdines 93). — Un murmure de fête heureuse ne s'en est jamais évanoui tout à fait (Maurras: Musique 4).*

*Car cela passe maintenant pour une affectation de parler bien et l'on n'aperçoit pas que c'en est une autre, plus grossière et de surcroît ridicule, de parler mal (Abel Hermant: Xavier 48). — C'est que je ne peux vraiment pas faire mieux (Matisse, cit. Vildrac: Cahiers d'aujourd'hui. Matisse 29). — - - craignant de blesser, de s'affirmer trop aux dépens d'autrui (Bertrand: Louis XIV, 60).*

Quelquefois, le besoin de la clarté peut déterminer la postposition; comparez: *j'aimerais mieux le faire — j'aimerais le faire mieux.*

La prépondérance de l'antéposition de ces adverbes se trouve abolie et l'ordre est absolument libre, dès que l'adverbe est déterminé lui-même par un autre adverbe qui en renforce ou nuance le sens (cf. ci-dessus livre 6, chap. 4, p. 121 sqq.). Ainsi, tandis que *je l'ai peu connu* est bien plus usité que *je l'ai connu peu*, il y a équilibre entre les deux ordres dès qu'on ajoute très, assez, trop, si: *je l'ai très peu connu — Je l'ai connu très peu; j'ai trop bien compris — j'ai compris trop bien; pour y aller il faut très bien se mettre — pour y aller il faut se mettre très bien.*

Si l'infinitif est régi par une préposition, la postposition l'emporte: *pour connaître un peu mieux la France*; en effet l'antéposition de ce membre de phrase complexe cause une disjonction du groupe préposition + régime assez violente pour en faire un ordre exceptionnel: *pour un peu mieux connaître la France.*

De même, la coordination de deux adverbes fait pencher la balance vers la postposition; l'antéposition aura donc la valeur d'un ordre rare, surtout lorsque le déterminé est un infinitif: - - *comparable au bon écrivain qui, pour mieux et plus simplement décrire, élit entre plusieurs épithètes celle qui les contient toutes* (Vildrac: *Cahiers d'aujourd'hui. Matisse* 26).

Rarement, on trouve dans ce dernier cas les deux adverbes répartis des deux côtés du déterminé: *La maison était fort bien réglée et militairement* (Régnier: *L'Escapade* 26).

L'adverbe peut enfin être déterminé par un complément, qui peut l'attirer derrière le participe ou l'infinitif; cependant la cohésion entre l'adverbe et le complément n'est pas assez forte pour déterminer nécessairement la postposition; et il y a presque équilibre des deux ordres: *je l'ai mieux connu que vous — je l'ai connu mieux que vous; la seconde période n'avait guère plus duré que la première — la seconde période n'avait guère duré plus que la première; j'y ai assez vécu pour le connaître à fond — j'y ai vécu assez pour le connaître à fond*. L'antéposition du groupe entier n'est pas absolument exclue, pourvu que le groupe ne soit pas trop long: *des procédés, dont il avait mieux que personne fait l'expérience*.

Si l'infinitif est le complément d'un des verbes faire, laisser, entendre, voir, sentir, on sait qu'il forme avec les verbes des groupes de cohésion plus ou moins forts (cf. I<sup>re</sup> partie p. 192 sqq.). On n'est donc pas surpris de voir quelquefois, dans ce cas, un des adverbes normalement antéposés précéder non pas l'infinitif mais le verbe qui régit l'infinitif,

pourvu que ce verbe soit lui-même au participe ou à l'infinitif: *Il faut bien faire comprendre à votre oncle que c'est pressé. — Il avait mal fait voir les difficultés de l'entreprise. — Je ne serais pas étonné que M. Jean Cassou se soit quelque peu laissé influencer par cette immense liberté qui apparaît dans les livres de l'écrivain espagnol (E. Jaloux, Nouv. Litt. 25—4—25).* Pour ce groupe complexe, il y a donc trois ordres possibles, dont deux se tiennent à peu près en équilibre, tandis que le troisième exprime l'insistance: *pour l'y mieux faire entrer — pour l'y faire mieux entrer — pour l'y faire entrer mieux.*

D'autres problèmes de cohésion se posent encore quant à la place des adverbes, et surtout quant à la place respective des adverbes et des compléments directs et indirects; le problème se présente sous les mêmes aspects que pour les formes finies du verbe (v. ci-dessus p. 167—169). Voici une courte série d'exemples de l'ordre adverbe — complément: *Elle lui fit faire prestement trois tours de ronde (Boylesve: Le meilleur ami 6). — Le mot exact serait: pour les continuer peut-être, et faire bêtement comme eux (Maurras: Musique 39). — Les contemporains ne pouvaient guère juger avec équité un livre pareillement en avance sur son temps (René Dumesnil, Merc. Fr. 15—11—26, 113). — Je compte rester longtemps à Paris.*

L'adverbe peut même précéder des compléments qui entrent dans une locution verbale solidement établie: *- - des avis dont il leur serait difficile de ne pas tenir sérieusement compte (Le Temps 28—7—31).*

Dans tous les cas cités l'ordre complément-adverbe serait possible; il n'y aurait cependant pas équivalence exacte des deux ordres, la postposition de l'adverbe mettant ce

mot un peu plus en relief: *Elle lui fit faire trois tours de ronde prestement. — - - faire comme eux bêtement. — Je compte rester à Paris longtemps. — - - difficile de ne pas tenir compte sérieusement. Cf. - - pour supprimer en moi-même ce qui y aura poussé de soi-même fortement (Massis: Jugements II. 101). — Je veux même vivre avec toi toujours, parce que je n'aime que toi comme genre de femme (R. Benjamin: Balzac 9). — - - une jeune femme qui entend parler de lui, dans le monde, bêtement et méchamment, comme l'on parle souvent de ces gens que l'on raille (E. Jaloux, Nouv. Litt. 2—7—32).*

Ce jeu libre laisse un large champ aux efforts et artifices stylistiques; les chiasmes entre autres abondent: *Il sied - - de parler gravement de Fragonard et d'Ingres légèrement. (Salmon, L'art vivant 1926, 806). — Jamais personne n'avait acheté son tabac avec plus de loyauté, et applaudi avec plus de félonie Gambetta et Waldeck-Rousseau (Giraudoux: Bella 83).*

Devant l'infinitif, l'adverbe peut se trouver en collision avec les compléments pronominaux (cf. I<sup>re</sup> partie p. 207). Dans ce cas, les deux ordres possibles existent; cependant, l'ordre adverbe-pronom-verbe tend assez nettement à prédominer, surtout dans la langue parlée. Il est à noter que l'adverbe «mal» prend souvent, même dans la langue parlée, la dernière place, ce qui cadre bien avec la facilité avec laquelle ce mot a pu de tout temps entrer dans de vrais composés (mal mener, mal donner, mal traiter, mal entendu). Si le complément est représenté par «en» ou «y», il y a à peu près équilibre des deux ordres (cf. SANDFELD: Pronoms p. 4—6). Dans la langue littéraire, l'ordre pronom-adverbe-verbe reste très commun, et il peut même atteindre

dans un style un peu recherché des adverbes autres que ceux qui sont régulièrement antéposés.

Ordre adverbe-pronom-infinitif: *J'ai eu le temps de bien vous regarder, savez-vous!* (Martin du Gard: *Les Thibault III. 1. 173*). — *Ce qu'il fallait, c'était mieux la comprendre* (*ibid.* 180). — *Et il n'a qu'à bien se tenir* (Duhamel: *Deux hommes 131*). — *Elle connaissait son fils et elle craignait qu'à tant l'exprimer il n'usât trop vite cette joie magnifique* (*ibid.* 107). — *Il faut bien se connaître pour savoir consciemment ce qui nous appartient en propre* (J. de Gourmont, *Merc. Fr. 1—10—26, 155*). — - - *des personnes qui devaient peu s'intéresser aux monuments historiques* (Proust: *Ombre 2. 141*). — - - *des études certes captivantes mais qui risquent de moins s'installer dans notre mémoire* (Comtesse de Noailles, *Nouv. Litt. 18—9—26*). — - - *troisième et dernière période qui paraît en voie de largement s'épanouir* (Cambon: *Lyon 201*). — *Aussitôt je redescendis en ville, où il était rare que je pusse librement me promener* (Gide: *La porte étroite 24*). — - - *craignant de ne plus parfaitement la reconnaître* (*ibid.* 147). — *Ainsi je rompais mon étude et dont je ne changeais point l'objet sans à nouveau l'apporter en offrande* (Gide: *Si le grain ne meurt 216*).

Ordre pronom-adverbe-infinitif: *Mais à y bien réfléchir, l'étonnement disparaît* (Cambon: *Lyon 220*). — - - *l'accusant de ne s'être joint à eux que pour les mieux trahir* (*Le Journal 21—1—27*). — *Aussi, à la mieux considérer, prenait-on l'impression qu'avec le temps elle acquerrait de la force* (Régnier: *L'Escapade 11*). — - - *d'autant plus que son corps paraissait se mieux en mieux former* (*ibid.* 155). — - - *quand il leur était si bien permis de le complètement ignorer* (André Salmon: *Cézanne 8*). — *Ils auscultent leur terre pour en connaître les ressources afin de les judicieusement*

*employer (Perdriel-Vaissière, Merc. Fr. 1—3—28, 272). — Mais ce n'est qu'un commencement, et bientôt il faudra les énormément augmenter encore (Richet: Initiation à l'histoire de la France 164). — Cette tête était supportée par un corps fort avantagé de la nature, qui s'était souciée plutôt de la solidement construire que d'en parer les vigoureuses proportions (Régnier: L'Escapade 9).*

---



## LIVRE NEUVIÈME.

## La négation.

La négation possède, avec une unité de sens assez complète: opposition et absence<sup>1</sup>, des fonctions très variées dans la construction; elle est tantôt mot-phrase, tantôt déterminant de phrase, tantôt déterminant de mot.

## CHAPITRE I.

## Mot-phrase.

La négation-phrase est d'abord «non», et ce mot exprime toutes les nuances de l'attitude négative, de la protestation la plus véhémement à la constatation la plus dépouillée de sentiment.

Dans les emplois affectifs, les synonymes, de formation plus ou moins récente et de style plus ou moins relevé, fourmillent: loin de là, pas du tout, jamais, jamais de la vie, allons donc, avec ça, des nèfles, plus souvent, et ta sœur, etc.<sup>2</sup>. Riche floraison de grand intérêt sémasiologique, dont nous n'avons pas à nous occuper ici.

<sup>1</sup> délimitée et différenciée dans quelques-unes des négations doubles: ne-jamais, ne-personne, ne-rien, etc.

<sup>2</sup> On peut y ajouter «ça non» souvent fortement soudé: *Et on n'a pas pu savoir son nom?* — *Ça, non* (Farrère: *Les condamnés à mort* 146, cit. Biller 188). — *Elle vous aimait et elle vous aime encore! J'en ai eu la preuve tout à l'heure dans son sourire, dans son regard.* — *Ça, non. Vous avez surpris, entre nous, un peu d'entrain factice* (Martin du Gard: *Jean Barois* 144, cit. *ibid.*).

Si nous nous arrêtons à la négation-phrase, c'est pour faire remarquer que «non» s'ajoute très facilement, en les précédant, à des expressions plus développées des jugements négatifs. Ainsi la négation déterminant de phrase aura pu prendre une place fixe auprès du verbe, sans que la langue perde pour cela la possibilité d'exprimer dès le début de l'énoncé le sentiment négatif, qui détermine un des plus violents besoins de notre fonction linguistique. Si l'on considère en même temps la négation double: ne-pas, etc., dont le dernier terme participe depuis longtemps du sens négatif, on voit à quel point des phrases toutes simples, mais qui appartiennent à tous les styles, telles: *Non, je ne veux pas; non, il n'y a rien*, sont imprégnées pour ainsi dire de négativité, exprimée trois fois dans ces courtes phrases, en tête, au milieu et à la fin<sup>1</sup>.

La négation-phrase peut former le dernier terme d'une alternative: *Le projet est-il réalisable, ou non?* L'attraction de la négation au verbe (cf. ci-dessous) amène assez souvent une telle négation-phrase à l'intérieur de l'autre phrase: *Le projet est-il ou non réalisable (Le Temps 18—7—26)*<sup>2</sup>. — - - *décider si l'étrusque appartient ou non à un groupe de langues connues (Meillet-Vendryes: Grammaire comparée 14)*. — *Nous sera-t-elle ou non favorable? La question ne se pose plus ainsi; il s'agit de savoir si nous pouvons ou non lui être utiles (Léon Treich, Rev. Hebd. 14—5—27, 225)*. — *Mais*

<sup>1</sup> Le langage populaire qui dans d'autres langues a si souvent le privilège de la négation double ou multiple, ne présente guère en France plus de richesse que le français classique. Car si d'un côté, le peuple dit: *Je ne vois pas rien*, etc., en revanche le «ne» tombe souvent, ce qui ramène la négation à une nouvelle unité: *Je veux pas*; c'est l'élément postposé et porteur de l'accent qui seul subsiste; la négation primitive a pu être écrasée phonétiquement à partir du moment où elle s'était dédoublée.

<sup>2</sup> Autre manière d'appuyer fortement sur l'alternative: *Le projet est-il, oui ou non, réalisable?*

*qu'est-ce que tu veux que ça lui fasse, à bonne mamam, de recevoir ou non une lettre de moi? (Gide: Si le grain 47). — Que Percy fût ou non un sceptique, le capitaine s'en moquait bien (Maurois: Ariel 61).*

Une construction apparentée est celle dans laquelle un «ou non» alternatif accompagne un substantif verbal: *Les alternances vocaliques, dues à l'accentuation ou non du radical, se sont également conservées dans une large mesure (Bourciez: Eléments de ling. rom. 540).*

## CHAPITRE II.

### Négation déterminant de mot.

La négation déterminant de mot forme très facilement une forte unité avec le mot en question, au point de constituer avec celui-ci un nouveau mot. Ici nous trouvons d'abord les nombreuses formations à l'aide des préfixes privatifs<sup>1</sup>: *anormal; déraisonnable; injuste, inassermenté, illisible, inapplication, irrespect; maladresse, maladroit, malhonnête, malsain; mécontent, méconnaissable, méconnaissance.*

«Non» et «pas» se combinent aussi avec des noms, qu'ils précèdent toujours directement. Orthographiquement, il n'y a jamais d'unité pour «pas»; avec «non» un trait d'union est presque toujours employé, sinon de rigueur; dans de rares cas, il y a unité orthographique complète. Il est à remarquer que les substantifs verbaux composés avec «non» gardent quelquefois une nuance active plus nette que ceux com-

<sup>1</sup> A l'exception de mé(s)-, les privatifs ne forment de composés primitifs qu'avec des noms; un verbe comme s'indigérer, assez rare et isolé, repose sur indigeste et indigestion; mé- au contraire sert surtout à former des verbes: méconnaître, mépriser, mésestimer, etc.

posés avec in-: *non-application* — *inapplication*; dans d'autres cas, il paraît y avoir équivalence complète: *non-existence* — *inexistence*. Les composés avec «non» sont devenus tout à fait réguliers, et depuis longtemps accueillis par les dictionnaires: *non-activité*, *non-combattant*, *non-conformiste*, *non-conformisme*, *non-contagieux*, *non-être*, *non-lieu*, *non-moi*, *nonpareil*, *non-sens*, etc.

«Pas», en tant que déterminant de mot, sert uniquement à former des privatifs d'adjectifs ou d'équivalents d'adjectifs dans la mesure où des composés avec les autres particules privatives font défaut et où l'on trouve l'euphémisme «peu» trop faible; les combinaisons en question sont peu fixes; le procédé garde le caractère d'une détermination libre: *C'est une idée pas bête*. — *Il lui apprend à s'habiller, ce qui est chic et pas chic* (Daudet: *Numa Roumestan* 88). — - - *quelque chose de militaire et de pas franc* (Daudet: *Rois en exil* 272). — *Il y a pourtant quelque chose de pas ordinaire dans ce bal* (*ibid.* 284). — *En vérité, nous n'avons rien vu que de fort modeste, de très naïf, de pas original* (Charpentier, *Merc. Fr.* 15—11—26, 161). — *Laure eut un recul, comme si Honoré disait une chose pas permise* (R. Benjamin: *Balzac* 8). — *Et sentez-vous aussi ce que leur rédaction, si comique soit-elle, a d'excessif, de frénétique, de pas dans la vie?* (Fern. Gregh, *Nouv. Litt.* 22—12—23).

Le problème de la négation déterminant de mot n'est cependant pas épuisé par la considération de ces composés plus ou moins complets, qui ne constituent que les cas les plus nets de la détermination négative d'un mot. Les cas plus compliqués seront étudiés dans les pages suivantes. D'autre part, l'étude des cas extrêmement nombreux dans lesquels la négation d'une idée peut s'exprimer par un antonyme sans aucune parenté phonétique avec l'idée posi-

tive (*bien portant — malade, soigner — négliger, etc. etc.*) appartient uniquement à la lexicographie.

### CHAPITRE III.

#### La négation auprès du verbe.

Dans la grande majorité des emplois de la négation, il est impossible de décider si la négation détermine le verbe ou la phrase; par l'unité même de la phrase, dans laquelle le verbe forme le terme central, les deux points de vue se confondent nécessairement. Que ce soit l'un ou l'autre cependant, la négation est intimement attachée au verbe, «ne» précédant celui-ci directement<sup>1</sup>, la seconde partie de la négation, s'il y en a une, (*pas, point, guère, jamais, plus*) le suivant immédiatement, en règle générale<sup>2</sup>.

La négation est ainsi centrée autour du verbe, et cet emploi de la négation est à ce point prépondérant que la négation se place aussi auprès du verbe dans la plupart des cas où, du point de vue de l'analyse logique, l'idée négative appartient plutôt à un autre terme de la phrase.

Dès qu'il y a, dans une phrase négative, dédoublement d'un des membres principaux, la négation peut se concentrer plus particulièrement sur le membre de phrase dédoublé; si celui-ci n'est pas le verbe, la négation auprès du verbe ne suffit plus pour exprimer la négation, qui par le dédoublement même a le plus souvent le caractère d'un sentiment négatif renforcé; le français exprime cette négation de deux idées à la fois par le moyen de «ni-ni», précédant immédiatement les termes niés: *Ni elle ni lui ne le savent.* —

<sup>1</sup> Separée seulement du verbe par les pronoms atones antéposés.

<sup>2</sup> Cette seconde partie peut être un pronom (personne, aucun, rien); la place de celui-ci a été étudiée dans notre première partie, dans le chapitre sur les compléments.

*Il ne sait ni A ni B. — Je ne l'ai vu ni là ni ailleurs. — Je ne l'ai ni vu, ni entendu. — Il ne l'aime pas, ni ne le déteste*<sup>1</sup>. Le sens de l'énoncé complet reste cependant négatif malgré cette concentration de l'idée négative sur un point particulier de la phrase. Il en est autrement dès que le dédoublement oppose une affirmation à une négation; dans ce cas le sens de l'énoncé complet n'est plus négatif. La négation peut cependant garder sa place auprès du verbe; c'est un des cas les plus typiques de la discordance entre la place de la négation et la détermination négative réelle qui sera étudiée dans les pages suivantes.

#### CHAPITRE IV.

### Discordance entre la place de la négation et la détermination négative réelle.

Cette discordance a été surtout remarquée et étudiée lorsque le terme auquel appartient logiquement la négation est ou bien un infinitif régi par un verbe modal ou bien «tout» sujet (ou partie du sujet)<sup>2</sup>. Mais le phénomène est d'une portée tout à fait générale, comme le montreront les

<sup>1</sup> Si c'est deux verbes simples qui sont niés, «ni» ne se met que devant le dernier, le premier ayant la négation ordinaire; dans les autres cas aussi, la négation peut faire défaut avant le premier des deux membres coordonnés, construction qui représente à l'origine un dédoublement après coup, et qui est maintenant dans la plupart des cas un simple procédé stylistique: *Le père ni le fils ne s'émurent plus qu'Audiberte des visiteurs qu'ils recevaient* (Daudet: Numa Roumestan 81). — *Tâchez que la honte ni le ridicule ne l'atteignent* (Daudet: Les Rois en exil 99). — *La section de musique de l'Institut, ni le Conservatoire ne se préoccupent du renouvellement des idées* (H. Malherbe, Le Temps 14-7-26).

<sup>2</sup> Il nous paraît assez curieux qu'un savant de la qualité de Tobler ait pu étudier des phrases du type: *tous les conquérants n'ont pas été tués* sans considérer en même temps la construction active correspondante: *On n'a pas tué tous les conquérants*.

exemples suivants. Nous mettons entre parenthèses des constructions équivalentes qui permettent d'éviter l'équivoque pouvant résulter de la discordance en question, mais qui d'ailleurs est éliminée souvent par le contexte ou par le simple bon sens; pourtant quelques-unes des constructions équivalentes notées sont plus courantes que la construction qui sert d'exemple du phénomène étudié et représentent ainsi la réaction naturelle contre l'équivoque possible; comme ces constructions plus naturelles sont surtout celles qui font du mot sur lequel porte la négation le prédicat d'une phrase commençant par «c'est», elles rétablissent en même temps la concordance entre le prédicat grammatical et le prédicat psychologique qui est le terme nié.

Sujet: *Jean ne l'a pas fait* (= *Ce n'est pas Jean qui l'a fait, un autre l'a fait*). — *Un honnête homme n'a pas pu imaginer une telle chose* (= *Ce n'est pas un honnête homme qui . . . ; seul, un malhonnête homme a pu . . .*). — *Tout ce qui reluit n'est pas or* (v. Tobler, *V. B. I.n* 28). — *Tous les conquérants n'ont pas été tués* (Rousseau, cit. Tobler, = *Ce ne sont pas tous les c. qui ont été tués, quelques-uns seulement des c. ont été tués*). — *Tous les grands panneaux de la voûte n'existent plus* (Th. Gautier, cit. Littré, *tout*, rem. 10; phrase nettement amphibologique, à moins que la suite n'éclaire le lecteur sur la portée de la négation et lui permette de choisir entre les deux sens possibles: *tous les panneaux ont disparu, quelques-uns des p. ont disparu*<sup>1</sup>). — *Toutes les littératures ne créent pas ce milieu bien tempéré, et il n'est*

<sup>1</sup> Que l'équivoque peut subsister malgré le contexte, c'est ce que prouve le désaccord de GASTON PARIS et de HÖLDER sur le sens de cette phrase de LA BRUYÈRE: *Maxime usée et triviale que tout le monde sait, et que tout le monde ne pratique pas* (v. Tobler: *V. B. I.*<sup>1</sup> p. 162—3).

*pas établi que de toutes un ordre se dégage (Massis: Jugements II. 245 = Ce ne sont pas toutes les littératures qui - -, il n'y a que quelques littératures privilégiées qui - -).*

Attribut: *Mon devoir n'est pas d'expliquer, mais de poser des problèmes.* Avec plus de rigueur logique dans l'ordre des termes on pourra formuler la même pensée ainsi: *Mon devoir est, non pas d'expliquer, mais de poser des problèmes*<sup>1</sup>. — *Aimer, ce n'est plus comparer (Bernard Grasset, cit. Ami du Lettré 1926, 95; = c'est ne plus comparer).*

Complément direct: *Je n'avais pas rêvé cela* (deux sens nettement distincts, selon que la négation porte sur le complément ou sur le verbe: 1) = *Ce n'est pas cela que j'avais rêvé, j'avais rêvé autre chose*; 2) = *Cela, je ne l'avais pas rêvé, je l'avais vu de mes yeux*). — *Je ne suivrai pas, à moins de difficultés imprévues, la même route* (= *Je suivrai une autre route*). — *On n'a pas tué tous les conquérants* (= *Ce ne sont pas tous les c. qu'on a tués*). — *On n'enlèvera pas, paraît-il, tous les bâtiments de l'exposition.*

Complément indirect: *Je ne l'ai pas dit à papa, mais à mamam* (= *Je l'ai dit, non pas à papa, mais à mamam*) — *Je ne me servirai pas, je crois, de ce moyen* (deux sens plus ou moins divergents: 1) *Je me servirai d'un autre moyen*; 2) *ce moyen, je ne m'en servirai pas* (— *et peut-être que je ne ferai rien du tout*)). — *Cela ne peut pas nuire à Jean* (1) *mais peut-être à d'autres*; 2) *cela lui sera peut-être même profitable*).

Complément circonstanciel et adverbe: *Je ne*

<sup>1</sup> On se rend compte, et cette remarque a une portée générale, que c'est l'opposition dans la même phrase d'un terme nié et d'un terme affirmé qui permet la séparation de la négation d'avec le verbe; cf. cette phrase, où l'opposition n'est pas exprimée comme à l'ordinaire par «mais», étant simplement sous-entendue: *C'est non point une influence qu'il a subie, ces hommes sont ses pères spirituels chez lesquels on retrouve son hérédité véritable, celle de l'âme (E. Jaloux, Nouv. Litt. 3—7—26).*



*l'ai pas fait exprès* (deux sens: 1) *Ce n'est pas exprès que je l'ai fait, je l'ai fait sans le vouloir*; 2) *C'est exprès que je ne l'ai pas fait*). — *Il travaille, mais il ne travaille pas assez.* — *Il ne parle pas souvent.* — *Il ne parle pas toujours.* (Si l'adverbe, dans les deux dernières phrases, n'est pas déterminé par la négation, il faut le placer en tête de la phrase ou avant la seconde partie de la négation: *Souvent, il ne parle pas. Il ne parle toujours pas*). — *Et il n'a pas fait cela une fois. Il l'a fait tous les ans, plusieurs fois par an, jusqu'aux derniers jours de sa vie* (Bertrand: *Louis XIV* 379; bon exemple pour illustrer le rôle du contexte dans l'élimination des équivoques; pour «pas un» cf. ci-dessous; si le complément circonstanciel n'est lié d'aucune façon à l'idée négative, on est obligé de le mettre en tête de la phrase: *Une fois, il ne l'a pas fait*). — *L'enseignement, les idées et les exemples de l'étranger ne sont pas écartés de parti pris, à priori, mais l'on ne veut qu'une nourriture assimilable* (A. Maybon, *Merc. Fr.* 15—11—26, 235; là encore, il faudrait commencer par le complément circonstanciel s'il s'agissait de le séparer sans équivoque de l'idée négative: *De parti pris, les idées . . .*). — *Zim! Encore un éclair. Celui-là n'a pas dû tomber loin* (Martin du Gard: *Les Thibault III.* 1. 128). — *D'ailleurs la chanson française qui porte son nom n'a pas dû être composée longtemps après cette date* (Bédier: *Lég. ép.* II. 255).

Proposition subordonnée: *N'entre pas qui veut* (= *Ce n'est pas le premier venu qui puisse entrer*). — *On ne le fait pas quand on veut.* — *Aujourd'hui je ne suis pas triste, parce que je suis seul.* Dans la dernière phrase, deux sens sont possibles: 1) *Aujourd'hui je ne suis pas triste, car je suis seul*; 2) *Si je suis triste aujourd'hui, ce n'est pas parce que je suis seul; ce n'est pas parce que je suis seul, que je suis triste aujourd'hui.* Dans le premier cas, la négation détermine

triste, ou plutôt la proposition principale; dans le second cas, c'est la subordonnée qui est niée. Les traductions ci-dessus indiquent les moyens que possède la langue pour sortir de l'équivoque. Si la négation porte sur la proposition causale, la conjonction peut attirer la négation, mais seulement si la subordonnée ainsi déterminée est suivie d'une autre proposition subordonnée ou principale qui oppose la vraie cause à celle écartée par la première: *Je refuse, non pas parce que je ne veux pas, mais parce que je ne peux pas*. Dans ce cas, la proposition causale peut être introduite aussi par «non (pas) que»<sup>1</sup>: *Cela me rend triste, non pas que j'aie des raisons de douter de sa bonne foi, mais (parce que) j'ai cette conviction que . . .* (Cf. SANDFELD, Bis. 120—121). Même si la cause écartée ou jugée insuffisante et la cause affirmée s'opposent ainsi, la négation peut se trouver placée auprès du verbe de la proposition principale: *Je ne suis pas triste parce que je suis seul, mais parce que j'ai d'autres ennuis*. — *Ce petit livre n'est pas précieux seulement parce qu'il nous apporte sur Balzac quelques détails fort intéressants, mais aussi parce qu'il met en scène un écrivain aujourd'hui quelque peu oublié* (Charensol, *Nouv. Litt.* 6—8—27).

Infinitif dépendant d'un verbe modal: C'est là la discordance le plus souvent relevée par les syntacticiens<sup>2</sup>: *Il ne faut pas mentir*. — *Tu ne dois pas le faire*. — *Je ne veux pas que vous alliez ailleurs que chez moi*. — *Il ne paraît pas le comprendre*. — *Sa lampe brûlait mal, ce sacré lampiste n'avait pas dû la nettoyer* (Zola: *Germinal* 150). Cependant,

<sup>1</sup> Cette construction permet une pause plus longue entre les deux propositions, par où la négation aura plus de relief. Ainsi détachée de la proposition positive, la cause niée peut être introduite aussi par: *Ce n'est pas que . . .*

<sup>2</sup> v. TOBLER: *V. B. I.* n 29, STROHMEYER: *Franz. Stilistik* p. 135, SPITZER: *Germ. Rom. Monatsschrift* 1927. 1—2.

un arrangement plus conscient et qui, croyons-nous, constitue une expression plus énergique en même temps que plus logique de la pensée, place la négation directement devant l'infinifif: *Il faut ne pas se faire d'illusions*. — *Vous me dites que la femme qui conduit sa petite Citroën doit n'être pas gênée dans ses mouvements* (P. Lièvre, *Merc. Fr.* 1—2—27, 542). — *L'État, au contraire, doit ne rien négliger pour atténuer sa dette envers la Banque émettrice* (*Le Temps* 9—7—26). — *Si nous voulons ne point redevenir des Barbares, nous devons non seulement étudier la pensée grecque, mais conformer notre vie à cette doctrine* (*Nouv. Litt.*). — *Il semblait ne pas vouloir s'approcher du bord* (*Chateaubriant: M. des Lourdines* 8). — *Anne Claude semblait ne plus rien voir ni entendre* (*Régnier: L'Escapade* 162). — *Ils paraissent ne jamais servir à communiquer un fait* (*A. Meillet, Journ. de Psychol.* 1921, 609).

Avec pouvoir et savoir, la discordance n'existe pas, les deux ordres représentant deux sens nettement distincts: *Il ne peut pas venir — Il peut ne pas venir. Cet art qui ne sait pas tout dire — Cet art qui sait ne pas tout dire*<sup>1</sup>. Pour vouloir il est à remarquer que, lorsque «veux-tu» a le sens d'un impératif, la négation reste nécessairement rattachée à l'infinifif: *Veux-tu ne pas faire ça?* Le rattachement au verbe modal confère un tout autre sens à la phrase: *Ne veux-tu pas faire ça?*

ne-que: Une place à part revient à la construction avec «ne-que», qui se rapporte toujours au mot précédé immédiatement par «que», mais en l'excluant justement de la néga-

<sup>1</sup> *Notre langue, notre génie, notre canon classique de la beauté, cet art qui sait ne pas tout dire, sa modestie, sa pudeur --* (*Massis: Jugements II* 52).

<sup>2</sup> *Honoré, veux-tu ne pas rouler sur la table, comme un âne dans un pré!* (*R. Benjamin: Balzac* 12).

tion, qui porte donc bien sur le verbe: *Tu ne vois que cela*. Cependant, devant un complément circonstanciel, la négation peut ne plus se rapporter au verbe, qui a un sens nettement positif, mais au seul complément, comme c'est le cas dans les exemples suivants: *Tu ne le dis que par vanité*. — *Je ne le vois que trop*. — *Il acheta une grande caisse qui avait contenu du savon. L'épicier, avec lequel il était en bons termes, ne la lui vendit que huit sous (Charles-Louis Philippe: Dans la petite ville 37)*. — *Ils ne cassent tout que parce qu'ils sont inquiets d'avancer dans le désordre (Duhamel. cit. Massis: Jugements II. 166)*.

Pour ce qui est de l'explication de la discordance que nous venons d'étudier dans ses aspects variés, il nous semble que l'explication proposée par Tobler pour quelques-uns des cas vaudra pour tous les groupes en question, mais nous pensons aussi qu'elle a besoin d'être retouchée. Tobler ne voit pas dans ce phénomène un illogisme réel; pour lui la négation est placée tout naturellement près du verbe, mot central de la phrase, puisqu'on peut regarder la négation comme portant sur le jugement dans son ensemble, donc sur la phrase entière. Nous pensons aussi que c'est de la considération de l'unité de la phrase qu'il faut partir pour trouver la solution du problème; mais d'une part cette unité ne repose pas seulement sur la logique, telle que l'envisage Tobler; la phrase négative a en tant que forme grammaticale une existence propre et une certaine raideur qui peut ne pas suivre les fluctuations de la pensée. D'autre part, l'existence des variantes relevées par nous, dans lesquelles la négation n'est plus placée près du verbe, montre qu'il ne suffit pas d'insister seulement sur l'unité<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> à moins qu'on ne veuille souscrire à cette théorie formulée justement par TOBLER, »in allen Dingen, welche die Wortstellung angehen,

Le point de vue de Tobler est une explication suffisante pour un certain nombre des « discordances » relevées — et qui ne sont donc pas de vraies discordances. Mais malgré cela — ou plutôt en conséquence de cela, la vraie discordance existe; car c'est justement la possibilité de deux analyses, discernant dans la même forme deux nuances de sens, qui rend possible l'extension de l'emploi. Il faut reconnaître que les expressions doubles que nous avons envisagées plus haut comme des équivalences, peuvent représenter deux sens négatifs un peu différents: (1) *Il ne faut pas faire cela* répondrait à la question: *Faut-il faire cela?* (et c'est ainsi que Tobler envisage la question); (2) *Il faut ne pas faire cela* répondrait à la question: *Qu'est-ce qu'il faut?*

Mais ce n'est qu'en analysant bien qu'il est possible de maintenir si nettement distinctes ces deux réponses à une même situation. Dans la pensée de celui qui parle il y a souvent plus de flou. Et des deux constructions en concurrence: *il ne faut pas faire cela* — *il faut ne pas faire cela*, la première empiète visiblement sur le domaine de la dernière.

Pour en être convaincu, on n'a qu'à soumettre les exemples réunis par nous à l'analyse logique proposée par Tobler: on constatera qu'un assez grand nombre de ces exemples résistent absolument à l'analyse de Tobler.

Si la construction dans laquelle la négation est placée près du verbe est employée dans des cas où logiquement la négation devrait se trouver ailleurs, si en d'autres termes la construction synthétique l'emporte souvent sur la construction analytique, c'est qu'elle a pour elle le nombre énorme

ist davon auszugehen, dass Verschiedenheit der Wortstellung immer auf Verschiedenheit der Gedankenfügung beruht,« — ce que pour notre part nous sommes loin d'admettre.

des expressions où c'est le verbe qui est naturellement nié. C'est une construction fortement automatisée qui étend son domaine.

## CHAPITRE V.

### Séparation de la seconde partie de la négation d'avec le verbe.

La négation double, dont les deux composants précèdent et suivent immédiatement le verbe, peut entrer, par le moyen de sa dernière partie, en un certain rapport avec un membre de phrase suivant, pourvu que le verbe soit à un temps simple, puisque dans ce cas la dernière partie de la négation est en contact direct avec le terme suivant; ce terme est souvent un de ceux sur lesquels porte plus spécialement la négation; au simple contact s'ajoute donc une cohésion intérieure pour favoriser la constitution d'un groupement nouveau. Le critérium pour savoir dans quelle mesure ce nouveau groupe s'est consolidé, se trouve dans les cas où le contact n'existe plus, par le fait que le verbe est suivi d'un participe ou d'un terme intercalé quelconque, ou bien que le groupe est antéposé au verbe (v. ci-dessous). Il est facile de constater que le groupe en question ne s'est pas constitué définitivement; au contraire, la rupture de groupe doit être regardée comme le résultat le plus fréquent de l'intercalaison, qui aura donc lieu après la seconde partie de la négation. Nous avons choisi un certain nombre des exemples de discordance ci-dessus de manière à le prouver; et ces exemples seraient faciles à multiplier. Il reste cependant des cas très nets qui montrent la constitution du groupe «pas + terme nié». La séparation d'avec le verbe est moins complète que celle qui existe dans les constructions que nous avons signalées comme étant des

équivalents plus logiques des constructions avec discordance, puisque «ne» reste toujours auprès du verbe; cet ordre représente donc un moyen terme entre l'attachement de la négation au verbe et l'attachement au terme nié.

La séparation de la dernière partie de la négation (pas, plus, guère) d'avec le verbe ne suppose pas nécessairement discordance, c.-à-d. sens réellement positif du verbe; ainsi, la seconde partie de la négation peut s'unir intimement avec un autre complément de la négation ou avec «un» et former avec un de ces mots une unité de conception plus ou moins complète (pas un, pas plus, plus jamais, plus rien, etc.); dans d'autres cas enfin, la dernière partie de la négation peut être séparée du verbe en une locution verbale qui tend vers l'indissolubilité. Voici un certain nombre d'exemples à l'appui de ces remarques:

*Il ne s'agit, sous ce signe de Mallarmé, pas seulement de la poésie pure, mais aussi et surtout de la littérature pure (Thibaudet, Nrf. 1—11—26, 558). — Nous pensions ne quitter Tunis pas avant le commencement de l'hiver (Gide: Si le grain 294). — Pour la même raison et dans le même esprit, on n'est, à Londres, certainement pas très hostile au ministère de droite qui se forme - - (J. Bainville, Action Française 25—1—27). — Les rédactions qui subsistent ne sont, elles, pas autre chose que des œuvres de basse époque (R. Bray: Les Fables de Lafontaine 29—30). — Il n'y a en tout cela pas grand'chose de changé (Millardet: Linguistique et dial. rom. 459). — Un homme qui n'est pas badaud à ses moments perdus n'offre ni aux autres ni à soi pas le moindre intérêt (Abel Hermant, Le Temps 30—7—26). — En supposant qu'une personne n'ait, par jour, pas plus de trois heures d'entretien avec ses semblables (Le Mois, juillet 1931, 164). — Ce divorce du théâtre et de la littérature est préconisé à la fois par un*

*Jacques Copeau et par un Gaston Baty, qui n'ont par ailleurs pas deux idées communes (Trémineux, Nouv. Litt. 19—3—27). — Il n'y avait dans la tête de Combes, et dans sa bouche, entre ses mâchoires qui pétrissaient des phrases, pas un seul cri pour l'enthousiasme (Chamson, Nrf. 1—12—27, 792). — Elle avait fait beaucoup de dettes, que sa fortune suffisait tout juste à payer, de sorte que je n'avais à espérer pas un copeck, pas un pfennig, pas un groschen (Gide: Caves du Vatican 103). — Si pourtant je lui disais qu'on ne vous laisse seul pas une heure de jour ou de nuit (ibid. 191). — Et je ne pourrai moi-même aujourd'hui, quelles que soient mon envie et ma bonne volonté, faire guère mieux qu'apporter à la confiance du public un témoignage de plus - - (Marcel Prévost, cit. Nouv. Litt. 13—2—26). — Les coteaux - - ne sont par endroits guère moins élevés que le bord immédiat qui leur fait face (Vidal de la Blache, cit. Gorceix: Miroir de la France 29). — Non, ce n'était pas surtout de tristesse que je pleurais, mais d'admiration pour ce cœur qui ne livrait accès jamais à rien de vil (Gide: Si le grain 367). — Ici, vous n'allez pas raser les gens tout le temps, vous ferez la quête pas plus de trois fois dans la nuit (Tr. Bernard: Le petit Café II. 8).* Dans ce dernier exemple, les trois causes de séparation que nous avons cru pouvoir distinguer — discordance, formation d'unité de la négation avec le terme suivant et du verbe avec le complément — se trouvent réunies.

Si la négation est complétée par le moyen d'une détermination partitive, la dernière partie de la négation forme depuis longtemps avec le complément partitif un groupe assez uni<sup>1</sup>. Aussi, l'intercalaison d'un autre terme se fait-elle

<sup>1</sup> assez uni et assez vieux pour avoir maintenu le partitif à la phase où l'article n'est pas incorporé; d'où la différence entre: *je ne veux pas de pain* et *je ne veux pas du pain, mais de l'eau seulement*, — et pour permettre le singulier dans le «partitif» non collectif: *Je n'ai pas de plume*.



souvent avant «pas»: *Il n'y a là vraiment pas de difficulté.* — *Il n'y a en effet pas de véritable sécurité civile pour les individus (Métin: Instruction civique 61).* — *On ne pouvait briser ses œufs, qui n'avaient à proprement parler pas de coquille (Gide: Si le grain 104).*

Mais la disjonction du groupe est loin d'être rare, et les deux ordres se tiennent à peu près en équilibre: *On n'avait pas, vers le milieu du XVIIe siècle, de dictionnaire purement français et destiné aux Français eux-mêmes (G. Paris: Mélanges linguistiques 356).* — *Ne trouvant point, dans son dernier discours, de renseignements à ce sujet, l'on est tenté de les chercher dans ses paroles ou dans ses écrits antérieurs (Le Temps 25—6—26)<sup>1</sup>.*

Remarquons enfin que même dans les cas où il n'y a pas dans la phrase de terme subséquent avec lequel la seconde partie puisse former groupe, elle peut se détacher du verbe et prendre la dernière place dans la phrase; ainsi les adverbes de temps et les adverbes subjectifs s'intercalent assez facilement entre le verbe et pas; souvent un tel adverbe se place indifféremment avant ou après la seconde partie de la négation; mais souvent l'intercalaison de l'adverbe procède de la nécessité de ne pas subordonner l'adverbe à la détermination négative: *Je ne consentis d'abord pas — je ne con-*

<sup>1</sup> Le complément partitif peut être aussi quelquefois antéposé, rarement cependant dans des phrases complètes, dans lesquelles l'unité avec la négation est le plus souvent rompue pour faire place à une construction thématique: *Des flammes, on n'en voit pas*, est plus ordinaire que: *de flammes on n'en voit pas*; *de flammes on ne voit pas* est inexistant. Cf. *Pour un poète intellectuel comme M. André Suarès, il n'y a pas deux façons de vivre avec l'univers: il faut avoir la vie d'un solitaire, et vraiment d'homme plus seul, je n'en connais pas (M. Martin du Gard, Nouv. Litt. 30—7—32).* Dans les phrases raccourcies, la construction à ordre renversé représente une négation très énergique: *il y voit bien des femmes —, et même le gendarme d'Andréa, mais d'Andréa elle-même, point (E. Jaloux, Nouv. litt. 19—12—31).*

*sentis pas d'abord. — Il ne le sait peut-être pas — il ne le sait pas peut-être. — Nous ne l'avons même pas reconnu — nous ne l'avons pas même reconnu<sup>1</sup>. — Je ne l'ai jamais encore essayé — je ne l'ai encore jamais essayé<sup>2</sup>. — Il ne viendra jamais plus — il ne viendra plus jamais<sup>3</sup>. — Il ne vient toujours pas > < il ne vient pas toujours. — Il ne vient souvent pas > < Il ne vient pas souvent. — Il n'est vraiment pas bête > < Il n'est pas vraiment bête.*

Si l'adverbe en question nuance le sens de la négation, il la précède nécessairement: *Ça n'y paraît presque pas. — Il ne vient presque jamais. — Ici la question ne se pose, pour ainsi dire, pas (Bally: Traité de stylistique I. 247). — La chimie appliquée n'existait pour ainsi dire pas (Cambon: Lyon 97). — Et note bien que je ne la connaissais pour ainsi dire pas (Martin du Gard: Les Thibault III. 1. 65).*

<sup>1</sup> «Seulement», dans le même sens, permet aussi les deux ordres, mais si «seulement» est postposé, il peut y avoir équivoque, témoin les deux derniers des exemples suivants où cependant le contexte résout la difficulté d'interprétation, pour le premier dans le sens de «même», pour le second dans le sens de «uniquement»: *Elle ne l'entoura seulement pas d'une palissade; entra qui voulut (Zola: Fortune des Rougon 5). — Morelly --, sa méthode d'éducation ne fait appel qu'à la nature; elle se refuse à en «forcer les ressorts»; elle ne veut que les «accélérer». -- Mais la pédagogie de Rousseau pousse tout cela vers l'absolu; elle ne veut pas seulement accélérer; elle laisse faire absolument (D. Mornet: Histoire des grandes œuvres de la litt. fr. 198—199). — Mais lorsque dans la chambre de la rue de Tournon, il eut retrouvé M<sup>me</sup> de Berny oublieuse, généreuse, ardente, sublime, il ne pleura pas seulement parce qu'il l'avait trahie. L'insuccès, la pauvreté, l'intrigue malsaine de M<sup>me</sup> d'Abrantès l'oppressèrent (R. Benjamin: Balzac 73).*

<sup>2</sup> *Je n'avais encore jamais vu de cadavres (Duhamel: Pierre d'Horeb 48). — Je n'ai encore jamais eu le temps de déjeuner, ni de me laver, bien entendu (Martin du Gard: Les Thibault III. 1. 29).*

<sup>3</sup> *Une couche de parade où personne ne dormirait jamais plus (Daudet: Fromont jeune 344). — Plus jamais! (Daudet: Numa Roumestan 51)* (v. les exemples réunis par R. MEYER dans Zs. f. franz. Spr. u. Litt. 1888, 264).

## CHAPITRE VI.

## Antéposition de la seconde partie de la négation.

L'antéposition de la seconde partie de la négation est réservée à un nombre de cas assez étroitement circonscrit. Nous avons déjà fait remarquer que la négation-phrasale «non» prend naturellement la fonction affective de la négation et rend superflue jusqu'à un certain degré la liberté d'antéposition de la négation ordinairement postposée; dans les cas où elle se trouve antéposée, nous distinguons en première ligne des emplois affectifs, dont quelques-uns sont devenus des formules figées; nous retrouvons aussi les groupes de formation secondaire mentionnés ci-dessus.

Jamais. Pour «jamais», la liberté est entière; non seulement l'antéposition absolue est possible, et très ordinaire, mais l'intercalaison entre sujet et verbe est possible aussi<sup>1</sup>. *Jamais je n'avais rien vu d'aussi joli.* — *Jamais je ne la dépasse* (Labiche: *Petites Mains* I. 3). — *Un chagrin que le soir endort se ravive avec l'aube et jamais la nuit n'a séché une larme* (Voisins: *Laurier* 155). — *Sans cela, lui non plus jamais il ne pourra être heureux* (Lichtenberger: *Trott* 240). — *Antoine se sentait devant elle semblable à un être affamé, dont rien, jamais, ne parviendrait à rassasier la fringale* (Martin du Gard: *Les Thibault* III. 1. 166). — *On pouvait être bien assuré que la célébrité jamais ne se saisirait de lui* (Gide: *Si le grain* 122)<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Postposé, «jamais» se détache aussi facilement du verbe fini: *Je n'ai renoncé jamais ni ma petite ni ma grande patrie* (Duhamel: *Géographie cordiale* 18). — *Rien ne m'a plus flatté jamais que ce que Claudel m'écrivit un jour* (Gide, *Nrf.* 1—11—26, 563).

<sup>2</sup> Cf. des synonymes de «jamais» tels que: à aucun moment, de ma (sa) vie: *A aucun moment, ils ne songèrent sérieusement à renouveler leur vie* (Duhamel: *Deux hommes* 193). — *- - si bien que de sa vie mon Dubet ne s'était, selon les conseils de l'Eglise, habillé et déshabillé plus modestement* (Abel Hermant, *Le Temps* 30—7—26).

Nulle part. Même liberté que pour «jamais»: *nulle part le bonheur ne m'attend.*

Plus. «Plus» peut être antéposé seulement en combinaison avec «jamais», «rien» et «aucun»: *Jamais plus la jeunesse ne reviendra. — D'ailleurs, dès que la guerre m'eut séparée de Fraulein Hoffner et du milieu où j'avais passé mon enfance, plus jamais la tentation ne me reprit de faire concurrence à George Sand (M. Prévost: Voici ton maître 2). — Figurez vous qu'elle ne rit presque plus, que plus jamais elle ne se met à danser en levant la jambe et en chantant: «Tararaboum.» (Lichtenberger: Trott 229—30).*

*Pendant la guerre, dit M. Duhamel, je pensais: plus rien n'est certain (Massis: Jugements II. 165).* On voit que pour ce groupe, l'antéposition peut être nécessaire pour les besoins de la clarté, *rien n'est plus certain* étant équivoque; les raisons ordinaires de l'antéposition se trouvent donc renforcées pour ce groupe; aussi est-il assez fortement consolidé. — *M. Duhamel nous dit: «S'il nous est donné de posséder Dieu, plus rien ne nous sera nécessaire» (ibid. 191; même remarque que pour l'exemple précédent).* — *Et maintenant, cette liberté qui s'éployait tout à coup à sa portée, plus rien ne lui semblait digne de lui être consacré (Martin du Gard: Les Thibault III. 1. 194 — même remarque que pour les précédents).* — *Plus rien de ce qui arrive d'important ne se passe ailleurs (Abel Bonnard, Rev. Hebd. 7—5—27, 5). — Elle semblait oublier même cette idée fixe et plus rien ne l'arrachait au silence (Chamson, Nrf. 1—2—27, 785).* — *Le fait est que plus rien ne semblait devoir intéresser ma grand'mère (Gide: Si le grain 48).* — - - *de sorte que plus rien n'en demeurait qui motivât le mal qu'on s'était donné pour l'apprendre (ibid. 112).* — *La mort lamentable de Mozart, voici l'explication d'une domination que plus rien ne pouvait con-*

trurier (Georges Auric, *Nouv. Litt.* 29—6—29). — C'est la solution même de la question sociale, puisque plus rien ne sépare le pauvre du riche (*L'Œuvre* 25—7—29). — Et pourtant l'inextinguible flamme brûlait sans que plus rien la nourrît (*Mauriac: Désert de l'amour* 186).

Plus aucune voix ne s'élève, ni au dehors, ni dans son cœur (*Gide: Caves du Vatican* 20).

Enfin, «plus» peut être antéposé dans la formule: *plus n'est besoin de . . .*

Guère n'est jamais, croyons-nous, antéposé, à moins qu'il ne puisse entrer aussi dans la construction avec besoin: *guère n'est besoin de . . .*

Point est antéposé seulement dans les constructions figées «point n'est besoin, point ne suffit»: *Point n'est besoin d'une longue démonstration.* — *Point ne suffit de tailler.* *Encore faut-il recoudre (Le Temps* 21—7—26). — *Ce n'est pas par son nez en granit rose qu'il sied de connaître Fénelon, et pour faire admirer Diderot, point ne suffit de montrer au peuple la grosseur de son mollet (ibid. 12—12—26).*

Pas. L'antéposition n'existe que pour les groupes pas un et pas plus, dont le premier surtout est solidement constitué; aussi forme-t-il une unité sémantique complète:

*Pas un ne mérite son titre; pas un n'apporte la Paix (R. Benjamin: Les Justices de paix* 41). — *Pas un seul n'est venu.* — *Pas un homme n'apparaît.* — *Quelques gouttes de pluie tombaient pesamment sur les arbres, dont pas une feuille ne remuait (R. Benjamin: Balzac* 253). — *Pas une seconde, l'idée ne me vint qu'il eût été loyal de m'éloigner d'Anne (Duhamel: Pierre d'Horeb* 174). — *Pas un instant, l'idée qu'elle lui échapperait peut-être - - ne lui parut possible (Martin du Gard: Les Thibault III. 1. 179).*

*Pas plus que le somnambule suggestible, le rêveur ne*

*s'étonne, ne doute de ce qu'il pense (Janet: L'Automatisme psychologique 460). — Pas plus dans la phrase nominale que dans la phrase verbale, il n'y a lieu de parler en indo-européen d'accord entre le sujet et le prédicat (Meillet-Vendryés: Grammaire comparée 541).*

Comme pour les précédents, «pas» peut enfin introduire la construction avec «besoin», plus rarement cependant que «point»: *Pas n'est besoin de dogmes pour faire balayer les rues (Flaubert: Education sentimentale I. 268).*

## CHAPITRE VII.

### La négation auprès de l'infinitif.

Les deux parties de la négation peuvent se placer avant et après l'infinitif comme elles se placent avant et après le verbe fini<sup>1</sup>; mais dans la langue moderne l'antéposition des deux parties de la négation prédomine nettement, et surtout dans la langue parlée, où c'est le seul ordre usité; en effet, le fait que la seconde partie de la négation précède l'infinitif dépendant d'un verbe nié, mais dont la négation porte logiquement sur l'infinitif, milite en faveur de cet ordre: *il ne faut pas oublier* amène naturellement *il faut ne pas oublier*<sup>2</sup>. La postposition de la seconde partie de la négation est un ordre littéraire, employé plus ou moins au hasard

<sup>1</sup> le participe passé au contraire ne peut pas servir d'appui à la négation entière, témoin cette phrase, où le second ne est placé bien illogiquement par suite de cette impossibilité formelle: *Surtout je m'appliquais à ne rien laisser paraître de mes sentiments, à n'avoir l'air étonné de rien, choqué de rien (Duhamel: Conf. de Minuit 82).* C'est encore un cas à ajouter aux discordances traitées ci-dessus.

<sup>2</sup> Rappelons que l'infinitif s'emploie souvent précédé de «pas» dans la construction raccourcie qui équivaut à un impératif, surtout en parlant aux enfants: *Pas toucher!* C'est sans doute cette construction qui a influencé la place de la négation dans l'impératif du langage populaire ou familier: *Pas touche!*

par la plupart des écrivains, et systématiquement par les écrivains archaïsants. Si l'on veut appuyer fortement sur la négation, comme dans le dernier de nos exemples, la postposition ne nous paraît cependant pas absolument exclue de la langue parlée.

Postposition de la seconde partie de la négation: *Aussi Jacques Rivière est-il trop théoricien pour n'avoir pas fait de ses propres tendances une méthode (Massis: Jugements II. 81). — - - à tel point qu'on passe pour une âme indéclicate à ne l'admirer pas (ibid. II. 288). — Vous êtes sûr de n'être pas trompé (Daudet: Rois en exil 128). — Elle paraissait n'avoir pas une conscience bien nette de - - (Zola: Fortune des Rougon 51). — Vous me dites que la femme qui conduit sa petite Citroën doit n'être pas gênée dans ses mouvements (P. Lièvre, Merc. Fr. 1—2—27, 542). — une période d'unité italo-celtique qui peut d'ailleurs n'avoir pas duré très longtemps (Meillet-Vendryès: Grammaire comparée 13). — Je crus bien d'abord ne m'être pas trompé (A. Hermant: Xavier 65). — Je m'étonnais de ne pouvoir pas l'y trouver (ibid. 67). — Il était difficile de n'imaginer point que - - (ibid. 75). — Mais il faut être grand ou n'être pas (R. Benjamin: Balzac 121).*

Si les deux parties de la négation précèdent l'infinitif et que celui-ci soit précédé aussi par un pronom, ce dernier peut précéder immédiatement l'infinitif ou s'intercaler entre les deux parties de la négation; de ces deux ordres en concurrence, celui-là l'emporte qui en même temps respecte l'unité du groupe pronom-verbe et l'unité de la négation. C'est le seul ordre possible en langue parlée ordinaire; l'autre ordre a le même caractère littéraire que celui qui comporte la postposition de la seconde partie de la négation. Si le terme intercalé est un des adverbess pronominaux

«en» et «y», l'ordre en question appartient aussi à la langue parlée et comprend quelques cas de constructions figées: à *n'en pas douter*, à *n'en plus finir*, *c'est à n'y pas croire*. Voici quelques exemples des deux ordres (pour des exemples supplémentaires v. SANDFELD: PRONOMS p. 6—7).

Le pronom ou adverbe pronominal précède immédiatement l'infinitif: *Il m'a promis de ne pas le faire*. — *Je serais content de ne plus le revoir*. — *Il faut ne pas se gêner avec lui*. — - - pour *ne jamais le laisser remonter* (Maurois: Ariel 34). — *Promettez-moi de ne plus y aller*. — *Il vaut mieux ne pas en parler*.

Le pronom ou adverbe pronominal est intercalé dans la négation: *Pour ne les point trahir, je me tais* (A. Hermant: Xavier 61). — *Je mis longtemps mon honneur à ne me point démentir* (ibid. 63). — - - pour *qui le bonheur consiste à ne se pas priver* (Charles-L. Philippe: Le Père Perdrix 47). — *Même ce jour-là, il mettra une fierté vraiment royale à ne se point dédire* (Bertrand: Louis XIV 145). — *Il avait pris (le parti) de ne s'y plus mêler* (Régnier: L'Escapade 25). — *Nous avouons n'en pas saisir les raisons* (Le Temps 24—7—26). — *En le voyant prêter l'oreille - - et n'en pas perdre un mot* (Asselineau: Baudelaire 95). — - - pour *les uns, la crainte de reconnaître trop d'originalité aux idées chrétiennes, pour les autres, celle de ne leur en pas concéder assez* (Lasserre: Jeunesse de Renan II, p. XXXIII).

---



## Postface.

L'étude qu'on vient de lire n'est ni un traité de grammaire purement descriptive, ni un essai de stylistique; elle tient de l'un et de l'autre. Nous avons essayé de saisir les dégradations, les fluctuations, les glissements de la parole aussi bien que de dégager les traits plus nets et plus persistants de la langue. Une telle méthode est d'un maniement assez délicat, nous le sentons bien, et nous voyons trop les imperfections qui restent attachées à nos résultats. Pourtant nous avons confiance dans la méthode en elle-même, que nous croyons féconde justement parce qu'elle place l'observateur au point cardinal où se rencontrent le fait particulier et le fait général, où luttent la contingence et la loi.

L'activité du langage n'est ni un chaos ni un cosmos; c'est un état intermédiaire et variable, comportant de grandes différences individuelles; on ne saurait décrire une partie quelconque de cette activité sans mettre beaucoup de réserves dans ses conclusions; il faudra parler plus souvent de tendances que de règles; et c'est cette conception qui a présidé à l'arrangement dégradé de beaucoup de nos séries d'exemples et à la formulation des règles.

Nulle part mieux que dans le domaine de l'ordre des mots on ne reconnaît l'activité du langage comme un jeu perpétuel de forces et de résistances, de transformations et de fixations, une lutte entre la liberté de la création et la stabilité plus ou moins provisoire de la chose créée.

Dans notre étude, nous ne nous en sommes pas tenu à une simple classification des faits; nous avons cherché aussi à les expliquer dans la mesure du possible; mais il est évident que le linguiste, qui raisonne sur des faits qu'il est très difficile d'isoler et d'étudier expérimentalement, ne pourra pas arriver à des conclusions qui auront une rigueur absolue ni une belle simplicité. Trop souvent d'ailleurs, nous le répétons, les syntacticiens s'obstinent à simplifier leurs raisonnements, à s'en tenir à une seule explication d'un fait syntaxique donné, dans des cas où rien n'empêche de penser que les différentes causes sur lesquelles on discute auront agi ensemble dans le même sens. Pour expliquer un ordre donné, il faut prendre en considération tous les facteurs qui puissent entrer en jeu, les significations des mots du groupe en question et leur rapport, la catégorie grammaticale, la longueur respective des termes, l'état psychologique de celui qui parle, etc. Tous ces facteurs peuvent agir seuls ou ensemble, ou bien s'opposer les uns aux autres; et ce sont autant de variables dont la résultante est le fait particulier.

Ces idées sur l'explication, qu'on trouvera exprimées et appliquées tout au long de notre étude, n'y sont cependant pas traitées à fond, puisque ce travail reste malgré tout, dans sa forme et dans son but principal, une étude descriptive. Un exposé ainsi conçu, se servant des cadres de la grammaire traditionnelle, nous a paru indispensable comme fondement d'un travail d'un caractère plus général, en même temps qu'utile en lui-même. L'étendue de l'étude descriptive nous a obligé à exclure de notre volume une ample conclusion qui aurait fait pendant à l'introduction à la première partie. Nous ne renonçons pas pour cela au projet de revenir encore une fois sur les mêmes problèmes, en les

envisageant d'un autre point de vue. Nous voudrions tâcher alors de serrer de plus près les problèmes de l'étude de l'ordre des mots dans leurs rapports avec ceux des autres parties de la linguistique: phonétique, morphologie, sémantique, philosophie du langage.

Le plan de cette étude complémentaire serait conçu de manière à dégager les résultats généraux de l'étude présente et à mettre ainsi en évidence ces facteurs essentiels de toute expression par le moyen de la parole: 1° le processus psychologique du moment; 2° l'automatisme, qui représente l'habitude et par là la tradition; 3° l'art, qui représente la liberté. Un regroupement des matériaux ici rassemblés permettrait de poursuivre à travers la grammaire un même phénomène général: notion initiale, rattachement, construction thématique, ordres impulsifs; — moules grammaticaux et moules mélodiques, déclanchements; — variation, mise en relief, harmonie.

Une étude générale devrait répondre aussi à cette question: Est-il possible de caractériser par des traits généraux le français moderne quant à l'ordre des mots? Est-il possible de constater certaines tendances? La réponse à ces questions suppose une étude historique qui compléterait l'étude statique, étude que nous espérons pouvoir mener à bien un jour.

Nous ne voudrions pas terminer cet ouvrage sans reconnaître certaines dettes particulièrement importantes, et tout d'abord celle que nous avons contractée envers nos maîtres vénérés, OTTO JESPERSEN et KRISTIAN SANDFELD, qui par leur enseignement et par leurs œuvres nous ont initié à la linguistique. Parmi les savants qui se sont occupés des problèmes que soulève l'étude de l'ordre des mots, notre gratitude s'adresse en première ligne à M. M. CHARLES BALLY,

HENRI DELACROIX, J. VAN GINNEKEN et J. MAROUZEAU. Nous remercions notre ami et collaborateur, M. OLE OLESEN, qui s'est intéressé activement à ce travail et qui nous a fait profiter souvent de sa sagacité; et de même notre ami, M. CLAUDE IMBERT, qui a bien voulu revoir en manuscrit la seconde partie de notre étude.

Nous remercions enfin la direction de la fondation Carlsberg pour la subvention libérale qu'elle a bien voulu accorder à notre travail.

Aarhus, février 1933.

ANDREAS BLINKENBERG.

---

## BIBLIOGRAPHIE

## I. Linguistique générale. Psychologie linguistique.

- CH. BALLY: Stylistique et linguistique générale (*Archiv f. d. Studium d. neueren Spr.* CXXVIII, 1912, p. 87—126). (Cit. I. 239).  
 — *Le Langage et la vie*. Paris 1926.
- A. BERGAIGNE: Essai sur la construction grammaticale (*Mem. Soc. Ling.* III, 1879, p. 1—51, 124—154, 169—186).
- B. BOURDON: *L'Expression des émotions et des tendances dans le langage*. Paris 1892.
- V. BRØNDAL: *Ordklasserne. Partes orationis. Studier over de sproglige Kategorier*. København 1928.  
 — *Morfologi og Syntax* (*Festskrift udg. af Københavns Universitet i Anl. af dets Aarsfest, Nov. 1932*).
- H. DELACROIX: *Le Langage et la pensée*. Paris 1924. (Cit. I. 14).
- B. DELBRÜCK: *Vergleichende Syntax der indogermanischen Sprachen*. Strassbourg 1900.
- O. FUNKE: *Innere Sprachform. Eine Einführung in A. Marty's Sprachphilosophie*. Reichenberg i. B. 1924.
- G. v. DER GABELENTZ: *Die Sprachwissenschaft*. Leipzig 1891. (2<sup>e</sup> edit. 1901).
- E. GAMILLSCHEG: *Zur Einwirkung des Affekts auf den Sprachbau* (*Neuphil. Monatsschrift* I, 1930, p. 14—34).
- J. VAN GINNEKEN: *Principes de linguistique psychologique*. Paris 1907. (Cit. I. 10).
- R. DE LA GRASSERIE: *Des Mots auxiliaires, supplétifs et explétifs*. Paris 1901.
- O. JESPERSEN: *Progress in language*. London 1894.  
 — *Language*. London 1922.  
 — *The Philosophy of Grammar*. London 1924. (Cit. I. 8. 13. 22. 33. 58. 183. 185. — II. 165 note).
- TH. KALEPKY: *Neuaufbau der Grammatik*. Leipzig 1928.
- A. MARTY: *Über die Scheidung von grammatischen, logischen und psychologischen Subjekt resp. Prädikat* (*Archiv für systematische Philosophie*, III, p. 174 sqq.).  
 — *Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprache*. I. 1908.

- A. MEILLET: Linguistique historique et linguistique générale. Paris 1921.
- H. PAUL: Prinzipien der Sprachgeschichte. Halle 1898 (7<sup>e</sup> edit. 1909). (Cit. I. 3—4).
- KR. SANDFELD-JENSEN: Sprogvidenskaben. Copenhagen 1913.
- F. DE SAUSSURE: Cours de linguistique générale. Lausanne 1916.
- H. SCHUCHARDT: Sprachursprung (Sitzungsberichte d. Akad. zu Berlin. 1919—20).
- A. SECHEHAYE: Programme et méthodes de la linguistique théorique. Paris, Genève, Leipzig 1908. (Cit. I. 32).
- H. SPERBER: Über den Affekt als Ursache der Sprachveränderung. Halle 1914.
- L. SÜTTERLIN: Das Wesen der sprachlichen Gebilde. Heidelberg 1902.
- J. VENDRYÈS: Le Langage. Paris 1921.
- W. WUNDT: Die Sprache. Leipzig 1900. (Cit. I. 3).

#### L'Aphasie:

- H. HEAD: Aphasia and kindred disorders of speech. I—II. Cambridge 1926. (Cit. I. 15).
- Studies in Neurology. I—II. London 1920.
- Speech and cerebral localisation (Brain XLVI, 1923, p. 355—528).
- ISSERLIN: Über Agrammatismus (Zeitschrift f. d. ges. Neurologie u. Psychiatrie LXXV, 1922). (Cit. I. 15. 16).
- A. PICK: Die agrammatischen Sprachstörungen I. Berlin 1913. (Cit. I. 15).
- Sprachpsychologische und andere Studien zur Aphasielehre (Schweiz. Archiv f. Neurol. u. Psychiat. XII, 1923, p. 105—135, 179—200). (Cit. I. 9. 10. 15).
- C. F. VAN VALKENBURG: Zur Psychologie der Aphasie (Schweiz. Archiv f. Neurol. u. Psychiat. XII, 1923). (Cit. I. 15).

#### Le Problème de la phrase:

- O. BLOCH: La phrase dans le langage de l'enfant (Journal de Psychologie XXI).
- K. BRUGMANN: Verschiedenheiten der Satzgestaltung nach Massgabe der seelischen Grundfunktionen in den indogerm. Sprachen (Berichte ü. d. Verhandl. d. Sächs. Ges. d. Wissenschaften, phil. hist. Kl., LXX, 6, 1918).
- K. BÜHLER: Kritische Musterung der neueren Theorien des Satzes (Indogerm. Jahrbuch VI). (Cit. I. 3—4).

- O. DITTRICH: Die sprachwissenschaftliche Definition der Begriffe »Satz« und »Syntax« (Philosophische Studien XIX, 1902).
- E. GLÄSSER: Grundlegendes zum Satzproblem (Zeitschrift f. rom. Philol. LI, 1931, p. 527—541).
- A. MEILLET: Théorie de la phrase (Journal de Psychologie XVIII, 8—9, 1921).
- A. SECHEHAYE: Essai sur la structure logique de la phrase. Paris 1926.
- WEGENER: Der Wortsatz (Indogerm. Forschungen XXXIX, 1920—21).

### L'Ordre des mots (généralités):

- (Bibliographie: E. SCHWENTNER: Bibliographie zur indogermanischen Wortstellung. 1823—1923. (Wörter und Sachen VIII) — Nachträge (Wörter und Sachen IX).
- P. BARTH: Zur Psychologie der gebundenen und der freien Wortstellung (Philosophische Studien XIX, 1902, p. 22—48).
- G. V. DER GABELENTZ: Ideen zu einer vergleichenden Syntax: Wort- und Satzstellung (Zeitschrift für Völkerpsychologie VI, 1869, p. 376—384. — VIII, 1875, p. 129—165).
- E. LERCH: Typen der Wortstellung (Idealistische Neuphilologie, Festschrift f. Karl Vossler, Heidelberg 1922, p. 85—106; réimprimé dans: LERCH: Hauptprobleme der franz. Sprache. Allgemeineres. Braunschweig 1930, p. 59—90).
- J. MAROUZEAU: Sur l'ordre des mots (Rev. de Philologie XXV, 1911, p. 205—215). (Cit. I. 60).
- L'ordre des mots dans la phrase latine. I. Les groupes nominaux. Paris 1922. (Cit. I. 31. II. 83).
- Accent affectif et accent intellectuel (Bull. Soc. Ling. Paris XXV, 1924, p. 80—86).
- E. RICHTER: Grundlinien der Wortstellungslehre (Zeitschrift f. rom. Philol. XL; imprimé séparément, Halle 1919). (Cit. I. 8. 9. 11).
- Zur Klärung der Wortstellungsfragen (Zeitschrift f. rom. Philol. XLII, 1923, p. 704—721).
- H. WEIL: De l'ordre des mots dans les langues anciennes comparées aux langues modernes. Paris 1844 (3<sup>e</sup> édit. 1879).

### II. Syntaxe et stylistique du français moderne.

- (Bibliographie: P. HORLUC et G. MARINET: Bibliographie de la syntaxe du français, 1840—1905. [Annales de l'Univ. de Lyon. Nouv. Série II, fasc. 20] Lyon 1908).
- A. ALBALAT: Le Travail du style, enseigné par les corrections manuscrites des grands écrivains. Paris 1921.

- CH. BALLY: *Traité de stylistique française* I—II. 2<sup>e</sup> edit. Heidelberg 1921. (Cit. I. 22. 72. — II. 46).
- G. BILLER: *Fristående emfatiskt uttryck i moderna franska* (Göteborgs Högskolas Årsskrift 1925).
- FÉLIX BOILLOT: *Psychologie de la construction dans la phrase française moderne*. Paris 1930.
- J. BOULENGER et A. THÉRIVE: *Les Soirées du Grammaire-Club*. Paris 1924. (Cit. I. 101—102, 128).
- M. BOULENGER: Articles dans le *Figaro*. (Cit. I. 50. 201. 239).
- F. BRUNOT: *La Pensée et la langue*. Paris 1922. (Cit. I. 96).
- L. CLÉDAT: *Grammaire raisonnée de la langue française*. 8<sup>e</sup> éd. Paris 1907. (Cit. I. 203).
- Le «que» interrogatif et le sujet logique (*Rev. Phil. Fr.* XXXV, 1923, p. 165—168).
- Remarques sur les compléments (*Rev. Phil. Fr.* XXXVI, 1924, p. 1—10).
- «Seul» (*Rev. Phil. Fr.* XII, 1898, p. 65—71). (Cit. II. 79).
- J. DAMOURETTE et E. PICHON: *Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française, 1911—1933*. I—III. Paris 1927—33. (Cit. II. 142—143).
- G. EBELING: *Probleme der romanischen Syntax* I. Halle 1905.
- L. FOULET: Comment ont évolué les formes de l'interrogation (*Romania* XLVII, 1921, p. 243—348). (Cit. I. 143. 144. 147. 150. 152. 155).
- R. DE GOURMONT: *Esthétique de la langue française*. Paris 1899.
- *Le Problème du style*. Nouv. éd. Paris 1907.
- J. HAAS: *Neuf Französische Syntax*. Halle 1909. (Cit. II. 141).
- H. HULTENBERG: *Le Renforcement du sens des adjectifs et des adverbés*. Upsal 1903. (Cit. II. 156 note).
- LAFAYE: *Dictionnaire des synonymes de la langue française*. 10<sup>e</sup> éd. Paris s. a. (Cit. II. 93).
- G. LANSON: *L'Art de la prose*. Paris s. a.
- *Conseils sur l'art d'écrire*. Paris 1913.
- E. LEGRAND: *Stylistique française*. Paris 1922. (Cit. II. 11. 136. 164 note. 165 notes).
- E. LERCH: *Historische französische Syntax* I—II. Leipzig 1925—29. (Cit. I. 66. 145).
- *Hauptprobleme der französischen Sprache*. I—II. Heidelberg 1930—32.
- L. LINDBERG: *Les Locutions verbales figées dans la langue française*. Upsal 1898 (Thèse).



- A. LOMBARD: Les Constructions nominales dans le français moderne. Etude syntaxique et stylistique. Upsal 1930.
- A. MALMSTEDT: Sur les «Propositions relatives doubles» (Studier i modern Språkvetenskap, utg. af nyfilol. Sällsk. i Stockholm, II. 1901, p. 11—55). (Cit. I. 237).
- Des locutions emphatiques (ibid. III, 1905, p. 71—102). (Cit. I. 72).
- KR. NYROP: Grammaire historique de la langue française. I—VI. Copenhague 1899—1930. (Cit. I. 93. 131. 143. 200. — II. 135 note. 149).
- E. PICHON: v. Damourette et Pichon.
- PH. PLATTNER: Ausführliche Grammatik der französischen Sprache I—V. Karlsruhe. 1899—1908. (Cit. I. 41. 109. 130. 132. 137. 200. 204. — II. 118 note. 142).
- E. RICHTER: Der Entwicklungsweg des neuesten Französischen (Archiv f. d. Stud. d. neueren Spr., CLVIII 1930, p. 60—83, 222—242).
- C. M. ROBERT: Questions de grammaire et de langue françaises élucidées. 1886. (Cit. I. 63).
- Etudes d'idiome et de syntaxe. Groningue 1916.
- J. SAALBACH: Studien zum Satzbau des Neufranzösischen. Weida i Th., Leipzig, 1913 (Thèse). (Cit. I. 150. 151 note).
- KR. SANDFELD[-JENSEN]: Bisætningerne i moderne fransk. Copenhague 1909. (Cit. passim).
- Syntaxe du français contemporain. I. Les Pronoms. Paris 1928. (Cit. passim).
- L. SPITZER: Das synthetische und das symbolische Neutralpronomen im Französischen (dans: Idealistische Neuphilologie, Festschrift für Karl Vossler, Heidelberg 1922, p. 120—158; réimprimé dans: Stilstudien I). (Cit. I. 72. 80. 128).
- Inscenierende Adverbialbestimmungen im neuen Französisch (Die Neueren Sprachen XXVIII, 1920, p. 1—30; réimprimé dans: Stilstudien II).
- Stilstudien I—II. Munich 1928.
- FR. STROHMEYER: Der Stil der französischen Sprache. 2<sup>e</sup> édit. Berlin 1924. (Cit. I. 27—28. 31. 58. 72. 73. 145. — II. 194 note).
- A. THÉRIVE: Querelles du langage (dans: Les Nouvelles Littéraires). (Cit. II. 15. 77).
- v. Boulenger et Thérive.
- AD. TOBLER: Vermischte Beiträge zur französischen Grammatik, 1—5. 3<sup>e</sup> édit. Leipzig 1921. (Cit. I. 62. — II. 190 note. 191. 194 note. 196—197).

## L'Ordre des mots en français moderne.

- E. C. ARMSTRONG: The French Shifts in Adjective Position and their English Equivalents (Studies in Honor of A. Marshall Elliot, Baltimore, 1911, vol. I, p. 251—274).
- BAALE: La Place de l'adjectif exprimant la couleur (Taalstudie X, 1898).
- W. BAMME: Stellung des attributiven Adjectivs im Neufranzösischen (Thèse dactylographiée, Göttingen 1920; compte rendu dans: Jahrbuch der philos. Fak. in Göttingen 1920. 11).
- BAUER: Die Stellung mehrerer attributiver Adjektive im Französischen (Zeitschrift f. franz. u. engl. Unterricht XIII, 6).
- G. BECHTEL: Zur Stellung des attributiven Adjektivs im Neufranzösischen (Thèse dactylographiée, Warburg 1922; compte rendu dans Jahrbuch der philos. Fak. der Philipps-Univ. zu Marburg 1922—1923, I, phil.-hist. Abt. Marburg 1924).
- SVEN BERG: Bidrag til frågan om det attributiva adjektivets plats i modern franska (Från Filologiska Föreningen i Lund, Språkliga uppsatser I, 1897, p. 105—121).
- E. BESCHNIDT: Hervorhebung von Redeteilen durch Stellung resp. Verstärkung im Französischen. Breslau 1904 (Programm der Ev. Realschule, 2).
- C. DE BOER: Essais de syntaxe française moderne: I. La place de l'adjectif attributif. II. La place du sujet nominal dans la phrase non-interrogative. III. Le subjonctif. Groningue 1922. (Cit. I. 32. 104).
- A. BRANDES: Die Stellung der Adverbien im französischen Satze, Aachen 1910 (Programm des städtischen Realgymnasiums).
- L. CLÉDAT: La place de l'adjectif en français (Rev. Phil. Fr. XV, 1901, p. 241—275).
- Compte rendu des Essais de syntaxe française de Boer (Rev. Phil. Fr. XXXVI, 1924, p. 48—57).
  - Les pronoms personnels avant et après le verbe (Rev. Phil. Fr. XXXVII, 1925, p. 43—48).
  - L'inversion du sujet (Rev. Phil. Fr. XL, 1928, p. 81—99).
- J. CRON: Die Stellung des attributiven Adjektivs im Altfranzösischen und Spätlateinischen. Strassbourg 1891.
- A. DÜHR: Zur Theorie der Stellung des französischen Adjektivs. Stendal 1890. (Programm).
- L. FOULET: L'ordre des mots et l'analyse de la phrase (Romania XLIX, 1923, p. 118—126). (Cit. I. 93. 144).
- L'accent tonique et l'ordre des mots: Formes faibles du pro-

- nom personnel après le verbe (Romania L, 1924, p. 54—93). (Cit. I. 201. 203. 204).
- L. FOULET: L'interrogation et l'ordre des mots en anglais et en français (Romania LII, 1926, p. 445—459).
- J. HAAS: Die Stellung des Adjektivums im Neuf Französischen (Rom. Forschungen XX, 1907, p. 538—559).
- FR. HABICHT: Beiträge zur Begründung der Stellung von Subjekt und Prädikat im Neuf Französischen (Thèse, Jena 1882).
- TH. KALEPKY: Zur französischen Syntax: 9° Stellung des attributiven Adjektivs (Zeitschrift f. roman. Phil. XXV, 1901, p. 322—339).
- HUNTER KELLENBERGER: The Influence of Accentuation on French Word Order (Elliott Monographs 30). Princetown 1932.
- R. KLEIN: Die Wortstellung im Französischen. Leipzig 1915.
- C. KLÖPPER: Einige Kapitel aus der französischen Stilistik: Wortstellung, Satz und Periode. 1901 (Neusprachliche Abhandlungen, 11).
- KOOPMANN: Inversion des Subjekts. Göttingen 1910. (Thèse).
- MAX KUTTNER: Prinzipien der Wortstellung im Französischen. Zur französischen Negation. Bielefeld, Leipzig 1929.
- R. MEYER: Inversion nach aussi, encore, au moins, en vain und ähnlichen Adverbien (Zeitschrift f. neuf Franz. Spr. u. Lit. VI, 1884, p. 178).
- Zur Lehre von der Stellung des Adverbiums (ibid. X, 1888, p. 264). (Cit. II. 202 note).
- Adverbium zwischen Verbum und den Ergänzungswörtern der Negation (ibid. p. 267—268).
- R. PHILIPPSTHAL: Zur Stellung des französischen attributiven Adjektivs (ibid. XL, 1912, p. 104—105).
- HEINR. PROBST: Die Stellung der obliquen Casus der Personalnomina zum Verb, zu anderen Wörtern und unter einander im Französischen. Göttingen, Bonn 1908 (Thèse).
- H. RABE: Die Inversion des Subjekts im Französischen des XIX Jahrhunderts. Tübingen 1910 (Thèse).
- H. SCHMIDT: Beiträge zur französischen Syntax: 17°. Zur Stellung des Adjektivs (Die Neueren Sprachen XXXII, 1924, p. 387—395).
- TH. SCHÖNINGH: Die Stellung des attributiven Adjektivs im Französischen. Kiel, Paderborn 1898 (Thèse).
- O. SCHULZE: Über die Stellung gewisser Satztheile und Sätze zwischen Hilfsverb und Particip im Französischen (Zeitschrift

- f. frz. Spr. u. Lit. II, 1880, p. 465—468; — Die neueren Sprachen XVIII, 1910, p. 125—127).
- L. SPITZER: Zur Stellung des französischen attributiven Adjektivs (ibid. XLI (Referate und Rezensionen), 1913, p. 105—107).
- L. SPITZER: Il ne faut pas que tu meures (Germ.-roman. Monatschrift 1927, 1—2). (Cit. II. 194 note).
- SVEDELIUS: Sur la place de l'adjectif qualificatif auprès du nom (Mélanges Wahlund, 1896, p. 75—94).
- H. YVON: Sur la place de l'adjectif en français (Rev. Phil. Fr. 1902, p. 147—154).
- ZANDER: Die Stellung der proklitischen Pronomina im Französischen (Zeitschrift f. franz. u. engl. Unterricht, XIII, 6).
-

## INDEX ANALYTIQUE

- accent, accentuation: II. 54 note.  
67. 105. 107. 140. 166. (Cf. unité).
- actualité, actuel (jugement ~, sujet ~): I. 10. 12. 26. 57—60. 190. 212. — II. 3. 108. 132.
- adjectif: II. 9. 153.
- ~ accompagné de déterminants II. 121—127.
- ~ en apposition I. 35. 37. — II. 19—20. 132—139. 157.
- ~ épithète I. 10. 36. 37. 142. 189. — II. 16. 19—20. 33. 39—132. 132. 149. 150.
- ~ invariable II. 135.
- ~ pronominal, v. pronom.
- déterminants de l'~ II. 153—161.
- adverbe, adverbial (fonction ~, locution ~): I. 48. 54. 160. 208—224. — II. 50. 73. 74. 75. 77. 78. 80. 135. 151—208 (passim).
- ~ de degré I. 63. 138. — II. 121—126. 152. 153—155. 161. 165. 167. 173. 174. 177. 178.
- ~ de mode II. 165. 175.
- ~ de temps I. 138. — II. 126—127. 157. 175. 201.
- ~ déterminant un adjectif II. 153—157. 159.
- ~ déterminant un verbe II. 164—184.
- ~ d'évaluation II. 165. 167. 173. 177.
- ~ en -ment II. 155—157. 164—165.
- ~ interrogatif I. 143—149. 162—163. 237—239.
- ~ pronominal I. 103. 104. 179. II. 207—208.
- ~ relatif I. 235—237.
- ~ subjectif I. 230—232.
- déterminants de l'~ II. 161—163.
- influence des ~ sur la place des adjectifs II. 121—127.
- inversion après les ~ I. 103—109.
- inversion après les ~ conjonctifs et subjectifs I. 129—140.
- substantif déterminé par un ~ II. 151—152.
- affaiblissement du sens: v. sens (effacé, etc.).
- affectif: v. émotif.
- agrammatisme: I. 16.
- allemand: I. 58.
- alternative: I. 142. — II. 186.
- anacoluthie: I. 16. 23—25.
- antécédent: I. 44. 185. — II. 35.

- antithétique: analyse ~ I. 71. 82.  
96—97. 144. — II. 14.
- aphasie: I. 9—10. 14—17. —II. 86.
- apposition: adjectif en ~ I. 35.  
37. — II. 19—20. 132—139. 157.
- préposition + régime en ~  
II. 21—22.
- substantif en ~ II. 5—14.
- archaïsme: I. 205. — II. 147. 207.
- arrangement conscient: I. 4. 8.  
34. 209. — II. 17. 23. 24. 195.
- art: II. 211. (Cf. style, stylistique).
- article (et absence d'~): I. 66.  
74. 90. 186. 187. 189. — II. 9.  
10. 87. 109. 111. 139. 142.
- attraction: I. 61—63. 69. 117. 125.
- attribut: I. 35—74. 197. — II. 9.  
99. 108. 133. 192. (Cf. prédicat).
- ~ du complément I. 99. 184—187.
- automatisme, automatisaion: I. 6.  
9—11. 20. 26—27. 30. 31.  
45. 88. 97. 99. 104. 121. 172.  
174. 199. — II. 42. 91. 92. 96.  
99. 140. 149. 198. 211. (Cf. rupture).
- avis: inversion dans les ~ I. 56.  
91.
- banal, banalisation, banalité: I. 44.  
— II. 54. 85. 92. 110. 114.  
115. 132. 175. 178.
- bégaiement: I. 9.
- but de l'énoncé: I. 4. 7. 12. 13.  
27. 43. 56. 64. 85. 91. 103—104.  
— II. 132. 140.
- cardinaux: II. 149—150.
- cas particuliers: v. particulier.
- chaos: II. 161. 209.
- chiasme: I. 34. 54—56. 93. 114.  
121. 124—125. 183. 187. 192.  
194. 213—215. — II. 75. 106.  
111. 115. 131. 137. 139. 147.  
150. 156. 173. 182.
- choix: I. 14. 21. 30. — II. 24.
- clarté: I. 20. 34. 46. 113. 147. 162.  
180. 185. 191. — II. 19. 23. 26.  
90. 96 note. 110. 133. 140. 163.  
173. 179. 191. 193. 194. 202 note.  
204.
- classification: I. 35. 158. — II.  
14. 24. 84. 210.
- cohésion: I. 24. 26. 33. 38—40.  
75. 76—78. 98. 103. 108. 115.  
117. 157. 160—162. 163. 175.  
186. 207. 219. 222. 240. — II.  
5. 16—21. 26. 33—36. 37—39.  
118—121. 127. 133. 142—143.  
149—150. 154. 166. 174. 180.  
181. 198.
- comparaison: I. 52. 53. — II.  
127. 144.
- comparatif: II. 127. 169.
- complément: I. 13. 74. 83. 86. 96  
—97. 102—105. 146. 157—229.  
— II. 12 note. 157. 158. 180.
- ~ circonstanciel I. 115. 177. 196.  
208—224. — II. 17—18. 24.  
164. 172. 192—193. 196.
- ~ composé formant proposition I. 183—199. 203—207.
- ~ composé nominal I. 184—192.
- ~ composé verbal I. 192—199.
- ~ de comparaison II. 157.
- ~ de lieu I. 184.
- ~ de mesure I. 211.
- ~ direct I. 115. 158—174. 179—  
183. 210. — II. 17—18. 23.  
181. 192.

- ~ indirect I. 88. 100—101. 115. 174—183. — II. 160. 181. 192.  
 ~ partitif II. 200—201.  
 ~ pronominal I. 199—207. — II. 182.  
 composé (mot ~): II. 10. 15. 19. 45—46. 68. 91 note. 151 note. 143. 177 note.  
 ~s oratoires II. 46 note. 104 note.  
 compréhension: I. 20. — II. 48. 81. 110.  
 comptes rendus: inversion dans les ~ I. 56. 91.  
 conjonctions, locutions conjonctives: I. 114. 130. 225. 230. 236. 238. 239—241. — II. 147.  
 connu: I. 8. 26. 27. 30. 71. 82. — II. 108. 132. (Cf. notion initiale).  
 contact: I. 34. 98. 115. 186. 195. 222. — II. 167. 198.  
 contamination: I. 23—24. 84. 123. 179. 234.  
 contenu: v. fond.  
 contexte: v. situation.  
 contingence: II. 209.  
 coordination: I. 12. 208. 225. — II. 128—132. 136.  
 copule, copulation: I. 35. 39. 44—45. 56. 57. 58. 63. 98. 99—100. 104. 115—116. 119. 121. 146. — II. 137.  
 cosmos: II. 209.  
 couleur: adjectifs désignant ~ II. 84. 113—115. 117.  
 création: I. 32. 48. — II. 99. 105. 209.  
 danois: I. 28. — II. 55 note. 143 note.  
 dates: II. 151.  
 datif éthique: I. 207.  
 déclanchement, déclancheurs: I. 6. 9—11. 20. 26. 34. 47. 73—74. 83. 143. 190. 217. 232. — II. 211.  
 définitions: inversion dans les ~ I. 56. 91.  
 possibilité d'arriver à des ~ II. 42. 84.  
 dégradations: I. 71. 98. 110—112. 116—117. 157—158. 184. 193. 208. 209—210. 221—223. 225. — II. 3—4. 14. 22. 55. 101. 114. 164. 165. 166. 209. (Cf. glissement).  
 degré: II. 49. 52. 53. 54. 56. 72—80. 100—101. 116. 117.  
 démonstratif: I. 52. — II. 76. 147. (Cf. pronom ~).  
 dérivation: adjectifs créés par ~ II. 84.  
 déterminants: I. 157. 208. 224. — II. 3 et passim.  
 séries de ~ II. 15.  
 déterminatif: v. valeur ~.  
 détresse linguistique: I. 16.  
 diachronie: I. 32.  
 différence: II. 144. 146.  
 discordance: ~ entre la place de la négation et la détermination négative réelle II. 190—198. 206 note.  
 disjonction: I. 34. 38—40. 76—78. 160—162. 175. 182—183. 196. 218—221. 227—229. — II. 7. 8. 13. 19. 20—21. 22. 23. 26. 33—36. 37—39. 133 note. 142—143. 149—150. 166. 168. 179. 201.  
 dislocation: I. 21—27. 30. 40—42. 45—49. 57—60. 67. 78—80. 80

- 81. 109. 141—142. 147—148. 150. 155. 164. 166—174. 178—179. 187. 211. 216. 238. — II. 141.
- dix-septième siècle: langue du ~ II. 147.
- dualité de conception: II. 45—46.
- ébauche de la phrase: v. phrase.
- écholalie: I. 10.
- effacement du sens: v. sens (affaibli, etc.).
- ellipse: I. 237 note.
- émotion, émotif, émotivité (ordre émotif, valeur émotive): I. 5. 7. 22. 33. 38. 42—50. 54. 59. 69. 71. 76. 89. 103. 131. 142. 153. 164. 167—168. 209. 211—212. 237. — II. 13. 42. 43. 54. 59. 64. 72. 79. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 91. 92. 95. 98. 99. 100. 101. 104. 105. 107. 113. 116. 117—118. 121. 146. 155 note. 156. 169. 172. 175. 185. 203. 211.
- emphase, emphatique (ordre ~, valeur ~): I. 33. 43—44. 60. 141. 164. 167—168. 211—212. — II. 87. 88. 89. 101. 107. 114. 155. 156. 169. 174 note. 175.
- enchaînement: I. 10—11. 20. (Cf. rattachement).
- enfants: langage des ~, v. langage.
- énumération: I. 90.
- épithète: v. adjectif ~.
- ~ de nature II. 110.
- epitheton ornans: II. 6. 108.
- équilibre: changement d'~ entre l'élément notionnel et l'élément émotif II. 53. 66.
- équivalences: I. 19—20. 36. 43. 83. 85. 89. 91—92. 96. 103. 114. 116. 117. 123. 124. 127. 128. 171—172. 177. 183. 186. 192—193. 195. 210. 215. 223. 224. 225. 227. 233—234. — II. 11. 22 note. 37. 96 (et note). 134—135. 158—159. 164. 165. 191—198.
- équivoque: v. clarté.
- essence: II. 9.
- évolutions syntaxiques: II. 84.
- exclamation: I. 7. 47—48. 150. 152—156.
- explication: I. 11. 30. 32—34. 123. — II. 19. 84. 210. (Cf. méthode).
- extension: I. 20. — II. 48. 81.
- fond et forme: I. 13—21. 27—32. — II. 159 note.
- forme: adjectifs désignant ~ II. 84.
- formule: I. 43. 56. 91. 93. 94. 142—143. 149. 164. 165. — II. 203. 205. 208.
- fractions: II. 149.
- général: fait ~ II. 209.
- généralisation: ~ d'un ordre I. 8. 46. 64—65. — II. 42. 91. 93. 101.
- généralité: II. 42. 85.
- géographique: nom ~ II. 6.
- germanique: langues ~ II. 140. 149.
- gérondif: I. 165.
- geste: I. 5.
- glissement: I. 32. 71. 97. 116. 208. 221. — II. 7. 12 note. 24. 36.



48. 132—134. 209. (Cf. dégradations).
- grammaire: I. 32. — II. 14. 17. 52. 55. 100. 209. 211.
- groupe: I. 33. 61—63. 163, et passim. — II. 3. 170—171 note, et passim.
- ~ consolidé, figé, indissoluble, serré I. 33. 61. 63. 189. 195. 204. — II. 3. 40—41, et passim.
- ~ libre, relâché I. 33, et passim.
- rupture de ~ I. 44. 185. 196. 197. 206. — II. 34. 38. 162. 167 note. 198. (Cf. disjonction)
- 
- habitude: I. 9. 11. 182.
- harmonie: I. 34. 122. 209. — II. 17. 119. 211.
- hasard: I. 21. 120.
- histoire de l'ordre des mots: II. 40. 211.
- 
- identification, identité: I. 50. 52. — II. 52. 53. 54. 72—80. 144. 146.
- impératif: I. 150. 200. 203. 204. 206. 207. — II. 167. 206 note.
- impliqué: v. sens ~.
- impulsif: v. émotif.
- incise: I. 40. 78. 101—103. 122. 236. 237.
- inconnu: v. nouveau.
- individuel: v. langage.
- infinitif: I. 66—68. 96—97. 108. 159. 164—165. 180. 184. 192—199. 203—207. 217. 224. 237. — II. 159. 174—184. 190. 194—195. 206—208.
- intensifs, intensificateurs, intensification: II. 49. 54. 55 note. 65—66. 68. 71. 72. 76. 78. 79. 83.
- intercalaison: I. 39. 40. 77—78. 78—79. 131. 160—162. 170. 207. 209. 218—224. 227—229. 240. — II. 7. 12. 16. 17. 22. 34. 38. 119. 137. 138. 139. 141. 144. 149. 150. 154. 155. 161. 169. 198. 200. 203. 207.
- interdépendance, interdétermination: I. 157. — II. 6. 7 note.
- intonation: I. 5. 22. 47—48. 59. 71. 150—151. — II. 211.
- inversion (des groupes sujet — attribut, sujet — verbe): I. 42—63. 80—81. 81—94. 95. 96. 97—150.
- ~ composée I. 129—130. 141—156 (passim).
- ~ formelle, grammaticale I. 129—150.
- ~ simple I. 129. 141—156 (passim).
- 
- jeu: I. 31.
- jonction: I. 33. 185.
- jugement: ~ actuel, principal, proposé, accessoire, présupposé I. 12. 57—60. 64. — II. 3. 108. 132.
- ~ anticipé I. 60.
- ~ de valeur II. 83. 100.
- ~ subjectif II. 47.
- juxtaposition: II. 11.
- 
- langage: ~ affectif, v. émotion.
- ~ des enfants I. 5. 12.
- ~ familier I. 6. 23. 141. 143. — II. 153 note. 206 note.

- ~ individuel I. 102. 116. 219. — II. 43. 143. 209. (Cf. style personnel).  
 ~ populaire I. 6. 102. 141. 151—152. 235. — II. 153 note. 186 note. 206 note.  
 langue: ~ littéraire, écrite I. 36. 43. 82. 121. 131. 141. 143. 145. 148. 153. 161. 167. 173. 175. 181. 205. 232. — II. 22. 129. 182. 206. 207.  
 ~ parlée, de tous les jours I. 22. 37. 58. 121. 142. 145. 147. 148. 149. 150. 151. 152. 163. 166. 167. 173. 181. — II. 57. 84. 99. 101. 135. 161. 182. 206. 207. 208. (Cf. langage familier).  
 lapsus linguae: II. 99.  
 lexicographie: II. 19. 189.  
 liaison: II. 151.  
   termes de ~ I. 97—129 (passim). 189—190. 240.  
 liberté: v. ordre libre.  
 locution: ~ figée, v. formule.  
   ~ verbale, v. verbe.  
 loi: I. 30. 72. — II. 209.  
 longueur: I. 43. 79. 115. 161. 180. 181. 184. 191. 196. 210. — II. 21. 23. 34. 121. 125. 128. 210.  


---

 maladies de la parole: I. 9—10. 14—17.  
 marche de la pensée: I. 72. 174. 226. — II. 17. 23.  
 matière: adjectifs désignant ~ II. 84.  
 méthode: I. 11. 14. 27. 29. 30. — II. 42—43. 84. 209—210. (Cf. explication).  
 monotonie: v. variation.  
 mot composé: v. composé.  
 mot outil: v. outil.  
 moule: ~ grammatical I. 15—21. 23. 28. 47. 178. — II. 211.  
   ~ mélodique I. 47—48. — II. 211.  
 moyen âge: langue du ~ II. 129.  


---

 nationalité: adjectifs désignant ~ II. 84.  
 négation, négatif: I. 38. 77. — II. 59. 60. 145. 185—208.  
 nexus: I. 33. 65 note. 96 note. 183—199. 203—207. — II. 17—18. 45.  
 nombre: adjectifs désignant ~ II. 51—56. 72—80. 100—101. 144. 146.  
   noms de ~ II. 142. 149—151.  
 noms propres: adjectifs déterminant des ~ II. 110—113.  
 notion initiale: I. 10. 13. 20. 26. 27. 28. 33. 45. 50. 56. 58. 82. 103. 167. 209. 216. 218. — II. 211.  
 nouveau, nouveauté: I. 8. 27—28. 30. 71. 82. 85. 89. 97. 101. 104. 114. 210. — II. 8. 98. 108. 140. (Cf. but de l'énoncé).  
 nuances: v. dégradations.  
 numérique: sens ~, v. nombre.  
 numérotage: II. 150.  


---

 opposition: II. 13. 86. 154. 192 note.  
 ordinaux: II. 150—151.  
 ordre: ~ analytique II. 15.  
   ~ émotif, v. émotion.  
   ~ emphatique, v. emphase.  
   ~ grammatical I. 27—32. 45. 105. 122. 129—150. — II. 140.

- ~ logique, rationnel I. 77. 118.  
 228. — II. 23. 26—27.  
 ~ objectif I. 4. 8.  
 ~ psychologique I. 27—32. 89.  
 122. 177. 208. — II. 140.  
 ~ subjectif I. 4. 7. 65. 95.  
 ornement: épithète d'~ II. 6. 108.  
 orthographe: I. 24.—II. 15. 45. 133.  
 137. 154 note. 170 note. 187.  
 outil: ~ grammatical, syntaxique  
 I. 53—54. 143. — II. 28. 55.
- 
- paragrammatisme: I. 15.  
 parenté: II. 144. 146.  
 participe: I. 164—165. 183. 190—  
 192. 193. 204. 220—221. 224.  
 — II. 45 note. 84. 115—118.  
 134 note. 161. 174—182. 198.  
 206 note.  
 particulier: fait ~, cas ~ I. 30.  
 — II. 19. 42. 100. 102. 209—  
 210.  
 passif: I. 25. 26. 85. 86. 104. 119.  
 171. 172. 204. — II. 136.  
 pause (et absence de pause): I.  
 22. 24. 41. 46. 166. 179. 193.  
 — II. 8—9. 15. 21—22. 32. 132.  
 133. 166. 167. 168. 194 note.  
 personne: nom de ~ II. 6.  
 philosophie du langage: II. 211.  
 phonétique: I. 102. — II. 211.  
 phrase: ~ à deux termes I. 7—11.  
 ~ à sujet pronominal I. 5—6.  
 ~ à terme unique I. 4—7. 22.  
 37. 38. 41. 76. 141. 148. 167.  
 — II. 86. 170 note. 185—187.  
 ~ complexe I. 12—21.  
 ~ disloquée, v. dislocation.  
 ~ nominale I. 20. 37—74.  
 ~ objective I. 4.
- ~ optative I. 93.  
 ~ qu'on construit en parlant  
 I. 8. 11. 178. 225. 239.  
 ~ subjective I. 4. 25. 102. 232  
 —234.  
 ~ verbale I. 20. 35. 36—37. 75  
 —156.  
 ébauche de la ~ I. 6. 15. 16.  
 17. 128.  
 état inorganisé de la ~ I. 22.  
 genèse de la ~ I. 14—21.  
 remarques générales sur la ~  
 I. 3—34. — II. 3.  
 unité de la ~, v. unité.  
 plans: plusieurs ~ dans la phrase  
 I. 12. 167. 171. 218. — II. 132.  
 poids: I. 117. — II. 133.  
 polarisation: II. 49. 52. 69. 75. 94.  
 poncif: I. 160. 182. 212.  
 prédicat: I. 5. 7. 8. 10. 13. 53. 54.  
 56. 70—74. 144. — II. 11.  
 ~ grammatical I. 13. 18. — II.  
 191.  
 ~ psychologique I. 13. 17. 18.  
 27. 28. 29. 31. 118. 145. 188.  
 — II. 140. 191.  
 prédicatif: emploi ~, sens ~:  
 I. 45. 58. 70. 71. 84. 86. 90. 95.  
 96. 100. 104. 105. 114. 144. 209.  
 210. 219. 223—224. 226—227.  
 234. — II. 3. 7. 8. 12. 21—22.  
 36. 108. 115—116. 132. 133. 140.  
 149. 165.  
 substantif ~, v. substantif ver-  
 bal.  
 préposition: I. 127. 236. 238.  
 préposition avec régime: ~ com-  
 plément circonstanciel I. 208  
 —224.  
 ~ déterminant un adjectif II.  
 157—161.

- ~ déterminant un substantif  
 II. 14—32. 33—34. 37—38. 119.  
 inversion après ~ I. 109—113.  
 principe d'action: I. 20.  
 privatifs: préfixes ~ II. 187—188.  
 privilégié: place ~ I. 115. 163.  
 217. 235—241. — II. 170.  
 prix: compléments de ~ I. 211.  
 pronoms et adjectifs pronomi-  
 naux: I. 48. 77. 100. 172. —  
 II. 85. 139—149. 160. 173. 189  
 note. 207.  
 ~ démonstratifs I. 36. 141. 170.  
 200. 235. — II. 14. 38 note. 50.  
 109. 141. 143—144.  
 ~ indéfinis I. 141. — II. 50. 51.  
 73. 139. 144—149.  
 ~ interrogatifs I. 114. 143—149.  
 162—163. 237—239. — II. 34.  
 144.  
 ~ personnels I. 5—6. 24. 28. 44.  
 45. 79. 99—156 (passim). 199  
 —207. 222. — II. 13—14. 22.  
 38 note. 141.  
 ~ possessifs I. 74. 141. — II.  
 28. 30—31. 109. 140—143.  
 ~ relatifs I. 114. 162. 222. 235  
 —237. — II. 35. 144.  
 pronominal: construction ~ I.  
 26. 45.  
 sujet ~ , v. sujet.  
 prononciation: II. 54 note. 151.  
 (Cf. accent, accentuation, in-  
 tonation).  
 propositions: ~ causales I. 125  
 —126. 147. 225. — II. 38. 194.  
 ~ comparatives I. 121—123.  
 ~ concessives I. 126—127. —  
 II. 134.  
 ~ conditionnelles I. 125—126.  
 ~ conjonctives substantives I.  
 64—66. 95—96. 127—129. —  
 II. 12 note.  
 ~ consécutives II. 127.  
 ~ de proportionnalité I. 62—  
 63. — II. 154. 169 note.  
 ~ finales I. 125—126. — II. 11.  
 ~ interrogatives I. 114—121.  
 152.  
 ~ participiales I. 127.  
 ~ relatives I. 6. 37—38. 43. 44.  
 70—72. 114—121. 180. 184. 185.  
 192. 193. — II. 32—39. 119.  
 141. 143.  
 ~ relatives déterminatives II.  
 32—36. 38. 108 note. 112.  
 ~ ~ doubles I. 236—237.  
 ~ ~ explicatives II. 36—39.  
 108 note.  
 ~ ~ prédicatives II. 35. 36  
 —39.  
 ~ ~ substantives I. 68 note.  
 94. 235 note.  
 ~ subordonnées I. 77. 113—114.  
 115—129. 180. 184. 193. 217.  
 224—229. — II. 134. 170—171.  
 193—194.  
 ~ temporelles I. 113—114. 123  
 —125. — II. 11. 112.  
 psychologie expérimentale: I. 3.  
 19.  
 —————  
 qualité: II. 9. 52. 53. 54. 56. 56—  
 57. 95. 100—101. 116. 117. 121.  
 148.  
 quantité: II. 52. 53. 54. 56. 67—  
 72. 95. 100—101. 116. 117. 121.  
 —————  
 rappel: I. 54. 181. 199. 209. 218—  
 221. — II. 5. 7.  
 rapport: II. 156. 158. 210.

- rattachement: I. 10—11. 20—21. 26. 33. 34. 50—60. 67. 82. 84. 91. 104. 114. 120. 121. 148. 163. 167—174. 176—177. 190. 198. 209. 212—216. 226. 227. 231. 235—237. 238. — II. 23. 24. 27. 28—30. 137. 139. 169. 195. 211.
- regroupement: II. 119 note.
- relatif: particule ~ I. 235 note. (Cf. pronoms).
- relief: mise en ~ I. 31. 34. 38. 59. 60. 63. 65. 67. 68—74. 83—84. 86. 95. 99. 105. 114. 115. 170. 172. 175. 176. 182. 198. 211—212. — II. 13. 21. 23. 101. 140. 171. 181—182. 194 note. 211.
- remaniement: I. 19—20. 51. (Cf. équivalences).
- renforcement: préfixes de ~ II. 154.
- répartition: I. 36—37. 61. 209. 216. — II. 23. 24—25. 118—121. 128. 129. 132. 180.
- reprise: I. 24. 26. 45—50. 57—60. 69. 79. 80. 148. 166—174. 178. —179. 211. 218—219. — II. 13. 32.
- rupture:
  - ~ de groupe, v. groupe.
  - ~ de l'automatisme I. 31. — II. 43. 88.
  - ~ de norme I. 182. — II. 21. 23. 45. 87. 101.
  - ~ d'équilibre I. 105. — II. 105.
- rythme: I. 34. 63. — II. 17.
- \_\_\_\_\_
- sanscrit: I. 58.
- schéma linguistique: I. 15. — II. 161.
- sémantique: II. 42. 55. 76—77. 119 note. 185. 211.
- unité ~, v. unité.
- sens (cf. valeur):
  - ~ abstrait II. 56.
  - ~ concret II. 65.
  - ~ dérivé II. 63. 69.
  - ~ déterminatif II. 7. 8. 10. 22. 64. 76. 82. 85. 86. 88. 91. 94. 95. 98. 107—108. 110. 112. 113.
  - ~ distinctif II. 8. 86. 87. 93. 95. 97. 98. 113.
  - ~ effacé, réduit, affaibli (mot vide) I. 9. 50. 81—87. 97. 98. 103. 104. 105. 115. 117—118. 125. 127. 143. 171. 181. 190. 195. 209. 218. 240. — II. 3. 48. 51. 53. 56—80 (passim). 134. 155.
  - ~ explicatif II. 8. 13.
  - ~ figuré II. 58. 114.
  - ~ impliqué I. 98. 101. 104. 109. 110. 117—118. — II. 107—110. 114. 116. 118. 120. 129.
  - ~ plein I. 10. 58. 86. 102. 105. 116. 118. 171. 189. 219. 224. —225. 230. — II. 3. 48. 76. 134. 137.
  - ~ prédicatif, v. prédicatif.
  - ~ propre II. 58.
  - ~ qualificatif II. 8. 73. 74. 76. 85. 86. 92. 107—108. 110.
  - ~ technique, v. technique.
- sentiment: mot de ~ I. 212. 231.
- situation: I. 4—7. 26—27. 31. 36. 46. 73. 103. 150. 199. — II. 3. 48. 52—53. 99. 108. 109. 123. 124. 140. 191. 193. 197. 202 note.
- soudure: I. 25. 41. 45—46. 79. 141. —142. 147—148. 167. 178. — II. 185.

- statistique: I. 151. — II. 81.
- style et stylistique; fonction (procédé, recherche) stylistique: I. 12. 19—21. 32. 39. 55. 86. 89—92. 107. 109. 112. 114. 116. 120. 128. 131. 141. 146. 159. 172. 182. 190. 209. 219. 226. — II. 7. 11. 15. 16. 17. 19. 23. 27. 34. 43. 52. 87. 100. 101. 102. 119. 128. 133 note. 135. 136. 137. 150. 156. 164. 165. 182—183. 185. 190 note. 209. 211.
- ~ impressionniste I. 6—7. 58. 102.
- ~ nominal I. 58. 160. 183.
- ~ personnel I. 102. 107. 110. 110. 130. 240. — II. 37. 43. (Cf. langage individuel).
- ~ rapide I. 117. (Cf. ~ télégraphique).
- ~ synthétique I. 209. — II. 136.
- ~ télégraphique I. 7. 16. 98. 214.
- subordination: I. 12. 208. 225. — II. 3. 11. 128. 136.
- substance: II. 9.
- substantif: II. 9. 10.
- ~ verbal I. 57—58. 76. 123. 192. 193. 224. — II. 17—18. 187—188.
- substantivation: I. 51.
- substratum de qualités: I. 20.
- sujet: A)
- I. 5. 7. 8. 10. 11. 13. 20—21. 26. 35—156 (et spéc. 53. 70—74. 96—97). 178. 186—187. 189—190. 215. 221. 227. — II. 9. 191.
- ~ actuel I. 26. 190.
- ~ constant I. 26. 104. 171. 181. 218.
- ~ explétif I. 42.
- ~ grammatical I. 13. 18. 20. 24. 58. 75. 82. 95. 97. 103. 118. 171.
- ~ nominal et ~ pronominal I. 44—45. 64. 99—156 (passim).
- ~ psychologique I. 13. 18. 20—21. 24. 26. 27. 75. 82. 97. 118. 167. 188. 209.
- B)
- ~ écoutant I. 4. 8. 11. 32. 38. 45. 46.
- ~ parlant (écrivain) I. 4. 8. 28. 31. 32. 34. 45—46. 120. 225. — II. 140. 197.
- superlatif: II. 73.
- surnoms: II. 9.
- suspension: I. 38. 43. 115. 161. — II. 7.
- synchronie: I. 32. — II. 164.
- syntaxe figée: I. 68. 107. 108. 164. — II. 40—42. 46 note. 58. 65. 66. 69. 72. 76. 77. 92. 95. 118. 158 note. 173. (Cf. formule).
- synthèse: I. 12. 225.
- système: I. 30. 130. — II. 55. 120. 139—140. 158. 159.
- \_\_\_\_\_
- technique: emploi ~, sens ~ II. 49. 50. 58. 65. 81. 82. 84. 93.
- temps: construction à un ou à deux ~ I. 46. — II. 133 note.
- tendance: I. 3. 30. 72. 99. 130. 214. 240. — II. 84. 209. 211.
- thème, construction thématique: I. 22. 24. 25. 40. 172. 178. — II. 14. 28. 30—32. 141. 201 note. 211.
- tics: I. 9.
- totalité: II. 144. 146.
- \_\_\_\_\_
- unité: I. 4. 5—6. 21—22. 23—24.

26. 34. 157—158. 161. 178, et passim. — II. 14. 19. 45—46. 56. 58. 132—133. 162. 196, et passim.
- ~ d'accentuation II. 5. 16. 45. 119. 154. 168.
- ~ de conception I. 225. — II. 17. 19. 45. 46. 129. 150. 173. 199. (Cf. ~ sémantique).
- ~ phonétique II. 35. 133. (Cf. ~ d'accentuation).
- ~ sémantique I. 34. 115. 160. 179—180. 186. 195. 222. 238 note. — II. 10. 35. 45. 68 et note. 97. 133. 144. 205.
- 
- valeur (cf. sens): ~ absolue II. 49.
- ~ complétive I. 96.
- ~ explétive I. 65. 70. 211.
- ~ latente I. 31. 145. — II. 47. 52. 96.
- ~ logique, objective II. 43. 64. 86. 87. 93.
- ~ stylistique, v. style.
- ~ subjective II. 64. 79.
- variables: II. 19. 210.
- variation: I. 19. 24. 34. 55. 110. 112. 120. 172. 189. 192. 209. 215. 229. — II. 11. 27. 106. 135. 136. 211.
- verbe (et locution verbale): I. 75 —229. — II. 12—13 note. 164—184. 189—202.
- ~ attiré I. 85. 117. 159. 171.
- ~ de liaison I. 97—129.
- ~ de mouvement I. 85. 104.
- ~ de présentation I. 82. 86.
- ~ d'existence I. 85. 104. 109. 116—117.
- ~ introducteur I. 81—94. 95. 104. 113. 125.
- ~ modal I. 204—205. — II. 175. 190. 194—195.
- ~ représentatif I. 70. 121—122.
- vide: mot ~, sujet ~, v. sens (effacé, etc.).
-

## INDEX DES MOTS, LOCUTIONS ET PHRASES TYPES.

- à I. 191. 198. — II. 159.  
 à aucun moment II. 203 note.  
 absolu II. 72.  
 à cause que I. 225.  
 accompli II. 116.  
 accord parfait II. 49.  
 advenir I. 95.  
 affreux II. 108.  
 ainsi I. 103. 108—109. 131. 132—  
 133. 240. — II. 169.  
 ajouter I. 177.  
 aller I. 204—205.  
 allons donc II. 185.  
 alors I. 103. 106.  
 à moins que I. 240.  
 ancien II. 98 note.  
 à n'en pas douter II. 208.  
 à n'en plus finir II. 208.  
 à peine I. 131. 137—138.  
 à plus forte raison I. 131. 136.  
 après I. 103. 106.  
 à quoi bon I. 63.  
 arrive le général I. 89—90.  
 arriver I. 85—87. 89—90. 95.  
 arriver à bon port I. 224. — II.  
 164 note.  
 art gothique II. 45.  
 assez I. 165. 207. — II. 122. 179.  
 assez peu II. 122.  
 à tout le moins I. 131. 135.  
 aucun II. 145.  
 aujourd'hui I. 63. 103. 107.  
 au moins I. 131. 135. — II. 151  
 aussi I. 131. 133—134. — II. 122.  
 152.  
 aussi bien I. 131. 134—135.  
 autant I. 131. 136.  
 autre I. 54. — II. 141. 148. 149.  
 avant que I. 240.  
 avec ça I. 148. — II. 185.  
 avoir I. 159. 189—192.  
 avoir beau faire II. 119 note.  
 —————  
 bas II. 91. 97—98. 125.  
 beau II. 91. 92. 124.  
 beaucoup I. 29. 165. — II. 177.  
 Berr, c'est prêté I. 27. 41.  
 bien I. 207. — II. 122. 162. 165.  
 173. 177.  
 bien plutôt I. 131. 136.  
 bon II. 47. 49. 85—91. 124.  
 bon Dieu II. 87.  
 bonhomme II. 87.  
 bonne femme II. 87.  
 bon sens II. 90 note.  
 bref II. 91. 95. 123.  
 —————  
 ça I. 80. 164.  
 ça non II. 185.  
 car I. 130. 225.



- ce I. 64. 102. 141. 200. — II. 35.  
     75. (cf. c'est).  
 cependant I. 230. 240.  
 ce qui I. 70.  
 certain II. 51. 72. 145. 146.  
 certainement I. 230.  
 c'est I. 27. 36. 41. 45—49. 49—50.  
     68—74. 79. 84. 114—115. 143.  
     172—173. 217—218. 232. — II.  
     191.  
 c'est à n'y pas croire II. 208.  
 c'est fini, le journal I. 27.  
 c'est-il (c'est-ti, c'est-y) I. 143.  
     151.  
 c'est lui le maître I. 71—74.  
 c'est mon ami qui sera content  
     I. 71—74.  
 c'est pourquoi I. 137.  
 c'est son rêve accompli I. 37.  
 cet homme, je le connais I. 23.  
     25—27.  
 chaque II. 141—146.  
 charmant II. 83.  
 cher II. 56. 116.  
 chéri II. 116.  
 chic II. 57. 123.  
 combien I. 62. 163. — II. 21. 170  
     note.  
 comme I. 49—50. 166—167. 168.  
     226.  
 comme ça II. 148.  
 comme celui-là II. 148.  
 comment I. 128—129.  
 commun II. 72—73. 123.  
 complet II. 73.  
 consommé II. 116.  
 convenir I. 95. 177.  
 coquet II. 67. 123.  
 corps simple II. 45.  
 correspondre I. 177.  
 couche II. 82.
- courage II. 81.  
 court II. 91. 94. 125.  
 cruel II. 57.  
 curieux II. 57.
- 
- d'abord I. 103.  
 d'ailleurs I. 230. 240.  
 damné II. 57.  
 de I. 117. 188—189. 191. 236. 238.  
     — II. 136 note.  
 décidément I. 230.  
 défunt II. 142.  
 déjà I. 103. 106. 231.  
 de là I. 103. 106. 109.  
 de ma (sa) vie II. 203.  
 de même I. 131—133.  
 de nouveau I. 103. 106.  
 dernier II. 73. 149.  
 des nefles II. 185.  
 des plus II. 159.  
 de temps en temps I. 107.  
 devenir I. 35.  
 devoir I. 204—205.  
 Dieu II. 87.  
 différent II. 51. 74. 146.  
 difficilement I. 131.  
 digne II. 57—58. 122.  
 dire I. 122.  
 divers II. 51. 74. 146.  
 donc I. 230. 240.  
 dont I. 236. 237.  
 double II. 74.  
 doux II. 58. 123.  
 droit II. 58.  
 du moins I. 131. 135. 240.  
 dur II. 53. 58.  
 du reste I. 230.
- 
- écouter I. 192—199. 203—207.  
 égal II. 147.  
 éminent II. 58.

- en I. 199—201. 203. — II. 28. 31—  
 32. 182. 207—208.  
 encore I. 131. 135. — II. 151. 162.  
 encore moins I. 131. 136.  
 en effet I. 230.  
 en fait de I. 168.  
 enfin I. 103. 106. 109.  
 enfuir (s'~) I. 200.  
 en outre I. 230.  
 en somme I. 230. — II. 157.  
 ensuivre (s'~) I. 85—87. 95. 200.  
 entendre I. 192—199. 203—207. —  
 II. 180.  
 entier II. 50. 74.  
 en tout cas I. 230. — II. 157.  
 entrer I. 91.  
 en vain I. 131. 140.  
 envoyer I. 204.  
 épatant II. 116.  
 est-ce que I. 149—150.  
 estimable II. 59.  
 et I. 130. 236.  
 étamine II. 82.  
 être I. 35. 109. (Cf. c'est).  
 étroit II. 107.  
 et ta sœur I. 148. — II. 185.  
 évidemment I. 230.  
 exact II. 74—75.  
 exactement II. 151.  
 exceptionnel II. 67.  
 exceptionnellement II. 121.  
 exister I. 85—87.  
 extraordinaire II. 67.  
 extraordinairement II. 121.  
 —————  
 fâcheux II. 59.  
 faible II. 67—68. 123.  
 faire I. 70. 121—122. 159. 188—189.  
 192—199. 203—207. — II. 180.  
 se ~ I. 35.  
 falloir I. 95. 177. 204—205.  
 fameux II. 59. 68. 123.  
 farouche II. 68.  
 faux II. 59—60.  
 feu II. 85. 142.  
 fichu II. 60.  
 fier II. 61. 68.  
 fin II. 61. 75. 123.  
 flanquer I. 119.  
 fleur II. 82.  
 fois I. 107.  
 fort II. 68. 123.  
 fou II. 69.  
 foutu II. 61.  
 froid II. 61. 83. 123.  
 —————  
 galant II. 61—62. 122.  
 gentil II. 91. 93—94. 124.  
 gentilhomme II. 94.  
 grand I. 42. — II. 49. 85—91. 93  
 note. 124.  
 gros II. 69. 91. 94. 123.  
 guère II. 189. 199. 205.  
 —————  
 haut II. 91. 95—96. 125.  
 heureux II. 47. 62. 108. 122.  
 honnête II. 62. 69.  
 —————  
 ici I. 103. 105.  
 il I. 64.  
 il est I. 82.  
 il est heureux, ton frère I. 45.  
 il fait bon vivre II. 119 note.  
 il vaut mieux I. 108. 109.  
 il y a I. 81—85. 217. 232.  
 important II. 69.  
 importer I. 95. 108.  
 impossible! I. 5.  
 incommensurable II. 69.  
 inutile! I. 38.  
 inutilement I. 131. 140.  
 —————

- jadis I. 103. 106.  
 j'ai I. 73.  
 jamais I. 63. 103. 107. — II. 185.  
     189. 203.  
 jamais de la vie II. 185.  
 jambe II. 82.  
 je I. 102.  
 je connais cet homme I. 29.  
 je le connais, cet homme I. 26.  
 je ne sais quel II. 145.  
 jeune II. 91. 97. 125.  
 joindre I. 177.  
 joli II. 91. 93. 124.  
 joliment II. 122.  
 jusqu'à II. 152.  
 jusque I. 212.
- 
- là I. 103. 105.  
 laid II. 92—93. 107.  
 laisser I. 192—199. 203—207. —  
     II. 180.  
 large II. 70. 123.  
 ledit II. 118 note.  
 léger II. 70.  
 le journal c'est fini? I. 27. 41.  
 le moins II. 122.  
 lentement I. 103. 107.  
 le plus II. 122.  
 lequel II. 38 note.  
 ligne II. 82.  
 lit II. 82.  
 loin de là II. 185.  
 long II. 91. 94. 124.  
 longtemps II. 176.
- 
- mais I. 130. 236. — II. 192 note.  
 maître, maîtresse II. 10.  
 mal I. 207. — II. 173. 177. 182.  
 malheureusement I. 107. 230.  
 malhonnête II. 62—63.  
 manquer I. 85—87.  
 maréc II. 95—96.  
 maudit II. 63.  
 mauvais II. 85—91. 124.  
 méchant II. 63—64. 70. 122.  
 médiocre II. 108.  
 médiocrement II. 121.  
 membre II. 82.  
 même II. 146—147. 149. 152.  
 merveilleux II. 64. 70.  
 merveilleusement II. 121.  
 métier II. 53.  
 mieux I. 207. — II. 165. 169. 173.  
 mieux vaut I. 108.  
 mince II. 70—71. 123.  
 mine II. 83.  
 misérable II. 64. 71. 122.  
 moins II. 122. 154—155. 169. 177.  
 moins — moins I. 62—63. 137.  
 mon stylo, où est-il? I. 6. 22—23.
- 
- naître I. 35.  
 naturellement I. 230.  
 ne I. 77. — II. 185—208.  
 ne — que I. 132. — II. 195—196.  
 n'importe quel II. 145.  
 ni — ni II. 189.  
 nombreux I. 42—44.  
 nommé II. 118 note.  
 non II. 185.  
 nouveau II. 75. 124.  
 nul II. 145.  
 nulle part I. 103. 106. — II. 204.
- 
- on I. 21. 86. 171.  
 on a I. 217—218.  
 on ne peut plus II. 159.  
 où I. 130. 236. — II. 149.  
 où I. 70.  
 où c'est que tu vas? I. 152.  
 où que tu vas? I. 152.  
 où tu vas? I. 151—152.
-

- par I. 198. 204. 206.  
 paraître I. 35. 95.  
 parce que I. 225.  
 pareil II. 75—76. 147.  
 parfait II. 49—50. 116. 124.  
 par là I. 103.  
 partout I. 103. 106.  
 par trop II. 122.  
 pas II. 185—208.  
 pas du tout II. 185.  
 pas plus II. 199. 205.  
 passer I. 35.  
 pas touche II. 206 note.  
 pas toucher II. 206 note.  
 pauvre II. 64—65. 122. 142.  
 petit II. 85—91. 124.  
 peu II. 122. 173. 177. 188.  
 peu à peu I. 103. 106.  
 peu importe I. 108.  
 peut-être I. 131. 139—140. 230.  
     231 note. — II. 157.  
 piteux II. 83.  
 plaisant II. 65.  
 plat II. 65.  
 plein II. 76.  
 plus I. 165. — II. 122. 154—155.  
     162. 169. 173. 177. 189. 199. 204  
     —205.  
 plusieurs II. 146.  
 plus jamais II. 199.  
 plus loin I. 105.  
 plus — plus I. 62—63. 137.  
 plus rien II. 199.  
 plus souvent II. 185.  
 point II. 189. 205.  
 porter I. 190.  
 pour I. 60. 81. 168. — II. 159  
     note.  
 pour ce qui est de I. 81.  
 pourquoi I. 147. 152.  
 pourtant I. 230.  
 pouvoir I. 204—205. — II. 195.  
 précéder I. 119.  
 premier II. 149. 150 (et note).  
 premier venu II. 116.  
 présent II. 76.  
 presque II. 151.  
 prétendu II. 118 note.  
 probablement I. 131.  
 profond II. 48. 71.  
 prononciation II. 90.  
 propre II. 76—77.  
 provocant II. 118 note.  
 puis I. 103. 106. 236.  
 puisque I. 226.  
 pur II. 77. 129.  


---

 quand ton frère est-il parti? I.  
     31. 145.  
 quant à I. 24. 81. 168.  
 que (conjonction) I. 128—129.  
     » (interrogatif) I. 144. 146. 149.  
     — II. 21.  
     » (relatif) I. 49. 102. 235 note.  
 quelconque II. 145.  
 quelque II. 145. 146.  
 qui (interrogatif) I. 146—147.  
     » (relatif) II. 38 note.  
 qui c'est qui vient? I. 152.  


---

 rapport que I. 225.  
 rare I. 42. — II. 71. 77. 124.  
 rarement I. 131. 140.  
 récolte II. 90.  
 réel II. 78.  
 répondre I. 177.  
 rester I. 35. 85—87. 88—89. 95.  
 résultat II. 90.  
 résulter I. 95.  
 rien I. 165. 207.  
 rouge II. 78.  
 rude II. 65. 71.  
 rudement II. 122.  


---

 sacré II. 65—66.  
 sale II. 53. 66. 123.

- sans doute I. 131. 138—139. 230.  
 — II. 157.
- sans que I. 240.
- sauve qui peut I. 94.
- savoir II. 195.
- second II. 150—151 note.
- semblable II. 147.
- sembler I. 35. 95.
- s'en aller I. 200.
- s'enfuir I. 200.
- s'ensuivre I. 85—87. 95. 200.
- sentir II. 180.
- seul I. 29. 63. 100. — II. 35. 78  
 —79. 145. 149.
- seulement II. 151. 163. 202 note.
- si (adverbe) I. 61. — II. 122. 165.  
 171 note. 179.
- » (conjonction) I. 70.
- si analyse il y a I. 84—85.
- simple II. 79. 129.
- si peu I. 140. — II. 122.
- soi-disant II. 118 note.
- souverain II. 71. 124.
- souverainement II. 121.
- suffire I. 95.
- suivre I. 119.
- surmonter I. 118.
- surtout I. 107.
- susdit II. 118 note.
- 
- tant I. 29. 61. 103. 107. 163. 165.  
 207. — II. 21.
- tel I. 52. 54. 170. — II. 145. 147.
- tel ou tel II. 145.
- tel quel II. 147.
- ti (interrogatif) I. 142—143. 151.
- tige II. 82.
- toi, comment ça va? I. 23.
- tomber I. 35.
- ton père qui vient! I. 6. 37—38. 76.
- total II. 79.
- toujours I. 103. 106. 131. 135. —  
 II. 162—163.
- tout I. 29. 165. 169. 207. — II. 135.  
 141. 146. 153 note. 168.
- tout au plus I. 131. 136.
- tout ce qu'il y a de II. 159.
- toutefois I. 230.
- tout juste I. 131. 136.
- tout plein II. 153 note.
- traître II. 79.
- très II. 122. 165. 179.
- trop I. 165. 207. — II. 122. 173  
 177. 179.
- trop peu II. 122.
- trouver (se) I. 85—87.
- 
- un II. 145. 151 note.
- unique II. 80.
- un jour viendra I. 88.
- un seul II. 145.
- 
- valoir (mieux, autant) I. 95. 108.
- vaste II. 91. 94. 124.
- venait ensuite le janissaire I. 90  
 —91.
- venir I. 90. 204—205.
- véritable II. 80.
- vieux II. 91. 97—98. 125.
- vif II. 72. 124.
- vilain II. 67. 93. 123.
- vive(nt) les vacances! I. 93.
- vivre I. 35. 93.
- voilà-t-il I. 143.
- voir I. 190. 192—199. 203—207. —  
 II. 180.
- volontiers I. 131.
- vouloir I. 204—205. — II. 195.
- vrai II. 50. 80.
- vraiment I. 230. — II. 122.
- 
- y I. 105. 199—201. — II. 182. 207  
 —208.
- y avoir I. 109 (cf. il y a).
- =====

ERRATA DE LA I<sup>RE</sup> PARTIE

- 
- p. 5, l. 9—10: se suffire à lui-même, lisez: se suffire à elle-même.  
p. 46, l. 8: elle même, lisez: elle-même.  
p. 47, l. 16: étendu, lisez: étendu.  
p. 91, l. 15: pèlerin, lisez: pèlerin.  
p. 98, l. 3 d'en bas: il a y, lisez: il y a.  
p. 174, l. 11: normal, lisez: nominal.  
p. 188, l. 7 d'en bas: nexus; dans lequel, lisez: nexus, dans lequel.  
p. 237, l. 19: Propositions, lisez: Propositions.
- 
-

## TABLE DES MATIÈRES

	Page
Remarque préliminaire.....	3
Livresixième: Les déterminants du substantif.	
Chapitre I: Le substantif déterminé par un substantif.....	5
(1) Le professeur X.....	5
(2) X, le professeur.....	7
(3) Professeur, X... (4) X, professeur.....	11
Chapitre II: Le substantif déterminé par une préposition avec régime	14
A. Le déterminant suit le déterminé sans pause.....	15
I. Construction simple.....	15
II. Conflits entre plusieurs déterminants.....	16
III. Cohésion et disjonction.....	20
B. Le déterminant suit le déterminé après une pause.....	21
C. Le déterminant précède immédiatement le déterminé.....	22
I. Répartition.....	24
II. Clarté.....	26
III. Disjonction.....	26
IV. Ordre rationnel.....	26
V. Rattachement à une phrase précédente ou à la situation	27
D. Le «déterminant» est placé en tête de la phrase.....	27
I. Rattachement direct à une phrase précédente.....	28
II. Fonction thématique, sans rattachement direct; forme prépositionnelle.....	30
III. Fonction et forme thématiques.....	30
a) Reprise à l'aide de l'adjectif possessif.....	30
b) Reprise à l'aide de «en».....	31
c) Reprise sans aucun outil syntaxique.....	32
Chapitre III: Le substantif déterminé par une proposition relative	32
A. Proposition relative déterminative.....	32
Cohésion et disjonction.....	33
B. Propositions relatives explicatives et prédicatives.....	36
I. Ordre normal: déterminé — proposition relative.....	36
II. Ordre: proposition relative — déterminé.....	37
III. Cohésion et disjonction.....	37

	Page
Chapitre IV: Le substantif déterminé par un adjectif épithète.....	39
A. Deux ordres — deux valeurs .....	46
I. Adjectifs tendant vers les sens: bon — mauvais.....	56
II. Adjectifs tendant vers les sens: grand — petit.....	67
III. Adjectifs tendant vers les sens de degré, d'identification ou de nombre.....	72
B. Un ordre — une ou deux valeurs .....	80
I. Adjectifs régulièrement postposés.....	81
II. Adjectifs régulièrement antéposés.....	84
C. Deux ordres — une valeur.....	98
D. Postposition avec valeur émotive.....	104
E. Antéposition d'adjectifs à sens impliqué .....	107
F. Adjectifs déterminant des noms propres .....	110
G. Adjectifs désignant la couleur.....	113
H. Les participes employés comme épithètes.....	115
I. Cohésion et répartition.....	118
J. Place de l'adjectif accompagné de déterminants .....	121
I. Adverbes de degré .....	121
II. Autres adverbes et membres de phrase adverbiaux .....	126
K. Le substantif déterminé par plusieurs adjectifs.....	128
I. Subordination .....	128
II. Coordination .....	128
Chapitre V: Le substantif déterminé par un adjectif en apposition	132
I. L'adjectif est placé immédiatement après le substantif..	137
II. L'adjectif suit le substantif après un autre terme intercalé	138
III. L'adjectif précède immédiatement le substantif au début de la phrase.....	138
IV. L'adjectif précède immédiatement le substantif à l'inté- rieur de la phrase .....	138
V. Antéposition avec intercalaison.....	139
VI. Rattachement à un des membres d'une phrase précédente	139
VII. Chiasme .....	139
Chapitre VI: Autres déterminants du substantif.....	139
A. Le substantif déterminé par un adjectif pronominal .....	139
I. Les adjectifs possessifs et leurs remplaçants.....	140
II. Les adjectifs démonstratifs.....	143
III. Les adjectifs relatifs et interrogatifs .....	144
IV. Les pronoms indéfinis.....	144
B. Le substantif déterminé par un nom de nombre .....	149
a) Cardinaux .....	149
b) Ordinaux .....	150
C. Le substantif déterminé par un adverbe .....	151



## Livres septième et huitième: Les déterminants de l'adjectif et de l'adverbe.

Chapitre I: L'adjectif et ses déterminants .....	153
A. Les adverbes de degré .....	153
B. Les adverbes en -ment .....	155
C. Les adverbes subjectifs et les adverbes de temps .....	157
D. Les déterminants en forme de compléments .....	157
Chapitre II: L'adverbe et ses déterminants .....	161

## Livres huitième et neuvième: Les déterminants du verbe.

Chapitre I: Place des déterminants auprès des formes simples du verbe .....	166
A. Ordre habituel: verbe — adverbe .....	166
B. Cohésion et disjonction .....	166
C. L'ordre: adverbe — verbe .....	169
Chapitre II: Place des déterminants auprès de l'infinitif et des participes .....	174

## Livres dixième et onzième: La négation.

Chapitre I: Mot-phrase .....	185
Chapitre II: Négation déterminant de mot .....	187
Chapitre III: La négation auprès du verbe .....	189
Chapitre IV: Discordance entre la place de la négation et la détermination négative réelle .....	190
Chapitre V: Séparation de la seconde partie de la négation d'avec le verbe .....	198
Chapitre VI: Antéposition de la seconde partie de la négation .....	203
Chapitre VII: La négation auprès de l'infinitif .....	206
Bibliographie .....	213
Index analytique .....	221
Index des mots .....	232
Errata de la I <sup>re</sup> partie .....	238
Table des matières .....	239



Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab.  
Historisk-filologiske Meddelelser **XX**, 2.

---

TEKSTKRITISKE  
BEMÆRKNINGER TIL  
SKJALDEKVAD

AF

FINNUR JÓNSSON



KØBENHAVN  
LEVIN & MUNKSGAARD  
1934

Printed in Denmark.  
Bianco Lunos Bogtrykkeri A/S.

**S**kjaldekvadene har fra gammel tid af været genstand for tolkning. Ifølge sagens natur var det Islændere, der i en særlig grad syslede med dem. Herom kan henvises til min afhandling i Arkiv f. nord. filologi VI, 136 f. I 19. årh. var der også andre, der beskæftigede sig med tolkningen, men denne var i reglen ikke synderlig selvstændig. Særligt hjælpemiddel var Svbj. Egilssons fortrinlige *Lexicon poeticum*, der forelå fuldt færdigt 1860. Hvad der især hængede den videnskabelige og udbytterige sysselsettelse med disse digte var, at de fandtes så spredte i kilderne. Deres hovedbetydning er af sproglig og historisk art. Denne hæmning blev afhjulpen ved den samlede udgave af alle disse digte ned til omtr. 1400, som den Arnamagnæanske Kommission besörgede i årene 1908—15. Udgaven består af to bind, og hvert bind af to afdelinger; den ene indeholder digtene udgivne efter alle de håndskrifter, der har betydning, den anden gengiver digtene i rettet form, ledsaget af prosaisk ordfølge og (fri) dansk oversættelse. Hele udgaven er besörget af mig. Forinden havde jeg beskæftiget mig meget med digtene ligefra min disputats 1884 (Kritiske studier). Senere tolkede jeg versene i de af mig udgivne sagaer (Egilssaga 1886—88, *Heimskringla* IV 1900—1, *Gíslasaga* 1929, *Snorres Edda* Reykjavik 1907, jfr. min udg. af Óláfr hvítaskálds grammatiske afhandling, i Videnskabernes Selsk. Hist.-fil. Meddel. XIII, 2, 1927).

Desuden har jeg behandlet en del enkelte digteres kvad særskilt (Plácítus-dr. i *Opuscula philol.* 1886, Vellekla, Aar-bøger 1891, Þórsdrápa, 1900, Hallfredssagas vers, 1902, Hávarðs vers, 1909, Holmgöngu-Berses, 1927, Brages, 1930, Þormóðr kolbruneskjalds, 1932, Máhlíðingavísur, 1930, Kormáks vers, 1931), hvortil så kommer den samlede ud-gave.

I de nævnte afhandlinger er indirekte nedlagt tolknings-principperne. Skjaldeversene frembyder store vanskelig-heder, fordi ordene indenfor hvert vers er i reglen stærkt omkastede, så at de må samles for at den rigtige sammen-hæng kan fremkomme. Denne stærke omkastning af ordene havde sin grund i den form, som digtene fik. Der skulde iagtages en bestemt anvendelse af forlydsrim (bogstavrim) indenfor hvert linjepar, og stavelsesrim (hel- eller halv-rim) indenfor hver verslinje. Ordstillingen blev således meget indviklet. Vanskelighederne øges meget betydelig i mange tilfælde derved, at teksten i håndskrifterne — der i reglen er ret sene — er meget forvansket. Især gælder dette de ofte dunkle kenninger (omskrivninger), hvis enkelte led som oftest må søges i forskellige linjer. Afskriverne har, i reglen kan man vist sige, ikke selv forstået versene og skrevet fejl. Den ene fejl avlede den anden. Værst stillet er man, når versene kun findes i et tilmed et ungt håndskrift. Før end den videnskabelige metrik blev fastslået (Sievers, i 1880'erne; hans systematiske metrik udkom 1893), gik man som i blinde ved rettelser, da der ingen holdepunkter var. Efter den tid kunde man med en ganske anden sikker-hed finde rigtige eller dog sandsynlige rettelser. Men me-trikken kunde egenlig ikke give nogen vejledning m. h. t. hvorledes ordenes rækkefølge skulde opfattes. Man var fremdeles i så henseende henvist til eget skön. Så skete det,

at en ung tysk lærd (nu professor i Leipzig), dr. K. Reichardt mente at have fundet regler for ordstillingen (Studien zu den skalden 1928), ifølge hvilke man kunde vise, hvilke ordstillinger var umulige. Altså skulde her det andet nødvendige hjælpemiddel være fundet. Han påviste flere fejl i den tidligere antagne opfattelse i henhold til disse regler. Utvivlsomt har han ret i hovedsagen, men hans egne rettelser og opfattelser er ikke altid rigtige.

De nævnte resultater har bevirket, at jeg nu har foretaget en revision af hele stoffet, og er derved på enkelte punkter kommet til en noget anden opfattelse end den, jeg tidligere har gjort gældende. Dog må jeg bemærke, at gode grunde kunde ofte anføres til gunst for den ældre opfattelse, og at der i flere tilfælde kan være tvivl om, hvorledes sagen skal afgøres. For de skjaldes og digtes vedkommende, jeg særlig har behandlet (se ovf.), må jeg henvide dertil. Jeg tager versene i kronologisk rækkefølge (jfr. Skj.digtn.).

Haustlǫng 11<sup>2,1</sup> Halvverset lyder<sup>2</sup>:

þú skalt véltr nema vélum  
 (v)reiðr mælti svá leiðir  
 mun stærandi mæra  
 mey aptr Loki [hapta] (mgl.).

Her har jeg opfattet ordningen således: *þú skalt vélum véltr, nema leiðir aptr* osv. Herimod göres gældende, at det ikke er naturligt eller nødvendigt at fjærne *vélum* fra *nema*-sætningen. Formelt er der intet imod min opfattelse, ti lignende findes også ellers (se Reich. s. 161). Når jeg har henført *vélum* til *véltr*, er det i henhold til et udtryk som *tálum tældr* og lign. Hertil kommer, at ordet passer ikke så godt

<sup>1</sup> Tallene <sup>1,2</sup> betegner versets første og anden halvdel.

<sup>2</sup> Jeg normaliserer teksterne i det hele og store.

i *nema*-sætningen. Guderne kræver, at Loke bringer Idun tilbage; men de kan ikke stille det krav, at han skal anvende list dertil. For dem var og måtte det være ligegyldigt, hvorledes Loke bragte hende tilbage. Denne betragtning har for mig været den afgørende. Iøvrigt er halvverset genemsigtigt nok.

Glymdrápa 2<sup>2</sup>. Herom kan jeg henvide til Arkiv XLV, 135 f. V. 1<sup>1</sup> er af lignende art; jeg har her intet at tilføje. Det samme gælder i v. 4<sup>1</sup>, der er behandlet sst.

Jórunn v. 5<sup>1</sup> lyder:

Hróðr vann hringa stríðir  
Haralds framm kveðinn ramman  
Goþþormr hlaut af gæti  
góð laun kveðins óðar.

Her er *stríðir* rettelse for *stríðis* og *kveðinn* f. *kveðins*, rettelser, som ingen har bestridt. *Hringa stríðir* er digteren Gultorm sindre, til hvis digt digterinden hentyder. *Goþþormr hlaut góð laun kveðins óðar*, »G. fik god lön for sit digtede (el. fremsagte) digt«, er en så simpel og naturlig sætning som tænkes kan. Men så er dette *af gæti* tilbage, »af vogteren«; *gæti* er intet alene, der skal et led til i kenningen, hvis andet led er *gæti*. Reichardt har villet sammenfatte ordene *gæti kveðins óðar* (s. 30), og dette skal være en betegnelse for Harald hårfagre som 'digtets ejer'. En sådan kenning er ellers ganske ukendt; *gæti* er også meget lidet tiltalende i en sådan kenning; det er og bliver unaturligt og må derfor afvises. Der må foreligge en fejl, enten er *gæti* forvansket (verset findes kun i ét hds.) eller *kveðins*, men nogen let rettelse frembyder sig ikke.

Goþþormr sindri v. 1<sup>1</sup>, herom kan henvises til Arkiv XLV, 137.



Eyvindr Iv. 4<sup>2</sup>, herom kan jeg henvise til samme afhdl. s. 137—38.

Glúmr Geirason, Gráfeldardrápa v. 3:

Austrlǫndum fórsk undir  
allvaldr sás gaf skǫldum  
(hann fekk gagn at gunni)  
gunnhǫrga sløg mǫrgum.

Dette har jeg opfattet således (l. 3 lades ude af betragtning): *Allvaldr, sás gaf skǫldum mǫrgum gunnhǫrga, fórsk undir sløg austrlǫndum* = »Kongen, som gav mange skjalde skjolde, vovede sig under våbnene (ind under våbnenes hug) i de østlige lande«. Disse sætninger er ganske naturlige og ligefremme. Og dog siger Reichardt (s. 178), at en simplere opfattelse er mulig. Han antager da en sætning som: *austrlǫndum fórsk undir allvaldr*, d. v. s. *allvaldr fór austrlǫndum und sik*, »kongen underkastede sig østerlandene«. Der er meget at indvende herimod. Iflg. den historiske fremstilling »hærgede« nogle af Erikssønnerne, altså også Harald (om hvem digtet handlede) i Østerleden (*austrvegr*), om nogen landserobring er der, som ellers, ikke tale. Skjalden vilde have udtalt en løgn eller overdrivelse, hvis han havde sagt det, som man vil pådutte ham. Dette er tilstrækkeligt til at vise uholdbarheden af den nævnte opfattelse. Hertil kommer så forståelsen af ordene *gunnhǫrga, sløg*. Reichardt indså, at der ikke kunde være tale om at opfatte disse ord (asyndetisk) som akkusativer, objekter til *gaf* (hvad en dilettant havde antaget); derfor vil han opfatte *gunnhǫrga* som genitiv, styret af *sløg*; udtrykket »kunde meget godt være en sværdkenning«<sup>1</sup>. Her-

<sup>1</sup> Med rette afviser Reichardt en »kenning« som *hjórr Gunnar* (s. 43), men *gunnhǫrga sløg* er af lignende art.

imod må der dog nedlægges en skarp indsigelse. Vel betyder *slög* egl. 'slå-redskaber', men ordet findes kun brugt i betydn. 'våben', jfr. þulur: *enn kveðk heita | ǫll járn saman | járn ǫr ok slög | ísarn ok spjóǫr*. Ordet kunde selvfølgelig altså ikke bruges i en kenning, ligesom man aldrig finder en sværdkenning som 'skjoldenes jærn'. Jeg må derfor absolut fastholde min opfattelse. *Austrlǫndum* som dativ, »i østerlandene«, uden præposition er en velkendt udtryksmåde, som der intet er at indvende imod. Sætningens indhold er således sikkert i overensstemmelse med, hvad der historisk foregik.

Hásteinn Iv. 4<sup>1</sup>:

Hér megu hælifǫrvar,  
hljóms daltangar skjóma  
dýrs hvat drýgðu fjórir  
dags verks séa merki.

Reichardt har behandlet dette halvvers (s. 39 f.) og kritiseret min opfattelse, men da hans forståelse ikke er antagelig, vil jeg gå nærmere ind på verset, selv om resultatet på et enkelt punkt bliver et 'non liquet'. Det er klart, at ordene *Hér megu* og *séa merki* hører sammen. »Her kan man se bevis for«. Hertil føjes naturlig den indirekte spørgesætning: *hvat drýgðu fjórir*; til dette *fjórir* slutter sig subjektet, en kenning, hvis hovedled er *hælifǫrvar*. Til dette hører åbenbart ordene *skjóma hljóms*, »sværdklangens stolte træer« = krigerne (her: vi krigere). Tilbage er ordene: *daltangar, dýrs, dags verks*. Jeg har intet at indvende imod at henføre *dagsverks* (åbenbart ét ord) til *hvat*, »hvilket dag-arbejde« (vi har udført). Det er et meget godt udtryk. Hvortil *dýrs* (adj. *dýrr*) skal henføres, kunde være tvivlsomt. Det kan formelt henføres til *hljóms*, til *skjóma* og til *dagsverks*. Stil-

lingen i verset er ikke afgørende. Ordet står straks efter *skjóma*. Reichardt finder henførelsen til dette »ubehagelig« (‘unangenehm’). Jeg forstår ikke hvorfor. Et sådant adj. passer netop fortræffelig til en kostbarhed som et godt sværd. Jeg behøver blot at henvise til de mange adjektiver, der opregnes i *Clavis poetica* s. 127. Men ordet kan også godt henføres til *dagsværks*; det er det, Reichardt vil. Der er her et sted, hvor absolut sikkerhed er uopnåelig. Tilbage er nu ét ord: *daltangar*; det kan kun betyde ‘buetang’, d. v. s. kenning for ‘hånden’ (*dalr* = bue). Men hvor hører ordet ind? Reichardt forbinder det med *skjóma*, og dette forklares som ‘den lysende’ i henhold til ordets formentlige etymologiske betydning, altså ‘den i hånden lysende’. Men denne tolkning er uantagelig. Der er ikke den fjærneste sandsynlighed for, at digteren har haft anelse om ordets etymologiske betydning. Ordet har i 10. årh. kun betydet ‘sværd’ i almindelighed (jfr. dets forekomst i *Vellekla*). Men ‘håndens sværd’ er ingen kenning. Det eneste, ordet kan forbindes med, er *dagsværks*, altså »håndens dagsværks«. Dette kan ikke kaldes nogen unaturlig sammenstilling. Det er muligt, at ordet, der hverken støttes ved forlydsrim eller stavelsesrim, til syvende og sidst beror på forvanskning, hvad håndskriftforholdet dog ikke tyder på.

Samme, lv. 5<sup>1</sup>, der lyder:

unnum auðimønnum  
 ák þunnan hjör Gunnar  
 drógumk vér at vígi  
 verk dreyruga serki.

Verset findes kun i ét hds. Det er let at se, at ordene: *unnum* . . . *mønnum dreyruga serki* hører sammen; til *serki* må nød-

vendigvis *Gunnar* henføres, jfr. Reichardt<sup>1</sup>, *Gunnar serkir* = 'brynjer'. *Ák þunnan hjör* er en sætning for sig. *Verk* volder vanskeligheder. Men Reichardts tolkning: *drógumk vér verk at vígi* = »vi pådrog os arbejde i kampen, vi havde i kampen et svært arbejde at yde«, må bestemt afvises af sproglige grunde. En sådan brug af *dragask* med et objekt eksisterede simpelt hen ikke. Hele udtryksmåden er ganske unaturlig. *Verk* kan ikke høre til denne sætning, som — uden *verk* — er ligefrem og naturlig; den har en fuldkommen parallel i Þorleifr jarlsskálds: *es at hjörrógi drógumk* (v. l. *drógum*). *Verk* kan kun høre sammen med *auðimönnum*, men her er det så uheldigt, at dette *auði-* er uforklarligt, *auði-* må være forvansket; det gör, at *verk* heller ikke kan opfattes rigtig. Her må vi også opgive ævret med et 'non liquet'.

Den sidste halvdel frembyder vanskeligheder, som jeg dog ikke her skal komme ind på.

Samme, lv. 7<sup>1</sup>:

Heyri svan þars sárir  
sigr stalls viðir falla  
benskári drekkur báru  
blóðfalls of ná gjalla.

Findes kun i ét hds. *þars* er rettelse for *þeir er* og *falls* f. *fall*. Her frembyder sig først sætningen: *heyri svan . . . þars . . . viðir falla sárir*, og en anden: *benskári drekkur báru blóðfalls*. At den sidste sætning består af disse ord, kan fornuftigvis ikke bestrides. *Bára blóðfalls* er 'blod-strømmens bølge', 'det (ud)strømmende blod'. I den første sætning er to kenninger med hovedordene *svan* og *viðir*, det

<sup>1</sup> Kun en dilettant kunde falde på at henføre *Gunnar* til *hjør*!

er kenninger for 'ravn' og 'krigere (mænd)'. Det gælder at søge de andre led. De må være at finde i ordet *sigr stalls*. Et *sigrstallr* er intet; en sådan sammenstilling af *sigr* og *stallr* er en umulighed. De to ord må være at skille ad og fordeles på de to kenninger. Der er ingen vanskelighed med *sigr*, der her står i betydning 'kamp', som så ofte (= *sig*); det kan henføres både til *svan*, 'kampsvanen' = 'ravn', og til *viðir*, 'kamptræerne', 'mændene'. Der skal mulig skrives *sigrs*. *Stalls* synes overhovedet ikke at være muligt i sammenhængen. Det må bero på forvanskning, af *gjalls* (?); *gjallr* findes i þulur som betegnelse både for sværd og skjold. Bæge betydninger kan passe. Jeg foretrækker en sådan rettelse langt for den antagelse, som Reichardt har villet gøre gældende, nemlig at *blóðfalls* hører til *svan*, og at det ἀπό ζωοῦ skulde også læses sammen med *báru*. Denslags apokoinou-udtryk, som han andre steder også er tilbøjelig til at antage, tror jeg overhovedet ikke på og finder ingen positive beviser for, at de nogensinde er brugte; og selvom så var, er et *sigrstalls viðir* lige uforklaret.

Tjǫrvi, Iv<sup>2</sup>:

nú hefk rastakarns ristna  
 réðk mart við Syn bjarta  
 hauka skopts á hepti  
 Hlín ǫlbækis mínu.

Her har jeg tidligere opstillet følgende orden: *nú hefk ristna hauka ǫlbækis Hlín á hepti mínu; réðk mart við skopts-bjarta rastakarns Syn*. *Hauka* har jeg opfattet som adj., herom nedenfor. *Hepti* betyder knivskaft; der er her ikke tale om kniven selv, men netop om dens skaft, jfr. prosaens *knífskepti*. Der behøves ingen nærmere bestemmelse deraf; *hepti* er nok og man ventede intet mere.

*Rastakarns* (stenens) *Syn* og *qlbækis Hlín* er rigtige kvindekenninger. *Skopts bjartr*, 'med lyst hår', vilde være en passende betegnelse. Der indvendes herimod (Reichardt), at ordningen af ordene bliver mindre god; særlig ondartet er den nu tilvisse ikke. Det er ret vigtigt her at se, at han, der ellers ivrer for en naturlig ordstilling, sammenføjer ordene: *rédik mart við . . . Hlín qlbækis*, hvor *við* (præp.) skilles langt fra det styrede ord; jeg noterer dette med tilfredshed. Men når Reichardt vil ændre *skopts* til *skapts* og gör *hauka skapt* til »en normal arm-kenning«<sup>1</sup>, må man herimod nedlægge en bestemt indsigelse; således er *skapt* aldrig bleven brugt (*hauka skapt* kunde kun være 'skaftet på en høg', men det er jo meningsløst); en skjald, der havde brugt en sådan kenning, vilde ufejlbarlig være bleven hjemfalden til latter. Og så er her foretagen en rettelser (ganske vist en lille), hvad forf. ikke ellers holder meget af. Jeg må fastholde min opfattelse som den sandsynligste. Kun er ordet *hauka* lidt vanskeligt. 'Høgenes' (gen. pl.) passer ingensteder i sammenhængen. Jeg har deri ment at finde et adj., i bet. 'smuk, stolt, ædel' el. lign.; jeg har ment at kunne konstatere det et andet sted (se Lex. poet.), hvor det også er brugt om en kvinde. Hvis man ikke vil bifalde dette, er der kun én udvej, så må ordet være forvansket.

Gísli Súrsson. Jeg kan i det hele henvise til min tolkning i udgaven af sagaen om ham (1929). Her skal kun nogle få steder drøftes.

v. 15<sup>1</sup>:            Gerskattu næmr kvað Nauma  
                         mðleiks ara steikar  
                         árr nema allgótt heyrir  
                         Iðja galdrs at sköldum.

<sup>1</sup> Henvisningen til Meissner gælder ikke, ti der findes intet *skapt* anført i armkenninger.

D. e. *Gerskattu næmr . . . kvad . . . Nauma, ara steikar árr, nema heyrir allgótt at sköldum*. Fra og med *ara* er her alt klart og naturligt. Det er ordene *níðleiks* og *Iðja galdrs*, det drejer sig om. Det er i og for sig naturligt, at man kan synes, at *Iðja galdrs* hører sammen og det igen med *Nauma*, det hele en kvindekenning. Snorre fortæller, at der var 3 brødre (jætter): Þjazi, Iði og Gangr, som, da de skulde dele guldet, arven efter deres fader, gjorde det på den måde, at hver af dem tog sin mundfuld og alle lige mange; derfor kan guldet kaldes »disse jætters mund-tale, deres mæle eller ord eller tale«. For disse ord kan så alle synonymmer indsættes. Således kan *Iðja galdr* forstås som 'guld'. I klassisk tid findes dog *galdr* ellers ikke i sådanne kenninger. Men så er der *níð-leikr*. Dette har man altid tidligere opfattet som *níð-leikr*, med kort *i*; Sv. Egilssons tolkning af ordet kan ikke være rigtig (*níð* = næ-måne). Jeg har opfattet det som 'ætlinge-leg'. Ides ætling er da en af de to andre brødre, eller jätte i almindelighed. At brødrenes deling af arven kunde kaldes 'leg' er selvindlysende, selv om 'leg' ikke er synonymt med 'tale'. Hvis dette var rigtigt, måtte *Iðja* og *galdrs* skilles ad, og det sidste henføres til *næmr*; det er netop dette, som Gisle advares imod, nemlig *at kunna ilt* (l. 8); *galdr* betragtedes som noget ondt og utilbørligt, selvom trolddomskunster udøvedes og i visse tilfælde tåltes. Reichardt vil ikke skille *Iðja galdrs* ad, hvoraf følgen er, at han vil henføre *níðleiks* til *næmr* og læse *níð-*, med langt *i*. 'Nidleg' skal så være omtr. det samme som *níð* (dette kan også kaldes *ilt*, det forstår sig). Men *níðleikr* er ellers ganske ukendt ord, og sammenstillingen af *níð* med *leikr* 'leg' er meget unaturlig (om endelsen *-leikr*, der overhovedet ikke kendes i digtningen, er der ikke tale). Det er fuldkommen vilkårligt at gengive

ordet med 'nid-digtning'; *leikr* bruges aldrig om digtning. Jeg må derfor afvise et *níðleikr*. Følgen deraf er, at jeg må fastholde min tidligere opfattelse. Jeg indser ikke, at kvindenkenningen efter min tolkning er »umulig«, den er i fuld overensstemmelse med så mange andre.

Samme, Iv. 27<sup>2</sup>:

Ok hyrkneifa hreifa  
 hønd væri því bandi  
 báls í benja éli  
 blóðrauð vala slóðar.

Her findes varianter: *hraun kveifar*, *kneifar* f. (*hyr*) *kneifa*, *hræfa* f. *hreifa* (andre er uden betydning). Verset er vanskeligt. Jeg har tidligere rettet *hreifa* til *hreifi* og sat dette i forbindelse med *vala slóðar* ('arm, hånd'). Jeg nærede dog betænkeligheder ved dette og må nu opgive den opfattelse, da denne ordstamme (verbum *hreyfa*) altid skrives med *ey*. I øvrigt har jeg opfattet teksten således (bortset fra *hreifa*): *ok hønd væri því vala slóðar báls bandi í benja éli; blóð rauð kveifar hraun*. Jeg fastholder denne opfattelse. Verset er digtet om en dröm; Gisle meddeler, at en kvinde kom til ham »som bandt på mit hoved en blodig hue og tode mit hoved i blod« osv. Dette gengiver indholdet af verset. Kenningen er: *vala slóðar báls band* (sål. også Reichardt), 'falkevejens (armens) ilds (guldets) guddom'; *band* er her sing. til det velkendte *bønd* = 'guder'. Kenningen er ganske normal. *Kveifar hraun* er en ligeså normal kenning for 'hoved'. *Kveif* svarer til prosaens 'hue', og er et af de ældste låneord i norsk-islandsk (jfr. Falk, Kleiderk. 93—4). *Hreifa* ved jeg ikke, hvad der skal göres ved; *hreifi* bet. 'arm, hånd'; men et sådant ord passer ingen steder i sammenhængen; *blóð hreifa*, 'håndens, d. v. s. det af hånden ud-



oste, blod' lyder ikke naturligt. Reichardt vil gøre en anden opfattelse gældende. Han holder sig til læsemåden *hyr-* og retter *kveifar* osv. til *kneyfa*, der skal komme af et *kneyfi*, = *kneyfir*, 'den der knuger', et ord som R. selv har lavet; hertil henfores *hreifa*, *hreifa hyrr* = 'guld'. R. begår her det samme, som han oftere bebrejder andre. Med samme ret vilde jeg kunne rette *hreifa* til *hreyfi-* og sætte det i forbindelse med *slóðar*<sup>1</sup>; det nytter ikke at indvende herimod, at et sådant ord ikke ellers findes, deraf er der en mængde, og sammensætningen vilde være i fuld analogi med hundreder af lignende art. R. synes at have det imod *kveif*, at det kun findes her i hele skjaldedigtningen, som om der ikke fandtes en mængde hapax legomena. Jeg kan således ikke bifalde R.s rettelse: *kneyfa*, som »ellers aldrig findes i hele skjaldedigtningen«. Det er heraf klart, at en fuldt tilfredsstillende tolkning ikke kan gives — ialfald ikke uden rettelser. Jeg skal kun tilføje, at det glæder mig, at R. har afvist den dilettantiske tolkning, han anfører s. 192 u. t.

Samme, Iv. 33<sup>2</sup> lyder:

ok váss mærar væri  
 Vár af miklu fári  
 líkn reynum svá lauka  
 lífs vánir mér gránar.

Her er *váss mærar* (sål. SvBÉg. f. *nærar*) rettelse f. *valnærar* (f er læst som l). Verset hentyder til en dröm. Her er tydeligt sammenhængende: *ok . . . væri lífs vánir mér gránar*, »og at håb om (længere) liv var mig lidet godt«, *Det mærar*, der er fremkommet ved rettelse af det umulige *nærar* (*valnærar* er ligeså umuligt), må henfores til *vánir*, 'godt

<sup>1</sup> R. påpeger, at ved hans rettelse fremkommer halvrim; det samme sker ved min!

håb'. Af *miklu fári* henføres let til hovedsætningen. *Vár lauka* er en vokativ, kvinden, Gisle tiltaler. *Líkn reynum svá* er en parentetisk sætning. Tilbage er dette *val*, der, som sagt, ingenting er. Ordets forlyd er sikret ved rimet. Den rettelse, *vas* (ɔ: *váss*, gen.) er minimal. Ordet må så henføres til *líkn*, 'lindring for (i) strabadserne (faren)'. Da rettelserne er så ringe, kan jeg ikke tro andet end at den er rigtig, tilmed da ordet passer så godt i sammenhængen.

Þórarinn svartí, Máhliðingavísur 15<sup>2</sup>, herom kan jeg henvise til min tolkning (i Aarbøger s. 43 f.).

Víga-Glúmr, lv. 1<sup>2</sup>:

verðr hróðr skotat harðla  
 hér tínik þar mínum  
 munat enn of staf stála  
 starflaust fǫður arfi.

Verset findes kun i ét hds. (AM 132), i hvis tekst er gjort rettelser: *þar* f. *þat*, *staf* f. *styr*, *-laust* f. *lauss*. Den sidste er selvfølgelig efter sammenhængen; det samme gælder den første. Der giver sig nu med lethed en sætning som *verðr skotat harðla þar mínum fǫður arfi*; verset er digtet i anledning af, at digterens nabo uretmæssig vilde benytte hans jord til græsgang. En anden sætning er: *munat enn of . . . stála starflaust* »der vil (kan) endnu blive lejlighed til arbejde (handling«, en trussel om hævn). *Of styr stála* er meningsløst; ordene kan ikke betyde: »i (ved) stålenes ufred«, selv om *stála styr* i og for sig kunde være en kenning (for kamp). Tanken viser hen til, at der her må foreligge en mandskening, og da frembyder sig meget let en rettelse af *styr* til *staf*, hvorved alt bliver naturligt. En 3. sætning er: *her tínik*, hvortil *hróðr* må henføres. Dette har Reichardt godkendt (idet han med rette afviser det umulige

forslag om at læse *hróðrskolat* som ét ord(!). *Þat*, der følger i hds., er fremkommet ved, at skriveren ikke har fattet, at *hróðr* var obj. til *tínik*; ved at ændre *þar* til *þat* vandt han et obj.

Samme, lv. 6<sup>2</sup>:

þars ásynjur jósu  
 eggmóts of fqr seggja  
 valir fagna því vegna  
 vígmóðar framm blóði.

Her findes v. l. *fjqr* f. *fqr*, *vegna* har papírshdss. for *vagna*; endelig er *valir* rettelse for *vinir*. Verset er digtet i anledning af en dröm om to kvinder, der øste blod ud over »hele herredet«. Verset er ret gennemsigtigt: *þars eggmóts* (kampens) *ásynjur* (valkyrjerne?) *jósu vígmóðar framm blóði of vegna* (den dræbte) *fqr* (= *ferð*, 'skare') *seggja*. Så kommer en parentetisk sætning: *vinir* (hds.) *fagna því*, »vennerne glæder sig derved«. Men hvad er det for 'venner', som der her kan være tale om? Det er kampen på Hrisatéig, det drejer sig om. I den faldt flere af Glúms modstandere, men også (efter sagaen) 5 af hans egne mænd, deriblandt hans søstersön, som han holdt meget af. I betragtning heraf passer *vinir*, der kun kan være Glúms venner, meget dårligt. Man har villet rette ordet til *vitnir*, 'ulven', og læse *fagnar*, men dette strider imod metrum. Jeg har i Skj.digtn. rettet ordet til *valir*, 'falkene, hogene', grafisk en ringe rettelse. Herimod kan gøres gældende, at *valr* ellers altid kun bruges i kenninger (for *raǵn*); kun ét sted findes det brugt som her, men det er i et meget ungt vers. Rettelsen tör således ikke være helt sikker. Mulig er også *vinir* dog det oprindelige; der er her tale om et vers om en dröm, rimeligvis digtet för slaget.

Einarr skálaglamm, Vellekla 5 (et halvvers); dette vers har jeg behandlet i Arkiv XL 325 f. Det lyder:

Eisar vágr fyr vísa  
verk Røgnis mér hagna  
þýtr Óðrøris alda  
aldr hafs við fles galdra.

Det er (ifg. min opfattelse): *Vágr Røgnis eisar fyr mér; verk hagna vísa aldr; Óðrøris hafs alda þýtr við galdra fles* = »Odins bølge (digtet) sættes i fart ved mig; bedrifterne gavner fyrsten (i hans) levetid (el. altid); Odrøris havs (skjaldedrikkens) bølge (digterens kvad) bruser ved sangenes skær (tænderne, munden)«. Reichardt har ment, at den ordfølge, som her er forudsat, er for kompliceret og vil gøre en anden gældende, nemlig: *Røgnis vágr eisar fyr vísa* (dette kunde lyde meget antageligt, men da er *vísa* acc. og ikke dativ, som R. synes at mene); *verk hagna mér*; resten som én sætning. Her kan indvendinger göres, for det første mod R.s gengivelse af *hagna*, 'lykkes' (for mig); *verk* = digt; *hagna* betyder dog ikke at lykkes, men 'være til gavn'. Den tanke, der fremkommer ved R.s tolkning, er ikke tiltalende; vel hentyder skjaldene undertiden til den løn, de får for deres digt, men en sådan ligefrem, jeg havde nær sagt brutal, omtale ligger dem fjærnt at gøre. Derfor kan denne tolkning ikke antages. Hvad den sidste sætning angår, passer *aldr* aldeles ikke dér. Digteren kan umulig have sagt: »Digtningebølgen bruser stadig (kun dette kan *aldr* betyde) mod sangens skær«. Skjalden går ikke og mumler evig og altid sit kvad. Jeg må derfor fastholde min opfattelse, selv om ordfølgen synes noget indviklet. »Meningen er god« siger R. selv. Det er en god anbefaling.

Samme, Vellekla 10 (et halvvers). Også dette har jeg behandlet i Arkiv XL, 322. Reichardt behandler det i sin bog og ytrer, at det hører til de allervanskeligste vers; da han har en anden opfattelse end jeg (han finder min tolkning altfor indviklet), vil jeg ikke undlade at gøre nogle bemærkninger derom. Halvverset lyder ifg. håndskrifterne:

Ber ek fyr hefnd þá er hrafna  
 hljóms lof toginn skjóma  
 þat nam vǫrðr at vinna  
 vann síns fǫður hranna.

For *toginn* findes *togins* (i 2 hdss.). Jeg har ment, at *togins* var den rigtige læsemåde. *Hljóms* har jeg rettet til *hljóm*; genitiven beror vel på den foranstående genitiv. *Þat*, der ingen mening giver, rettede jeg til *hann*; Reichardt vil rette det til *þann*, hvad der kan gå an. Men når han tror, at dette (grafisk vel) ligger nærmere, er det ikke så; *þat* (forkortet, þ med streg gennem toppen) ligner mere *hann* (forkortet, h med streg gennem toppen) end *þann* (forkortet, med streg gennem toppen af þ + n). Ordfølgen skulde blive: *Berk lof fyr hefnd, þás hranna hrafna* (bølge-hestenes = skibenes) *vǫrðr vann síns fǫður; hann nam at vinna hljóm togins skjóma* ('det dragne sværds klang' = kamp). Nogen simplere tankegang og ord end dette kan ikke tænkes. Dette indrømmer R. Ikke destomindre erklærer han ordningen for »forfejlet«. Selv beholder han sætningen *þás-fǫður* uforandret; det øvrige opfatter han således: *berk lof togins skjóma hljóms fyr hefnd þás* osv., *þann* (∴: *hljóm*) *nam at vinna*. Dette er ikke umuligt, men det må siges, at det dog er mere naturligt at sige: »jeg roser den hævn, han tog«, end: »jeg roser kampen for den hævn«. Udtrykket *fyr hefnd* er i virkeligheden ganske unaturlig, især præp.

*fyr* her. Ligeledes er det ikke godt, at *nam* er uden subjekt, selv om det er forståeligt, hvem der er de virkende. Jeg må således stadig fastholde min opfattelse. Hvis den strider imod de fundne regler for ordstillingen, må disse i dette tilfælde vige; der kunde findes undtagelser her ligesom fra andre metriske regler.

Samme, Vellekla v. 11<sup>1</sup>, lyder:

Rígnði hjǫrs á hersa  
 hríðremmis fjǫr víða  
 þrímlundr of jók Þundi  
 þegns gnótt méilregni.

Jeg har her rettet *-remmis* i alle hdss. til *-remmír*, der skulde være subj. til *jók*, hvoraf følgen var, at *þrímlundr* måtte være adj. (hvad det formelt meget godt kan være). Jeg er imidlertid kommen til den opfattelse, at gen. *-remmis* er det oprindelige og opfatter nu sætningen således: *Méilregni hjǫrs hríðremmis rígnði víða á fjǫr hersa*, »krigerens (den af krigeren foranstaltede) våbenregn (hvad *méil-* egl. er, er ikke helt sikkert<sup>1</sup>)«. Parentes-sætningen bliver så: *þrímlundr of jók Þundi þegns gnótt*, hvor *þrímlundr* er en krigerkenning (*lundr* = træ, *þríma* = kamp). Herved bliver sætningerne fuldt normale. Når Reichardt her — holdende sig til rettelsen *remmír* — vil opfatte *rígnði* som transitivt verbum, 'lod regne', er det ganske unødvendigt. Således brugtes *rigna* aldrig i klassisk digtning. Det eksempel på transitiv brug, som R. anfører efter Fritzner, er fra en homilie, der er oversat fra latin; det er latinsk anvendelse af *rigna*, som dér findes, men som ikke kan anvendes her.

<sup>1</sup> Formen er metrisk sikret som tostavellesord; det skrives i hdss. *máil*, *meil*, *meel*.

Björn breiðvíkingakappi, lv. 6<sup>2</sup>:

nú traðk hauðr of heiði  
 hundvillr því(t) fatk illa  
 víða braut í vátri  
 vífs görninga drífu.

Verset er i og for sig simpelt nok. Jeg har her taget det med for at drøfte, hvortil *víða* (l. 3) skal henføres. Det ligger jo nær at henføre det til det ord, det står nærmest ved: *braut*. Jeg har henført det til *heiði*. *Víðr* betyder 'vidtudstrakt' især i bredde og omfang, men aldrig f. eks. lang. Om en islandsk vej eller sti, der i reglen kun er nogle tommer bred, kan ordet aldeles ikke bruges. *Víð braut* kan kun bet. 'bred vej', hvad de islandske landeveje aldrig var (og er for det meste endnu for den sags skyld). Derfor må *víða* høre til *heiði*, hvortil ordet i enhver henseende passer.

Þorleifr jarlsskáld, lv. 2<sup>2</sup> er et meget vanskeligt vers, som jeg her vil tage i betragtning, det lyder (findes i to hdss.):

svall hættlig und hringa  
 hmitsól ara fitjar  
 felliguðr meðal fjalla  
 fetils trolla hlóðk þolli.

Hdss.<sup>1</sup> har *hættliga í* (f. h. und), *trólli* og *þolli* (l. 4). Det sidste er umuligt og er enstemmigt rettet til *þolli*. Verset begynder med *svall* (rettelse f. *sváat*), hertil må et subj. søges. Da *-guðr* passer som sådant langt bedre (til *svall*) end *-sól*, er der ikke tvivl om forholdet. Sætningen *svall felliguðr meðal fjalla*, »kampen svulmede mellem fjældene« er så naturlig som muligt; *felliguðr* er 'den fældende Gunn'

<sup>1</sup> Kun papirshåndskrifter.

(valkyrje, kamp); man kunde have væntet et obj. til *felli*;  
om et sådant forefindes, vil det følgende vise. Til denne  
sætning måtte *hættliga* (adv.) eller (rettelsen) *hættlig*,  
'farlig', henføres. Det *í*, der står i 1. l., kan umulig være  
rigtigt<sup>1</sup>. I den anden sætning er det let at sammenknytte  
ordene: *hlóðk . . . þolli*, »jeg (dræbte) — manden«, men  
her mangler det andet (eller de andre) led i kenningen.  
Det ses let, at det (de) kan søges i *fetils trolla* (f. *trolli*);  
*fetils trolla* (sværdenes) *þollr* er en fortræffelig kenning. *Ara*  
*fitjar* kan både være gen. sg. og nom. acc. pl.; *ara fit* kan  
kun bet. 'örnens fod, klo', og findes således andre steder.  
Om *fit* = 'sid eng' kan der her fornuftigvis ikke være tale.  
Det hele fører med størst sandsynlighed til, at der her fore-  
ligger en sætning som: »jeg bragte krigeren til at falde under  
örnens klør«, en tanke, der jo er en af de almindeligste i  
skjaldekvadene. Deraf følger med nødvendighed, at et *und*  
må søges, og det har jeg indsat for *í*. Herved skilles præp.  
fra det styrede ord, men det sker ellers så tit. Så er der  
*hringa hnitsól* tilbage. Det er naturligt at henføre disse ord  
til den sætning, indenfor hvis grænser de står. Der kan da  
kun være tale om at opfatte *-sól* som dativ (redskabets);  
ordene er en god kenning for 'sværd', idet *hringa* bet.  
'sværdenes', *hnit* = 'sammenstød', det hele bliver da et  
'sværd'; jfr. *sól Svölnis éla*. Sætningen bliver ganske natur-  
lig: »Jeg lod krigeren falde under örnens klør ved (hjælp  
af) sværdet«. Reichardt har udtalt, at denne opfattelse ikke  
er simpel nok og er misfornöjet med rettelsen (*í* til *und*);  
han er dog ikke ellers helt bange for rettelser. Han vil be-  
holde læsemåden *felliguðs* og konstruerer: *hlóðk felliguðs*  
*þolli fetils trolli meðal fjalla*. At *trolli*: *þolli* ikke lyder godt,

<sup>1</sup> En rettelse til *söng* ligger grafisk fjærnere; *syngva i hringa* har  
desuden aldrig nogen sagt i sit modersmål.



ænses ikke, og det kan naturligvis heller ikke være afgørende. Værre er det med dette *felliguðs*; det er ikke til at se, hvorledes R. har opfattet dette *-guðs* (der jo kun kan være gen. af *god* (*guð*)), men når han siger, at *felliguðs þollr* er en »kenning, der er fri for indvending«, kan dette ikke godkendes. Sagen er, at disse ord absolut ingen kenning kan være. Skulde der ikke her foreligge et øjeblikks fejltagelse? (*guðs* som gen. f. *Gunnar*?). Det er således klart, at jeg må fastholde min tolkning af halvverset.

Samme, lv. 4<sup>2</sup>, der lyder:

ok þøðreyndan brandi  
blóðorm of kné góðan  
hræva gífrs með hreifum  
hegr ok bítr á skeggi.

Der findes her vanskeligheder. *Bøðreyndan blóðorm* må høre sammen; »kamp-prøvet blodorm (sværd)«, må være obj. for et verbum; dette har man set i *hreifum*, af *hreifa* 'bevæge'; dette må så skrives *hreyfum* (jfr. ovf. s. 14); Reichardt vil rette *góðan* til *góðum*; dette kan akcepteres; det hører da til *brandi*. Den 2. sætning bliver da: *ok hræva gífrs hegr bítr á skeggi með góðum brandi of kné*; en udadleglig sætning. Man lægge mærke til, at præp. *með* står langt fra det styrede ord. Men dette *hreifum* generer stærkt, og det findes i et membranblad. Sagaen giver os ingen oplysning. Mulig foreligger her en dybere forvanskning af teksten.

Hallfrøðr vandræðaskáld, Hákonardr. v. 9, herom kan jeg henvise til min udførlige behandling i Arkiv XLV, 142 f.

Samme, erfidrápa 8, herom kan jeg henvise til Arkiv XLV, 142.

Samme, sst. 23<sup>1</sup>, lyder i hdss. væsenlig således:

Mundut þess es þegnar  
þróttharðan gram sóttu  
fer ek með lýða liði  
landherðar sköp verða.

For *fer* har flere hdss. *frá*. Dette har man holdt sig til. Man har også opfattet *liði* som *liði*, dat. af *lið*, men så var her en uhørt metrisk fejl. Man ombyttede så *lýða* og *liði*, men slap dog ikke for fejl i 2. led. Hele opfattelsen blev så, idet man med J. Þorkelsson rettede *þegnar* til *Þrænda* og læste *sótti* (med et par hdss.): *Frák sköp mundut verða þess, es landherr með liði lýða sótti þróttharðan gram þrænda*. Her var dog i virkeligheden meget at bemærke, og jeg har altid følt det utilfredsstillende i opfattelsen. Den stærke rettelse i l. 1, tilsidesættelsen af *fer* i de ældste hdss. var lidet tiltalende. Påfaldende var det også, at alle hdss. skriver *landherþ(ð)ar* som ét ord. Så fremsatte Jón Helgason en helt ny opfattelse. Han læser (i Acta phil. scand. VI, 61) *liði* (med langt i, følgelig ingen omstilling) og *landherðar*, dette som gen. af et *landherðr*, 'landskulder', dette en betegnelse for 'fjæld'; dettes *lýðar* er 'jætter', og deres *lið*, 'øl, drik' er skjaldedrikken; hele sætningen bliver da: *ferk með liði lýða landherðar* = »jeg digter et vers«; den slags indskudsbemærkninger er jo vel kendte, og findes også hos Halfred (i v. 15). Resten bliver så: *Mundut sköp verða þess* (fortsættelsen i l. 5, *at* osv.), *es* ('da el. hvor') *þegnar sóttu þróttharðan gram*, en i det hele fortræffelig sætning. Der bliver da heller ingen grund til at foretage den stærke rettelse i l. 1. Fuldt tilfredsstillende er denne opfattelse dog næppe. Et *landherðr* er ellers ukendt (hvad der ikke betyder meget i og for sig); mindre heldigt er, at en sådan kenning

ellers intet fuldstændigt sidestykke har, hvad J. H. også bemærker. *Qxl*, 'skulder', findes brugt om et fremstående yderstykke (kant) på et fjæld i lighed med en skulder på et menneske. Det er noget andet. Jeg vil dog godkende denne tolkning som den sandsynligste.

Samme, sst. 27<sup>1</sup>. Her skal jeg kun bemærke, at jeg tiltræder Reichardts forslag at læse *optþverri* som ét ord.

Samme, lv. 5<sup>2</sup>. Reichardt er ikke tilfreds med min opfattelse, men da verset i henseende til teksten er så vanskeligt og usikkert og jeg intet kan bringe nyt til bedre forståelse, skal jeg ikke komme nærmere ind derpå.

Eilífr, Þórsdr. 9<sup>1</sup>, herom kan jeg henvise til mine bemærkninger i Arkiv XLV, 141.

Samme, sst. 7<sup>1</sup>. Uagtet jeg har behandlet dette halvvers tidligere (i min tolkning af digtet), skal jeg, da Reichardt har gjort indvendinger mod min opfattelse, søge at forsvare denne. Halvverset lyder i min tekst:

Harðvaxnar leit herðar  
 halllands of sik falla  
 (gatat) mar (njótr in neytri)  
 (njarð- ráð fyr sér -gjarðar)

d. e. *Leit* (∴ Þórr) *halllands* ('stenlandets, fjældets') *mar* (elven) *falla sik of harðvaxnar herðar*; *njótr njarðgjarðar gatat in neytri ráð fyr sér*<sup>1</sup>; den sidste sætning = »kraftbæltets nyder (ejer, Tor) kunde ikke finde noget bedre råd (udvej) for sig«, end nemlig hvad den sidste del af verset siger, at lade sin 'styrke', ∴ vækst, vokse sig til himlen, samt den anden er i virkeligheden så simple og naturlige som muligt. Hvad indvendes der da imod dem? Ikke det,

<sup>1</sup> Således i den prosaiske ordning i Skj.digtn., i teksten er den fejl, at parentes-tegnene er ikke rigtig anbragte. R. har åbenbart kun holdt sig dertil, hvad der kan undskyldes.

at *njarð* og *gjarðar* er adskilte; at disse to ord hører sammen er givet (det er Tors *megingjørð*, der er tale om). Kun den rene dilettantisme kan adskille dem. Der foreligger her to sætninger, hver i sit linjepar, kun *mar*, der hører til den første, er indskudt i den sidste, det er det hele. R. mener nu, at en anden og, efter hans mening, simplere opfattelse må gøres gældende; han ordner da ordene således: *In* (skal så læses *inn*) *neytri njarðgjarðar njótr leit hallands mar falla sik of harðvaxnar herðar; gatat ráð fyr sér*. Men hertil er meget at bemærke.

For det første er det ganske ukendt, at et epith. orn. står i komparativ, 'Den nyttigere' (!) om Tor, end hvem eller hvad? Dernæst skulde det hedde (hvad der ikke er bedre): »han fik ingen råd for sig«, »han kunde ikke finde nogen udvej«. Dette er jo stik modsat af, hvad der står i den anden halvdel; Tor så netop den udvej at »lade sig vokse til himlen«. Vel er det den almindelige antagelse, at Tor ikke var særlig åndelig begavet, men såmeget kunde han dog, så at sige ubevidst, finde på. R.s opfattelse må derfor absolut forkastes, og jeg fastholder min. »Styrkebæltets ejer kunde ikke finde på noget bedre råd (udvej)« er i enhver henseende en så passende sætning og tanke, som tænkes kan.

Samme, sst. 15. Her findes ordet *qlteiti*, som jeg har gengivet med 'drikkelag?'. Reichardt spørger, hvorfor jeg ikke har oversat ordet ordret. Svaret herpå er givet i Lex. poet.<sup>2</sup>

Eysteinn Valdason, v. 3, lyder:

Svá brá viðr at sýjur  
seiðr rendu framm breiðar  
jarðar út at borði  
Ulls mágs hnefar skullu.

*rendu* er rettelse f. *reyndi*, denne fejl beror på singularis (*seiðr*) lige foran. Jeg har opfattet verset som bestående af følgende to sætninger: *Seiðr jarðar* (midgårdormen) *brá svá viðr, at hnefar Ulls mágs* (Tors) *skullu út at bordi; breiðar sjjúur rendu framm*. Reichardt vil ordne ordene således: *seiðr-viðr, at breiðar sjjúur rendu framm; hnefar Ulls mágs skullu út at bordi*. Det må indrømmes, at denne ordning er simplere efter ordenes stilling i verset. En sådan ordning har jeg selvfølgelig overvejet, men jeg kan ikke gøre den til min, af følgende grund. Snorre siger i sin Gylfag.: *brá hann við svá hart, at báðir hnefar Þórs skullu út at borðinu*; det er klart, at dette beror netop på verset (som Snorre anfører i Skskm.); således har Snorre forstået verset, således har han 'taget det op'. Ser man nu nærmere på det, er denne opfattelse også mere logisk end den anden. Tor holder fiskesnoren, ormen har lige fået maddingen (på krogen) i gabet; den direkte følge af ormens ryk — der naturligvis måtte gå i baglæns retning — er netop den, at Tors næver må trækkes og trykkes ned mod rælingen. Disse to momenter hører logisk og uvægerlig sammen. Derimod er det ikke muligt at se, hvorledes *sjjúur* — pars pro toto, skibet — kunde føres frem ved ormens ryk; det måtte føres tilbage. Når det dog hedder, at båden førtes fremad<sup>1</sup>, må det være en virkning af jættens roning fremad. Således må min opfattelse stå ved magt. Ordstillingen indenfor verset er jo i virkeligheden heller ikke så indviklet eller enestående.

H á v a r ð r h a l t i. Hans vers er i hdss., som bekendt, meget forvanskede. Jeg må henvise til behandlingen af dem i Festskr. til Wimmer (jfr. A. Holtsmark, Festskr. til Falk 1927). Kun ét halvvers skal her drøftes, v. 14. Det lyder i hdss. (SnE):

<sup>1</sup> Det er ikke naturligt, at bådens bevægelse i samme retning som ormens kunde betegnes ved »fremad«.

Nú er jódraugum ægis  
 arnar flaug ok bauga  
 hygg ek at heimboð þiggi  
 hangagoðs of vangi.

Varianter: *um f. ok* (l. 2) i U, 757, *hauga f. bauga* i U; *af f. of* (l. 4) i U, 757, W, T. I Skj.digtn. har jeg foretaget en ret stærk rettelse; *-draugar*; jeg beholdt dér læsemåden *ok bauga* samt *of*. Vi savner enhver antydning af, hvad der er sigtet til og sagaen giver ingen holdepunkter. Jeg tror nu, at man må beholde læsemåden *-draugum*. *Hygg at heimboð þiggi hangagoðs* er en selvstændig sætning; subj. er 'de', de förnævnte *-draugar*, der åbenbart må være Hávarðs fjender. Resten opfatter jeg nu således: *Nú er jódraugum ægis arnar flaug of hauga af vangi*, »nu er der for mændene örne-flugt over højene fra vangen«. Hvad digteren her udtaler, må vel bero på et syn, han har haft. *Ægis jódraugar*, 'sohestens træer', mænd. Det er iøvrigt ikke let at se, hvilken situation der forudsætter, om der er tale om varsel om en forestående kamp og mandefald, eller om hvad der er foregået efter en sådan. Hvis læsemåden *af* er den rigtige, og det er den, der findes i de fleste hdss. (endogså i W, T.), synes den at antyde, at det er efter kampen, at verset er digtet. *Vangr* må da betyde 'kampstedet, valpladsen' (*véttvangr*). Indholdet minder om Tords vers efter Björns drab, men Tord ser ravnene flyve til drabstedet. Nogen fuld sikkerhed her synes uopnåelig.

Gísli Þórgautsson, lv. Det lyder i hds.:

Hér vildu mik hōldar  
 kom fres í stað þessum  
 fálu fúra véla  
 fjōlræks mār sækja.

Verset er, som enhver ser, stærkt forvansket. I l. 2 mangler et ord med hovedstav (der skal være h). *Mār* (l. 4) bör vel læses *marar* (J. Þorkelsson), hvad der, som man vil se, passer godt. Verset handler om en dröm, Gisle havde, og som meddeles i sagaen. Han drömte, at han var ude på Guldteig (hvor kampen kom til at stå), og der kom mange ulve, der angreb Gisles mænd, hvorved han drömte, at han vågnede og løb hjem til gården. Det er denne dröm, verset antyder. Her har man ordene *fálu marar*, 'troldkvindens heste' = ulve. Og det er let at få frem sætningen: *hér vildu mik í stað þessum fálu marar sækja*, »her vilde ulvene angribe mig på dette sted«. Hvis *høldar* var rigtigt, kunde det være subj. til *vildu*, men de andre ord volder vanskeligheder. *Fjøl-ræks*, gen., passer ikke til noget som helst og må være galt. *Kom* er galt og *fres* (o: *fress*) er uforståeligt. *Véla* ligeledes. Her foreligger stærke forvanskninger. *Fúra* må være en del af en kenning. Jeg finder de andre led i *høldar* og *véla*, men må rette disse ord til *hildar*, *vélir*, ikke ret store og meget forståelige forvanskninger; man vilde i *hildar* se subj. til *vildu* og så blev det rettet til *høldar*; *véla* gen. er påvirket af den foranstående gen. *fúra*. Hertil hører så *fjøl-rækr*. *Kom fres* er det værste; dette har jeg dristig rettet til *hress vas*, hvorved forlydsrim og stavelserim er istandbragt. Meningen bliver også god: *hress vas hildar fúra vélir fjøl-rækr*, »rask (kvik) var jeg alligevel«, o: tiltrods for den ilde-varslende dröm. Det er muligt, at andre kan finde en bedre rettelse.

Þórbjörn Brúnason, Iv. 2<sup>2</sup> lyder i hds.:

þvíat áms litar ímu  
ofnauð er skal dauðan  
hlýra høfgum skúrum  
heiðingja mik leiða.

Her er alt i formel henseende i orden. Verset er digtet i anledning af hustruens »gråd«; der var misstemning tilstede imellem ægtefolkene, og han havde set ilde-varslende syner. Den første halvdels mening: »ikke ved jeg kvinden (min kone) nogen tak, fordi hun begræder mig levende«, ti osv. Der synes straks at fremtræde en sætning som: *þvíat ofnauð es . . . skal leiða mik dauðan höfgum hlýra skúrum*, »ti det er stærk nød, . . . (hvis) (hun) skal lede (følge) mig død med kindernes tunge regn(strømme)«. Der er tilbage: *áms litar ímu heiðingja*; *heiðingi* må her betyde 'ulv', til denne gen. må *áms* henføres; dette adj. passer fortræffelig til 'ulv'. Nu synes man at skimte en kenning som 'rødfarver af ulvens klør' el. lign., noget som er så almindeligt. *Litar*, der er meningsløst, har jeg opfattet som forvanskning af *lituð*, 'farver'. Vanskeligere er det med *ímu*, som også er meningsløst; ordet kendes i forskellige betydninger, men ingen af dem passer her. Jeg har derfor foretaget en ret stærk rettelse, der grafisk dog ikke ligger særdeles fjærnt, nemlig *ilja*; kenningen bliver da *lituð* (dativ) *ilja áms heiðingja*, »rødfarveren af den mørke ulvs fodsåller (= fødder)«. Der er endnu en ting at bemærke; der mangler enten *es* eller *ef* efter *ánaud's*, måske snarest det sidste.

Efter rettelsen bortfalder rimet i 1. linje, men det er jo bekendt, at de ulige linjer ofte er rimløse. Noget ord med m i har jeg ikke kunnet finde.

Snæbjörn, lv. 1:

Hvatt kveða hræra Grotta  
hergrimmastan skerja  
út fyr jarðar skauti  
eylúðrs níu brúðir  
þær es lungs fyr lǫngu



líðmældr skipa hlíðar  
 baugskerðir rístr barði  
 ból Amlóða mólu.

Verset er overleveret i SnE, og teksten synes uforvansket. Men tolkningen er ikke sikker; derfor tages verset her op til fornyet granskning. Der findes ingen varianter af betydning.

Den første halvdel er den mindst vanskelige. Spørgsmålet er egentlig kun, hvortil ordene *skerja* og *eylúðrs* hører. Jeg har tidligere henført *skerja* til *Grotta* og *eylúðrs* til *brúðir*, hvad ordenes stilling synes at anbefale. 'Skærenes Grotte (kværn)' er da 'brusende skær-strømmes (brændingens) kværn', en kenning, der er forståelig. 'Ø-kværnkassens brude' er også forståeligt om bølgerne; »de brude, som står ved ø-kværnkassen« og maler. Således har Hj. Falk også opfattet ordene (Arkiv XXXIX, 62—63). I og for sig er der intet til hinder for, at henføre *eylúðrs* til *Grotta* og *skerja* til *brúðir*; dette vil Meissner (Kenningar 92). Sammenstillingen *lúðr—Grotti* kunde tale for denne opfattelse. Men *eylúðrs brúðir* er også en fortræffelig sammenstilling med hele billedet for øje. Jeg er også, trods endel vaklen, mest tilbøjelig til at holde på den. Hvad meningen angår, bliver den i begge tilfælde den samme.

Vanskeligere er den sidste del. Her hører utvunget sammen: *þær* (ɔ: *meýjar*), *es fyr lǫngu líðmældr Amlóða mólu*, »de som i gamle dage [hentydning til Amlodemyten i den grå oldtid] malede Amlodes *líðmældr*«. Hovedvanskeligheden ligger i dette ord. *Meldr* er melet (der males); *mala meldr* er en naturlig sammenstilling. Snorre föjer den forklaring til, at »her kaldes havet for Amlodes kværn«. Denne tolkning er dog næppe rigtig; man mindes Saxos udtryk om

Amlæthus: »sabulum perinde ac farra aspicere jussus« (jfr. Falk l. c.), hvorefter 'Amlodes mel' skulde være 'sandet'. Digteren vil altså sige: »de moer, som for længst malede, d. v. s. ved deres stærke bevægelser fremkaldte, sandet«; dette er egenlig fortræffeligt. Men hvad er *líð*? Der kendes kun ét *líð* = 'øl', men det synes ikke på nogen måde at passe her. Man har et *líð*, som betyder skib, men her er vokalen, efter alt at dømme, kort: *líð* (*líð*: *skrið* Klæingr). Alligevel har man gået ud fra, at vokalen var eller kunde være lang og man har ombyttet de to led til *meldr-líð*, 'ølskib' = Grotte (*lúðr*), men dette strander på vokalens formentlige art. Falk vil heller ikke ombytte leddene og siger: »Efter min mening er *líðmeldr* ikke at omstille; ordet er bare et tydeligere udtryk for *meldr* i kenningen *meldrar græðir* (= öl)«. Jeg forstår ikke rigtig meningen heraf; Falk henviser til Meissners udtalelse om, at 'mel' står her for korn, hvoraf øl brygges. Dette finder jeg meget usandsynligt, for ikke at sige umuligt. Dette *líð* må, forekommer det mig, stemples med et 'non liquet', som så meget andet. Sætningens mening synes dog tydelig nok.

Den anden sætning er for mig uomtvistelig, nemlig: *baugskerðir rístr lungs barði skipa hlíðar ból*. Man har indvendt imod den sidste kenning, at den var overlæst. Det er den på en måde også, men ikke mere end så mange andre; *skipa hlíð* er havet og *ból* er det hjem (el. lign.), der består af det. Nogen anden forklaring er unødvendig, så simpel som den er.

Þórðr Kolbeinsson, Gunnlaugsdr.<sup>2</sup> Vi har her et af de mange tilfælde, hvor det kan være tvivlsomt, hvortil et adj. el. part. bør henfores. Halvverset lyder:

hann varð hvaþra manna  
hugmóðr drifinn blóði

Ullr réð ýta falli  
unnviggs bani þriggja.

*Ullr unnviggs* (rett. f. *und-*) *réð ýta falli* er en sætning for sig; hertil har jeg henført *drifinn blóði*, hvad der formelt intet er i vejen for. Men det kan naturligvis også henføres til *hann* eller den første sætning. Hvad der kunde tale herimod er, at sætningen har et adj. *hugmóðr*; dette er dog ingenlunde afgørende. I og for sig kan det være ligegyldigt, hvortil disse to ord henføres. Jeg er dog nu tilbøjelig til at henføre ordene til den første sætning uden dog at kunne give afgørende grunde derfor.

Samme, Eiríksdr. 2<sup>1</sup> er af samme art:

Mjök lét margar snekkjur  
mærðar qrr sem knørru  
óðr vex skálds ok skeiðar  
skjaldhlynr á brim dynja,

d. e. *Mjök margar snekkjur ok skeiðar sem knørru* (el. *sem knørru ok skeiðar*) *lét skjaldhlynr dynja á brim; óðr vex skálds*. Så er der dette *mærðar qrr*, hvortil hører det? På grund af sin stilling kunde man tro, at det hørte til hovedsætningen, altså til *skjaldhlynr*; da måtte ordene betyde sådan noget som »gævmild, d. v. s. rig på stof til ros«, omtr. = 'lovprist'. Men de kan også henføres til *óðr*, 'rig på ros'. Det er nok så naturligt, og den opfattelse må vist fastholdes.

Samme, sst. 8<sup>1</sup>:

Enn hefz leyfð þars lofða  
lofkenda frá� sendu  
at hjalmsömum hilmi  
hjarls drótna boð jarli.

Variant er *hefk* l. 1 i mange og tildels gode hdss. Denne læsemåde foretrækker jeg nu. *Enn hefk leyfð*, »endnu begynder jeg digtningen«, d. v. s. »jeg begynder nu på et nyt digt afsnit« (vel en stevbolk). Resten er jeg nu mest tilbøjelig til at opfatte således: *þars frá k lofkenda hjarls drótna sendu boð at hjalmsömum lofða hilmi, jarli*, eller *boð jarli, at-hilmi*. Det er vist umuligt at afgøre, om det ene eller det andet var digterens mening.

Sigvatr Þórðarson, Víkingarv. 8. Det lyder:

Veitk at víga mætir  
 Vinðum háttir hinn átta  
 styrkr gekk vörðr at virki  
 verðungar styr gerði  
 sinn máttut bæ banna  
 borg Kantara sorgar  
 mart feksk prúðum Þortum  
 portgreifar Áleifi.

Her er teksten i det hele sikker og gennemsigtig. Men der kunde vækkes tvivl om samhörigheden på et par steder. Sætningen *styrkr gekk vörðr verðungar* er i og for sig fuldstændig, *gekk* = 'færdedes' (i kampen). Man vilde måske hertil henføre ordene *at virki*, der i verset findes inde i sætningen. Hvad der imidlertid taler imod denne opfattelse er, at stedet (for kampen) altid ellers i denne vers-cyklus tilhører versets første sætning. Dette betragter jeg som afgørende.

I den sidste halvdel kunde det ligge nær at henføre *prúðum* til *Þortum*. Men det er ikke rimeligt, at digteren skulde have brugt et så rosende epitete om disse Olafs fjender, hvorimod det passer fortrinlig på ham selv. Det må henføres til *Áleifi*.

Således som det er i det sidste vers, forholder det sig i mange andre tilfælde; det må anses for unødvendigt at gennemgå dem.

Samme, Nesjavísur 1<sup>2</sup>:

Kank sigrviðum segja  
sund hvé þeira fundir  
ærin skil þeims órut  
at bárusk þars skárusk.

Her er *sund* rettelse f. *sunds* (verset findes kun i Fsk's to hdss.), *órut* f. *órum*. For *þars skárusk* har A: *þar váru*, B: *þer skáru*. Den første sætning er let nok: *kank sigrviðum segja ærin skil, hvé þeira* (disse er nævnede i den 1. halvdel) *fundir at bárusk*, »jeg ved at fortælle (give) mændene tilstrækkelig besked om, hvorledes deres møde foregik«. — *Þeims* går på *sigrviðum* og rettelsen *órut* giver sig af sig selv, »dem som ikke var der«. A.s læsemåde kan umulig være rigtig. Man må se at få mening i *skáru* i B; *sunds* gen. kan ikke forbindes med noget og må rettes til *sund*. Jeg har tidligere rettet *skáru* til *skárusk*; *sund skárusk*, »sundene (∴ havet, de gennemsejlede; der kan også være tale om virkelige sunde, man passerede) furedes«. Det er dog muligt at beholde *skáru*, men da må *þar* rettes til *þars* (hvad der er en ringere rettelse); sætningen bliver da: *þeims órut þars sund skáru*, »dem som ikke var dér, hvor man furede sundene« (∴ sejlede), d. v. s. dem som ikke var med på toget. Dette antager jeg nu er det sandsynligste. Sætningerne er noget indviklede, men de kan simpelthen ikke opfattes anderledes.

Samme, sst. 8<sup>2</sup>:

þar hykk ungan gram gøngu  
gunn sylg en vér fylgðum

blóðs fekk svørr þars slæðusk  
sverð upp í skip gerðu.

Verset findes i 16 hdss., og dog er der kun ét — rigtignok et af de bedste —, der har den åbenbart rigtige læsemåde *gøngu*, alle de andre har *gengu*, men *gøngu* er det nødvendige obj. til *gerðu*<sup>1</sup>. Den 1. sætning er: *þar hykk ungan gram gøngu upp í skip gerðu* (præt. infin.). Den 2. sætning er: *en vér fylgðum*. Dette er umiddelbart indlysende. Den 3. sætning består åbenbart af ordene: *gunn sylg blóðs fekk svørr*. Da *gunn sylgr*, 'kamp-slurk', ikke er noget som helst, kan det ikke være ét ord (da måtte *gunn* være forvansket) og der er ingen udvej mulig anden end at antage kenningen *gunn-svørr*, 'ravn', der er fortræffelig; følgen deraf er, at *blóðs* hører sammen med *sylg*, hvad der er lige så fortræffeligt. Her foreligger et utvetydigt eksempel på tmesis. Den 4. sætning: *þars sverð slæðusk* er det vel naturligere at knytte til den sidste sætning, på grund af dens stilling i verset, men der er intet ivejen for at knytte den til 1. sætning, hvad jeg tidligere har ment.

Samme, Austrfararv. 19<sup>2</sup> er et af de vanskeligste halvvers. I den første halvdel hentydes der til forræderiske planer hos folket, der skulde være udgåede fra »Eriks æt«. »Eriks æt« må her være den norske jarleslægt i henhold til den sidste halvdel; helt sikkert er dette dog ikke. Halvdelen lyder:

en(n) þvíat jarla frænda  
eins því (v. l. þat) er tókt af Sveini  
yðr kveðk jørð es náðuð  
Ulf's bróðurlið stóðusk.

<sup>1</sup> Sagen er, at *gengu* og *gøngu* kunde forkortes på samme måde.

Her er for det første usikkert, om *en* er at opfatte som 'men' eller som 'endnu, atter'. Det er dog af ringere betydning. Det må betragtes som sikkert, at ordene *en(n) þviat eins kveðk bróðurlíð Ulfs frænda stóðusk yðr, es náðuð jörð jarla, þás* (således synes *því, þat(er)* at måtte rettes) *tókt af Sveini*<sup>1</sup>, »men (el. atter?) jeg siger (mener), at det kun var Ulfs frændes (o: Ragnvald Ulfs söns) broder-støtte, der stod sig for eder (var virksom for eder), da du nåede (o: hævdede, kunde hævde) jarlernes land, som du fratog (tidligere havde frataget) Sven«. Det kan ikke nægtes, at udtryksmåden er knudret, men meningen er tydelig nok. Sigvat mener, at Ragnvald jarl har bidraget væsenlig til, at Olaf (d. hellige) har beholdt landet. Hvis *enn* er det rigtige, hentyder det til noget, vi savner kendskab til. *Eins* synes ikke at kunne henføres til noget andet end *þviat*. Sv. Egilsson har (i Sh I IV, 183) opfattet ordningen således: *En ek kvað (sål.) yðr því stóðusk líð Ulfs bróður, at (þér) þá náðuð jörð jarla frænda, eins þat er tókt af Sveini*. I hovedtrækkene er dette omtr. det samme, men det er åbenbart urigtigt at adskille *bróður-líð*; det svageste i tolkningen er dog hans opfattelse af *eins* = nyisl. *eins* i betydning 'også'. Hans oversættelse: retinere liceret (conjunktiv) svarer ikke rigtig til *náðuð* (indic.).

Samme, sst. 20. Dette vers er også meget vanskeligt, især dets sidste halvdel. Jeg henviser til B. M. Ólsens opfattelse i Skj.digtn. I B, 682, men jeg tror ikke, at han har truffet det rette, og jeg har nu intet at bemærke videre. I den 1. halvdel har jeg rettet *Spakr (lét Ulfr meðal ykkar)* til *Sonr* (og med et hds. læst *Ulfs*). Det er en meget stærk rettelse, men jeg ser ikke, hvorledes det hele ellers skal opfattes. Der er ellers ikke tale om nogen Ulfr under Sig-

<sup>1</sup> Ordningen er lidt anderledes end i Skj.digt.

vats forhandlinger med Ragnvald jarl. Om dennes da ret unge søn Ulf kan der begribeligvis ikke være tale. B. M. Ólsen har (l. c.) villet rette *Ulf* til *jarl*, en ikke mindre stærk rettelse, men som vilde give samme mening som den, jeg har villet se.

Samme, Vestrfararvísur 1:

Begr hǫfum minzk hvé margan  
morgin Rúðuborgar  
bǫrð létk í fǫr fyrða  
fest við arm hinn vestra.

Verset er let og gennemskueligt. Der er her kun ét af disse tvivlsomme tilfælde, hvor et ord kan henføres til to sætninger. Det er *Rúðuborgar*. Jeg har henført det til *minzk* (der styrer gen.), men det kan også styres af *arm hinn vestra*. Jeg ser ikke noget middel til at afgøre, hvad der er rigtigst. Interessant er det her at se, hvorledes *hvé*, der indleder den 2. sætning, er skilt fra denne, atter et klart bevis for ordenes overmåde frie stilling hos skjaldene.

Samme, Bersöglisv. 17<sup>1</sup>. De to første linjer, der udgør én sætning, lyder i hdss. (kun to):

Sigvats hugr er hittek  
Hǫrða-Knúts í garði.

Dette *er hittek* er fuldkommen meningsløst. Det kunde ligge nær at rette ordene til: *hugir hittaz*, hvilket også metrisk anbefaler sig. Wisén læste: *hugir, 's hittik*, men her mangler da et verb til *hugir*, og *es hittik* er uden mening, stående for sig selv. Hvis *hittaz* er rigtigt, har det futurisk betydning; i Skj.digtn. har jeg skrevet: *hugr mun hittask*; jeg foretrækker nu det første.



Samme, lv. 7<sup>1</sup>:

Nú sit heill en hallar  
hér finnumk meir þinnar  
at unz enn kómk vílja  
Áleifr konungr mála.

Dette har jeg tidligere opfattet som: *Nú sit heill at hallar þinnar, unz enn kómk vílja mála, en finnumk meir hér, Áleifr konungr.* Jeg har nu overvejet, om ikke ordningen hellere skulde være: *Nú sit heill, unz enn kómk vílja mála, en finnumk meir hér at hallar þinnar*; så bliver det simplere. Dette tror jeg nu må foretrækkes. *Mála* kan være gen. pl. af *mál*, 'samtaler' (med kongen), men snarere er det dog gen. sg. af *máli*. Her foreligger i øvrigt en metrisk fejl: *at unz*, ˘ x, måske en af de fejl, Sigvat blev dadlet for. Eller har han sagt *át?*, jfr. no. *át*.

Bersi Skáldtorfuson, lv. 2<sup>2</sup> lyder:

elgs munk eigi fylgja  
út hríðboða síðan  
hests at hverjum kosti  
hranna dýrra manni.

Her er alt i formel henseende i den skønneste orden. Men der er en vanskelighed tilstede. Der foreligger klart en sætning, der hovedsagelig lyder: *munk eigi fylgja út síðan at hverjum kosti dýrra manni*, »under alle omstændigheder vil jeg aldrig siden komme til at følge en herligere mand ud (˘: i leding)«. Digteren sigter til Sven jarl, hvis trofaste mand han havde været. De øvrige ord: *elgs hríðboða hests hranna* må høre sammen som én kenning. *hríðboða* har alle hdss. (undt. ét: *ríðanda*, der er en vilkårlig ændring).

*-boði* er velkendt, hovedsagelig i kenninger for 'mand', hvor det andet led er 'kamp' eller 'guld'; *hríð-* tyder på det første. Det andet (de andre) led må søges i *elgs hests hranna*; her kommer vanskeligheden, ti dette er ingen kenning.

*Hranna*  $\left\{ \begin{array}{l} elgr \\ hestr \end{array} \right.$  er skib; bægge ord kan ikke rummes i én

kenning. Der skal her søges en kenning for 'kamp', men der må mangle et led i den: *hranna*  $\left\{ \begin{array}{l} elgs \\ hests \end{array} \right.$  . . . *hríð*; der forudsættes her en kenning for 'skjold', hvis 'byge' er kamp, d. v. s. enten *elgs* el. *hests* må være forvansket, hvis ikke skjalden har begået en fejl, og det vil man nødig antage. Men jeg har ikke kunnet finde noget, der er særlig antageligt. Jeg har tidligere rettet *elgs* til *elds*; det har både den skavank at fjærne rimet og ikke at udgøre en god kenning. Det skulde betyde 'skibets glans' (jfr. Meissner, Kenningar 168), men 'ild' findes ellers ikke således. Jeg rettede også *-boða* til *-boði*; kenningen (med *-boða*) måtte være appos. til *manni*, hvad jeg fandt, og finder, meget lidet rimeligt. Jeg tror det er fremkommet ved, at man trode, at det skulde styres af *fylgja*, hvad der jo var ret rimeligt. Jeg fastholder rettelsen.

Óttarr svartí, Höfuðlausn v. 4<sup>1</sup>. Jeg tager dette halvvers her med for at vise et eksempel på en fri ordstilling og drøfte sammenhængen. Verset er omtr. fejlrit overleveret.

Óttuð árum skreyttum  
austr í salt með flaustum  
báruð lind af landi  
landvörðr á skip randir.

Her findes v. l. *land* (i ét hds. J 1) f. *lind*. Det er klart, at *með* umulig kan styre *flaustum*. Det kan kun styre *árum*;

det kunde ligge nær at henføre *skreyttum* til *árum*, men et sådant epitet er ikke rimeligt; árer er ikke 'prydede', de er og kan kaldes 'glatte', 'glattede' (*skafin*); *skreyttr* passer derimod udmærket til *flaustum*. Ordfølgen må derfor blive: *øttuð skreyttum flaustum með árum austr í salt*. *Lind* giver ingen mening; *land* må være det eneste rigtige. *Land af landi* kunde synes lidt mærkeligt, i forbindelse med sejlas, men ordene betyder 'fra land til land'. Men hvortil hører disse ord? Uden tvivl til den første sætning. Verset er et godt eksempel, som sagt, på den frie ordstilling, som her er ganske uimodsigelig, samt på det forhold, at af 12 hdss. er der kun ét, — ganske vist et af de bedre — der har den rigtige læsemåde (*land*).

Samme, sst. v. 8<sup>1</sup>. Eksempel på tvetydighed i opfattningen, som her kan kortelig drøftes:

Komt í land ok lendir  
 láðvqrðr Aðalráði  
 þín naut rekka rúni  
 ríki efldr at slíku.

Digteren omtaler her, at kong Olaf hjalp kong Athelred til at få sit rige i England. Det er her kun ordene *ríki efldr*, det drejer sig om. Hvad meningen angår, kan det både henføres til den 1. sætning (*þú láðvqrðr*); det betyder da 'magtkraftig', og indeholder en slags begrundelse: »ved din kraft og styrke bevirkede du« osv. Dette er meget tiltalende. Men det kan også høre til den anden sætning: *rekka rúni* = kong Athelred, »styrket ved magt« (d. v. s. Olafs støttende magt). For dette taler ordenes stilling, selv om denne ingenlunde er afgørende. Jeg antager nu, at sætningerne bør opfattes således, skönt den første mulighed egenlig tiltaler mig mest.

Skúli Þorsteinsson, Digt om Svolderslaget(?) 1. Det

findes kun i SnE, men i 6 hdss. (R, T, U, 748, 757, 1eβ).  
Det lyder i R:

Vaki ek þar er velleiz ekka  
víðis áðr ok síðan  
greppr hlýðir þá góðu  
gallopn(i)s vel spjalli.

Det er ved første øjekast klart, at her er ikke alt som det skal være, f. eks. er *velleiz* intet eksisterende ord. Der findes følgende (vigtigere) varianter: *Vek ek* (1eβ), *þat* (f. *þar* 748, 757), *vel hellz* (1eβ), *ár* (f. *áðr* 1eβ), *hlýði* (1eβ), *því* (f. *þar* 1eβ, *því* 748). 1eβ har som oftere andre og, som det vil vise sig, bedre læsemåder. Verset er, som man ser, meget vanskeligt. I næste vers klager digteren over, at han bliver gammel, men i gamle dage fulgte han godt Erik jarl og Sigvalde. At disse vers hører til samme digt, kan næppe betvivles. Det ligger nær i det her behandlede vers at søge en lignende tanke. *Vaki* (conj.) vækker ikke tillid. *Vek* (præs.) synes at måtte passe bedre. Obj. synes at måtte være *ekka*, af *ekki*, her 'sorg' i almlh. eller 'vemod'. Men *Vek ek*, 'jeg vækker', kan ikke være rigtigt. Det viser det følgende *þats* (1eβ's *þat* er den tilforladeligste læsemåde), der må være subj., *vek ek* må da rettes til *vekr*, *þat vekr ekka*, »det vækker (hos mig) vemod«. Hertil passer *ár ok síðan* godt (*ár* er at foretrække for *áðr*, da *ár ok síð* er en alml. talemåde). Fortsættelsen består i: *es hellk* (således bör *hellz* rettes). Så har vi *víðis* og *gallópnis*, 'søens', 'örnens'; *gallópnis víðir* er kenning for 'blod'; da ordene står i gen., mangler et led i kenningen; dette ser jeg i *vel* (l. 1), som jeg retter til *val*; herved fås kenningen 'blodets falk' = ravn; *vel* (l. 4) hører til denne sætning, der nu bliver: *Vekr* (o: *mér*) *ekka ár ok síðan*, *þats hellk vel gallópnis víðis val*,

»det volder (mig) tidlig og silde (o: altid) vemod (vækker hos mig vemodige tanker), at jeg fødede (o: da jeg var ung) ravnens godt«. Dette falder så godt i tråd med de øvrige vers, at verset med de anførte rettelser lyder rimelig og naturlig. Rettelserne er heller ikke så særlig stærke. Som den 2. sætning lyder i R, kan den ikke være rigtig, nærmere beset er den meningsløs. Atter her kommer *1eβ* til hjælp med sit *hlýði* (optativ). *Greppr* kan ikke betegne 'man', 'folk' i almlh. Ordet må her betyde 'digter', men digteren kan ikke tiltale sig selv. Til *hlýði* hører *spjalli góðu*; det er 'den gode tale', d. v. s. det ophøjede digt og dets indhold, som digteren opfordrer (andre) til at høre på. Følgen er at *greppr* nødvendigvis må rettes til *grepps*, »Man høre på skjaldens (o: min) gode tale«. For *þá*, der ikke passer godt, findes læsemåderne *þar*, *því*; et af disse må vælges. Bægge kan bruges. *þar* vilde betyde omtr. = 'her' (i digtet). *því* er tvetydigt, enten = 'derfor', eller 'det, dette'. Denne læse-måde bör vælges og vistnok i den sidste betydning.

Indholdet af verset kan gengives således: »Min tidligere deltagelse i kamp vækker stadig hos mig vemodige tanker (nu i min fremrykkede alder kan jeg ikke mere kæmpe). Men jeg vil digte derom og beder mændene høre på mit kvad«. Verset har tilhørt begyndelsen af digtet.

Einarr Eyjólfsson, lv. 1<sup>2</sup> lyder:

þás marstéttar máttit  
Mævils við þrøm sævar  
geira njótr á grjóti  
Gestils klauf of festa.

Teksten er i de to hdss., hvori den findes, enslydende, undt. forsåvidt som det ene har *má* (f. *mar-*). Alt er i formel henseende i orden. Med undtagelse af et par ord er verset

gennemsigtigt. Der er tale om en kamp på et ting, hvor den ene part måtte trække sig tilbage ned ad en grusskrænt (*melr*), *þás máttit við þrom sævar geira njótr á grjóti klauf of festa*, »da manden ikke kunde fæste sin klov (ø: fod)<sup>1</sup> på stenene ved søens rand« (det var inderst inde i fjorden). Så er der ordene: *mar(má-)stéttar*, *Mævils*, *Gestils*. *Marstétt* kan vel betyde 'søkyst' (*stétt* vel bræmmen af landet ved vandet); *mástétt* kunde være kenning for 'søen'. *Mævill* og *Gestill* kendes kun som søkongenavne; hvorledes to sådanne navne kan forstås indenfor et halvvers, er ikke let at indse, de kan ikke bægge forbindes med noget. Jeg kan ikke løse den gåde, der her foreligger (det minder om Berses vers ovf.). Jeg skal blot antyde nogle muligheder. *Geira* kan være gen. sg. af *geiri*, 'ild', der findes i þulur. *Mástéttar geiri* = guld, hvis *njótr* 'mand'. *Mævils* (el. *Gestils*) *mar*-(skibs)*stétt* kunde være kenning for 'søen', dens *geiri* = guld; men da har man ingen brug for det ene navn. Man må også her stanse ved et 'non liquet'.

Arnórr jarlaskáld, Þórfínnsdr. 14, et halvvers, der kun findes i Flatøbogen og som her lyder:

Ýmist vann sá er unni  
írsk fell drótt þá er sótti  
Baldrs eðr brezkar aldir  
brá eldr Skota veldi.

Det er klart, at *ýmist vann* hentyder til bedrifter, udførte på forskellig måde eller forskellige steder; det følgende viser, at det er dette sidste, der er tale om. Til dette *vann* ventede man et subjekt. Dernæst har man: *írsk fell drótt eða* (her omtr. = *ok*) *brezkar aldir*, »irske mænd faldt eller (og) brittiske folk«. Den sidste linje kunde forstås som én sæt-

<sup>1</sup> *Klauf* er her brugt på en ironisk-nedsættende måde.

ning: »ild forandrede, hægede (eller gjorde ende på) Skot-  
ters rige«. Herved er dog at bemærke, at metrisk er *brá*  
(foran et ord, der begynder med vokal) ikke korrekt. Resten  
af verset er uforståelig. *Sá er* måtte gå på et subj. Der kan  
ingen tvivl være om, at dette må søges i *Baldrs*, rettet til  
*Baldr*, men dette er da et hovedord i en kenning, men  
hvad er det andet led? *þás sótti* kræver et obj. I *unni* er det  
rimeligt at se sværnavnet *unnr* (der forekommer et sted til,  
i gen. *unnar*), der er det 2. led til *Baldr*; herved vindes en  
rigtig mands-kenning og subj. til *vann*; *er* er tilføjlet for at  
få en mening i *sá unni*. Nu har man fået: *Ýmist vann sá  
unnar Baldr*; hertil føjes logisk: *þás sótti*, »da han angreb«.   
Obj. hertil kan kun være *Skota veldi eða brezkar aldir*, og  
dette passer fortræffelig: »da han snart angreb Skotternes  
rige eller (snart) brittiske folk«; dette er en forklaring til  
*ýmist*. Så kommer som en selvstændig sætning: *írsk fell  
drótt*. Det er det tredje. Man lægge mærke til den rigtige  
topografiske rækkefølge, der herved fremkommer og som  
bestyrker den her givne tolkning. Så er der endelig *brá eldr*,  
der jo ingen ting er. Derfor har jeg formodet, at der her  
var overset en streg over *a = n*, og at det rette var *brann*.  
Der behøves ikke mere: »ilden brændte« ∴ »flammerne  
luede og brændte gårdene«.

Samme, Erfidrápa, v. 9. Her er alt gennemsigtigt, men  
der kan være tvivl om henførelsen af et enkelt ord. Verset  
lyder:

þung rauð jörn á Englum  
eirlaust né kómr meira  
vísi vel nær Úsu  
valfall of her snjallan.

Det er ordet *vel*, det gælder. At henføre det til *nær* ligger  
jo nær, men »rigtig nærvæd Usa« lyder ikke godt eller rime-

ligt. Vigtigere er det, at *vel* overhovedet i forstærkende betydning kun føjes til adjektiver og ikke til adverbier<sup>1</sup>; derfor må det her henføres til *meira*, »ret større (mandefald)«.

Samme, sst. v. 10<sup>1</sup> lyder i hdss. uden nævneværdige varianter:

Fell at fundi stillis  
framm óðu vé móða  
ámt fló grjót á Gauta  
glóðheitr ofan sveiti.

Bortset fra sætningen *framm óðu vé*, »fanerne fór frem« — der er tale om Haralds kamp i England (1066) —, er der to andre i verset. Sammen hører: *Fell at fundi stillis*, subj. hertil er *heitr sveiti*, hvortil naturligvis *ofan* hører. Dette »ovenfra« er noget påfaldende, men det står dér; digteren tænker vel på blodstrømmene, der falder ned fra sårene i hovederne. Den anden sætning er: *ámt fló grjót*, »de mørke stene fløj«. Det kunde nu være fristende hertil at føje det, der følger efter: *á Gauta*, men sætningen behøver ingen tilføjelse; den lyder som så mange andre indskudsætninger, som skjaldene ynder. På den anden side passer ordene *á Gauta* meget godt. Men hvad er *Gauta*?, som teksten ellers er, måtte dette være en betegnelse for 'mænd', men det findes ellers aldrig brugt som *heiti*, men kun i kenninger, undt. i et vers fra 13. årh. (Anon. B 33<sup>2</sup>), der næppe har gyldig beviskraft. I betragtning heraf har jeg tidligere rettet *móða* til *móðu* og forbundet *glóð* hermed: *móðu glóð*, 'guld', hvis *Gautar* er 'mænd'. Rettelsen er meget ringe. Vil man ikke gå ind på den, må *Gauta* opfattes som *heiti* og *glóð* forbindes med *heitr*. *Móða* hører da til *Gauta*

<sup>1</sup> Der findes ganske vist *vel svá*, men her er *svá* stedfortræder for et adj.

<sup>2</sup> I Lex. poet.<sup>2</sup> ved trykfejl 23.



i betydn. 'dødtrætte', el. ligefrem dræbte (jfr. *eggmóðr*). Men det må fastholdes, at *á móða Gauta* hører den første sætning til, der da bliver fuldtonende, medens *ámt fló grjótt* er som sagt fuldstændigt som sætning.

Samme, lv. (?), der kun findes i et papirshds. uden nogen nærmere antydning af, i hvilken anledning det er digtet. Det lyder her:

Bekks lá eldr ok axla  
 ulfliðs dauñ miðli  
 eg sa armraud þakka  
 eitt Skánunga hánum.

Her er det let at skelne den 1. sætning: *Bekks eldr* (guldet, guldringen) *lá ulfliðs miðli ok axla*, hvortil *hánum* også må henfores. Alt det mellemliggende udgør én sætning, men her er dette *dauñ*, der vel skal læses *dqnum*, uforståeligt. *Sa (sá)* er også umuligt; det rigtige er uden tvivl *svá*. *Armraud* er intet som helst. En rettelse er her let og nærliggende. *raud* er forvansket af *band*; *armband* er det samme som *bekks eldr*. Men så er der dette *dqnum*, der ikke kan forbindes med noget som helst. *Skánunga* må også styres af noget. Det styrende ord må søges i *dqnum*; det skal være et kortstavet ord og sammenhængen synes at vise, at der må søges et ord for 'konge, fyrste'. Jeg har gættet på *grami*, der fyldestgør mening og metrum; grafisk ligger det fjærnt, men noget andet ord, der kunde passe, tror jeg ikke der findes. Det skal bemærkes, at digteren med *hánum* mener sig selv; det refererer sig rimeligvis til et ord i den 1. (tabte) del af verset.

Oddr kíkínaskáld, arvedigt(?) 2<sup>2</sup>. Verset er fuldkommen gennemsigtigt, men der findes en metrisk fejl i den sidste linje: *sat opt hnipin vatni*, 1. led  $\zeta \grave{\_}$  istf.  $\zeta \grave{\_}$ .

Da der ikke lader sig foretage nogen antagelig rettelse, hverken af *sat* (der er rimbestemt) eller af *opt* (så at der kunde fremkomme en positionslængde), må man antage, at digteren selv har begået fejlen, en fejl, der kan siges at være ret enestående i så gammel tid. Der findes i et vers i Njála, der er meget ungt, 1. fod af samme art (*skjal* í).

Haraldr harðráði, lv. 9, der lyder:

Látum vér meðan lírlar  
 lín eik veri sínum  
 Gerðr í Goðnarfirði  
 galdrs akkeri halda.

Her findes ingen vigtige varianter, undt. *akkerum*, pl. for sing., som, uagtet det findes i gode håndskrifter, ikke kan være rigtigt, da ordet, som sammenhængen vil vise, skal stå i acc.; *akkerum* er opstået ved afskriveres misforståelse; de har henført det som obj. til *halda*, der styrer dativ. *Lín eik* kunde man være fristet til at betragte som ét ord, en kenning for 'kvinde', men det går ikke, ti da bliver *Gerðr* uforståeligt. Dette må høre sammen med *lín* (tmesis). *Eik* er betegnelse for 'skib', og sammenhængen er åbenbart følgende: *Látum* (indic.) *vér akkeri halda eik* (dativ) *í Goðnarfirði*. Fortsættelsen er: *meðan lín-Gerðr lírlar veri sínum* (her kunde *í Goðnarfirði* måske være at tilføje, men stedsbetegnelsen passer meget bedre i den 1. sætning). *Lírla* er et verbum, der ellers ikke findes i den gamle litteratur, men ordet findes i norske dialekter (se Aasen: 'hujje med en rask afveksling i tonen, synge hujjende' osv.). Her i verset bet. det åbenbart 'at synge, nynne', som når man vil få et barn til at sove. Digteren hentyder til befolkningens ligegladhed og frygtløshed, og antyder, at den kunde få en brat ende. Der er ét ord igen: *galdrs*. Denne gen. kan ikke passe

nogetsteds i verset. Det må rettes til *galdr*, acc., her i betydning 'sang', det er obj. til *lirlar*, 'nynner en sang'; mulig tænkte digteren på et slags tryllesang til at få en til at sove. Som man ser, er de to sætninger ret kraftig indflettede i hinanden, men ordene kan simpelt hen ikke opfattes anderledes.

Þjóðolfr Arnórsson, Sexstefja v. 30<sup>2</sup>:

geirs oddum lætr greddir  
grunn hvert stika sunnar  
hirð þats hann skal varða  
hrægamms ara sævar.

Her er alt i formel henseende som det skal være, og ordfølgen er simpel nok: *geirs oddum lætr greddir . . . hirð stika sunnar grunn hvert þats hann skal varða*, »krigeren lader sin hird 'ompæle' med spydsodde hvert grundsted (sund?) sønderpå, som han skal forsvare«. *Greddir* er hovedleddet i en kriger-kenning. Det (de) manglende led må søges i *hrægamms ara sævar*. I forbindelse med *greddir* står der altid rovfuglebetegnelser. Her har man, svarende dertil, *hrægamms*, dette i forbindelse med *greddir* udgør en rigtig kenning. *ara sævar* er forsåvidt overflødige, men etsteds må disse ord høre hjemme. En kenning som 'örnens sø' = 'blod' er ikke afhjemlet. Man kunde sætte *sævar* ind i *hrægamms*, *hræsævar* (blodets) *gammr* = örn (ravn), men så står *ara* utolket. Om en apposition til *-gamms* kan der ikke være tale; sligt er ukendt. Her må jeg også stanse med et 'non liquet'.

Samme, lv. 20<sup>2</sup> er et meget vanskeligt halvvers, det lyder i hovedhåndskr. af Hkr.:

ört mun snót áðr svörtu  
sjáfang í tvau gangi

þoll leggr við frið fullan  
fer kleyfa þat leyfi.

Her findes følgende (vigtigere) varianter: f. *qrt ert* (i alle øvrige), f. *svortu sortað* (*settut*), f. *fang fǫng* (ét hds.), f. *gangi ganga* (alle øvrige), f. *fer kleyfa fer klaufa* (ét hds.), *ferkleyf á* (to hdss.). *Ganga* er, som vi skal se, det rigtige, ligeledes bör der læses *kleyf* (vokalen rimbestemt) *á*. Det er endvidere rimeligt, at *ert* i alle hdss. undt. ét er det rigtige, dette kan og bör læses *ært* (af verbet *æra*). I den første halvdel hedder det, at kvinden (kvinderne) beundrer årernes bevægelse (roningen) som et vidunder. I tilslutning dertil er det klart, at *ært* er det rette (*ert* af *erta*, 'drille' giver ingen mening). Den 1. sætning fås let frem: *ært mun, snót, áðr sortuð* (sål. bör der naturligvis læses) *sjáfǫng* (-*fang* er fremkommet under påvirkning af *gang-*) *í tvau ganga*, »der vil blive rót, kvinde, för de sorte (begede) årer går itu«. *Sjáfang* er kenning för 'åre', -*fang* = 'hvad man skaffer til veje (til brug på søen' (findes atter i næste vers). Dette er nu sikkert nok. Vanskeligere er de sidste to linjer. *Leggr við frið fullan á þat leyfi* hører åbenbart sammen; subj. til *leggr* er *þoll*, men da en halvkenning er udelukket, må resten af kenningen søges i dette *fer kleyf*. *Ferkleyf* kan kun betyde 'fir-spaltede', det har man henført til *sæfǫng*, men hvorledes kan en åre kaldes således? Sv. Egilsson har (i Sh I VI, 284) udtalt: »hoc epitheto describitur aut crassitudo remorum aut materiæ bonitas«. Hvorledes dette er tænkeligt er ikke til at se. *Kleyfr* bet. 'som kan kløves, spaltes'; dette ord kan meget godt henføres til *sjáfǫng*. At årer kunde gå i stykker var sikkert så at sige daglig erfaring. Men *fer* kan ikke tolkes. Det er her en forvanskning. Det ligger nær at rette ordet til *fúr*. Forkortede ligger de to ord

nærved hinanden. Men denne rettelse er ikke nok. Man fores uvilkårlig til at forudsætte en kenning for 'guld', hvor 'ild' er det ene led. Det andet led kan fås ved en (ringe) rettelse af *fullan*, nemlig til *fyllar*, af *fyllr*, 'vand, sø', som er vel afhjemlet. Til *frið* er det ikke nødvendigt at føje et *fullan*; *við frið* er tilstrækkeligt. *Fyllar fúr-þoll* er en rigtig kvindekenning. Men dermed er ikke alle vanskeligheder til ende. Der er endnu ordet *leyfi*. Hvad bet. det? Den almindelige betydning 'tilladelse' synes ikke at give nogen mening. Man synes at måtte søge en tanke af lignende art som den i 1. halvdel. Det ligger da nær i *leyfi* at se et andet ord, dannet i tilslutning til verbet *leyfa*, 'at lovprise, rose', eller rettere sagt, verbet forudsætter et sådant subst. Det er da ensbetydende med *lof*; dette ord betyder både 'tilladelse' og 'ros', deraf kan man egenlig slutte, at man også har haft *leyfi* i disse to betydninger, så at man i grunden ikke behøver at opstille to ord. Både *lof* og *leyfi* er rodidentiske.

Lausavísa (XI. årh.), nr. 5<sup>1</sup>:

Nú fara heim í húmi  
 herkunn fyr lög sunnan  
 daprar skeiðr með dauðan  
 dýrnenninn gram þenna.

Der er i verset tale om Magnus d. godes lig, der fortes fra Danmark til Norge (1047). Verset er i det hele og store forståeligt, men helt rigtig overleveret kan det ikke være. Det findes i 3 hdss. og er ens i alle (med en enkelt betydningsløs undtagelse). Det er let at se, at ordfølgen er: *Nú fara heim í húmi daprar skeiðr með dauðan nenninn gram þenna*. Dette er tilsyneladende i fuld orden. Men der findes vanskeligheder i det øvrige. *Dýrnenninn* vilde være en enestående og ikke helt logisk sammensætning. Men hvortil skulde

ordet *herkunn* henføres? Det kan kun være nom. sg. fem. eller nom.-acc. pl. ntr., men der er intet ord i verset, hvortil det kan henføres. Der må være noget galt her. Jeg har søgt en tolkning ved at skille *dýr* fra *nenninn* og i *dýr* se subst., 'dyr'; dette måtte så være led i en kenning for 'skib'. Dertil kan *kunn* henføres. Det andet led vil jeg så søge netop i *skeiðr*, der må bero på en forvanskning af *én*, der ikke skønnede sammenhængen. 'Skibe' kan omskrives som 'havets, vindens dyr' og lign., og der skal søges et ord med vokal + *ð* i (for rimets skyld). Da er der næppe tale om andet ord end *veðr*. Det passer, jfr. Snorres: *svá at kalla dýr . . . (eða) veðrs*. For den, der opfattede *daprar* som adj., lå det nær at rette ordet til *skeiðr*. Hvis det her sagte er rigtigt, må *daprar* opfattes på en helt anden måde, nemlig som verbum; dertil kan *her* (der da må løsnes fra *kunn*) henføres: *her daprar*, 'hæren er trist, nedslæet', hvilket passer fortræffelig. Spørgsmålet bliver så, hvor *fyr lög sunnan* hører til. Jeg har henført dem til den sidste sætning; det er klart, at verset er digtet ved afrejsen fra Danmark, og da passer det godt at sige: »hæren (d. v. s. 'vi') er nedslæede her sydpå«. Derimod passer ordene mindre godt til den anden sætning.

*Draumvísa* 1<sup>2</sup> (XI. årh.), om kampen mellem Gunnlaugr og Hrafn, lyder i hds.:

þás hreskiærri hlýra  
 hlaut fen ari benja  
 klauf gunnspjótí gunnar  
 Gunnlaugs hofuð nunna.

Her er det let at se, at ordene: *þás hlýra hlaut fen ari benja* danner en fuldkommen sætning, »da örnen fik de varme sårs væske« (blodet). Men der findes her den metriske fejl,

at *fen* er kort, hvor man ventede en lang stavelse (*fen* er rimbestemt). Men så er der dette forvanskede *hreskjærri*, der intet er. Det er blevet opfattet af Sv. Egilsson som et adj. *hræskærr*, 'ligsønder-skærende, flængende'. Det går ikke an, da der så foreligger den bestemte form uden artiklen. Derfor er ordet blevet rettet til *hræskári*, 'ligmåge', men da er *ari* overflødig; det ligger også nær i dette ord at se en forvanskning. Jeg har istf. det indsat *vaða*; det er en stærk rettelse og naturligvis usikker.

*Spioti* har J. Þorkelsson rettet til *sproti*. Også *nunna* må rettes til *runna*, *gunnar runnar*, 'krigere'; »Hrafn« kan mene sig selv.

Einarr Skúlason, Eysteinsdrápa v. 1<sup>1</sup>. Jeg tager dette halvvers her for at vise endnu et eksempel på den frie ordstilling. Det lyder:

Váru sogns með sára  
syni Maddaðar staddir  
mágreinnir feksk manna  
máttigr tigr átta,

d. e. *Váru með syni Maddaðar staddir átta tigr manna osv.* Præpos. *með* er skilt fra det styrede ord. Jfr. sammes Øxarflokkur 10 samt 12, 14.

Hallar-Steinn, Rekstefja v. 1<sup>2</sup> findes kun i Bergsbók, hvor den sidste halvdel lyder:

skurunnt skjaldar linna  
skalk fríðum lof smíða  
þi(n)g-Baldr þróttar mildum  
þeim es fremstr varð beima.

Digtet handler om Olaf Tryggvason. Det første ord er intet ord. Sv. Egilsson rettede det til *ský-runn*; det er åbenbart

det rette ord. *Skjaldar linna* (spydets, sværdets) *ský* (skjoldet) *-runns* (krigerens). Gen. kan (må) styres af *lof*. Herimod er for så vidt intet at indvende. Men da *fríðum* står inde i denne sætning, kunde man tro, at *-runns* skulde ændres til *runn*, dativ med apokoperet i; da digtet er så ungt, behøver man ikke at have betæneligheder derved. Vi får straks efter eksempel på det samme i *Baldr*, hvor apokoperingen er mere påfaldende, men utvivlsom.

Samme, v. 2<sup>1</sup>. Her vil jeg nu læse *vísar* (Bergsb., Flat.), og ikke *vísa*, så at sætningen bliver: *velljóðr vísar dáðir vann, vísar* = 'sikre, vidnefaste'.

Drape om Olaf Tryggvason (XII. årh.) v. 26<sup>2</sup> lyder i hds.:

áðr mun oss en glóða  
elris þrekk at verkum  
greppr megi øllum yppa  
ørnfljótr at brag þrjóta.

Her er det let straks at se en sætning som: *áðr mun oss at brag þrjóta*; fortsættelsen er: *en greppr megi øllum yppa verkum*, »før vil vore (mine) kræfter svigte til at digte, end digteren (jeg) formår at omtale alle (Olafs) bedrifter(ne)«. Tilbage er: *glóða, elris, þrekk at, ørnfljótr*. Dette sidste måtte henføres til *greppr*, i betydn. 'rask som en ørn'<sup>1</sup>, d. v. s. et rosende epithet om digteren selv. Selv om digterne oftere omtaler deres digt på en rosende måde, plejer de ikke at bruge den slags udtryk om dem selv. K. Gíslason bemærker, at digteren ellers omtaler sig »med stor beskedenhed«. Det må synes som om et sådant epithet her må opgives. K. Gíslasons med tvivl fremsatte ændring til *ørnfljótum (brag)*

<sup>1</sup> K. Gíslason forklarer ordet (Nj., II., 63) således: »hvis ánd bevæger sig i ørneflugt (ustanselig frembringer en fylde af billeder og udtryk)«.



strander også på, at så må *at* (der er nødvendigt) udelades. Til *verkum* væntede man en persons betegnelse i gen. En del af en sådan er utvivlsomt *elris*, af *elrir*, 'elletræ'. *Glóða* er åbenbart et andet led, der tyder på en kenning som 'vandets, elvens, ild' = 'guld'. Et 3. led har man tidligere set i *oss*, læst som *óss*, 'munding', men dette er ganske urigtigt, hvad sammenhængen turde vise. Her ser jeg det 3. led i *fljótr*, som jeg formoder er fejl for *fljóts*, *fljóts glóða* (guldet) *elrir*, 'mand'. *orn* må selvfølgelig være galt, og jeg retter det til *orr*, en minimal rettelse (grafisk set). Det hører til *greppr*, det bet. da blot 'rask' eller 'gavmild', d. v. s. 'den der digter villigt', et epitet, som intet stødende har ved sig. *þrekk* er intet ord; der kræves et ord, hvis første stavelse bör danne helrim med *verk-*; der kan da kun være tale om adj. *sterkr*, dette rimelig i gen., hørende til *elris*. Man får så følgende sammenhæng: *áðr mun oss at brag þrjóta, en greppr orr megi øllum yppa verkum fljóts glóða elris sterks*. Det *at*, der står i 2. (6.) l. er i grunden ganske overflødigt, og kan kun henføres til *yppa*; denslags kan ellers træffes, og hvad stillingen angår, findes flere paralleler dertil. Man kunde tænke sig den mulighed, at der skulde læses *sterkum* (med udeladelse af *at*) *verkum*, men det lyder ikke godt.

Der kunde have været grund til at behandle endnu flere steder i det første bind af Skjaldedigtningen, særlig sådanne, hvor jeg senere har ændret min opfattelse noget, navnlig m. h. t. interpunktionen, men da ændringerne er som oftest af den art, at de vilde kunne forstås af sig selv, har jeg undladt at tage dem med.

Det fremgår af hele overleveringen — hvad der er værdt at bemærke —, at jo længere nedad i tiden man kommer, desto færre fejl er der i versene, hvad der er naturligt nok.

Døg findes der fejl i versene fra det 13. årh., men håndskrifterne er også her o. et halvt hundrede år yngre eller mere. Det er klart, at afskrivere i det 14. (og 15.) årh. kun forstod de gamle skjaldekvad i en ret ringe grad, for ikke at tale om afskrivere i det 17. årh. i de tilfælde, hvor vers kun findes i sådanne afskrifter; her er de ofte grundig mishandlede.

I vers fra det 14. årh. findes ikke mange fejl (undt. hvor der kun er tale om papirsafskrifter). Jeg har derfor kun nogle få vers at behandle i det andet bind af Skj.digtn., nemlig følgende.

Sturla Þórðarson, Þorgilsdr. v. 1<sup>2</sup> lyder i hdss. således:

náði Þorgils þjóðum  
þrekbráðr lofi ráða  
þar er rennum á lið ljóna  
logreitar brá heitum.

Varianter er der ingen af undt. *rennr* (f. *rennum*), som ikke hjælper meget. Verset handler om branden i Bergen (1258) og Torgils' dygtige færd under denne. Først haves her utvungent: *náði Þorgils þrekbráðr lofi ráða*, »den kraftige Torgils opnåede ros«. En 2. sætning er: *þars á lið logreitar brá heitum*, her er det klart, at der mangler et subst. til *heitum*. Dernæst er *rennum* (*rennr*) meningsløst (og metrisk galt). G. Vigfússon har for dette ord foreslået *eim*, hvilket uden tvivl er på den rette vej. Han har antaget dette som dativ hørende sammen med *heitum*, *brá* altså upersonl. Jeg minder om en sætning som *eimr skaut á her hrími* (Þ. Sjár.) og antager, at der her foreligger en lignende og retter derfor *eim* til *eimr*, subj. til *brá*, altså *eimr brá*, men så mangler der et subst. til *heitum*; dette ser jeg i *ljóna*,

som jeg retter til *ljóma* (rettelsen er minimal), *á lið* er fuld-  
stændigt og trænger ikke til nogen fuldstændiggørelse. Her-  
ved vindes også rim. *Logreitar*, omtr. = 'flammehavets'  
styres af *ljóma*. Hele sætningen kommer til at lyde: *þars*  
*eimr brá heitum ljóma logreitar á lið*. Jeg mener, at disse  
rettelser er fuldtud sikre.

Bergbúaþátr, v. 5<sup>2</sup>.

þó mun stórum mun meira  
morðlundr á Snjógrundu  
undr þat æ mun stunda  
annat fyrrum kannaz.

I den første halvdel — hvor 1. 2 er håbløst forvansket —, tales der om »susen i tunge sten« og det »under, at jökler brænder«, »dog vil manden kende (opleve) et langt større andet under i Snæland (= Island)«. Her er det ordene: *þat æ mun standa* (*stunda* synes ganske meningsløst og er derfor rettet til *standa*), *fyrrum*, der volder vanskeligheder. *Þat — standa* kan tilvisse betyde: »det som altid vil stå« (bestå?, mindes?), men *fyrrum* synes uden mening. Jeg har foretaget en rettelse til *fár um (of)*; samtidig har jeg rettet *æ* til *ór* (dette er en grafisk meget ringe rettelse). Sætningen bliver da: *þats fár mun standa ór*, »hvorfra der vil udgå (opstå) fare«.

M. h. t. den nævnte linje (1. 2) synes der at være hentydet til en elv; den lyder: *þrír eskinnar svíra*; (*n*)*nar* kunde være at læse *mar(r)*, *marr svíra*, »den ud af halsen vældende sø«, d. v. s. blod; i *þrír eski* skulde der så stikke et jættenavn, så at det hele blev en kenning for 'elv' (eller 'havet'?). *Þrígeitis?* (herved vilde dog helrimet svækkes). *Þrír* synes meningsløst.

Der er i de til denne þáttur horende vers flere fejl, hvoraf dog mange let kan rettes; de skal ikke her særlig behandles.

1. v. i den 4. grt. afhandling lyder (ét hds., W.):

sprungu eigi ongvar  
 út ór sútir  
 bæum þvíat hyrr á havvi  
 heitr gekk fira sveiti.

B. M. Ólsen har behandlet verset i sin udgave. Istf. det i l. 2 manglende ord indsætter han *greru*, hvilket vilde passe godt i og for sig. Det kommer an på, hvorledes man metrisk vil opfatte *ór*; hvis det her har stærk bitone, passer *greru*, hvis det er uden særlig betoning, hvad jeg er mest tilbøjelig til at tro, må et andet verbum søges. B. M. Ólsen retter *sveiti* til *sveitir*, subj. til *sprungu*, hvad utvivlsomt er rigtigt. Ordfølgen bliver: *Sprungu eigi ongvar sveitir út ór bæum, þvíat heitr hyrr gekk á fira*, en fuldkommen rigtig og genemsigtig sammenhæng. Den lille sætning *sútir* [*greru*, eller, som jeg foreslår lakunen udfyldt, *fenguz*] er fuldstændig. Men dette *havvi*? B. M. Ólsen foreslog at læse: *bæm . . . heima*, men dette kan ikke godkendes, navnlig ikke den sammentrukne form *bæm*, der ikke vides at have været islandsk. Jeg foretager en mindre rettelse og læser *hávar*, dette til *sútir* (jfr. Lex. poet. s. v. 5).

Ragnarssaga, v. I<sup>2</sup> kan her medtages for at vise endnu et eksempel på en fri ordstilling. Det lyder:

hafa skalk þøl nema bíti  
 bráðrakinn mér dauða  
 heiðarlax til hjarta  
 hringleginn vel smjúgi.

V. l. er: *-ráðinn* (l. 2), *smjúga*, *smiughu* (l. 4). D. e. *Hafa skalk bráðrakinn* (el. *-ráðinn*) *mér dauða; hringleginn heidar lax »smjúgi« til hjarta*. Her er *smjúgi* meget påfaldende eller, rettere sagt, umuligt, ti Ragnar kan dog ikke ønske, at hugormen skal smyge til hans hjerte. Jeg tror, at v. l. *smjúga* gemmer noget af det oprindelige, som jeg formoder har været *smýgra*, »smyger ikke, borer sig ikke ind«. Spørgsmål bliver det, til hvilken sætning man skal henføre: *ból nema bíti*, »medmindre ulykken bider (rammer mig)«. Det forekommer mig, at det eneste logiske er at henføre disse ord til den sidste sætning. Så er der *vel* (l. 4). Dette kan umulig passe til *smýgra* eller den sætning, hvor dette ord står. Ser man på den første sætning, synes noget at mangle i den fulde tanke. »Jeg skal have (bære, lide) døden« er noget mat. Først når *vel* henføres til den, får man den fyldige tanke, man ventede: »Jeg skal godt, o: tappert, have (bære, lide) døden«. Herved bliver halvverset ganske klart, men ordstillingen er noget indviklet.

Verset er m. h. t. rimene fuldstændig frit.

Der er i disse fornaldarsagavers mange fejl, tildels fordi håndskrifterne er ret unge, men jeg skal ikke komme ind på flere af dem.

Til slutning skal jeg komme ind på et lille spottevers, der er skrevet i randen af et hds. fra 14. årh. (AM 732 b, 4<sup>o</sup>). Det er skrevet med en art lønruner, der dog ikke volder læsningen nogen vanskelighed. Det er gengivet i min Skj.digtn. (II. bd. B) med fuldkommen nøjagtighed (jfr. også Småstykker s. 188). Den første halvdel lyder i transkription således:

Meyjar bað men-Týr  
mætrar sá er fágjætr

hljótr fekk við hryggbrot  
hásætrs vótr nærtr.

Verset spotter en mand, der hos en pige har fået »rygbrud«, d. v. s. afslag på hans frieri. Hvad det her drejer sig om er sætningen: *hljótr há sætrs fekk við hryggbrot »vótr« nærtr.* Dette *vótr* kan ikke være rigtigt, ti linjen består da kun af 4 stavelser, medens alle de øvrige linjer har mindst 5, hvilket i det versemål, der her er tale om, er det normale. Da »vótr« absolut hører til *nærtr*, må det rettes til *vótar*, hvorved der fremkommer det nødvendige stavelseantal. Fejlen er af den sædvanlige dittografiske art. Hvad »våde nærter« er kan være tvetydigt; der kan menes »gråd«, men også at manden ikke kan holde sit »vand«, jfr. det straks følgende: *krapti var ok konu sviptr*. Så bliver ondskabsfuldheden bitrere. Kun en dilettant med manglende sprogsans kan foreslå at læse *vátnærtr*(!), et ord, der aldrig har kunnet eksistere, og som ikke bøder på metrum. L. 7 lyder: *slík gjöræz mál mjó*. Når samme dilettant vil rette *mjó* til *mjúk*, er dette ikke blot unødvendigt (af metriske grunde), men ligefrem meningsløst. Netop *mjó*, tynde *æ*: ringe, giver det rigtige. Der er sandelig her ikke tale om nogen »bløde sager«, hvorledes man end her opfatter ordet *mál*.

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab.

Historisk-filologiske Meddelelser **XX**, 3.

---

# CHINESISCH UND TAI

SPRACHVERGLEICHENDE UNTERSUCHUNGEN

VON

K. WULFF



KØBENHAVN

LEVIN & MUNKSGAARD

EJNAR MUNKSGAARD

1934

Printed in Denmark.  
Bianco Lunos Bogtrykkeri A/S.



## I. Einleitung.

### **Infixe in den indo-chinesischen sprachen. — Über den indo-chinesischen vokalismus.**

1. Die neueste forschung über die chinesische schrift in verbindung mit der rekonstruktion der aussprache des chinesischen in älterer zeit (etwa 6. jh. n. C.<sup>1)</sup>), die wir

<sup>1)</sup> Die rekonstruktion der alten chinesischen aussprache ist in den letzten jahren teils von anderen gelehrten, teils besonders von Karlgren in noch viel ältere zeiten (etwa mitte des 1. jahrtausends v. C.) zurückverlegt worden, und dieser hat in seinen *Shi King Researches*, *Bulletin of the Museum of Far Eastern Antiquities*, No. 4, Stockholm 1932, einer überaus scharfsinnigen und wichtigen arbeit, für einen teil des chinesischen wortschatzes ein viel altertümlicheres lautsystem aufgestellt. Trotzdem basiere ich diese arbeit, die eine morphologische frage behandelt, ganz und gar auf die chinesische aussprache des 6. jh. n. C. und nur an wenigen stellen wird auf die probleme der noch älteren zeit eingegangen, und zwar aus folgenden gründen: teils ist die rekonstruktion der aussprache der Shih-king-periode noch unvollständig, indem sie nur einen teil der wortausgänge umfasst, teils sind diese äusserst schwierigen probleme noch nicht ausgereift, und es ist nicht unwahrscheinlich, dass dieses kürzlich vorgelegte lautsystem in verschiedenen stücken eine änderung erfahren wird. Drittens aber — und das ist die hauptsache — zeigt eine vergleichung dieser ältesten lautform des chinesischen mit den lautverhältnissen der Tai-sprachen, dass diese letzteren in sehr wesentlichen punkten dem rekonstruierten chinesisch des 6. jh. n. C. näher stehen als dem mutmasslichen des 1. jahrtausends v. C.; verschiedene punkte, wo dies der fall ist, werden weiter unten erörtert werden.

Das verhältnis des Tai zum chinesischen ist noch sehr dunkel; wir wissen nichts darüber, wie weit die trennung der beiden sprachgruppen von einander zurückzuverlegen ist, und so lässt sich nicht von vornherein bestreiten, dass die Tai-sprachen einen teil der chinesischen sprachent-

vor allem den hervorragenden arbeiten B. KARLGRENS verdanken, hat gelehrt, dass die anwendung des phonetischen prinzijs in der ausbildung der chinesischen schriftzeichen weit strenger und weniger willkürlich ist, als man es bisher auf grund der modernen aussprache — insbesondere in der so lautarmen nordchinesischen sprachform — angenommen hatte; d. h., innerhalb der wortsippen, deren schriftzeichen ein und dasselbe phonetische element enthalten, war in älterer zeit die verschiedenheit der aussprache der einzelnen dazu gehörenden wörter viel geringer, als sie es in der heutigen sprache ist, und im grossen ganzen nicht grösser, als dass die anwendung desselben phonetischen elements zu ihrer bezeichnung durchaus verständlich ist. Eine vollständige lautliche gleichheit ist nie erforderlich gewesen, damit verschiedene wörter mit gleichem phoneticum geschrieben werden könnten, sondern nur ein annäherungsweise gleichklang; die vokale können verschieden sein, von den konsonanten besonders die anlautenden, in geringerem masse die auslautenden, aber meistens handelt es sich um organisch verwandte konsonanten, um konsonanten gleicher artikulationsstelle. Beispielsweise findet man unter dem phonetischen element ㄩ (469)<sup>1</sup>), verbunden mit verschiedenen radikalen, die folgenden wortformen: *kuñ, k'ũñ, γuñ, kũoñ, kãñ, γãñ*; unter dem phonetischen element 合

wicklung seit der Shih-king-periode mitgemacht haben können; und diese annahme scheint vorläufig notwendig zu sein, sofern die rekonstruktion Karlgrens in allen wesentlichen punkten richtig ist. Ob dies der fall ist, wird die zukünftige forschung zu prüfen haben; es ist in dieser sache schwerlich das letzte wort gesprochen; sagt doch Karlgren selbst ausdrücklich, dass sie weniger gesichert ist als die frühere, die rekonstruktion der aussprache des 6. jh. n. C.

<sup>1</sup> Die in klammern beigefügte ziffer verweist hier und im folgenden auf die nummer der betreffenden sippe in KARLGRENS Analytic Dictionary of Chinese and Sino-Japanese. Paris 1923.

(71): *kap, k'ap, γap, kâp, χâp, γâp, kîp, χîp*; unter 單 (968): *tân, d'ân, t's'ian, t's'ian, zian*; u. s. w.

2. Andererseits gibt es aber, auch wenn man die älteste durch rekonstruktion bisher erreichbare lautform in betracht zieht, zahlreiche ausnahmen von diesem unvollkommenen phonetischen prinzip. In vielen fällen beruhen sie darauf, dass schriftzeichen so durch zusammenfügung zweier elemente gebildet sind, dass die bedeutung der durch diese elemente repräsentierten wörter zusammengenommen den sinn des durch ihre kombination dargestellten wortes andeutet; als beispiele hierfür mögen dienen: 歪 *uāi* »schief, schlecht« (1198) gebildet aus 不 *puət* »nicht« und 正 *t's'ian'* »grade, richtig«; 貪 *t'âm* »begierig« aus 今 *kiəm* »gegenwart« und 貝 *puai'* »geld« (386); 梳 *šūo* »kamm« aus 木 *muk* »holz (hölzerner gegenstand)« und 流 *liu* »haarschopf« (564); 龐 *b'ân* »hohes gebäude« aus 广 *'niəm* »dach« und 龍 *liōn* »drache, kaiserlich« (585); 詈 *lje'* »schelten« aus 言 *niən* »reden (zu)« und 网 *'müan* »netz«, also »den ertappten ansprechen«, 罰 *b'üat* »strafen«, dasselbe nebst 刀 *lau* »messer, schwert« (234); weitere s. z. b. bei Karlgren nr. 609. 675. 759. 811. 861. 996. 1084. 1136. 1183 und viele andere. Es sind dies also eine art bilderzeichen, gebildet ohne rücksicht auf den phonetischen wert der elemente, die darin enthalten sind — viele findet man bei Karlgren und schon in den altchinesischen wörterbüchern durchaus befriedigend erklärt — und nur scheinbar verstossen sie gegen das phonetische prinzip, das auf sie gar keine anwendung findet.

Neben den zahlreichen fällen dieser art findet man aber eine sehr beträchtliche zahl von anderen abweichungen, die anscheinend wirkliche unregelmässigkeiten sind und für die man eine, bisher nicht gefundene, erklärung suchen

muss. Es bleibt natürlich fraglich, ob diese unregelmässigkeiten sich restlos werden erklären lassen; manches mal mögen bei der festlegung der schriftzeichen faktoren mitgespielt haben, die heute nicht mehr nachzuweisen sind, und es ist auch nicht ausgeschlossen, dass eine gewisse willkür sich zuweilen geltend gemacht hat. Den gründen dafür nachzuspüren ist darum doch notwendig.

3. Eine anzahl solcher scheinbaren unregelmässigkeiten, die durch gewisse gemeinsamen züge eine besondere gruppe bilden, hat H. MASPERO in einer interessanten kleinen abhandlung in den *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, Tome 23, s. 313—327, betitelt *Préfixes et dérivation en Chinois archaïque*, behandelt. Es handelt sich dabei um die ziemlich zahlreichen fälle, wo innerhalb einer sippe von wörtern, deren schriftzeichen mit einem und demselben phonetischen element verbunden mit verschiedenen radikalen gebildet sind, teils wörter auftreten, die mit *l* anlauten, teils solche die mit ganz anderen konsonanten, z. b. *k*, *p* u. s. w., beginnen; in anderen fällen handelt es sich statt *l* um nasale, am häufigsten und am klarsten zugleich tritt aber der wechsel von *l* mit verschlusslauten auf.

Maspero behandelt die beiden kategorien — anlaut *l* neben anderen konsonanten und nasalen anlaut neben anderen konsonanten — als gleichartig und stellt eine wortbildungstheorie auf, die beide in gleicher weise erklären soll. Ich halte diese erklärungen nicht für richtig und glaube auch nicht, dass es sich bei den beiden genannten kategorien um erscheinungen gleicher art handelt. Wie es sich mit der zweiten verhält (den fällen mit nasalem anlaut), ist mir nicht klar, aber übrigens sind diese fälle auch wahrscheinlich nicht einmal alle gleich zu bewerten. Wo bei gleichem phonetischen element teils ein nasal als anlaut

auftritt, teils ein anderer konsonant von eng verwandter organischer bildungsart (also z. b.  $n:t$ ;  $\dot{n}:k$ ;  $m:p$  u. s. w.), lässt dieser wechsel sich einfach aus der ähnlichkeit der laute erklären, die gross genug war, um die anwendung des gleichen phonetischen elements zu rechtfertigen; das würde also gelten für fälle wie z. b. 占  $\text{'s'iäm}$  ( $\text{'s}' < t$ ), 沾  $\text{'iäm}$  ( $t' < t$ ), 玷  $\text{tiem}$ , aber 粘  $\text{niäm}$ , 拈  $\text{niem}$  (1162). Dass auch gründe anderer art dafür vorliegen können, soll damit natürlich nicht bestritten werden, ist aber erst zu untersuchen und nachzuweisen. Handelt es sich dagegen um laute, die sich entfernter stehen (das häufigste ist wechsel zwischen  $\chi$  und  $m$ , Karlgren nr. 68. 601. 607. 1278. 1314), so muss der grund ein anderer sein — worin er zu suchen ist, ist mir zweifelhaft, er scheint aber anderer art zu sein als der, den ich für die weit zahlreicheren fälle annehme, wo  $l$  als anlaut mit anderen konsonanten wechselt.

4. Nur mit dieser letzteren kategorie — den fällen mit  $l$  — soll sich diese arbeit beschäftigen um zu untersuchen, ob sich für sie eine haltbare erklärung finden lässt in verbindung mit einer eigentümlichen art der wortbildung, die in einem teil der mit dem chinesischen verwandten, indo-chinesischen sprachen Hinterindiens klar zu tage tritt. Die hier in betracht kommende chinesische kategorie mag durch einige beispiele charakterisiert werden:

向  $\text{liäm}$  »kornspeicher«: davon gebildet mit radikal 禾: 稟 1)  $\text{'liäm}$  »stipendium bestehend in spenden aus öffentlichen speichern«, 2)  $\text{'piäm}$  »von einem vorgesetzten empfangen« (554) — unfraglich wörter aus gleicher wurzel.

兼  $\text{kiem}$  »vereinigen, zusammen«, davon 嫌  $\text{xiem}$  »abscheu«, 廉  $\text{liäm}$  »ecke; redlich; untersuchen«, 鎌  $\text{liäm}$  »sichel« (374) — wörter verschiedener herkunft.

東 <sup>kan</sup> »auswählen«, davon 煉 und 鍊 <sup>lien</sup> »läutern«, 闌 <sup>lan</sup> »sperrern, schranke« (372).

Wie in den genannten fällen, so wechselt *l* gewöhnlich mit verschlusslauten (am häufigsten gutturalen dann labialen, viel weniger mit dentalen), selten mit *s*-lauten, und dies beruht keineswegs auf zufall.

5. KARLGRÉN<sup>1)</sup> (Analytic Dictionary, s. 31) weist auf den unfraglich richtigen weg zum verständnis dieser merkwürdigen erscheinung hin, indem er annimmt, dass auszugehen ist teils von älteren formen mit einfachem verschlusslaut (*k*-, *p*- usw.) als anlaut, teils von solchen mit einer konsonantengruppe bestehend aus verschlusslaut + *l* (*kl*-, *pl*- usw.); in den letzteren ist der verschlusslaut später abgefallen, so dass die betreffenden wörter sekundär *l* als anlaut bekamen, und zwar zu einer zeit die später war als die bildung der schriftzeichen für diese wörter. Gestützt wird diese erklärung durch den hinweis darauf, dass solche konsonantengruppen als anlaut auch in anderen indo-chinesischen sprachen vorhanden sind (während sie im späteren chinesisch durchaus fehlen), und dass das wort 藍 <sup>lam</sup> »indigo, blau« (376) = siam. *g'rām* »indigo« ist. Nach Karlgréns theorie sind es also die mit *l* anlautenden formen, die unursprünglich sind, entwickelt aus älteren mit verschlusslaut + *l* als anlaut.

Maspero hingegen nimmt zwar auch an, dass anlautende konsonantenverbindungen dieser art dem wechsel der anlaute im chinesischen zu grunde liegen, meint aber im gegensatz zu Karlgrén, dass das *l* der heute damit anlautenden wörter auch den ursprünglichen, althinesischen anlaut darstellt, während in den alten gruppen verschluss-

<sup>1)</sup> Die theorie ist alt und wurde schon von W. GRUBE, Die sprachgeschichtliche Stellung des chinesischen, Lpz. 1881, s. 15 ff., erörtert.

laut + *l* dieses *l* geschwunden ist; demnach wären also die heutigen formen mit anlautendem verschlusslaut in diesen sippnen die unursprünglichen, aus älteren mit einer konsonantenverbindung entstandenen. In dem falle 東 <sup>ˈ</sup>*kan*: 關 <sup>ˈ</sup>*lân* wäre demnach anzunehmen: nach Karlgren <sup>ˈ</sup>*kan* < älterem \*<sup>ˈ</sup>*kan*, <sup>ˈ</sup>*lân* < älterem \*<sup>ˈ</sup>*klân*, aber nach Maspero <sup>ˈ</sup>*kan* < älterem \*<sup>ˈ</sup>*klan*, <sup>ˈ</sup>*lân* < älterem <sup>ˈ</sup>*lân*, das verhältnis also direkt umgekehrt.<sup>1)</sup>

6. Während Karlgren sich darauf beschränkt, das vorhandensein dieser konsonantenverbindungen im altchinesischen festzustellen, geht Maspero weiter und erklärt den alten verschlusslaut vor dem (seiner ansicht nach später ausgefallenen) *l* für ein präfix, das dem ursprünglich mit *l* anlautenden wurzelwort vorgefügt ist; in gleicher weise erklärt er mit solchen mutmasslichen präfixen die fälle, wo verschlusslaute als anlaut mit nasalen (*m*, *n*, *ñ*, *ñ*) wechseln. Er stützt diese erklärung durch den hinweis auf das tibetische, das ja tatsächlich präfixale konsonanten in grossem umfang kennt, vor wurzelwörtern mit anlautenden konsonanten jeder art, nicht nur vor *l* (und dem in chines. nicht vorhandenen *r*) und nasalen. So nimmt Maspero denn auch an, dass es im altchinesischen präfixe vor wörtern mit anderen konsonanten als anlaut gegeben hat als den von

<sup>1)</sup> Neuerdings hat Karlgren seine richtige ansicht zu gunsten der falschen von Maspero aufgegeben, indem er den verschlusslaut vor *l* nur dann abgefallen sein lässt, wenn es eine unaspirierte media ist (diese sind auch vor vokalen geschwunden), während hinter allen anderen verschlusslauten das *l* geschwunden sein soll. — Es lassen sich wohl einige chinesisch-siamesische wortgleichungen aufstellen, die dieser auffassung entsprechen würden, z. b. 告 <sup>ˈ</sup>*kâu* ' »berichten, mitteilen« (307): Siam *klāu*~ »sagen«; 改 <sup>ˈ</sup>*kai* »ändern« (319); Siam *klāi* »wechseln«; 變 <sup>ˈ</sup>*pūān* ' »umbilden, ändern« (590): Siam *plien*~ »ändern, wechseln«; 緩 <sup>ˈ</sup>*yuān* »nachlässig, verzögern« (1343): Siam *g'ran* ' »träge«. Sie genügen aber nicht zum beweis und lassen sich auch sehr gut anders erklären.

ihm behandelten *l*, *m*, *n*,  $\bar{n}$  und  $\dot{n}$ ; nur bei diesen letzteren anlauten hätten aber die präfixe erkennbare spuren hinterlassen. In dem obigen fälle des phonetischen elements 兼 (§ 4) setzt er demnach an:  $*k-li\bar{a}m > k'iem$  (Karlsgrens *k'iem*), aber 廉  $*li\bar{a}m > l'iem$  (K.s *liäm*), indem das *k*- des ersteren als präfix aufgefasst wird.

Die rekonstruierten konsonantengruppen des altchines. betrachtet Maspero nun als gleichartig (und z. t. identisch) mit denen, die in gewissen hinterindischen sprachen des indo-chinesischen stammes vorkommen; wie sie im chinesischen auf präfigierung zurückgeführt werden, ist dasselbe für die betreffenden sprachen Hinterindiens anzunehmen. Maspero weist darauf hin, dass man für diese bildungen im wesentlichen auf das siamesische angewiesen ist, da die konsonantengruppen in den schwestersprachen [fast] verschwunden sind, eine feststellung die freilich einer einschränkung bedarf: konsonantenverbindungen dieser art kommen in mehreren indo-chinesischen sprachen reichlich vor, es sind aber teils solche sprachen, die in lautlicher beziehung stark reduziert sind und deshalb bei dem heutigen stand der erforschung dieses sprachstammes schwer herangezogen werden können<sup>1)</sup>, teils solche zu deren studium äusserst wenig material veröffentlicht vorliegt, so dass sie schwierig zu beurteilen und sehr wenig ergiebig sind; dies letztere gilt z. b. von dem ausgestorbenen, in manchen

<sup>1)</sup> Konsonantengruppen im anlaut findet man in zwei Tai-dialekten Tonkings, für die umfangreiche wörterbücher vorliegen (F. M. SAVINA, Dictionnaire Miao-tseu—Français, BEFEO XVI, 1916 und ders., Dictionnaire Français—Mán, ibd. XXVI, 1926). Beide sprachen, ganz besonders die erstere, sind in ihren lautverhältnissen so unursprünglich, dass ich sie, wo schon die lautgesetzte der alttümlicheren sprachen so wenig genau bekannt sind, nicht in eine sprachvergleichende untersuchung einbeziehen kann; der letztere dialekt ist ausserdem stark mit chinesischen und wohl auch annamitischen elementen durchsetzt.



beziehungen altertümlichen Ahom. In einigen sprachen haben die komplexen anlaute, wo sie nicht mehr vorhanden sind, spuren hinterlassen, aber die lautgesetze sind noch nicht genügend bekannt, um immer sichere schlüsse zuzulassen.

7. Im siamesischen gibt es eine grosse menge wörter, die mit einer konsonantenverbindung, bestehend aus einem verschlusslaut + *l* oder *r* (*kl*, *kr* usw.), anlauten; ähnlich verhält es sich mit Ahom, dessen wortschatz aber, wie erwähnt, nur zu einem sehr kleinen teil bekannt ist. In einigen wörtern stimmen diese beiden sprachen überein, in anderen nicht. Ersteres ist der fall in Siam<sup>1)</sup> *g<sup>h</sup>rūn* »halb, mitte«: Ahom *k<sup>h</sup>ruñ* »gleichmässig teilen«; Siam *klai* »nahe«: Ahom *klai*; Siam *klün* »verschlucken«: Ahom *klin* (gesprochen *klen* oder *klün*) »trinken«; Siam *klām* »rund machen«: Ahom *klām* »rund«; Siam *klān* »mitte«: Ahom *klān* »dass.«; Siam *plā* »fisch«: Ahom *plā*. Wo die beiden sprachen auseinandergehen, hat meistens Ahom verschlusslaut + *r* gegenüber einfachem verschlusslaut im siamesischen: Siam *k<sup>h</sup>ai* »ei«: Ahom *k<sup>h</sup>rai*; Siam *k<sup>h</sup>ān* »eigentum«: Ahom *k<sup>h</sup>rān*; Siam *k<sup>h</sup>um* »graben«: Ahom *k<sup>h</sup>rum* »brunnen«; Siam *k<sup>h</sup>om* »bitter«: Ahom *k<sup>h</sup>rum*; Siam *p<sup>h</sup>ā* »fels«: Ahom *p<sup>h</sup>rā*; Siam *p<sup>h</sup>ī* »dämon«: Ahom *p<sup>h</sup>rī*; Siam *p<sup>h</sup>om* »haar«: Ahom *p<sup>h</sup>rum*; Siam *p<sup>h</sup>ūn* »biene«: Ahom *p<sup>h</sup>rūn*; neben Siam *k<sup>h</sup>iou* »zahn« hat Ahom *k<sup>h</sup>iu* und *k<sup>h</sup>riu*. Merkwürdig ist, dass in all diesen

<sup>1)</sup> Über die lautverhältnisse und transkription der Tai-sprachen wird im folgenden abschnitt (§ 18 ff.) ausführlich gehandelt; über ihre töne weiter unten § 64 ff. Über die bezeichnung der töne schicke ich folgendes voraus: wo kein tonzeichen steht (*a*), hat das wort den gleichen ton; *a<sup>h</sup>* bezeichnet den tiefen, *a<sup>h</sup>* den steigenden, *a<sup>h</sup>* den fallenden (bei Tai noir und Dioi *a<sup>h</sup>* den oberen fallenden, *a<sup>h</sup>* den niederen fallenden); *a<sup>h</sup>* bezeichnet den eingehenden in Siam und Shan; in Lao ist *a<sup>h</sup>* der »infléchi supérieur«, *a<sup>h</sup>* der »infléchi inférieur«; in Shan bezeichnet *a<sup>h</sup>* den »straightforward tone«, in Nung *a<sup>h</sup>* den ton *hoi*; in Dioi ist *a<sup>h</sup>* der obere gleiche, *a<sup>h</sup>* der niedere gleiche.

fällen der anlaut ein stimmloser aspirierter verschlusslaut ist, während mit anderen konsonanten nur Siam *g'uaī* »büffel«: Ahom *k'rai* vorkommt; das für Ahom vorliegende material genügt aber nicht um zu entscheiden, ob dies auf zufall beruht oder wirklich etwas zu bedeuten hat. Seltener hat Siam eine konsonantengruppe gegenüber einfachem anlaut im Ahom; ich finde drei beispiele: Siam *kluq* »fürchten«: Ahom *kū*; Siam *klāb~* »reisschalen«: Ahom *kīp*; Siam *g'rañ* »beherrschen«: Ahom *kāñ* »in abhängigkeit bringen oder halten«.

In den anderen Tai-sprachen, die in dieser arbeit herangezogen werden können, gibt es solche konsonantengruppen nicht, oder doch nur (wie im Lao) in ganz vereinzelten wörtern. Im Lao<sup>1)</sup> und Shan sind sie ganz regelmässig in derselben weise erleichtert, die Maspero für das chinesische annimmt, d. h. *l* und *r* sind hinter dem verschlusslaut spurlos verschwunden; z. b. Siam und Ahom *klāñ* »halb, mitte«: Lao und Shan *kāñ'*; Siam *klai'*, Ahom *klai* »nahe«: Lao *kai'*, Shan *kai'*; Siam *klūn* »verschlucken«, Ahom *klīn* (*klūn*, *klen*) »trinken«: Lao *kūn'* »verschlucken«; Siam *kluq* »fürchten«: Lao *kuq'*, Shan *kō'*; Siam *klüq* »salz«: Lao *kūq'*, Shan *kō'*; Siam *klīn~* »geruch«: Lao *kin~*; Siam, Ahom *plā* »fisch«: Lao und Shan *pā'*; Siam *pluqk~* »weisse ameise«: Lao *puok~*, Shan *pok~*; Siam *plüqk~* »rinde, schale«: Lao *püqk~*, Shan *pök~*; Siam *plūk~* »pflanzen, errichten«: Lao *pūk~*, Shan *puk~*; Siam *g'rūqñ'* »gerät«: Lao *g'üññ'*, Shan *k'ññ'*; Siam *g'rān'* »träge«: Lao *g'ān'*, Shan *k'ān'*; Siam *g'rūñ* »halb, mitte«, Ahom *k'ruñ* »gleichmässig

<sup>1)</sup> In laotischen bibel-texten findet man vielfach untergeschriebenes *l*, was auch sonst zuweilen in Lao-texten vorkommt; nach Guignard, p. LX ist dies eine aus dem siamesischen eingeschleppte schreibweise, die (ausser in *klāu~* »sagen«) mit der aussprache der Lao nichts zu schaffen hat.

teilen«: Shan *k'ün* »dass.«; Siam *b'râm'* »zusammen, zugleich«: Lao *b'âm°*, Shan *p'âm'* »sich zusammentun, sich einigen«; Siam *b'rāk'* »getrennt, fern«: Lao *b'āk*, Shan *p'āk'*; Siam *b'rān* »jagen«: Lao *b'an*; usw. In Tai noir, Nung und Dìoi liegt die sache viel weniger einfach; es wird weiter unten bei der besprechung der lautverhältnisse dieser sprachen ausführlicher davon gehandelt werden.

8. Dass die anlautenden konsonantenverbindungen so entstanden seien, wie Maspero annimmt, also so dass vor mit *l* oder *r* anlautende wörter verschlusslaute als präfixe angeheftet sind, ist eine vermutung, deren richtigkeit noch nicht mit überzeugenden beispielen nachgewiesen ist, und es ist vielleicht auch fraglich, ob sie sich nachweisen lässt. Schon seit vielen jahren behandeln besonders französische gelehrte (wie Huber und Maspero selbst) diese entstehungsweise einfach als tatsache: in wirklichkeit ist es eine blasse behauptung, für deren richtigkeit man doch einmal den beweis liefern sollte. Eine andere entstehungsart solcher konsonantengruppen im anlaut im siamesischen lässt sich dagegen, glaube ich, mit völliger sicherheit feststellen: ihre entstehung durch infigierung von *l* und *r* in wörter, die mit verschlusslauten (oder *s*) anlauten.

Man findet im siamesischen in sehr beträchtlicher zahl solche wortpaare wie z. b. die folgenden: *kam* »blutrot«: *klam* »hochrot« (vgl. chin. 紺 *kâm'* »purpurn, violett«); *g'am* »dunkeln, nacht«: *g'lam*, *g'lam'* »dunkel, bewölkt«, *g'ram* »dunkel, schwärzlich werden«; *pām* »gemischt«: *plām* »dass.«; *p'ub* *p'ab* und *p'lub* *p'lab* »tölpelhaft, grob«; *b'ün* »sich stützen auf«: *maì* (»holz«) *b'rün* »stützbalken«; *tañ* »leim«: *trañ* »kleben, anhaften«; *pē* »von der graden linie abweichen«: *prē* »schräg, geneigt«. Wie sind nun diese merkwürdigen variationen zu erklären? Dass

*pām* und *plām* — und ganz entsprechend bei den anderen wortpaaren — zwei ganz verschiedene, unverwandte wörter, wörter ganz verschiedenen ursprungs sein sollten, ist ausgeschlossen. Man könnte nun annehmen, *plām* sei die ursprünglichere form (die nach Maspero's hypothese in *\*p-lām* zerlegt werden könnte) und in *pām* wäre *l* (in anderen wörtern *r*) ausgefallen. Aber das würde die konsequenz haben, dass in einer unmenge von siames. wörtern *l* und *r* bald erhalten bleiben, bald spurlos verschwunden sein könnten, ohne dass ein grund für diese unterschiedliche behandlung ersichtlich wäre. Ebenso liegt die sache, wenn wir die oben (§ 7) angeführten beispiele aus Siam und Ahom, wo diese sprachen auseinandergehen, betrachten: es müsste dann bald in der einen sprache *l* oder *r* ausgefallen sein, während die andere es festhielt, bald umgekehrt. Eine solche annahme würde zu der grössten willkür führen. Eine andere erklärungs möglichkeit wäre diese: *pām* und *plām* sind zwei verschiedene ableitungen von einem nicht mehr existierenden wort *\*ām*, indem in dem einen falle *p-*, in dem anderen falle *pl-* (oder erst *l-*, dann wieder *p-*) präfigiert wäre. Das ist aber auch undenkbar, denn man müsste dann hunderte von siamesischen wörtern ebenfalls auf solche alten wurzelwörter zurückführen, die nur aus einem anlautenden vokal und einem auslautenden konsonanten bestanden hätten; es müsste derer in älterer zeit eine solche unmenge gegeben haben, wie es unmöglich angenommen werden kann. Ferner gibt es nicht wenig fälle der art wie im obigen beispiel *g<sup>ˆ</sup>lam<sup>ˆ</sup>* und *g<sup>ˆ</sup>ram<sup>ˆ</sup>* »dunkel«, bloss dass nicht (wie in diesem falle *g<sup>ˆ</sup>am<sup>ˆ</sup>* »nacht«) eine form mit einfachem verschlusslaut daneben steht; so gibt es die beiden sicher verwandten wörter *klān<sup>˜</sup>* »einen gegenstand gebrauchen bis er ganz abgenutzt ist« und *krān<sup>˜</sup>* »schwinden,

kleiner werden«, aber daneben kein \**kân* mit ähnlicher bedeutung. Diese wortpaare würden, ebenso erklärt, die zahl der anzunehmenden, nur aus einem vokal + einem konsonanten bestehenden wörter weiterhin vermehren; wollte man aber zu ihrer erklärang annehmen, dass *l* und *r* etymologisch identisch wären, dass also ein älterer laut sich bald zu *l*, bald zu *r* entwickelt hätte, so wäre wieder reine willkür die folge.

9. Es ist, wie mir scheint, nur eine erklärang dieser merkwürdigen erscheinung, die im siamesischen wortschatz so ausserordentlich grosse verbreitung hat, möglich: die nämlich, dass die formen mit einfachem verschlusslaut als anlaut (*kam̃*, *g'am̃*, *päm*, *p'ub̃* *p'ab̃*, *b'üñ*, *tañ*) die primären, die formen mit *l* und *r* (*klam̃*, *g'lam̃*, *g'ram̃*, *pläm*, *p'lub̃* *p'lab̃*, *b'rüñ*, *trañ*) dagegen ableitungen sind, und dass folglich *l* und *r* formative elemente sind, die in das innere des wortkörpers eingefügt werden um die bedeutung des wortes in irgend einer weise zu differenzieren; es werden also mit diesen infixen neue, abgeleitete wörter gebildet, in ähnlicher weise wie, aber mit anderen mitteln als in so vielen anderen sprachen abgeleitete wörter durch anfügung von präfixen oder suffixen gebildet werden. Das siamesische hat also einen wortbildungsmechanismus mit infixen statt präfixen oder suffixen; infixe gibt es in dieser sprache auch andere als *l* und *r*, aber nur diese beiden kommen so und so häufig vor, dass sie unzweifelhaft für einheimisch, also indo-chinesischen ursprungs, zu halten sind. Auf die übrigen, die teils sicher, teils vielleicht aus fremden sprachen entlehnte elemente sind, gehe ich nicht ein.

Eine solche art der wortbildung, wo ein formatives element in den eigentlichen, in keiner weise reduzierbaren kern des wortes eingeschaltet wird, ist eine ausserordentlich

merkwürdige erscheinung, deren entstehung man sich viel schwerer erklären kann, als wo es sich um prä- und suffixe handelt, also um elemente die aussen an dem wort angeheftet werden und die man sich als reduzierte, ursprünglich selbständige wörter leicht vorstellen kann; auf infixen wie die hier vorliegenden lässt sich diese erklärungsart nicht ungezwungen anwenden. Genau so echte infixen wie im siamesischen gibt es aber auch in anderen sprachen, wo sie schon lange erkannt und wohlbekannt sind, so — um von dem indogermanischen sog. nasal infix, das etwas anderer art ist, nicht zu reden — in den malayo-polynesischen und in den Mon-Khmer-sprachen, überhaupt in dem ganzen gebiet der von P. W. Schmidt als »austrisch« bezeichneten sprachen<sup>1)</sup>. Besonders wohlbekannt sind die infixen der malayo-polynesischen (austronesischen) sprachen, wo es nicht nur solche gibt, die der wortableitung, der stammbildung dienen, sondern auch solche mit grammatischer funktion. Ersterer art sind, um bloss ein paar beispiele aus dem altjavanischen anzuführen, *l, ěl* in *bělěk* »schwarm, grosse menge«, neujavanisch (wo solche bildungen überaus zahlreich sind) auch »gedrängt voll«, zu *běk* (neben *iběk*) »erfüllen, voll« und *r, ěr* in *hrět, hěrět* »festhalten, hemmen« neben *hět, hět* »eng; verstecken« — also ganz ähnlich wie

<sup>1)</sup> S. darüber die kurze übersicht in P. W. SCHMIDT, Die Mon-Khmer-Völker ein Bindeglied zwischen Völkern Zentralasiens und Austronesiens, Braunschweig 1906, s. 42—46.

Etwas ganz anderes (in wirklichkeit prä- und suffixe) sind die formativen elemente des tibeto-barmanischen, die S. N. WOLFENDEN, *Outlines of Tibeto-Burman Linguistic Morphology*, London 1929, infixen nennt. W. erkennt selbst den unterschied und weist (s. 11) auf das unzutreffende der benennung hin. Ob es in diesen sprachen echte infixen wie die des siamesischen gibt — es möchte fast scheinen, als wäre es der fall —, das zu entscheiden muss ich anderen überlassen, die sich in der überaus verzwickten wort- und stammbildung der tibeto-barmanischen sprachen auskennen.

in siamesischen<sup>1)</sup>. Grammatische funktion haben die infixe *um* und *in*, z. b. in *kumělēm* »ertrinken« vom stammwort *k(ě)lēm*; *hinrēt* »festgehalten« vom stammwort *h(ě)rēt*; *tumon* »sehen«, *linon* »gesehen« vom stammwort *ton*, usw. So merkwürdig die erscheinung solcher infixe ist, so hat es doch um so weniger etwas befremdliches sie im indo-chinesischen zu finden, wenn man ganz entsprechendes aus anderen sprachstämmen kennt.

10. Was die bedeutung der mit infixen gebildeten wörter im siamesischen betrifft, ist es mir nicht gelungen dafür regeln zu finden, in welcher weise sie sich von der der stammwörter unterscheidet, d. h. welche bedeutungsänderung die infigierung herbeiführt. Nicht ganz selten scheinen stammwort und ableitung ganz oder fast synonym zu sein; meistens haben sie aber etwas verschiedenen sinn, ohne dass ich aber ein festes prinzip darin finden kann. Es verhält sich ebenso mit verschiedenen anderen mitteln der wortbildung im indo-chinesischen, die schon lange bekannt sind, ohne dass es bisher gelungen wäre, ihren sinn zu erfassen: sie scheinen bisher ganz regellos; so der wechsel der vokale in verwandten wörtern und der wechsel der töne (über beide vgl. unten § 11) und so das schwanken der anlaute zwischen stimmhaften und stimmlosen, aspiraten und unaspirierten, das Conrady<sup>2)</sup> ausführlich behandelt, aber nicht genügend erklärt hat (vgl. unten § 86). Ebenso verhält es sich ferner häufig mit den stambilden-

<sup>1)</sup> Die ähnlichkeit der bildungen in beiden sprachen beruht nicht auf zufall, denn die verwandtschaft des malayo-polynesischen mit dem indo-chinesischen, die Conrady mit unzulänglichen mitteln nachzuweisen versucht hat, ist sicher; ich hoffe, sehr bald ein wesentlich überzeugenderes beweismaterial als das von Conrady gebotene zu veröffentlichen.

<sup>2)</sup> A. CONRADY, Eine indochinesische Causativ-Denominativ-Bildung und ihr Zusammenhang mit den Tonaccenten, Leipzig 1896.

den infixen des malayo-polynesischen: teilweise haben sie zwar greifbare funktion (bilden z. b. intensiva und frequentativa), überaus häufig lässt sich aber anscheinend nicht nachweisen, was ihr sinn ist.

Der zweck dieser arbeit besteht teils darin nachzuweisen, dass die wortbildung mit infixen im siamesischen wirklich vorhanden ist und in seinem wortschatz einen breiten raum einnimmt, teils darin zu untersuchen, ob sich im chinesischen deutliche spuren dieser ableitungsart nachweisen lassen; ist dies der fall, so ist es von bedeutendem interesse für die kenntnis des indo-chinesischen sprachbaues, denn dann wird niemand mehr bezweifeln können, dass es sich um eine unverfälscht indo-chinesische erscheinung handelt: wäre sie auf die Tai-sprachen beschränkt, speziell auf das siamesische, so könnte trotz aller damit verbundenen schwierigkeiten immerhin der gedanke an entlehnung aus nachbarsprachen aufkommen. Was den ersteren punkt betrifft, so erfordert der nachweis eine viel grössere anzahl von belegen, als im vorstehenden gegeben wurde, und eine längere reihe von beispielen für die infixbildung soll deshalb weiter unten folgen (§ 94 ff.). Es ist aber notwendig, zuvor verschiedene vorbereitende erörterungen einzuschalten: einerseits über eine erscheinung, die in dem zusammengetragenen wortmaterial auf schritt und tritt begegnen wird, andererseits über die verschiedenen Tai-sprachen, die in dieser arbeit herangezogen werden, über ihre lautverhältnisse, ihre transkription und ihr verhältnis zu einander.

---

11. Eine merkwürdige erscheinung sowohl im chinesischen als in den Tai-sprachen (und ebenfalls in der tibetisch-barmanischen gruppe des sprachstammes), die für die



etymologie und die sprachvergleichung von der allergrössten bedeutung ist, ist der merkwürdig reiche vokalwechsel innerhalb der etymologischen sippen, den wir in all diesen sprachen finden, ein schwanken des vokalismus das, so weit wir zurückschliessen können, nicht auf lautentwicklung, auf späterer differenzierung ursprünglich gleicher vokale beruht, sondern ein mittel der wortableitung ist, genau so wie die wechselnden töne es in zahllosen fällen sind und wie auch die infigierung es ist. Es handelt sich um folgendes: verschiedene wörter, die etymologisch zusammengehören und gleicher herkunft sein müssen, unterscheiden sich nur durch die verschiedenheit des vokalismus, während die konsonanten konstant sind — das letztere doch nicht ohne wichtige ausnahmen; oder mit anderen worten: innerhalb dessen, was ich als »wurzeln« im indo-chinesischen bezeichnen möchte — d. h. dem was etymologisch zusammengehörenden wörtern oder wortgruppen gemeinsam ist, deshalb auch als kurzer ausdruck für die etymologischen sippen selbst verwendbar<sup>1)</sup> — sind die anfangs- und schlusskonsonanten (relativ) konstant, während der dazwischen liegende vokal oder diphthong jeder beliebigen art und farbe sein kann. Wie die sprachen heute vorliegen, hat es den anschein, als wäre dieses wechseln der vokale völlig regellos und als liesse sich kein prinzip finden, das für den zusammenhang zwischen der vokalisierung und der nuancierung der bedeutung des einzelnen wortes massgebend wäre; jedenfalls ist es bisher nicht gelungen, irgend

<sup>1)</sup> Ich verwende also das wort »wurzel« bei den indo-chinesischen sprachen — ebenso wie ich es bei den malayo-polynesischen anwende — als bequeme bezeichnung zur zusammenfassung all der, oft zahlreichen, verschiedenen wörter, die zusammen eine etymologische sippe ausmachen, als blosse abstraktion ohne irgend welchen gedanken an urformen, die zu rekonstruieren heute noch ausgeschlossen ist.

welche regeln dafür nachzuweisen. Es liegt auf der hand, dass wenigstens auf früheren entwicklungsstufen der sprachen die verschiedene vokalisierung die bedeutung nach bestimmten grundsätzen beeinflusst haben muss und nicht bloss zufällig sein kann; anscheinend sind aber die ursprünglichen verhältnisse so verwischt, dass sie heute schwer zu erkennen und aufzuzeigen sind.<sup>1)</sup> Es verhält sich hiermit ebenso wie mit dem wechseln der töne bei sonst gleichen wörtern, das wir in all diesen sprachen finden: auch hierfür haben sich bisher keine regeln finden lassen, obgleich ihm doch gewisse prinzipien zu grunde liegen müssen. Beide erscheinungen wurzeln offenbar tief in einer fernen und bisher völlig unerreichbaren vergangenheit des indochinesischen sprachstammes.

12. Einige wenige beispiele aus dem siamesischen mögen hier zu verdeutlichung angeführt werden:

*kab* »zusammen (sein)« : *keb* »sammeln«;

*sân* »morgengrauen« : *sân* »leuchten, lichtstrahl« : *sân* »leuchten« : *s<sup>a</sup>wân* »licht, morgenröte, strahlen«;

*cim* und *cum*, *cim* und *cum* »eintauchen« : *com* »untertauchen, versinken« : *cöm* »das haupt salben, besprengen«;

*b<sup>r</sup>im*, *b<sup>r</sup>im* »lächelnd, lieblich« : *b<sup>r</sup>riem* »hübsch«;

*lem*, *lim* und *liem* »säumen«;

*kläk* »drehen, rollen« : *klüök* »rollen«;

*num* und *nuom* »weich, zart«;

*han* »drehen« : *hiên* »drehen, schwingen« : *huon* »drehen, wenden, wechseln«.

<sup>1)</sup> Auch ohne es beweisen zu können darf man wohl vermuten, dass ein wichtiges element in der entstehung der ganzen erscheinung die onomatopoesie ist. In den Tai-sprachen (besonders deutlich im siamesischen) findet man den reichsten vokalwechsel in onomatopoetischen wurzeln aller art. Eine parallele dazu bieten wiederum die malayo-polyne-sischen sprachen, wo ganz ähnliche vokalschwankungen häufig sind und die onomatopoesie in zahlreichen fällen unfraglich ist.

Äusserst beliebt nicht nur in der umgangssprache, sondern auch in der literatur (in der poesie ein besonders gern und häufig angewandtes stilistisches mittel) sind zweisilbige verbindungen, in denen dasselbe wort mit verschiedenen vokalen wiederholt wird, wie das oben angeführte *p'ub~ p'ab~* »grob«; *kruñ` kriñ~* »eitel«, gleicher wurzel wie *kân` kân`* »eitel, prahlerisch«; *dik~ duk~* und *duk~ dik~* »zittern, klopfen«; *sân~ sän'* oder gar *sân~ sän' s'wän~* »leuchten«, und ungezählte andere. In siamesischen schriften aller art begegnet man auf schritt und tritt solchen verbindungen.

Es hat keinen zweck, aus dem siamesischen hier mehr beispiele für den vokalwechsel anzuführen, da später die lange reihe von belegen für die infix-ableitung (§ 94 ff.) zahlreiche andere enthalten wird. Ebenso ist es überflüssig, aus den anderen Tai-sprachen beispiele aufzuzählen, denn die verhältnisse in ihnen stimmen mit denen des siamesischen so ziemlich genau überein, dass dieses auch sie vertreten kann. Die ganze erscheinung ist in dieser gruppe der indo-chinesischen sprachen überhaupt so verbreitet und so augenfällig, dass sie gar nicht zu übersehen ist.

13. Im chinesischen liegt die sache in so fern etwas anders, als die entsprechenden schwankungen in der vokalisierung etymologisch zusammengehörender wörter, die auch hier gewöhnlich sind, aus zwei gründen viel weniger augenfällig sind: einmal infolge des weitgehenden lautlichen verfalls in den meisten und bekanntesten neueren dialekten, der die etymologische zusammengehörigkeit der wörter gänzlich verdunkelt, dann infolge der eigenart der chinesischen schrift, die die aussprache der wörter nicht erkennen lässt. Erst durch die rekonstruktion der älteren aussprache tritt das verhältnis deutlich zu tage. Obgleich die erschei-

nung auch in dieser sprache nicht unbekannt ist, soll hier daher eine grössere anzahl von beispielen angeführt werden, ohne dass freilich darin alle möglichen kombinationen erschöpft wären.<sup>1)</sup> Das beigefügte vergleichsmaterial aus den Tai-sprachen macht keinen anspruch auf vollständigkeit.

1) 晏 'an' »ruhe, frieden« (236), 安 'ân' »ruhig, frieden« (4), 宴 'ien' »ruhe, vergnügen, festmahl« (236).

2) 僞 'nan' »falsch, gefälscht« (240), 贗, 贗 'nien' »dass.« (244).

3) 板, 版 'p<sup>w</sup>an' »tafel, brett« (19), 扁 'pien' »tafel, flach« (733). — Siam, Lao, Shan pân' »brett, flach«, Diol pen<sup>1</sup> numerativum für flache gegenstände.

4) 涮 's<sup>w</sup>an' »waschen, scheuern« (920), 洗 'sien' »waschen, die füsse waschen« (797).

<sup>1)</sup> Das chinesische wortmaterial, das in dieser ganzen abhandlung angeführt wird, entnehme ich so weit möglich KARLGREN'S Analytic Dictionary of Chinese (Paris 1923), nicht nur weil darin die ältere aussprache der einzelnen wörter von der höchsten autorität rekonstruiert aufzufinden ist, sondern auch weil die auswahl des darin verarbeiteten wortschatzes die gewähr bietet, dass man es mit alten, echten wörtern, nicht etwa mit dialektischen oder sonstwie problematischen zu tun hat, ebenso wie die angegebenen bedeutungen mit scharfer kritik gesichtet sind. Nur die alte, nicht die moderne aussprache führe ich an, und zwar ohne durch ein sternchen darauf hinzuweisen, dass sie nur erschlossen ist. In klammern beigefügte zahlen verweisen auf die nummer der wortsippe, unter welcher das jeweilige wort bei Karlgren zu finden ist. Karlgrens lautbezeichnung in den rekonstruierten alten formen ist äusserst kompliziert; es will mir scheinen, dass in manchen punkten eine vereinfachung möglich wäre, ohne dass die richtigkeit beeinträchtigt würde (besonders würden, glaube ich, die diphthonge z. t. besser als einfache vokale angesetzt). Da ich aber eine systematische änderung nach dieser richtung hin nicht vornehmen und begründen könnte, so behalte ich Karlgrens schreibweise unverändert bei mit drei ausnahmen: für *ng* schreibe ich *n̄*, wie es auch in der umschrift der Tai-sprachen angewandt ist, und statt des unbequemen und wenig signifikanten *i<sup>w</sup>* (später in *iw* geändert) ist *ü* durchgeführt, denn um diesen oder einen ähnlichen laut muss es sich handeln. Endlich wird für das auf den kopf gestellte *a* *q* gebraucht.

5) 吞 *tʰən* und *tʰien* »verschlucken, verschlingen« (996).

6) 欲 *kʰəm* »demütig« (147), 謙 *kʰiem* »demütig, respektvoll, bescheiden« (374), 欽 *kʰiəm* »ehrerbietig, gehorchen; kaiserlich« (387). — Siam *kʰām* »respektieren, fürchten«, vgl. Lao *kʰüm* »schrecklich, erschrocken«.

7) 蘸 *tʰəm* »durchnässen, eintauchen« (1066), 漸 *tʰiəm* »durchtränken, färben« (1165), 浸 *tʰiəm* »durchtränken, überfluten, untertauchen« (1081). — Siam *ciṁ*, *cum* »eintauchen«, *com* »untertauchen, versinken«; genaue parallelen in Lao, Shan und Dioi.

8) 暗 *ʼəm* »bewölkt, dunkel, geheim« (277), 晦 *ʼiəm* »dunkel« (274), 廕 *ʼiəm* »schatten, schutz, verdecken« (274), 淹 *ʼiəm* »überfluten, ertränken; verzögern« (238). — Siam *ʼam* »schwärzlich, braun, nacht«, *ʼuəm* »bedecken«, Shan *um* »bewölkt«, *um* »bedecken«, *üm* »bewölkt« (in der verbindung *üm* *tüm*).

9) 兢 *kʰiəm* »respektvoll; furcht, vorsichtig« (394), 敬 *kʰiəm* »respekt, ehrerbietung« (396), 恭 *kʰiəm* »ehrerbietig, respekt« (474). — Vgl. Siam *krēm* »respektieren, fürchten«, Lao *kām* »dass.«.

10) 亶 *tʰän* »fest, zuverlässig, treu, aufrichtig« (966), 敦, 惇 *tʰän* »fest, ehrlich, aufrichtig; drängen« (141).

11) 艱 *kan* »mühsal, unglück, leiden« (312), 憊 *kuän* »traurig« (447).

12) 患 *ɣʷän* »unglück, kummer« (446), 憫, 恩 *ɣʷän* »schimpf, kummer, unglück« (115); wahrscheinlich zusammenhängend mit 窘 *gʷiən* »eng; not, unglücklich« (507).

13) 昏 *ɣʷän* »sonnenuntergang, abend« (296), 玄 *ɣʷiən* »dunkel, düster, schwarz« (169). — Siam, Lao *gʷün*, Shan *kʰün*, Dioi *hen* »nacht«.

14) 圜 *ɣʷän* »umdrehen, umgeben«, 環 *ɣʷän* »ring,

armband, um herum«, u. a. (102, vgl. 100), 丸 *juân* »kugel, ball, runder gegenstand« (1293), 圈 *g'üân* »kreis, ein-kreisen« (496). — Siam *g'ien* »umgeben, umgürten«, Lao *g'ien* »umgeben, umbinden, turban«.

15) 懣 *muân* »trübselig« (597), dasselbe wort wie 悶 *muân* »betrübt, schwermütig, niedergeschlagen« (609); 閔 und 憫 *müên* »trauern, kummer; sorgfalt; streben« (631), verwandt mit 旻 *mïên* »herbstlicher himmel; trüb, betrübt, mitleidig« (1315). — Siam, Lao *hmon* »dunkel, trüb, be-trübt«, Shan *mon* »trüb, glanzlos«; Siam, Lao *hmun* »trüb«, Siam *mun* »bedecken, trübsal, schmerz«.

16) 嫵, 嫩 *nuân* »jung, zart, weich« (946), 奠 *h'üzüân* »weich, schmiegsam« (946) = 軟, 軟 *h'üzüân* »weich, biege-sam, schwach« (946). — Siam *nuon*, Shan *non* »weich, glatt«, Lao *nuon* »daunen«; Siam *nun*, Lao *nun*, Shan *nun* »baumwolle, watte«.

17) 喚 *xuân* »rufen, zurufen, anrufen, nennen« (99), 誼 *xüân* »geschrei, lärm« (842). — Siam, Lao *k'ân* »ru-fend antworten«; Siam, Lao, Shan *k'an*, Dioui *han* »krähen«.

18) 歡, 懽 *xuân* »froh, sich freuen« (449), 欣 *xiân* »freude«, = 忻, 訢 (385).

19) 擢 *tsuân* »beschneiden, kürzen, ordnen, regeln« (1112), 剪 *tsiän* »scheren, schere, schneiden« = 翦 *tsiän* »abschneiden, zerstören, vernichten; schere« (1077). — Siam *ciên* »beschneiden, aufschneiden«.

20) 竄 *ts'uân* »fortschleichen, entweichen, sich verste-cken, verstoehlen« (1108), 逡 *ts'iuën* »sich zurückziehen, zurückschrecken, zaudern« (1127).

21) 拍 *p'ak* »schlagen, klopfen« (685), 霹 *p'iek* »donner-schlag«, 扑, 支 und 撲 *p'uk* »schlagen, anprallen« (757. 761. 760).

22) 宏 *ju'ân* »grosse halle, gross, geräumig« = 閎 *ju'ân*

»grosses tor, gross« (468) und 嶼 *ŷ'wəñ* »grosse höhe, hoch« (951); 皇 *ŷ'wəñ* »herrscher, kaiserlich, erhaben, glänzend« (104), 弘 *ŷ'wəñ* »gross, weit, vergrössern; grossmütig« (116), 鴻 *ŷuñ* »gross, ausserordentlich« (auch »wildgans, schwan«; 350) = 洪 *ŷuñ* »gross, ausgedehnt, überschwemmung« (474). — Siam *g'ōñ* »gross, hoch«, *g'rōñ* »gross, hochgewachsen«, Lao *g'ōñ*. »gross«; Siam *g'rāñ* »hoch, lang«, Lao *g'āñ* »gross, weit«.

23) 雄 *ŷiuñ* »männchen (von tieren); männlich, kühn« (468), 強 und 彊 *g'iañ* »stark, gewaltsam, überlegen«, *g'iañ* »zwingen, sich bemühen« (353, 355), 狂 *g'üañ* »toll, wild, gewalttätig, anmassend, grausam« (454).

24) 哄 *ŷuñ* »lärm; täuschen, prellen« = 鬪 *ŷuñ* »kampfgetümmel« (474), 詈 *ŷuñ* »streiten, belästigen, verleumden« (469), 詈 und 競 *g'iañ* »wortstreit, wetteifern« (394), 誑 *g'üañ* »trügen« (453). — Siam *g'āñ* »uneinig; hindern«, *g'üñ* »widerstreben, kränken, zürnen«, Lao *g'üñ* »kränken«.

25) 耨 *kāñ* »pflügen, säen, feld bestellen« (418), 畊, 耕 *kəñ* »pflügen, feldarbeit verrichten« (1084), wahrscheinlich gleicher wurzel wie die folgenden unter sich etymologisch identischen wörter: 工 *kuñ* »arbeit, arbeiter«, 功 *kuñ* »werk, verdienst, erfolg, bemühung«, 攻 *kuñ* »sich bemühen um, arbeiten; angreifen, schlagen« (469).

26) 貢 *kuñ* »abgabe, steuer, tribut; verkünden« (469), 供 *küñ* »darbieten, darbringen, liefern, bezeugen«, *küñ* »lieferung von lebensmitteln, opfer« (474).

27) 江 *kāñ* »fluss« (350), 港 *kāñ* »flussarm, hafen, lagune« (140), 壘 *kien* »unterirdischer strom« (391).

28) 降 *kāñ* »niederwerfen« = 降 *kāñ* »herablassen, herabschicken; herunterfallen, herabsteigen« (351), 僵 *kiañ* »hinstrecken, sich hinlegen, niederwerfen, zerstören« (353).

29) 惠 *tək* »tugend« = 德 *tək* »tugend, fähigkeit, kraft, verhalten« (981), 篤 *tuok* »ernst, fest, vertrauenswert, aufrichtig« (1248).

30) 凍 *tuñ* »gefrieren, frieren« (1146), 冬 *tuoñ* »winter« (1145).

31) 氤 *˙iēn* »zeugungskraft der natur, lebensodem« (273), 氲 *˙iuən* »dass.« (1316).

32) 怨 *˙üqñ* »unzufrieden, sich beklagen, groll, hass« (1338), 慍 *˙iuən* »abneigung, hass, ärger« (1316), vgl. 慍 *˙iēn* »besorgt, betrübt« (279).

33) 縣 *˙ien* »distrikt, regierungsbezirk; bezirksbeamter« (152), 郡 *˙iuən* »provinz, distrikt« (507), wahrscheinlich zusammengehörend mit 限 *˙yan* »grenze; frist« (312). — Siam *˙üän* »grenze«, Lao *˙üän* »grenze, distrikt, provinz«, Diol *hen* »grenze«.

34) 劈 *p'iek* »spalten, schneiden, zerteilen« = 闢 *p'iek* »aufbrechen, öffnen, hervorbrechen, beginnen« (723), 副 *p'iek* »spalten« (52).

35) 袱 *b'iek* »umschlag, tuch zum einwickeln« (46), 縛 *b'iek* »binden« (50). — Siam *b'ok* »in ein tuch knüpfen, tasche«, Lao *b'ok* »tasche, sack«, Shan *pok* »einpacken, einbinden«; Siam *b'ok* »umlegen, einschlagen«, Lao *b'ok* »zudecken«; Siam *b'ak* »bedecken, auflegen«.

14. Es sind hier nur beispiele für den vokalwechsel in wurzeln mit konsonantischem auslaut angeführt. Dass auch auslautende vokale und diphthonge, in wurzeln also die auf vokal oder diphthong ohne folgenden konsonanten endigen, solchem wechsel unterliegen, ist unfraglich (vgl. § 122 ff.) und in den Tai-sprachen noch augenfälliger als im chinesischen. In welchem umfange und in welcher weise sie aber wechseln, das ist für beide sprachgruppen eine äusserst schwierige frage, die sich schwerlich ohne ein-



gehende vergleichende untersuchungen unter heranziehung sowohl des chinesischen als der Tai-sprachen lösen lässt — wenigstens für das chinesische nicht; für eine solche untersuchung ist die zeit aber noch nicht reif, denn ehe sie unternommen werden kann, müssen notwendigerweise erst die lautgesetze der anfangskonsonanten einigermaßen sicher und vollständig erkannt sein, und damit ist kaum noch der erste anfang gemacht.

Bei sprachen mit lauter einsilbigen wörtern ist die wortvergleichung und etymologie naturgemäss immer weit grösseren gefahren ausgesetzt als bei polysyllabischen, weil der wortkörper so klein und die zahl der zu vergleichenden elemente, die ihn bilden, daher so gering ist. Kommt nun in den indo-chinesischen sprachen hinzu, dass die vokale innerhalb der etymologischen sippen, also der wurzeln, ausserordentlich stark wechseln, d. h. dass die grosse mehrzahl der wurzeln eine grössere oder kleinere anzahl von wörtern umfassen, welche sich durch verschiedene vokale unterscheiden, so bleiben als konstante bestandteile nur die konsonanten. Aber auch diese sind nur zum teil konstant, denn es ist ja eine bekannte tatsache, dass wenigstens ein teil der anfangskonsonanten (in wirklichkeit fast alle) gewissen schwankungen unterliegen, deren sinn noch nicht erkannt ist: dem wechsel zwischen aspirierten und un-aspirierten, stimmlosen und stimmhaften formen. In wörtern ohne auslautende konsonanten fehlt deshalb der im allgemeinen festeste und unveränderlichste bestandteil der indo-chinesischen wörter, der schlusskonsonant, und nur die durchgehend mehr oder weniger schwankenden elemente sind vorhanden. Es liegt auf der hand, dass unter solchen umständen die etymologie, die zusammenfassung vokalisches oder diphthongisches ausgehender wörter zu ety-

mologischen sippen, auf grosse schwierigkeiten stösst und die zahl der fehlerquellen ausserordentlich gross ist.

15. In den wurzeln, die auf konsonanten ausgehen, finden wir im chinesischen, wie die angeführten beispiele zeigen, einen ziemlich reichen und anscheinend auch ziemlich freien wechsel der vokale, bezw. diphthonge im wortinnern. So frei wie in den Tai-dialekten aber wechseln sie im chinesischen nicht: in gewissem masse sind die vokalqualitäten hier — im gegensatz zu den hauptsprachen der Tai-gruppe — von den umgebenden konsonanten, insbesondere von dem folgenden konsonantischen auslaut abhängig. Einige vokale und diphthonge kommen nur vor bestimmten konsonanten vor (zum teil daneben im auslaut), während sie vor anderen fehlen; so gibt es die einfachen vokale *â* und *u* nur vor den gutturalen auslauten *-ŋ* und *-k*, die vokalverbindungen *io*, *uo* und *üo* nur vor *-ŋ* und *-k* und im auslaut; anderseits gibt es die verbindung *uə* in diesen stellungen nicht. Das ist natürlich so zu verstehen, dass gewisse vokale oder diphthonge älterer sprachstufen als der bisher rekonstruierten sich verschieden entwickelt haben, je nachdem der folgende konsonant ein guttural war oder ein laut anderer artikulationsstelle.

Etwas anders verhält es sich in einem fälle solcher abhängigkeit des vokalismus von dem auslaut, der für das chinesische vergleichsmaterial im letzten abschnitt dieser arbeit mehrfach in betracht kommt. Im chinesischen haben wörter, die auf labiale konsonanten ausgehen (*-m* und *-p*), keine vokale mit lippenrundung, es kommen also vor diesen auslauten *u* und *ü* oder diphthonge, die sie enthalten, nicht vor — ausgenommen ist nur der *ü*-diphthong in einigen wörtern mit labialen aspiraten als anlaut, die gruppen *p'üap* (491), *b'üap* (15), *p'üam* (15. 18. 60) und *b'üam*

(18. 20), wo die labialisierung aus besonderen gründen festgehalten, bzw. später eingedrungen sein muss.<sup>1)</sup> Dass diese einschränkung der freiheit des vokalwechsels von allem anfang an bestanden haben sollte, ist nicht wahrscheinlich, und zwar um so weniger als die Tai-sprachen sie nicht kennen; viel eher wird man anzunehmen geneigt sein, dass sie auf besonderen lautgesetzen des chinesischen beruht, etwa so dass die gerundeten vokale vor labialen auslauten ihre lippenrundung durch einen dissimilationsprozess eingebüsst haben<sup>2)</sup>. Eine solche dissimilation hat Karlgren denn auch (JRAS 1928, s. 770 ff.) nachgewiesen und gezeigt, dass in einzelnen wörtern, die ehemals labialen auslaut gehabt zu haben scheinen, *u* noch vorhanden ist. Dass *u* und *ü* mit *i* zusammengefallen sind, scheinen die Tai-sprachen zu bestätigen, so weit sich aus den wenigen sicheren beispielen, die ich anzuführen weiss, schliessen lässt. In wörtern mit labialem ausgang entspricht chin. *iə* der Karlgrenschen rekonstruktion sicher einem *i* der Tai-sprachen in 十 *xiəp* »zehn« (876): Siam *sib*<sup>~</sup>, Lao *sip*<sup>ʹ</sup>, Shan *sʹip*, Ahom *ship*, Tai noir *sip*<sup>ʹ</sup>, Nung *sip*<sup>ʹ</sup>, Dioi *chip*<sub>1</sub>, und in 臨 *liəm* »herabblicken auf; nahe, nähern, im begriff; regieren« (738): Siam, Lao *rim* »rand, kante, entlang, nahe, im begriff«, Shan *him*, Tai noir *rim*<sup>ˊ</sup>, Nung *lem*<sup>ˊ</sup>, Dioi *nəm*<sup>l</sup> »rand, kante«. In anderen fällen entspricht *iə*

<sup>1)</sup> Wörter mit labial sowohl im anlaut als im auslaut sind im chinesischen selten, im Tai nicht.

<sup>2)</sup> In den reimtabellen äussert sich die wirkung dieser dissimilation darin, dass den wortgruppen mit den auslauten *-m* und *-p* die kategorie *ho k'ou* fehlt. Der von Karlgren, Phonologie, s. 667, konstatierte fast genaue zusammenfall der gruppe 深 (nr. 5) mit der gruppe 臻 (nr. 7) ist deshalb nur sehr bedingt anzunehmen, denn er betrifft nur das *k'ai k'ou*: es ist doch ein sehr wesentlicher unterschied, dass 深 kein *ho k'ou* hat (auf s. 164 ist *ho k'eou* in *k'ai k'eou* zu ändern).

einem gerundeten vokal:  $\frac{\text{笠}}{\text{立}}$  *liəp* »sonnenhut« (524) ist auf \**klup* zurückzuführen, wie unten (§ 121 nr. 53) gezeigt werden wird; 森 *siəm* »wald, dickicht, dicht, schattig, dunkel« (643) entspricht Siam *sum'* »hain, gebüsch«<sup>1</sup>), Lao *sum'* »gebüsch«; und 汁 *t's'iāp* »flüssigkeit, tunke« (876): Lao *cup'* »eintauchen, tränken«. Chin. 賃 *niəm'* »mieten« (935) entspricht (jedoch mit abweichendem ton) Siam *yūm*, Lao *yūm'*, Shan *yūm'*, Tai noir *yūm*, Nung *yim*, Diao *cham'* »leihen«, Tai noir auch »mieten«; ob das beispiel hierher gehört, ist unsicher, weil nicht feststeht, ob Tai *ü* auf einen gerundeten vokal zurückgeht. Wo chin. *iə* vor auslaut *-m* oder *-p* vorkommt, wird man also immer damit rechnen dürfen, dass es aus einem gerundeten vokal oder diphthong hervorgegangen sein kann.

16. Die möglichkeiten für die vokalisierung der wurzeln, um wörter zu bilden, sind im chinesischen reich, im Tai noch reicher. Bei konsonantischem auslaut kommen folgende vokale und diphthonge vor, die innerhalb der wurzeln mit einander wechseln können:

siamesisch: *a, ā, i, ī, u, ū, ü, ǖ; e, ä, o, ō, ā, ö.* — *ie, uə, üö.* — *aiā, aiā̄, aiā̄.* — *ua, uā, uā̄, uā̄.*

chinesisch: *a, ā, ā̄; a, ə; u.* — *ie; ia, iē, iā, iā̄, iə, iu, iuē, iuə.* — *uā, uə, uə.* — *üe; üā, üē, üā̄, üā̄, üö.*

Das vokalsystem des siamesischen kann vorläufig das der Tai-sprachen überhaupt vertreten, wenigstens das der hinterindischen Tai-sprachen, obgleich einige dialekte natürlich gewisse abweichungen davon aufweisen.

Wie sich nun die genannten vokale und diphthonge des chinesischen zu denen des siamesischen verhalten, ist zunächst ganz unklar und noch nicht untersucht, wie denn

<sup>1</sup> Die wörterbücher geben es nur in der verbindung *sum' d'um*, in der literatur findet man es aber auch alleinstandend.

überhaupt die sprachvergleichung des Tai und des chinesischen in systematischer weise kaum begonnen ist. Man kann natürlich nicht ohne weiteres annehmen, dass die laute in jeder der beiden sprachen, die sich phonetisch am nächsten stehen, sich auch etymologisch entsprechen, so wie es bei den Tai-sprachen unter einander im grossen ganzen der fall ist. Es ist z. b. auffallend, dass der diphthong *uâ* im chinesischen ausserordentlich häufig auftritt, während im siamesischen *uā* und noch mehr *uã* ziemlich seltene zweilaute sind; in wirklichkeit sind sie denn auch nicht historisch mit einander zu identifizieren, sondern chin. *uâ* hat ganz andere entsprechungen im siamesischen.

17. Dass die frage der vokalentsprechungen zwischen chinesisch und Tai bedeutende schwierigkeiten hat, ist eine natürliche folge des so merkwürdig freien wechsels der vokale innerhalb der wurzeln in beiden sprachgruppen: es ist ja klar, dass wo zwischen den konsonanten einer etymologischen sippe fast jeder beliebige vokal oder diphthong stehen kann, ohne dass — wie es z. b. im semitischen der fall ist — ein zusammenhang des vokalismus mit der nuancierung der bedeutung erkennbar wäre und als wegweiser dienen könnte, die feststellung, welcher vokal der einen sprache welchem anderen der anderen sprache historisch entspricht, keineswegs sehr einfach ist. Wo es sich um sprachen handelt, die sich so nahe stehen wie etwa Siam, Lao, Shan und Tai noir, sind die hauptregeln unschwer festzustellen: es gibt hier grosse mengen von wörtern, die nicht nur derselben etymologischen gruppe, derselben wurzel angehören, sondern die direkt historisch identisch, aus einer und derselben urform hervorgegangen sind. Aber auch in diesen sprachen kommt es oft genug vor, dass eine wurzel in einer sprache nur mit einem, in

einer anderen sprache mit einem anderen vokalismus vertreten ist. In den folgenden beispielen zeigt : an, dass die vokale der dadurch getrennten wörter nicht auf denselben vokal der gemeinsamen ursprache zurückgeführt werden können, also verschiedenen ursprungs sind:

Siam, Lao *hāb*~ »zusammenraffen« : Shan *hup*~, Ahom *hup*.

Siam, Lao *sīb*~ »untersuchen« : Tai noir *siep*'.

Siam *kib*~ »zusammenlegen, falten« : Lao *kop*° »falten«, Dioi *kop*<sub>1</sub> »doppelt, schichtweise«, Ahom *kup* »schicht«.

Lao *hōp*° »kiemenspalt« : Shan *hāp*~ »kiemen«.

Siam *bāk*~ »hauen, schneiden, kerben« : Lao *bak*' »einschneiden«, aber Shan *wāk*~ »hauen« und *wak* »kerben«.

Lao *pap*~ »tropfen« : Tai noir *pōp*' »dass.« : Siam (mit infix) *prib*~ »tröpfeln«.

Siam *bin*~ »stumpf, scharlig« : Lao *ban*~; Dioi hat beide formen, *ban*<sup>1</sup> und *bin*<sup>1</sup>.

Lao *bōn* »erdhaufe« : Shan *p'ān* : dazu gehört Siam *b'ūn* »aufhäufen«.

Siam »*pon*~ »zerbrechen, zerreiben« : Lao *pien*' »klein, zerbrochen«, Dioi *pin*' »zerstossener reis«.

Siam *tōn*~ »zu kurz«, Nung *tōn*<sup>1</sup> »verkürzt« : Tai noir *tēn*~, Nun *ten*<sup>1</sup>, Dioi *tin*~ »kurz« : Shan *tān*~ »kurz«.

Siam *k'on*~ »dickflüssig, zähe«, Lao *k'on*~ »dick, kompakt« : Siam *k'ān*~ »dick, vertrocknen, fast hart« : Lao *k'un*~ »gerinnen, gefrieren« : Lao *k'ōn*' »vertrocknen«.

Handelt es sich nun aber um sprachen, die so viel fernere verwandte sind wie chinesisch einerseits und andererseits die Tai-gruppe, so ist von vorn herein entsprechendes in viel grösserem umfang zu erwarten; systematische untersuchungen zeigen denn auch, dass es sich wirklich so verhält. Die grösste schwierigkeit der sprachvergleichung

zwischen chinesisch und Tai liegt darin, dass sich verhältnismässig so sehr wenig einzelwörter als sicher direkte etymologische entsprechungen zusammenstellen lassen, während dagegen die beiden sprachgruppen sehr viele wurzeln gemeinsam haben. Beispielsweise hat man im chin. 蛤 *kâp* »frosch« (71), im Siam *kob̃* »frosch« und in den übrigen Tai-sprachen genau entsprechende formen, aber chin. *â* und Tai *o* scheinen nicht etymologisch gleiche vokale zu sein; ebenso chin. 耳 *tâp* »lange, herabhängende ohren« und 耳 *l'ïäp* mit gleicher bedeutung (11. 1186), Siam *tüb̃*, Lao *tüp̃* »hängend, von den ohren der hunde«: auch hier scheinen weder *â* noch *ïä* des chin. mit dem *ü* des Siam und Lao unter einen hut gebracht werden zu können. Man ist deshalb, will man den wortschatz des chinesischen mit dem der Tai-sprachen vergleichen und die regelmässigen lautentsprechungen festzustellen suchen, gezwungen, nicht mit einzelnen wörtern, sondern mit, oft ziemlich umfangreichen, wortgruppen, d. h. mit wurzeln zu operieren; was natürlich die untersuchung ausserordentlich kompliziert. Ehe man wörter des chinesischen mit solchen des Tai direkt identifizieren kann, ist es oftmals notwendig, die ganze sippe, zu der sie gehören, erst etymologisch zu verarbeiten. Natürlich schwankt der vokalismus nicht in allen wurzeln gleich stark, es gibt sogar manche in den Tai-sprachen, die nur mit einem einzigen vokal vorkommen; immerhin sind diese aber eine ziemlich kleine minderheit, und gar zu oft scheinen ihnen chinesische entsprechungen zu fehlen. Die feststellung der regelmässigen vokalentsprechungen zwischen chinesisch und Tai wird deshalb schwerlich anders möglich sein als so, dass man eine grosse anzahl von etymologischen sippen systematisch bearbeitet und dann aus dem so gewonnenen material für jeden einzelnen laut die

summe zu finden sucht. Für einige wenige vokale und diphthonge glaube ich das durch die bisher angestellten versuche teilweise erreicht zu haben; die ergebnisse werden weiter unten (§ 85) zur sprache kommen.

## II. Tai-Sprachen.

### Lautverhältnisse und transkription.

18. Die wortbildung mit infixen, der diese arbeit gewidmet ist, liegt unter den besser bekannten Tai-sprachen, wie schon erwähnt worden ist, nur im siamesischen deutlich erkennbar und in grossem umfang vor; neben dieser sprache, die deshalb in diesem zusammenhang als hauptvertreter der Tai-gruppe dienen muss, ist es aber notwendig, auch andere glieder derselben gruppe zum vergleich heranzuziehen. Es werden in dieser arbeit sieben Tai-dialekte herangezogen, für die mir einerseits genügend material zu gebote steht und die andererseits die für die wortvergleichung so überaus wichtigen konsonantischen auslaute in der hauptsache intakt erhalten haben, nämlich Lao, Shan, Tai noir und Dioi, in zweiter reihe auch Nung und Ahom. Über diese sprachen und ihre lautverhältnisse und schreibung werden hier einige bemerkungen vorausgeschickt, die freilich nicht all die lautgesetze, die z. t. kompliziert genug sind, entwirren können, sondern nur die hauptpunkte, die für den gegenstand dieser abhandlung wichtig sind, festzustellen versuchen sollen.

#### Siamesisch.

19. Für die sprachvergleichende behandlung der Tai-sprachen ist das siamesische, die einzige bedeutende kultur- und literatursprache dieser gruppe, schon deshalb der na-



türliche ausgangspunkt, weil es am besten bekannt und grammatisch und lexikalisch am ausführlichsten dargestellt ist; ausserdem eignet es sich dazu, weil es in formeller hinsicht grösseren reichum aufweist als die übrigen und im lautstand ziemlich altertümlich ist, ganz besonders aber deshalb weil die einheimische orthographie dieser sprache ausserordentlich altertümlich ist und im ganzen die aussprache etwa des 13. jh.s n. C. widerspiegelt.<sup>1)</sup> Wie diese aussprache war, wissen wir nicht, sie war aber von der heutigen weit verschieden und unterschied eine menge von lauten, die im modernen siamesisch sowohl wie in den schwestersprachen zusammengefallen sind.

Wie man das siamesische mit europäischen lettern wiedergeben soll, ist eine schwierige und komplizierte frage, aber auch eine nicht unwichtige; man möchte fast sagen, es kann überhaupt nicht anders als mit dem einheimischen alphabet geschrieben werden. Meistens hat man sich damit begnügt, die heutige aussprache leidlich wiederzugeben ohne rücksicht auf die historische schreibung der siamesen selbst; dieser art ist das von einem ausschuss der Siam Society ausgearbeitete transkriptionssystem, das infolge der ableh-

<sup>1)</sup> Nach den ausserordentlich klaren und überzeugenden darlegungen von J. BURNAY und G. COEDÈS, Journ. Siam Soc. XXI (1927/8), s. 87—102, geht die siamesische schrift zurück auf ein altes »proto-siamesisches« alphabet, das etwa im laufe des 13. jh. nach der vorlage einer kursiv-schrift des Khmer zu rein praktischen zwecken entstand und keinerlei offiziellen charakter hatte. Die sog. schrifterfindung des Rām Khambhāng, dessen resultat in der berühmten inschrift von 1292 vorliegt, war in wirklichkeit eine schriftreform, indem das schon vorliegende alphabet umgebildet und wesentlich erweitert wurde, um staatlichen und ornamentalen erfodernissen zu genügen. Seitdem ist die rechtsschreibung im wesentlichen unverändert geblieben. Es ergibt sich hieraus von selbst, dass für die rekonstruktion der siamesischen aussprache in jener zeit, als die schrift für die siamesische sprache geschaffen wurde, die alte aussprache des Khmer von ausschlaggebender bedeutung ist, aber diese ist auch noch nicht genauer bekannt.

nung seitens des königs Vajiravudh keine geltung bekommen konnte. Für praktische zwecke genügt dies, für sprachwissenschaftliche entschieden nicht; diese erfordern eine transkription, die alle feinheiten des siamesischen alphabets wiedergibt, unterscheidet was jenes mit verschiedenen buchstaben schreibt. Etliche solche transkriptionen sind ohne viel erfolg versucht worden. G. Coedès hat neuerdings für seine ausgabe der alten inschriften ein system geschaffen, in dem jeder buchstabe so wiedergegeben wird, wie in der üblichen umschrift des sanskrit, während für die zeichen für laute, die diesem fremd sind, buchstaben oder exponenten hinzugefügt sind; das system soll von der modernen aussprache unabhängig sein, aber dieser grundsatz hat sich teils nicht einmal durchführen lassen, teils zu verschiedenen unbefriedigenden und irreführenden umschreibungen geführt. Diese transliteration mag für die inschriften vorteile haben, für den allgemeinen gebrauch eignet sie sich nicht. Könnte man die alte aussprache, für die das siamesische alphabet geschaffen wurde, liesse sich auf dieser grundlage eine wissenschaftlich brauchbare umschrift herstellen; da man sie nicht kennt, ist meiner ansicht nach kein besserer ausweg zu finden als der, einen ausgleich zu suchen zwischen der altertümlichen rechtschreibung und der modernen aussprache, d. h. sich vorläufig mit einem transkriptionssystem zu bescheiden, das die siamesische schreibweise möglichst genau wiedergibt, ohne sich von der heutigen aussprache der einzelnen laute weiter zu entfernen, als es unbedingt nötig ist. F. OTTO SCHRADER hat in *Asia Major* I, s. 45—66 versucht, eine wissenschaftliche umschrift des siamesischen zu schaffen<sup>1)</sup>; die anerkennung

<sup>1)</sup> Eine scharfe, in verschiedenen punkten meiner ansicht nach zu scharfe, zum guten teil aber nicht unberechtigte kritik richtet gegen

muss man ihm, meine ich, zollen, dass wirklich ein versuch gemacht ist, ein durchdachtes system darzustellen und ausführlich zu begründen, sowie auch dass gewisse durchaus richtige grundsätze darin zur geltung kommen. Das gesamtergebnis ist aber unerfreulich; nicht nur ist das system ohne berücksichtigung, anscheinend auch ohne kenntnis anderer Tai-sprachen aufgebaut, sondern eine ganz falsche grundlage ist für den aufbau gewählt. Schrader, der indologe, geht von den zahlreichen lehnwörtern aus dem sanskrit und pali aus und umschreibt zunächst deren laute nach dem üblichen transkriptionssystem der indologie, und von hier aus gibt er dann den im indischen nicht vorkommenden lauten, bezw. deren buchstaben, ihre bezeichnungen in europäischen letters. Das ist falsch: man darf nicht den lehnwörtern zuliebe einer sprache ein inadäquates transkriptionssystem aufzwingen; der einheimische wortschatz muss den ausgangspunkt bilden, die lehnwörter in zweiter reihe kommen, und der indologe es sich gefallen lassen, indische wörter anders geschrieben zu sehen, als er es gewohnt ist. Trotz dieser prinzipiellen einwände ist manches in Schraders system brauchbar und anerkennenswert; in seiner gesamtheit kann ich es nicht anwenden, sondern muss versuchen es so umzugestalten, dass es für das siamesische selbst geeigneter scheint und dass es auch im grossen ganzen auf die verwandten sprachen und deren dem siamesischen ähnlichen schriftsysteme anwendung finden kann. Das siamesische ist so sehr die hauptsprache der Tai-gruppe, dass

Schraders arbeit J. B[urnay] in JSS. XX, 1927, s. 175—178, und Schraders entgegnung ibd. XXI, 1927/8, s. 211—218 ist nicht geeignet, sie zu widerlegen. Die theoretische forderung J. B.s — ein doppeltes system: phonetische schreibung und reine transliteration wie die von Coedès — ist so weit richtig, dass eine wissenschaftlichen ansprüchen genügende umschrift für rein praktische zwecke ungeeignet sein wird, weil sie kenntnis des einheimischen alphabets voraussetzt.

die erste sorge sein muss, ihm eine brauchbare transkription zu geben, und bei der übertragung auf andere sprachen sind einzelne unvermeidliche unzuträglichkeiten in den kauf zu nehmen. Das hier versuchte ist auch nur etwas vorläufiges und ein notbehelf: erst wenn wir einmal die alte und die moderne aussprache des siamesischen und der schwestersprachen genauer kennen werden, wird sich ein wohlbegründetes system aufstellen lassen — denn auch über die moderne aussprache des siamesischen sind wir ja schlecht unterrichtet<sup>1)</sup>.

20. Bei den vokalen folge ich dem system der Siam Society und Schrader darin, dass im allgemeinen die vokallänge — nicht wie sonst meistens die kürze — bezeichnet wird, so weit verschiedene quantitäten einigermassen gleich häufig vorkommen, und schreibe also *a, ā, i, ī, u, ū, o, ō* usw. *o* ist der vokal, für den die einheimische schrift kein zeichen hat, der inhärente vokal; etwas offener als dieser kurze ist das lange *ō*. Ebenso ist *ē* des siamesischen ein offnes *ē* ähnlich dem deutschen *ä*. Der sehr offene, breite *e*- und der entsprechende breite *o*-laut werden von den verschiedenen verfassern sehr verschieden bezeichnet; wie Burnay und Coedès schreibe ich dafür *ā* und *â*. Diese laute sowie *ō* sind weitaus am häufigsten lang<sup>2)</sup>, nur im

<sup>1)</sup> Ich kenne diese sprache nicht aus dem munde von eingeborenen siamesen. Ein däne, der viele jahre in Siam gelebt hat und die sprache angeblich ausserordentlich gut spricht, der ingenieur Viggo Lund, hat mir mehrfach gelegenheit geboten, seine aussprache der siamesischen laute zu prüfen und mir so ein urteil über die in der literatur vorliegenden angaben zu bilden. Einige wichtigere fragen habe ich an zwei jungen leuten, die mit dem siamesischen als zweiter muttersprache herangewachsen sind, nachprüfen können.

<sup>2)</sup> Dass sie, ebenso wie andere lange vokale, unter besonderen bedingungen — vor *ñ, n, m* bei steigendem (so, anscheinend richtig, Wershoven) oder tiefem ton (Schrader) — etwas kürzer gesprochen werden, braucht in der umschrift nicht angegeben zu werden, so wenig wie es in der siamesischen schrift geschieht.

auslaut kommen sie, dann aber mit besonderer bezeichnung im einheimischen alphabet, auch als kürzen vor; sie sind also eo ipso lang und das längenzeichen wird deshalb bei diesen buchstaben nicht angewandt. Ebenso wird das lange *e* nicht als länge bezeichnet; kurzes *e* kommt zwar auch im inlaut ziemlich viel vor, das siamesische alphabet verwendet aber dann — freilich nicht ganz regelmässig — ein besonderes zeichen, den vokalkürzer. Rationell ist daher, das lange *e* ohne längenzeichen zu schreiben, das kurze dagegen mit dem kürzenzeichen, *ě*. — Mit *ü*, *ū* umschreibe ich den vokal, den auch die Siam Society und Schrader so wiedergeben, während die französischen transkriptionen meistens *ū*, *u'* dafür haben (Wershoven *y*, Trittel *u*<sup>1</sup>). Im heutigen siamesisch ist es wohl sicher ein ungerundeter mixed vowel — lang und kurz ziemlich offen —, und *ī* wäre deshalb an sich ein befriedigenderer buchstabe dafür, wo es sich um diese sprache handelt; da über seine ältere aussprache nichts bekannt ist und da nach unserem heutigen wissen derselbe laut in den verwandten sprachen (wo er allgemein deutschem *ū* oder französischem *u* gleichgestellt wird) *ū* zu schreiben ist, empfiehlt es sich nicht, für das siamesische ein neues schriftzeichen einzuführen. Ähnlich liegt die sache bei dem offneren laut *ō* der Siam Society, Schraders, Wershovens, Trittels usw., dem *o'* der französischen transkriptionen, einem sehr offenen laut, der meistens mit dem deutschen *ō*, französischem *eu* oder besser *oeu* (etwa in *soeur*) identifiziert wird. Bradley rubriziert ihn als mixed vowel und Wershoven scheint ihn als ungerundet aufgefasst zu haben, anscheinend mit recht. Aus

<sup>1</sup>) F. J. WERSHOVEN: Lehr- und Lesebuch der Siamesischen Sprache, Wien, Pest, Leipzig, o. j. (auch heute noch wohl das beste und verlässlichste lehrbuch des siamesischen). W. TRITTEL, Einführung in das Siamesische, Berlin und Leipzig 1930.

dem zusammengesetzten schriftzeichen des siamesischen alphabets lässt sich seine natur in älterer zeit nicht ermitteln: die form, die für den inlaut die übliche ist, stammt direkt aus dem Khmer, wo sie heute auch ein *ō* bezeichnet, und die im auslaut gebräuchliche ist eine kombination der buchstaben *e* und *ā*, die den laut höchstens als zwischen diesen beiden vokalen stehend bezeichnen kann. Dass die siamesen ihn zu den diphthongen zählen, bezieht sich wohl nur auf den zusammengesetzten vokalbuchstaben. *ō* ist im inlaut immer, im auslaut meistens lang und wenn er kurz ist, wird die kürze besonders bezeichnet; wie bei *ā* und *â* wird deshalb bei ihm kein längenzeichen angewandt.

21. Die kurzen vokale *ă*, *ĕ*, *ǎ*, *ō*, *ǎ* und *ō* im auslaut werden in der siamesischen schrift als kürzen charakterisiert durch ein schriftzeichen, das dem indischen visarga entstammt. Bei *ă* dient dieser doppelstrich allein als vokalbuchstabe, bei *ĕ*, *ǎ*, *ō* und *ō* folgt er dem buchstaben des entsprechenden langen vokals, während *ǎ* *au* + visarga geschrieben wird. Der visarga ist also direkt kürzungszeichen geworden, er dient aber bei diesen vokalen zugleich als zeichen für den kehlkopfverschluss, mit dem nach Bradley (JAOS 44, 1924, s. 16) alle kurzen vokale im auslaut enden<sup>1)</sup>; deshalb ist *h* keine geeignete transkription für diesen buchstaben, und ich folge deshalb der von Pallegoix an-

<sup>1)</sup> Dass dies im grossen ganzen richtig ist, scheint nach den mit meinem gewährsmann angestellten versuchen unfraglich, es gilt aber nur für einigermassen betonte silben; in den weniger betonten silben mehrsilbiger wörter verschwindet der kehlkopfverschluss gewöhnlich ganz und ist nur bei stark pointierter aussprache hörbar. Z. b. spricht er *kra:bū*, *pra:d'es*, *ma:dūā* normalerweise ohne kehlkopfverschluss. Ebenso verhält es sich mit dem wort *b'ra*; das sich damit als wirkliche vorsilbe erweist: es heisst z. b. *b'ra*: *bād'* ohne, aber *k'un' b'ra*: mit kehlkopfverschluss. In wortverbindungen wie *ti-tiē* »tadeln«, *du-rāi* »grausam«, *tri-trān* »überlegen« bleibt der verschluss deutlich hörbar.

gewandten schreibung mit einem doppelstrich hinter dem (ausser *a*) mit dem kürzenzeichen versehenen vokalbuchstaben, also *-a:*, *-ě:*, *-ǎ:*, *-ō:*, *-ǎ:*, *-ō:*. *a:* kommt in mehrsilbigen wörtern auch im inlaut vor und wird dann ebenso geschrieben, z. b. *pra:káb̃*. Oftmals wechselt die schreibweise mit nichtschreibung des kurzen *a*-vokals, der ganz kurz und reduziert gesprochen wird; man schreibt also z. b. bald *d̃a:lāi*, bald *d̃lāi*. Diesen sehr schwach artikulierten *a*-laut, der nicht geschrieben wird, bezeichne ich durch ein kleines hochgestelltes *a*, also z. b. *d̃<sup>a</sup>lāi* »zerstören«, *d̃<sup>a</sup>hāñ* »soldat«, *s<sup>a</sup>mud̃* »buch«. — Zu den vokalen zählen die siamesen die lautgruppe *am*, für die sie *ā* mit anusvara schreiben; es liegt kein grund vor, dies anders als *am* zu transkribieren (Schrader *ā*), denn die schreibung mit *a + m*, die man selten findet, ist unregelmässig und unorthographisch.

22. Die diphthonge und triphthonge des siamesischen sind zahlreich; bei den meisten ergibt sich die umschrift von selbst aus der einheimischen schreibung, die mit der aussprache übereinstimmt, nur wenige müssen besprochen werden.

Für *ai* gibt es zwei verschiedene buchstaben, deren einer nur in 20 wörtern<sup>1)</sup> regelmässig geschrieben wird. Welche bewandtnis es damit hat, ist von E. HUBER (BEFEO IX, 1909, s. 396) gezeigt worden, indem er darauf hinweist, dass der seltenere dem *aeu* (d. h. *aū* oder *aö*) des Dioi entspricht; Lao hat in diesen wörtern *ö* (wechselnd mit *ai* in den Lao-dialekten in Siam), Shan *aū*, Ahom *aū*, Tai noir *aö*, Nung *öü*. Demnach ist nicht zu bezweifeln, dass es ursprünglich ein diphthong ist, dessen kurzes *a* von

<sup>1)</sup> Verzeichnet bei O. FRANKFURTER, Elements of Siamese Grammar, Bangkok, 1900, s. 10.

(dem im Siam ungerundeten mixed vowel) *ü* gefolgt wird; auch im siamesischen ist der buchstabe daher *aü* zu transkribieren<sup>1)</sup>). Das andere, viel häufiger vorkommende *ai* des siamesischen ist auch in den übrigen sprachen durch *ai* vertreten und folglich mit *ai* zu umschreiben. In der aussprache sind im siamesischen beide zusammengefallen und auch in der schrift ist *aü* teilweise dem *ai* gewichen.

Beispiele:

	Siam	Lao	Shan	Ahom	Tainoir	Nung	Dioi
blatt	<i>baü</i>	<i>bō</i> <sup>˘</sup>	<i>waü</i> <sup>˘</sup> , <i>maü</i> <sup>˘</sup>	<i>baü</i>	<i>baō</i>	<i>bōü</i>	<i>baeu</i> <sup>˘</sup>
unter	<i>taü</i> <sup>˘</sup>	<i>tō</i> <sup>˘</sup>	<i>taü</i> <sup>˘</sup>	<i>taü</i>	<i>taü</i> <sup>˘</sup>	<i>tōü</i> <sup>˘</sup>	[ <i>taü</i> <sup>˘</sup> aus chin.? <sup>2)</sup>
gross	<i>hñau</i> <sup>˘</sup>	<i>hñō</i> <sup>˘</sup>	<i>yaü</i> <sup>˘</sup>	—	<i>ñāō</i>	—	<i>iaeu</i> <sup>˘</sup>
huhn	<i>kai</i> <sup>˘</sup>	<i>kai</i> <sup>˘</sup>	<i>kai</i> <sup>˘</sup>	<i>kai</i>	<i>kai</i> <sup>˘</sup>	<i>kai</i> <sup>˘</sup>	<i>kai</i> <sup>˘</sup>
gehen	<i>pai</i>	<i>pai</i> <sup>˘</sup>	<i>pai</i> <sup>˘</sup>	<i>pai</i>	<i>pai</i>	<i>pai</i>	<i>pai</i> <sup>˘</sup>
holz	<i>mai</i> <sup>˘</sup>	<i>mai</i> <sup>˘</sup>	<i>mai</i> <sup>˘</sup>	<i>mai</i>	<i>mai</i> <sup>˘</sup>	<i>mai</i> <sup>˘</sup>	<i>mai</i> <sup>˘</sup>

Dass der diphthong *öi* auf älteres *ei* zurückzuführen sei, ist eine recht plausibel aussehende vermutung von J. Burnay (Journ. Siam. Soc. XXIV, 1930, s. 80); die nicht zahlreichen wörter, in denen er vorkommt, scheinen meistens auf Siam und Lao beschränkt; ich finde nur Siam *k'öi*<sup>˘</sup>, Lao *k'üöi*<sup>˘</sup>, Nung *khüöi*, Dioi *keü*<sup>˘</sup> (= *köü*<sup>˘</sup>), *koü*<sup>˘</sup> »schwiegersonn, schwager«. Das beispiel spricht eher gegen als für die annahme Burnay's, und so empfiehlt es sich, die der heutigen aussprache entsprechende schreibung *öi* beizubehalten.

23. Im inlaut, vor konsonanten, kommen nur drei fallende diphthonge vor: *ie*, *uo* und *üö*; in allen dreien ist

<sup>1)</sup> Schrader erklärt ohne begründung das gewöhnlichere *ai* für älteres *āi*, das nur in 20 wörtern vorkommende für altes *āi*, eine aus der luft gegriffene vermutung. Auch das siamesische hat doch einen anderen, sehr gewöhnlichen diphthong *āi*.



das zweite element ein ziemlich offner, kurzer vokal mit wenig deutlicher artikulation, vor *i* noch etwas offner als vor anderen konsonanten (aber kein *a*, wie meistens transkribiert wird); die verschiedenen transkriptionen gehen deshalb weit auseinander. In der aussprache meiner gewähsmänner ist das zweite element sicher schwächer artikuliertes, aber doch deutlich erkennbares *e*, *o*, *ö* (offner als die entsprechenden selbständigen vokale *e*, *o* und *ö*), und ich umschreibe daher die drei diphthonge *ie*, *uo*, *üö*, was auch zu den entsprechenden diphthongen der schwestersprachen stimmt. Über ihre ältere aussprache gibt die älteste schrift keinen sicheren aufschluss: für *ie* und *uo* wird in den alten inschriften (ebenso wie im Lao-alphabet und dem der Tai noir, bei *uo* auch im heutigen siamesischen) nur der gleitlaut *y*, bezw. *w* geschrieben, also z. b. *ryk* für *riek* »nennen«, *swn* für *suon* »garten«; die neuere schreibung für *ie* weist deutlich auf *e* als zweites element des diphthongs hin. Die alte schreibweise für *üö* scheint eher die verbindung *ü + ö* anzudeuten als *ü'e*, worin *'*, der vokalträger, den gleitlaut angeben würde: der vokalträger gibt im heutigen siamesisch und vermutlich auch im älteren den kehlkopfverschluss (festen einsatz) an, und dieser wäre zur bezeichnung des gleitlautes im diphthong schwerlich geeignet.

Wo der auf diese diphthonge folgende konsonant *y* oder *w* (d. h. *i*, *u*) ist, bereiten sie einige schwierigkeiten. Für *uei* (*uo + i*), im einheimischen alphabet geschrieben *wy* und wahrscheinlich hervorgegangen aus älterem *uoi*, und *üöi* (so auch Trittel) oder *üei*, wie die meisten umschreiben, wird meistens *ue* und *üe* als die heutige aussprache angegeben. Ganz regelmässig wird angegeben, dass *ie + u* heute *io* (*iö*) gesprochen wird. In der aussprache meiner gewähsmänner sind *uei* und *üöi* deutliche triphthonge und auch

*iou* ist ein triphthong, dessen letztes element, *u*, freilich weniger deutlich ist. Ich umschreibe sie deshalb unbedenklich *uei*, *üöi* und *iou*, was ja auch ihrem mutmasslichen ursprung ziemlich genau entspricht. — Endlich kommen die genannten drei diphthonge in etwas veränderter form im auslaut vor; umschrieben werden sie dann regelmässig *ia*, *ua*, *üa*, nur Trittel gibt an:  $\bar{i}\bar{e}$ ,  $\bar{u}\bar{e}$  und  $\bar{ü}\bar{o}$  (Bradley hingegen, auf den Trittel sich sonst zu stützen pflegt, bezeichnet sie als *i*, *u*, *ü* [*u*] + *a*); wie ich die laute gehört habe, klingt das zweite element in allen dreien gleich, wie kurzes, dumpfes *a*, und ich transkribiere sie deshalb *ia*, *ua*, *üa*.

24. Von den konsonanten sind besonders die verschlusslaute schwierig, für die das alphabet mehr als doppelt so viel buchstaben als die gesprochene sprache laute hat und die schon vielfach behandelt worden sind. Vielleicht kann man hier doch zu einem befriedigenderen resultat gelangen als die bisherigen transkriptionen.

Den ausgangspunkt bieten die reinen tenues, die übereinstimmend mit der üblichen transkription der indologen *k*, *c*, *ṭ*, *t* und *p* geschrieben werden. Cerebrale (supradentale) gibt es in dem einheimischen teil des wortschatzes nicht und normalerweise werden ihre buchstaben auch nur in indischen lehnwörtern angewandt, wo sie in der aussprache mit den dentalen zusammengefallen sind. Schon in den ältesten siamesischen inschriften wechseln sie mehrfach mit den dentalen und deshalb ist anzunehmen, dass die siamesen sie von jeher als solche gesprochen haben.

Im siamesischen alphabet haben die palatale nur dieselben vier verschlusslautklassen nach der artikulationsart wie im indischen: unaspirierte tenues, tenues aspiratae, unaspirierte mediae und mediae aspiratae; bei den supradentalen, dentalen und labialen gibt es deren fünf, bei den

gutturalen gar sechs; bei diesen letzten ist es freilich nicht sicher, dass die zwei nur in einheimischen wörtern geschrieben in alter zeit verschlusslaute waren, so wie sie es heute sind (s. unten § 31). In der heutigen aussprache werden bekanntlich die den indischen *tenues aspiratae*, *mediae* und *mediae aspiratae* entsprechenden buchstaben sowie die zwei überschüssigen bei den gutturalen alle gleich ausgesprochen, und zwar als stimmlose aspiraten; nur haben wörter, die mit ursprünglich stimmlosen beginnen, andere töne als diejenigen, die mit ursprünglich stimmhaften anlauten. Wie all diese verschlusslaute zu der zeit, als das Tai-alphabet entstand, gesprochen wurden, darüber wissen wir nichts genaueres, es ist aber nicht zu bezweifeln, dass die *tenues aspiratae* und die *mediae* der schrift damals noch nicht in der aussprache zusammengefallen waren. Die buchstaben der *mediae aspiratae* werden regelmässig nur in indischen wörtern geschrieben, in einheimischen nur ausnahmsweise und ohne etymologische berechtigung; es ist theoretisch durchaus möglich, dass die siamesen sie von jeher in der aussprache mit den reinen medien zusammenfallen liessen ebenso wie anscheinend die supradentale mit den dentalen, und diese möglichkeit ist nicht unwichtig (unten § 29).

25. Die supradentale, dentale und labiale haben in der schrift fünf artikulationsart-kategorien gegenüber den vier indischen: die fünfte, nicht-indische, entsteht dadurch, dass den indischen unaspirierten *tenues* in laut und schrift je zwei entsprechen, und zwar sowohl in einheimischen als in indischen wörtern: von diesen zweien ist der eine heute stimmlos, der andere stimmhaft. Von allen fragen der siamesischen lautgeschichte ist dies die schwierigste: wäre diese fünfte kategorie nicht, so würde alles aufs schönste

mit dem indischen laut- und schriftsystem stimmen und man könnte ohne weiteres annehmen, dass die siamesischen verschlusslaute zur zeit der neugestaltung des alphabets jeweils mit den indischen lauten gleichartig waren, mit denen sie den buchstaben gemeinsam haben; dies ist denn auch seit langem die landläufige meinung, sie lässt sich aber wegen der fünften kategorie sehr schwer festhalten. Dass es sich hier nicht um eine im siamesischen erfolgte spaltung der tenues handelt, wie man früher annahm, sondern um einen uralten unterschied, der in allen Tai-sprachen vorliegt, ist nämlich von H. MASPERO (BEFEO XI, 1911, s. 153 ff.) unwiderleglich gezeigt worden. Maspero nimmt an, dass die heute stimmhaften laute dieser art eigentlich stimmlose lenes sind, und stützt diese deutung darauf, dass diese anlaute hinsichtlich der töne der hohen (stimmlosen) klasse angehören. Die annahme ist naheliegend und wird wohl in gewissem sinne richtig sein — sie scheinen auch im chinesischen regelmässig dieselben entsprechungen zu haben wie ihre stimmlosen gegenstücke; aber der übergang in stimmhafte muss, wie mir scheint, uralt, nicht einzelsprachlich sein. Im Siam sind sie unfraglich stimmhaft<sup>1)</sup>, in der aussprache meiner gewährsmänner sind die schwingungen der stimmbänder sogar überaus kräftig; im Lao, Nung und Dioi werden sie ohne weiteres französischem *d* und *b* gleichgestellt; im Shan ist *d* zu *l* geworden und *b* je nach dem dialekt zu *w* oder *m*; im Tai noir ist *d* ebenfalls mit *l* zusammengefallen und *b* mit *w*; und in Ahom endlich sind *b* und *w* in *b* zusammengefallen, während *d* teils erhalten, teils zu *l* geworden ist. Überall scheinen sie also als stimmhafte laute aufzutreten, und so

<sup>1)</sup> Das bezeugt u. a. der offenbar phonetisch geschulte C. B. BRADLEY, Trans. & Proc. Am. Phil. Ass. 38, 1907, s. 25.

kommt man schwer um den schluss herum, dass sie schon in der gemeinsamen ursprache der Tai-gruppe stimmhafte laute, *d* und *b* (*q* kommt ja für das Tai nicht in betracht) waren und es nicht erst in den einzelsprachen geworden sind. Man kann dagegen einwenden, dass die ehemals stimmhaften spiranten (sibilanten und *v*) und die übrigen stimmhaften verschlusslaute überall stimmlos geworden sind, und dass dieser wandel wenigstens z. t. in den einzelsprachen erfolgt sein muss; der übergang von stimmhaften in stimmlose, der im chinesischen ganz ebenso wiederkehrt, ist aber eine allgemeine tendenz in den Tai-sprachen: umso schwieriger ist es, in dieser einen kategorie die entgegengesetzte entwicklung in allen sprachen unabhängig von einander anzunehmen.

26. Waren diese laute, *d* und *b*, zu der zeit, als das Tai-alphabet entstand, stimmhaft, ebenso wie sie es heute sind, so ist es natürlich, sie in der transkription mit *ḍ*, *d* und *b* zu bezeichnen, während *ṭ*, *t*, *p* diejenigen entsprechungen der reinen tenues vertreten, die heute noch stimmlos sind. Die schreibung *ḍ*, *d*, *b* muss natürlich auch in indischen lehnwörtern durchgeführt werden ohne rücksicht darauf, dass sie das indische transkriptionssystem durchbricht; so schreibe ich denn z. b. *ḍikā* »rede«, *bidā* »vater«, *but(r)* »sohn«, *adīta* »vergangenheit«. Die verteilung der stimmhaften und stimmlosen als vertreter der indischen reinen tenues (hier bei den lehnwörtern kann sehr wohl von einer spaltung die rede sein) ist nicht ganz klar und regelmässig, auch nicht ganz konsequent, indem man dasselbe wort bald mit *d* bald mit *t* usw. geschrieben finden kann, wie etwa *adīta* und *atīta* nebeneinander; ein guter teil der unregelmässigkeiten stammt offenbar daher, dass es sich um mehr oder weniger gelehrte wörter handelt,

also um angleichung an die moderne, d. h. die indische aussprache des pali. Am häufigsten sind sonst die indischen tenues durch *ḍ*, *d*, *b* vertreten, wie etwa in den schon genannten und in *dābos* < *tāpasa*, *dusit* < *tuṣita*, *ḷādok* < *jātaka*, *bōrāṇ* < *pōrāṇa*, *bāt(r)* < *pātra*<sup>1)</sup>, *boroma* < *parama*, *senābodī* < *sēnāpati*, *boribū(r)ṇ* < *paripūrṇa*, *ubat* < *utpatti*, *s'akdī* < *s'aktī*, *s<sup>a</sup>wasdī* (gespr. *s<sup>a</sup>waldī*) < *svastī* usw. Ausnahmslos aber sind sie durch *ṭ*, *t*, *p* vertreten, wenn auf den verschlusslaut ein konsonant folgte, und zwar auch — was sehr wichtig ist — wenn dieser konsonant im pali schon geschwunden ist. So hat das siamesische *pra:-* oder *pa:-* für skt. *pra-*, *prati-* oder *paṭi-* für *prati-* (aber *bori-* für *pari-*), *paṭhama* für *prathama*, *tri*, *trīṇi* für »drei«, *traipīḍok* für *traipīṭaka*, *satburuṣ* für *satpuruṣa*, *satrī* »frau«, *dontrī* für *tantrī*, *piya:* für *priya*, *pīli* für *pṛīli* usw. Wo kein konsonant dahinter gestanden hat, wird man *ṭ*, *t*, *p* hauptsächlich dann finden, wenn sie an weniger betonter stelle vor kurzem vokal stehen, deshalb z. b. *t*, *ṭ* in *prati-*, *paṭi-* (*paṭibat* < *pratipatti*, *paṭiṣoṇṭhān* < *paṭiṣaṇṭhāra*) und *p* in *upa-* (*upamā*, *upabat(i)*), dagegen vor langem vokal *ubāsok* < *upāsaka*, *ubāy* < *upāya*); ferner *tathāḡot* < *tathāgata* und viele andere.

Der umstand, dass *ṭ*, *t*, *p* regelmässig da auftreten, wo im pali ein konsonant (meistens *r*) dahinter geschwunden ist, der verschlusslaut also schon im pali selbst vor einem vokal zu stehen gekommen ist, während sonst in gleicher stellung vor vokal (wo also kein konsonant dahinter gestanden hat) meistens die stimmhaften formen *ḍ*, *d*, *b* eintreten, dieser umstand gibt den fast unvermeidlichen schluss an die hand, dass der unterschied zwischen stimmlos und

<sup>1)</sup> Chin. 鉢 *puāt*, heute *po*<sup>1</sup>, das Karlgren, An. Dict. 707 anführt, ist auch indisches lehnwort.

stimmhaft, der verschiedenen gelehrten so viel kopfzerbrechen bereitet hat, gar nicht erst im siamesischen angekommen ist, sondern einen unterschied in der aussprache des pali selbst in der form, in der die siamesen diese sprache kennen lernten (sicher durch vermittlung der Khmer), widerspiegelt. Es braucht sich dort natürlich nicht grade um einen unterschied zwischen stimmlosen und stimmhaften zu handeln, sondern bloss um verschiedene laute, die die siamesen mit ihren *tenuis* und *mediae* identifizierten. Nur auf eine weise kann man, so viel ich sehe, diesem schluss ausweichen, nämlich durch die annahme, dass die kenntnis von der etymologie der paliwörter, also die kenntnis der entsprechenden formen des sanskrit, die siamesen bewogen hätte, *ṭ*, *t*, *p* da zu setzen, wo im pali ein konsonant geschwunden ist; man hätte also z. b. *pīti* und nicht *bīti* gesprochen und geschrieben, weil man wusste, dass das wort im sanskrit *prīti* heisst. Aber diese erklärung ist denn doch zu künstlich, und es wäre dabei kaum möglich, dass die unterscheidung so regelmässig durchgeführt wäre, wie sie es ist.

27. So weit scheint sich also ein einigermaßen klares resultat zu ergeben: dass in den lehnwörtern aus dem indischen die spaltung der drei *tenuis* in verschiedene laute — heute stimmlose und stimmhafte — nicht im siamesischen erfolgt, sondern dass sie auf die den siamesen übermittelte aussprache des sanskrit und pali zurückzuführen ist; sie ist gar kein problem der siamesischen lautgeschichte. Man stösst aber hier auf einen umstand, der die frage etwas kompliziert: ein ganz ähnlicher wechsel von *tenuis* und *media* findet bei gewissen formen der wortbildung mit infixen statt, wenn der anlautende verschlusslaut im stammwort vor konsonant, in der infix-ableitung vor vokal steht

oder umgekehrt. Den einen typus, mit dem infix *-am-*, finde ich im siamesischen durch folgende beispiele vertreten:

*tras̃* »sprechen, sagen« : *damras̃* »befehlen«;

*trĩ* »wägen, untersuchen« : *damrĩ* oder *damrih̃* »überlegen, denken«;

*troñ* »grade, direkt« : *damroñ* »grade machen, richten«;

*prāb̃* »unterdrücken, strafen« : *bamrāb̃* »unterdrücken, über-treffen«;

*prās̃ cāk̃* »entfernt von, ohne, ausser« : *bamrās̃* »lassen, verwerfen«;

*pruñ* »bereiten, anpassen, ordnen« : *bamruñ* »sorge tragen für, bewahren, schützen«;

*prö* »sorge tragen für, lieben« : *bamrö* »bewahren, unterhalten«.

Diese art der ableitung mit infix *-am-* ist aus dem Khmer entlehnt und alle sieben wörter samt ihrer infix-formen sind lehnwörter aus dieser sprache. Die heutige aussprache des Khmer kennt nur stimmlose verschlusslaute, es scheint aber in älteren sprachperioden auch stimmhafte gehabt zu haben (und die Khmer-wörter im siamesischen sprechen entschieden dafür, dass dies der fall war); auf jeden fall haben aber im älteren Khmer die stammwörter ohne infix und die ableitungen mit infix in den genannten wörtern und in zahlreichen anderen verschiedene anlaute gehabt, denn es werden zwei verschiedene buchstaben — heute beide *p*, bzw. *t* gesprochen — dafür angewandt.<sup>1)</sup> Die er-scheinung geht also unfraglich auf das Khmer zurück, in welchem demnach eine lautliche tendenz zu konstatieren ist, die mit der in der behandlung der indischen occlusiv-anlaute erscheinenden ganz gleichartig ist. Auch in den

<sup>1)</sup> G. MASPERO, Grammaire de la langue Khmère, Paris 1915, s. 178.



Tai-sprachen kann man aber dieselbe tendenz feststellen — unzweifelhaft ist sie hier ganz unabhängig vom Khmer vorhanden; sie zeigt sich in einigen, nicht sehr zahlreichen, beispielen eines anderen typus der infigierung:

Siam *bāk*~ »wenden, abwenden«: *plāk*~, Shan *pāk*~ »verändern, verschieden«; chin. 駁 *pāk* »bunt, uneins, widersprechen« (754);

Siam, Lao *bāb*~ »form, typus, beispiel«, Siam *biēb*~ »wohlgeordnet, gute sitte«: *priēb*~, Lao *piēp*~ »ähnlich, vergleich, anspielung«, verwandt mit chin. 法 *pūap* »regel, muster, nachahmen« (491);

Siam *büön* »wenden, drehen«, Lao *büön'*, Shan *wün*; Dioi *beueun*<sup>4</sup> (*büön'*) »verdrehen«: Siam *plüön*~ »ändern, wechseln«, Dioi *peueñ*<sup>2</sup> (*püön*~) »transportieren, entfernen«; chin. 反, 返 *pūan* »kehren, um-, zurückkehren, erwiedern« (19).

Andere beispiele s. unten § 96 nr. 58. 65. Solche fälle wie Shan *pāk*~ und Dioi *peueñ*~, die auf formen mit *pl-* zurückgehen müssen, zeigen, dass der wechsel von stimmhaften vor vokal: stimmlosen vor konsonant im Tai sehr alt sein muss.

Trotzdem kann man, soviel ich sehen kann, die unterschiedliche behandlung der anlaute in indischen wörtern weder auf das siamesische noch auf das Khmer zurückführen, sondern es muss schon im pali in der form, wie es nach Kambodja gelangte, ein gewisser unterschied vorhanden gewesen sein, je nachdem der verschlusslaut ursprünglich vor konsonant oder vor vokal stand; andererseits ist dies aber ein unterschied gewesen, der den lautgewohnheiten des siamesischen (wie auch des Khmer) entsprach

und den deshalb die indischen lehnwörter in dieser sprache deutlich widerspiegeln.

28. Die siamesischen laute, die mit den buchstaben der indischen *tenuis aspiratae* und *mediae aspiratae* geschrieben werden, bereiten der transkription keine schwierigkeiten. *Tenuis aspiratae* gibt es in den Tai-sprachen von alters her, ebenso wie es sie im chinesischen gibt, und das Tai-alphabet schreibt sie in weitaus den meisten fällen mit denselben buchstaben wie die *tenuis aspiratae* der indischen lehnwörter. In einheimischen wörtern transkribiere ich sie, wie es im chinesischen und in den meisten neueren umschriften des siamesischen üblich ist, mit  $k^c$ ,  $c^c$ ,  $t^c$ ,  $p^c$ , in lehnwörtern aus dem sanskrit und pali dagegen mit *kh*, *ch*, *ḥh*, *th*, *ph*: diese konzession an die übliche transkription der indologen ist völlig unmissverständlich und deshalb unschädlich. Die den indischen *mediae aspiratae* entsprechenden siamesischen buchstaben, die so zu sagen ausschliesslich in indischen wörtern angewandt werden, werden dementsprechend *gh*, *jh*, *ḍh*, *dh*, *bh* umschrieben, eine transkription die nicht nur unschädlich, sondern direkt vorteilhaft ist. Wo diese buchstaben ausnahmsweise in echten Tai-wörtern vorkommen — gewöhnlich abwechselnd mit der normalen und etymologisch richtigen schreibweise —, ist natürlich ebenso zu transkribieren wie in indischen wörtern, also z. b. *ghā* »töten«, *ghien* »prügeln, steupen«, *ḍhau* »alt«, *bhob* »begegnen«. In der aussprache sind auch diese laute, wie oben erwähnt, stimmlose aspiraten geworden.

29. Es bleibt nun die schwierige frage derjenigen laute, die mit den buchstaben der indischen unaspirierten medien (*g*, *j*, *ḍ*, *d*, *b*) geschrieben werden. Im heutigen siamesisch und Lao sind sie stimmlose aspiraten geworden, also mit  $k^c$ ,  $c^c$ ,  $t^c$ ,  $p^c$  zusammengefallen. Über ihre aussprache zur

zeit der entstehung des Tai-alphabets wissen wir nichts sicheres, sie müssen aber sowohl von den reinen tenues als von den tenues aspiratae verschieden gewesen sein; ebenso wenig ist bekannt, wann der übergang in tenues aspiratae stattfand<sup>1)</sup>. Da sie aber mit den buchstaben der indischen unaspirierten mediae geschrieben werden und da diese indischen laute in den lehnwörtern denselben wandel in unaspirierte stimmlose durchgemacht haben, so ist es üblich geworden, sie *g, j, d, d, b* zu transkribieren. Da in meiner umschrift *d, d* und *b* zur bezeichnung anderer laute, die anscheinend unaspirierte medien gewesen sein müssen, in anspruch genommen sind, kann ich diesem vorgang natürlich nicht folgen, sondern habe andere bezeichnungen für die ganze reihe zu wählen. Aus verschiedenen gründen empfiehlt es sich *g̃, j̃, d̃, d̃, b̃* dafür anzuwenden: sind die laute ehemals reine medien gewesen, so muss der übergang in tenues aspiratae sicher aspirierte medien als durchgangsstufe voraussetzen<sup>2)</sup>, ein stadium das sich freilich bisher nicht zeitlich fixieren lässt; jedenfalls kann also diese bezeichnungsweise schlimmsten falles einen anachronismus enthalten. Zweitens kommt man der heutigen aussprache hiermit näher als mit *g, d* usw., und drittens kann man darauf hinweisen, dass diesen lauten fast durchweg diejenigen im chinesischen entsprechen, die Karlgren als *g̃, d̃, d̃, b̃* usw. rekonstruiert hat. Dieselben bezeichnungen sind, was mir kein wesentlicher nachteil zu sein scheint, natürlich auch in indischen wörtern anzuwenden, also z. b. *g̃uṅ < guṇa, g̃āthā, j̃on < jana, j̃ādok < jātaka, d̃ēb̃ < dēva, d̃ān < dāna, b̃ol < bala, b̃iṅ < viṅa* usw.

<sup>1)</sup> Über diese fragen s. die scharfsinnige untersuchung von J. BURNAY und G. COEDÈS, JSS. 21, 1927-8, s. 103 ff.

<sup>2)</sup> Vgl. hierzu KARLGREN, Phonologie, s. 358 ff.

Dass diese weise zu transkribieren einen anachronismus enthält, ist aber auch nicht einmal sicher: es ist nicht von vorn herein ausgeschlossen, dass die unaspirierten und die aspirierten medien des sanskrit und pali in der aussprache der siamesen von jeher zusammengefallen sind; dass in lehnwörtern auch die buchstaben der mediae aspiratae angewandt werden, beweist nichts dagegen, denn es kann eine rein orthographische praxis sein, ebenso wie die schreibung der cerebrale es anscheinend immer gewesen ist. Nur wäre dann anzunehmen, dass die siamesen die indischen reinen medien, so wie sie sie kennen lernten, als ihren mediae aspiratae näherstehend empfunden hätten als ihrem *d* und *b* — was z. b. auf verschiedenem stärkegrad der stimmhaftigkeit beruht haben könnte. Zur stütze einer solchen annahme kann man darauf hinweisen, dass im Lao-alphabet die mediae aspiratae indischer wörter mit den buchstaben der indischen reinen medien wiedergegeben werden; nach den durchaus überzeugenden darlegungen von Burnay und Coedès, JSS. 21 (1927-8), s. 87 ff., enthält die Lao-schrift aber gerade den bestand an buchstaben, über den das älteste siamesische alphabet verfügte und der durch die schriftreform von 1283 durch neue buchstaben eben zur orthographischen schreibung der indischen wörter erweitert wurde. Die annahme, dass auch die siamesen ursprünglich indische mediae und mediae aspiratae in schrift und aussprache zusammenwarfen, hat deshalb zumindest eine nicht ganz geringe wahrscheinlichkeit für sich.

30. Fragt man weiter, ob diese reihe von verschlusslauten etwa schon in der gemeinsamen muttersprache der heutigen Tai-dialekte stimmhafte aspiraten gewesen sein können, so lässt sich das heute kaum entscheiden; nur die sprachvergleichung kann die antwort geben, und bisher

sind die lautverhältnisse der Tai-sprachen dazu viel zu wenig untersucht. MASPERO (BEFEO XI, 1911, s. 157) und BURNAY und COEDÈS (JSS. 21, 1927-8, s. 106) stellen für diese reihe folgende entsprechungen auf: Siam und Lao stimmlose aspiraten ( $k^h$ ,  $t^h$  usw.), Shan, Tai noir, Tai blanc, Tho und Dioi stimmlose unaspirierte ( $k$ ,  $t$  usw.). Hinzuzufügen ist, dass im Ahom (dessen bekannter wortschatz aber viel zu klein ist um ein sicheres urteil zuzulassen) der guttural als  $k^h$  auftritt (als ausnahmen finde ich nur *kun*, *kūn* »mensch« und *kān* »in abhängigkeit bringen«, Siam *gʳān*), die übrigen aber als unaspirierte  $c$ ,  $t$ ,  $p$  (doch *pʳiñ* »zahlreich«, Siam *bʳiñ* *bʳām* »alle zusammen«). Im Tai noir muss der zusammenfall mit den reinen tenues einigermassen jung sein, da die schrift die ursprünglich stimmhaften und die ursprünglich stimmlosen ganz der etymologie entsprechend unterscheidet. Bei den gutturalen gibt es eine beträchtliche anzahl von abweichungen von dem schema, für diese stellen Burnay und Coedès aber eine erklärung auf, die gleich unten zur sprache kommen wird, die aber freilich, wie hier schon vorwegzunehmen ist, nicht auf alle fälle zutrifft; die gutturale bleiben deshalb vorläufig am besten beiseite bei der beurteilung der frage. Das aufgestellte schema spricht nun eher für reine mediae als für mediae aspiratae als das ursprünglichere: der übergang von  $g$ ,  $d$  usw. in  $k$ ,  $t$  usw. ist unmittelbar verständlicher als der von  $g^h$ ,  $d^h$  usw.; von den letzteren wäre eher ein zusammenfall mit  $k^h$ ,  $t^h$  usw. zu erwarten als mit den unaspirierten. Die angeführten lautentsprechungen gelten aber nicht durchaus, obwohl sie unstreitbar weitaus die häufigsten sind; nicht nur bei den gutturalen, sondern auch bei palatalen, dentalen und labialen findet man im Shan teilweise auch aspiraten. Ausserdem beweist Dioi in dieser frage gar nichts,

weil auch  $c'$ ,  $t'$  und  $p'$  (dies nur teilweise) mit den un-aspirierten tenues  $c$ ,  $t$ ,  $p$  zusammengefallen sind; und so kommen für den unbedingten zusammenfall mit den reinen tenues nur die drei eng verwandten Tongkin-dialekte Tai noir, Tai blanc und Tho in betracht (für die beiden letzteren fehlt mir das material zur feststellung, ob der übergang in tenues ganz regelmässig ist). Unter diesen umständen scheint die möglichkeit nicht ausgeschlossen, dass wir es wirklich mit ursprünglichen mediae aspiratae (wie im chinesischen) zu tun haben, die frage wäre aber noch genauer zu untersuchen.

Aus dem Shan kann ich folgende beispiele für aspiraten anführen:

Siam, Lao  $j'um$  »sammeln«: Shan  $s'um$  | Siam  $j'āñ'$ , Lao  $j'āñ$ . »handwerker«: Shan  $s'āñ'$  | Siam  $j'āñ'$ , Lao  $jāñ$ . »elephant«: Shan  $s'āñ'$  | Siam  $j'am$  »hineinstecken«: Shan  $s'am$  | Siam  $j'ū'$ , Lao  $j'ū$ . »ehebruch«: Shan  $s'ū'$  | Siam, Lao  $j'ōi$  »sich freuen«: Shan  $s'ō$  | Siam  $d'ub$  »hämmern, zerschlagen«: Shan  $t'up'$  | Siam  $d'an'$ , Lao  $d'ān$ . »stück«: Shan  $t'ān'$  | Siam  $d'uk$ , Lao  $d'uk$ . »alle, jeder«: Shan  $t'uk'$  »in mengen hin und hergehen« | Siam  $b'rāk'$ , Lao  $b'āk$ . »getrennt«: Shan  $p'āk'$  | Siam  $b'rām'$ , Lao  $b'ām$ . »zusammen«: Shan  $p'ām'$  | Lao  $b'ōn$  »erdhaufe«: Shan  $p'an$  | Siam  $b'rā$ , Lao  $b'ā$  »seidenstoff«: Shan  $p'ā$  | Siam, Lao  $b'ai$  »pagaien, ruder«: Shan  $p'ai$  | Siam  $b'ō'$  »irre reden, wahn«: Shan  $p'ō'$  »zauberer, hexe«. Ausserdem gibt es im Shan etliche wörter, die mit tenues aspiratae anlauten, die aber die töne der stimmhaften anlaute haben, und für die ich keine entsprechungen im Siam und Lao nachweisen kann (wie z. b.  $t'āt'$  »gipfel«;  $t'āk'$  »stützen«;  $t'up$  »bündel, einschlagen«, vgl. Siam  $d'ob$  »falten, rollen«;  $t'ūñ'$  »stumpf«); auch diese scheinen ebenso zu beurteilen zu sein.

31. Wie oben (§ 24) schon erwähnt wurde, hat das siamesische alphabet zwei buchstaben für gutturale verschlusslaute, die in den indischen schriften keine entsprechung haben; beide sind in der aussprache heute mit den *tenuis aspiratae* zusammengefallen, im 13. jh. müssen es aber von ihnen verschiedene laute gewesen sein, zu deren bezeichnung die buchstaben geschaffen wurden. Von diesen lauten gehörte der eine zu der hohen klasse (stimmlose anlaute), der andere zu der tiefen klasse (stimmhafte anlaute). Die schriftzeichen verdanken offenbar der schriftreform des Rām Khamhāng ihr dasein — im Lao-alphabet und dem der Tai noir gibt es sie nicht, sie werden durch *ḳ* und *g̣* ersetzt —, und zwar für siamesische, nicht für indische laute; heutigen tages werden sie nur noch in wenig wörtern gebraucht, wechselnd mit *ḳ* und *g̣*, in den alten inschriften dagegen öfter, besonders der hohe (stimmlose) in einer grösseren anzahl von wörtern; die buchstaben sind auch durch leichte modifikation derjenigen für *ḳ* und *g̣* gebildet. Über diese laute haben J. Burnay und G. Coedès, JSS. XXI (1927-8), s. 119 ff. gehandelt; sie kommen zu dem schluss, dass es gutturale spiranten waren, die also  $\chi$  und  $\gamma$  zu transkribieren wären. Der hohe ( $\chi$ ) scheint in allen sprachen mit *ḳ* zusammengefallen zu sein, für den tiefen werden folgende entsprechungen aufgestellt: Siam  $\gamma$  (heute *g̣*, gesprochen *ḳ*), Lao *g̣* (gespr. *ḳ*)<sup>1)</sup>, Shan *ḳ*, Tai noir *k*

<sup>1)</sup> Auf diesen laut wollen, wie es scheint, Burnay und Coedès Lao *k* in wörtern mit tōnen der stimmhaften anlauten zurückführen, wie sie mehrfach bei Guignard vorkommen. Das ist deshalb nicht angängig, weil es entsprechendes auch bei den übrigen *tenuis* gibt. Zu erklären sind diese fälle anscheinend verschieden: einige solche wörter sind aus dem annamitischen entlehnt, andere sind einheimische wörter mit ursprünglich stimmlosem anlaut, in denen der tonwechsel bisher unklar ist (z. b. *cau*<sup>o</sup> »herr«: Siam *cau*<sup>o</sup>; *būn*<sup>o</sup> »spinne«: S. *būn*<sup>o</sup>; *buon*<sup>o</sup> »schlinge, knoten«: S. *buon*<sup>o</sup>; *doñ*<sup>o</sup> »wald«: S. *doñ*; *pon*<sup>o</sup> »plündern«: S. *plon*<sup>o</sup>); meistens ist

(geschrieben  $g^{\circ}$ ), Tai blanc  $k^{\circ}$ , Tho  $k^{\circ}$  oder  $k$ , Nung  $k^{\circ}$ ,  $k$ ,  $h$ , Dioi  $h$ ; das lautschema ist etwas verschieden von dem für  $g^{\circ}$  aufgestellten. Im ganzen scheint diese aufstellung richtig zu sein, aber durchaus stimmt sie nicht: es sollte dies die fälle erklären, wo einem  $g^{\circ}$  des Siam und Lao ein  $k^{\circ}$  im Shan,  $h$  im Dioi entspricht; Dioi  $h$  kommt aber auch vor, wo Shan das regelmässige  $k \infty$  Siam und Lao  $g^{\circ}$  hat. Ich kann vorläufig folgende belege anführen:

	Siam	Lao	Shan	Tai noir	Dioi
mensch	$g^{\circ}on$	$g^{\circ}on$	$kon$	$g^{\circ}on^{\circ}$	$houn^{\circ}$ ( $hun^{\circ}$ )
kinn, kiefer	$g^{\circ}āñ$	$g^{\circ}āñ$	$kāñ$	—	$hang^{\circ}$
tragstange	$g^{\circ}ān$	$g^{\circ}ān$	$kān$	—	$han^{\circ}$
rauch	$g^{\circ}uan$	$g^{\circ}uan$	$\left\{ \begin{array}{l} kṷān \\ kān \end{array} \right.$	$g^{\circ}uan^{\circ}$	$hon^{\circ}$
denken	$g^{\circ}it$	$g^{\circ}üt^{\circ}$	$küt$	—	$hit^{\circ}$

Das letzte beispiel ist vielleicht nicht ganz unfraglich: das wort bedeutet im Lao »denken, zweifeln«, im Shan »erschrecken«, im Dioi »bereuen«; es kommt auch im Khmer vor und scheint hier als einheimisch zu gelten, muss aber aus dem Tai entlehnt sein, wenn die vier Tai-wörter identisch sind, was mir schwer abzuweisen scheint. Die genannten beispiele scheinen zu zeigen, dass die sache komplizierter ist, als Burnay und Coedès annehmen, und dass

die tenuis aber aus einer ursprünglichen media ( $g^{\circ}$ ,  $j^{\circ}$ ,  $d^{\circ}$ ,  $b^{\circ}$ ) entstanden und formen mit normaler entwicklung daneben vorhanden (z. b.  $cañ_{\circ} = j^{\circ}añ_{\circ}$  »sperre im fluss zum fischfang«;  $pāñ^{\circ} = b^{\circ}āñ^{\circ}$  »sich blähen«, S.  $b^{\circ}āñ$ ;  $pun_{\circ} = b^{\circ}on_{\circ}$  »ausspeien«, S.  $b^{\circ}on$ ;  $tab^{\circ}$  »niederfallen auf, erdrücken«: S.  $d^{\circ}ap$ ). In diesen letzten fällen handelt es sich, wo unaspirierte tenuis vorliegt, um eine besondere entwicklung in bestimmten dialekten, nicht um eine erscheinung der von Guignard dargestellten hauptmundart (vgl. Guignard, p. III); über diese mundarten müsste man näheres wissen um schlüsse aus ihnen ziehen zu können.



bei den gutturalen stimmhaften verschlusslauten eine ebensolche verschiedenartige entwicklung vorliegt, wie sie oben (§ 30) im Shan für  $j^c$ ,  $d^c$  und  $b^c$  nachgewiesen wurde<sup>1)</sup>.

Ob Burnay und Coedès die natur dieser beiden laute im alten siamesisch richtig bestimmt haben, ist natürlich unsicher, es gibt auch andere möglichkeiten als spiranten; es können gutturale verschlusslaute mit anderer artikulationsstelle (etwa postvelare) gewesen sein, oder auch affricierte aspiraten, vielleicht bloss eine spielart der gewöhnlichen aspiraten. Da die laute heute aspiriert sind, wäre es vielleicht am angemessensten, sie durch  $\chi^c$ ,  $\gamma^c$  zu umschreiben, aber daran liegt wenig.

32. Die  $f$ -laute und  $w$ . Das siamesische unterscheidet — übereinstimmend mit Lao und Tai noir — in der schrift zwei  $f$ -laute, die in der aussprache zusammengefallen sind, von denen aber der eine der hohen (stimmlosen) tonklasse angehört, der andere der tiefen (stimmhaften); der letztere scheint demnach auf einen stimmhaften laut zurückzuführen zu sein. Im Siam, wie anscheinend auch in den anderen sprachen, wo sie als  $f$  erhalten sind, sind sie beide labiodental, die entwicklung im Shan und teilweise im Nung könnte aber vielleicht auf ältere bilabialität zurückweisen. Es ist konsequent, wenn Maspero die beiden laute mit  $f$  und  $v$  umschreibt, während er den  $w$ -laut ( $\underline{w}$ ) mit  $w$  bezeichnet; ich folge ihm in allen drei punkten. Schrader hingegen stellt die sache auf den kopf (obgleich er selbst darauf hinweist, dass es der aussprache widerspricht), indem er für das tiefe  $f$   $w$ , für den  $w$ -laut  $v$  gebraucht —

<sup>1)</sup> Burnay und Coedès setzen mit Maspero Dioi  $h$  als regelmässige vertretung des ursprünglichen  $k^c$  an; das ist nicht richtig, denn fast ebenso oft findet man im Dioi dafür  $k$ , ebenso wie  $t < t^c$ ,  $p < p^c$  (s. unten § 61).

bloss um in indischen wörtern nicht *w* schreiben zu müssen. Lepsius (Standard Alphabet<sup>2</sup>, 1863, s. 237 ff.) gibt das hohe *f* als *ḟ*, das tiefe als *f*; es wäre, besonders im Hinblick auf die heutige aussprache, verlockend, diesem beispiel zu folgen, und es scheint auch keineswegs ausgeschlossen, dass dies auch historische berechtigung haben kann; bisher sind aber die zeugnisse zu schwach sowohl für ursprüngliche aspiration des einen als für sehr frühzeitige stimmlosigkeit des anderen lautes, als dass es geraten wäre, sie durch diese transkriptionen zu postulieren.

*w* ist im Siam bilabial, ebenso im Shan, Nung und anscheinend auch im Dioi (wo teils *ou*, teils *v* geschrieben wird, vielfach in denselben wörtern); labiodental ist es anscheinend im Tai noir, im Lao nach Guignard ebenfalls (= franz. *v*), nach Cuaz dagegen bilabial vor *a*, sonst labiodental. Die verteilung spricht sehr dafür, dass es ursprünglich ein bilabialer laut war, der nur auf einem begrenzten gebiet labiodental geworden ist. Im Siam ist naturgemäss *w* zu schreiben, im Lao und Tai noir wäre an sich *v* vorzuziehen, das ist aber natürlich nicht zugänglich, wenn dieser buchstabe für den tiefen *f*-laut in anspruch genommen wird.

Die ältere natur der beiden *f*-laute und die art des unterschiedes zwischen ihnen festzustellen, scheint zur zeit noch nicht möglich; die regelmässige entwicklung beider in den verschiedenen Tai-sprachen scheint, soweit des material (das für den hohen ziemlich dürftig ist) reicht, folgende zu sein:

a) der hohe (*f*): Siam *f*, Lao *f*, Shan *ṗ*, Ahom *ṗ* (?), Tai noir *f*, Nung *ṗ*, Dioi *f*, *h*;

b) der tiefe (*v*): Siam *f(v)*, Lao *f(v)*, Shan *ṗ*, Tai noir *f(v)*, Nung *f*, Dioi *f*.

Z. b.:

a)	Siam	Lao	Shan	Ahom	Tai noir	Nung	Dioi
verschlag, wand	<i>fā'</i>	<i>fā'</i>	<i>p'ā'</i>	—	<i>fā</i>	<i>p'ā</i>	<i>fā'</i>
handfläche	<i>fā̃</i>	<i>fā'</i>	<i>p'ā̃</i>	—	<i>fā</i>	<i>p'ā'</i>	<i>fā'</i>
deponieren, schicken	<i>fāk̃</i>	<i>fāk̃</i>	<i>p'āk̃</i>	—	<i>fā(k)'</i>	<i>p'āk'</i>	—
regen	<i>fon'</i>	<i>fon'</i>	<i>p'on'</i>	—	<i>fōn</i>	<i>p'ōn</i>	<i>houn'</i> ( <i>hun'</i> )
traum	<i>fan'</i>	<i>fan'</i>	<i>p'an'</i>	—	<i>fan</i>	<i>p'an</i>	<i>hen'(?)</i>

Im Ahom finde ich nur *p'ān* »nahe«: Siam *faĩ* »ufer«. Im zweiten beispiel haben Lao und Tai noir übereinstimmend abweichenden ton; im Dioi bedeutet das wort »ohrfeige«, anscheinend aber auch »offne hand«. Für Dioi finde ich nur die genannten vier beispiele, von denen das letzte (abweichend in vokalismus und ton) unsicher ist.

b)	Siam	Lao	Shan	Ahom	Tai noir	Nung	Dioi
feuer	<i>vai</i>	<i>vai</i>	<i>p'ai</i>	<i>p'ai</i>	<i>vaĩ</i>	<i>faĩ</i>	<i>fī̃</i>
zwerghirsch	<i>vān</i>	<i>vān</i>	<i>p'ān</i>	—	<i>vāñ</i>	—	<i>fañ</i>
brennholz	<i>vān</i>	<i>vūn</i>	<i>p'ün</i>	—	—	<i>fōñ</i>	<i>feñ</i>
himmel	<i>vā'</i>	<i>vā°</i>	—	<i>p'ā</i>	<i>vā̃</i>	<i>fā̃</i>	—
In: kürbis	<i>vak</i>	—	<i>pak'</i>	—	—	<i>fak̃</i>	<i>fak<sub>1</sub></i>

hat Shan unregelmässig *p*, sonst scheint die entwicklung überall ziemlich regelmässig zu sein.

Für die ursprüngliche aussprache lässt sich aus den aufgestellten gleichungen nichts sicheres gewinnen. Bei dem hohen *f* könnte Nung *p'* für ursprüngliche aspiration des lautes sprechen; Shan und Ahom beweisen nichts, da auch das andere *f* (*v*) als *p'* vertreten ist. Bei dem tiefen (*v*) ist bemerkenswert, dass es überall stimmlose laute ergeben hat, und man könnte daraus — ebenso wie oben (§ 25) bei *d* und *b* — den schluss ziehen, dass der laut schon in

der gemeinsamen ursprache der Tai-dialekte stimmlos geworden sein müsste, ohne in die hohe tonklasse überzutreten. Wäre dieser schluss richtig, so läge es allerdings nahe, den unterschied zwischen den beiden  $f$  in aspiration des von jeher stimmlosen zu suchen. Er ist aber in diesem falle viel weniger zwingend als in dem obigen, weil in den Tai-sprachen (ebenso wie auch im chinesischen), ausser den nasalen, liquiden,  $ŋ$  und  $w$  alle ehemals stimmhaften konsonanten überall stimmlos geworden sind, und zu mindest bei den verschlusslauten scheint es unmöglich, dieses stimmlos-werden in die vor-einzelsprachliche zeit zurückzuverlegen. So bedarf es, scheint mir, stärkerer kriterien, um die annahme ursprachlichen übergangs von  $v > f$  und damit die transkription  $f^{\text{h}}$  und  $f$  (nach Lepsius) zu rechtfertigen.

33. Sibilanten unterscheidet die siamesische schrift in einheimischen wörtern zwei, einen zur hohen (stimmlosen) und einen zur tiefen (stimmhaften) tonklasse gehörenden, welch letzterer nie in indischen lehnwörtern vorkommt; sie sind in der heutigen aussprache in stimmloses  $s$  zusammengefallen und die orthographie schwankt zwischen den beiden buchstaben in manchen wörtern mit dem (den beiden tonklassen gemeinsamen) fallenden ton. Zu der zeit, als die siamesische schrift entstand, müssen sie verschieden gelautet haben, ihre damalige natur ist aber bisher nicht sicher bekannt; die nächstliegende annahme ist, dass der hohe ein stimmloses  $s$ , der tiefe ein entsprechender stimmhafter laut war, und es empfiehlt sich daher (wie auch Schrader es tut), die beiden buchstaben mit  $s$  und  $z$  zu transkribieren.

Der hohe  $s$ -laut ist im Siam, Lao, Tai noir und Diao durch  $s$  vertreten; Shan hat dafür einen stimmlosen aspi-

rierten sibilanten,  $s^f$ , Ahom  $sh$ , vermutlich =  $\dot{s}$ ; Nung endlich hat  $s$  (in dem wörterbuch nach dem sehr unglücklichen quoc-ngü-system des annamitischen  $x$  geschrieben), hinter dem aber häufig ein (stimmloses?)  $l$  entwickelt ist (geschrieben  $xl$ ), und zwar so dass in denselben wörtern die eine aussprache mit der anderen wechselt (ob dialektisch oder wie sonst, wird nicht angegeben). Diese entwicklung im Nung legt die vermutung nahe, dass auch hier ein aspiriertes  $s^f$  wie das des Shan zu grunde liegt und dass dies die für alle Tai-sprachen vorauszusetzende urform des lautes war; dafür liesse sich anführen, dass im Lao (wie im Shan)  $c^f$  mit  $s$  ( $s^f$ ) zusammengefallen ist (aber  $j^f$  mit  $z$ ). So stellt sich hier natürlich die frage ein, die bei den  $f$ -lauten erörtert wurde, ob der hohe und der tiefe laut etwa schon im gemein-Tai beide stimmlos und nur durch aspiration des von jeher stimmlosen unterschieden gewesen sind; die entwicklung des ehemals stimmhaften (des tiefen  $s$ )  $z$  in den verschiedenen Tai-sprachen scheint stark gegen diese annahme zu sprechen.

Die belege für den tiefen  $s$ -laut ( $z$ ), die durch eine reihe von sprachen zu verfolgen sind, sind wenig zahlreich; er scheint folgendermassen entwickelt zu sein:

Siam: zusammenfall mit  $s$ ; die konsonantengruppe  $d^f r$  ist ebenfalls damit zusammengefallen und einige wörter, die ursprünglich  $z$  als anlaut haben, werden mehr oder weniger regelmässig mit  $d^f r$ - geschrieben. — Lao:  $z$  ist mit  $j^f$  zusammengefallen und wird mit dessen buchstaben geschrieben, und weiter sind beide zu stimmlosem  $s$  geworden, also = urspr.  $s$  (und dem damit in laut und schrift zusammengefallenen  $c^f$ ) geworden, werden aber in der schrift durchaus davon unterschieden. — Shan:  $z$  ist mit urspr.  $s$  und mit  $c^f$  in  $s^f$  zusammengefallen und alle haben den-

selben buchstaben; *j̣* ist teils ebenfalls in diesen laut (und buchstaben) aufgegangen, teils mit *c* in *s* zusammengefallen. — Ahom: *z* ist anscheinend, wie *s*, zu *sh* geworden; ich finde nur zwei beispiele: *shī* »imperativpartikel«: Siam *zī*, Lao *j̣ī̃*, und *shaü* »zwanzig«: Lao *j̣āu*, Shan *ṣāu*, Tai noir *zāu* (*aü* kommt mehrfach als falsche schreibung für *au* vor). — Tai noir: beide sind in den stimmlosen aufgegangen, aber jeder hat seinen buchstaben. — Nung: *z* ist ganz mit *s* zusammengefallen und wird wie dieses teilweise zu *sl*. — Dioi: in den wenigen sicheren beispielen ist *z* ebenso wie *s* durch *s* vertreten, ob in anderen fällen auch durch andere laute, ist unsicher.

Beispiele:

	Siam	Lao	Shan	Tai noir	Nung	Dioi
links	<i>zāī</i>	<i>j̣āī̃</i>	<i>ṣāī</i>	<i>zāī</i>	<i>sāī</i>	<i>soī</i>
sand	<i>ḍrāī</i>	<i>j̣āī</i>	<i>ṣāī</i>	<i>zāī</i>	<i>sāī</i>	—
reuse	<i>ḍrai</i>	<i>j̣ai</i>	<i>ṣai</i>	—	<i>sai</i>	<i>sai</i>
kaufen	<i>zū</i>	<i>j̣ū̃</i>	<i>ṣū</i>	<i>zū</i>	<i>sū</i>	<i>cheu</i> ( <i>sū</i> <sub>1</sub> oder <i>sō</i> <sub>1</sub> )
grade, aufrichtig	<i>zū</i>	<i>j̣ū̃</i>	<i>ṣū</i>	<i>zū</i>	—	<i>so</i> <sub>1</sub>

In dem letzten beispiel haben Tai noir und Dioi abweichenden ton. Ob Dioi *cheu* »kaufen« direkt entwickelt ist, ist nicht ganz sicher, möglicherweise kann es nach dem etymologisch identischen chin. 𠬞 *zī*, modern *shī* »kaufen, markt«, umgebildet sein; der ton stimmt aber zu dem der übrigen Tai-sprachen.

Die zusammenstellung zeigt, dass *z* ebenso viel oder ebenso wenig anzeichen von älterer aspiration aufweist wie *s*, und die aspiration kann daher nicht als das unterscheidende moment zwischen den beiden lauten angenommen werden; andererseits zeigen die alphabete des Siam, Lao und Tai noir, dass die beiden sibilanten im 13. jh. noch ver-

schieden gewesen sein müssen, und so ist anzunehmen, dass der tiefe *s*-laut in diesen drei sprachen damals noch stimmhaft war.

Schrader wirft die frage auf, ob der tiefe sibilant ( $\varepsilon$ ) nicht in älterer zeit  $\dot{z}$  gewesen sei. Was dafür sprechen könnte ist, dass der siamesische buchstabe dafür eine modifikation von dem für  $j^{\prime}$  ist und seinen platz im alphabet unter den palatalen hat; unbedingt beweisend ist dies aber nicht, weil die indischen schriftarten ja keinen buchstaben für den in diesen sprachen fehlenden stimmhaften sibilanten haben und der stimmhafte palatale verschlusslaut des indischen auch einem  $z$  nahe genug gestanden haben kann, um die wahl des buchstaben zu begründen. Der übergang von  $j$  oder  $j^{\prime}$  in  $s$  ( $s^{\prime}$ ) im Lao und Shan muss wahrscheinlich  $\dot{z}$  oder  $\dot{s}$  als durchgangsstufe voraussetzen, aber auch dies beweist nichts für den ursprünglichen sibilanten. Für das siamesische wird man die frage offen lassen müssen, wohl auch für Lao und Shan; den weit hergeholten argumenten Schraders (s. 52 f.) gegen  $\dot{z}$  kann ich kein gewicht beimessen.

In dem siamesischen alphabet (nicht in dem der Lao und Tai noir) gibt es noch zwei buchstaben für den stimmlosen *s*-laut, die normalerweise nur in indischen wörtern für  $\acute{s}$  ( $\acute{c}$ ) und  $\acute{s}$  angewandt werden; diese beiden buchstaben werden natürlich in der siamesischen transkription angewandt wie in der indischen.

34. Die transkription der übrigen konsonanten des siamesischen bereitet keine schwierigkeiten: die nasale  $\acute{n}$ ,  $\acute{\tilde{n}}$ ,  $n$ ,  $n$ ,  $m$ , von denen der palatale,  $\acute{\tilde{n}}$ , in  $y$  übergegangen ist und auch nur in wenigen einheimischen wörtern gewohnheitsmässig in der schrift beibehalten wird, sonst durch  $y$  ersetzt ist; die liquiden  $r$  und  $l$ , von denen das letztere

ausser dem gewöhnlichen buchstaben noch einen zweiten, regelmässig nur in lehnwörtern (indischen und einzelnen chinesischen) gebrauchten, hat, welchen ich mit Schrader *l* schreibe (ebenso Coedès); die semivokale *y* und *w*, über welche letzteres oben gehandelt wurde. Ferner gibt es zwei buchstaben für den heute einheitlichen *h*-laut: der häufig vorkommende gehört zu der hohen (stimmlosen) tonklasse, der andere, der fast nur in interjektionen und in fremdwörtern vorkommt, zu der tiefen (stimmhaften); es ist deshalb wahrscheinlich, dass der letztere (der in den verwandten alphabeten kein gegenstück hat) ehemals einen leisen, stimmhaften hauchlaut<sup>1)</sup> bezeichnet hat. Das hohe *h* umschreibt man am natürlichsten mit diesem buchstaben, für das tiefe schlägt Schrader das zeichen des spiritus asper *´* vor, weil der siamesische buchstabe von dem vokalträger, den er durch den spiritus lenis *´* bezeichnet, abgeleitet ist; man wird ihm darin folgen können. Der vokalträger, der denselben buchstaben hat wie der vokal *ā*, wird immer bei silbenanlautenden vokalen gebraucht; diese haben, wie u. a. Bradley bezeugt, immer festen einsatz, so dass der vokalträger also einen wirklichen konsonanten, den kehlkopfverschluss, bezeichnet. Dass dies von alters her der fall ist, ist deshalb anzunehmen, weil der vokalträger zu den hohen (heute mittleren) konsonanten gehört, der sog. vokalische anlaut also stimmlos ist. Es entspricht deshalb durchaus den für die transkription aufgestellten grundsätzen, dass Schrader in der umschrift ein zeichen für ihn

<sup>1)</sup> Vielleicht in noch früherer zeit vokalischen anlaut ohne festen einsatz, aber der übergang in stimmloses *h* setzt dann doch wohl einen stimmhaften *h*-laut als durchgangsstufe voraus. Der buchstabe scheint ziemlich neu zu sein. Dass dieses verhältnismässig wenig gebräuchliche *h* gern in chinesischen und europäischen fremdwörtern angewandt wird, hat wohl nur den zweck, ihnen ein fremdartiges aussehen zu geben.



fordert, und das von ihm gewählte <sup>ˊ</sup> (spiritus lenis) empfiehlt sich von selbst dazu.

Die nasale, liquiden, *y* und *w*, zu denen es keine stimmlosen entsprechungen mit eigenen buchstaben gibt, können hinsichtlich der töne auch als stimmlose anlaute der hohen tonklasse auftreten, und dies wird in der einheimischen schrift durch ein vorgesetztes *h* angezeigt (vor *y* in einigen wörtern <sup>ˊ</sup>, der vokalträger, statt *h*). In der umschrift ist natürlich ebenso zu verfahren, also *hn*, *hm*, *hw*, *hy*, <sup>ˊ</sup>*y* usw. zu schreiben. Näheres über diese erscheinung s. unten § 69.

35. Ehe ich das siamesische verlasse, ist in aller kürze eine frage zu erörtern, die für die verwertung des siamesischen wortschatzes zu sprachvergleichenden zwecken von bedeutung ist: die frage nach dem verhältnis von siamesisch und Khmer zu einander. Die beiden sprachen haben eine grosse menge von wörtern gemeinsam; unfraglich hat das siamesische sehr viel aus dem Khmer entlehnt und viele wörter verraten sich schon durch ihre form als entlehnungen aus dieser quelle. Andererseits hat aber auch das Khmer viel aus dem siamesischen und vielleicht auch aus anderen Tai-sprachen — vermutlich z. t. schon in relativ früher zeit — aufgenommen. Vielen wörtern, die beiden sprachen gemeinsam sind, ist nicht anzusehen, ob sie ursprünglich aus dem Tai oder den Mon-Khmer-sprachen stammen. Die verhältnisse sind offenbar ausserordentlich verwickelt, wie die sprachverhältnisse Hinterindiens es bekanntlich überhaupt sind, umso verwickelter als auch entlehnungen aus dem chinesischen (wohl durchweg durch vermittlung des annamitischen) die frage komplizieren; es wäre dringend zu wünschen, dass die ganze frage dieser lehnbeziehungen einmal von einem kenner aller drei sprachgruppen, Tai, Mon-Khmer und Annam, streng methodisch

und mit scharfer kritik gründlich untersucht würde. Wie die dinge liegen, bewegt man sich, wenn man nicht wenigstens Mon-Khmer und Tai gründlich beherrscht, unvermeidlich auf schwankendem boden und wird kaum vermeiden können, hin und wieder wortstoff zu verwerten, der bei genauerer kenntnis dieser dinge wieder ausgeschieden werden muss.

Sieht man z. b. das von P. W. SCHMIDT, Grundzüge einer Lautlehre der Mon-Khmer-Sprachen (Wien 1905), s. 10 ff. zusammengetragene wortmaterial durch, so findet man unter Khmer eine beträchtliche anzahl wörter, die ihrem ursprung nach indo-chinesisch sein müssen; nicht wenige kehren im Stieng, einige auch im Mon und Bahnar wieder. Einige wenige beispiele mögen als belege genügen:

Khmer *kaw* (Mon *kāw*) »leim«: Siam, Lao *kāu*, chin. 膠 *kau* (546).

Khmer. *kōp, kāp* »verbunden, ausgestattet mit«: S. *kāb̃* »dass.«, identisch oder verwandt mit chin. 給 *kiap* »versehen mit, liefern, geben, genug« (71); Shan *kāp̃* »darbieten«.

Khmer. *pak* »schälen«: S., L., Sh. *pāk̃*, T.N., N. *pāk'*, chin. 剝 *pāk* »schälen, schinden« (574).

Khmer. *c'āp* »greifen«: S. *cab̃*, L., T.N. *cap'*, zu chin. 執 *t's'iap* »fassen, halten« (1222).

Khmer. *thēm* »hinzufügen« (auch Stieng): S.L. *t'ām'*, N. *t'ām*, chin. 添 *t'iem* »hinzutun, vermehren« (997); von gleicher wurzel S., L., Sh. *t'om'*, T.N. *t'ōm* »anfüllen«.

Khmer. *jāñ* »art, weise« (auch St.): S. *ḡjāñ̃*, L. (ton abweichend) *yāñ'*, Dioi *iang<sup>1</sup>*, chin. 樣 *iañ'* (212).

Khmer. *rīm* »rand, lippen« (auch St.): S., L. *rim*, Sh. *him*, T.N. *rīm'*, D. *ṇem<sup>1</sup>*, chin. 臨 *liəm* »nahe, nähern, im begriff« (738); diese bedeutung hat *rim* auch in Siam usw. neben »rand«.

Kh. *duol* »hügel, plateau« (auch St.): S. *dân*, L. *dân'*, Sh. *lân'*, T.N. *dân'* »hohes gelände«, chin. 墩 *tuān* »erdhügel, haufe« (1143).

Kh. *muok* »hut, mütze«: S., L. *hmuok'* (Sh. *mok'* »köcher, cylinder(?)«, chin. 帽 *mâu'* mit älterem auslaut -g (604); N. *mau'*, D. *mao*<sub>1</sub> aus dem chin.

Kh. *mōn* »10.000« (auch St.): S., L. *hmün'*, Sh. *mün'*, chin. 萬 *mūqan'* (1295); D. *ouan'* aus neu-chin. *wan*<sup>4</sup>.

Es liegt auf der hand, dass wo im chinesischen genau entsprechende wörter oder solche, die evident von gleicher wurzel sind, vorliegen, die wörter im Khmer nicht einheimisch sein können, sondern entweder aus dem Tai oder aus dem chinesischen (indirekt oder direkt) stammen müssen<sup>1</sup>); dagegen ist man berechtigt, die entsprechenden wörter der Tai-sprachen als in diesen einheimisch zu betrachten. Dasselbe gilt aber auch von solchen wörtern, die im Khmer und event. auch in anderen Mon-Khmer-sprachen vorkommen und die in der Tai-gruppe weite verbreitung haben; besonders kann von entlehnung aus Khmer in die Tai-dialekte schwerlich die rede sein, wenn ein wort auch im Dioi vorhanden ist, wie etwa

Kh. *ka* »hals« (auch Mon, Bahnar, Stieng): S. *γá*, *g'á*, L. *g'á*, Sh. *k'á*, T.N. *g'á'*, N. *ká'*, *há'*, D. *ho'*.

Kh. *khuop* »periode, jahr«: S. *k'uop'*, L. *g'uop*, Sh. *k'op'*; D. *hop*<sup>1</sup> »periodische umdrehung«.

Kh. *lěñ*, *le'ñ* »spielen«: S. *len'* (für *hlen'*, so inschriftlich überliefert), L. *hlin'*, Sh. *lin'*, T.N. *hlin'*, N. *len'*, D. *len*<sub>1</sub>.

Kh. *dak* »blume«: S., L. *dāk'*, D. *do*<sup>1</sup>. (Das wort ist im

<sup>1</sup>) Eine dritte möglichkeit: dass sie in beiden sprachgruppen von jeher heimisch sind, ergibt sich aus der fussnote oben s. 17, und dies wird vielfach die richtige erklärung sein.

Tai sehr merkwürdig: Ahom hat *blak*, meines wissens der einzige fall wo die gruppe *bl* im Tai vorkommt; dazu gehören Nung *beāk'* < *blāk*, Shan *māk̃* und T.N. *bāk'*. Wie dies verhältnis zu erklären ist, ist ganz unklar, wahrscheinlich ist es ein ähnlicher fall wie bei dem wort für »galle«: S. *dī*, Shan *lī'*, aber Lao *bī'*, während Dioi beide formen hat: *dī'* »milz, galle von tieren«, *bī'* »dass. von menschen«. Zu vergleichen ist auch T.N. *büön'* »mond, monat«, Siam *düön* und entsprechend in den übrigen sprachen).

Solche wörter, die im Khmer und etwa Siam, Lao und Tai noir vorkommen, sonst aber nicht im Tai oder chinesischen belegt sind, werden immer der entlehnung aus dem Khmer verdächtig sein; aber schon im Shan dürfte diese im allgemeinen ziemlich unwahrscheinlich sein, so dass es nicht zu kühn sein wird, die in Siam, Lao und Shan belegten für echte Tai-wörter zu halten. Ausserdem kann man es als ein argument für die herkunft aus dem Tai betrachten, wenn in diesen sprachen wörter mit verschiedenem vokalismus von gleicher wurzel vorhanden sind, wie z. b. S. *ciñ*, D. *chim<sup>l</sup>*, S., L. *ciñ* »eintauchen«; S. *com*, L. *com'*, Sh. *som'* »versinken«, D. *chom<sup>l</sup>* »überwältigen«; S., L. *cum̃*, Sh. *sum̃*, D. *choum<sup>l</sup>* (*sum<sup>l</sup>*) »eintauchen«; S. *cöm* »benetzen, bespritzen, (zum könig) salben«: des letzte wort wäre sonst der entlehnung aus dem Khmer verdächtig.

36. Über das Lao ist nach den ausführlichen erörterungen über das siamesische nicht sehr viel zu sagen; die schwierigeren fragen sind für beide sprachen im grossen ganzen dieselben. Lao und siamesisch sind zwei einander sehr nahe stehende sprachen, sollen nach Burnay und Coedès

(JSS. XXI, s. 116) in der letzten hälfte des 13. jh. noch fast oder ganz identisch gewesen sein. Heute ist Lao in manchen punkten stärker abgeschliffen, weniger ursprünglich im lautstand als das siamesische, weist aber in anderen punkten (ganz besonders gilt dies von den tönen) interessante abweichungen auf; im wortschatz bietet es manches, was im siamesischen verschwunden ist, und er ist weniger mit lehnwörtern durchsetzt als der des letzteren. Von den dialekten des Lao ist nur derjenige leidlich bekannt, den TH. GUIGNARD im Dictionnaire Laotien-Français (Hongkong 1912) grammatisch und lexikalisch dargestellt hat.

Das Lao-alphabet, das dem siamesischen nahe steht, ist weniger reich als dieses, indem die buchstaben für nur indische laute darin fehlen. Die schreibung kommt deshalb der heutigen aussprache etwas näher, ist aber doch hochgradig historisch, indem viele früher verschiedene laute, die heute zusammengefallen sind, in der traditionellen orthographie verschieden geschrieben werden; in der umschrift ist natürlich ebenso zu verfahren wie beim siamesischen. Die angaben über die aussprache sind sehr dürftig; im grossen ganzen scheinen die einzelnen laute einigermaßen derselben natur zu sein wie die historisch entsprechenden des siamesischen, so dass unbedenklich dieselben buchstaben zu ihrer transkription angewandt werden können. Auch die lautentwicklung ist in den meisten punkten dieselbe wie im siamesischen. Bei den vokalen und diphthongen sind einige einzelheiten zu bemerken: die kurzen vokale im auslaut mit visarga (*a:*, *ã:*, *ē:* usw.) werden gesprochen »en arrêtant brusquement la voix«, also wahrscheinlich bezeichnet der doppelpunkt auch hier den kehlkopfverschluss. Die drei fallenden diphthonge des inlautes

(vgl. oben § 23) schreibt Guignard *ie, uo, u'o'* (d. h. *üö*), Cuaz dagegen, der ganz dem transkriptionssystem Pallegoix's folgt, *ie, ue, u'e* (= *üe*) und vor *ñ ua, u'a*; ich verfare hier wie beim Siam. Ist das die silbe schliessende konsonantische element *i* oder *u*, so hat Lao sicher triphthonge: für Siam *iou* hat Lao eine lautverbindung, die zwischen franz. *éo* und *iéo* steht, geschrieben und transkribiert *ieu*. Weniger klar sind die beiden mit *i* schliessenden, die Guignard *uoi* und *u'o'i* (*üöi*), Cuaz *uei, u'ei* schreibt; da der erstere angibt, dass *oi, o'i* in diesen verbindungen fast wie franz. *ei* in *veille* gesprochen werden, so ist die schreibung mit *o, o'* anscheinend nur der symmetrie mit *-uon, -u'o'n* usw. zu liebe gewählt und das sicherste wird sein, *uei* und *üei* zu umschreiben.

37. Von den konsonanten stimmen die meisten mit den siamesischen überein. Unter den verschlusslauten bilden die palatalen aspiraten eine ausnahme, indem die ehemalige tenuis aspirata zu *s* geworden ist und mit dessen buchstaben geschrieben wird, also auch mit *s* zu transkribieren ist (z. b. *san'* »essen«: Siam *c'an'*; *sāñ'* »scheune«: S. *c'āñ'*; *sik'* »zerreisen«: S. *c'ik'*). Die frühere media *j'* ist auch zu *s* geworden (natürlich mit den tönen der stimmhaften anlaute); wahrscheinlich ist *z* als durchgangsstufe voranzusetzen, da das ursprüngliche *z* (Siam *z*), das auch hier stimmlos geworden ist, mit *j'* den buchstaben teilt (beispiele s. oben § 33); beide sind folglich *j'* zu umschreiben. — Während *l* unverändert erhalten bleibt, ist *r* mit ursprünglichem *h* in *h* zusammengefallen, eine entwicklung die sich merkwürdigerweise an sehr verschiedenen punkten des Tai-gebietes findet (Shan, Tai noir, Dioi); die schrift hat aber den unterschied festgehalten und den buchstaben *r* bewahrt, der in der umschrift mit *r* wiedergegeben wird.

In indischen wörtern wird *r* regelmässig durch *l* ersetzt, und auch in einigen Tai-wörtern ist dies der fall, z. b. *lap*<sup>o</sup> »empfangen«, *lūön*. »ruhm, bericht«, *hlūf* »oder«, *la:wāñ* »sich hüten«; wahrscheinlich sind diese alle aus dem Siam entlehnt. — Die nasale *ñ*, *n*, *m* sind wie im Siam; für die ehemals stimmlosen formen haben *n* und *m* besondere, durch zusammenziehung von *h* und *n*, *m* gebildete buchstaben, die ich *hn*, *hm* umschreibe. — In einem punkt hat Lao eine wichtige lautliche unterscheidung bewahrt, die das siamesische (und Shan) fast nicht mehr kennt, nämlich die der alten anlautende *ñ* und *y*; im Siam ist *ñ* in wenigen wörtern in der orthographie beibehalten, sonst aber, ebenso wie durchaus in der aussprache, durch *y* ersetzt (im Shan ist es auch in der schrift durch *y* vertreten). Die stimmlose form von *ñ* unterscheidet das Lao-alphabet nur ausnahmsweise von der stimmhaften (*hnō* »gross«). Man findet also z. b. Lao *yib*<sup>r</sup> »zwischen den fingern fassen« : Siam *yib*, Shan *yip*; aber *ñib*<sup>o</sup> »nähen« : S. *yēb*, Sh. *yep*<sup>r</sup>, Dioi *ñip*<sub>1</sub>. Im chinesischen entspricht in beiden fällen anscheinend *n*, bezw. seine mouillierte form *ñz*, z. b.

	Siam	Lao	Shan	Tai noir	Nung	Dioi	chín.
ärben	<i>yām</i> <sup>r</sup>	<i>ñām</i> <sup>o</sup>	<i>yām</i> <sup>r</sup>	<i>ñām</i> <sup>r</sup>	<i>ñām</i> <sup>r</sup>	<i>gnioum</i> <sub>3</sub> ( <i>ñium</i> <sup>r</sup> )	染 <sup>r</sup> <i>ñziām</i> (643)
reihen, mieten	<i>yām</i>	<i>yām</i> <sup>r</sup>	<i>yām</i> <sup>r</sup>	<i>yām</i>	<i>yām</i>	<i>cham</i> <sup>r</sup>	賃 <i>ñiām</i> <sup>r</sup> (935)
zulden	—	<i>ñüön</i> <sup>o</sup>	<i>yön</i> <sup>r</sup>	—	—	—	忍 <sup>r</sup> <i>ñziēn</i> (932)
flüstern	<i>yib</i>	—	—	—	—	—	聾 <i>niāp</i> (667)
arn	<i>yiou</i> <sup>r</sup>	<i>ñieu</i> <sup>o</sup>	<i>yiau</i> <sup>r</sup>	<i>nāo</i> <sup>r</sup>	<i>nāo</i> <sup>r</sup>	<i>gniou</i> <sub>1</sub> , <i>niou</i> <sub>1</sub> ( <i>ñiu</i> <sub>1</sub> , <i>niu</i> <sub>1</sub> )	尿 <i>nieu</i> <sup>r</sup> (924)

Die anlautenden konsonantengruppen sind im Lao stets vereinfacht, indem *l* und *r* geschwunden sind; s. oben § 7. In der literatursprache werden konsonantengruppen mit *l* (*kl*, *pl* usw.) nicht selten geschrieben, nach Guignard

(s. LX) aber nie regelmässig und nur in nachhaffung des siamesischen brauches.

38. Die Shan-sprache im westlichen teil Hinterindiens weist im lautstand wie im wortschatz deutlich ausgeprägte unterschiede von Siam und Lao auf; innerhalb des Shan gibt es verschiedene dialekte, über die aber sehr wenig bekannt ist. Die sprache hat, wie es scheint, in der hauptsache dieselben vokalqualitäten wie Siam und Lao und auch die meisten diphthonge im auslaut hat sie mit ihnen gemeinsam, dagegen fehlen die fallenden diphthonge im inlaut; der konsonantismus ist lautärmer und die lautentsprechungen gegenüber den genannten sprachen in gewissen punkten etwas schwankend, ohne dass die gründe dafür klar zu tage lägen. Die schrift, die aus der birmanischen herstammt, ist für die konsonanten und für den vokalismus des auslautes ausreichend nuanciert, für die vokale des inlautes dagegen höchst unvollkommen, indem für die vokale der *a*-, *i*-, *u*- und *ü*-reihe nur je eine bezeichnung vorhanden ist, die verschiedenen qualitäten und quantitäten innerhalb jeder von ihnen aber unbezeichnet bleiben. Die darstellungen des Shan von CUSHING (wörterbuch und grammatik) geben bei jedem wort die qualität des vokals durch die buchstaben *c.* (closed), *m.* (middle) und *o.* (open) an; in irrümlicher weise wird, offenbar nach dem vorgang der einheimischen grammatik, die unterscheidung der vokalqualitäten mit derjenigen der töne zusammengeworfen. Cushing's angaben über die aussprache sind leider sehr summarisch und wohl auch nicht immer verlässlich, so dass manches unklar bleibt. Es scheint, dass ausser bei den *a*-lauten die alten quantitätsunterschiede der vokale vor konsonanten verschwunden und vielleicht durch neue ersetzt sind; aber gerade



dieser punkt ist so unsicher, dass es geraten ist, auf die bezeichnung der vokallänge zu verzichten bei allen vokalen ausser *a*. Im auslaut dagegen unterscheidet die einheimische schrift selbst längen und kürzen, so dass hier das längenzeichen anzuwenden ist. Kurze vokale im auslaut werden hier wie im Siam und Lao anscheinend durch den kehlkopfverschluss geschlossen: sie haben »a short abrupt sound, which is the same as the fifth tone« (◌: der eingehende; Cushings Grammar of the Shan Language, Rangoon 1887, s. 20). Ob anlautende vokale festen einsatz haben, wie es im Siam der fall zu sein scheint, darüber verlautet nichts; es ist deshalb nicht nötig, den vokalträger durch den spiritus lenis zu bezeichnen.

39. Bei den vier vokalreihen werden im anlaut je zwei qualitäten unterschieden, eine geschlossene und eine offene, bei der *i*-reihe ausserdem eine dritte, mittlere, und zwar so:

*a*: der qualitätsunterschied fällt mit dem quantitätsunterschied zusammen, indem das kurze *a* enger und dumpfer, das lange ein breites *ā* ist.

*i*: 1) die geschlossene aussprache ist langes *i*; es entspricht etymologisch siamesischem *i* und *ī*, viel seltener *ē*, ausserdem einem teil der diphthonge *iē*. 2) Die mittlere aussprache ist teils kurzes offnes *i*, bezw. enges *e*, wie in engl. *lip*, teils ein langes *ē* wie in engl. *bay*, also wohl ungefähr dieselbe qualität lang und kurz. Bei den einzelnen wörtern wird der quantitätsunterschied nicht angegeben; ich schreibe deshalb für beide *e*. Der laut ist der regelmässige vertreter von Siam und Lao *ē* und *ě*, vertritt vereinzelt *ī* und nicht selten *iē*. 3) Die offene aussprache ist kurzes offnes *e*, bezw. *ā* wie in engl. *met*; dieser vokal entspricht regelmässig dem *ā* des Siam und Lao (das immer lang ist) und wird deshalb *ā* umschrieben; seltener vertritt er Siam und Lao *ē* und *ī*.

*u* hat zwei qualitäten, die engere *u* wie in engl. *loot*, und die offnere *o* wie in engl. *hope*. Cushing gibt die aussprache als  $\hat{u}$  und  $\bar{o}$  an, was wohl bedeuten soll, dass beide lang sind. Ich transkribiere die vokale *u* und *o*. *u* entspricht dem *u* und  $\bar{u}$  des Siam und Lao, zuweilen dem diphthong *uɔ*; *o* vertritt Siam und Lao *o* (dem inhärenten vokal) und  $\bar{o}$ , vereinzelt  $\bar{u}$ , und in einem teil der fälle dem diphthong *uɔ*. Das verhältnis ist also ganz wie bei *e*. Die dritte qualität der *u*-reihe, das sehr offne *o*,  $\hat{a}$  des Siam und Lao, hat sein eigenes vokalzeichen, das wie engl. *aw*, *au* gesprochen wird und das ich  $\hat{a}$  umschreibe.

$\bar{u}$  hat zwei werte: die geschlossene aussprache wird als die des deutschen  $\bar{u}$  (*glück*), die offne als die des deutschen  $\bar{o}$  (*löwe*) angegeben. Dass es wirklich laute mit lippenrundung sind, kann man nicht als sicher betrachten. Ich transkribiere sie, wie in Siam und Lao, mit  $\bar{u}$  und  $\bar{o}$ .  $\bar{u}$  vertritt Siam, Lao  $\bar{u}$  und  $\bar{u}$ ,  $\bar{o}$  deren  $\bar{o}$  (das immer lang ist) und ausserdem den diphthong  $\bar{u}\bar{o}$ , dessen gelegentliche vertretung durch Shan  $\bar{u}$  nicht ganz sicher ist.

40. Die inlautenden diphthonge *iɛ*, *uɔ* und  $\bar{u}\bar{o}$  sind im Shan also nicht vorhanden, sondern durch je zwei einfache vokale vertreten: *iɛ* durch *i* und *e*, *uɔ* durch *u* und *o*,  $\bar{u}\bar{o}$  durch  $\bar{u}$  (?) und  $\bar{o}$ . Die entsprechenden diphthonge des auslautes *iɛ*, *uɛ* und  $\bar{u}\bar{o}$  erscheinen im Shan ebenfalls, anscheinend ganz regelmässig, als monophthonge, nämlich *e*, *o* und  $\bar{o}$ . Ebenso hat Ahom in beiden stellungen einfache vokale, und so liegt es nahe die frage aufzuwerfen, ob in Shan und Ahom eine monophthongisierung ehemaliger diphthonge vorliegt, oder ob umgekehrt in Siam und Lao eine diphthongisierung ehemals einfacher vokale; es scheint nicht zweifelhaft, dass wenigstens in einem grossen teil der wörter dieser art Siam und Lao den älteren, Shan und

Ahom den unursprünglicheren zustand aufweisen. Im Nung scheint der monophthongisierungsprozess begonnen zu haben, aber nicht abgeschlossen zu sein, indem, wie es scheint, die meisten wörter mit solchen diphthongen auch monophthongisch gesprochen werden. Tai noir stimmt meistens mit Siam und Lao überein, hat in einigen fällen aber einfache vokale, und im Dioi finden wir z. t. noch diphthonge, in nicht ganz seltenen fällen aber auch monophthonge. Es ist deshalb nicht ausgeschlossen, dass ein teil der diphthonge des Siam und Lao unursprünglich ist, sicher sind sie es aber nicht durchweg. — Die inlautenden diphthonge  $ua$ ,  $uā$  und  $uā$  hat Shan unverändert, doch gibt es neben  $uā$  meistens (dialektische?) nebenformen mit  $ā$ . Dass Shan den auslautenden diphthong  $au$ , der im Siam mit  $ai$  zusammengeworfen ist, erhalten hat, ist oben erwähnt (§ 22).

41. Die konsonanten. Von den verschlusslauten hat Shan nur die gutturale, dentale und labiale als solche bewahrt, während die palatale in eine andere kategorie, die der sibilanten, übergegangen sind. Bei den drei reihen unterscheidet es auch in der schrift nur zwei arten, unaspirierte stimmlose und aspirierte stimmlose; die reinen tenues und die tenues aspiratae sind unverändert erhalten. Die ursprünglich stimmhaften (Siam, Lao  $g^h$ ,  $d^h$ ,  $b^h$ ) sind — anders als in jenen beiden sprachen — meistens mit den reinen tenues zusammengeworfen, z. t. aber in aspirierte stimmlose übergegangen. Einem  $g^h$  des Siam und Lao entspricht oft Shan  $k^h$ ; diese fälle wollen Burnay und Coedès aus einem anderen konsonanten, mutmasslich  $\gamma$ , der ursprache erklären, s. oben § 31. Entsprechende beispiele für dentale und labiale sind oben § 30 angeführt; ebenda wurde erwähnt, dass die töne vieler wörter mit  $k^h$ ,  $t^h$ ,  $p^h$  als anlaut auf einen ehemals stimmhaften verschlusslaut hinweisen. — Von den

palatalen ist der unaspirierte stimmlose (*c*) regelmässig in *s* übergegangen, der aspirierte stimmlose (*c'*) dagegen mit dem alten *s* in *s'* zusammengefallen. Bei dem ursprünglich stimmhaften (*j'* des Siam, Lao) findet man dieselbe doppelheit wie bei den drei anderen klassen; meistens ist er mit *c* zusammen zu *s* geworden, zuweilen aber auch mit *c'* zusammen zu *s'*. — Worauf es beruht, dass die alten stimmhaften verschlusslaute im Shan verschieden entwickelt sind, ist unklar. Man könnte sich denken, es könnte darin ein alter unterschied zwischen aspirierten und unaspirierten medien sich widerspiegeln, etwa so dass die unaspirierte mit der reinen tenuis, die aspirierte mit der tenuis aspirata zusammengefallen sei; Karlgren hat ja auch für das chinesische einen solchen unterschied rekonstruiert. Es ist mir jedoch nicht recht wahrscheinlich, dass dies die richtige erklärung ist, und wenigstens scheinen die wenigen hierhergehörigen Tai-chinesischen wortgleichungen, die ich habe zusammenstellen können, einen direkten zusammenhang zwischen diesem unterschied im chin. und dem im Shan zu tage tretenden auszuschliessen.

*s*-laute hat Shan zwei, die aber nichts mit dem alten unterschied zwischen stimmlosem *s* und stimmhaftem *z* zu schaffen haben. Der eine ist einfaches *s* und wird mit diesem buchstaben umschrieben; er ist durchaus auf die palatalen verschlusslaute *c* und (Siam, Lao) *j'* zurückzuführen. Der andere, den ich *s'* schreibe, wird von Cushing als aspiriertes *s* bezeichnet und er umschreibt ihn auch als aspiraten (*hs*, entsprechend *ht* = *t'*, *hp* = *p'*, offenbar um verwechslung mit engl. *sh* = *š*, *th* = *þ*, *ph* = *f* vorzubeugen). In diesem *s'* sind drei laute zusammengefallen, altes *s*, altes *z* und altes *c'*, ausserdem in einigen fällen *j'* (beispiele für *z* s.

oben § 33, für  $j^{\text{f}}$  oben § 30).<sup>1)</sup> Der ursprünglich stimmhafte anlaut, besonders häufig  $z$ , verrät sich auch hier oft durch den ton.

Die beiden  $f$ -laute des Siam und Lao,  $f$  und  $v$ , sind beide regelmässig im Shan durch  $p^{\text{f}}$  vertreten, der stimmhafte gelegentlich jedoch durch  $p$ ; beispiele s. oben § 32. Wo mit  $p^{\text{f}}$  anlautende wörter die töne der stimmhaften anlaute haben, wird es sich meistens um altes  $v$  handeln.

Die nasale  $\tilde{n}$ ,  $n$  und  $m$  entsprechen denen des Siam und Lao. Wie im Siam ist  $\tilde{n}$  in  $y$  übergegangen; es gibt eine nicht gar zu grosse anzahl wörter, die mit  $\tilde{n}$  anlauten, aber teils sind es lehnwörter aus dem indischen oder birmanischen, teils sind es nebenformen — wohl dialektische? — zu solchen mit anlaut  $\tilde{n}$ , welch letzteres wenigstens in weitaus den meisten ursprünglicher ist; einige wenige mögen zweifelhaft sein. Die ehemals stimmlosen nasale ( $h\tilde{n}$ ,  $hm$ ,  $hm$ ) haben keine besondere bezeichnung, verraten sich aber teilweise durch den steigenden und tiefen ton, während der gleiche und der eingehende den stimmhaften eignen und nur der »straightforward tone« beiden tonklassen gemeinsam ist. — Von den liquiden ist  $r$  immer in  $h$  übergegangen und wird mit demselben buchstaben geschrieben (und transkribiert), ist aber wiederum teilweise durch den ton erkennbar; der buchstabe  $r$  wird nur in fremdwörtern geschrieben, der laut dann in der aussprache vielfach durch  $l$  ersetzt. — Der  $l$ -laut ist unverändert erhalten; im modernen  $l$  sind drei laute zusammengefallen, die mit dem-

<sup>1)</sup> Der buchstabe  $s^{\text{f}}$  steht im Shan-alphabet (das die anordnung des indischen bewahrt hat) an zwei stellen ohne unterschied der form: erst an dem platz der palatale hinter  $s < c$ , dann als drittletzter buchstabe zwischen  $w$  und  $h$ . Cushing, der den doppelten ursprung des lautes nicht kennt, wundert sich mit gutem recht darüber und vermutet richtig, dass sie einstmals verschieden gelautet haben.

selben buchstaben geschrieben werden: altes stimmhaftes *l*, das ehemals stimmlose *l* (*hl* des Siam und Lao) und altes *d* (*d* des Siam und Lao), die beiden letzteren mit tönen der stimmlosen anlaute (s. oben § 25). Altes *hl* und altes *d* können nur durch die sprachvergleichung, nicht durch die töne unterschieden werden.

Wie *l* altes *d* einschliesst, so umfasst *w* teils das ursprüngliche *w* (*w* im Siam und Lao), teils das ältere *b* (Siam, Lao *b*); auch hier weisen die töne der stimmlosen anlaute nicht unbedingt auf den früheren verschlusslaut hin, die betreffenden wörter können altes stimmloses *w* (*hw* im Siam und Lao) haben, in den meisten fällen ist *w* < *b* aber an den dialektischen dubletten mit anlaut *m* erkennbar (s. oben § 25). — *y* vertritt in aussprache und schrift ursprüngliches *y* und *ñ*.

42. Die behandlung der konsonantengruppen des anlantes ist oben § 7 besprochen und mit beispielen belegt worden. Die ganz wenigen wörter, wo *r* hinter *k*, *k'*, *p* und *p'* auftritt, sind wahrscheinlich lehnwörter (*krāt* = *karāt* »papierene schlafmatte«; *k'rā* = *k'arā* »nutzen«; *prāt* = *parāt*, *palāt* »to slip«; *prāt* »narbe«; *prāu'* »schweben, schwalbe«), es sei denn dass einige die konsonantengruppe als onomatopoesie erhalten haben (*krāñ* »heftige bewegung, z. b. eines hockenden oxen«; *krāk* »mit den knöcheln klopfen«; *prāñ* »vorwärts springen«; *p'rāk* *p'rāk* »lärmen, wie eine feuersbrunst«); siamesische parallelen scheint es zu diesen wörtern nicht zu geben.

43. Ahom: Was über diese ausgestorbene sprache bekannt geworden ist, ist sorgfältig und, trotz mancher irrtümer in der deutung der sprachlichen erscheinungen, in sehr anerkennenswerter weise zusammengestellt und syste-

matisiert von G. A. GRIERSON, ZDMG. 56 (1902), s. 1—59 und wiederholt in Linguistic Survey of India, Vol. 2 (1904), s. 81—140. Leider ist das material sehr dürftig. Ahom gehört zu derselben, hauptsächlich in englischem kolonialgebiet heimischen und bisher schlecht bekannten, unterabteilung der Tai-sprachen wie Shan und steht diesem im ganzen ziemlich nahe, hat aber in lautlicher hinsicht ein wesentlich altertümlicheres gepräge. Sehr merkwürdig sind die weitgehenden abweichungen von der gewöhnlichen wortstellung innerhalb des satzes im Tai, die Ahom aufweist, es ist aber, so lange nicht reichlicheres und besseres textmaterial vorliegt, kaum zu beurteilen, ob dies nicht auf fremde einflüsse zurückzuführen ist. Im ganzen ist diese sprache so interessant, dass die nicht unbedeutende literatur, die darin erhalten ist, es wohl verdiente, der Tai-forschung zugänglich gemacht zu werden, zumal da sie für die geschichte Hinterindiens wohl noch grösseres interesse hat als für die sprachwissenschaft.

Die einheimische schrift ist besonders in der bezeichnung der vokale ziemlich unvollkommen, für den konsonantismus dagegen ausreichend nuanciert. Die töne werden, wie in fast allen Tai-alphabeten, nicht bezeichnet und es ist über das tonsystem des Ahom nichts bekannt.

44. Vokale: Die schrift bezeichnet  $\bar{a}$ ,  $\bar{i}$ ,  $\bar{e}$ ,  $\bar{u}$ ,  $\bar{u}$  (oder  $\bar{a}$ ),  $\bar{o}$ ,  $\hat{a}$  (von Grierson  $\hat{a}$  transkribiert) und  $\bar{u}$ , d. h. im ganzen dieselben vokale wie im Siam, bloss dass  $\bar{a}$ ,  $\bar{a}$  und  $\bar{o}$  keine eigene bezeichnung haben. Es scheint, dass die alten quantitätsunterschiede durcheinandergeraten sind, möglicherweise beruht dies aber nur auf nachlässiger orthographie.

$\bar{a}$  vor konsonanten entspricht sowohl  $\bar{a}$  als  $\bar{a}$  der verwandten sprachen und ist der inhärente vokal;  $\bar{a}$  kommt

überhaupt nur in diphthongen vor. So ist z. b. *bān* »tag« = Siam *wan*, aber *bān* »dorf« = Siam *bān*<sup>1</sup>. Im auslaut hat *ā* zwei schriftzeichen, deren eines (bei Grierson  $\bar{a}$ ) dem visarga entspricht; es mag früher kürzungszeichen gewesen sein, wird aber in dem vorliegenden material mehrfach unterschiedslos neben *ā* gebraucht, wahrscheinlich eine folge der aufgabe der längenunterschiede; wo  $\bar{a}$  in dem verzeichneten wortschatz vorkommt, scheint es auf *ā* zurückzugehen (für *mā* »pferd«, Siam usw. *mā*, hat auch Shan *mā*<sup>2</sup>). — *i* und  $\bar{i}$ : der lange vokal kommt fast nur im auslaut vor (jedoch *kīn* »essen«: Siam usw. *kin*), wo er meistens  $\bar{i}$  der verwandten sprachen gleichkommt, ausserdem aber  $\bar{i}$  in *shī*, imperativpartikel: S. *zī*, und *iā* in *mī* »weiblich«: S. *miā*. Das kurze *i* ist nur in geschlossener silbe belegt und hat zweierlei lautwert: *i* und  $\epsilon$  (offnes *e* oder  $\ddot{a}$ ); etymologisch vertritt es Siam *i*,  $\bar{i}$ , *e*, ( $\bar{e}$ ?),  $\ddot{a}$  und *iε*: wo es S. *i* entspricht, scheint die aussprache immer *i* zu sein und ebenso in den beiden fällen, wo Siam *iε* dafür hat (*rik* »nennen«: S. *riεk*<sup>3</sup>, *p<sup>r</sup>riñ* »zahlreich«: S. *b<sup>r</sup>riεñ b<sup>r</sup>ram* »alle zusammen«); wo es dagegen S.  $\ddot{a}$  vertritt, wird fast immer die aussprache *e* ( $\ddot{a}$ ) angegeben. Siam usw. *e* scheint im Ahom je nach dem folgenden konsonanten verschieden behandelt zu sein: aussprache *e* wird angegeben bei *cit* »sieben«: S. *cēd*<sup>4</sup>; *pit* »ente«: S. *pēd*<sup>5</sup>, dagegen nicht bei *lik* »eisen«: S. *hlēk*<sup>6</sup>; *lik* »kind«: S. *dēk*<sup>7</sup>; *pin* »sein«: S. *pēn*; *lim* »füllen«: S. *tēm*. — *e* und  $\bar{e}$ : der lange laut ( $\bar{e}$ ) ist nicht belegt, der kurze, dessen aussprache als offnes *e* (d. h. wohl  $\ddot{a}$ ) angegeben wird, nur als auslaut und Siam  $\ddot{a}$ ,  $\ddot{a}$ : entsprechend (*me* »mutter«: S. *mā*<sup>8</sup>; *p<sup>r</sup>e* »durchdringen«: S. *p<sup>r</sup>ā*<sup>9</sup>; *pe* »ziege«: S. *b<sup>r</sup>ā*<sup>10</sup>). — *u* und  $\bar{u}$ : der buchstabe für den kurzen laut steht in geschlossener silbe; er wird teilweise als *o* gesprochen, aber nur bei drei wörtern wird diese aussprache angegeben. Dem kurzen *u*



entsprechen Siam *u*, *ū*, *o* und *uō*; bei *u* ∞ *o* wird die aussprache *o* angegeben in *lum* »wind«: S. *lom*, und *yuk* »heben«: S. *yok*, in allen anderen fällen nicht; bei *u* ∞ *uō* in *luñ* »gross«: S. *hluñʰ*, aber nicht in *cut* »klein«: S. *cuqʰ*, und *shun* »garten«: S. *suñʰ*. Langes *ū* ist in geschlossener silbe geschrieben in *kūn* (und *kun*) »mensch«: S. *gʰon*, und *kʰrūm* »brunnen«: S. *kʰumʰ*, sonst nur im auslaut, entsprechend teils S. *ū*, teils S. *uq* (ausnahmsweise auch *ūq* in *nū*, *nō* »über«: S. *hnūqʰ*, was wohl bloss schlechte orthographie ist). — Die beiden *o*-laute sind selten und nur im auslaut belegt; der kurze entspricht S. *ā* (*kʰo* »hals«: S. *gʰā*, *γā*; *po* »vater«: *bʰā*; *sho* »klage«: *sā*~) und *ã*: (*po* »schlagen«: S. *pã*:~); der lange kommt vor in *rō* »kopf«: S. *huaʰ*; *rō* »wissen«: S. *rū*; *nō* (neben *nū*) »über«: S. *hnūqʰ*; und *kʰrō* »lachen«: vgl. S. *huaʰ rã*:. — *ā* kommt nur in geschlossener silbe vor (in offener wird *o* geschrieben) und entspricht regelmässig S. *ā*; ausnahmen sind *māñ* »mango«: S. *ma: muoñ*, und *plāñ* »hell«: S. *bʰtōñ*. — Bei *ū* werden länge und kürze nicht unterschieden. In offener silbe entspricht es S. *ū* und *ūq* (*mū* »zeit«: S. *mūq*; *pū* »wegen«: S. *bʰūq*; *rū* »boot«: *rūq*; aber *nū*, *nō* »über«: S. *hnūqʰ*), ausserdem S. *ū* in *mū* »schwein«: *hmū*, und *shū* »du«: *sū*. In geschlossener silbe vertritt *ū* das siam. *ū* (das aber durch *u* vertreten ist in *kʰruñ* »mittendurch teilen«: S. *gʰrūñ*) und *ū* (in *pūn* »welt«: S. *bʰūn* »grund, boden«), *ō* (in *nūn* »silber«: S. *nūn*) und regelmässig *ūō*; vereinzelt stehen die formen *rūk* (gesprochen *rok*) »sechs«: S. *hok*~ und *nūñ* »frau«: S. *hññ*.

45. Die diphthonge: Die inlautenden diphthonge des Siam *iē*, *uō*, *ūō* und die entsprechenden auslautenden *iq*, *uq*, *ūq* sind im Ahom ähnlich wie im Shan durch die einfachen vokale *i*, *u*, *ū* vertreten. Von den übrigen auslau-

tenden sind folgende belegt: *ai* entspricht Siam *ai* und *āi*, die in der schrift und wahrscheinlich auch in der aussprache zusammengefallen sind (*p'ai* »feuer«: S. *fai*; aber *ai* »schande«: S. *'āi*). — *aū* entspricht Siam *aū* (heute *ai* gesprochen; beispiele sind oben § 22 angeführt); merkwürdig ist, dass *aū* oft unterschiedslos mit *au* abwechselt oder älteres *au*, *āu* vertritt (*aū* »nehmen«: S. *'au*; *shaū* »junge frau«: S. *sāu'*; *shaū* »zwanzig«: Lao *fāu*, Tai noir *zāu'* usw.): wahrscheinlich ist daraus zu schliessen, dass *ū* im Ahom ein gerundeter, nicht wie im Siam ein ungerundeter vokal war, was nicht ohne interesse wäre. — Wie *ai* und *āi* scheinen *au* und *āu* in einen diphthong zusammengefallen zu sein; dieselben wörter werden bald so, bald so geschrieben, gleichviel ob sie ursprünglich kurz- oder langdiphthong hatten. — Ahom *iu* entspricht S. *iu* in *niu* »finger«: S. *niu'*; S. *iou* in *k'iu*, *k'riu* »zahn«: S. *k'iu'*; und S. *āu* in *miu* »katze«: S. *māu*. Ahom *oi* ist älteres *āi* in *noi* »klein«: S. *nāi'*; *oi* »süss«: S. *'āi'* »zuckerrohr«; *doi* »berg«: Lao *dāi'*; und älteres *ōi* in *doiñ* »mit, zusammen«: S. *dōi*.

46. Über die entwicklung der konsonanten im Ahom ist im vorhergehenden schon manches erwähnt worden.

Bei den verschlusslauten gibt es hier drei kategorien: mediae *b*, *d*, *j*, tenues *k*, *c*, *t*, *p* und tenues aspiratae *k'*, *t'*, *p'* (bei Grierson *kh*, *th*, *ph*). Die schrift (in der cerebrale fehlen) hat ausserdem buchstaben für *g* und die aspiraten *gh*, *jh*, *dh*, *bh*; Grierson äussert sich über das vorkommen der entsprechenden laute nicht, nur im verzeichnis der buchstaben treten sie auf und in den wörtern der texte und des vokabulars kommt nur ein einziges beispiel vor: der indische name *Dhonī-rām*; man wird deshalb annehmen dürfen, dass diese buchstaben überhaupt nur zur schreibung indischer lehnwörter dienen. — Von den medien ent-

spricht Ahom *d* etymologisch Siam *d*, doch ist dieser laut in einzelnen fällen in *l* übergegangen ebenso wie im Shan (*lik-k'ā* »kind« : S. *dēk*~; *lip* »unreif, ungar« : S. *dīb*~; *lüt* »heiss« : S. *dūōd*~, während das von derselben wurzel stammende S. *dād*~ »sonnenglut« auch in Ahom *d* hat: *dīt*, gespr. *det*, »heiss«). Ahom *b* entspricht teils Siam *b*, teils anlautendem *w* des Siam (*baü* »blatt« : S. *baü*; *bai* »legen, stellen« : S. *wai*); die beiden laute sind in *b* zusammengefallen, und ebenso wie im anlaut zuweilen der alte buchstabe *w* mit *b* wechselt, so wird zuweilen in auslautenden diphthongen der buchstabe *b* statt des üblichen *w* geschrieben. Die media *j*, die es in den verwandten sprachen nicht gibt, ist auch im Ahom unursprünglich, aus *y* entwickelt (im vokabular wird nur *yuk*, gespr. *yok*, »heben« : S. *yok* unter *y* aufgeführt, woraus wohl höchstens zu schliessen ist, dass die aussprache der gewährrmäner nicht ganz einheitlich war); der buchstabe für *j* ist das alte *y*. — Der buchstabe *g* (der wahrscheinlich nur in indischen wörtern auftritt) ist unfraglich der indische buchstabe *g*, der im Siam usw. für *g'* dient; ebenso scheint *d* der indische buchstabe *d* zu sein (Siam *d'*), während das entsprechende bei *b* freilich ziemlich unsicher, aber doch durchaus möglich erscheint. Falls diese annahme sich für *d* und *b* bestätigt, so ist es von nicht geringem interesse, indem es ein direktes zeugnis für den frühzeitig stimmhaften charakter dieser beiden laute wäre.

Die alten *tenuis* und *tenuis aspiratae* sind auch in Ahom unverändert durch *k*, *c*, *t*, *p* und *k'*, *t'*, *p'* vertreten, nur fehlt anscheinend der palatale aspirat *c'*, für den auch kein buchstabe angeführt ist; wie dieser in allen Tai-sprachen verhältnismässig seltene laut entwickelt ist, dafür finde ich keinen beleg. — Über diejenigen laute, die ich im Siam

und Lao  $g^f$ ,  $f^f$ ,  $d^f$ ,  $b^f$  umschreibe, ist oben § 30 kurz auch von Ahom gehandelt.  $g^f$  erscheint als  $k$  nur in *kun*, *kūn* »mensch«: S.  $g^f on$ , und *kāñ* »in abhängigkeit bringen oder halten«: S.  $g^f rāñ$ ; sonst als  $k^f$  ( $k^f ām$  »abend«: S.  $g^f am^$ ;  $k^f ām$  »gold«: S.  $g^f am$ ;  $k^f am$  »wort«: S.  $g^f am$ ;  $k^f o$  »hals«: S.  $g^f ā$ ,  $γā$ ;  $k^f rai$  »büffel«: S.  $g^f uāi$ ;  $k^f ruñ$  »mittendurch teilen«: S.  $g^f rññ^$ ;  $k^f ān$  »stock, stab«: Lao  $g^f ān^o$ , Shan  $k^f ān^$ ). In einem teil von diesen letzteren wörtern haben Burnay und Coedès den laut  $γ$  angenommen und es ist möglich, dass die übrigen ebenso zu beurteilen sind (in Shan haben sie alle  $k^f$  mit ausnahme von  $k^f rai$  »büffel«: Sh. *kuāi* und  $k^f am$  »wort«, das etymologisch zu Siam  $g^f uām$  »angelegenheit«, Sh. *kuām* »wort« gehört); ist dieses richtig so wäre für Ahom  $k \infty$  Siam  $g^f$ , aber  $k^f \infty$  Siam ( $g^f <$ )  $γ$  anzunehmen. — Siam  $f^f$  entspricht Ahom  $c$  ( $cān$  »schicht«: S.  $f^f an^$ ;  $cāñ$  »elephant«: S.  $f^f āñ^$ ;  $cū$  »name«: S.  $f^f ū^$ ); ebenso S.  $d^f \infty$  Ah.  $t$  ( $tāñ$  »zusammen, mit«: S.  $d^f āñ^$ ;  $tī$  »ort«: S.  $d^f ī^$  u. a.), und S.  $b^f \infty$  Ah.  $p$  ( $pā$  »begleiten«: S.  $b^f ā$ ;  $pī$  »bruder«: S.  $b^f ī^$  u. a.); dagegen anscheinend  $p^f riñ$  »zahlreich« zu S.  $b^f riñ$   $b^f rām^$  »alle zusammen«.

Die beiden  $f$ -laute des Siam,  $f$  und  $v$ , sind (s. oben § 32) anscheinend in  $p^f$  zusammengefallen.

Sibilanten hat Ahom nur einen, der *sh* transkribiert wird; über die aussprache wird nichts angegeben, vermutlich ist es also  $\dot{s}$  — oder sollte *sh* ein aspiriertes  $s^f$  wie das des Shan bezeichnen, ebenso wie *kh*, *th*, *ph* für die aspirierten verschlusslaute geschrieben wird? Dieses *sh* vertritt sowohl das stimmlose  $s$  als das ehemals stimmhafte  $z$  des Siam; für das letztere finde ich nur zwei beispiele: *shī* »imperativ-partikel«: S.  $zī^$ , und *shaū* »zwanzig«: Lao  $f^f āu$ , Shan  $s^f āu$ , Tai noir  $zāu^$ .

Bei den nasalnen und liquiden wird, wie im Shan, zwi-

schen den stimmhaften und den stimmlosen in der schrift nicht unterschieden. Die nasale stimmen im ganzen zu den verwandten sprachen;  $\bar{n}$ , das im Siam zu  $y$  geworden ist, ist in einigen wörtern mit Lao übereinstimmend erhalten (s. oben § 37). — Von den liquiden ist  $l$  ebenfalls  $\infty l$  und  $hl$  des Siam usw., in einigen wörtern aber aus  $d$  hervorgegangen (s. oben). Ebenso entspricht  $r$  gewöhnlich Siam  $r$ ; besonders interessant sind einige fälle, wo es einem  $h$  der übrigen sprachen gegenübersteht: *rai* »verlieren, verloren gehen«: S. *hāi'*; *rān* »schwanz«: S. *hān'*; *rō* »kopf«: S. *huq'*; *rūk* (gespr. *rok*) »sechs«: S. *hok*˘; *rau* »in der luft hängen«: S. *hā:*˘ »schweben« (vergl. hierüber unten § 69 3)). — Dass urspr.  $y$  zu  $j$  und urspr.  $w$  zu  $b$  geworden sind, ist schon erwähnt. —  $h$  ist auch im Ahom als  $h$  erhalten; unregelmässig tritt dieses auf in *hū* »ochs«: Siam *wuq* (gesprochen *ñuq*), Lao *ñua*, Shan *ño*, Tair noir *ñua*˘.

Die konsonanten des auslautes entsprechen ganz denen des Siam. Von den anlautenden konsonantengruppen des Ahom wurde oben § 7 gehandelt.

47. Tai noir ist die sprache einer Tai-bevölkerung, der Schwarzen Tai (*Tai lam*), im oberen Tongkin am oberlauf des Schwarzen Flusses. Der dialekt steht dem Lao einigermaßen nahe, zeigt aber doch sehr ausgeprägte eigenart; nicht wenig wörter hat er aus dem annamitischen entlehnt. Das quellenwerk von DIGUET<sup>1)</sup> bietet nur einen ziemlich spärlichen wortschatz, ist aber — nicht wenigen druckfehlern in den tonakzenten zum trotz — ausserordentlich brauchbar. Die darin angewandte umschrift nach dem grundsatz, jedes wort möglichst nach französischer recht-

<sup>1)</sup> E. Diguët, Étude de la langue Tai précédée d'une notice sur les races des hautes régions du Tonkin. Hanoi 1895.

schreibung wiederzugeben, ist wenig empfehlenswert, anderseits aber konsequent durchgeführt, so dass, da beide vokabulare (franz.-Tai und Tai-franz.) die wörter auch in der einheimischen schrift geben, kaum je zweifel über die ungefähre aussprache entstehen. Die angaben über die laute sind sehr summarisch; im grossen ganzen scheinen sie annäherungsweise dieselben zu sein wie im Siam und Lao. Die einheimische schrift ist wahrscheinlich von dem Lao-alphabet abgeleitet, möglicherweise jedoch schon von dem siamesischen vor der schriftreform des 13. jhs. Sie hat 16 zeichen für vokale und diphthonge und 38 konsonantenbuchstaben, d. h. sechs mehr als das Lao-alphabet; diese überschüssigen sind anscheinend (wie Maspero sagt) der symmetrie der schriftsystems zu liebe hinzugebildet, d. h. um den unterschied zwischen hoch- und tieftonigen bei allen konsonanten durchzuführen, und sie dienen, soweit das vorliegende material erkennen lässt, vorzüglich, vielleicht ausschliesslich zur wiedergabe von fremdwörtern. Die orthographie ist wie die des Siam und Lao ausgesprochen historisch und unterscheidet viele laute, die heute zusammengefallen sind, hauptsächlich eine unterscheidung der hochtonigen und tieftonigen konsonantenklassen. Meine transkription folgt im grossen ganzen dem oben für das siamesische aufgestellten system.

48. Der vokalismus stimmt im wesentlichen mit dem des Siam und Lao überein, so weit es sich um die qualitäten handelt; zuweilen erscheint jedoch *ö* an stelle des *ü* jener sprachen. Die ursprünglichen vokalquantitäten dagegen scheinen durcheinandergeraten und durch neue längenunterschiede ersetzt zu sein, ähnlich wie im Shan. Im Tai noir ist die unterscheidung von länge und kürze bei *a* in der schrift festgehalten, und auch hier sind *ā* und *á* wahr-

scheinlich durchweg lang; sonst ist man für die quantitäten auf die umschrift Diguets angewiesen, und nach dieser stimmen sie sehr häufig nicht mit denen der schwestersprachen. Ob die anlautenden vokale mit dem kehlkopfverschluss (festen einatz) beginnen, ist nicht zu erkennen; der vokalträger als anlaut gehört zur hochtonigen (stimmlosen) klasse und hat ein tieftoniges gegenstück, das aber nur in zwei lehnwörtern belegt ist. In der transkription wird der vokalträger mit dem spiritus lenis ˘ bezeichnet.

Auch die diphthonge stimmen meistens mit Siam und Lao. Die drei inlautenden umschreibt Diguets nicht ganz einheitlich, meistens als *ie*, *uo*, *üö*, zuweilen aber als *ia*, *ua*, *üa*; ob dies eine wirkliche verschiedenheit der aussprache bezeichnet, ist nicht zu entscheiden; ich folge in der transkription Diguets. Die entsprechenden des auslautes werden als *ia*, *ua*, *üa* gegeben. Von den triphthongen werden zwei durchweg *uei* und *üei* umschrieben, bei dem dritten ist aber eine (auch in der schrift zum ausdrück kommende) spaltung eingetreten: man findet einerseits *diou* »derseibe«: S. *diou'*; *kiou* »sichel«: S. *kiou'*; *sieu* »destillieren«: L. *sieu'*; *'ieu* »schwach«: S. *'iou'* »gebeugt«; anderseits *bäo* »lügen«: S. *biou'* »verdreht«; *k'äo* »zahn«: S. *k'iou'*; *g'äo* »kauen«: S. *g'iou'*; *d'äo* »entfliehen«: S., L. *d'iou'*; *näo* »harnen«: S. *yiou'*. Es möchte scheinen, dass der ton die unterschiedliche behandlung bedingt, das material genügt aber nicht, um die regel sicher zu stellen. Dass der anlautende diphthong *aü* (oder *aö*? Diguets umschreibt ihn *aeu*) im Tai noir erhalten ist, wurde oben § 22 mit beispielen belegt.

49. Konsonanten: Die beiden anscheinend schon früh stimmhaft gewordenen verschlusslaute *d* und *b* des Siam, Lao und Dioi sind hier nicht unverändert geblieben.

*b* ist in der aussprache mit *w* zusammengefallen und

nach Diguët wird unterschiedslos bald das eine, bald das andere gesprochen. Der buchstabe dafür ist der alte buchstabe *b*, und dieser wird auch für die stimmlose form des *w*, Siam *hw*, gebraucht (in *bān'* »säen«: S. *hwān'*; *bān* »süss«: S. *hwān'*; *bī* »kamm«: S. *hwī'*). Im vokabular umschreibt Diguët ihn immer mit *b* ausser in *vānne* »schnell«: S. *hwan'* »aufgeregt«, und *vang* »dünn«: S. *bān*. Ich transkribiere, gemäss dem ursprünglichen wert des buchstaben, *b*; wo Diguët *v* schreibt könnte man *b* anwenden, also *bān'* »schnell«, *bān* »süss«, aber diese unterscheidung hat wenig wert, da Diguët selbst in der verteilung von *b* und *v* nicht konsequent ist. — Altes stimmloses *w* wird aber auch ebenso wie im Siam mit *hw* bezeichnet, und so können auch wörter mit altem *b* geschrieben werden; von den zwei wörtern mit diesem anlaut, die Diguët anführt, ist *hwāi* »rotan« = S. *hwāi'*, aber *hwüöm'* »morast« = S. *büöm'*. — Urspr. stimmhaftes (tieftoniges) *w*, das somit zwei hochtonige entsprechungen hat, wird mit dem alten buchstaben *w* geschrieben und in der umschrift Diguëts mit *v* bezeichnet ausser in *baine* (d. h. *wān'*) »ring«, welches eine stimmhafte nebenform zu S. *hwān'* ist, und *bouōng* »voile«, das annam. zu sein scheint. Es gibt aber noch einen zweiten buchstaben für tieftoniges *w*, dessen ursprung und bedeutung nicht ganz sicher ist und der nur in *bi* »fächer« belegt ist; vielleicht ist das wort entlehnt, der ton stimmt wenigstens nicht zu Siam und Lao *wī*. Vermutlich ist der buchstabe als tieftonige entsprechung zu *b* geschaffen, wie *hw* und *w* sich entsprechen, und unser buchstabe *b* würde hier deshalb bessere anwendung finden als in den obigen fällen.

*d* ist mit *l* zusammengefallen und wechselt in der aussprache frei mit diesem, gilt auch als die hochtonige ent-



sprechung des urspr. *l*. Der buchstabe für den laut ist das alte *d* und er vertritt sowohl früheres *d* als *hl*. Diguets umschreibt ihn gewöhnlich (aber nicht konsequent) mit *l*, aber mit *d* in *dān sū* »im begriff«, *dān lī* »gelegten« (an anderer stelle *lān*) und in *dīn* »erde« : Siam *din*, *dā* »messen« aus annam. Man könnte den buchstaben seiner funktion als hochtoniges *l* gemäss mit *hl* transkribieren, das wäre aber wenig befriedigend, weil das schriftzeichen altes *d* ist und weil es anscheinend einen anderen buchstaben für altes *hl* gibt; ich ziehe deshalb ebenso wie beim *b* die etymologische schreibung mit *d* vor. — Das tieftonige *l* vertritt etymologisch urspr. *l* und wird mit diesem buchstaben geschrieben; Diguets umschreibt es immer mit *l* ausser in drei lehnwörtern aus dem annamitischen (*duēung* = *düōn* »zucker«, *dāine* = *dān* »lampe« und *daing* = *dān* »nagel, spitze«). Ausserdem gibt es aber noch zwei buchstaben für *l*, einen hochtonigen dessen form auf *hl* hinzuweisen scheint, und einen tieftonigen; vermutlich ist das verhältnis wie bei *b* so, dass entsprechend dem parallelismus *hl:l* zu *d* ein neuer tieftoniger buchstabe erfunden wurde, der dann am besten mit *δ* wiedergegeben würde. Da Diguets aber für die letzten beiden *l* keine belege anführt, bleibt dies eine blosse vermutung.

Von den übrigen verschlusslauten sind die reinen tenues auch im Tai noir durch *k*, *c*, *t* und *p* vertreten. *k* ist im auslaut hinter ursprünglich langen vokalen meistens, aber nicht ausnahmslos, übergegangen in »un arrêt brusque de la voix«, wahrscheinlich also den kehlkopfverschluss; ich schreibe das so gewandelte *k* zwischen klammern. Dass dies, wie Diguets hervorhebt, nur bei steigendem und bei dem gleichen ton stattfindet, ergibt sich von selbst daraus, dass nur diese beiden töne bei auf verschlusslaut ausgehen-

den wörtern möglich sind. — Von den *tenues aspiratae* sind *k* und *f* im allgemeinen unverändert erhalten; nur möchte es scheinen, dass *k* in einzelnen fällen zu *s* geworden ist: *sau* »turteltaube«: S., L. *k'au'*; *sap'* »verfolgen«: S. *k'ab̃*, L. *k'ap'*; *sōm̃* »wachtel«: Lao *k'um̃*, Dioi *kioum*, (*kiu*), wo aber die letztere form auf älteres *k'l*- oder *k'r*-hinzuweisen scheint. — Die palatale *tenuis aspirata* scheint zur reinen *tenuis* geworden zu sein, aber nur ein beispiel kommt vor: *cī(k)'* »zerreißen«: S. *c'ik̃*. Das labiale *p* ist durchaus mit dem hochtonigen *f* zusammengefallen und wird mit dessen buchstaben geschrieben, ebenso also in der transkription. — Die ursprünglich stimmhaften verschlusslaute, die ich im Siam und Lao mit *g̃*, *j̃*, *d̃* und *b̃* umschrieben habe, sind im Tai noir mit den stimmlosen unaspirierten *k*, *c*, *t*, *p* zusammengefallen, werden aber in der schrift durchaus von diesen unterschieden und gelten als tieftoniges *k*, *c*, *t*, *p*. In dieser sprache weist nichts auf eine zwischenstufe als *mediae aspiratae* hin, und die transkription *g̃*, *j̃*, *d̃*, *b̃* ist deshalb sehr anfechtbar; trotzdem muss ich sie anwenden und diese unzutraglichkeit in den kauf nehmen als unvermeidliche schwäche des einheitlichen transkriptionssystems. Tai noir *g̃* vertritt auch Siam *γ* (*g̃ā̃* »hölzerner kragen«: S. *γā̃*; *g̃ā̃* »hals«: S. *γā̃*). *j̃* scheint vereinzelt in *z* übergegangen zu sein: *zūm̃* »sich versammeln«: S. *j̃um*; *zūōñ̃* »art und weise«: S. *j̃ōñ̃*. — Ausser diesen drei verschlusslautreihen gibt es bei den gutturalen und dentalen eine vierte, nämlich tieftonige aspiraten, die ich mit *gh* und *dh* transkribieren würde; sie sind offenbar gebildet, um zu den aspirierten *tenues* eine tieftonige entprechung zu haben, so wie *g̃* usw. es zu den reinen *tenues* geworden sind. Dass es sich so verhält, ergibt sich deutlich daraus, dass es bei den palatalen und labialen.

wo tenues aspiratae fehlen, entsprechende buchstaben nicht gibt. Sowohl für *gh* als für *dh* kommen nur 2—3 belege vor: *ghan*, *ghān* »préparer« (vgl. Lao *gʻan* »bereiten; alles«) und *ghai* *nai* »jetzt«; für *dh* nur zwei lehnwörter aus annam.; vielleicht sind auch die wörter mit *gh* entlehnt.

50. Die beiden *f*-laute sind im Tai noir ganz wie im Siam und Lao in der aussprache gleich, in der schrift aber der verschiedenheit ihrer tonklasse gemäss durchaus auseinandergehalten; der hochtonige hat in sich die tenuis aspirata aufgenommen. Ebenso verhält es sich mit den beiden sibilanten, die heute beide stimmlos sind. Transkribiert wird wie beim Siam: *f*, *v* und *s*, *z*.

Die nasale haben ehemals stimmlose und stimmhafte, heute hochtonige und tieftonige formen. Der hochtonige gutturale wird *hñ* geschrieben; belegt ist er ausser in dem lehnwort *hñi* »zweifel« nur in *hñá(k)ʻ* »wachsen«, wo Siam, Lao und Shan die stimmhafte form S. *ñák* haben, und *hñam* »denken an«: L. *ñam*. Bei dem palatalen sind die verhältnisse etwas schwierig; er hat zwei buchstaben: stimmlos a) *hñüa* »fleisch«: S. *nüq* und entsprechend in den übrigen sprachen stimmhafte form; b) *hñ* ∞ S. *hñ*, L. *hñ*: *hñäüʻ* »gross«: S. *hñäüʻ*, L. *hñöʻ*; *hñāʻ* »gras«: S. *hñāʻ*, L. *ñāʻ* (mit falscher schreibung); *hñ* ∞ S. *y*, L. *ñ* in *hñiʻ* *hñüaʻ* »kehricht«: S. *yüq*, L. *ñüa*; die übrigen wörter sind entlehnt oder unklar. Das tieftonige *ñ* entspricht S. *y*, L. *ñ*. — *n* und *m* werden mit denselben beiden buchstaben geschrieben, von denen der hochtonige eine zusammenziehung von *h* und dem *n/m*-zeichen ist; in der aussprache und demnach auch in der umschrift sind sie auseinandergehalten, so dass also derselbe buchstabe bald mit *n*, bald mit *m* wiedergegeben wird. Sie stimmen im ganzen mit den entsprechenden lauten der nächst verwandten sprachen

überein. — Von den liquiden ist *l* schon im verband mit *d* besprochen. *r* ist zu *h* geworden, wird aber mit seinem eigenen buchstaben geschrieben, der als tieftonige entsprechung zu dem ursprünglichen *h* gilt; es dient auch zur wieder-gabe eines *h* in fremdwörtern, wie etwa *rāi`* »schuh«. Wie beim Lao wird der tieftonige *h*-laut gemäss der historischen orthographie mit *r* transkribiert. — *w* ist oben mit *b* zusammen behandelt. *y* hat zwei fast genau gleiche buchstaben, einen hochtonigen und einen tieftonigen; der erstere entspricht Siam *ẏ*, Lao *y* (mit tönen der stimmlosen anlaut), im Siam jedoch auch *y*, indem dort in einer reihe von fällen bei diesem anlaut ein übergang in die tiefe tonklasse statt gefunden hat (§ 80 1)); der letztere entspricht Siam und Lao *y* in *yā(k)* »schwierig«: S. *yāk`*; *yañ* »ruhen«: S. *yañ* »aufhören, aufschieben«; *yāu`* ein volksname: Lao *yāu`*. — *h* entspricht ganz Siam und Lao *h* und gilt als hochtonige form zu *r*.

51. Von den konsonantengruppen im wortanlaut ist im Tai noir keine erhalten, aber einige haben deutliche spuren hinterlassen; die behandlung dieser verbindungen ist verschieden. Keine beispiele finde ich für die gruppen *k'l*-, *k'r*- und *p'l*-. *l* und *r* sind spurlos verschwunden in

*kl*:- *kūa* »salz«: S. *klūq*; *kāp'* »schale«: S. *klāb~*; *kuei~* »pisang«: S. *kluei`*; *kieñ~* »eben«: S. *klieñ`*; *kai* »fern«: S. *klai*, *kān* »verschlucken«: S. *klān*; und etliche andere.

*pl*:- *pā* »fisch«: S. *plā*; *pāi'* »retten«: S. *plāi~*; *pīn* »blutegel«: S. *plīn*; *pūak'* »schale«: S. *plūōk~*; *pū(k)'* »pflanzen«: S. *plūk~*; *pā(k)'* »ring«: S. *plāk~*; und etliche andere.

*p'r*:- *faū* »wer«: Ahom *p'raū*.

*b'l*:- *b'ū`* »betel«: S. *b'lū*.

*b'r*:- *b'ām`* »zusammen«: S. *b'rām'*; *b'āu* »kokos«: S.

*ma: b' rāu'*; *b' ū(k)* »morgen«: S. *b' ruk*; *yēn pai'* »volk«: S. *b' rai'*.

*tr-*(?): *tēn'* »kurz«: S. *triēn*; das beispiel ist unsicher.

Grössere veränderungen zeigen

*g'l-* > *f'-*: *f' ān'* »kriechen«: S. *g' lān*; *f' ā(k)'* »verbrennen«: S. *g' lāk'*; *f' am'* »berühren«: S. *g' lam*.

*g'r-* > *f'-*: *f' ūōñ'* »gerät«: S. *g' rŭōñ'*; *f' ān* »faul«: S. *g' rān'*; *f' ōñ* »zwischen«: S. *g' rŭñ'* »mitte«; *f' ān* »mal«: S. *g' ran'*; *f' an* »schön«: S. *g' rān*; *f' ok* »mörser«: S. *g' rok*.

Für weniger sicher halte ich die folgenden:

*kr-* > *g'-*: *g' ōñ* »käfig«: S. *kroñ*;

*pr-* > *f'-*: *f' āl'* »verteilen«: S. *prād'* »verstreuen, verbreiten«.

52. Nung ist sammelname für eine grössere anzahl von Tai-stämmen, die über ein weites gebiet in den provinzen Kuangsi, Kueichou und Yünnan und in Tongkin verstreut sitzen; in Tongkin sind sie von China eingewandert. Bei der wissenschaftlichen verwertung dieser sprache ist man schlecht gestellt. Es liegt zwar ein reichhaltiges wörterbuch<sup>1)</sup> vor, das auch einige kleine texte bietet, aber dessen verfasser hat es unterlassen, dem benutzer die für die richtige beurteilung des stoffes nötigen voraussetzungen mitzuteilen; die einleitung sagt nichts darüber, ob ein einzelner dialekt darin dargestellt werden soll, oder ob das wortmaterial aus verschiedenen mundarten zusammengetragen ist, und dies ist eine höchst wichtige frage, weil einem auf schritt und tritt lautliche varianten (die auch in der einleitung erwähnt werden) begegnen, ohne dass zu erkennen ist, ob es sich dabei um lokale verschiedenheiten handelt oder um indi-

<sup>1)</sup> F. M. SAVINA, Dictionnaire étymologique Français-Nung-Chinois. Hongkong 1924.

viduelle gewohnheiten einzelner sprecher (altersklassen?, frauen und männer?), oder ob sie etwa satzphonetische dubletten darstellen. Über die aussprache erfährt man wenig mehr, als was aus der von dem verf. gewählten orthographie — eine einheimische schrift haben die Nung nicht — zu schliessen ist, über die natur der töne noch weniger. Zur wiedergabe der laute benutzt Savina das für das annamitische übliche quoc ngü, so ziemlich das unglücklichste transkriptionssystem, das sich ausdenken lässt. Ich habe diese sprache daher bei der zusammenstellung des materials, das der untersuchung zu grunde liegt, nicht konsequent herangezogen, und die folgenden bemerkungen über ihr verhältnis zu den schwestersprachen sind demgemäss etwas summarisch. Besonders für die vergleichende untersuchung der töne in den Tai-sprachen bietet sie aber zu wichtiges, als dass sie ganz unberücksichtigt bleiben könnte.

Nung hat eine grosse menge von lehnwörtern aus dem südchinesischen, im allgemeinen wohl dem Kantondialekt, aufgenommen; es ist, da es sich um verwandte sprachen handelt, nicht immer leicht erkennbar, was ererbtes und was entlehntes sprachgut ist, sicher ist aber, dass ein beträchtlicher teil dessen, was Savina für chinesisches hält, echt Tai ist. Das lautsystem des Nung ist in sehr vielen punkten unklar, in soweit als sich eine grosse unregelmässigkeit der lautentsprechungen zwischen dieser und den übrigen sprachen zeigt. Bei der wiedergabe der Nung-wörter umschreibe ich die in dem wörterbuch gegebenen formen in das bei den bisher behandelten sprachen angewandte transkriptionssystem.

53. Bei den vokalen unterscheidet Savina, wie es im quoc ngü üblich ist, länge und kürze nur bei  $\bar{a}$ ,  $a$ ; diese entsprechen im ganzen genau denen des Siam. Sonst sind

die entsprechungen der vokale besonders schwankend, vornehmlich die der kurzen.  $\bar{i}$  tritt am häufigsten als  $e$  auf, daneben aber mehrfach als  $i$ , und ebenso ist  $\bar{u}$  teils als  $o$  teils als  $u$  vorhanden.  $e$  des Siam ist teils  $e$  teils  $a$  ( $\bar{n}ap^{\sim}$  »nähen« : S.  $y\bar{e}b$ ;  $\bar{n}an^{\dagger}$  »zerdrücken« : S.  $n\bar{e}n'$ , u. a.), dann wieder  $i$  ( $sin^{\sim}$  »zwirn, draht« : S.  $s\bar{e}n^{\sim}$ ).  $\bar{o}$  ist meistens  $o$ , aber auch  $u$  ( $fuk^{\sim}$  »geschwollen« : S.  $vo$ ;  $mut^{\sim}$  »zu ende« : S.  $hmod^{\sim}$ ;  $lu\bar{n}$  »herab« : S.  $lo\bar{n}$ ). Ein sehr merkwürdiger vokal ist derjenige, den Savina mit  $\hat{a}$  bezeichnet und den ich (Maspero, BEFEO XX, 1920, s. 6 folgend)  $\bar{o}$  umschreibe; meistens scheint er  $\bar{u}$ ,  $\bar{ü}$  und  $\bar{ö}$  zu vertreten ( $kh\bar{o}n^{\dagger}$  »steigen« : S.  $k^{\dagger}\bar{ü}n^{\sim}$ ;  $l^{\dagger}\bar{o}n$  »ankommen« : S.  $l^{\dagger}\bar{ü}n'$ ;  $h\bar{o}n$  »lange« : S.  $h\bar{ü}n'$ ;  $l\bar{o}k^{\sim}$  »tief« : S.  $l\bar{ü}k$ ;  $f\bar{o}n^{\sim}$  »brennholz« : S.  $v\bar{ü}n$ ;  $\bar{o}n'$  »der andere« : S.  $\bar{ü}n^{\sim}$ ;  $kh\bar{o}n^{\sim}$  »nacht« : S.  $g^{\dagger}\bar{ü}n$ ;  $n\bar{o}n^{\sim}$  »geld« : S.  $n\bar{o}n$ ;  $\bar{o}k'$  »brust« : Lao  $\bar{o}k'$ ), daneben aber auch etliche andere ( $c\bar{o}l'$  »sieben« : S.  $c\bar{e}d^{\sim}$ ;  $c\bar{o}p'$  »schmerz« : S.  $c\bar{e}b^{\sim}$ ;  $k\bar{o}n^{\sim}$  »mensch« : S.  $g^{\dagger}on$ ;  $p^{\dagger}\bar{o}n$  »regen« : S.  $fon'$ ;  $kh\bar{o}n$  »turban« : S.  $k^{\dagger}an'$ ;  $d\bar{o}l'$  »saugen« : S.  $d\bar{ü}d^{\sim}$ ;  $l\bar{o}n^{\sim}$  »leuchtend« : S.  $r\bar{ü}ö\bar{n}$ ).  $\bar{ü}$  ist aber auch im Nung teilweise  $\bar{ü}$  geblieben, während  $\bar{ü}$  bald durch  $\bar{ü}$ , bald durch  $e$  vertreten ist ( $sen^{\sim}$  »blei« : Lao  $j^{\dagger}\bar{ü}n$ ).

Von den diphthongen erwähne ich die folgenden mehr als sporadischen abweichungen: von den drei inlautenden scheint  $i\bar{e}$  regelmässig durch  $i$  vertreten zu sein (der entsprechende im auslaut ist wie im Siam  $ia$ ); bei  $u\bar{o}$  und  $\bar{ü}\bar{o}$  und ebenso bei den entsprechenden auslautenden (Siam  $ua$ ,  $\bar{ü}a$ ) schwankt die aussprache zwischen diphthong  $uo$ ,  $\bar{ü}\bar{o}$  und monophthong  $\bar{u}$  und  $\bar{ü}$ , und zwischenstufen, wo der zweite komponent des diphthongs sehr kurz und undeutlich ist, gehen daneben her: anscheinend ist hier ein monophthongierungsprozess im zuge. Von den auslautenden ist  $a\bar{ü}$  als  $\bar{o}\bar{ü}$  erhalten.  $-uei$  scheint zu  $ui$  zu werden ( $kui^{\dagger}$  »pisang« :

*S. kluei*˘; *fui*<sup>t</sup> »tasse«: *S. f'uei*˘), während *iou* als *äu* auftritt, ebenso wie zum teil im Tai noir (*khäu*<sup>t</sup> »zahn«: *S. k'iou*˘; *däu* »einzig«: *S. diou*; *näu*˘ »harnen«: *S. giou*˘; *näu*˘ »sich wenden«: *S. niou*˘).

54. Die konsonanten: *d* und *b* sind erhalten geblieben und werden als stimmhafte geschrieben. Die stimmlosen unaspirierten sind ebenfalls unverändert vorhanden als *k*, *c*, *t*, *p*, merkwürdigerweise scheint aber *t* zuweilen zu *f* und weiter zu *h* zu werden: *f'ā*, *hā* »auge«: *S. tā*; *f'āi*, *hāi* »sterben«: *S. tāi*. Von den tenues aspiratae sind *f'* und *p'* unverändert, während *c'* anscheinend *s* geworden ist (*sik'* »zerreißen«: *S. c'ik'*˘; *sān* »scheune«: *S. c'ān'*). Für *k'* unterscheidet Savina zwei laute: *k'* mit starker aspiration und *kh* mit leiserer; das letztere ist nach der angabe s. IX wohl ein affrikat *kχ* (*kh*), kein reibelaut *χ* (*h*), wechselt allerdings mit *h* ab. Die beiden formen werden hier in der umschrift ebenso unterschieden wie im wörterbuch. Das ursprüngliche *k'* ist weitaus am häufigsten durch *kh* vertreten, seltener durch *k'* (*k'iai'* »ei«: *S. k'ai'*˘), welch letzteres meistens sekundäre aspiration zu haben scheint. — Von den alten medien sind *g'*, *d'*, *b'* des Siam ebenso wie im Tai noir mit den unaspirierten stimmlosen zusammengefallen und werden also *k*, *t*, *p* geschrieben; dagegen ist *f'* zu *s* geworden. Siam *γ* ist durch *kh*, *h* vertreten. — Die behandlung der *f*-laute und sibilanten ist oben § 32. 33 nachgewiesen: das hochtonige (stimmlose) *f* ist mit *p'* in *p'* zusammengefallen, das tieftonige (Siam *v*) ist offenbar ein stimmloses *f*, das leicht aspiriert sein soll; da verwechslung mit dem älteren hochtonigen *f* ausgeschlossen ist, behalte ich für das tieftonige den buchstaben *f* bei. *s* und *z* sind beide durch *s* vertreten, hinter dem vielfach ein (wahrscheinlich stimmloses) *l* entwickelt ist — vielleicht aus



älterer aspiration (s. § 33); ganz dieselbe entwicklung soll, wohl sicher nicht ohne zusammenhang mit der im Nung, im chinesischen dialekt von Sin-ning (prov. Kuangtung) stattgefunden haben (Karlgren, Phonologie, s. 270). Da beide aussprachen, *s* und *sl*, in denselben wörtern neben einander hergehen, ist es nicht erforderlich *l* zu schreiben. Die nasale, *y* und *w* stimmen mit denen der übrigen sprachen überein, bei *n̄* und *y*, wo Siam unursprünglichere verhältnisse aufweist, mit Lao und Tai noir; über *w* wird gesagt, dass es vielfach ausgesprochen wird »comme la semi-voyelle *w*« des englischen, ob dies aber vor bestimmten vokalen oder in bestimmten lokalen mundarten der fall ist, erfährt man nicht. Von den liquiden bleibt *l* unverändert, während *r* hier zu *l* geworden, nicht wie in Lao, Shan, Tai noir und Dioi mit *h* zusammengefallen ist.

55. Dass die konsonantengruppen des anlantes im Nung derart umgewandelt sind, dass statt *l* und *r* hinter dem verschlusslaut (beispiele habe ich nur für die gutturale und labiale) ein *e* oder *i* auftritt, haben schon früher andere erkannt. Bei den labialen liegen die verhältnisse klar, so weit die belege reichen, bei den gutturalen ziemlich viel verwickelter, als es nach dieser feststellung scheinen könnte. Hinter labialem anlaut schwinden *l* und *r* spurlos vor *i*, *e*, *ä* und *üö* und werden vor anderen vokalen durch *e* ersetzt:

a) *bet'* »pflücken«: S. *plid̃*; *pi* »wade«: S. *plī*; *piñ* »blutegel«: S. *plīñ*; *pin'* »verändern«: S. *plīñ̃*; *piu* »flamme«: S. *pleu*; *pi* »pisangblüte«: S. *plī*; *p'ām'* »funkeln« ist wahrscheinlich eine stimmlose nebenform zu S. *b'läm*, *b'läm̃*; *püök'* »schale«: S. *plüök̃*.

b) *beäk'* »blume«: Ahom *bläk*; *peā* »fisch«: S. *plā*; *peai* »spitze«: S. *plāi*; *peuk'* »wecken«: S. *pluk̃*; *peäk'* »ring«:

S. *plāk̃*; *peau'* »leer«: S. *plaũ*; *peui'* »lösen«: S. *plâĩ*; *peañ* »trügen«: S. *b'lañ* »irren, verfehlen«; *p'eâm* »haar«: Ahom *p'rom*, S. *p'om'*; *p'ei'* »gehen«: Ahom *p'rai*; *p'eai'* »bröckelig«: L. *p'âĩ*, vgl. S. *b'ruï*, *b'ruï* (?); *peã* »messer«: S. *b'rã*; *peuk̃* »morgen«: S. *b'ruk*.

Für gutturalen anlaut finde ich folgende belege:

a) *l* schwindet spurlos: *küa* »salz«: S. *klüq*; *käp'* »reis-schalen«: S. *kläb̃*; *kip'* »schuppe«: S. *klīb̃* »huf«; *kuoñ* »hohl«: S. *kluqñ*; *kuï'* »pisang«: S. *klueĩ*; *kaĩ* »moos«: S. *g'lai*; *kañ* »massieren«: S. *g'lēn'*; *khäu'* »geschickt«: S. *g'läũ*, das offenbar falsche orthographie für *k'läũ* ist: zu dieser letzteren form stimmt der ton in Nung und stimmt besser Shan *k'äũ* »geeignet«. (*käu'* »anklagen« ist wahrscheinlich aus dem chin. entlehnt, nicht = S. *kläũ* »mitteilen«).

b) *l* und *r* durch *i* ersetzt: *kiāñ* »mitte«: S. *klāñ*; *kiā'* »ändern«: S. *klāi*; *kiāñ* »trommel«: S. *klāñ*; (?) *kiäu'* »mitteilen«: S. *kläũ* (*kiäu'* ist s. X als gleichwertig mit *cäu'* genannt, das letztere wohl weiterentwicklung vom ersteren; s. unter d)); *kiāñ'* »irre«: S. *g'lañ'* (wahrscheinlich falsche schreibung für *k'lañ'*); *k'iai'* »ei«: Ahom *k'rai* (aber S. *k'aĩ*); *kiāñ̃* »faul«: S. *g'rāñ*.

c) *l* und *r* durch *i* ersetzt unter aspirierung des *k*:- *k'ia'* »reis zum auspflanzen«: S. *klā̃*; *k'ioü'* »nahe«: S. *kläũ*; *k'iuñ'* »käfig«: S. *kroñ* (der ton beider ist verschieden).

d) *kl*-, *g'l*-, *g'r*- werden zu *c*:- *cāk'* »spülen«: S. *klāk̃*; *cāk'* »ringwurm«: S. *klāk̃* (der ton stimmt zu diesem, nicht zu S. *g'lāk̃*); *cāñ* »kriechen«: S. *g'lāñ*; (?) *cāk̃* »mörser«: S. *g'rok*; *cäu'* »mitteilen«: S. *kläũ* (s. unter b)). Fälle dieser art lassen sich vielleicht noch mehrere finden; sie sind wohl nichts als eine weiterentwicklung derjenigen unter b), da nach s. X *c* und *k* (nur vor *i*?) häufig ausgetauscht werden.

56. Dioi ist ebenso wie Nung ein sammelname für eine menge von Tai-stämmen, die, jeder mit seinem individuellen namen, über ein weites gebiet in den süd-westlichen provinzen Chinas, Kuangsi, Kueichou, Yünnan und Szechuan verbreitet den chinesen stand gehalten haben. Wir sind über diese wichtige sprache erheblich besser unterrichtet als über Tai noir und Nung, trotzdem das vorliegende quellenmaterial in vielen beziehungen mangelhaft ist. Ein einzelner dialekt, der der Pu Man im süd-westen Kueichou's, ist dargestellt in dem umfänglichen wörterbuch von JOS. ESQUIROL et GUSTAVE WILLIATTE: *Essai de dictionnaire Dioi<sub>3</sub>-Français*, Hongkong 1908 (mit abriß der grammatik, franz.-Dioi wörterverzeichnis und zahlreichen kürzeren und längeren sätzen als sprachproben). Dazu kommen zwei raisonierende abhandlungen über die sprache von P. DENIS DOUTRELIGNE in *Anthropos* 18—19 (1923—24), s. 329—385 und ebd. 26 (1931), s. 35—53. Einige beiträge zur lautlehre gab ED. HUBER, *BEFEO* IX (1909), s. 394—397.

Die stellung des Dioi im kreis der indo-chinesischen sprachen lässt sich noch nicht bestimmen, es ist aber kaum zu bezweifeln, dass es der bisher einzige vertreter einer sondergruppe der Tai-sprachen ist; auch Nung, das in denselben chinesischen provinzen sein heim hat, steht, trotz mancher übereinstimmungen in einzelheiten, den hinterindischen idiomem der gruppe näher als dem Dioi, von denen dieses letztere sowohl im wortschatz als in der lautentwicklung grosse unterschiede aufweist. Infolge dieser sonderstellung ist Dioi für die Tai-linguistik von bedeutender wichtigkeit. Dass seine lautverhältnisse in vielen punkten eine wesentlich grössere unursprünglichkeit aufweisen als die der übrigen sprachen ist sicher, andererseits ist es aber nicht unwahrscheinlich, dass es besonders im voka-

lismus alte unterschiede bewahrt hat, die in jenen ausgeglichen sind, und das tonsystem des Dioi ist ausserordentlich wichtig für die kenntnis der töne im Tai. Angesichts des grossen interesses, das diese sprache somit hat, und anderseits wegen der grossen unregelmässigkeit, die ihre lautverhältnisse im vergleich mit den übrigen Tai-sprachen zeigen, gehe ich auf das Dioi etwas ausführlicher ein und gebe ein reichlicheres belegmaterial für die bisher gefundenen lautentsprechungen. Es ist wohl wahrscheinlich, dass diese und jene zusammenstellung sich als falsch erweisen wird und dass hie und da ein lehnwort als einheimisch angesehen worden ist, besonders aber ist es bei den vokalen und diphthongen oftmals unsicher, ob es sich um wirkliche lautentsprechung oder um von haus aus verschiedene vokalisierung der zusammengestellten wörter handelt<sup>1)</sup>. Solche fragen werden sich z. t. wohl erst beantworten lassen, wenn andere, dem Dioi näherstehende dialekte uns bekannt werden.

Dioi hat eine grosse menge wörter aus dem chinesischen entlehnt und zwar aus wenigstens zwei dialekten, einem nord- und einem südchinesischen; die ersteren sind im allgemeinen leicht zu erkennen, die letzteren häufig nicht, indem es sich ja um zwei verwandte sprachen handelt, die einen teil des wortschatzes gemeinsam haben. Deutlich erkennbar sind z. b. *kien<sub>1</sub> laou* »gefängnis« = 監牢 und

<sup>1)</sup> Sehr oft wird man bemerken, dass die töne der miteinander zusammengestellten wörter, einerseits in Dioi, anderseits in Siam usw., nicht übereinstimmen. Bei genauerem zusehen zeigt sich aber meistens, dass der unterschied in einem übergang aus der einen tonklasse in die andere besteht, der im Dioi überaus häufig stattgefunden hat, d. h. dass wo Siam usw. den ton der stimmlosen anlaute haben, Dioi den entsprechenden ton der stimmhaften anlaute bekommen hat und umgekehrt. Wie die töne der beiden klassen sich gegenseitig entsprechen, zeigt das tonschema unten § 83.

*chiou'* *fa*<sup>5</sup> »bestraft werden« = 受罰 aus nordchin. und *tiep*<sup>1</sup> »karte« = 帖, *lai* »sitte, höflichkeit« = 禮 aus südchin.; *fa*<sup>5</sup> »mittel, ausweg« ist nordchin. 法, *fap*<sup>1</sup> »eine religiöse zeremonie« dasselbe wort in südchinesischer form. Das genannte 罰, Dioi *fa*<sup>5</sup>, kommt auch als *fat*<sup>1</sup> »strafen, prügeln« vor, und dies könnte aus dem chin. (kant. *fat*<sub>2</sub>) entlehnt sein; aber Siam *vād*<sup>1</sup>, Tai noir *vāt*, Nung *fāt*<sup>1</sup> zeigen, dass das wort auch Tai ist, im Dioi also ererbt sein wird. *lien*<sub>1</sub> »reihenweise, schichtweise« könnte chin. 連 sein, aber Lao hat *lien* »einer nach dem anderen«, Tai noir *lien*<sup>1</sup>, Nung *lin*<sup>1</sup>, und so ist auch dieses als einheimisch zu betrachten. *tem*<sup>1</sup> bedeutet »mit einem punkt versehen« (d. h. »abkreuzen«) und im weiteren sinne »bezeichnen«, auch »in löchern säen« und ist sicher = chin. 點 »punkt, abkreuzen«; das wort findet sich aber überall im Tai: Siam, Lao *tām*<sup>1</sup>, Shan *tām*<sup>1</sup>, Tai noir *tām*<sup>1</sup> »anzichnen, zeichnen, schreiben«, und im Dioi (und Nung *tim*<sup>1</sup> »punkt«) stammt folglich nur die spezielle bedeutung »abkreuzen« aus dem chinesischen, während das wort selbst mit seinen übrigen bedeutungen ererbt ist.

57. Eine einheimische schrift der Dioi, die der umschrift zu grunde gelegt werden könnte, ist leider nicht bekannt; dass eine solche existiert, zeigen die worte *Doutrelignes*, *Anthropos* 18—19, s. 332<sup>1</sup>); ein dem chinesischen entlehntes schriftsystem, vom dem ebd. 29, s. 49 eine probe gegeben wird, haben die balladensänger herausgebildet. Die von Esquirol-Williatte durchgeführte wiedergabe der laute des Dioi, der *Doutreligne* bis auf einen einzigen wesentlichen punkt folgt, ist ziemlich unglücklich; sie ist wenig deutlich

<sup>1</sup>) »il est un des uniques survivants de cette race qui sache lire dans leur langue écrite, les derniers documents qui disparaissent du pays pour faire place aux caractères chinois.«

und macht den eindruck nicht sehr genau zu sein. Da auch die angaben über die aussprache äusserst dürftig sind, so bleibt sehr vieles in der lautform unsicher. Das wörterbuch führt bei vielen wörtern lautliche varianten an, deren lautgeschichtlicher wert unklar ist. Im ganzen bietet der wortschatz in der vorliegenden gestalt ein buntes bild dar, und ein noch bunteres ergibt die vergleichung mit den übrigen Tai-sprachen: fast jeder laut in jenen ist in Dioi durch zwei oder mehr laute vertreten, anscheinend ohne dass der einfluss benachbarter laute das schwanken bedingte. Eine durchgehende verbesserung der schreibung nach dem auf die übrigen sprachen angewandten transkriptionssystem lässt sich nicht mit genügender sicherheit durchführen, und ich gebe deshalb die Dioi-wörter in der schreibung des wörterbuches mit der einen von Doutreligne eingeführten änderung, füge aber, wo die schreibweise irreleitend ist, in klammern eine umschrift bei, so wie das jeweilige wort mutmasslich in dem hier angewandten system aussehen würde. Nur die töne werden nach den unten § 74 dargelegten grundsätzen bezeichnet.

58. Dem wörterbuch zufolge hat Dioi die vokale *a*, *q*, *e*, *ɛ*, *i*, *o*, *ɔ*, *ou* = *u* und *eu* = *ö* (oder *ü*); die nicht sehr häufig vorkommenden *a*, *ɛ*, *ɔ* sind geschlosseneren formen von *a*, *e*, *o*, zwischenlaute zwischen franz. *a* und *è*, *é* und *i*, *o* und *ou*; über die aussprache der übrigen erfährt man nichts. Man möchte annehmen, dass es in Dioi wie in den schwestersprachen längen und kürzen gibt und dass wenigstens in *e* und *o* (und *eu*?) verschiedene qualitäten zusammengeworfen sind. — Diphthonge und triphthonge hat Dioi viele, nicht nur im auslaut, sondern auch im inlaut. *ai* und *oi* der schrift folgen nicht der französischen aussprache, sondern sind *ai* und *oi*; *ai* umfasst älteres *ai* und

*āi*, während bei *au* der entsprechende unterschied bezeichnet wird: *aou* = *au*, *ao* = *āu*. *aeu* gibt den diphthong *aū* der anderen sprachen wieder. Für *eueu* wäre wohl *üö* zu schreiben, da nach s. VIII das erstere *eu* geschlossener ist als das zweite, ohne jedoch franz. *u* zu sein (wie auch im Siam *ū*, *ū̄* offener sind als die französischen laute, mit denen sie vielfach identifiziert werden). *eueu*, *eue* und *eua* (das letztere nur vor nasalēn) sind anscheinend nur verschiedene spielarten desselben diphthongs, die auch in den angeführten varianten mehrfach miteinander wechseln, und ebenso sind wahrscheinlich *oua* (dieses doch nur z. t.), *oue* und *ouo* verschiedene varianten eines diphthongs. — Aspirierte und unaspirierte verschlusslaute werden nicht unterschieden: man wird annehmen müssen, dass alle drei reihen zusammengefallen sind. *k* ist vor *i* »adouci«, also wohl palatalisiert. Über *d* wird angegeben, dass es in einigen (nicht näher bezeichneten) wörtern vor *i* kaum hörbar ist; da die verbindung *di* zuweilen dem *y* der übrigen sprachen entspricht, darf man annehmen, dass es sich um eben diese fälle handelt und dass ein übergang von *y* in einen palatalen verschlusslaut im entstehen ist. Der buchstabe *g*, vor hellen vokalen sogar *gu* wird wenig glücklich für anlautendes *ñ* angewandt (im auslaut aber *ng*); *guep<sub>1</sub>* »unheilbar« z. b. ist also *ñep<sub>1</sub>* zu lesen (Siam *ñäb*<sup>ˆ</sup>). *gn* und vor anderen vokalen als *i* *gni* drückt *ñ* aus: *gnia'* »kraut« ist also *ñä'* (Lao *ñā*<sup>ˆ</sup>). *ch* scheint *š* zu sein. Ein eigentümlicher laut, dessen natur sich nicht bestimmen lässt und der auch hinsichtlich seiner entwicklung besonders kompliziert ist, ist derjenige, den das wörterbuch durch *th* wiedergibt; es heisst darüber, dass er örtlich sehr verschieden gesprochen wird, bald wie »l'r adouci dans le français tarare«, bald verstärkt wie das doppelte *r* im lat. *terra*, dann

wieder wie ein weiches französisches *j*. Doutreligne sagt (l. c., s. 41): »l'initiale marquée comme *Th*, *th* par le dictionnaire Esquirol Williatte correspond en réalité à R, DJ, J, Z, H, selon les villages, mais presque partout ce sera une mélange de toutes ces consonnes que l'organe européen saisit et rend difficilement JR, JZ. Il semble qu'il faut trouver un phonème intermédiaire entre *j* et *r* . . . Ici j'écrirai simplement *r*, pour la seule raison que dans les pays que j'ai visités, habités ou parcourus c'est l'*r* qui prédominait. Je trouve que cette initiale n'a jamais été prononcée en *Th* anglais«. Die beschreibung spricht wohl am ehesten für einen ähnlichen laut wie das tschechische  $\tilde{r}$  (oder etwa ein stimmloses zungenspitzen-*r*?). Das von Doutreligne gewählte *r* zur wiedergabe des lautes ist unbefriedigend, aber dem *th* des wörterbuches vorzuziehen, und so folge ich hierin dem ersteren. Regelmässig ist dieser laut der vertreter des alten *r* und *h*, die also wie in Lao, Shan und Tai noir zusammengefallen sind. *r* gibt es im Dioi nicht; *h* ist anscheinend immer sekundär entstanden teils aus *k'* und *g'*, teils seltener aus *f*, aber viele wörter mit diesem anlaut sind etymologisch unklar.

59. Das verhältnis der laute des Dioi zu denen der anderen Tai-sprachen (wo kein besonderer anlass vorliegt, werden nur die siamesischen formen angeführt):

#### Vokale.

- S.  $\tilde{a}$   $\infty$  D. *a*, regelmässig und häufig, z. b. *dang'* »laut«: S. *dañ*; *pap<sub>1</sub>* »falten«: S. *b'ab*; *han'* »krähen«: S. *k'an'*.
- $\infty$  D. *e*: *nem* »folgen«: S. *nam*; *hen* »traum«: S. *fan'*.
- $\infty$  D. *o*: *hok<sup>1</sup>* »scheide«: S. *fak*; *rong* »nest«: S. *rañ*; *gon* (*non*) »tag«: S. *wan*.



- S.  $\bar{a}$   $\infty$  D. *a*, regelmässig und häufig, z. b. *ka'* »bein« : S. *k'ā'*; *chang* »elephant« : S. *c'āi'*; *sat*<sup>1</sup> »matte« : S. *sād'*.
- $\infty$  D. *e*: *beng'* (und *bang'*) »dünn« : S. *bāi'*; *gniep*<sup>1</sup> (*ñep*<sup>1</sup>) »zähe« : S. *hyāb'*, L. *ñāp'*; *die'* »medizin« : S. *yā*, L. *yā'*; *die*<sup>1</sup> »not« : S. *hyāk'*.
- $\infty$  D. *eua* (*üa*): *reuang'* »schwanz« : S. *hāi'*; *reuang* »waschen« : S. *lāi'*.
- $\infty$  D. *oua* (*ua*): *souap*<sup>1</sup> »schabe« : S. *sāb'*; *kouap*<sup>1</sup> »paar« : S. *g'āb'*, Sh. *kāp'* »sich anschliessen«; *rouam'* (und *rouem'*) »zu zweien auf einer stange tragen« : S. *hām'*.
- S.  $\bar{a}$   $\infty$  D. *e*, häufig, z. b. *ke*<sup>1</sup> »für« : S. *kā'*; *he*<sup>1</sup> »gast« : S. *k'āk'*; *pe*<sup>1</sup> »acht« : S. *pād'*; *reng'* »kraft« : S. *rāi'*.
- $\infty$  D. *ie*, *iē*: *kie*<sup>1</sup> »alt« : S. *kā'*; *kie'* »lösen« : S. *kā'*; *iep*<sup>1</sup> »zudecken« : S. *'āb'*; *kien* »sich verschlucken« : L. *g'ān'* »würgen«, S. *g'ān'* »groll«; — *kiem'* »wange« : S. *kām'*; *kiēn'* »arm« : S. *k'ān'*; *kiēn*<sup>1</sup> »kernholz« : S. *kān'*.
- $\infty$  D. *i*: *ding'* »rot« : S. *dāi'*; *ping'* »kuchen« : S. *pāi'* »mehl«, Lao »brot, kuchen«; *pip*<sub>1</sub> »dicht, fest« : S. *pāb'*; *kin'* »blattrippe« : Sh. *kān'* »stengel«.
- $\infty$  D. *a*: *dat*<sup>1</sup> »sonnenbrand« : S. *dād'*; *pap*<sup>1</sup> »bohne« : S. *pāb'*.
- $\infty$  D. *ai* (?): *tai*<sup>1</sup> »rasieren« : S. *f'ā'*, aber T.N., N. *f'ai'*; das wort kann aus chin. entlehnt sein.
- S.  $\bar{e}$   $\infty$  D. *a* in *nan* »zerdrücken« : S. *nen'*; *kian'* »drücken« : S. *g'len'*.  $\infty$  D. *ie* in *sien*<sup>1</sup> »faden« : S. *sen'*. (*len*<sub>1</sub> »spielen« : S. *len'* oder L. *hlin'*, Sh. *lin'*, T.N. *hlin'*).
- S.  $\bar{e}$   $\infty$  D. *i*: *pil*<sup>1</sup> »ente« : S. *pēd'*; *rip*<sub>1</sub> »nagel« : S. *lēb*; *gnip*<sub>1</sub>

- (*n̄ip*<sub>1</sub>) »nähen« : S. *yēb*, Sh. *yep'*, N. *n̄ap̄*, L. *n̄ip'*, T.N. *n̄īp*; *it*<sup>l</sup> »ein« : S. *ʔēd̄*; *kim'* »nadel« : S. *k̄ēm'*; *kip*<sup>l</sup> »sammeln« : S. *kēb̄*.
- ∞ D. *e*: *pen*<sup>̄</sup> »wahr« : S. *pēn*; *rek*<sub>1</sub> »dünn« : S. *lek* »klein«.
- ∞ D. *a*: *chat*<sup>l</sup> »sieben« : S. *cēd̄*; *kiat*<sup>l</sup> »schuppe« : S. *klēd̄*.
- ∞ D. *a*: *chat*<sup>l</sup> (und *chet*<sup>l</sup>) »abreiben« : S. *j̄ēd*; *ran'* »sehen« : S., L. *hēn'*, T.N. *hēn*, aber Sh. *han'*, Ah. *hān*, N. *han*.
- S. *ī* ∞ D. *i*, häufig, z. b. *hing'* »ingwer« : S. *k'ih'*; *bin'* »fliegen« : S. *bin*; *chip*<sub>1</sub> »zehn« : S. *sib̄*.
- ∞ D. *e*: *neṃ*<sup>l</sup> »entlang« : S. *rim*; ∞ D. *e*: *ken'* »essen« : S. *kin*; *piet*<sup>l</sup> »pflücken« : S. *plid̄*; ∞ D. *a*: *dən'* »erde« : S. *din*.
- S. *ī* ∞ D. *i*, häufig, z. b. *tī*<sub>1</sub> »platz« : S. *d'ī̄*; *pin'* »klettern« : S. *pīn*; *kim̄* »zange« : S. *g'im*.
- ∞ D. *ie*: *chiem'* »hineintreiben« : S. *cīm*.
- ∞ D. *ai*: *tai*<sub>1</sub> »ordinalpartikel« : S. *d'ī̄*; *raī* »lang« : S. *rī*.
- ∞ D. *oi*: *moī'* »bär« ; S. *hmī'*; ∞ D. *eu* (*öi*): *keu*<sub>1</sub> »reiten« : S., L., Sh. *k'ī̄*, T.N. *k'ī'*, aber N. *khui'*.
- S. *ā* ∞ D. *o*, regelmässig und häufig, z. b. *kon*<sup>l</sup> »früher« : S. *kān̄*; *tol*<sup>l</sup> »ausziehen« : S. *fād̄*; *ko*<sup>l</sup> »bauen« : S. *kā̄*.
- ∞ D. *o*: *hō̄* »hals« : S. *γā*; *hō*<sub>1</sub> »hürde« : S. *g'āk̄*; *hōn* »hammer« : S. *g'ān*.
- ∞ D. *ou* (*u*): *gnioum*, (*n̄um*) »färben« : S. *yām'*, L. *n̄ām*<sup>o</sup>; *oun*<sup>l</sup> »weich« : S. *ʔān̄*; *pout*<sup>l</sup> und *peut*<sup>l</sup> »lunge« : S. *pād̄*; *kioup*<sup>l</sup> »schöpfen« zu S. *kāb̄* mit infix?
- ∞ D. *eu*, *eue* (*üö*): *meuang* »netz« : L. *mān*; *reuen*<sub>1</sub> »reis sieben« : S. *rān̄*.
- ∞ D. *oua* (*ua*): *nouang* »jüngerer bruder« : S. *nāh*.

- S.  $\ddot{o}$   $\infty$  D. *o*, regelmässig und häufig, z. b. *kop*<sup>1</sup> »kröte« : S. *kob*<sup>~</sup>; *dong*<sub>、</sub> »würfel« : S. *kra:doñ*<sup>~</sup>; *om*<sup>1</sup> »schluck« : S. <sup>~</sup>*om*.
- $\infty$  D. *ou* (*u*): *ou*<sup>~</sup> »zitze, säugen« : S. <sup>~</sup>*ok*<sup>~</sup>; *hou*<sup>~</sup> »mensch« : S. *g'on*; *hou*<sup>~</sup> »regen« : S. *fon*<sup>~</sup>; *rou*<sup>~</sup> »wind« : S. *lom*; *tou*<sub>1</sub> »kochen« : S. *tom*<sup>~</sup>; *dou*<sub>1</sub> (und *dam*<sup>~</sup>) »riechen, wittern« : S. *dom*.
- $\infty$  D. *eueu* (üö): *meueu*<sub>1</sub> »zu ende« : S. *hmod*<sup>~</sup>.
- S.  $\bar{o}$   $\infty$  D. *ou* (*u*) in *lou*<sub>1</sub> »grube« : S. *hlö*<sup>~</sup>;  $\infty$  D. *o* in *rom*<sup>~</sup> »amaranthus« : S. *höm*<sup>~</sup>.
- S.  $\ddot{u}$   $\infty$  D. *ou* (*u*): häufig, z. b. *hul*<sup>1</sup> »graben« : S. *k'ud*<sup>~</sup>; *chouk*<sub>1</sub> »reif, mürrbe« : S. *suk*<sup>~</sup>; *kun*<sup>1</sup> »trüb« : S. *k'un*<sup>~</sup>; *pou*<sup>~</sup> »schattig« : S. *b'um*<sup>~</sup>.
- $\infty$  D. *o*: *piok*<sup>1</sup> »wecken« : S. *pluk*<sup>~</sup>; *chot*<sub>1</sub> »enden« : S. *hyud*<sup>~</sup>; *bop*<sup>1</sup> »beulig« : S. *bub*<sup>~</sup>; *om*<sup>~</sup> »langsam kochen« : L. <sup>~</sup>*um*<sup>~</sup>; *mom*<sub>、</sub> »stumpf« : S. *mum*<sup>~</sup>; *chom*<sub>1</sub> »sammeln« : S. *f'um*; *kom*<sub>1</sub> »sich stürzen auf« : L. *g'um*<sup>o</sup>. Anscheinend regelmässig vor *ñ*: *rong*<sup>~</sup> »führen« : S. *cuñ*(?); *bong*<sub>、</sub> »lache« : L. *buñ*<sup>~</sup>; *bong*<sup>~</sup> »korb« : S. *kra:buñ*; *long*<sup>~</sup> »onkel« : S. *luñ*; *rong*<sub>1</sub> »hell, tagen« : S. *ruñ*<sup>~</sup>; *rong*<sup>~</sup> »kochen« : S. *huñ*<sup>~</sup>.
- $\infty$  D. *e*: *pen*<sub>1</sub> »dünger« : L. *fun*<sup>~</sup>, Sh. *p'un*<sup>~</sup>.
- $\infty$  D. *oua* (*ua*): *souap*<sup>1</sup> »schluchzen« : L. *sup*<sup>~</sup> »weinerlich«; *rouam*<sub>1</sub> (und *rouem*<sub>1</sub>) »warm« : S. *rum*<sup>~</sup>.
- S.  $\bar{u}$   $\infty$  D. *ou* (*u*) in *kou*<sup>~</sup> »ich« : S. *kū*; *kou*<sub>1</sub> »paar« : S. *g'ū*<sup>~</sup>; *tou*<sup>~</sup> »tür« : S. *pra:tū*; *pou*<sub>、</sub> »person« : S. *p'ū*<sup>~</sup>; *pou*<sub>、</sub> »männlich« : S. *b'ū*<sup>~</sup>; *nou*<sup>~</sup> »maus« : S. *hnū*<sup>~</sup>; *mou*<sup>~</sup> »schwein« : S. *hmū*<sup>~</sup>; *diou*<sup>1</sup> »sich befinden« : S. <sup>~</sup>*yū*<sup>~</sup>; *gniou*<sup>~</sup> (*nū*<sup>~</sup>) »strohbüschel« : L. *nū* »besen«. — *roup*<sub>1</sub> »streicheln« : S. *lūb*<sup>~</sup>; *choup*<sup>1</sup> »saugen« : S. *cūb*<sup>~</sup>.

- ∞ D. *o*: *po'* »berg« : S. *b'ū*, *bhū*; *ro* »wissen« : S. *rū*; *do*<sup>1</sup> »knochen« : S. *kra:dūk*; *ro*<sup>1</sup> »weben« : S. *hūk*; *dot*<sup>1</sup> »schlürfen« : S. *dūd*.
- ∞ D. *oua* (*ua*): *souap*<sup>1</sup> »einschlürfen« ; S. *sūb*.
- ∞ D. *eu* (*ö*): *teu*<sub>1</sub> »essstäbchen« : L. *f'ū*; *leuk*<sub>1</sub> »kind« : S. *lūk*.
- ∞ D. *aou* (*au*): *paou'* »krebs« : S. *pū*; *paou*<sup>1</sup> »grossvater« : S. *pū*.
- ∞ D. *eueu* (*üö*): *reueu* »ohr« : S. *hū*; *gueueu* (*ñüö*) »schlange« : S. *ñū*.
- S. *ü* ∞ D. *a*: *tang* »ankommen« : S. *f'ün'*; *nang* »dämpfen« : S. *nün*; *lang* »männlich« : S. *lün*; *lak*<sub>1</sub> »tief« : S. *lūk*; *mak*<sub>1</sub> »tinte« : S. *hmūk*; *tak*<sub>1</sub> »männlich« : L. *f'ük'*.
- ∞ D. *eu* (*ö*): *neu*<sub>1</sub> »denken« : S. *nūk*; *meung* »du« : S. *mün*; *teuk*<sub>1</sub> »erleiden« : L. *f'ük*, *d'ük*, aber S., Sh. *f'ük*.
- ∞ D. *e*: *hen* »steigen« : S. *k'ün*; *teng'* »nagel« : S. *trün*.
- ∞ D. *ie*: *chiem*<sub>1</sub> »porös« : L. *f'üm* »durchsickern« ; ∞ D. *eue* (*üö*) in *leue* »besehen« : L. *lūk*<sup>o</sup> (und *lūk*<sup>o</sup>) »besehen«, *lam lūk*<sup>o</sup>, S. *lam lūk* und *ra:lūk* »erinnern«.
- S. *ü* ∞ D. *eu* (*ö*): *teu* »tragen« : S. *f'ū*; *seu'* »buch« : S. *hnai'* *sū*; *cheu* »kaufen« : S. *zū*; *heup*<sub>1</sub> »spanne« : S. *g'üb*.
- ∞ D. *e*: *hen* »nacht« : S. *g'ün*; *fen* »brennholz« : S. *vün*; *en*<sup>1</sup> »der andere« : S. *'ün*; *pen* numerativum für matten u. ä. : S. *p'ün'*; *len* »hautabschürfung« : Sh. *lün*. ∞ D. *ę*: *chen'* »braten« : L. *cün*. (Alle wörter gehen auf -n aus.)
- ∞ D. *o*: *cho*<sub>1</sub> »name« : S. *f'ū*; *cho*<sub>1</sub> »weibliches tier« : L. *sū*; *so*<sub>1</sub> »grade« : S. *zū*; *ro*<sup>5</sup> »oder« : S. *hrū*.

∞ D. *a*: *lam*<sup>1</sup> »vergessen«: S. *lām*; *cham*<sup>1</sup> »leihen«: S. *yām*.

∞ D. *ou* (*u*) in *choul*<sup>1</sup> »fade«: S. *cūd*<sup>1</sup>; ∞ D. *oua* (*ua*) in *douam*<sup>1</sup> »verschlingen«: S. *dūm*<sup>1</sup>; ∞ D. *i* in *chin*<sup>1</sup> »bleilot«: L. *jün* »zinn«; ∞ D. *ie* in *tiep*<sub>1</sub> »stampfen«: L. *d'üp*<sup>o</sup>.

S. *ö* ∞ D. *a*: *gan*<sup>1</sup> (*ñan*<sup>1</sup>) »geld«: S. *ñön*; *ak*<sup>1</sup> »brust«: L. *ōk*<sup>1</sup>; ∞ D. *o*: *chon*<sup>1</sup> »mehr, hinzutun«: S. *cön*<sup>1</sup>; ∞ D. *eu* (*ö*): *keu*<sub>1</sub> »schwellen«: L. *g'ō*. (*kiēn*<sup>1</sup> »riegel«: Sh. *kön*<sup>1</sup> oder lehnwort aus chin.)

### 60. Diphthonge im inlaut:

S. *iē* ∞ D. *ie*, *ia*: *pien*<sup>1</sup> »täuschen«: L. *p'ien*<sup>1</sup> (S. *b'ien*<sup>1</sup>); *pien*<sup>1</sup> »sich verändern«: S. *piēn*<sup>1</sup>; *lien*<sub>1</sub> »reihenweise«: L. *lien*; *rie*<sup>1</sup> »zinn«: L. *hie*<sup>1</sup>; *chiep*<sup>1</sup> »pfropfen«: S. *c'ieḅ*<sup>1</sup> »spitz, eindringen«. — *chiang*<sup>1</sup> »neujahrsfest«: L. *cieñ*<sup>1</sup>; *piang*<sub>1</sub> »eben, flach«: L. *b'ieñ*; *iang*<sup>1</sup> »böschung«: S. *ieñ*.

∞ D. *i*: *kin*<sup>1</sup> »geißeln«: S., L. *k'ien*<sup>1</sup>; *chim*<sup>1</sup> »besehen«: L. *giem*<sup>1</sup>, S. »besuchen«; *pin*<sup>1</sup> »zerbröckelt«: L. *pien*<sup>1</sup>; *tin*<sup>1</sup> »kurz«: S. *trien*; *ring*<sup>1</sup>, *ring*<sub>1</sub> »mittagsmahl«: S. *d'ieñ*<sup>1</sup>.

S. *uo* ∞ D. *o* in *hop*<sup>1</sup> »periodischer umlauf«: S. *k'uoḅ*<sup>1</sup>; *sop*<sub>1</sub> »hineingehen«: L. *suop*<sup>1</sup>; *rop*<sub>1</sub> »zusammenfügen«: S. *ruoḅ*<sup>1</sup>; *lom*<sup>1</sup> »zu gross«: S. *hluoḅ*<sup>1</sup>; *rom*<sup>1</sup> »sich versammeln«: S. *ruoḅ*; *on*<sup>1</sup> »fett«: S. *uoñ*<sup>1</sup>.

∞ D. *ou* (*u*) in *nouk*<sup>1</sup> »taub«: S. *hnuoḅ*<sup>1</sup>; *hou*<sup>1</sup> »form«: L. *k'uon*<sup>1</sup>; *bou*<sup>1</sup> »blase«: S. *buoḅ*; *tou*<sub>1</sub> »überfluten«: S. *d'uoḅ*<sup>1</sup>, L. *f'uom*<sup>1</sup>, Sh. *f'om*<sup>1</sup>.

∞ D. *oue* (*ue*): *kouen*<sup>1</sup> »kerben«: S. *k'uoñ*<sup>1</sup> »kratzen«. ∞ D. *eue* (*üö*) in *seuen*<sup>1</sup> »garten«: S. *suoñ*<sup>1</sup>. ∞ D. *a* in *chap*<sup>1</sup> »begegnen«: S. *cuoḅ*<sup>1</sup>.

S.  $\ddot{u}\ddot{o}$   $\infty$  D. *eue*, *eueu*, *eua* ( $\ddot{u}\ddot{o}$ ): *deuen'* »wurm« : S. *düön*; *deuen'* »mond« : S. *düön*; *peuen'* »an anderen platz bringen« : S. *plüön'* »austauschen«; *peue'* »taro« : S. *p'üök'* »yams«; *leue'* »wählen« : S. *lüök'*; *neue'* »viehbremse« : L. *hlüök'*; *reue'* »wanze« : S. *rüöd'*; *beueun'* »verdrehen« : S. *büön*; *keueun'* (auch *kouin'*) »rollen, zurückkehren« : S. *g'lüön'*; *leueut<sub>1</sub>* (auch *liet<sub>1</sub>*) »blut« : S. *lüöd'*; *feuang'* »stroh« : L. *vüön*, Sh. *p'ön*, T.N. *vüön*, aber S. *vän*; *feuang'* »hälfte« : S. *büön'* »seite«; *leuan'* und *leueun'* »blenden« : L. *hlüön'*; *neuam'* »boa« : S. *hlüöm'*.

$\infty$  D. *a*: *sam'* »schmutzig« : L. *süöm'*; *kiap'* »deckende schicht« : S. *g'lüöb'*; *ran'* »haus« : S. *rüön*; *pan'* »genosse« : S. *b'üön'*; *fang'* »reiskuchen« : S. *büön'*.

$\infty$  D. *eu* ( $\ddot{o}$ ) in *gueuk<sub>1</sub>* »gaumen« : S. *hüök'*.  $\infty$  D. *oua*, *ouo* (*ua*, *uo*) in *louam'*, *louom'* »leuchtend« : S. *lüöm'*, L. *hlüöm'*.

S.  $\ddot{u}\ddot{a}$   $\infty$  D. *o*: *hon'* »rauch« : S. *g'uan*; *hon'* »seele« : S. *k'uan'*; *hom'* »umkehren« : L. *k'uan'*, Sh. *k'uan'*.

S.  $\ddot{u}\ddot{a}$   $\infty$  D. *oua* (*ua*): *koua'* »vorübergehen« : S. *küā'*; *koua'* »rechts« : S. *k'üā'*; *kouang'* »breit« : S. *küān'*; *kouat'* »schaben« : S. *küād'*.

S.  $\ddot{u}\ddot{a}$   $\infty$  D. *e* in *hen'* »grenze« : S. *g'üan'*; *ven'* »hängen« : S. *k'üan'*.

#### Diphthonge im auslaut:

S. *aü*  $\infty$  D. *aeu* (*aü*, *aö*): z. b. *baeu'* »blatt« : S. *baü*; *saeu'* »rein« : S. *saü'*; *kiaeu'* »nahe« : S. *klaü'*.

$\infty$  D. *ai*: *chai<sub>1</sub>* »entsenden« : S. *j'aiü'*; *tai'* »unterlage« : S. *taü'* »unter« (D. vielleicht aus chin. entlehnt).

- S. *ai* ∞ D. *ai*, regelmässig und häufig, z. b. *lai'* »fliessen« :  
 S. *hlai'*; *kai*<sup>1</sup> »huhn« : S. *kai'*; *sai'* »reuse« : S.  
*ɖrai*.  
 ∞ D. *i* in *fi'* »feuer« : S. *vai*.
- S. *ai* ∞ D. *ai*, regelmässig und häufig, z. b. *kai'* »verkaufen« :  
 S. *k'ai'*; *fai'* »ruder« : S. *b'ai*; *nai*<sup>1</sup> »müde, krank« :  
 S. *hnai'*.  
 ∞ D. *ouai* (*uai*) in *chouai* »schräg« : L. *j'ai*; ∞ D. *oi*  
 in *soi* »links« : S. *zai*.
- S. *au* ∞ D. *aou* (*au*), regelmässig, z. b. *kaou*<sup>1</sup> »alt« : S. *kau'*;  
*taou*<sub>1</sub> »asche« : S. *d'au'*; *raou'* »laus« : S. *hau'*.  
 ∞ D. *ou* (*u*) in *kou* »neun« : S. *kau'*; ∞ D. *o* in *po*<sup>1</sup>  
 »blasen« : S. *pau'*.
- S. *au* ∞ D. *ao* (*āu*): *hao'* »weiss« : S. *k'au'*; *dao'* »stern« :  
 S. *dāu*; *tao*<sup>1</sup> »umkehren« : L. *tāu'*; *bao*<sup>1</sup> »jüng-  
 ling« : S. *bāu'*; *pao*<sup>1</sup> »ankündigen« : S. *pāu'*; *sao'*  
 »jungfrau« : S. *sāu'*; *ao'* »onkel« : S. *'āu*.  
 ∞ D. *aou* (*au*) in *raou* »schläfrig« : S. *hāu'*.
- S. *ai* ∞ D. *oi*: *oi* »zuckerrohr« : S. *'ai'*; *doi'* »berg« : L. *dāi'*;  
*toi*<sup>1</sup> »gegenüber« : S. *d'ai'*; *piai*<sup>1</sup> »krümelig« : L.  
*p'ai'*, vgl. S. *b'ru'*; *noi*<sup>1</sup> »wenig« : S. *hnai'*; *noi*<sub>1</sub>  
 »ein wenig« : S. *nai'*, *nai'*; *roi* »aufreihen« : S.  
*rai*.  
 ∞ D. *oui* (*ui*) in *roui'* »fussspur« : S. *rai*.
- S. *oi* ∞ D. *oui* (*öi*), *oi* in *keui'*, *ko'i* »schwiegersonn« : S. *k'oi'*,  
 aber L. *k'üei'*, N. *khüöi*.
- S. *iu* ∞ D. *iou* (*iu*): *sion*<sup>1</sup> »meissel« : S. *siu'*; *piu'* »flattern« :  
 S. *pliu*.
- S. *eu* ∞ D. *eou*, *iou* (*eu*, *iu*) in *reou'*, *riou'* »schnell« : S. *reu*.
- S. *äu* ∞ D. *eou* (*eu*): *meou*<sup>1</sup> »katze« : S. *mäu*; *leou* »zu ende« :  
 S. *läu'*; *cheou'* und *chiou'* »pfeffer« : L. *cäu'*.
- S. *iq* ∞ D. *ie*: *sie*<sup>1</sup> »aufgeben« : S. *siq'*; *rie'* »lecken« : S. *liq*.

- S. *uq* ∞ D. *oueu* (uö) in *toueu* »tier« : S. *tuq*; *toueu*<sub>1</sub> »bohne« :  
S. *f'uq̃*.  
∞ D. *ou* (u) in *bou*<sup>1</sup> »zwiebel« : L. *bua*̃.
- S. *üq* ∞ D. *eueu*, *eue* (üö) in *leueu* »rest« : S. *hlüq'*; *beue*<sup>1</sup>  
»verdruss« : S. *büq̃*; *beue'* »vergiften« : S. *büq̃*;  
*meue*<sub>1</sub> »zeit« : S. *müq'*.
- ∞ D. *oueu* (uö) in *roueu* »boot« : S. *rüq*; *koueu'* »salz« :  
S. *klüq*. ∞ D. *oua*: *choua* »familie, verwandt-  
schaft« : S. *f'üq'*.
- ∞ D. *o* in *no*<sub>1</sub> »fleisch« : S. *nüq'*; *to*<sub>1</sub> »mal« : L. *d'üa*o.
- ∞ D. *ie* in *chie*<sub>1</sub> »glauben« : S. *f'üq'*.

## Triphthonge:

- S. *uei* ∞ D. *oi*: *kioi*̃ »pisang« : S. *kluei*̃; *kioi'* »korb« : S.  
*kluei* »trichter«, L. *kuei'* »korb«; *toi* »tasse« :  
S. *f'uei*̃; *soi*<sup>1</sup> »waschen« : L. *suei*̃.
- ∞ D. *oui* (ui) in *oui*̃ »bach« : S. *huei*̃.
- S. *üei* ∞ D. *eueu* (üö) in *feueu* »weberkamm« : S. *vüei*̃.  
∞ D. *ouai* (uai) in *nouai*̃ »müde« : S. *hnüei*̃.
- S. *iou* ∞ D. *eou* (eu): *heou'* »grün« : S. *k'iou'*; *heou*̃ »zahn« : S.  
*k'iou*̃; *deou'* »einzig« : S. *diou*; *kiçou'* »schreien« :  
S. *kriou* »lautes geräusch«, *kriou*̃ »rufen«.
- ∞ D. *iou* (iu) in *biou* »schieß, sich werfen« : S. *biou*̃;  
*gniou*<sub>1</sub>, *niou*<sub>1</sub> (ñiu, niu) »harn« : S. *yiou*̃, L. *ñieu*o.
- ∞ D. *iao* (iäu) in *siao'* »destillieren« : L. *sieu'*.

## 61. Konsonanten:

- S. *k* ∞ D. *k*, regelmässig, z. b. *kai*<sup>1</sup> »huhn« : S. *kai*̃; *ko*<sup>1</sup>  
»bauen« : S. *kã*̃; *kiang'* »mitte« : S. *klãn*.
- S. *k'* ∞ D. *k*: *ka*̃ »töten« : S. *k'ã*̃, *ghã*̃; *kai'* »verkaufen« :  
S. *k'ãi*̃; *kan'* »kopftuch« : S. *k'an'*; *kop*<sup>1</sup> »saum« :  
S. *k'ãb*̃; *koun*<sup>1</sup> »trüb« : S. *k'un*̃, und etliche andere.



∞ D. *h*: *hout*<sup>1</sup> »graben« : S. *k'ud*<sup>~</sup> (die nebenform *kout*<sub>1</sub> mit stimmhaftem anlaut stimmt zu chin. 掘 *g'iuət* [493]); *hai'* »öffnen« : S. *k'ai'*; *he*<sup>1</sup> »fremd« : S. *k'äk*<sup>~</sup>; *heou'* »grün« : S. *k'iou'*; *hot*<sup>1</sup> »schrauben« : S. *k'äd*<sup>~</sup>; *hot*<sup>1</sup> »knoten« : S. *k'äd*<sup>~</sup>; *hing'* »ingwer« : S. *k'ing'*; *hop*<sup>1</sup> »periodischer umlauf« : S. *k'uqb*<sup>~</sup>; *houn*<sup>1</sup> »form« : L. *k'uon'*; *hom*<sup>~</sup> »umkehren« : L. *k'üam*<sup>~</sup>, Sh. *k'üam*<sup>-</sup>. Andere belege in der oben § 31 zitierten abhandlung von Burnay und Coedès, wo fälle dieser art auf älteres *χ* zurückgeführt werden. *k* und *h* scheinen ungefähr gleich oft als entsprechung zu S. *k'* aufzutreten.

S. *g'* ∞ D. *k*: *ka*<sub>1</sub> »preis« : S. *g'ā*<sup>~</sup>; *ka*<sub>~</sub> »handel« : S. *g'ā*<sup>~</sup>; *ka*<sup>~</sup> »hölzerner kragen für verbrecher« : S. *g'ā*<sup>~</sup>; *ka*<sup>~</sup> »festsitzen« : S. *g'ā*<sup>~</sup>; *kou*<sub>1</sub> »paar« : S. *g'ü*<sup>~</sup>; *kip*<sup>1</sup> »spanne« : L. *g'īp*<sup>o</sup>; *kop*<sub>1</sub> »zudecken« : S. (mit infix) *g'rāb*<sup>~</sup>; *keueun*<sup>~</sup> »rollen« : S. *g'lüön*<sup>~</sup>; und etliche andere.

∞ D. *h*: *hō*<sub>1</sub> »hürde« : S. *g'āk*<sup>~</sup>; *heup*<sub>1</sub> »spanne« : S. *g'üb*<sup>~</sup>; *hen*<sup>~</sup> »grenze« : S. *g'üän*<sup>~</sup>; *hōn*<sup>~</sup> »schwanken« : S. (mit infix): *g'lān*. Weitere beispiele oben § 31 und bei Burnay und Coedès a. a. o., wo S. *g'*, D. *h* auf älteres *γ* zurückgeführt werden. S. *g'* scheint im Dioi ungefähr gleich oft durch *k* und durch *h* vertreten zu sein.

S. *c* ∞ D. *ch* (š), regelmässig, z. b. *chat*<sup>1</sup> »sieben« : S. *cēd*<sup>~</sup>; *chout*<sup>1</sup> »anzünden« : S. *cud*<sup>~</sup>; *cham*<sup>1</sup> »ins haar stecken« : S. *cam* »haarnadel«.

Merkwürdige ausnahmen sind *sa'* »papier« : L. *cia*<sup>~</sup>, Sh. *se*<sup>-</sup>, T.N. *cia*<sup>~</sup>, N. *chi*<sup>1</sup>; und *roh*<sup>~</sup> »führen« : S. *cuh* (?).

- S.  $c'$   $\infty$  D. *ch* in *chang'* »scheune« : S.  $c' \bar{a}i'$ ; *chiep*<sup>1</sup> »bäume pflöpfen« : S.  $c' i\bar{e}b\sim$  »spitz, eindringen«; aber  $\infty$  D. *s* in *sik*<sup>1</sup> »zerreißen« : S.  $c' ik\sim$ .
- S.  $j'$   $\infty$  D. *ch*, regelmässig, z. b. *chaou*<sub>2</sub> »früh« : S.  $j' au'$ ; *che*<sup>1</sup> »eintauchen« : S.  $j' \bar{a}$ ; *choum*<sub>2</sub> »feucht« : S.  $j' um\bar{}$ . Ausnahmen: *sing'* »sich streiten« : S.  $j' i\bar{h}$ ; *sai'* und *rai'* »männlich« : S.  $j' \bar{a}i$ ; *ram*<sup>1</sup>, *rem*<sup>1</sup> »grau« : L.  $j' \bar{a}m$  (? L.  $j'$  kann *z* sein).
- S. *d*  $\infty$  D. *d*, regelmässig, z. b. *di'* »gut« : S.  $d\bar{i}$ ; *da*<sup>1</sup> »schelten« : S.  $d\bar{a}\bar{}$ ; *dong'* »verschwägert« : S.  $d\bar{a}n$ . Ausnahme: *tam'* »griff« : S.  $d\bar{a}m\bar{}$ , L.  $dam\bar{}$ .
- S. *t*  $\infty$  D. *t*, regelmässig, z. b. *tak*<sup>1</sup> »schöpfen« : S.  $tak\sim$ ; *tin'* »fuss« : S.  $t\bar{i}n$ ; *ton'* »verschneiden« : S.  $t\bar{a}n$ . Ausnahme: *dam*<sup>1</sup> »stechen« : S. *tam*, L., Sh. *tam'*.
- S.  $f'$   $\infty$  D. *t*, regelmässig, z. b. *tan*<sup>1</sup> »holzkohle« : S.  $f' \bar{a}n\bar{}$ ; *toueu*<sub>1</sub> »bohne« : S.  $f' uq\sim$ ; *teu'* »tragen« : S.  $f' \bar{u}'$ . Ausnahme: *ham*<sup>1</sup> »fragen« : S.  $f' \bar{a}m'$ .
- S.  $d'$   $\infty$  D. *t*, regelmässig, z. b. *ta*<sup>1</sup> »blutegel« : S.  $d' \bar{a}k\bar{}$ ; *ten*<sub>1</sub> »platz« : S.  $d' \bar{a}n\bar{}$ ; *tong*<sub>2</sub> »bauch« : S.  $d' \bar{a}i\bar{}$ . Ausnahme: *ring*<sub>2</sub>, *ring*<sub>1</sub> »mittagsmahl« : S.  $d' i\bar{e}n\bar{}$ .
- S. *b*  $\infty$  D. *b*, regelmässig, z. b. *ba*<sup>1</sup> »schulter« : S.  $b\bar{a}\bar{}$ ; *bin*<sup>1</sup> »schartig« : S.  $bin\sim$ ; *be'* »ausbreiten« : S.  $b\bar{a}$ ; *bo*<sup>1</sup> »etui« : S.  $b\bar{a}k\sim$ . Ausnahme: *pa*<sub>1</sub> »toll« : S.  $b\bar{a}\bar{}$ .
- $\infty$  D. *f* in *fep*<sup>1</sup> »magische künste« : S.  $b\bar{a}b\sim$  »form, formel« (oder aus chin. entlehnt wie *fap*<sub>1</sub>?); *feuang*<sub>2</sub> »hälfte« : S.  $b\bar{u}\bar{o}n\bar{}$ ; *fang*<sub>2</sub> »kuchen« : S.  $b\bar{u}\bar{o}n\bar{}$ .
- S. *p*  $\infty$  D. *p*, regelmässig, z. b. *pai'* »gehen« : S.  $pai$ ; *pin*<sup>1</sup> »nadel« : S.  $pin\sim$ ; *paou'* »krebs« : S.  $p\bar{u}$ ; *pia'* »fisch« : S.  $p\bar{l}\bar{a}$ .
- S.  $p'$   $\infty$  D. *p*: *pan*<sup>1</sup> »besorgen, sich beschäftigen mit« : S.  $p' \bar{a}n\bar{}$ ; *pa*<sup>1</sup> »spalten« : S.  $p' \bar{a}\bar{}$ ; *piqk*<sup>1</sup> »gemüse« : S.  $p' ak\sim$ ; *pia*<sup>1</sup> »stirn« : S.  $p' \bar{a}k\sim$ ; *piai'* »gehen« :

Sh.  $p^{\circ} \bar{a}i^{\circ}$ , Ah.  $p^{\circ} rai$ , N.  $p^{\circ} e\bar{a}i^{\circ}$ ;  $piom^{\circ}$  »haar« : S.  $p^{\circ} om^{\circ}$ , Ah.  $p^{\circ} rum$ ;  $piom^{\circ}$  »mager« : S.  $p^{\circ} \bar{a}m^{\circ}$ ;  $pioi^{\circ}$  »bröckelig« : L.  $p^{\circ} \bar{a}i^{\circ}$ ;  $pou_{\circ}$  »person« : S.  $p^{\circ} \bar{u}$ ;  $peue^1$  »taro« : S.  $p^{\circ} \bar{u}ök^{\circ}$  »yams«, N.  $p^{\circ} \bar{u}ök^{\circ}$  »taro«;  $pen^{\sim}$  numerativum : S.  $p^{\circ} \bar{u}n^{\circ}$ . Ausnahme:  $fa\bar{i}^{\sim}$  »bambus« : S.  $p^{\circ} \bar{a}i^{\sim}$ , L.  $p^{\circ} \bar{a}i^{\sim}$ . N.  $p^{\circ} eai^{\circ}$ .

S.  $b^{\circ} \infty$  D.  $p$ , z. b.  $pap_1$  »falten« : S.  $b^{\circ} ab$ ;  $pe_{\circ}$  »unterliegen« : S.  $b^{\circ} \bar{a}$ ;  $po_1$  »vater« : S.  $b^{\circ} \bar{a}$ ;  $poum^{\sim}$  »schatten, schattiger platz« : S.  $b^{\circ} um^{\circ}$ ;  $piat_1$  »straucheln« : S.  $b^{\circ} \bar{t}ad^{\circ}$ ;  $pi_{\circ}$  »älterer bruder« : S.  $b^{\circ} \bar{i}^{\circ}$ ; und etliche andere. Ausnahme:  $fa\bar{i}^{\sim}$  »rudern« : S., L.  $b^{\circ} \bar{a}i$ , Sh.  $p^{\circ} \bar{a}i$ , N.  $f\bar{a}i^{\circ}$ .

S.  $f$ : die wenigen wörter zeigen merkwürdig verschiedenartige behandlung:  $\infty$  D.  $f$  in  $fa^{\circ}$  »wand« : S.  $f\bar{a}^{\circ}$ ;  $fa^1$  »ohrfeige, handfläche« : S.  $fa^{\sim}$ ;  $fan^{\sim}$  »zerhacken« : S.  $f\bar{a}n^{\circ}$  »klein zerschneiden«.  $\infty$  D.  $h$  in  $hok^1$  »scheide« : S.  $fak^{\sim}$ ;  $houn^{\circ}$  »regen« : S.  $fon^{\circ}$ ;  $hen^{\sim}$  »traum« : S.  $fan^{\circ}$ .  $\infty$  D.  $p$  in  $pang_{\circ}$ ,  $peng_{\circ}$  »ufer« : S.  $fa\bar{i}^{\sim}$ ;  $pen_1$  »dünger« : L.  $fun^{\sim}$ , Sh.  $p^{\circ} un^{\circ}$ .

S.  $v \infty$  D.  $f$ :  $f\bar{i}^{\sim}$  »feuer« : S.  $vai$ ;  $fa\bar{i}^{\sim}$  »in der hohlen hand halten« : S.  $v\bar{a}i$ ;  $fak_1$  »kürbis« : S.  $vak$ ;  $fak_1$  »brüten« : S.  $vak$ ;  $fan^{\sim}$  »zahn« : S.  $van$ ;  $fan^{\sim}$  »hirschart« : S.  $v\bar{a}n$ ;  $fok_1$  »geschwollen« : S.  $vok$ ;  $feuang^{\sim}$  »stroh« : L.  $v\bar{u}öh$ ;  $feueu^{\sim}$  »weberkamm« : S.  $v\bar{u}ei$ ;  $fen^{\sim}$  »brennholz« : S.  $v\bar{u}n$ ;  $fat^1$  »strafen« : S.  $v\bar{a}d^{\circ}$ ;  $fak_1$  »hauen« : L.  $vak^{\circ}$ . Ausnahmen;  $pam^{\circ}$ ,  $pen^{\circ}$  »abgeflacht« : S.  $v\bar{a}m$ ;  $ouai^1$  »baumwolle« : S.  $v\bar{a}i^{\circ}$ .

S.  $s \infty$  D.  $s$ , häufig, z. b.  $sam^{\circ}$  »drei« : S.  $s\bar{a}m^{\circ}$ ;  $si^1$  »vier« : S.  $s\bar{i}^{\circ}$ ;  $song^{\circ}$ ,  $song_1$  »zwei« : S.  $s\bar{a}n^{\circ}$ ;  $seu^{\circ}$  »buch« : S.  $hna\bar{i}^{\circ}$   $s\bar{u}^{\circ}$ .

$\infty$  D.  $ch$  ( $\check{s}$ ) in  $chip_1$  »zehn« : S.  $sib^{\sim}$ ;  $chouk_1$  »mürbe« :

- S. *suk*<sup>~</sup>; *cho*<sub>1</sub> »tierweibchen« : L. *sā*<sup>~</sup>, Sh. *s'ü*<sup>~</sup>, T.N. *sü'*.
- S. *z* ∞ D. *s* in *sai*<sup>~</sup> »reuse« : S. *d'rai*, L. *f'ai*, Sh. *s'ai*, N. *sai'*; *sak*<sub>1</sub> »waschen« : S. *zak*; *soi*<sub>1</sub> »links« : S. *zāi'*; *so*<sub>1</sub> »grade, ehrlich« : S. *zū*<sup>~</sup>; *song*<sup>~</sup> »geflochtene hülle« : S. *zāñ*.
- ∞ D. *ch* (š) in *cheu*<sub>1</sub> »kaufen« : S. *zū*<sup>~</sup>.
- ∞ D. *r* in *ram*<sub>1</sub> »nochmals, wiederholt« : S. *zam'*; (*ram*<sup>1</sup>, *rem*<sup>1</sup> »grau« : L. *f'am*?).
- S. *ñ*, *hñ* ∞ D. *g* (*ñ*): *ga*<sup>~</sup> »schlagzahn, stosszahn« : S. *ñā*; *gaou*<sup>~</sup> »schatten« : S. *ñau*; *gan*<sup>~</sup> »geld« : S. *ñön*. *gaou'* »groll« : S. *hñau'* »traurig«; *gueuk*<sub>1</sub> (*ñök*<sub>1</sub>) »gaumen« : S. *hñüök*<sup>~</sup>; und mehrere andere.
- S. *n*, *hn* ∞ D. *n*, häufig, z. b. *na*<sup>~</sup> »acker« : S. *nā*; *ni*<sub>1</sub> »dieser« : S. *nī*; *no*<sub>1</sub> »fleisch« : S. *nūq*; *na*<sup>~</sup> »gesicht« : S. *nā*<sup>~</sup>. *noi*<sup>1</sup> »wenig« : S. *hnāi*<sup>~</sup>; *nou'* »maus« : S. *hnū'*.
- ∞ D. *r* in *rok*<sub>1</sub> »vogel« : S. *nok*; *ro*<sub>1</sub> »heraus, draussen« : S. *nāk*<sup>~</sup>; *ram*<sub>1</sub> »wasser« : S. *nam'*.
- S. *m*, *hm* ∞ D. *m*, häufig, z. b. *man*<sup>~</sup> »patate« : S. *man*; *mot*<sub>1</sub> »ameise« : S. *mot*; *mit*<sup>1</sup> »messer« : S. *mīd*<sup>~</sup>. *mai*<sup>1</sup> »witwe« : S. *hmāi*<sup>~</sup>; *mat*<sup>1</sup> »floh« : S. *hmad*<sup>~</sup>; *mo*<sup>1</sup> »nebel« : S. *hmāk*<sup>~</sup>.
- S. *l*, *hl* ∞ D. *l*, häufig, z. b. *la*<sub>1</sub> »ziehen« : S. *lāk*<sup>~</sup>; *leue*<sup>~</sup> (*lüö*<sup>~</sup>) »wählen« : S. *lüök*<sup>~</sup>; *long*<sup>~</sup> »onkel« : S. *luñ*. *lang'* »rücken« : S. *hlañ'*; *laou*<sup>~</sup> »alkohol« : S. *hlau*<sup>~</sup>; *leue'* (*lüö'*) »rest« : S. *hlüq'*.
- ∞ D. *r*: *rek*<sub>1</sub> »dünn, fein« : S. *lök*; *rie*<sup>~</sup> »lecken« : S. *liq*; *rip*<sub>1</sub> »nagel« : S. *lëb*; *rong*<sup>~</sup> »absteigen« : S. *loñ*; *rak*<sub>1</sub> »stehlen« : S. *lak*; *roup*<sub>1</sub> »streicheln« : S. *lūb*<sup>~</sup>; *reuang*<sub>1</sub> »waschen« : S. *lāñ*; *rap*<sub>1</sub> »schleifen« : S. *lab*; *rap*<sub>1</sub> »verbergen« : S. *lap*; *roum*<sup>~</sup>

»wind« : S. *lom*; *rum*<sub>1</sub> »streicheln, kosen« : S. *lum*, *lōm*.

∞ D. *n* in *neuam*<sup>1</sup> »boa« : S. *hlüōm*<sup>1</sup>; *neue*<sup>1</sup> »viehbremse« : L. *lüök*<sup>1</sup>; *nam*<sup>1</sup> »ausgezeichnet« : S. *lam*<sup>1</sup>.

S. *r* ∞ D. *r*, häufig, z. B. *raou*<sup>1</sup> »wir« : S. *rau*; *reng*<sup>1</sup> »kraft« : S. *rāñ*; *roueu*<sup>1</sup> (*ruō*<sup>1</sup>) »boot« : S. *rūq*.

∞ D. *n* in *nak*<sup>1</sup> »lieben« : S. *rak*; *neṃ*<sup>1</sup> »rand« : S. *rim*.

∞ D. *h* in *hong*<sup>1</sup> »hohlweg, tal« : S. *rāñ*<sup>1</sup> »graben«, L. *rāñ*<sub>o</sub> »graben, hohlweg«; *hong*<sup>1</sup> »ruf, stimme« : S. *rāñ*<sup>1</sup>.

S. *y*, L. *y* ∞ D. *di* (j?) : *diou*<sup>1</sup> »sich befinden« : S. *yū*<sup>1</sup>, L. *yū*<sup>1</sup>; *die*<sup>1</sup> »medizin« : S. *yā*, L. *yā*<sup>1</sup>; *diam*<sup>1</sup> »besuchen« : L. *yām*<sup>1</sup>; *die*<sup>1</sup> »not, hunger« : S. *hyāk*<sup>1</sup>, L. *yāk*<sup>1</sup>; *diang*<sup>1</sup> »räuchern« : S. *yāñ*<sup>1</sup>, L. *yañ*<sup>1</sup>; *diet*<sup>1</sup> »recken, strecken« : S. *hyied*<sup>1</sup>, L. *yiet*<sup>1</sup>.

∞ D. *ch*: *cham*<sup>1</sup> »leihen« : S. *yūm*, L. *yūm*<sup>1</sup>; *chot*<sub>1</sub> »enden« : S. *hyud*<sup>1</sup>, L. *yut*<sup>1</sup>; *chin*<sup>1</sup> »besehen« : S. *yieṃ*<sup>1</sup> »besuchen«, L. »besehen«.

∞ D. *i* (i?) in *iang*<sub>1</sub> »weise« : S. *yāñ*<sup>1</sup>, L. *yāñ*<sup>1</sup> (aus chin. entlehnt?).

S. *y*, L. *ñ* ∞ D. *gn* (*ñ*): *gnia*<sup>1</sup> »kraut« : S. *hñā*<sup>1</sup>, L. *ñā*<sup>1</sup>; *gni*<sub>1</sub> »zwei« : S. *yī*<sup>1</sup>, L. *ñī*<sup>1</sup>; *gnip*<sub>1</sub> »nähen« : S. *yēp*, L. *ñip*<sup>o</sup>; *gniou*<sub>1</sub> und *niou*<sub>1</sub> »harn« : S. *yiou*<sup>1</sup>, L. *ñieu*<sub>o</sub>; *gniou*<sup>1</sup> »besen« : L. *ñū*; *gnioum*<sub>1</sub> »färben« : S. *yām*<sup>1</sup>, L. *ñām*<sup>o</sup>; *gniam*<sup>1</sup>, *gniem*<sup>1</sup> »kauen« : S. *yam*<sup>1</sup>, L. *ñam*<sup>1</sup>, Sh. *yām*<sup>1</sup>.

∞ D. *i* (i?) in *iaeu*<sup>1</sup> »reichlich« : S. *hñāñ*<sup>1</sup>, L. *hñō*<sup>1</sup>.

S. *w* ∞ D. (*v*)*ou* (*ū*): *vouak*<sub>1</sub> »schöpfen« : S. *wak*; *ouang*<sup>1</sup> »frei, müssig« : S. *wāñ*<sup>1</sup>; *ouang*<sub>1</sub> »unruhig, besorgt« : S. *wāñ*<sup>1</sup> »traurig, vereinsamt«; *ouan*<sup>1</sup> »süß« : S. *hwāñ*<sup>1</sup>. Ausnahmen: *piñ*<sup>1</sup> »fächer« : S., L., Sh. *wī*, T.N. *bī*, N. *wī*; *gon*<sup>1</sup> (*ñon*<sup>1</sup>) »tag« : S. *wan*.

S.  $h \infty$  D.  $r$ , häufig, z. b.  $ra^1$  »epidemie« : S.  $h\bar{a}\tilde{~}$ ;  $re'$  »netz« : S.  $h\bar{a}'$ ;  $rin'$  »stein« : S.  $hin'$ ;  $ro^1$  »weben« : S.  $h\bar{u}k\tilde{~}$ . Ausnahmen:  $han^1$  »gans« : S.  $h\bar{a}n\tilde{~}$ ;  $haeu'$  »geben« : S.  $ha\ddot{u}'$ ;  $hap^1$  »schliessen« : S.  $hab\tilde{~}$ ;  $oui'$  »bach« : S.  $hwei'$ .

62. Die auslautkonsonanten sind im Dioi im ganzen gut erhalten, bloss ist, wie Huber gezeigt hat,  $k$  hinter ursprünglich langen vokalen geschwunden (hinter kurzen dagegen geblieben). Abgesehen von  $ok^1$  neben  $o^1$  »herauskommen« : S.  $^{\circ}ak\tilde{~}$  und  $lok^1$  »handmühle«, das lautlich nicht zu S.  $r\acute{a}k\tilde{~}$  und zu T.N.  $hlok'$ , N.  $lok'$  stimmt und daher aus dem ursprünglich damit identischen chin. 櫛  $luk$  »flaschenzug« (kant.  $luk$ ) entlehnt sein wird, finde ich folgende scheinbaren ausnahmen: bei langem vokal  $teuk_1$  »billig« : S.  $\acute{f}\bar{u}k\tilde{~}$ , Sh.  $\acute{f}\bar{ö}k\tilde{~}$ , T.N.  $\acute{f}\bar{ü}(k)'$ ;  $teuk_1$  »erleiden« : S., Sh.  $\acute{f}\bar{u}k\tilde{~}$ , L.  $\acute{f}\bar{u}k\tilde{~}$ ,  $d'\bar{u}k\tilde{~}$ , T.N.  $\acute{f}\bar{ü}(k)'$ ;  $teuk_1$  »kind« : S.  $\bar{l}uk\tilde{~}$ , L.  $\bar{l}uk\tilde{~}$ , Sh.  $luk\tilde{~}$ , T.N.  $\bar{l}ü(k)$ , N.  $luk\tilde{~}$ ;  $gueuk_1$  ( $\acute{n}\bar{ö}k_1$ ) »gaumen« : S.  $h\bar{n}\bar{ü}\bar{ö}k\tilde{~}$ , L.  $\acute{n}\bar{ü}\bar{ö}k\tilde{~}$ , N.  $\acute{n}\bar{ü}\bar{ö}k'$ ; bei kurzem vokal:  $neu_1$  »denken« : S.  $\bar{n}ük$ , L.  $\bar{n}ük^{\circ}$ ;  $leue'$  ( $\bar{l}\bar{ü}\bar{ö}'$ ) »besehen« : L.  $\bar{l}ük^{\circ}$  und  $\bar{l}\bar{ü}k^{\circ}$ , S.  $ra:lük$  »erinnern«. Es ist sicher kein zufall, dass es alles wörter sind mit  $\bar{ü}$ -vokalen, die fast jedesmal in den verschiedenen sprachen nicht ganz übereinstimmen; es müssen hier besondere verhältnisse vorliegen, deren natur bisher nicht zu erkennen ist. In einigen fällen, wie z. b.  $eh^1$  »joch« : S.  $^{\circ}\bar{ä}k\tilde{~}$ ;  $mah^1$  »frucht« : S.  $hm\bar{a}k\tilde{~}$ ;  $piah_1$  »sich trennen« : S.  $b'\bar{r}\bar{a}k\tilde{~}$ , gehen nach der schreibung des wörterbuches solche wörter auf ein  $h$  aus, über dessen sinn man nichts erfährt.

63. Über die konsonantengruppen im anlaut sagt Huber, dass sie in zweifacher weise behandelt werden: entweder der verschlusslaut verschwindet (also wie im chine-

sischen) oder *l*, *r* werden durch *i* ersetzt, ähnlich wie in Nung. Die erstere regel gilt nur für die fälle wie *ouai*˜ »büffel« : S. *g'ūāi*; *ven*˜ »hängen« : S. *k'ūān*˜; *ouan*˜ »axt« : S. *k'ūān*˜, wo sie richtig beobachtet ist, nicht aber für die verbindungen mit *l* und *r*: die wenigen von Huber dafür angeführten beispiele sind z. t. sicher falsch, die zwei, die möglich wären, genügen nicht zum beweis. Ich finde folgende beispiele:

*kl-*: a) *kia*˜ »reis zum auspflanzen« : S. *klā*˜; *kiang*˜ »mitte« : S. *klān*˜; *kian*˜ »erdulden, widerstehen« : S. *klan*˜; *kiam*<sup>1</sup> »violett« : S. *klam*˜; *kiaeu*˜ (*kiaü*˜) »nahe« : S. *klaiü*˜; *kiai*˜ »fern« : S. *klai*; *kiaou*˜ »haupt« : S. *klau*˜; *kiait*<sup>1</sup> »schuppe« : S. *klēd*˜; *kiap*<sup>1</sup> »deckende schicht« : S. *g'lüöb*˜; *kian*<sup>1</sup> (und *kien*<sub>1</sub>) »wildgeruch« : S. *klin*˜(?); *kiang*˜ »trommel« : S. *klān*˜; *kion*˜ »dachlatte« : S. *klān*; *kion*<sup>1</sup> »ausleeren« : S. *klān*˜; *kioi*˜ »pisang« : S. *kluei*˜; *kioi*˜ »korb« : S. *kluei* »trichter«, L. »korb«.

b) *koueu*˜ »salz« : S. *klüq*; *kip*<sup>1</sup> »schuppe, kruste« : S. *klīb*˜.

*kr-*: *kiəou*˜ »schreien« : S. *kriou* »lärm«, *kriou*˜ »geschrei«; *kiang*˜ »kähfig« : S. *kroñ*.

*k'r-*: *kiait*<sup>1</sup> »ei« : Ah. *k'rai*, aber S. *k'ai*˜.

*g'l-*: a) *kian*˜ »drücken« : S. *g'len*˜.

b) *keueun*˜ (*küön*˜) »rollen« : S. *g'lüön*˜.

*g'r-*: *kiai*˜ »wünschen« : S. *g'raü*˜<sup>1</sup>); *kiang*<sub>1</sub> »während, inmitten« : S. *g'rañ*˜ »mal, zeit« (die lokale bedeutung in Dioi wahrscheinlich durch vermischung mit *kiang*˜ »mitte« : S. *klān*˜).

*pl-*: a) *pia*˜ »fisch« : S. *plā*; *piat*˜ »ende« : S. *plāi*; *piet*<sup>1</sup> »pflücken« : S. *plid*˜; *piok*<sup>1</sup> »wecken« : S. *pluk*˜.

b) *pi*˜ »wade« : S. *plī*; *pit*<sup>1</sup> »entkommen« : S. *plik*˜; *ping*˜ »blutegel« : S. *pliñ*; *pin*˜ »umkehren« : S. *plin*˜; *pient*<sup>1</sup> »sich ändern, schlechter werden« : S. *pliñ*˜; *piou*˜ »im winde flattern« : S. *pliu*; *pen*˜ »schinden« : S. *plān*˜.

<sup>1</sup>) falsche schreibung für *g'rañ*˜ : L. *g'ai*˜, Sh. *k'ai*˜.

*p' r-*: *piäi* »gehen« : Ah. *p'rai*, Sh. *p'āi*, N. *p'ēāi*; *piom'* »haar« : Ah. *p'rum*, N. *p'eām*, aber S. *p'om'*; *pioi*<sup>1</sup> »bröckelig« : L., Sh. *p'āi*, N. *peāi*, vgl. S. *b'ruī*.

*b' l-*: *piat*<sub>1</sub> »straucheln« : S. *b'lād*.

*b' r-*: *piah*<sub>1</sub> »sich trennen« : S. *b'rāk*.

*tr-*: *teng'* »nagel« : S. *trūn*; *tin* »gekürzt« : S. *triēn*. (In beiden fällen ist urspr. *tr* wohl nicht ganz sicher, für das letztere aber wahrscheinlich, da die wörter mit S., L. *duon* »kurz« zusammengehören; *t* ist aus *d* entstanden vor *r*).

Die gruppen sind im Dioi also in zweifacher weise behandelt: a) *l* und *r* sind durch *i* ersetzt, b) *l* und *r* sind spurlos verschwunden; das erstere ist fast durchweg vor *a-* und *o-*lauten der fall, das letztere meistens vor *i*, z. t. vor *e* und *ü*, bei denen schwanken herrscht, je nachdem wie die vokale sich im Dioi entwickelt haben.

Es kommen noch einige andere fälle vor, wo *l* oder *r* scheinbar spurlos verschwunden ist: *kai* »ändern« : S. *klāi*; *kao*<sup>1</sup> »anklagen« : S. *klāu* »mitteilen«; beide können aus dem chin. entlehnt sein und bei dem letzteren macht die bedeutung dies wahrscheinlicher. Ferner *kop*<sub>1</sub> »zudecken« : S. *g'rāb*; *kom'* »kegelförmig« : S. *klom* »rund«, Ah. *klām* »rund«, L. *kom*, Sh. *kom'* »zylindrisch«; *hōn* »schwanken« : S. *g'lān*. Andererseits hat Dioi zuweilen ein eingeschobenes *i*, wo in den anderen sprachen keine konsonantengruppe belegt ist, so *kiaou* »knie« : S. *k'au*; *kioup*<sup>1</sup> »mit einem löffel schöpfen« : S., L., Sh. *kāb* »mit den hohlen händen schöpfen«; *kiop*<sup>1</sup> »sonnenhut« : S. *kūb* »howdah«, L. *kup'* »sonnenhut« (s. § 121); *kioum'* neben *koum'* »zudecken« : Sh. *kom'*, und *kioum*<sub>1</sub> neben *koum*<sup>1</sup> »zudecken« : S. *g'rām*, L. *g'ām* »aufeinanderlegen«; *kioum* »wachtel« : L. *k'um*; *piā*<sup>1</sup> »stirn« : S. *p'āk*; *piāk*<sup>1</sup> »gemüse« : S. *p'āk*; *piom'* »mager« : S. *p'ām'*; vgl. auch *piom* »fällen« : L. *pām*, T.N. *pām*. Beide arten



von abweichungen sind genau derselben art wie die oben § 7 verzeichneten, wo Siam und Ahom auseinandergehen (in *kiai*<sup>1</sup> »ei« und *piom'* »haar«, oben, geht Dioi mit Ahom zusammen gegen Siam), d. h. es handelt sich dabei um fälle, wo eine sprache eine unerweiterte, die andere sprache eine form mit infix durchgeführt hat; daran ist nichts verwunderliches, es zeigt nur, dass die wortbildung mit infixen im einzelleben der sprachen fortgelebt hat.

### III. Die töne in den Tai-sprachen und im chinesischen.

64. Das tonsystem ist nicht nur in den verschiedenen Tai-sprachen verschieden, sondern — ebenso wie es innerhalb der dialektgruppen des chinesischen der fall ist — es wechselt von ort zu ort in den unterdialekten der art, dass zwar die kategorien von wörtern gleichen tones bestehen bleiben, die aussprache der töne aber verschieden ist. Beispielsweise wird aus zwei Lao-mundarten folgende verschiebung des systems angeführt<sup>1)</sup>:

dialekt A gleicher ton	dialekt B fallender ton
„ fallender ton	„ gleicher ton
„ steigender ton	„ oberer circumflexus
„ oberer circumflexus	„ steigender ton
„ tiefer ton	„ niederer circumflexus
„ niederer circumflexus	„ tiefer ton,

d. h. je zwei töne sind einfach vertauscht.

Ein gemeinsames tonsystem der Tai-sprachen, aus dem sich die heutigen der einzelsprachen entwickelt hätten, zu rekonstruieren, daran ist bisher noch gar nicht zu denken;

<sup>1)</sup> Guignard, Dictionnaire, s. XXI.

nicht allein fehlt es völlig an untersuchungen über die töne der unterdialekte, aus denen das gemeinsame tonsystem der einzelnen sprache (dialektgruppe) hergestellt werden müsste, sondern bei fast allen Tai-sprachen, die in der wissenschaftlichen literatur beschrieben sind, sind die angaben über die natur der töne so unbestimmt, dass sich nur eine grobe bezeichnung ihres allgemeinen charakters daraus gewinnen lässt. Vergleicht man aber die hier herangezogenen sprachen der Tai-gruppe im hinblick auf die töne der wörter, die sie gemeinsam haben, so ergeben sich tonschemata, die im grossen ganzen einigermaßen fest sind; abweichungen davon sind im Dioi, das ja überhaupt entfernter steht, besonders häufig, in den übrigen sprachen auch nicht selten, aber doch nicht anders, als dass sich für jede kategorie eine hauptregel mit mehr oder weniger zahlreichen ausnahmen feststellen lässt. Diese ausnahmen zu untersuchen und wo möglich zu begründen ist eine aufgabe, die der zukunft vorbehalten bleiben muss; hier kann es sich nur darum handeln, die hauptschemata festzulegen und daraus die schlüsse zu ziehen, die daraus zu gewinnen sind. Ich gebe zunächst eine kurze übersicht der tonverhältnisse der einzelnen sprachen, wie sie in der literatur angegeben sind, um später die vergleichenden tonschemata aufzustellen.

65. Siamesisch. Auch in bezug auf die töne bietet das siamesische unter den Tai-sprachen den natürlichen ausgangspunkt, nicht nur weil wir über ihre natur am besten unterrichtet sind, sondern auch besonders weil bei dieser sprache wichtige anhaltspunkte für eine historische betrachtung des systems vorliegen. Die siamesische schrift bezeichnet den ton jedes einzelnen wortes durch setzung oder nichtsetzung von vier tonzeichen über dem wort nach ganz

bestimmten, sehr verwickelten regeln. In der transkription, die ich anwende, wäre es durchaus möglich, genau dieselbe bezeichnungsweise anzuwenden, indem die tonzeichen durch ziffern ersetzt würden, und dies würde dem grundsatz der transkription, ein getreues abbild der einheimischen schreibung zu geben, am besten entsprechen; in einer vergleichenden untersuchung wie der vorliegenden würde dies aber zu endloser konfusion führen, so dass eine andere art der bezeichnung gewählt werden muss.

Die einheimische grammatik der siamesen kennt fünf töne, verschiedene europäische und amerikanische beobachter dagegen sechs, deren letzter von den siamesen nicht als besonderer ton gefasst und von den ausländischen gelehrten sehr verschieden beurteilt wird. Ich verwende zur bezeichnung der töne in der hauptsache dieselben benennungen und tonzeichen wie Wershoven, jedoch so dass die tonzeichen immer hinter das wort gesetzt werden, nicht z. t. darüber, und dass für den gleichen ton, der beim schreiben der wörter unbezeichnet bleibt, das zeichen — angewandt wird, wo er ganz abstrakt, nicht in bezug auf bestimmte wörter besprochen wird.

66. Die allgemein anerkannten fünf töne sind folgende:

1) der gleiche ton, wobei das wort in etwa mittlerer stimmlage ohne wesentliche auf- oder abwärtsbewegung gesprochen wird (nur am ende schwach abfallend); er wird in der umschrift an den wörtern, die ihn haben, nicht bezeichnet, sonst durch — angedeutet. 2) der tiefe ton, gesprochen in tieferer stimmlage ohne wesentliche auf- oder abwärtsbewegung; bezeichnet mit dem tonzeichen ~, —~. Bradley nennt ihn »depressed tone«, Pallegoix (und nach ihm Frankfurter) »circumflexus«, dies wohl nur weil auch er das zeichen ~ dafür anwendet, also nicht im hinblick auf

die natur des tones. 3) der steigende ton beginnt etwas tiefer als der gleiche und steigt regelmässig etwa eine oktave höher; bezeichnet mit ´, —´. (Frankfurter nach Pallegoix »tonus altus«). 4) der fallende ton beginnt etwas tiefer als der gleiche, fast in gleicher höhe wie der steigende, fällt aber um etwa eine oktave regelmässig ab; bezeichnet mit ` , —`. (Frankfurter nach Pallegoix »tonus demissus«)<sup>1)</sup>. 5) der eingehende ton beginnt etwas höher als der steigende, steigt zunächst kurz an, um dann abrupt abzufallen; bezeichnet mit ´ , —´. Bradley nennt ihn »circumflex«, Cartwright »acute«, Pallegoix-Vey »aigu«, Pallegoix und Frankfurter »gravis«, Maspero (auf dessen behandlung der töne in den Tai-sprachen ich weiter unten eingehe) »retombant«, was ihn wohl als steigend-fallend bezeichnen soll. — Diese beschreibung der töne folgt der darstellung von C. B. BRADLEY, Transactions and Proceedings of the American Philological Society, Vol. 40 (1909), s. XCV ff., der experimentalphonetische untersuchungen zu grunde liegen, und in welcher die schwingungskurven abgebildet und die intervale genauer angegeben sind. Andere verff. geben ein anderes bild von der relativen höhe der ausgangspunkte; so liegt z. b. in der graphischen darstellung bei Cartwright<sup>2)</sup> der ausgangspunkt des steigenden tones in gleicher höhe wie der tiefe, der des eingehenden noch über dem gipfel des steigenden, hoch über dem gleichen.

67. Der siamesische sechste ton kommt nur in einer bestimmten kategorie von kurzvokalischen wörtern vor, denen mit stimmhaftem anlaut und verschlusslaut oder

<sup>1)</sup> Es scheint für diesen ton charakteristisch zu sein, dass das wort mit stärkerem expirationsdruck gleichsam herausgestossen wird.

<sup>2)</sup> The Students Manual of the Siamese Language, Bangkok 1915, s. 30. W. TRITTELS darstellung der tonverhältnisse Mitt. Sem. Or. Spr. Berl., Ostas. Stud., 1927, s. 1 ff. folgt in der hauptsache Bradley.

kurzem vokal als auslaut; die letzteren gehen ja auf den kehlkopfverschluss, also auch auf einen stimmlosen konsonanten aus. Bradley, der für diesen ton keine experimentellen untersuchungen hat, bezeichnet ihn als »a short high note« in höhe ungefähr am gipfelpunkt des eingehenden und nennt ihn »the elevated tone«. Trittel nennt ihn den »hohen eingehenden ton« und sagt, er »fängt etwas höher an als der ebene Ton, steigt scharf und kurz bis zur Scheitelhöhe des rückkehrenden Tones [d. h. des eingehenden] und bricht dort ab«. Wershoven (s. 25) erklärt ihn als »den gleichen Ton mit höherer Stimme (oder mit anderen Worten, den eingehenden Ton ohne Fallen der Stimme)«, bezeichnet ihn aber mit demselben tonzeichen wie den eingehenden; Cartwright (s. 59) identifiziert ihn ebenfalls mit dem eingehenden, von dem er bloss eine gekürzte form sei. Bei Pallegoix und Pallegoix-Vey haben wörter dieser art kein tonzeichen, womit er dem gleichen ton gleichgestellt wird, und mit diesem identifiziert Frankfurter ihn ausdrücklich (s. 22). Den sechsten ton mit dem gleichen zu identifizieren hat, wie sich weiter unten zeigen wird, keine stütze in seinem ursprung, der auf den fallenden ton oder dessen vorstufen zurückzuführen ist. Da er aber ähnlichen charakter hat wie jener und nur in wörtern vorkommt, deren form ihn unzweideutig anweist und in denen kein anderer ton möglich ist, kann er ganz wohl ohne tonzeichen bleiben; ich schreibe also die in frage kommenden wörter ohne solches und bezeichne den ton sonst durch —<sup>6</sup>.

68. CONRADY<sup>1)</sup> hat, gestützt auf ältere angaben von Pallegoix, die frage aufgeworfen, ob das tonsystem des siamesischen sich nicht seit etwa 1850 verschoben habe, und zwar so:

<sup>1)</sup> S. 141 f

heute gleicher ton	vormals gleicher ton
„ tiefer ton	„ höherer fallender
„ fallender ton	„ niederer fallender
„ steigender ton	„ höherer steigender
„ eingehender ton	„ niederer steigender.

Pallegoix's system (das Conrady nur aus zweiter hand anführt) findet sich in seiner *Grammatica linguae Tai*, Bangkok 1850, s. 29—36, wo die töne in notenschrift dargestellt sind; er unterscheidet: 1) *tonus rectus*, ohne tonbewegung (gleicher ton), 2) *circumflexus*, fallend und dann schwach ansteigend (tiefer), 3) *demissus*, regelmässig lang absteigend (fallender), 4) *gravis*, kurz ansteigend (eingehender)<sup>1)</sup>, 5) *altus*, regelmässig lang steigend mit etwas höherem gipfel als 4) (steigender). Die vier töne sind in gleicher tonhöhe beginnend dargestellt, nur 2) (*circumflexus*) um einen halben ton höher. Welche bewandtnis es mit diesem system hat, ist schwer zu sagen, Conradys vermuthung aber, dass es eine verschiebung des tonsystems seit 1850 bezeichne, ist nicht überzeugend. In der ausgabe des Pallegoixschen wörterbuches von 1896 (besorgt von J. L. Vey) ist es geändert; die namen der töne sind hier: 1) *ton recto tono*, 2) *ton circonflexe*, 3) *ton montant*, 4) *ton descendant* und 5) *ton aigu* (= eingehend); dies scheint besser zu den angaben anderer verff. zu stimmen, und diese neueren angaben entsprechen viel besser als die älteren dem, was sich durch sprachvergleichung und historische betrachtung ermitteln lässt. So lange die angaben von Pallegoix sich nicht kontrollieren und bestätigen lassen, ist deshalb

<sup>1)</sup> Frankfurter, der die töne nach Pallegoix gibt, sagt aber von diesem »the *tonus gravis* is pronounced in a high voice, abruptly lowered« (s. 18).

nicht viel damit anzufangen und man wird sie vorläufig als sehr fragwürdig beiseite lassen dürfen.

69. In der einheimischen schrift werden die töne des siamesischen nach einem eigenartigen system bezeichnet, dessen tieferer sinn noch nicht ermittelt ist, das aber auf einem älteren, heute umgebildeten und unbekanntem ton-system aufgebaut sein muss und deshalb bei der rekonstruktion des gemeinsamen tonsystems der Tai-sprachen von grösster wichtigkeit sein wird. Die fünf töne werden ausgedrückt durch setzung oder nichtsetzung von tonzeichen, tonakzenten, in verbindung mit dem anlaut und auslaut des jeweiligen wortes; es gibt vier solche akzentzeichen, von den siamesischen grammatikern als 1, 2, 3 und 4 benannt, deshalb auch hier durch die ziffern bezeichnet. Der dritte und vierte akzent werden in ziemlich wenig wörtern angewandt, und da es sich dabei fast durchweg um unregelmässige töne onomatopoetischer und entlehnter wörter handelt, können sie im folgenden, wo nur die hauptprinzipien in frage kommen, ausser betracht gelassen werden<sup>1)</sup>. Im hinblick auf die tonbezeichnung werden die konsonanten in drei klassen eingeteilt, nämlich (mit übergehung der nur in indischen lehnwörtern gebräuchlichen): 1) hohe, d. h. die ursprünglichen stimmlosen aspiraten ( $k^c$ ,  $c^c$ ,  $t^c$ ,  $p^c$ ), der ursprünglich stimmlose  $f$ -laut ( $f$ ), der ursprünglich stimmlose sibilant ( $s$ ) und das stimmlose  $h$ ; 2) mittlere, d. h. die unaspirierten stimmlosen  $k$ ,  $c$ ,  $t$ ,  $p$  nebst den jetzt stimmhaften  $d$  und  $b$  und der vokalische anlaut, der immer festen einsatz hat<sup>2)</sup>; 3) tiefe, d. h. alle früher stimmhaften laute: die stimmhaften verschlusslaute ( $g^c$ ,  $j^c$ ,  $d^c$ ,  $b^c$ ), der ursprünglich stimmhafte  $f$ -laut ( $v$ ) und der ehemals stimmhafte

<sup>1)</sup> So urteilt auch Maspero, BEFEO XI, s. 162 f.

<sup>2)</sup> BRADLEY, Transact. & Proc. Am. Phil. Ass. 38 (1907), s. 20.

sibilant (*z*), welche alle später stimmlos geworden sind, ferner der ehemals stimmhafte *h*-laut (´, der wahrscheinlich eher den ursprünglichen vokalanlaut mit losem einsatz repräsentiert), die nasale (*n̂*, *n̄*, *n*, *m*) und liquiden (*l* und *r*), endlich *y* und *w*. Von diesen früher stimmhaften lauten haben die verschlusslaute, *v*, *z* und ´ von jeher stimmlose entsprechungen, nämlich die der hohen, klasse 1; ein wechsel zwischen diesen beiden klassen von anlauten, der allgemein indo-chinesisch und wohlbekannt, aber noch nicht genügend erklärt ist, findet, begleitet natürlich von wechsel des tones, häufig statt<sup>1)</sup>. Diejenigen konsonanten der tiefen klasse, denen ein solches stimmloses gegenstück fehlt, also die nasale und liquiden sowie *y* und *w*, können auch als hohe konsonanten auftreten und werden dann in der schrift als solche bezeichnet, indem ein *h*, bzw. (in wenigen fällen vor *y*) ein ´ davor geschrieben wird; von gleicher wurzel finden wir also z. b. *nâi*´, *nâi* und *hnâi*´ »klein, wenig«, u. ä.; die aussprache des anlautes ist heute in beiden fällen gleich, mit bezug auf die töne folgen aber die mit vorgesetztem *h* geschriebenen der hohen klasse, die ohne *h* der tiefen. Wie diese eigenartige erscheinung zu deuten ist, ist strittig; einige halten das geschriebene *h* schlechthin für ein graphisches zeichen im dienste der tonbezeichnung, andere (so z. b. mit grosser unterschiedenheit Maspero) für ein präfix. Ich halte beide erklärungen für falsch. Wenn diese laute die töne der stimmlosen haben, so scheint es mir unfraglich, dass es sich dabei wirklich um ehemals stimmlose konsonanten (stimmloses *m*, *l* usw.) handeln muss, und der wechsel zwischen

<sup>1)</sup> A. CONRADY, Eine Indochinesische Causativ-Denominativbildung und ihr Zusammenhang mit den Tonaccenten, Leipzig 1896. Die hier gegebene erklärungen ist wenigstens für das chinesische und die Tai-sprachen nicht haltbar.



stimmhaften und stimmlosen scheint mir hier genau derselben art zu sein wie bei den verschlusslauten (z. b.  $g^f$  und  $k^f$ ). Dafür spricht auch sehr der umstand, dass die bezeichnungswiese mit *h-* nach ausweis des Lao und Tai noir schon aus dem ältesten siamesischen alphabet stammen muss, in dem es anscheinend keine bezeichnung der töne gab. Dass in dem geschriebenen *h* ein präfix steckt, ist ganz unwahrscheinlich<sup>1)</sup>, es sei denn dass man auch

<sup>1)</sup> Mit gutem recht erklären J. BURNAY und G. COEDÈS in dem schönen und klaren kleinen aufsatz Journ. Siam Soc. XXI (1927—28), s. 103 ff., dass für die annahme, *h-* sei ein präfix, gar kein triftiger grund vorliegt. Diese verff. halten das vorgeschriebene *h-* (°) für ein graphisches zeichen im dienst der tonbezeichnung; dagegen spricht, wie erwähnt, u. a. der umstand, dass auch Lao und Tai noir diese schreibweise kennen, obgleich das Lao-alphabet sonst keine tonbezeichnung hat. Lao hat für *hn* und *hm* eigene buchstaben, die eine kombination von *h* und *n*, bzw. *m* darstellen, und schreibt *hl* entsprechend Siam *hl*. Ganz ähnliche buchstaben hat Tai noir für *hn*, *hm* und für *hñ*, während *hl* hier mit *d* zusammengefallen ist. *hr* kommt überhaupt nur selten vor, so selten dass man versucht ist, die in frage kommenden wörter des Siam (der einzigen sprache, wo dieser laut zu erwarten ist) für Neubildungen, bzw. analogische umbildungen zu halten. Von bedeutendem interesse sind in diesem zusammenhang die oben § 46 angeführten wörter, wo Ahom *r* gegenüber Siam *h* hat: sie legen den gedanken nahe, dass altes *hr* (stimmloses *r*) ausser in Ahom mit *h* zusammengefallen sei, so wie ja auch das stimmhafte *r* es in den meisten sprachen (aber nicht im Siam) ist; Siam *h* ist überhaupt etymologisch betrachtet ein besonders schwieriger laut. Sollte diese hypothese sich als richtig erweisen — das bisher vorliegende material genügt nicht zum beweis —, so wäre für *r* sichergestellt, dass es eine stimmhafte und eine stimmlose form gehabt hätte, und dann wäre nicht zu bezweifeln, dass es sich mit *l*, den nasalen, *y* und *w* ebenso verhielte und dass der unterschied noch zu der zeit, da das Tai-alphabet zuerst entstand, existierte und heute in der schreibung *hn-*, *hl-* usw. festgehalten sei. — Dass die siamesische schreibung *hn*, *hl* usw. ursprünglich von *n*, *l* usw. verschiedene laute («aspirate sonants» [?]) bezeichnet, ist auch die ansicht Schraders in der kleinen abhandlung in Asia Major III (1926), s. 33 ff. In diesem punkt kann ich mich ihm anschliessen; sonst finde ich diese arbeit, in der anlaut, inlaut, auslaut und bedeutung eines wortes für dessen etymologie alle gleich wenig bedeuten, so aller kritik und methode bar, dass ich nichts damit anzufangen weiss.

den wechsel zwischen stimmhaften und stimmlosen bei den verschlusslauten, *s* und *f* auf präfigierung eines *h* zurückführen will ( $hg^{\circ} > k^{\circ}$ ,  $hz > s$  usw.). In allen fällen — verschlusslauten, nasalen, *l*, *r* usw. — ist es offenbar dieselbe erscheinung, und ich halte also *hm* für ehemdem stimmloses *m*, *hl* für ehemdem stimmloses *l* usw. Dass diese laute auch aspiriert gewesen seien (stimmloses *m*<sup>ˆ</sup>, *l*<sup>ˆ</sup> usw.) — die vermutung liegt nahe, weil sie ja der hohen klasse, den aspiraten, folgen — ist möglich, es braucht aber nicht unbedingt angenommen zu werden; es wird sich nämlich weiter unten zeigen, dass die hohe und mittlere klasse der konsonanten (aspirierte und unaspirierte stimmlose) mit bezug auf die töne von haus aus auf ganz gleicher stufe stehen und zur zeit der einföhrung der tonbezeichnung auch noch gleich standen.

70. Anlaut, auslaut, in gewissen fällen die vokalquantität und tonakzent zusammengenommen ergeben den ton des wortes. Für mehrsilbige wörter, die in dieser arbeit kaum in betracht kommen, gelten besondere regeln, die hier nicht auseinandergesetzt zu werden brauchen, dagegen ist hervorzuheben, dass die anlautenden konsonantengruppen (verschlusslaut oder *s+l*, *r*) in bezug auf die töne ebenso wirken wie die einfachen verschlusslaute, bezw. *s*; das bedeutet, dass *l*, *r* in diesen verbindungen keine wirkung haben, was um so verständlicher ist, wenn sie, wie ich meine, infixe sind. Bei den einsilbigen wörtern sind zwei hauptgruppen zu unterscheiden, je nachdem der wortausgang stimmlos oder stimmhaft ist. Letzteres ist der fall bei wörtern, die auf lange vokale und diphthonge oder auf nasale enden, stimmlos ist er in wörtern, die auf verschlusslaute (*k*, *t*, *p*, letztere geschrieben *d*, *b*) und auf kurze vokale ausgehen. Dass die kurzen vokale hierher gehören,

ist natürlich, weil der kehlkopfverschluss, mit dem sie schliessen, ja auch ein stimmloser konsonant ist.

In wörtern mit stimmlosem ausgang werden in siamesischer schrift keine tonakzente gesetzt; die töne sind wie folgt:

- 1) anlaut stimmlos (hoch = aspiriert<sup>1)</sup> und mittel (= unaspiriert): ton —<sup>~</sup> (tief);
- 2) anlaut stimmhaft (tief):
  - a) vokal lang: ton —<sup>˘</sup> (fallend);
  - b) vokal kurz: ton —<sup>6</sup>.

In der gruppe 1 unterscheiden Bradley und Trittel auch lang- und kurzvokalische wörter; dieser gibt an: für die ersteren tiefen ton, für die kurzvokalischen den »tief eingehenden« ton (Bradley: Short Low), der »beginnt in der Höhenlage des niedergedrückten [d. h. tiefen] Tones und bricht ohne Höhenveränderung nach ganz kurzer Dauer plötzlich ab«. Ich sehe keinen grund ein, ihn von dem gewöhnlichen tiefen zu scheiden, denn sein besonderer charakter scheint doch bloss ganz selbstverständlich aus der natur der wörter (mit kurzem vokal, der durch einen verschluss abgebrochen wird) zu folgen; dieser »tief eingehende« ton ist wahrscheinlich auch nur dem parallelismus zu liebe aufgestellt. Bei stimmlosem ausgang besteht kein unterschied mit bezug auf die töne zwischen hohen (aspirierten) und mittleren (unaspirierten) konsonanten. In der 2. kategorie (stimmhafter anlaut) ist die vokalquantität bestimmend für den ton, was sonst nirgends der fall ist.

In der zweiten hauptgruppe, der mit stimmhaftem ausgang (langem vokal, diphthong oder nasal), ergeben sich die töne aus folgendem schema:

<sup>1)</sup> Hierzu natürlich *h̄n*, *hm*, *hl*, *hy* usw

anlaut	tonakzent	ton
1) hoch (stimmlos aspiriert)	ohne	—´ (steigend)
	1	—~ (tief)
	2	—` (fallend)
2) mittel (stimmlos unaspiriert)	ohne	— (gleich)
	1	—~ (tief)
	2	—` (fallend)
3) tief (stimmhaft)	ohne	— (gleich)
	1	—` (fallend)
	2	—· (eigehend).

Erläuterungen zu diesem siamesischen tonsystem werden weiter unten gegeben werden.

71. Im Lao sind, wie schon erwähnt wurde, die töne in den verschiedenen dialekten verschieden, aber näheres darüber ist nicht bekannt. M.-J. CUAZ<sup>1)</sup> gibt sie ganz übereinstimmend mit den siamesischen; sein ton aigu ou pointé entspricht dem eingehenden, sein infléchi ou ritournelé, der als fallend-steigend bezeichnet wird, dem tiefen<sup>2)</sup>. Wegen der durchgängigen übereinstimmung mit den siamesischen ist es unnötig, die Lao-töne nach Cuaz hier mit anzuführen. Was im nachstehenden als Lao bezeichnet wird, ist das wesentlich interessantere tonsystem, das man in dem Wörterbuch von Guignard kennen lernt; es stimmt in den meisten punkten mit dem des siamesischen überein, weist aber auch abweichungen davon auf, die für das studium

<sup>1)</sup> Von Cuaz habe ich nicht das wörterbuch, sondern nur den Manuel de conversation Franco-Laocienne. Hongkong 1906, benutzen können, der ein umfangliches wörterverzeichnis (franz.—Lao) enthält. Nach Maspero BEFEO XI, s. 156 unterliegen die von Cuaz angegebenen töne starken zweifeln. M. MASSIE, Dictionnaire Laotien (Mission Pavie, T. II Littérature et Linguistique), Paris 1894, bezeichnet die töne nicht.

<sup>2)</sup> Vgl. dazu, dass der siamesische tiefe ton bei Pallegoix (1850) als fallend-steigend dargestellt ist (oben § 66).

der töne in den Tai-sprachen von wesentlicher bedeutung sind. Guignard unterscheidet sechs töne, während vor ihm nur fünf angenommen wurden, indem er den »ton infléchi« in zwei, einen höheren und einen niederen zerlegt. Die töne des Lao sind nach ihm: 1) recto tono, der gleiche ton, in »natürlicher« (mittlerer) stimmlage; 2) ton grave, der tiefe ton (der nach Cuaz fallend-steigend ist); 3) ton montant, der steigende ton; 4) ton infléchi haut und 5) ton infléchi bas, die offenbar steigend-fallend sind, der eine in höherer, der andere in tieferer stimmlage; 6) ton descendant, der fallende ton. Funktionell entsprechen diese töne ausser 4) und 5) den gleichnamigen des siamesischen; über ihre relative tonhöhe und tonbewegung werden genauere angaben nicht gemacht. Gewisse schwierigkeiten bereiten die beiden infléchi, haut und bas (die mit dem infléchi ou ritournelé bei Cuaz, dem tiefen ton, nur den namen gemeinsam haben); ihr verhältnis zu einander und zu den tönen des Siam und Shan ist nicht klar: beide entsprechen, wie sich weiter unten zeigen wird, funktionell teils dem fallenden, teils dem eingehenden dieser sprachen, nach welchen regeln aber, ist nicht deutlich. Zur bezeichnung der töne im Lao verwende ich dieselben zeichen wie für die entsprechenden im Siam, bloss die beiden infléchi müssen anders bezeichnet werden, und zwar schreibe ich für den höheren —°, für den niederen —◦. (Guignard wendet die zeichen ~ für den höheren und ʳ für den niederen an, beide über den vokal des wortes gestellt). Die töne des Lao werden in der einheimischen schrift im allgemeinen nicht bezeichnet.<sup>1)</sup>

72. Im Shan werden fünf töne unterschieden, die in

<sup>1)</sup> In einigen mir vorliegenden evangelienübersetzungen findet man, nicht immer konsequent durchgeführt, tonakzente ganz mit dem siamesischen übereinstimmend; über die natur der töne besagen sie nichts.

der einheimischen schrift in keiner weise zum ausdruck kommen, in den werken von Cushing aber bei jedem wort angegeben werden. Die beschreibung ihrer aussprache ist auch hier so unbestimmt, dass nur eine ganz allgemeine charakterisierung daraus zu gewinnen ist. Cushing gibt an: 1) the natural tone, gesprochen in »natürlicher« stimmlage, von der aus er ansteigt, d. h. der steigende ton; 2) the grave tone, »a deep bass tone«, d. h. der tiefe ton; 3) the straightforward tone, welcher in mittlerer stimmlage, zwischen dem steigenden und dem tiefen, anscheinend ohne auf- oder abwärtsbewegung gesprochen wird, funktionell aber durchaus dem fallenden ton des Siam und im allgemeinen des Lao und Dioi entspricht; 4) the high tone, der von allen in der höchsten stimmlage gesprochen wird und funktionell dem gleichen ton des Siam und Lao gleichkommt; 5) the emphatic tone, der kurz abgebrochen gesprochen wird und funktionell dem eingehenden ton des siamesischen gleichkommt; alle auf kurzen vokal ausgehenden wörter haben diesen 5. ton. Das tonsystem des Shan, d. h. die verteilung der töne auf die wörter und wortkategorien, stimmt fast durchweg mit dem im Siam geltenden überein, nur in wenigen punkten weicht es ab und stimmt zum Lao. Der vierte (gleiche ton) scheint höhere stimmlage zu haben als der gleiche des siamesischen; die einzige wesentliche abweichung in der ton-bildung, die aus der dürftigen charakteristik Cushing's zu entnehmen ist, ist aber, dass derjenige ton des Shan, der dem fallenden im siamesischen entspricht, ein (mittlerer) gleicher zu sein scheint. Abgesehen von diesem, »the straightforward tone«, können ohne schwierigkeit dieselben tonzeichen für die töne des Shan angewandt werden wie für die entsprechenden des Siam und Lao. Es ist sehr wohl möglich, dass der »straightforward tone« auch im

Shan in wirklichkeit ein fallender und nur ungenau beobachtet ist; es empfiehlt sich aber doch, ihm ein besonderes zeichen zu geben, nämlich —̄.

Ich gebe also die töne des Shan folgendermassen: 1) natural tone: —', 2) grave tone —̄, 3) straightforward tone: —̄, 4) high tone — oder ohne tonzeichen bei dem wort, 5) emphatic tone: —'. — Die töne des Ahom sind nicht bekannt.

73. Tai noir. Die angaben Diguet's sind bei aller kürze brauchbarer und weniger unbestimmt, als es beim Lao und Shan der fall war, und von einer graphischen darstellung begleitet. Die einheimische schrift lässt sie unbezeichnet. Die sprache hat fünf töne: 1) ton ascendant, der bis zu der höchsten ohne mühe erreichbaren tonhöhe ansteigt, beginnend (nach der graphischen darstellung) in gleicher höhe wie der 2. und 4. ton, also der steigende ton; 2) ton moyen, gesprochen in gewöhnlicher (normaler) stimm Lage ohne auf- oder abwärtsbewegung, also der gleiche ton; 3) ton élevé infléchi der aus hoher tonlage (nach der graphischen darstellung dem gipfelpunkt des steigenden tones) leicht abfällt; ich nenne ihn den höheren fallenden; 4) ton moyen infléchi der von mittlerer tonhöhe (etwa der des gleichen tones) abfällt bis in die tonlage des tiefen tones; ich nenne ihn den niederen fallenden; 5) ton guttural wird gesprochen in dem tiefsten ton der stimme und mit zwei durch eine kleine pause getrennten luftemissionen, zuweilen jedoch auch steigend von der höhe des »ton grave« (dem tiefen ton des annamitischen?) bis zu der höhe des gleichen tones; ich bezeichne ihn als den tiefen ton, da die tiefe Lage ohne hebung oder senkung offenbar das normale ist. Zur graphischen bezeichnung des 1. (steigenden), 2. (gleichen) und 5. (tiefen) tones lassen sich ohne weiteres die

beim siamesischen angewandten zeichen anwenden; fallende töne gibt es hier aber zwei, die auseinanderzuhalten sind: für den höheren stelle ich, wie bei den vorigen sprachen, das zeichen des fallenden tones neben den oberen rand der buchstaben, für den niederen an ihren fuss. Die tonzeichen sind also wie folgt: gleicher ton: kein tonzeichen, bezw. —; tiefer ton: —~; steigender ton: —˘; höherer fallender ton: —˘; niederer fallender: —˘. Die töne des Tai noir, die ihrer bildung nach den siamesischen ziemlich entsprechen, sind funktionell von ihnen ganz verschieden; z. b. hat Tai noir gewöhnlich steigenden ton, wo Siam, Lao und Shan tiefen haben, und tiefen wo jene fallenden haben.

74. Nung. Um das verständnis der töne dieser sprache steht es besonders schlecht, indem der verfasser des einzigen quellenwerkes über sie nichts weiteres über diesen doch nicht unwichtigen punkt zu sagen hat, als dass sie dieselben sind [und ebenso bezeichnet werden] wie die des annamitischen, nur dass dessen steigend-fallender ton (*ngā*) im Nung fehlt — weiter nichts! Die töne des annamitischen werden nun auch verschieden beurteilt, besonders gibt Maspero<sup>1)</sup> ihnen (ohne sie zu beschreiben) namen, die z. t. einen anderen eindruck von der natur der töne geben, als man es sonst meistens findet. Damit wird die frage, wie man die töne des Nung bezeichnen soll, ziemlich schwierig; es wird aber anzunehmen sein, dass Savina der landläufigen ansicht über die art der annamitischen töne folgt, und von dieser aus ist also zu versuchen, die töne des Nung nach demselben system zu bezeichnen, das auf die übrigen sprachen angewandt ist. Man läuft dabei gefahr fehl zu greifen, was sich dann ja später herausstellen wird, wenn einmal besseres material über die sprache veröffentlicht

<sup>1)</sup> BEFEO XII (1912), s. 11, vgl. auch s. 90.



wird, und der versuch wird hier auch nur mit allem vorbehalt gemacht. Man könnte sagen, wenn über den charakter der töne so wenig sicherheit herrscht, wäre die sprache besser beiseite zu lassen; aber nicht mit recht, denn das ganze tonsystem steht fest genug, indem das wörterbuch bei jedem wort auch seinen ton angibt, und dieses tonsystem ist, verglichen mit denen der anderen sprachen, nicht ohne interesse. Folgende töne scheinen also für die Nung-sprache anzunehmen zu sein: 1) der gleiche ton, ton égal, recto tono, Maspero's égal moyen, annam. *bàng*, bezeichnet durch — oder fehlen eines tonzeichens; 2) der tiefe ton, ton grave, lourd, pesant, Maspero's romant inférieur, annam. *nàng*, bezeichnet durch —~; 3) der steigende ton, ton aigu, pointu, acéré, ton montant, Maspero's montant supérieur, annam. *sác*, bezeichnet mit —'; 4) der fallende ton, ton descendant, Maspero's égal inférieur, annam. *huyên*, bezeichnet mit —` ; 5) der ton *hôi*, dessen natur unsicher ist; er wird gewöhnlich ton interrogatif genannt, von Guignard annäherungsweise mit dem infléchi bas des Lao identifiziert, von Maspero montant inférieur genannt; wahrscheinlich handelt es sich eher um einen fallend-steigenden als um einen steigend-fallenden, wie der infléchi bas im Lao es zu sein scheint. Da seine tonbewegung so unsicher ist, muss ein besonderes zeichen dafür angewandt werden und ich verwende deshalb das in der umschrift des annamitischen gebräuchliche <sup>l</sup>, —<sup>l</sup> hinter, nicht über das wort gestellt. Sind die töne des Nung hier richtig bestimmt, so zeigt das system dieser sprache, die verteilung der töne, interessante übereinstimmungen mit dem des Tai noir im gegensatz zu den übrigen sprachen.

74. Dioi. Esquirol und Williatte<sup>1)</sup> unterscheiden in dieser sprache sieben töne, die sie durch zahlenexponenten bezeichnen und folgendermassen charakterisieren:

- 1)  $cha^1$ , premier ton haut: très chantant.
- 2)  $cha_1$ , deuxième ton haut: ton moyen de la voix.
- 3)  $cha^2$ , ton bas et long.
- 4)  $cha^3$ , ton descendant haut.
- 5)  $cha_3$ , ton descendant bas.
- 6)  $cha^4$ , ton montant.
- 7)  $cha^5$ , ton bas et court.

Der steigende ton umfasst, wie kurz angegeben wird, zwei formen, einen höheren und einen niederen, die aber wenig verschieden und schwer auseinanderzuhalten zu sein scheinen, und die verschieden zu bezeichnen die verff. leider nicht für nötig halten. Bei drei tönen gibt es also den unterschied zwischen höherer und niederer stufe: dem gleichen, dem fallenden und dem steigenden. Bei den beiden ersteren ist dies etwas alt ererbtes, indem die gemein-indochinesische hochtonigkeit des stimmlosen und tieftonigkeit des stimmhaften anlautes sich darin erhalten hat. Bei dem steigenden verhält es sich anscheinend anders, es scheint hier eher eine sonderentwicklung im Dioi vorzuliegen: der steigende ton dieser sprache entspricht funktionell weitaus am meisten dem steigenden des Siam, Lao und Shan und gehört dann nur den hohen (stimmlosen) anlauten an; nur verhältnismässig selten scheint er bei ursprünglich stimmhaftem anlaut vorzukommen, wo der dem steigenden der hohen anlaut entsprechende ton (s. unten) im Dioi regelmässig durch den tiefen vertreten ist. Worauf der unter-

<sup>1)</sup> Essai de Dictionnaire Dioi<sub>3</sub>-Français, Hongkong, 1908, s. IX. Doutreligne verweist in seiner oben angeführten abhandlung, Anthropos XVIII-XIX, für die töne auf das wörterbuch und gibt sie im allgemeinen nicht an bei den von ihm angeführten Dioi-wörtern.

schied der beiden höhenstufen beim steigenden ton des Dioi beruht, lässt sich nicht feststellen, da das wörterbuch die wörter mit beiden nicht verschieden bezeichnet. Der 7. ton (*cha*<sup>5</sup>) kommt nur in ziemlich wenig wörtern vor<sup>1)</sup> und nur bei vokalischem auslaut (vermutlich nur kurzem vokal); sein ursprung ist unklar, vielleicht ist es nur eine spielart des tiefen, zum guten teil sind es aber lehnwörter, die ihn haben. In der vorliegenden arbeit kommt er kaum in betracht, sonst würde ich ihn durch die ziffer bezeichnen. Was die bezeichnung der übrigen sechs töne angeht, so kann sie bei dem tiefen (*cha*<sup>2</sup>) und dem steigenden (*cha*<sup>4</sup>) genau wie beim siamesischen sein, also —<sup>~</sup> und —<sup>ˊ</sup>; beim gleichen und fallenden sind aber die beiden stufen natürlich auseinanderzuhalten: bei dem gleichen behalte ich die ziffern des wörterbuches —<sup>1</sup> und —<sub>1</sub>, bei dem fallenden wird das zeichen, ebenso wie beim Tai noir, für die höhere stufe (*cha*<sup>3</sup>) hoch gestellt: —<sup>ˋ</sup>, für die niedere (*cha*<sub>3</sub>) tief: —<sub>ˋ</sub>. Das tonsystem des Dioi als ganzes betrachtet weist sehr bedeutende verschiedenheit von denen der übrigen sprachen auf und ist in verschiedenen punkten sehr altertümlich und interessant; anderseits haben aber in einer sehr grossen menge von einzelwörtern verschiebungen und ausgleichungen stattgefunden, so dass die vertretung der töne jener sprachen in dieser sehr oft unregelmässig ist; insbesondere findet man häufig den übergang eines wortes von der hohen in die tiefe anlautklasse oder umgekehrt, was vielleicht damit zusammenhängt, dass die ursprünglich stimmlosen und stimmhaften konsonanten meistens zusammengefallen sind, so dass analogische umbildungen leicht stattfinden konnten.

<sup>1)</sup> Maspero (BEFEO XI, s. 155) freilich sagt, dass er häufig vorkommt, hat aber trotzdem seinen platz im tonsystem nicht festgestellt.

75. Stellt man sich vergleichende verzeichnisse derselben Tai-wörter oder aber gruppen von etymologisch zusammengehörenden wörtern in den verschiedenen sprachen zusammen, so findet man sofort, dass die töne von sprache zu sprache wechseln, aber nicht regellos. Dabei ist im auge zu behalten, dass der ton ein mittel der wortbildung ist, also nur dem wort eignet, nicht der wurzel, nicht der ganzen etymologischen sippe: innerhalb dieser kann der ton wechseln. Das im modernen chinesisch so wohlbekannte verhältnis, dass — populär ausgedrückt — dasselbe wort in etwas verschiedener bedeutung mit verschiedenen tönen auftreten kann (z. b. 看  $k'an^4$  »besehen« aber  $k'an^1$  »beaufsichtigen«, 强  $ch'iang^2$  »stark« aber  $ch'iang^3$  »zwingen« und zahlreiche andere) ist uralt und im Tai nicht weniger gewöhnlich als im chinesischen.  $k'an^4$  und  $k'an^1$ ,  $ch'iang^2$  und  $ch'iang^3$  sind nicht dasselbe wort, sondern verschiedene ableitungsformen von gleicher wurzel. Daraus ergibt sich, dass für eine untersuchung der tonentsprechungen zwischen den sprachen nur solche wörter in betracht kommen können, die als wirklich identisch zu betrachten sind, als direkt aus einem und demselben wort der gemeinsamen ursprache hervorgegangen. Hält man daran fest, so zeigt sich, dass die worttöne der verschiedenen sprachen sich nach bestimmten regeln entsprechen, regeln von denen es ausnahmen gibt — verhältnismässig weniger in den Tai-sprachen Hinterindiens, weit mehr im Dioi — die aber doch ganz deutlich erkennbar sind.

Wie sich die töne dieser sprachen (mit ausnahme des Nung) im grossen ganzen gegenseitig entsprechen, hat Maspero (BEFEO XI, 1911, s. 161 ff. und in etwas veränderter form XII, 1912, s. 96 ff.) in einer tabellarischen aufstellung gezeigt. Ich halte es nicht für überflüssig, denselben gegen-

stand nochmals und ausführlicher zu behandeln, teils weil Maspero's aufstellung mir an grosser unübersichtlichkeit zu leiden scheint (ganz ohne versehen ist sie auch nicht), teils weil die bemerkungen, die er daran knüpft, wenig erschöpfend und meiner ansicht nach zum teil unrichtig sind; es lassen sich, glaube ich, aus den nachstehenden schemata schlüsse ziehen, die Maspero nicht gezogen hat, die aber nicht ohne belang sind.

76. Maspero's benennung der töne weicht von der hier gebrauchten ab und gibt zu einigen bemerkungen anlass; sie zeigt eine merkwürdige inkonsequenz dadurch, dass vielfach die töne einer sprache nicht nur nach ihrer eigenen natur benannt sind, sondern im hinblick auf ihr verhältnis zu anderen tönen in anderen sprachen, mit denen sie historisch nichts zu schaffen haben. Ich schicke deshalb eine korkordanz der verschiedenen benennungen voraus (die ältere von 1911, die in mehreren punkten wenig glücklich war, bleibt unberücksichtigt, so weit sie 1912 verbessert worden ist).

Siam.:	gleicher	ton —	:	Maspero	égal	moyen
	tiefer	„ —~		„	égal	inférieur
	steigender	„ —^		„	montant	inférieur
	fallender	„ —`		„	descendant	inférieur
	eingehender	„ —·		„	retombant	supérieur.

Hierzu ist zu bemerken, dass die attribute inférieur beim steigenden und fallenden, supérieur beim eingehenden nicht nur überflüssig, sondern in so fern irreführend sind, als sie leicht den falschen eindruck erwecken, als ständen sie im zusammenhang mit dem höhenunterschied zwischen stimmlosem und stimmhaftem anlaut. Aus demselben grunde ist es nicht empfehlenswert, den tiefen ton als égal inférieur

zu bezeichnen, was seiner natur nach allerdings berechtigt ist; der tiefe ton eignet nur stimmlosen (hohen) anlauten. Moyaen beim gleichen ton wäre besser durch supérieur zu ersetzen.

Lao: von Siam abweichend sind nur die beiden steigend-fallenden (infléchi haut und bas), die Maspero einwandfrei als retombant supérieur und retombant inférieur bezeichnet.

Shan: gleicher	ton —	:	Maspero	égal supérieur
tiefer	„ —~	„	„	égal inférieur
steigender	„ —'	„	„	montant supérieur
straightforward	„ —	„	„	égal moyen
eingehender	„ —·	„	„	rompant.

Vom tiefen ton gilt das unter Siam gesagte, ebenso vom steigenden, bei dem hinzukommt, dass es unverständlich ist, warum er hier supérieur, bei Siam und Lao aber inférieur sein soll, wo alle drei sich doch genau entsprechen. Den »straightforward tone« (der funktionell dem fallenden im Siam und z. t. im Lao entspricht) als égal zu bezeichnen, ist vom standpunkt des Shan aus natürlich richtig. Ebenso lässt sich gegen den namen rompant für den »emphatic tone« (den eingehenden) an sich nichts einwenden, da er aber funktionell dem eingehenden des Siam fast ganz genau entspricht und die beschreibung Cushing's so wenig über seine natur aufschluss gibt, ist es natürlicher, ihm denselben namen zu geben wie dem siamesischen.

Tai	gleicher	ton —	:	Maspero	égal moyen
noir: tiefer	„ —~	„	„	rompant inférieur	
steigender	„ —'	„	„	montant supérieur	
höherer fallender	„ —^	„	„	descendant supérieur	
niederer fallender	„ —\	„	„	descendant inférieur.	

Hier wieder sind die attribute moyen, inférieur und supérieur überflüssig und willkürlich ausser bei den beiden fallenden tönen, wo sie richtig sind. Den tiefen ton als rompant zu bezeichnen (also ebenso wie den »emphatic tone« des Shan und den »ton bas et court« des Dioi), scheint mir nach der von Diguët gegebenen beschreibung durchaus unglücklich, da es sich offenbar gerade nicht um eine kurz abgebrochene aussprache handelt.

Dioi: höherer gleicher ton	— <sup>1</sup>	:	Maspero égal supérieur
niederer gleicher	„ — <sub>1</sub>	„	égal moyen
tiefer	„ — <sup>~</sup>	„	égal inférieur
steigender	„ — <sup>^</sup>	„	montant
höherer fallender	„ — <sup>^</sup>	„	descendant supérieur
niederer fallender	„ — <sub>^</sub>	„	descendant inférieur
»ton bas et court«	— <sup>5</sup>	„	rompant.

Gegen die benennung ist nur einzuwenden was unter Siam über den tiefen gesagt wurde (—<sub>1</sub> wäre also besser als égal inférieur zu bezeichnen); ob der tiefe kurze richtig als rompant zu bezeichnen ist, ist allerdings fraglich.

77. In jedem wort ist in den Tai-sprachen der ton teilweise bedingt durch den anlaut und den auslaut, in einer kategorie ausserdem durch die vokalquantität. Für alle sprachen sind, wie es oben beim Siam geschah, zwei hauptgruppen aufzustellen: wörter mit stimmlosem ausgang, d. h. mit *k*, *t*, *p* oder kurzen vokalen (mit kehlkopfverschluss wenigstens in Siam) als auslaut, und wörter mit stimmhaftem ausgang, d. h. mit langem vokal, diphthong oder nasal (*ñ*, *n*, *m*) als auslaut; andere auslaute als diese gibt es in den Tai-sprachen nicht.

A. Hauptgruppe 1, ausgang stimmlos. Bei stimmlosem anlaut sind die töne durchaus dieselben in wörtern

mit hohen (aspirierten) und mittleren (unaspirierten) konsonanten als anlaut. Die tonentsprechungen ergeben sich aus den folgenden schemata:

1) anlaut stimmlos	ton im	Siam	Lao	Shan	Tai noir	Nung	Dioi
a) vokal lang		— <sup>~</sup>	— <sup>~</sup>	— <sup>~</sup>	— <sup>ˊ</sup>	— <sup>ˊ</sup>	— <sup>1</sup>
b) vokal kurz		— <sup>~</sup>	— <sup>ˊ</sup>	—	— <sup>ˊ</sup>	— <sup>ˊ</sup>	— <sup>1</sup>
2) anlaut stimmhaft							
a) vokal lang		— <sup>ˊ</sup>	— <sup>°</sup>	— <sup>-</sup>	—	— <sup>~</sup>	— <sup>1</sup>
b) vokal kurz		— <sup>6</sup>	— <sup>°</sup>	— <sup>·</sup>	—	— <sup>~</sup>	— <sup>1</sup>

Beispiele zu 1 a:

Siam	Lao	Shan	Tai noir	Nung	Dioi	
<i>c̣' iḳ~</i>	<i>ṣiḳ~</i>	<i>ṣ' iḳ~</i>	<i>c̣ī(k)'</i>	<i>sik'</i>	<i>sik</i> <sup>1</sup>	zerreisen
<i>kra:dūk~</i>	<i>dūk~</i>	<i>luk~</i>	<i>dū(k)'</i>	<i>duk'</i>	<i>do</i> <sup>1</sup>	knochen
<i>bād~</i>	<i>bāt~</i>	<i>wāt~</i>	<i>pāt'</i>	<i>bāt'</i>	<i>bat</i> <sup>1</sup>	wunde
<i>pād~</i>	<i>pāt~</i>	<i>pāt~</i>	<i>pāt'</i>	<i>pāt'</i>	<i>pet</i> <sup>1</sup>	acht
<i>pāk~</i>	<i>pāk~</i>	<i>pāk~</i>	<i>pā(k)'</i>	<i>pāk'</i>	<i>pa</i> <sup>1</sup>	mund
<i>ˊāk~</i>	<i>ˊāk~</i>	<i>āk~</i>	<i>ˊā(k)'</i>	<i>āk'</i>	<i>ok</i> <sup>1</sup>	herauskommen
<i>ˊāb~</i>	<i>ˊāp~</i>	<i>āp~</i>	<i>ˊāp'</i>	<i>āp'</i>	<i>ap</i> <sup>1</sup>	baden
<i>k'āb~</i>	<i>k'āp~</i>	<i>k'āp~</i>	—	<i>khāp'</i>	<i>kop</i> <sup>1</sup>	saum, rand
<i>hāb~</i>	<i>hāp~</i>	<i>hāp~</i>	<i>hāp'</i>	<i>hāp'</i>	<i>rap</i> <sup>1</sup>	tragen, tragstock
<i>hnuok~</i>	<i>hnuok~</i>	<i>nok~</i>	<i>hnua(k)'</i>	<i>nuok'</i>	<i>nouk</i> <sup>1</sup> ( <i>nuk</i> <sup>1</sup> )	taub
<i>hmāk~</i>	<i>hmāk~</i>	<i>māk~</i>	<i>hmā(k)'</i>	<i>māk'</i>	<i>mo</i> <sup>1</sup>	nebel

Ausnahmen gibt es hier sehr wenig.

Beispiele zu 1 b:

Siam	Lao	Shan	Tai noir	Nung	Dioi	
<i>kob~</i>	<i>kop'</i>	<i>kop</i>	<i>kōp'</i>	<i>kop'</i>	<i>kop</i> <sup>1</sup>	frosch
<i>cēt~</i>	<i>cēt'</i>	<i>set</i>	<i>cet'</i>	<i>cōt'</i>	<i>chat</i> <sup>1</sup>	sieben
<i>dab~</i>	<i>dap'</i>	<i>lap</i>	<i>dap'</i>	<i>dap'</i>	<i>dap</i> <sup>1</sup>	auslöschen
<i>tok~</i>	<i>tok'</i>	<i>tok</i>	<i>tōk'</i>	<i>tok'</i>	<i>tok</i> <sup>1</sup>	fallen



Siam	Lao	Shan	Tai noir	Nung	Dioi	
<i>tak</i> ~	<i>tak'</i>	<i>tak</i>	<i>tak'</i>	<i>tak'</i>	<i>tak</i> <sup>1</sup>	schöpfen
<i>pēt</i> ~	<i>pēt'</i>	<i>pet</i>	<i>pēt'</i>	<i>pet'</i>	<i>pit</i> <sup>1</sup>	ente
<i>pluk</i> ~	<i>puk'</i>	<i>pok</i>	<i>puk'</i>	<i>peuk'</i>	<i>piok</i> <sup>1</sup>	wecken
<i>p'ak</i> ~	<i>p'ak'</i>	<i>p'ak</i>	<i>fak'</i>	<i>p'eak'</i>	<i>piqk</i> <sup>1</sup>	gemüse
<i>hok</i> ~	<i>hok'</i>	<i>hok</i>	<i>hōk'</i>	<i>hok'</i>	<i>rok</i> <sup>1</sup>	sechs
<i>hnak</i> ~	<i>hnak'</i>	<i>nak</i>	<i>hnak'</i>	<i>nak'</i>	<i>nak</i> <sup>1</sup>	schwer

Lao hat zuweilen auch bei kurzem vokal —~, es fragt sich aber, ob dies nicht auf einzelsprachlicher vokalkürzung beruht. Andere unregelmässigkeiten sind z. b.

Siam	Lao	Shan	Tai noir	Nung	Dioi	
<i>sib</i> ~	<i>sip'</i>	<i>s'ip</i>	<i>sīp'</i>	<i>sip'</i>	<i>chip</i> <sub>1</sub>	zehn
<i>hmük</i> ~	<i>hmük</i> ~	<i>mük'</i>	<i>mök</i>	<i>mük</i> ~	<i>mak</i> <sub>1</sub>	tinte

Im ersteren weicht nur Dioi ab und hat den ton der stimmhaften anlaut, bemerkenswerterweise übereinstimmend mit chin. 十 *zìp* »zehn« (876); bei dem anderen haben Siam und Lao (dies unregelmässig) den ton der stimmlosen, die übrigen sprachen den der stimmhaften klasse.

#### Beispiele zu 2a:

Siam	Lao	Shan	Tai noir	Nung	Dioi	
<i>ñāb</i> ˘	<i>ñāp</i> °	<i>ñāp</i> ˉ	—	<i>ñāp</i> ~	<i>gap</i> <sub>1</sub> ( <i>ñap</i> <sub>1</sub> )	gähnen
<i>lūb</i> ˘	<i>lūp</i> °	<i>lup</i> ˉ	<i>lūp</i>	<i>lop</i> ~	<i>roup</i> <sub>1</sub> ( <i>rup</i> <sub>1</sub> )	streicheln
<i>lūk</i> ˘	<i>lūk</i> °	<i>luk</i> ˉ	<i>lū(k)</i>	<i>luk</i> ~	<i>leuk</i> <sub>1</sub> ( <i>lök</i> <sub>1</sub> )	kind
<i>lāk</i> ˘	<i>lāk</i> °	<i>lāk</i> ˉ	<i>lā(k)</i>	<i>lāk</i> ~	<i>la</i> <sub>1</sub>	ziehen
<i>rāk</i> ˘	<i>rāk</i> °	<i>hāk</i> ˉ	<i>rā(k)</i>	<i>lāk</i> ~	<i>ra</i> <sub>1</sub>	wurzel
<i>g'āb</i> ˘	<i>g'āp</i> °	<i>kāp</i> ˉ	<i>g'āp</i>	<i>kep</i> ~	—	eng
<i>g'ūb</i> ˘	<i>g'ūp</i> °	<i>k'ūp</i> ˉ	—	<i>kūp</i> ~	<i>heup</i> <sub>1</sub> ( <i>hōp</i> <sub>1</sub> )	spanne

Lao hat zuweilen —. für —°, wie diese beiden töne auch sonst wechseln können, z. b.

Siam	Lao	Shan	Tai noir	Nung	Dioi	
<i>lūōk</i> <sup>^</sup>	<i>lūōk</i> <sub>o</sub>	<i>lōk</i> <sup>-</sup>	<i>lūa(k)</i>	<i>lūōk</i> <sup>~</sup>	<i>leue</i> <sup>^</sup> ( <i>lōe</i> <sup>^</sup> )	wählen
<i>lūōt</i> <sup>^</sup>	<i>lūōt</i> <sub>o</sub>	<i>lōt</i> <sup>-</sup>	<i>lūōt</i>	<i>lūōt</i> <sup>~</sup>	<i>leuet</i> <sub>1</sub> ( <i>lūōt</i> <sub>1</sub> )	blut

In dem ersteren von diesen beiden ist auch Dioi unregelmässig, wie z. b. auch in

Siam	Lao	Shan	Tai noir	Nung	Dioi	
<i>rūōd</i> <sup>^</sup>	<i>rūōt</i> <sup>o</sup>	<i>hōt</i> <sup>-</sup>	<i>rūat</i>	<i>lūōt</i> <sup>~</sup>	<i>reuet</i> <sup>1</sup> ( <i>rūōt</i> <sup>1</sup> )	wanze

Beispiele zu 2b:

Siam	Lao	Shan	Tai noir	Nung	Dioi	
<i>nok</i> <sup>6</sup>	<i>nok</i> <sup>o</sup>	<i>nok</i> <sup>·</sup>	<i>nōk</i>	<i>nok</i> <sup>~</sup>	<i>rok</i> <sub>1</sub>	vogel
<i>lūk</i> <sup>6</sup>	<i>lūk</i> <sup>o</sup> ( <i>lōk</i> <sup>o</sup> )	<i>lūk</i> <sup>·</sup>	<i>lōk</i>	<i>lōk</i> <sup>~</sup>	<i>lak</i> <sub>1</sub>	tief
<i>lak</i> <sup>6</sup>	<i>lak</i> <sup>o</sup>	<i>lak</i> <sup>·</sup>	<i>lak</i>	<i>lak</i> <sup>~</sup>	<i>rak</i> <sub>1</sub>	stehlen
<i>lēb</i> <sup>6</sup>	<i>lēp</i> <sup>o</sup>	<i>nīp</i> <sup>·</sup>	<i>lēp</i>	<i>lep</i> <sup>~</sup>	<i>rip</i> <sub>1</sub>	nagel, klaue
<i>yēb</i> <sup>6</sup>	<i>nīp</i> <sup>o</sup>	<i>yep</i> <sup>·</sup>	<i>nīp</i>	<i>yap</i> <sup>~</sup> , <i>nāp</i> <sup>~</sup>	<i>gnip</i> <sub>1</sub> ( <i>nīp</i> <sub>1</sub> )	nähen
<i>zak</i> <sup>6</sup>	—	<i>s'ak</i> <sup>·</sup>	<i>zak</i>	<i>sak</i> <sup>~</sup>	<i>sak</i> <sub>1</sub>	waschen
<i>vak</i> <sup>6</sup>	<i>vak</i> <sup>o</sup>	—	<i>vak</i>	<i>fak</i> <sup>~</sup>	<i>fak</i> <sub>1</sub>	brüten

Lao hat auch hier, und zwar nicht selten, —<sup>o</sup> statt —<sup>o</sup>, z. b.

Siam	Lao	Shan	Tai noir	Nung	Dioi	
<i>mod</i> <sup>6</sup>	<i>mot</i> <sub>o</sub>	<i>mol</i> <sup>·</sup>	<i>mōt</i>	<i>mol</i> <sup>~</sup>	<i>mot</i> <sub>1</sub>	ameise
<i>nob</i> <sup>6</sup>	<i>nop</i> <sub>o</sub>	<i>nop</i> <sup>-</sup>	<i>nōp</i>	<i>nop</i> <sup>~</sup>	—	sich verbeugen
<i>b'ab</i> <sup>6</sup>	<i>b'ap</i> <sub>o</sub>	<i>pap</i> <sup>·</sup>	<i>b'ap</i>	<i>pap</i> <sup>~</sup>	<i>pap</i> <sub>1</sub>	falten

In dem mittleren von diesen beispielen zeigt auch Shan einen unregelmässigen ton. Eine interessante abweichung zeigt Lao in dem wort

Siam *lēk*<sup>6</sup> Lao *hlēk*<sup>·</sup> Shan *lek*<sup>·</sup> Dioi *rek*<sub>1</sub> klein (Dioi »dünn«); der steigende ton ist wahrscheinlich der analogie des bedeutungsähnlichen *dēk*<sup>·</sup> »kind« zuzuschreiben, in welchem

er regelmässig ist. Solche analogiewirkungen mögen auch sonst oft genug veränderungen der töne verursacht haben.

B. Hauptgruppe 2, ausgang stimmhaft. Bei stimmlosem anlaut haben wörter mit hohen (aspirierten) und mittleren (unaspirierten) konsonanten verschiedene töne, aber nur in bestimmten kategorien, in anderen besteht der unterschied nicht.

1) Anlaut stimmlos

	ton im	Siam	Lao	Shan	Tai noir	Nung	Dioi
a) aspiriert	—'	—'	—'	—	—	—	—'
b) unaspiriert	—	—'	—'	—	—	—	—'

In den beiden folgenden schemata gehen aspirierte und unaspirierte anlaut zusammen:

	ton im	Siam	Lao	Shan	Tai noir	Nung	Dioi
c)		—~	—~	—~	—'	—'	— <sup>1</sup>
d)		—\	—\	—	—~	—'	—\

2) Anlaut stimmhaft .

a)	—	—	—	—\	—\	—~
b)	—\	—°	—	$\left\{ \begin{array}{l} — \\ —\backslash \end{array} \right.$	—\	— <sup>1</sup>
c)	—·	—°	—·		—\	—~

Beispiele und bemerkungen:

Zu 1 a):

Siam	Lao	Shan	Tai noir	Nung	Dioi	
<i>k'āi'</i>	<i>k'āi'</i>	<i>k'āi'</i>	<i>k'āi</i>	<i>khāi</i>	<i>kai'</i>	verkaufen
<i>k'iou'</i>	<i>k'ieu'</i>	<i>k'io'</i>	<i>k'äo</i>	<i>khäo</i>	<i>heou'</i>	grün
<i>k'ih'</i>	<i>k'ih'</i>	<i>k'ih'</i>	<i>k'ih</i>	<i>khih</i>	<i>hing'</i>	ingwer
<i>t'ām'</i>	<i>t'ām'</i>	<i>t'ām'</i>	<i>t'ām</i>	<i>t'ām</i>	<i>ham</i> <sup>1</sup>	ausfragen
<i>p'om'</i>	<i>p'om'</i>	<i>p'om'</i>	<i>fōm</i>	<i>p'eām</i>	<i>piom'</i>	haar
<i>sāh'</i>	<i>sāh'</i>	<i>s'āh'</i>	<i>sāh</i>	<i>sāh</i>	<i>song'</i>	zwei

Siam	Lao	Shan	Tai noir	Nung	Dioi	
<i>sāu'</i>	<i>sāu'</i>	<i>s'āu'</i>	<i>sāu</i>	<i>sāu</i>	<i>sao'</i> ( <i>sāu'</i> )	jungfrau
<i>hnañ'</i>	<i>hnañ'</i>	<i>nañ'</i>	<i>hnañ</i>	<i>nañ</i>	<i>nanɣ'</i>	leder, fell
<i>hmā'</i>	<i>hmā'</i>	<i>mā'</i>	<i>hmā</i>	<i>ma</i>	<i>ma'</i>	hund
<i>hwān'</i>	<i>hwān'</i>	<i>wān'</i>	<i>hwān</i>	<i>wān</i>	<i>ouan'</i>	süss.

Unregelmässigkeiten sind nicht sehr häufig; Dioi ist unregelmässig in *t'ām'* und hat sonst zuweilen ~ statt —', was auf übergang in die stimmhafte klasse beruht, so z. b. in

Siam	Lao	Shan	Tai noir	Nung	Dioi	
<i>fan'</i>	<i>fan'</i>	<i>p'an'</i>	<i>fan</i>	<i>p'an</i>	<i>hen~</i>	traum
<i>t'ü'</i>	<i>t'ü'</i>	—	<i>d'ü'</i>	<i>t'ü</i>	<i>teu~</i> ( <i>tö~</i> )	tragen;

in dem letzteren fälle zeigt Tai noir auch stimmhaften anlaut. Merkwürdig sind reihen wie die folgende

Siam	Lao	Shan	Tai noir	Nung	Dioi	
<i>k'uaɣ'</i>	<i>k'ua'</i> , <i>k'ō'</i>	<i>k'ō'</i>	<i>k'ua</i>	<i>kiu'</i>	<i>kiao~</i> ( <i>kiāu~</i> )	brücke;

Nung und Dioi haben stimmhaften anlaut, entsprechend chin. 橋 *g'iaū* »brücke« (359), Siam, Lao, Shan und Tai noir dagegen stimmlosen.

Zu 1 b:

Siam	Lao	Shan	Tai noir	Nung	Dioi	
<i>dāñ</i>	<i>dāñ'</i>	<i>lāñ'</i>	<i>dāñ</i>	<i>dāñ</i>	<i>dāñ'</i>	rot
<i>dī</i>	<i>dī'</i>	<i>lī'</i>	<i>dī</i>	<i>dai</i>	<i>dī'</i>	gut
<i>pa:tū</i>	<i>pak'tū'</i>	<i>paktū'</i>	<i>tū</i>	<i>tu</i>	<i>tou'</i> ( <i>tu'</i> )	tür
<i>tāi</i>	<i>tāi'</i>	<i>tāi'</i>	<i>tāi</i>	<i>t'ai</i>	<i>tai'</i>	sterben
<i>baü</i>	<i>bō'</i>	<i>maü'</i>	<i>baü</i>	<i>böü</i>	<i>baeu'</i> ( <i>baü'</i> )	blatt
<i>bāñ</i>	<i>bāñ'</i>	<i>māñ'</i>	<i>bāñ</i>	<i>bāñ</i>	<i>bang'</i>	dünn
<i>pai</i>	<i>pai'</i>	<i>pai'</i>	<i>pai</i>	<i>pai</i>	<i>pai'</i>	gehen
<i>pliñ</i>	<i>piñ'</i>	<i>piñ'</i>	<i>pīñ</i>	<i>piñ</i>	<i>ping'</i>	egel
<i>plā</i>	<i>pā'</i>	<i>pā'</i>	<i>pā</i>	<i>pea</i>	<i>piā'</i>	fisch
<i>'ān</i>	<i>'ān'</i>	<i>ān'</i>	<i>'ān</i>	<i>ān</i>	<i>an'</i>	sattel

Abweichungen vom gewöhnlichen schema sind nicht häufig; z. b.

Siam	Lao	Shan	Tai noir	Nung	Dioi	
<i>klāñ</i>	<i>kāñ'</i>	<i>kāñ'</i>	<i>kāñ'</i> (!)	<i>kiañ</i>	<i>kiañ'</i>	mitte
<i>tuq</i>	<i>tua, tō</i> (!)	<i>tō'</i>	<i>tō</i>	<i>tu</i>	<i>toueu~</i> ( <i>tuö~</i> )	individuum
<i>pēn</i>	<i>pēn'</i>	<i>pen'</i>	<i>pēn</i>	<i>pen</i>	<i>pen</i>	sein, richtig;

in dem ersten weicht Tai noir ab, im letzten Nung und Dioi, ohne aber übereinzustimmen, in dem mittleren endlich haben Lao (trotz des *t*) und Dioi gemeinsam den ton des entsprechenden stimmhaften anlantes.

Zu 1 c:

Siam	Lao	Shan	Tai noir	Nung	Dioi	
<i>k'au~</i>	<i>k'au~</i>	<i>k'au~</i>	<i>k'au'</i>	<i>khau'</i>	<i>ho</i> <sup>1</sup>	knie
<i>kai~</i>	<i>kai~</i>	<i>kai~</i>	<i>kai'</i>	<i>kai'</i>	<i>kai</i> <sup>1</sup>	huhn
<i>f'ān~</i>	<i>f'ān~</i>	<i>f'ān~</i>	<i>f'ān'</i>	<i>f'ān'</i>	<i>tan</i> <sup>1</sup>	holzkohle
<i>tam~</i>	<i>tam~</i>	<i>tam~</i>	<i>tam'</i>	<i>tam'</i>	<i>tam</i> <sup>1</sup>	niedrig, herablassen
<i>dā~</i>	<i>dā~</i>	<i>lā~</i>	<i>dā'</i>	<i>dā'</i>	<i>da</i> <sup>1</sup>	schelten
<i>p'ā~</i>	<i>p'ā~</i>	<i>p'ā~</i>	<i>fā'</i>	—	<i>pa</i> <sup>1</sup>	spalten
<i>bā~</i>	<i>bā~</i>	<i>mā~</i>	<i>bā'</i>	<i>bā'</i>	<i>ba</i> <sup>1</sup>	schulter
<i>sī~</i>	<i>sī~</i>	<i>s'ī~</i>	<i>sī'</i>	<i>sī'</i>	<i>si</i> <sup>1</sup>	vier
<i>san~</i>	<i>san~</i>	<i>s'an~</i>	<i>san'</i>	<i>san'</i>	<i>san</i> <sup>1</sup>	zittern
<i>hān~</i>	<i>hān~</i>	<i>hān~</i>	<i>hān'</i>	<i>hān'</i>	<i>han</i> <sup>1</sup>	gans
<i>hnāi~</i>	<i>hnāi~</i>	—	—	<i>nāi'</i>	<i>nai</i> <sup>1</sup>	müde, überdruss
<i>'ān~</i>	<i>'ān~</i>	<i>ān~</i>	<i>'ān'</i>	<i>ān'</i>	<i>oun</i> <sup>1</sup> ( <i>un</i> <sup>1</sup> )	weich

Abweichungen vom schema sind nicht sehr häufig und kommen am meisten im Dioi vor, z. b.

Siam	Lao	Shan	Tai noir	Nung	Dioi	
<i>f'uq~</i>	<i>f'ua~</i>	<i>f'o~</i>	<i>f'ua'</i>	<i>f'u'</i>	<i>toueu</i> <sub>1</sub> ( <i>tuö</i> <sub>1</sub> )	bohne
<i>bā~</i>	<i>bā~</i>	<i>mau~</i>	<i>bau'</i>	<i>bo'</i>	<i>bo~</i>	nicht
<i>siu~</i>	<i>siu~</i>	<i>s'iu~</i>	<i>siu'</i>	<i>siu</i> (!)	<i>siou</i> <sup>1</sup> ( <i>siu</i> <sup>1</sup> )	meissel

Siam	Lao	Shan	Tai noir	Nung	Dioi	
<i>yū̃</i>	<i>yū̃</i>	<i>yū̃</i>	<i>yū̃</i>	<i>yū̃</i>	<i>yu'</i>	<i>diou'</i> ( <i>diu'</i> ) sich befinden
<i>hnü̃p̃</i>	<i>hnü̃eĩ</i>	—	<i>hnü̃eĩ</i>	—	<i>nouai'</i>	müde
<i>pī̃</i>	<i>pī̃</i>	<i>pī̃</i>	<i>pī̃</i>	<i>pī̃</i>	<i>pī̃</i>	flöte (D. »halm«)

Bei den beiden ersten zeigt Dioi übergang in die stimmhafte klasse, bei *tuq' : toueu<sub>1</sub>* übereinstimmend mit chin.  $\frac{ㄊ}{ㄊ}$  *d'əu'* »bohne« (1015).

Zu 1d:

Siam	Lao	Shan	Tai noir	Nung	Dioi	
<i>k'üñ</i>	<i>k'üñ</i>	<i>k'üñ</i>	<i>k'üñ</i>	<i>khön'</i>	<i>hen'</i>	aufstehen
<i>klueĩ</i>	<i>klueĩ</i>	<i>koĩ</i>	<i>klueĩ</i>	<i>kuĩ'</i>	<i>kioĩ</i>	pisang
<i>k'aũ</i>	<i>k'aũ</i>	<i>k'aũ</i>	<i>k'aũ</i>	<i>khou'</i>	<i>haou'</i>	eintreten
<i>kaũ</i>	<i>kaũ</i>	<i>kaũ</i>	<i>kaũ</i>	<i>kau'</i>	<i>kou'</i> ( <i>ku'</i> )	neun
<i>taĩ</i>	<i>taĩ</i>	<i>taĩ</i>	<i>taĩ</i>	<i>tai'</i>	<i>taĩ</i>	anzünden, fackel
<i>tām̃</i>	<i>tām̃</i>	<i>tām̃</i>	<i>tām̃</i>	<i>tim'</i>	<i>tem'</i>	anzeichnen, schreiben
<i>pā̃</i>	<i>pā̃</i>	<i>pā̃</i>	<i>pā̃</i>	<i>pā'</i>	<i>pã</i>	tante
<i>som̃</i>	<i>som̃</i>	<i>s'om̃</i>	<i>sōm̃</i>	<i>som'</i>	<i>som̃</i>	sauer, orange
<i>hā̃</i>	<i>hā̃</i>	<i>hā̃</i>	<i>hā̃</i>	<i>hā'</i>	<i>hã</i>	fünf
<i>hnā̃</i>	<i>hnā̃</i>	<i>nā̃</i>	<i>hnā̃</i>	<i>na'</i>	<i>nã</i>	antlitz
<i>hmā̃</i>	<i>hmā̃</i>	<i>mā̃</i>	<i>hmā̃</i>	<i>mā'</i>	<i>mõ</i>	kochtopf
<i>hlaũ</i>	<i>hlaũ</i>	<i>laũ</i>	<i>hlaũ</i>	<i>lau'</i>	<i>laoũ</i>	alkohol
In						
<i>hnĩ</i>	<i>hnĩ</i>	<i>nĩ</i>	<i>nō̃</i>	<i>ni'</i>	<i>nĩ</i>	schulden

weicht Tai noir scheinbar ab, indem ein lehnwort aus dem annamitischen das einheimische ersetzt hat. Abweichungen von dem schema kommen hin und wieder vor, zahlreicher (und sehr verschiedenartig) aber nur im Dioi.

## Zu 2a:

Siam	Lao	Shan	Tai noir	Nung	Dioi	
<i>g'ā, γā</i>	<i>g'ā</i>	<i>k'ā</i>	<i>g'ā`</i>	<i>kā`, há`</i>	<i>hə̃</i>	hals
<i>g'ūāi</i>	<i>g'ūāi</i>	<i>kuāi</i>	<i>g'ūāi`</i>	<i>wāi`</i>	<i>ouai~ (uāi~)</i>	büffel
<i>b'ān</i>	<i>b'ān</i>	<i>pān</i>	<i>b'ān`</i>	<i>pān`</i>	<i>peng~</i>	wertvoll
<i>b'ī</i>	<i>b'ī</i>	<i>pī</i>	<i>b'ī`</i>	<i>pī`</i>	<i>pi~</i>	fett
<i>vai</i>	<i>vai</i>	<i>p'ai</i>	<i>vai`</i>	<i>fai`</i>	<i>fi~</i>	feuer
<i>nōn</i>	<i>nōn</i>	<i>nūn</i>	<i>nōn`</i>	<i>nōn`</i>	<i>gan~ (nan~)</i>	silber
<i>nā</i>	<i>nā</i>	<i>nā</i>	<i>nā`</i>	<i>nā`</i>	<i>na~</i>	feld
<i>man</i>	<i>man</i>	<i>man</i>	<i>man`</i>	<i>man`</i>	<i>man~</i>	patate
<i>liñ</i>	<i>liñ</i>	<i>liñ</i>	<i>liñ`</i>	<i>liñ`</i>	<i>ling~</i>	affe
<i>rān</i>	<i>rān</i>	<i>hān</i>	<i>rān`</i>	<i>lān`</i>	<i>reng~</i>	kraft

Abweichungen sind nicht häufig ausser im Dioi, wo u. a. wieder merkwürdige übergänge in die andere höhenklasse vorkommen, wie z. b.

Siam	Lao	Shan	Tai noir	Nung	Dioi	
<i>mā</i>	<i>mā</i>	<i>mā</i>	<i>mā`</i>	<i>mā`</i>	<i>ma'</i>	kommen
<i>bhū</i>	<i>b'ū</i>	—	<i>b'ū`</i>	<i>pā`</i>	<i>po'</i>	berg
<i>ǰāi</i>	<i>ǰāi</i>	<i>sāi</i>	—	—	<i>sai'</i>	männlich

Zu 2b: In dieser gruppe nimmt Tai noir eine merkwürdige stellung ein, indem es teils —, teils etwas weniger häufig —` zeigt, welch letzteres mit Nung übereinstimmt und als das regelmässige zu erwarten wäre; worauf die spaltung beruht ist unklar.

Siam	Lao	Shan	Tai noir	Nung	Dioi	
<i>ǰān`</i>	<i>ǰān<sub>o</sub></i>	<i>s'ān<sup>-</sup></i>	<i>ǰān</i>	—	<i>chang<sub>1</sub></i>	handwerker, tüchtig
<i>d'ī`</i>	<i>d'ī<sub>o</sub></i>	<i>tī<sup>-</sup></i>	<i>d'ī</i>	<i>tī`</i>	<i>li<sub>1</sub></i>	ort
<i>d'au`</i>	<i>d'au<sub>o</sub></i>	<i>tau<sup>-</sup></i>	<i>d'au</i>	—	<i>taou<sub>1</sub></i>	asche
<i>b'ā`</i>	<i>b'ā<sub>o</sub></i>	<i>pā<sup>-</sup></i>	<i>b'ā</i>	<i>pā`</i>	<i>po<sub>1</sub></i>	vater
<i>nan`</i>	<i>nan<sub>o</sub></i>	<i>nan<sup>-</sup></i>	—	<i>nan`</i>	<i>nang<sub>1</sub></i>	sitzen

Siam	Lao	Shan	Tai noir	Nung	Dioi	
<i>mă`</i>	<i>mă<sub>o</sub></i>	<i>mă<sup>-</sup></i>	<i>mă</i>	<i>mă`</i>	<i>me<sub>1</sub></i>	mutter
<i>g<sup>ˆ</sup>ā`</i>	<i>g<sup>ˆ</sup>ā<sub>o</sub></i>	<i>kā<sup>-</sup></i>	<i>g<sup>ˆ</sup>ā`</i>	—	<i>ka<sub>1</sub></i>	preis
<i>zū`</i>	<i>j<sup>ˆ</sup>ū<sub>o</sub></i>	<i>s<sup>ˆ</sup>ū<sup>-</sup></i>	<i>zū`</i>	—	<i>so<sub>1</sub></i>	aufrecht, ehrlich
<i>ñāi`</i>	<i>ñāi<sub>o</sub></i>	<i>ñāi<sup>-</sup></i>	<i>ñāi`</i>	<i>ñāi`</i>	<i>gai<sub>1</sub></i> ( <i>ñai<sub>1</sub></i> )	leicht
<i>ruñ`</i>	<i>ruñ<sub>o</sub></i>	<i>huñ<sup>-</sup></i>	<i>ruñ`</i>	<i>loñ`</i>	<i>rong<sub>1</sub></i>	morgengrauen, leuchten
<i>yioi`</i>	<i>ñieu<sub>o</sub></i>	<i>yio<sup>-</sup></i>	<i>năo`</i>	<i>năo`</i>	<i>niou<sub>1</sub></i> , <i>gniou<sub>1</sub></i> ( <i>ñiu<sub>1</sub></i> )	harnen

Ganz unregelmässig ist Tai noir in

	Siam	Lao	Shan	Tai noir	Nung	Dioi	
	<i>j<sup>ˆ</sup>ū`</i>	<i>j<sup>ˆ</sup>ū<sub>o</sub></i>	<i>sū<sup>-</sup></i>	<i>j<sup>ˆ</sup>ū`</i>	—	<i>cho<sub>1</sub></i>	name
Dioi z. b. in	<i>b<sup>ˆ</sup>i`</i>	<i>b<sup>ˆ</sup>i<sub>o</sub></i>	<i>pī<sup>-</sup></i>	<i>b<sup>ˆ</sup>i`</i>	<i>pi`</i>	<i>pi<sub>1</sub></i>	älterer bruder
	<i>rai`</i>	<i>rai<sub>o</sub></i>	<i>hai<sup>-</sup></i>	<i>rai</i>	<i>lai`</i>	<i>rai<sup>1</sup></i>	ackerbau, feld

Lao hat in einer anzahl wörter dieser gruppe —` statt —<sub>o</sub>, z. t. handelt es sich aber um solche, wo unetymologische schreibung im Siam vorliegen kann, oder es sich sonst um übergang in die andere höhenklasse handelt, z. b.

Siam	Lao	Shan	Tai noir	Nung	Dioi	
<i>yām`</i>	<i>ñām`</i>	—	<i>yām<sup>ˆ</sup></i>	—	—	dreist, wagen
<i>len`</i>	<i>hlin`</i>	<i>len<sup>-</sup></i>	<i>hlin<sup>ˆ</sup></i>	<i>len<sup>ˆ</sup></i>	<i>len<sub>1</sub></i>	spielen
<i>lem`</i>	<i>hlem`</i>	<i>lem<sup>-</sup></i>	<i>hlem<sup>ˆ</sup></i>	—	—	numerativum
<i>lom`</i>	<i>hlom`</i>	—	—	—	—	versinken
<i>lüȫm`</i>	<i>hlüȫm`</i>	—	—	—	<i>louom`</i> , <i>louam`</i>	glitzern
<i>g<sup>ˆ</sup>an`</i>	<i>k<sup>ˆ</sup>an`</i>	<i>k<sup>ˆ</sup>an<sup>-</sup></i>	—	—	—	spalten

Historisch richtig wäre im Siam wahrscheinlich zu schreiben *hlem*, *hlen*, *hlom*, *hlüȫm*, *k<sup>ˆ</sup>an*.

Ein sicheres beispiel ist

Siam	Lao	Shan	Tai noir	Nung	Dioi	
<i>nūñ`</i>	<i>hnūñ`</i>	<i>nūñ<sup>-</sup></i>	—	<i>nōñ<sup>ˆ</sup></i>	<i>nan`</i>	dämpfen, wo alle anderen sprachen auf stimmlosen anlaut hinweisen.



Seltener hat Lao —° statt —°, z. b.

Siam	Lao	Shan	Tai noir	Nung	Dioi	
<i>b' ai'</i>	<i>b' ai°</i>	—	<i>vāi</i>	<i>pāi'</i>	<i>pāi'</i>	spielkarte,

wo auch Dioi abweicht.

Zu 2c:

Siam	Lao	Shan	Tai noir	Nung	Dioi	
<i>j' āi'</i>	<i>j' āi°</i>	<i>sāi'</i>	<i>j' āi'</i>	<i>sāi'</i>	<i>chang</i>	elephant
<i>j' au'</i>	<i>j' au°</i>	<i>sau'</i>	<i>j' au'</i>	<i>sau'</i>	<i>chaou</i>	früh
<i>d' āi'</i>	<i>d' āi°</i>	<i>tāi'</i>	<i>d' āi'</i>	<i>tāi'</i>	<i>tong</i>	bauch
<i>b' ā'</i>	<i>b' ā°</i>	<i>pā'</i>	<i>b' ā'</i>	—	<i>pe</i>	unterliegen
<i>zū'</i>	<i>j' ū°</i>	<i>s' ū'</i>	<i>zū'</i>	<i>sū'</i>	<i>cheu</i> (šū)	kaufen
<i>zāi'</i>	<i>j' āi°</i>	<i>s' āi'</i>	<i>zāi'</i>	<i>sāi'</i>	<i>soi</i>	links
<i>nāi'</i>	<i>nāi°</i>	<i>nāi'</i>	<i>nāi'</i>	<i>nāi'</i>	<i>nouang</i>	jüngerer bruder
<i>mai'</i>	<i>mai°</i>	<i>mai'</i>	<i>mai'</i>	<i>mai'</i>	<i>mai</i>	baum, holz
<i>mā'</i>	<i>mā°</i>	<i>ma'</i>	<i>mā'</i>	<i>mā'</i>	<i>ma</i>	pferd
<i>rāi'</i>	<i>rāi°</i>	<i>hāi'</i>	<i>rāi'</i>	<i>lāi'</i>	<i>roi</i>	aufreihen, hundert
In						
<i>nāi'</i>	<i>nāi°</i>	<i>nāi'</i>	<i>nāi'</i>	<i>nāi'</i>		klein, wenig

weicht Dioi scheinbar ab mit *noi<sub>1</sub>*, in wirklichkeit aber nicht, denn es entspricht Siam *nāi'*, einer nebenform zu *nāi'*. Echt ist die abweichung in Tai noir und Dioi in

Siam	Lao	Shan	Tai noir	Nung	Dioi	
<i>nūq'</i>	<i>nūa°</i>	<i>nō'</i>	<i>nūa'</i>	<i>nū'</i>	<i>no<sub>1</sub></i>	fleisch

Im ganzen sind die unregelmässigkeiten nicht sehr häufig.

78. Die obige zusammenstellung der tonentsprechungen in den sechs Tai-sprachen zeigt deutlich, dass wenigstens in dieser hinsicht Siam, Lao und Shan eine gruppe bilden und in weitgehendem masse miteinander im einklang sind, während anderseits Tai noir und Nung in so vielen punkten

zusammengehen, dass sie als eine zweite gruppe jenen gegenüberzustellen sind; Dioi dagegen hat ein so selbständiges, von allen anderen abweichendes tonsystem, dass es für sich eine dritte gruppe ausmacht.

Die zusammenstellung zeigt ferner, dass fast alle töne nur je einer anlautskategorie, entweder der stimmlosen oder der stimmhaften, eigen sind. Der tiefe ton des Siam, Lao und Shan, dem der steigende des Tai noir und Nung, der höhere gleiche des Dioi durchweg entsprechen, und der steigende ton des Siam, Lao, Shan und Dioi, dem im Tai noir und Nung der gleiche entspricht, gehören nur dem stimmlosen anlaut an; im Tai noir freilich ist der gleiche ton nicht an diese klasse gebunden, sondern entspricht auch dem fallenden ton der stimmhaften klasse. Nur den stimmhaften anlauten eignen dagegen der gleiche ton des Siam, Lao und Shan, dem der höhere fallende des Tai noir und der fallende des Nung (der fallende der letzteren hat auch andere funktion), der tiefe des Dioi entspricht, und der eingehende ton des Siam und Shan mit seinen entsprechungen (Lao —°, Tai noir —, Nung —~, Dioi —, die aber ausser Dioi — auch sonst vorkommen). Nur der fallende ton des Siam, der »straightforward tone« des Shan ist beiden anlautklassen gemeinsam, seine entsprechungen in den anderen sprachen sind aber verschieden, je nachdem der anlaut stimmlos oder stimmhaft ist.

79. Ich kehre nun zurück zu der bezeichnung der töne in der siamesischen schrift, die oben (§ 70) tabellarisch dargestellt wurde. Mit gutem recht hat Conrady<sup>1)</sup> energisch betont, dass die verwickelte bezeichnungsweise, die heute besteht, nicht die ursprüngliche sein kann, sondern dass zu der zeit, als das system der tonakzente erfunden wurde,

<sup>1)</sup> s. 142.



in gleicher weise bezeichnetes auch relativ gleichartig gewesen sein muss; die töne der wörter, gleichviel ob ihr anlaut stimmlos oder stimmhaft, aspiriert oder unaspiriert war, die ohne tonakzent geschrieben wurden und werden, müssen damals jedenfalls so weit gleich gewesen sein, dass sie als sich gegenseitig entsprechend deutlich empfunden werden konnten, und ebenso diejenigen der wörter, die den ersten und die den zweiten tonakzent bekamen. Ohne dies ist, wie Conrady richtig sagt, das ganze system sinnlos; nur sind die folgerungen, die er aus dieser erkenntnis zieht, falsch, z. t. deshalb weil er nur das siamesische tonsystem berücksichtigt hat (und auch nur das des Shan noch hätte heranziehen können).

Stellt man nun als konsequenz dieser erkenntnis die obigen tonschemata so nebeneinander, dass sie nach der art der bezeichnung der töne in der siamesischen schrift angeordnet werden, so ergibt sich folgendes bild (s. 157):

80. Betrachten wir zunächst der verhältnis der stimmlosen aspirierten und stimmlosen unaspirierten anlaute zu einander: in beiden hauptgruppen sind ihre tonschemata vollkommen gleich abgesehen von einem einzigen punkt: in der hauptgruppe 2 ohne tonakzent, wo Siam bei aspiriertem anlaut steigenden, bei unaspiriertem anlaut gleichen ton hat. Das verstösst gegen den Conradyschen grundsatz, dass in gleicher weise bezeichnetes gleichartig gewesen sein muss; aber keine von den fünf anderen sprachen kennt diesen unterschied und ebenso wenig kennen ihn drei andere Tai-dialekte, die Maspero herangezogen hat: Tai blanc, Thô und Tai du Nghê-an (s. die tontabelle zu BEFEO XII, s. 96). Beides zusammengenommen liefert den sicheren beweis dafür, dass der unterschied im Siam unursprünglich

ist, und zwar später aufgekommen ist als die erfindung des systems der tonakzente; zu jener zeit müssen die aspirierten und die unaspirierten anlauten auch in diesem fall mit bezug auf die töne gleich gewesen sein, so wie es heute noch in den anderen sprachen der fall ist, und die nichtsetzung eines tonakzentes hat in beiden fällen denselben ton angezeigt. Damit fällt der einzige unterschied der hohen und der mittleren tonklasse als unursprünglich fort, und nur der unterschied zwischen der stimmlosen und der stimmhaften anlautklasse bleibt bestehen. Maspero freilich ist (BEFEO XII, s. 96) anderer ansicht und hält die unterscheidung der beiden stimmlosen klassen für alt und für »un des traits spécifiques du système de tons thai«<sup>1)</sup>; sicher

<sup>1)</sup> Dieselbe unterscheidung der hohen und mittleren konsonanten wie das siamesische sollen nach Maspero (a. a. o.) die lehnwörter aus dem Tai im annamitischen aufweisen, und zwar so, dass die im Tai mit tenuis aspirata anlautenden wörter den höheren steigenden ton, die im Tai mit unaspirierter tenuis anlautenden den mittleren gleichen ton haben, ganz ähnlich also wie im Siam. Bei den tenuis aspiratae scheint die regel lediglich zu stimmen (in 9 fällen von 13, so viel ich sehe). Stellt man dagegen die in der abhandlung als entlehnt angeführten wörter mit unaspirierter tenuis im Tai zusammen, so ergibt sich ein bild, das der theorie Maspero's nicht gar zu günstig ist, ihre richtigkeit wenigstens auf keinen fall beweisen kann; fünf fälle stimmen dazu:

annam. <i>ɔʔm</i>	:	Siam. <i>tam</i> ,	Lao <i>taŋ'</i>	zerstossen
„ <i>ban</i>	„	<i>pan</i>	„ <i>paŋ'</i>	zerlegen
„ <i>noŋ</i>	„	<i>dōi</i>	„ —	folgen
„ <i>moŋ</i>	„	<i>bān</i>	„ <i>bāŋ'</i>	arum esculentum
„ <i>bi</i>	„	<i>pī</i>	Dioi <i>bī'</i>	wade.

Aber vier fälle stimmen nicht:

annam. <i>k'waɪ<sup>2</sup></i>	:	Siam <i>kuai</i> ,	Lao <i>kuai'</i>	schütteln
„ <i>mo<sup>2</sup></i>	„	<i>bō</i>	„ —	streicheln
„ <i>maŋ<sub>2</sub></i>	„	<i>bān</i>	„ <i>bāŋ'</i>	dünn
„ <i>ɕɬew<sub>1</sub></i>	„	<i>cāo</i>	„ <i>cāo</i> (sic!)	rudern.

(Der exponent <sup>2</sup> gibt den steigenden, <sup>1</sup> den gleichen ton an). Das s. 97 als beleg angeführte annam. *nien* : Siam *'ien* »neigen« zählt nicht, da das

nicht mit recht. Und weiterhin fällt damit die theorie Conrads, dass das siamesische spuren bewahrt habe von den drei tonhöhenklassen, wie sie im tibetischen bekannt sind: die hohe klasse für die stimmlosen aspirierten anlaut, die mittlere klasse für die stimmlosen unaspirierten anlaut und die tiefe klasse für die stimmhaften anlaut. Die Tai-sprachen haben nur zwei klassen: die hohe für stimmlose und die tiefe für stimmhafte anlaut; darauf ist das ganze tonsystem aufgebaut und darin stimmt es mit dem des chinesischen überein.

81. Ich gehe nun zur betrachtung der vier tonschemata der hauptgruppe 1 (stimmloser ausgang) über, derjenigen

annam. wort ebenso gut zu Lao *niē*<sub>o</sub> (mit stimmhaftem anlaut) gestellt werden kann.

Nach Maspero sollen die Tai-wörter im annam. in sehr früher zeit entlehnt sein, und ihr zeugnis sollte daher bedeutendes gewicht haben. Abgesehen davon aber, dass — wie Maspero selbst hervorhebt — die tonverhältnisse dieser lehnwörter im ganzen grosses schwanken aufweisen, wäre, will mir scheinen, eine wesentlich grössere regelmässigkeit in diesem speziellen falle erforderlich, um die ursprünglichkeit des siamesischen tonsystems gegen das zeugnis so vieler anderen sprachen zu erhärten.

Dass die reinen *tenuis* und *d, b* vom steigenden zum gleichen ton übergegangen sind, kommt einem übertritt aus der hohen (stimmlosen) in die tiefe (stimmhafte) tonklasse gleich. Derselbe übertritt hat auch bei stimmlosem *y* (*hy*, <sup>3</sup>*y*) als anlaut z. t. regelmässig stattgefunden: wörter mit diesem anlaut, die ursprünglich steigenden ton hatten, haben heute im Siam immer gleichen, z. b. S. *yā*, L., Sh. *yā'* »medizin, tabak«; S. *yam*, L., Sh. *yam'* »ehrfurcht«; S. *yūm* »leihen«, L. *yūm'*, Sh. *yūm'*. Beim tiefen ton hat Siam den stimmlosen anlaut bewahrt, z. b. S. <sup>3</sup>*yū* »sein«, L., Sh. *yū*~; S. *hyāk*~ »hunger, durst«, L., Sh. *yāk*~. Beim fallenden ton, der beiden tonklassen gemeinsam ist, verändert Siam nur in der schrift den anlaut. Verschiedenartig ist die behandlung der wörter mit stimmlosem ausgang und kurzem vokal: einerseits findet man S. *yak* »schön«, L. *yak'*; S. *yēd* »coitus«: L. *yēl'*; S. *yok* »heben«, L. *yok'*, wo aber Sh. *yok'* zu Siam stimmt; anderseits S. *hyad*~ »schön«, L. *yat'*; S. *hyik*~ »zwicken«; L. *yik'*; S. *hyud*~ »anhalten«, L. *yul'*. Die meisten dieser wörter scheinen nur in Siam und Lao vorzukommen, so dass Lao die unursprünglichen töne haben kann; bei dem letzten beispiel stimmt Nung *yil'* zu Siam.

wo die vokalquantität eine verschiedenheit der töne bedingt. Von den beiden langvokalischen schemata fällt das der wörter mit stimmlosem anlaut durchaus zusammen mit dem zweiten der hauptgruppe 2, dem im Siam durch den akzent 1 charakterisierten. Bei stimmhaftem anlaut sind in den meisten sprachen die töne dieser kategorie wiederum dieselben wie im zweiten schema der hauptgruppe 2 (siam. akzent 1), nur Nung weicht grundsätzlich ab und Lao zeigt meistens den ton  $—^{\circ}$  statt  $—_{\circ}$  des zweiten schemas der hauptgruppe 2; in beiden sprachen bedeutet dies eine übereinstimmung mit dem dritten schema der hauptgruppe 2, zum Lao ist aber zu bemerken, dass die beiden töne  $—^{\circ}$  und  $—_{\circ}$  im ganzen merkwürdig ungleichmässig verteilt sind. — Die beiden kurzvokalischen schemata der hauptgruppe 1 zeigen dagegen in den drei sprachen Siam, Lao und Shan ein merkwürdig buntes bild, was an sich schon verdächtig ist, um so verdächtiger als dies der einzige fall ist, wo die quantität des vokals einfluss hat auf die tongebung<sup>1</sup>). Ein unterschied der töne zwischen wörtern mit langem und solchen mit kurzem vokal findet sich aber nur im Lao und Shan bei stimmlosem anlaut, im Siam und Shan bei stimmhaftem anlaut; in allen anderen sprachen sind die töne dieselben und das gleiche gilt von den drei sprachen Tai blanc, Thô und Tai von Nghê-an, die Maspero mit herangezogen hat, sowie, nach Maspero, von den

<sup>1</sup>) Maspero (BEFEO XI, s. 164) bezeichnet diesen umstand auch als äusserst bemerkenswert, zieht aber keine schlüsse daraus. Ebd. bemerkt er, im Shan habe die vokalquantität keinen einfluss auf den ton, man finde dort sowohl lang- als kurzvokalische wörter in der einen wie in der anderen tongruppe. Das ist freilich richtig, wenn man das Shan isoliert betrachtet, aber nur weil die vokalquantitäten in dieser sprache nicht rein erhalten sind (oder nur zu sein scheinen?); geht man von den quantitäten des Siam und Lao aus, so stimmen die töne im Shan genau dazu ebenso wie in jenen sprachen.

Tai-wörtern im annamitischen. Demnach ist, meine ich, gar nicht zu bezweifeln, dass der unterschied der töne je nach der länge und kürze der vokale unursprünglich ist, im Siam wiederum jünger als die erfindung des systems der tonakzente — sonst wären nicht alle stimmlos ausgehenden wörter unterschiedslos ohne akzent geschrieben. Der grund einer solchen wandlung liegt auf der hand: ein kurzer vokal durch einen nur implorischen verschluss kurz abgebrochen ist ein so kurzes lautgebilde, dass zunächst eine reduktion der tonbewegung, dann eine weitere umbildung ohne weiteres durchaus verständlich ist.

82. Somit kommt man zu dem ergebnis, dass es für die Tai-sprachen im allgemeinen in jeder der beiden tonklassen nur ein tonschema gibt für wörter mit stimmlosem ausgang, dass also alle wörter dieser art, gleichviel ob der vokal lang oder kurz war, denselben ton hatten; wo die kurzvokalischen heute einen anderen haben als die langvokalischen, ist er sekundär, direkt aus dem der langvokalischen entwickelt. Dieser zustand stimmt genau zu dem, den man heute im chinesischen findet (in den dialekten die die auslautenden verschlusslaute erhalten haben) und der schon wenigstens im 6. jh. n. C. bestand: alle wörter, die auf verschlusslaute endigen, haben nur einen ton, den eingehenden, und zwar höheren oder tieferen je nach der natur des anlantes; ob dieser sog. eingehende ton überhaupt als ein ton in demselben sinne zu fassen ist wie die drei anderen töne des chinesischen, ist eine mehrfach erörterte frage, auf die ich an dieser stelle nicht einzugehen brauche. Die hauptsache ist, dass es im Tai wie im neueren und älteren chinesisch bei stimmlosem ausgang keine verschiedenheit des tons gab.



W. Simon<sup>1)</sup> nimmt an (wie auch ich es früher getan habe), dass im älteren chin. auch die auf verschlusslaute ausgehenden wörter »mehrere tonformen« (d. h. tonbewegungen) hatten, und sieht darin eine übereinstimmung mit dem siamesischen.<sup>2)</sup> Für eine wesentlich ältere sprachperiode des chinesischen ist Karlgren (JRAS 1928, s. 773 ff. und in späteren abhandlungen) zu einem ähnlichen ergebnis gekommen, indem er zwei tonqualitäten ansetzt, gleichen ton und fallenden ton, ein unterschied den es aber im 6. jh. n. C. nicht mehr gab. Karlgrens scharfsinnige begründung dieser ansicht ist unzweifelhaft sehr gewichtig; falls er recht hat und die erscheinungen, auf die er sie gründet, nicht doch eine andere deutung finden, so stimmt nur das mittelchinesische (Karlgrens Ancient Chinese) mit den Tai-sprachen überein, nicht aber das altchinesische (Karlgrens Archaic Chinese) — was allerdings recht merkwürdig wäre, aber nicht undenkbar ist. Eine übereinstimmung mit dem siamesischen, wie Simon sie will, liegt aber auf keinen fall vor: die verschiedenheit der töne je nach der vokalquantität gibt es im chinesischen offenbar nicht und hat es, soweit man schliessen kann, nie gegeben. Maspero (BEFEO XII, s. 88) dagegen ist der ansicht, dass es bei wörtern mit stimmlosem ausgang nur einen unterschied der tonhöhe gab, innerhalb jeder von diesen beiden gruppen aber keine verschiedenen tonbewegungen, und zwar so dass wörter mit stimmlosem anlaut dem höheren ch'ü shêng, die mit

<sup>1)</sup> Zur Rekonstruktion der altchinesischen Endkonsonanten, *Mitteil. d. Sem. f. Or. Spr.*, Bd. 30, Abt. I. Berlin 1928, s. 4.

<sup>2)</sup> Wenn Simon meint, dieser tonunterschied habe noch zur zeit der entstehung der alten reimwörterbücher bestanden, die chinesischen phonetiker aber nicht interessiert, so ist das freilich wenig überzeugend: wo sie sonst die tonunterschiede so scharf beobachtet haben, ist es nicht wahrscheinlich, dass sie sie in diesen fällen nicht erkannt oder sich nicht darum gekümmert hätten.

stimmhaftem anlaut dem niederen p'ing shêng angehören; das erstere stimmt, wie sich weiter unten zeigen wird, zu den Tai-sprachen, das letztere nicht.

83. Es bleiben nun noch die tonschemata der wörter mit stimmhaftem ausgang zu betrachten übrig. Wir haben da drei paare von schemata; von jedem paar zeigt eines die töne der wörter mit stimmlosem anlaut, das andere diejenigen der wörter mit stimmhaftem anlaut; und die bezeichnung der töne im Siam mittels der tonakzente zeigt, dass es sich dabei um wirkliche paare, die sich gegenseitig entsprechen und sich nicht vertauschen lassen, handelt. Oben (§ 79) wurden sie nach den siamesischen tonakzenten angeordnet aufgestellt; kehrt man die anordnung um und stellt Dioi an die spitze, so ergibt sich in der folgenden kurzen zusammenfassung ein ganz klares bild, das jeden zweifel an der richtigkeit der aufstellung ausschliessen dürfte (S. = Siam, L. = Lao, Sh. = Shan, T.N. = Tai noir, N. = Nung, D. = Dioi):

	D.	S.	Sh.	L.	T.N.	N.	
a) anlaut stimmlos	— <sup>1</sup>		— <sup>~</sup>			— <sup>'</sup>	} Siam tonakzent 1
„ stimmhaft	— <sub>1</sub>		— <sup>\</sup>	— <sup>-</sup>	— <sup>o</sup>	{ — <sup>\</sup> —	
b) „ stimmlos		— <sup>\</sup>	— <sup>\</sup>	— <sup>-</sup>	— <sup>\</sup>	— <sup>~</sup> — <sup>'</sup>	} Siam tonakzent 2
„ stimmhaft		— <sub>\</sub>	— <sub>'</sub>	— <sub>o</sub>	— <sub>\</sub>	— <sub>~</sub> — <sub>'</sub>	
c) „ stimmlos						— <sup>'</sup>	} Siam ohne tonakzent
„ stimmhaft						— <sup>~</sup>	

Ebenso wie es in den paaren a) und b) der fall ist, werden im Dioi in dem paar c) der steigende und der tiefe ton sich vormals nur durch verschiedene tonhöhe von einander unterschieden haben, und entsprechendes ist in allen drei paaren für die anderen sprachen anzunehmen, obgleich

die verhältnisse in ihnen allen stark umgestaltet sind. Eine grosse chronologische schwierigkeit liegt unfraglich darin, dass Siam, Lao und Shan in dieser neugestaltung so vieles gemeinsam haben, während anderseits im siamesischen noch zur zeit der erfindung der tonakzente (frühestens um etwa 1300) die ursprünglichen paarweisen tonentsprechungen deutlich erkennbar gewesen sein müssen; trotzdem kommt man um diese letztere annahme nicht herum, nicht nur weil sonst (wie Conrady betont hat) das system der tonakzente sinnlos wäre, sondern noch mehr weil es unmöglich auf zufall beruhen kann, dass man zu genau derselben aufstellung der tonschemata kommt, wenn man sie nach der siamesischen tonbezeichnung anordnet (oben § 79) und wenn man sie, wie es hier zuletzt geschah, den ganz unzweideutigen paaren des Dioi anreihet: Dioi und die siamesische tonbezeichnung geben genau dasselbe bild, und das system der tonakzente wäre unmittelbar verständlich und einleuchtend, wenn es für das tonsystem des Dioi, nicht für das des siamesischen geschaffen wäre. Es ist nun aber auch bemerkenswert, dass Siam, Lao und Shan in zwei von den drei paaren bei den stimmhaften anlauten auseinandergehen, was für verhältnismässig späte umbildung spricht. In dem fallenden ton des Siam (und z. t. des Lao), dem »straightforward tone« des Shan, die in der gruppe a) dem stimmhaften, in der gruppe b) dem stimmlosen anlaut angehören, sind zwei verschiedene töne zusammengefallen, die Lao (wenn auch nicht ausnahmslos) auseinandergehalten hat.

84. Wie nun in älteren zeiten die natur der töne war, aus denen die heute vorliegenden hervorgegangen sind, das lässt sich bisher noch gar nicht erörtern; viel genauere kenntnis von dem eigentlichen charakter der töne jeder

einzelnsprache und ihrer dialekte, als wir sie heute besitzen, wird dazu erforderlich sein. Ist aber die obige aufstellung im grossen ganzen richtig — und daran kann, wie mir scheint, kein zweifel sein —, so ist nunmehr festzustellen, dass die Tai-sprachen, wenigstens die sechs hier behandelten (zu denen noch die drei von Maspero herangezogenen hinzukommen), von haus aus ein dreitonssystem besaßen, ein system in dem es drei tonbewegungen (gleiche, steigende und fallende?) gab, abgestuft in zwei tonhöhen je nach dem stimmlosen oder stimmhaften charakter des anlantes; und dies dreitonssystem war beschränkt auf die wörter, die stimmhaften ausgang haben (lange vokale, diphthonge und nasale), während es für wörter mit stimmlosem ausgang (kurze vokale mit kehlkopfverschluss [?] und verschlusslaute) nicht verschiedene tonbewegungen, sondern nur die zwei höhenstufen gab. Damit wäre das tonsystem der Tai-sprachen auf gleiche stufe gestellt mit dem des chinesischen, denn auch dieses ist und war wenigstens ums 6. jh. n. C. ein dreitonssystem, abgestuft in zwei tonhöhen nach der stimmlosen oder stimmhaften natur des wortanlantes und beschränkt auf die wörter mit stimmhaftem ausgang, während die stimmlos ausgehenden keine verschiedenen tonbewegungen, sondern nur zwei verschiedene tonhöhen hatten.

---

85. Hier stellt sich nun von selbst die frage ein, ob es wohl möglich sei, zwischen diesem rekonstruierten dreitonssystem der Tai-sprachen und dem des chinesischen nähere beziehungen nachzuweisen. Will man diese frage untersuchen, so muss natürlich prinzipiell derselbe grundsatz

gelten, der oben (§ 75), wo es sich um die töne der Tai-sprachen allein handelte, aufgestellt wurde: dass nur wirklich etymologisch gleiche wörter, die unmittelbar auf dieselbe urform zurückgeführt werden können, nicht nur mit einander verwandt und ableitungen von derselben wurzel sind, zusammengestellt werden. Dabei stösst man aber auf die schwierigkeit, dass über die lautentsprechungen zwischen dem chinesischen einerseits und den Tai-sprachen andererseits fast nichts bekannt ist und dass die verhältnisse bei den konsonanten sowohl wie bei den vokalen äusserst verwickelt sind und sich nicht im handumdrehen entwirren lassen. Für die meisten konsonanten können mehr oder weniger zahlreiche fälle nachgewiesen werden, wo sie sich in der einen und in der anderen sprachgruppe genau entsprechen, z. b. chin. *k* ∞ Tai *k*, chin. *g*<sup>ˊ</sup> ∞ Tai *g*<sup>ˊ</sup>, chin. *l* ∞ Tai *l*, chin. *n* ∞ Tai *n* usw. Daneben kommen aber vielfach andere vertretungen vor, die unregelmässig erscheinen und deren bedingungen und ursachen noch völlig unklar sind. So gibt es z. b. genug belege für chin. *l* ∞ Tai *l*: 錄 *lūok* »wählen« (574) : Siam *lūök*<sup>ˊ</sup>, Lao *lūök*<sub>o</sub>, Shan *lök*<sup>-</sup>, Tai noir *lūa(k)*, Nung *lūök*<sup>ˊ</sup>, Dioi *leue*<sup>ˊ</sup> (*lūö*<sup>ˊ</sup>); chin. 纜 *lām*<sup>ˊ</sup> »seil, tau« (513) : Siam *lām*<sup>ˊ</sup> »mit einem seil anbinden«, Lao *lām*<sub>o</sub> »festbinden«, Shan *lām*<sup>-</sup> »tüdern«, Nung *lām*<sup>ˊ</sup>, Dioi *lam*<sub>1</sub> »tüdern«, usw. Aber man findet auch chin. 六 *liuk* »sechs« (563) : Siam *hok*<sup>ˊ</sup>, Lao *hok*<sup>ˊ</sup>, Shan *hok*, Tai noir *hök*<sup>ˊ</sup>, Nung *hok*<sup>ˊ</sup>, Dioi *rok*<sup>1</sup> (< *hok*<sup>1</sup>), nur Ahom hat *rük*. Umgekehrt soll Tai *l* chin. 血 *χüet* »blut« (172) : Siam *lūöd*<sup>ˊ</sup>, Lao *lūöt*<sub>o</sub>, Shan *löt*<sup>-</sup>, Ahom *lüt*, Tai noir *lūöt*, Nung *lūöt*<sup>ˊ</sup>, Dioi *leueut*<sub>1</sub> (*lūöt*<sub>1</sub>). Nun ist diese letzte zusammenstellung freilich sehr fragwürdig, sie bleibt aber doch ein guter beleg dafür, auf wie

schwankendem boden sich die Tai-chinesische etymologie bewegt. Tai *lüöt* wird zu verbinden sein mit dem altchinesischen wort der opferterminologie 胙 (gleichlautend mit 律, 1321) *liuēt* »blutiges fleisch, blut«; aber wie verhalten sich die beiden chinesischen wörter *züet* und *liuēt* zu einander?

Abgesehen von dem wort für blut handelt es sich bei den obigen beispielen um wörter, deren identität kaum zu bezweifeln ist; in zahlreichen anderen fällen ist die identität sich ähnlicher, aber von der norm abweichender wörter weniger sicher und muss unsicher bleiben, so lange die unterschiedliche behandlung der laute nicht erklärt ist<sup>1)</sup> oder wenigstens reichlich belege gleicher art nachgewiesen werden können. So lange die lautgesetze nicht viel genauer bekannt sind als bisher, ist es deshalb, will man nicht in

<sup>1)</sup> Der hinweis auf die komplizierten anlaute des tibetischen — wie im falle »sechs« auf tibet. *drug* — ist leicht genug, gibt aber gar keine erklärung, so lange er sich, wie es bisher immer nur geschehen ist, bloss auf vereinzelte wörter bezieht; erst wenn gleichartige behandlung derselben laute oder lautgruppen in einer ganzen reihe von wörtern nachgewiesen wird, kann er von wert sein. Ich halte überhaupt die bei einigen gelehrten vorhandene neigung, erscheinungen des chines. oder der Tai-sprachen aus dem tibetischen erklären zu wollen, für wenig glücklich, wenn sie nicht zu ganz methodischen untersuchungen der lautensprechungen zwischen den jeweiligen zwei sprachgruppen führen; das tibet. ist mit dem chin. und dem Tai nur entfernt verwandt, sehr viel entfernter als diese beiden untereinander, und es will mir, so weit ich darüber urteilen darf, scheinen, dass sowohl die lautverhältnisse als ganz besonders die wort- und stambildungsprozesse dieser sprache überaus verzwickelt und noch ausserordentlich unklar sind. Auf jeden fall geht die behauptung sicher nicht zu weit, dass überhaupt noch nicht nachgewiesen worden ist, ob und in wie weit das tibet. zur erklärung chinesischer spracherscheinungen oder solcher des Tai dienen kann. F. Otto Schrader behauptet zwar (Journ. Siam Soc. XXI, 1927-8, s. 212), das tibet. sei »the key to Indo-Chinese linguistics« und »the Sanskrit of Indo-Chinese linguistics«. Es ist sehr wohl möglich, dass es in der zukunft einmal eine ähnliche rolle spielen wird, aber die bisher gemachten versuche es sprachvergleichend zu verwerten, garantieren dies meiner

bare willkür verfallen, nötig, sich so weit möglich an das einermassen sicher erscheinende zu halten und das zweifelhaftere und unregelmässig scheinende bei seite zu lassen; nur wird dadurch das verwendbare vergleichsmaterial sehr beschränkt. Sind die konsonanten schon schwierig, so steht es fast noch schlimmer um die vokale, weil diese, auch innerhalb einer und derselben sprache, so ungemein oft in einer und derselben wurzel wechseln — so wie es oben (§ 13) an einer reihe von beispielen aus dem chinesischen gezeigt wurde. Es ist immer damit zu rechnen, dass die eine sprachgruppe (Tai oder chinesisch) eine vokalqualität, die andere eine andere vokalqualität bewahrt hat. Innerhalb der Tai-gruppe findet man das oft genug, wie schon oben (§ 17) gesagt und mit beispielen belegt wurde; handelt es sich um entfernter verwandte sprachen wie chinesisch auf der einen seite und Tai auf der anderen seite, so ist dasselbe in noch weit grösserem umfang zu erwarten, und die wortvergleichung deshalb entsprechend schwieriger und auf schwankendem boden. In dem vergleichsmaterial, das ich bisher durch systematische bearbeitung gewisser teile des wortschatzes (chinesisch und Tai) habe zusammenstellen können, zeigt der vokalismus denn auch ein so buntes bild und ist die zahl der sicher auch im vokalismus identischen wörter in beiden sprachgruppen so verhältnismässig klein, dass sich daraus nur für einige wenige vokale, bzw. diphthonge, regelmässige oder doch häufigere entsprechungen nachweisen lassen, die aber meistens nicht

ansicht nach entschieden nicht, wohl aber beweisen sie, dass sich bei unzureichender kritik und methode unfug damit treiben lässt. Burnay und Coedès urteilen (*Journ. Siam Soc.* XXI, 1927-8, s. 108 f.) nicht günstiger über diese versuche und erklären sogar, die verwandtschaft des tibetischen mit den Tai-sprachen sei zwar wahrscheinlich, aber nicht nachgewiesen.

einmal die einzigen zu sein scheinen. Für die nachstehenden vokalentsprechungen in konsonantisch endigenden wörtern glaube ich eine anzahl unzweideutiger oder doch wahrscheinlicher belege gefunden zu haben, ohne aber annehmen zu können, dass es die einzig möglichen sind:

- Chin.  $\hat{a} \infty$  Tai meistens  $\bar{a}$ , auch  $\check{a}$ , seltener aber anscheinend sicher  $\acute{a}$  und  $\bar{o}$ .
- „  $a \infty$  „ meistens  $\check{a}$ ; auch  $\bar{a}$ ?
- „  $u\hat{a} \infty$  „  $u$  (und  $uo$ ?).
- „  $u\hat{a} \infty$  „ meistens  $\bar{a}$ , sicher wohl  $\acute{a}$ , anscheinend auch  $\check{a}$  und  $uo$ .
- „  $i\hat{a} \infty$  „  $\check{i}$ , bei labialem auslaut auch  $\infty u$  ( $\bar{u}$ ?), s. oben § 15; scheint ausserdem anderen lauten zu entsprechen.
- „  $ie \infty$  „ meistens  $\check{a}$ , auch  $\check{e}$ .
- „  $i\hat{a} \infty$  „  $ie$ ,  $\check{i}$  und  $\check{e}$ .

Bei allen anderen zeigt sich so grosses schwanken, dass ich keine norm finden kann. Ein guter teil der belege für die genannten vokalentsprechungen findet sich in dem nachstehenden, nach den chinesischen tönen angeordneten wortmaterial, das aber auch viele zusammenstellungen mit anderem vokalismus enthält, die mir haltbar zu sein scheinen; in wie weit sie plausibel sind, d. h. in wie weit man die identifizierten formen auf solche mit ursprünglich gleichem vokal zurückführen darf, das muss, wie die dinge heute liegen, in weitem masse sache subjektiven empfindens sein. Ich habe mich bemüht, streng kritisch zu sein und viele beispiele, die zu wenig sicher schienen, bei seite gelassen; trotzdem mögen einige der angeführten sich bei genauerer kenntnis der lautgesetze als falsch erweisen. In jeder



von den aufgestellten kategorien wird der wortstoff geteilt und unter  $\alpha$ ) die belege angeführt, die mir sicher scheinen, unter  $\beta$ ) diejenigen die fraglicher sein können.

86. Auf einen punkt bezüglich der anlautskonsonanten sei noch hingewiesen: es kommt vielfach vor, dass stimmlos anlautenden wörtern des chin. im Tai solche mit stimmhaftem anlaut gegenüberstehen oder umgekehrt, wie z. b. chin. 掘  $g'iuət$  »graben« (493) : Siam  $k'ud'$ , Lao  $k'ut'$ , Shan  $k'ut$ , Tai noir  $k'üt'$ , Dioi  $hout^1$  ( $hut^1$ ); chin. 騎  $g'jie$  »reiten« (337) : Siam, Lao, Shan  $k'ĩ'$ , Tai noir  $k'ĩ'$ , Nung  $k'ui'$  (Dioi  $keui_1$  [ $köi_1$ ]); chin. 熏  $xiuən$  »rauch« (174) : Siam, Lao  $g'uan$ , Shan  $kuān$ , Tai noir  $g'uan'$ , Nung  $wan'$ , Dioi  $hon'$ ; chin. 慣  $k'wan'$  »vertraut, geübt« (445) : Siam  $g'un'$ , Lao  $g'ün'$ , u. ä. Welche bewandtnis es mit diesem wechsel des anlautes, der ja bekannt genug ist, hat, ist ganz unklar; wo es sich um eine untersuchung der töne handelt, müssen beispiele dieser art aber unbedingt ausscheiden, auch wenn man die wörter für etymologisch identisch, nicht nur verwandt, halten will, weil ja der wechsel von stimmlosem und stimmhaftem anlaut einen wechsel des tones zur unerlässlichen folge hat. In anderen fällen steht tenuis aspirata der einen sprachgruppe einer reinen tenuis der anderen gegenüber, wie chin. 肩  $kien$  »schulter« (371) : Siam, Lao, Shan  $k'än'$ , Tai noir  $k'än$ , Nung  $khän$ , Dioi  $kiən'$  »arm«; chin. 蒹  $kiem$  »schilf« (374) : Siam, Shan  $k'am'$ ; chin. 膚  $piu$  »haut« (1309) : Siam, Lao, Shan  $p'iu'$ . Da die aspiration keinen wechsel des tones bedingt, lassen solche beispiele sich an und für sich wohl verwenden; bei der zusammenstellung des nachstehenden materials habe ich sie aber als nicht genau genug übereinstimmend meistens nicht aufgezeichnet, und es werden deshalb nur wenig solche belege angeführt.

## 87. Der gleiche ton des chinesischen:

## 1. Anlaut stimmlos:

a) entspricht dem schema S., L., Sh. —', T.N., N. —, D. —' (oben § 83 c):

α) 開 *k'ai* »öffnen« (609): S., L. *k'ai'*, T.N. *k'ai*, N. *khai*, D. *hai'* | 膚 *pju* »haut« (1309): S., L., Sh. *p'iu'* | 書 *šüo* »buch« (1187): S., L. *hnañ' sü'*, T.N. *sü*, N. *sü*, D. *seu'* (sö') | 腰 *˙iäu* »taille, lende« (219): S. *'eu*, L. *'äu'*, Sh. *iau'* | 椒 *tsiäu* »pfeffer« (908): N. *ciu*, D. *cheou'*, L. unregelmässig *cäo~* (entlehnt?) | 嵩 *šiuñ* »hoch« (308): S., L. *sän'*, Sh. *s'un'*, T.N. *sün*, N. *suñ*, D. *sang'* | 烘 *χuñ* (und *γuñ*) »rösten« (474): S., L., Sh. *huñ'*, N. *huñ*, D. *rong'* »kochen«, in L. »rösten« | 膿 *nuñ* »eiter« (657): S., L. *hnañ'*, Sh. *nän'*, N. *nän*, D. *nong'* | 雙 *šän* »paar, beide« (1243): S., L. *sän'*, Sh. *s'an'*, T.N., N. *sän*, D. *song'* (und unregelmässig *song<sub>1</sub>*) »zwei« | 倉 *ts'an* »scheune« (1036): S., L. *c'an'*, N. *sän*, D. *chang'* | 鞍 *˙än* »sattel« (4): S. *'än*, L., Sh. *'än'*, T.N., N. *än*, D. *an'* | 干 *kän* »schild« (296): S. *kan*, L. *kan'* »schützen, abwehren, hindern« | 看 *k'an*, *k'an'* »betrachten, beobachten« (644): ersterem entsprechen S., L. *hän'*, Sh. *han'*, Ahom *hän*, T.N. *hän*, N. *han*, D. *ran'* »sehen« | 探 *f'am* »prüfen, untersuchen« (870): S., L., Sh. *f'am'*, T.N. *f'am*, N. *f'am* »ausfragen«; D. unregelmässig *ham<sup>1</sup>* | 三 *šäm* »drei« (766): S., L. *säm'*, Sh. *s'am'*, T.N., N. *säm*, D. *sam'* | 餐 *ts'an* »essen« (1030): S., L. *c'an'* »essen« (speziell von priestern) | 攤 *f'an* »ausbreiten, herausnehmen, verteilen« (651): *f'an'* S. »herausziehen, abnehmen«, Sh. »herausnehmen, herausziehen, lösen« (aber L. *f'an~* »ausfallen«) | 簪 *tsäm* »haarnadel« (1028): S. *cam* »dass.«, N. *cam* »mit einer nadel stechen«; D. abweichend *cham<sup>1</sup>* »(ins haar) hineinstecken«. Verwandt mit 針, 箴, 鍼 *š'iam* »nadel« (876. 148), 尖, 戈 *tsiäm* »scharfe spitze, durchstechen« (789. 1074): S. *cim* »eintrei-

ben«, L. *cīm'* »hineintun, stechen«, Sh. *sim'* »einen keil eintreiben«, D. *chiem'* »dass., stechen« | 班, 斑 *p<sup>w</sup>an* »bunt, scheckig« (502) : S. *pān*, Sh. *pān'* »flecke auf der haut«, N. *pān* »fleckig«, D. abweichend *pan<sup>l</sup>* »böartige pusteln« | 攪 *š<sup>s</sup>am* »durchstechen, hineintun« (1170) : Sh. *s'am'* »dass.« | 官 *kuān* »amt, beamter« (447) : S. *kān*, L., Sh. *kān'* »arbeit, geschäft, anstellung«. Das wort ist beiderseits nicht eindeutig; chin. hat daneben die formen 管 *kuān* und 幹 *kān'* »leiten, besorgen, geschäften obliegen« (447. 299), und in S. wird es meistens *kār* geschrieben und als indisches lehnwort (skt. *kāra*) aufgefasst. Wahrscheinlich sind wenigstens in S. und L. ein einheimisches und ein entlehntes wort zusammengefallen | 拌 *p<sup>u</sup>ân* (und *p<sup>u</sup>ân<sup>l</sup>*) »verstreuen, wegwerfen« (689) : S. mit infix *p<sup>l</sup>ān'* »zerstreuen, zerstören« (anders Sh. *p<sup>l</sup>ūn'*, dial. *pūn'* »zerstreuen, verwerfen«) | 堅, 堅 *kien* »fest, stark« (369) : S. *kān* »hart, unreif«, L. *kān'* »kernholz«, Sh. *kān'* »harte bestandteile von etwas, kernholz«; daneben S., L., Sh. *kān<sup>l</sup>* »hart, fest, kernholz«, T.N. *kān'* »solide«, D. *kiēn<sup>l</sup>* »kernholz« | 肩 *kien* »schulter« (371) : S., L., Sh. *k<sup>l</sup>ān'*, D. *kiēn'* »arm« | 添 *š<sup>i</sup>em* »hinzutun, vermehren« (997) : S., L. *š<sup>l</sup>ām'*, N. *š<sup>l</sup>ām* | 兼 *kiem* »vereinigen, zusammentun, zusammen« (374) : S. *kām* »mischen, hinzufügen«, L. *kām'* »mit, zusammen« | 兼 *kiem* »schilf« (374) : S., Sh. *k<sup>l</sup>ām'* | 牽, 牽 *k<sup>l</sup>ien* »ziehen, schleppen« (169. 383) : S., L. *k<sup>l</sup>ēn'* | 天 *š<sup>i</sup>em* »himmel« (996) : L. *š<sup>l</sup>ān'* »himmel«, T.N. *š<sup>l</sup>ān* »Gott« | 金 *kiəm* »gold« (386) : S. *kim*, N. *kem*, D. *kim'*; daneben S., L. *š<sup>l</sup>am*, Sh. *k<sup>l</sup>am*, T.N. *š<sup>l</sup>am'* »gold« | 鍬 *š<sup>i</sup>ām* »hacke, spitz« (862) : S. *š<sup>i</sup>em'* »hacke, spaten«, L. *š<sup>i</sup>em'* »spaten«, Sh. *š<sup>l</sup>em'* »hacke«, T.N. *š<sup>i</sup>em* »kleine schaufel«; daneben S., L. *š<sup>i</sup>em<sup>l</sup>*, Sh. *š<sup>l</sup>em<sup>l</sup>* »spitz machen, schärfen« | 詹 *tsiām* »überwachen, leiten« (1166) : S. *š<sup>i</sup>em*, L. *š<sup>i</sup>em'* »sorge tragen, mässigen«, D. *š<sup>i</sup>m'* »betrachten, schätzen«

und (aus chin. entlehnt?) *chiem*<sup>1</sup> »spähen« | 正 *t's'iañ* »der erste monat des jahres« (1198) : L. *cieñ'*, Sh. *señ'*, T.N. *cieñ*, N. *ciñ*, D. *chiañ'* »jahresanfang, der erste monat« | 聲 *šiañ* »stimme, rede« (397) : S., L. *sieñ'*, Sh. *s'eñ'*, T.N. *sieñ*, N. *siñ* »stimme, laut, geräusch« | 森 *šim* »wald, dicht« (643) : S. *sum'* (*dum*) »hain, gebüsch«, L. *sum'* (und *sum~*) »gebüsch« | 薑 *kiañ* »ingwer« (353) : S., L., Sh. *k'ih'*, T.N. *k'ih*, N. *khiñ*, D. *hiñ'* — β) 唵 *am* »im mund halten, in den mund stecken« (238) : S. *'om*, L. *'om'*, N. *om* »im mund halten«, D. abweichend *om*<sup>1</sup> »schluck«, *am*<sup>1</sup> »bissen, verschlucken«, N. *am'* »bissen« (die beiden letzteren aus dem chin.?) | 鼻 *χân* »schnarchen« (296) : L., Sh. *k'ôn'*; daneben S. *kron* und L. *kôn'*, »dass.« | 巖 *k'am* »schlucht« (auch *k'am'*; 64) : *k'um'* S., L. »abgrund, graben«, Sh. »loch, grube«, Ahom *k'rām* »brunnen«, N. *khom* »grube«, D. abweichend *koum*<sub>1</sub> und *koum~* »grube« | 纁 *šam* »braun, dunkel« (1170) : S., L. *s<sup>a</sup>yām'* »braun; siamesisch«, N. *sam~* »braun« wahrscheinlich aus dem chin. *s<sup>a</sup>yām'* wird gewöhnlich auf skt. *cyāma* zurückgeführt, lässt sich aber schwerlich von dem chin. wort trennen | 釘 *tieng* »nagel« (999) : S. mit infix *trühñ*, N. *teñ*, D. *teñ'* | 喑, 瘖 *iam* »sprachlos, stumm« (277) : S. *'am*, L., Sh. *'am'* »verschweigen« | 斤 *kiañ* »beil, axt« (385) : S., L. *k'üān'* »axt«, auch »donnerkeil«, Sh. *k'üān'* »donnerkeil«, *kuān'* »dass., axt«, T.N. *k'üān* »axt« | 彬 *piñ* »gleicher art und grösse, symmetrisch« (555) : S. *pān*, L. *pān'* »gleich, ähnlich«, D. abweichend *pan*<sub>1</sub> | 臻 *tšien* »erreichen, ankommen, äusserst« (1082) : S. *con*, L. *con'* »bis« | 沾 *t'iam* »nässen, tränken«, 霑 *t'iam* »dass., regen« (1162, 1163) : S. *dam*, L., D. *dam'* »eintauchen«, Sh. *lam'* »tauchen«; abweichend T.N. *dam'*, N. *dam~* | 愆 *k'ian* »fehler, überschreiten« (242) : S. *k'ôn'* »ungebührlich, zu viel« | 漸 *tsiam* »durchtränken, färben« (1165) : S. *com*, L. *com'*, Sh. *som'*

»eintunken, versinken«, D. abweichend *chom*<sup>1</sup> »überschütten, überwältigen«; das beispiel ist unsicher (vgl. die verwandten wörter unten beim fallenden ton des chin.) | 墩 *tuən* »erdhügel« (1143) : S. *dân* »hoch, hohes gelände«, L. *dân*<sup>1</sup> »hoch (gelände), insel«, Sh. *lân*<sup>1</sup> »erhebung des bodens, hügel«; abweichend T.N. *dân*<sup>~</sup> »(sand-)bank« | 分 *piuən* »trennen, verteilen« (29) : S. *pan*, L. *pan*<sup>1</sup>, »teilen, teil haben«, Sh. *pan*<sup>1</sup> »(erteilen:) geben«, T.N., N. *pan*, D. *pan*<sup>1</sup> »teilen« | 圈 *k'üān* »kreis, einkreisen« (496), verwandt mit 捆, 網 *k'uən* »binden, flechten, bündel« (465) : S. *k'an*<sup>1</sup> »winden, drehen, binden«, L. *k'an*<sup>1</sup> »tuch, turban«, T.N. *k'an* »tuch«, D. *kan*<sup>1</sup> »turban«; von gleicher wurzel N. *k'ōn* »tuch«, Sh. *k'ân*<sup>1</sup>, *k'uan*<sup>1</sup> »haarwirbel« | 叫 *χüqan* »rufen« (170) : S., L., Sh. *k'an*<sup>1</sup>, T.N. *k'an*, N. *khan*, D. *han*<sup>1</sup> »krähen, singen (von vögeln)«; das verwandte S., L. *k'ān*<sup>1</sup> »rufend antworten«, L. auch »ein gelübde ablegen« ist vielleicht = chin. 讚 *χuān* »freudenrufe, lärm« (449), der bedeutung nach steht es aber 喚 *χuān*<sup>1</sup> »rufen« (99) näher | 番 *p'üqan* »mal, wiederholen« (22), 翻 *p'üqan* »hin und her fliegen, zurückkehren, wenden, ändern« (22) : S. *p'an*<sup>1</sup> »wenden, fortgehen«, L. *p'an*<sup>1</sup> »wenden, platz wechseln«, Sh. *p'an*<sup>1</sup> »haarwirbel«; S. hat auch *p'an*<sup>1</sup> *p'uon*<sup>1</sup> »hin und her gehen«. Verwandt sind S. *p'in*<sup>1</sup> »drehen«, Sh. *p'on*<sup>1</sup> »umkehren« | 鳩 *k'iqū* »taube« (399) : S., L. *k'au*<sup>1</sup>, N. *ku* »turteltaube« | 巫 *miu* »beschwörer« (1282) : S., L. *hmā*<sup>1</sup> »arzt, medizinmann«, Sh. *mā*<sup>1</sup> »tüchtig, geübt«, N. *mā*, D. *mo*<sup>1</sup> »zauberer«.

b) entspricht dem schema S., L., Sh. —, T.N., N. —, D. —<sup>1</sup> (oben § 83 a):

鷄, 雞 *k'iei* »huhn« (126) : S., L., Sh. *kai*<sup>1</sup>, T.N., N. *kai*<sup>1</sup>, D. *kai*<sup>1</sup> | 堪 *k'ām* »erleiden, ertragen« (871) : Sh. *k'ām*<sup>~</sup> »dulden, empfangen« | 巔 *lien* »stirn, gipfel« (995) : L. *dān*<sup>~</sup>,

T.N. *dān'* »stirn« | 溫 *uən* »warm, sanft« (1316) : S. *ʔun̄*, L. *ʔūn̄*, Sh. *un̄* »warm«, T.N. *ʔūn'* »erwärmen« | 昏 *χuən* »dämmerung, dunkel, dumm« (114) : *k'un̄* S. »schmutzig, trüb, betrübt«, L. »trüb«, Sh. »trüb, schmutzig«, T.N. *k'ūn'* »trüb, schmutz«, D. *koun<sup>l</sup>* »trüb (wasser)« | 奔, 逡 *puən* »schnell laufen, eilen« (708), 賁 *puən* »eifrig, energisch« (709) : S. *puən̄* »aufgeregt«; daneben *puən' piən'* »ruhelos, unausgesetzt« | 疔 *tiēn* »beule« (999) : S. *tiñ̄* »beule«, L. *tiñ̄* »knopf«; N. *tiñ'*, D. *tiñ'* »knopf auf den mandarinenhut« sind wohl aus dem chin. 頂 entlehnt.

c) andere vertretungen: 杆 *kān* »stiel, stange« (296) : L. *kān* »rute, stiel«, N. *kan<sup>l</sup>* »stiel« | 詹, 譚 *tsiām* »gesprächig« (1166) : S. *cam̄* »redselig« | 蜂 *p'ūoñ* »biene« (31) : S., L., Sh. *p'ūñ̄*, *p'ūñ̄* »biene«, L. »wachs«, T.N. *fūñ̄* (s. 132) oder *fōñ̄* (s. 23) »wachs« | 烹 *p'āñ* »kochen« (69) : S., L., Sh. *piñ̄*, *piñ̄*, N. *piñ<sup>l</sup>* »rösten, braten« | 膠 *lāu* »berauschendes getränk« (546) : S. *hlau'* (*lau'*), L. *hlau'*, Sh. *lau'*, T.N. *hlau'*, N. *lau<sup>l</sup>*, D. *laou'*.

## 2. Anlaut stimmhaft:

a) entspricht dem schema S., L., Sh. —, T.N., N. —, D. — (oben § 83 c):

牙 *ña* »zahn« (208) : S., L., Sh. *ñā*, N. *ñā*, D. *gā* (*ñā*), Sh. und D. »hauer, stosszahn«, sonst »elfenbein« | 茶 *d'ā* »thee« (1322) : S., L. *j'ā*, N. *sā*, D. *chā* (T.N. *j'ā* aus annam.) | 肥 *b'jwēi* »fett« (683) : S., L. *b'ī*, Sh. *pī*, T.N. *b'ī*, N. *pī*, D. *pī* | 銜, 嚙 *γam* »im mund halten« (149) : S., L. *g'am*, Sh. *kam* »bissen, mundvoll«, D. *kam* »im mund halten«; N. mit *ā*: *kām* »dass.« | 嫻 *γan* »schön, anmutig« (375) : S. mit infix *g'rān*, L. *g'ān* »schön« | 攪 *dz'am* »durchdringen, hineintun« (1170) : S. *j'am* »(bäume) ppropfen«, Sh. *s'am* »stechen, tätowieren« (*s'ām* »tätowiereisen«) | 藍 *lām*

»indigo, blau« (376) : *g'ram*, L. *g'am* »indigo«<sup>1)</sup> | 塘 *d'ân*  
 »damm, deich, teich« (973) : S., L. *d'ân*, Sh. *tân*, T.N. *d'ân*<sup>2)</sup>  
 »weg, richtung«<sup>2)</sup> | 填 *d'ien* »auffüllen, ausfüllen, ersetzen,  
 ausgleichen« (1194) : S., L. *d'än* »ersetzen, vertreten«, Sh.  
*tän* »aufkommen für, rückzahlen«, T.N. *d'än* »hinzufügen« |  
 臨 *liəm* »näheren, nahe, im begriff« (738) : S., L. *rim* »rand,  
 saum, nahe, fast«, Sh. *him* »dass., gegenwart«, T.N. *rīm*<sup>2)</sup>  
 »rand«, D. abweichend *nəm*<sup>1)</sup> »rand« | 擒, 揜 *g'iam* »greifen,  
 packen« (390. 387) : S., L. *g'um* »halten, greifen, bewahren«,  
 Sh. *kum* »umringen« | 吟 *ñiəm* »seufzen, klagen, hersagen«  
 (386) : S. *ñum* »murren, murmeln«, Sh. abweichend *ñum*<sup>2)</sup>  
*ñum* »knurren«; von gleicher wurzel S. *ñüm* »murren, kla-  
 gen«, N. *ñöm* »murmeln«, N. *ñam*, *ñām* »murren« | 銀  
*ñiën* »silber, geld« (312) : S., L. *ñön*, Sh. *ñün*, T.N. *ñön*, N. *ñön*,  
 D. *gan* (*ñan*) | 鹽 *iäm* (älterer anlaut *g*-) »salz« (376) :  
 S., L. *g'em*, T.N. *g'em*, N. *kem* »salzig« | 拑, 箝 *g'iam* »mit einer  
 zange fassen, zwicken«, 鉗, 箝 *g'iam* »zange« (298. 380) :  
 S., L. *g'im* »zange«, Sh. *kim* »zange, schere«, N. *kim*, D.  
*kim* »zange« | 連 *liän* »verknüpfen, zusammenhängend,  
 reihenweise, auch« (551) : L. *lien* »zusammenhängend, einer  
 nach dem anderen«, T.N. *lien*, N. *lin* »nacheinander« | 蔓  
*muän* »eine rübenart« (595) : S., L., Sh. *man*, T.N., N.  
*man*, D. *man* »patate« | 蟠 *b'uân* »aufrollen, kauern« (22),  
 盤 *b'uân* »aufrollen, drehen« (690) : S., L. *b'an* »umwinden«,  
 T.N. *b'an* *g'än* (»bein«) »gamasche« | 銅 *d'uñ* »kupfer,  
 bronze« (1150) : S., L. *d'ân*, Sh. *tân*, T.N. *d'ân*, N. *tân* »kup-  
 fer«, nur S. »gold« | 玄 *yüen* »dunkel, düster« (169) : S., L.

<sup>1)</sup> Ein ganz anderes wort ist L. *f'am*, N. *cām*, D. *cham* »indigo«, Sh. *sam* »dunkelfarbig«, N. *lām* »blau« ist offenbar aus dem chin. entlehnt. Über *g'ram* s. unten § 108 nr. 9.

<sup>2)</sup> Die zusammenstellung, die von Maspero stammt, ist wegen der verschiedenheit der bedeutungen einigermaßen zweifelhaft.

*g'ün*, Sh. *k'ün*, T.N. *g'ün'*, N. *khön'*, D. *hen'* »nacht« | 娘 *niän* »frau« (541) : S., L., Sh. *nän*, T.N. *nän'*, D. abweichend *nang<sub>1</sub>* — β) 還 *ɣ<sup>w</sup>an* »zurückkehren, zurückgeben, wieder« (102) : S., L. *g'ün*, Sh. *k'ün* »zurückgeben«; D. *ouan'* aus dem chin. entlehnt | 蠅 *ɰän* »fliege« (632) : S. *yuñ*, L. *nüñ*, Sh. *yuñ*, T.N. *nüñ'*, N. *nüñ'* »mücke« | 潛 *ɰz'iam* »unter wasser, verborgen« (1028) : S. *f'am* »eintauchen, durchtränken«, Sh. abweichend *sam'* »eintunken« | 墳 *b'iuən* »erdhaufe, hügel« (709) : L. *b'on*; vgl. Sh. *p'an* »dass.« | 渾 *ɰuan* »trüb, schmutzig« (508) (daneben *ɰuan*, *ɰuən'* 115. 466) : S. mit infix *g'lön* »schmutz« | 平 *b'üqän* »eben, gleichmässig, gleichgewichtig« (743) : L. *b'ieñ*, Sh. *peñ*, T.N. *b'ieñ'* »eben, flach, gleichmässig«; abweichend N. *p'ih*, D. *piang<sub>1</sub>*.

b) andere vertretungen: 巖 *nam* »steil, abhang« (248) : S. *nam'* »hervorragend, vorübergeneigt«, vgl. *nüöm'*, *nüöm'* *nam'* »hoch, überhängend«, L. *nüöm* »hoch, drohend«, Dioi *gom<sub>1</sub>* (*nom<sub>1</sub>*) »sich vorüber neigen« | 全 *liuən* »ganz, vollständig« (583) : S. *luon'* »ganz und gar, nur, einzig«, L. *luon'* »überall, immer« | 朝 *d'iaü* »morgengrauen« (1183) : S. *f'au'*, L. *f'au'*, Sh. *sau'*, T.N. *f'au'*, N. *sau'*, D. *chaou'*. — 鱗 *liën* »schuppe, schuppig« (556), 麟 *liën* das (beschuppt dargestellte) sog. »einhorn« : S. *lin'*<sup>1)</sup>, Sh. *lin'*, N. *len'*, D. *lin<sub>1</sub>* »schuppentier, pangolin«, L. mit stimmlosem anlaut *hlin'* »dass.« | 黔 *g'iam* »schwarz« (386) : S. *g'am'*, L. *g'am* »nacht, abend«, T.N. *g'am* »nachmittag, abend«, N. abweichend *kham* »dunkel«; mit infix S. *g'lam'*, *g'lam'*, L. *g'am* »dunkel, bewölkt«, S. *g'ram'* »dunkel, verschossen«, vgl. S. *g'rüm'* »dicht, schattig« | 牌

<sup>1)</sup> Das wort fehlt in dem wörterbuch von Pallegoix, und Cartwright gibt nur an »a kind of four footed animal«; die (siamesische) erklärung des wortes in dem ausgezeichneten wörterbuch von B. BRADLEY, Dictionary of the Siamese Language, Bangkok 1873, sagt aber »lin' ist der name einer art vierfüssigen tieres, dessen körper beschuppt ist«.



*b'ai* »tafel, karte« (703) : S. *b'ai*<sup>ˊ</sup>, L. *b'ai*<sup>ˊ</sup>, T.N. *vāi*, N. *pāi*<sup>ˊ</sup>, D. *paĩ*<sup>ˊ</sup> »spielkarte« (wahrscheinlich in mehreren oder allen sprachen lehnwort aus dem chin.). — 廉 *liām* »ecke« (374) : S., L. *hliēm*<sup>ˊ</sup> und N. *lim*<sup>ˊ</sup> »ecke, kante« mit stimmlosem anlaut, abweichend Sh. *lim*<sup>ˊ</sup> »kante«.

88. Der steigende ton des chinesischen:

1. Anlaut stimmlos:

a) entspricht dem schema S., L. —<sup>ˊ</sup>, Sh. —<sup>ˊ</sup>, T.N. —<sup>ˊ</sup>, N. —<sup>ˊ</sup>, D. —<sup>ˊ</sup> (oben § 83 b):

解 *kāi* »lösen, erklären« (366) : S., L. *kā*<sup>ˊ</sup>, Sh. *kā*<sup>ˊ</sup>, T.N. *kā*<sup>ˊ</sup>, N. *kā*<sup>ˊ</sup>, D. *kie*<sup>ˊ</sup> »lösen« | 幾 *kjei* »wieviel, etwas« (328) : L. *kī*<sup>ˊ</sup>, T.N. *kī*<sup>ˊ</sup>, N. *kī*<sup>ˊ</sup>, D. *kī*<sup>ˊ</sup>, S. abweichend *kī* und *kī*<sup>ˊ</sup>, die regelmässige form liegt aber wahrscheinlich vor in *kī*<sup>ˊ</sup> »soeben« | 底 *tīe* »boden, unten, unter« (984) : S. *taū*<sup>ˊ</sup>, L. *tö*<sup>ˊ</sup>, Sh. *taū*<sup>ˊ</sup>, T.N. *taū*<sup>ˊ</sup>, N. *töü*<sup>ˊ</sup> »unter, unten«; D. *taĩ*<sup>ˊ</sup> »unterlage, sockel« weicht in vokalismus und ton ab und ist wahrscheinlich aus dem chin. entlehnt | 沽 *kuo* »kaufen« (421, auch *kuo*), 賈 *kuo* »kaufmann« (348) : S., L. *kū*<sup>ˊ</sup>, Sh. *kū*<sup>ˊ</sup>, T.N. *kū*<sup>ˊ</sup> »geld gegen zins verleihen« | 九 *kiu* »neun« (399) : S., L. *kau*<sup>ˊ</sup>, Sh. *kau*<sup>ˊ</sup>, T.N. *kau*<sup>ˊ</sup>, N. *kau*<sup>ˊ</sup>, D. *kou*<sup>ˊ</sup> (*ku*<sup>ˊ</sup>) | 繳 *kieu* »umwinden, verstricken« (329) : L. *kieu*<sup>ˊ</sup> »winden, sich winden«, Sh. *kiō*<sup>ˊ</sup> »umwickeln, umschlingen«, N. *kiu*<sup>ˊ</sup> »umschlingen«, D. *koueou*<sup>ˊ</sup>, *koueou*<sup>ˊ</sup> »winden, umschlingen« (vgl. unten § 127 nr. 32 fussn.) | 紙 *t's'ie* »papier« (879) : L. *ciā*<sup>ˊ</sup>, Sh. *sē*<sup>ˊ</sup>, T.N. *ciā*<sup>ˊ</sup>, D. abweichend *sa*<sup>ˊ</sup>; N. *chi*<sup>ˊ</sup> wohl aus dem chin. | 廣 *k<sup>w</sup>ān* »weit, breit« (106) : S., L. *kūān*<sup>ˊ</sup>, Sh. *kūān*<sup>ˊ</sup>, T.N. *kūān*<sup>ˊ</sup>, N. *kūān*<sup>ˊ</sup>, D. abweichend *kouang*<sup>ˊ</sup> | 稈 *kān* »stengel, halm« (61, daneben *kān* und *kān*<sup>ˊ</sup> »stamm, stock« s. 296. 299) : *kān*<sup>ˊ</sup> S. »zweig, blattrippe«, L. »stiel«, Sh. *kān*<sup>ˊ</sup> »stamm, stengel«; D. abweichend *kan*<sup>ˊ</sup> »fruchtstiel« | 敢 *kām* »dreist, wagen, sich erkühnen« (300) : N. *kām*<sup>ˊ</sup>,

D. *kam* ` »wagen«; vgl. auch S. *kam* ` *kön* und (mit infix) *klam* ` *ktāi* »belästigen« | 膽 *tām* »galle, mut« (1166) : L. *tām* ` »wagen«, N. *tām* <sup>1</sup> »mut«, D. *tam* ` »dreist, mut« | 散 *sân* »trennen, zerstreuen« (767) : Sh. *s'ân* ` »ausschwärmen (wie bienen)«, wahrscheinlich S. *sân* ` in der Verbindung *tāk* ~ *sân* ` *zen* (neben *tāk* ~ *sân* <sup>1</sup>) »verstreut«; abweichend N. *sân* <sup>1</sup>, D. *san* <sup>1</sup> »(sich) zerstreuen«. Chin. 散 *sân* <sup>1</sup> und S. *zân* ` s. unten beim fallenden ton des chin. | 管 *kuân* »röhre« (447) : L. *kân* ` | 短 *tuân* »kurz, ermangeln« (1015) : *duon* ` S. »beschnitten, verstümmelt«, L. »dass., kurz, verkürzt«; von gleicher wurzel Sh. *tân* ` »kurz«, T.N. *tēn* ~, N. *ten* <sup>1</sup>, D. *tīn* ` »kurz«, N. *tōn* <sup>1</sup> »gekürzt«, alle mit demselben ton | 捆, 網 *k'uaŋ* »binden«, flechten« (465) : D. *koun* `, *kouen* ` »binden« (entlehnt?) | 扁 *pien* »flach, tafel« (733) : S., L. *pān* <sup>1</sup>, Sh. *pān* <sup>-</sup>, T.N. *pān* ~, N. *pān* <sup>1</sup> »flach, brett« (daneben S. *bān*, D. *ben* <sup>1</sup> »flach«) | 點 *tiem* »abkreuzen, mit einem punkt bezeichnen« (1162) : *tām* ` S. »anzeichnen«, L. »anzeichnen, zeichnen, schreiben«, Sh. *tām* <sup>-</sup> »schreiben, abbilden«, T.N. *tām* ~ »schreiben, zeichnen«, D. *tem* ` »mit einem punkt bezeichnen, in löcher säen«; das im vokalismus abweichende N. *tim* <sup>1</sup> »punkt« ist anscheinend lehnwort aus chin. | 臉 *kiām* »antlitz« (1078) : S., L. *kām* <sup>1</sup>, Sh. *kām* <sup>-</sup>, T.N. *kām* ~, N. *kām* <sup>1</sup>, D. *kiem* ` »wange« | 覓 *iām* »alldrücken« (246) : L. *'em* ` »plagen, necken«, *p'ī' 'em* (*p'ī'* »geist, spuk«) »nächtliche erscheinung«; aber S. *p'ī' 'am* »alp, böse träume«. — β) 毘 *müēn* »stark, kräftig« (629) : S. *man* ` (unetymologische schreibung), L. *hman* <sup>1</sup>, Sh. *man* <sup>-</sup>, T.N. *hman* ~ »fest, stark«, abweichend N. *man* <sup>1</sup> und D. *man* <sub>1</sub> »dauerhaft« (beide aus chin. entlehnt?) | 餅 *piän* »gebäck, kuchen« (741) : S., L. *pān* ` »mehl«, N. *pān* <sup>1</sup>, D. *piñ* ` »kuchen« | 道 *kuân* »fliehen, meiden« (447) : L. *kōn* ` »ent-

fliehen« | 五 <sup>ˈ</sup>h<sub>uo</sub> »fünf« (1280) : S., L. hā<sup>ˋ</sup>, Sh. hā<sup>ˋ</sup>, T.N. hā<sup>ˋ</sup>, N. hā<sup>ˋ</sup>, D. ha<sup>ˋ</sup>.<sup>1)</sup>

b) entspricht dem schema S., L., Sh. —<sup>ˋ</sup>, T.N., N. —, D. —<sup>ˋ</sup> (oben § 83 c)):

睹 <sup>ˋ</sup>tu »betrachten« (1187) : S. dū, L. dū, Sh. lū<sup>ˋ</sup>, T.N. dū (L. unregelmässig) | 盞 <sup>ˋ</sup>t<sub>ʂ</sub>an »tasse, schale« (1072) : S. cān, L. cān<sup>ˋ</sup> »teller«, D. abweichend chan<sup>ˋ</sup> »tasse«; T.N. cān, »tasse« aus annam. | 欲 <sup>ˋ</sup>k<sup>ˋ</sup>âm »demütig« (147) : S. k<sup>ˋ</sup>âm<sup>ˋ</sup> »fürchten, respektieren« | 蹇 <sup>ˋ</sup>k<sup>ˋ</sup>iän »lahm, schwach, nöte« (773) : S. k<sup>ˋ</sup>än »arm, unglücklich«, Sh. k<sup>ˋ</sup>än<sup>ˋ</sup> »erfolglos«; auch mit aspiriertem anlaut S. k<sup>ˋ</sup>ên<sup>ˋ</sup> »unglücklich, quälen«, L. k<sup>ˋ</sup>in<sup>ˋ</sup> »ärgerlich, ärgern, verachten«, Sh. k<sup>ˋ</sup>en<sup>ˋ</sup> »unglücklich« | 反 <sup>ˋ</sup>p<sup>ˋ</sup>üan »umwenden, kehren« (19) : S. bū<sup>ˋ</sup>ön, L. bū<sup>ˋ</sup>ön<sup>ˋ</sup> »drehen, bewegen«, D. beueun<sup>ˋ</sup> (bū<sup>ˋ</sup>ön<sup>ˋ</sup>) »(das gesicht) verziehen«; Sh. wūn »drehen, wirbeln« mit abweichendem vokal und ton. — β) 點 <sup>ˋ</sup>tiem »anzünden« (1162) : L. tām<sup>ˋ</sup> »anzünden«, Sh. tām<sup>ˋ</sup> »feuer schüren«; N. tem<sup>ˋ</sup> und D. tem<sup>ˋ</sup> wahrscheinlich entlehnt | 遣 <sup>ˋ</sup>k<sup>ˋ</sup>iän »schicken, versenden« (381) : S., L. k<sup>ˋ</sup>on<sup>ˋ</sup> »transportieren« | 捲 <sup>ˋ</sup>k<sup>ˋ</sup>üän »aufrollen« (496) : Sh. ken<sup>ˋ</sup> »aufrollen, rolle« | 蝨, 蠕 <sup>ˋ</sup>h<sup>ˋ</sup>z<sup>ˋ</sup>üän »sich winden, schlängeln (wie würmer)« (946) : S., L. hnân<sup>ˋ</sup>, Sh. nân<sup>ˋ</sup>, N. nân, D. non<sup>ˋ</sup> »wurm« | 洗 <sup>ˋ</sup>s<sup>ˋ</sup>iei »baden, reinigen« (797) : S. saü<sup>ˋ</sup>, L. sö<sup>ˋ</sup>, Sh. s<sup>ˋ</sup>aü<sup>ˋ</sup>, N. söü, D. saeu<sup>ˋ</sup> (saü<sup>ˋ</sup>) »klar, rein, durchsichtig« (wegen der verschiedenen bedeutung ziemlich fragliche zusammenstellung Masperos).

c) entspricht dem schema S., L., Sh. —<sup>ˋ</sup>, T.N., N. —<sup>ˋ</sup>, D. —<sup>ˋ</sup> (oben § 83 a)):

α) 有 <sup>ˋ</sup>j<sup>ˋ</sup>i<sup>ˋ</sup>ou »sein, sich befinden, haben« (249) : S. <sup>ˋ</sup>yū<sup>ˋ</sup>, L., Sh. yū<sup>ˋ</sup>, T.N. yū<sup>ˋ</sup>, N. yu<sup>ˋ</sup>, D. abweichend diou<sup>ˋ</sup> | 斬 <sup>ˋ</sup>t<sub>ʂ</sub>am

<sup>1)</sup> Sowohl der anlaut als der vokal dieses wortes scheint im chin. ganz unregelmässig, es muss aber trotzdem wohl mit den Tai-formen identisch sein. Auch Dioi h statt r ist merkwürdig.

»abschneiden« (1165): S. *cam*~ »schneiden«, N. abweichend (entlehnt?) *cām*~ | 韋 *hziəm* »weich, biegsam, bohne« (935): wahrscheinlich = S., L. *hnum*~, Sh. *num*~ »jung«, Sh. auch »weich, zart«, D. *noum*<sup>1</sup> »junger vogel«. Die gleichung ist unsicher, da sehr verschiedene formen von dieser wurzel vorliegen: S. *nim*~, *num*~, *nuom*~ »weich, zart«, D. *nom*~, *nām* *nām* »weich, glatt«, wozu D. *nom*~ »jung, zart«, T.N. wieder anders *hnām*' »jung«. — β) 忝 *f'iem* »entwürdigen, schande« (996): S. *f'am*~ »demütig, sich erniedrigen«, aber L. *f'am*' »demütig« | 敏, 翺 *müēn* »fleissig, flink« (607): S., L. *hman*~ »fleissig, rührig«.

2) Anlaut stimmhaft:

a) entspricht dem schema S., Sh. —', L. —°, T.N. —, N. —, D. — (oben § 83 b)):

α) 馬 *ma* »pferd« (592): S. *mā*, L. *mā*°, Sh. *ma'*, T.N. *mā*~, N. *mā*~, D. *ma*~ | 市 *zi* »kaufen, markt« (884): S. *zū*~, L. *f'ū*°, Sh. *s'ü*~, T.N. *zū*~, N. *sü*~, D. *cheu*~ (*šö*) | 了 *lieu* »vollendet« (545): S. *läu*' , L. *läu*°, D. *leou*~, T.N. unregelmässig *läu*' | 象 *ziañ* »elephant« (787; urspr. anlaut dz-): S. *f'āñ*' , L. *f'āñ*°, Sh. *sāñ*' , T.N. *f'āñ*~, N. *sāñ*~, D. *chang*~ | 懶 *lān* »träge, nachlässig« (510): S. *g'rān*' , L. *g'ān*°, Sh. *k'ān*' , T.N. *f'āñ*~, N. *kiāñ*~ »faul, müssig« | 伴 *b'uān* »gefährte« (689): D. *pan*~; vokalismus und ton abweichend in S. *b'üñ*~, L. *b'üñ*~ »freund, genosse«, L. auch »er, sie, mit«, Sh. *pōn*~ »anderer«, N. *püñ*~ »genosse« | 撚 *nien* »zwischen den fingern drehen, spielen mit« (929): S. *nen*' »zwicken, zerdrücken«, L. *hnen*' »zerdrücken, (läuse) töten«, Sh. *nān*' »zwischen den fingern drücken, zwicken«, D. *nan*~ »zwischen den fingern zerdrücken«; anders N. *nān*' »mit den händen zerdrücken« | 染 *hziām* »färben, durchtränken« (643): S. *yām*' , L. *nām*°, Sh. *yām*' , T.N. *nām*~, N. *nām*~, D. *gnioum*~ (*nūm*~) »färben«. — β) 忍 *hziēn* »dulden, geduld, unter-

drücken« (932) : L. *n̄üön°* »geduldig ertragen«, Sh. *yōn* »mäsigen, gefühle unterdrücken, vgl. N. *n̄an* »erdulden, geduldig« | 鍵 *g'ian* »bolzen im schloss« (373) : Sh. *kān* »kleiner bolzen«; abweichend D. *hen*<sup>1</sup> »riegel, türklinke« | 窘 *g'üēn* »eng, bedrängt, in nöten« (507) : S. *g'ān* »gekränkt, grollen«, L. *g'ān°* »drücken, würgen, gekränkt«, Sh. *kān* »fast ersticken«, D. *kien* »in der kehle stecken bleiben«; anders N. *kan* »an der kehle packen, stecken«.

b) andere vertretungen: 但 *d'ân* »allein, einzig« (966) : S. *d'ōn*, Sh. *ton* »allein«; N. *tān*, D. *tan*<sub>1</sub> *tan*<sub>1</sub> »nur« entlehnt? | 滿 *muân* »voll, ganz« (596) : S., L. *muon* »all, alle« | 斷 *d'uân* »abschneiden, brechen« (331) : S. *d'ân* »zerschneiden«, D. abweichend *ton* »zerlegen«. — 父 *b'iu* »vater« (42) : S. *b'â*, L. *b'â°*, Sh. *pā*, T.N. *b'â*, N. *pā*, D. *po*<sub>1</sub>; diese töne des Tai entsprechen regelmässig dem chin. fallenden ton, den das wort *b'iu*, einer allgemeinen tonverschiebung folgend, in den modernen dialekten hat.

89. Der fallende ton des chinesischen:

1. Anlaut stimmlos:

a) entspricht dem schema S., L., Sh. —, T.N., N. —, D. —<sup>1</sup> (oben § 83 a):

蓋 *kāi* »deckel, zudecken, bauen, errichten« (75) : S., L. *kāi* »aufsetzen, auflegen«, Sh. *kāi* »überbrücken, errichten«, T.N. *kāi* (so s. 59; s. 126 *kāi*) »eine brücke legen« | 澳 *âu* »bucht, meerbusen« (7) : S., L. *âu* | 報 *pāu* »mitteilen, nachricht, vergelten« (664) : S., L. *pāu* »mitteilen, veröffentlichen«, Sh. *pāu* »rufen, wecken«, N. *pāu*, D. *pao*<sup>1</sup> »ankündigen« | 四 *si* »vier« (809) : S., L. *si*, Sh. *sī*, T.N. *sī*, N. *si*, D. *si*<sup>1</sup> | 過 *kuā* »überschreiten, über-treffen, mehr« (437) : S., L. *kuā*, N. *kuā* »mehr«, D. *koua*<sup>1</sup> »passieren« | 繳 *kieu* »verstrickung« (329) : S. *kiou* »gürten, verbinden, winden«; s. unten § 127 nr. 32 fussn. | 炭

*f'ân'* »holzkohle, kohle« (117): S., L., Sh. *f'ân'*, T.N. *f'ân'*.  
 N. *f'ân'*, D. *tan*<sup>1</sup> | 紺 *kâm'* »purpurn, violett« (298): *kam'*  
 S. »blutrot«, L. »dunkel«, Sh. »dunkelfarbig, purpurn«, N.  
*kam'* (neben *kām'*) »violett«; mit infix S. *klam'* »hochrot«,  
 D. *kiam*<sup>1</sup> »violett« | 暗 *'âm'* »dunkel, geheim«, 闇 *'âm'* »dun-  
 kel, nacht« (277): S. *'am'* »schwärzlich, braun, nacht«,  
 davon *c'a:'am'* »dunkel« | Von gleicher wurzel 蔭, 蔭 *'iəm'*  
 »verdecken, schattig« (274): S. *c'a:'um'*, *j'a:'um'* »düster,  
 schattig«, Sh. *um'* »verdecken«. Dem chin. 昏 *'iəm'* »dunkel«,  
 陰 *'iəm'* »schattig, schutz« (274) entspricht Sh. *um* »be-  
 wölkt« | 樣 *ian'* »muster, art, weise« (212): S. *'yān'*, D.  
*iang*<sub>1</sub>, L. abweichend *yān'*; T.N. *hyōn'* aus annam., N. *yūōn'*  
 aus chin. | 絆 *puân'* »fessel, lasso« (689): S., L., Sh. *pān'*  
 »schnur, bindfaden«, auch S. »flachs«, L., Sh. »hanf«, N.  
*pān'* »hanf«, welches offenbar die ursprüngliche bedeutung  
 ist | 半 *puân'* »in hälften teilen, halb« (689): *ban'* S. »schnei-  
 den«, L. »spalten«; daneben S., L. *ban'* »stück, teil«; N.  
*pun'* »halb« aus dem chin. | 浸 *tsiəm'* »überschwemmen,  
 eintauchen, tränken« (1081): stimmt zu S., L. *cum'*, Sh. *sum'*,  
 D. *choum*<sup>1</sup> »eintauchen, tränken« und zu S. *cim'*, D. *chim*<sup>1</sup>  
 »dass.«; daneben S. *cim'*, L. *cīm'* »eintauchen, (die zähne)  
 säubern« | 片 *p'ien'* »brett, tafel, blatt« (735): S. *p'än'* »flä-  
 che, blatt, numerativum für flache gegenstände«, Sh. *p'än'*  
 »flacher gegenstand, numerativum«. S., L., *p'än'* »beschrei-  
 bung, plan, karte« ist = (oder entlehnt aus?) 篇 *p'ian'*  
 »schreibtabel, abhandlung, buch« (733) | 片 *p'ien'* in 鴉片  
 »opium« (735): S., L. *fin'*, Sh. *p'in'* »opium«<sup>1</sup>; abweichend  
 N. *p'än'* | 豐色 *iām'* »schön, üppig« (35): S., L. *'iem'* »schön,  
 neu, blühend«, Sh. *em'* *hem'* »ausgezeichnet« | 馱, 饜 *'iām'*  
 »satt, übersatt« (246): S., Sh. *'im'*, L. *'īm'*, N. *im'*, D. *im*<sup>1</sup> | 騙  
*p'ian'* »zu pferde voltigieren« (733): S. *p'en'* »traben, sprin-

<sup>1</sup>) Das wort ist ein fremdwort und deshalb wenig beweiskräftig.

gen«, *p'en*~ *p'on*' »galoppieren«; auch *p'en*' | 萬 *mūan*' »zehntausend« (1295) : S., L. *hmün*~, Sh. *mün*~; D. *ouan*' und *fan*<sup>1</sup> aus chin. | 糞 *piuən*' »dünger« (199) : L. *fun*~, Sh. *p'un*~; abweichend N. *fan*<sup>1</sup>, D. *pen*<sub>1</sub> (aus chin.?) | 送 *sui*' »schicken, geleiten« (835) : S., L. *soñ*~, Sh. *s'oñ*~, N. *soñ*', D. *song*<sup>1</sup> | 凳 *tən*' »sessel« (982) : S., L., Sh. *tañ*~, T.N., N. *tañ*', D. *tang*<sup>1</sup> | 艮 *kən*' »hartnäckig, hart« (312) : Sh. *kan*' »hartnäckig, mutig«. — β) 闞 *k'am*' »lügen, spähen« (300) : Sh. *k'um*~ »hineingucken« | 懣, 悶 *muən*' »trüb, betrübt« (597. 609) : stimmt der bedeutung nach besser zu S., L. *hmon*~ »schwärzlich, dunkel, betrübt, melancholisch«, Sh. *mon*~ »trüb, glanzlos, verblichen«, T.N. *hmōn*' »blau«, lautlich aber wohl besser zu S., L. *hmun*~ »düster, trüb«; S. hat auch *mun*' »bedecken, schmerz, trübsal« | 譖 *tšim*' »schmähen, übel nachreden« (1028) : L. *com*~ »verfluchen, verleumden«, D. *chom*<sup>1</sup> »verleumden« | 變 *püän*' »ändern, umbilden« (590) : S. mit infix *plüön*~ »ändern«, D. abweichend *peuen*~ (*püön*~) »transportieren«; mit anderem vokal S. *pliñ*~ »ändern«, Sh. *pin*~ »drehen, wenden«, T.N. *pien*', N. *pin*' »ändern«, D. *pien*<sup>1</sup> »(sich) verändern«.

b) andere vertretungen: 剃 *t'ieĩ*' »rasieren« (985) : S., L. *t'ä'*; T.N. *t'ai*, N. *t'ai'*, D. *tai*<sup>1</sup> aus chin.? | 判 *p'uän*' »spalten, teilen« (689) : S. *fān*', Sh. *p'an*' »in stücke, scheiben schneiden«, D. *fan*~ »klein zerschneiden« | 闖 *t'iam*' »sich stürzen« (592) : S. *t'ōm*' | 賃 *niəm*' »mieten« (935) : S. (vgl. oben § 80 fussn.) *yūm*, L. *yūm*', Sh. *yūm*', T.N. *yūm*, N. *yem*, D. *cham*' »leihen« | 墊 *tiem*' »ausfüllen, unterlage, stützen« (1222) : S. *tēm*, L., Sh. *tēm*', T.N. *tēm*, N. *tem* »voll, ganz, sehr« | 楦 *χūan*' »schuhleisten, form« (842) : L. *k'uon*', D. *houn*' (*hun*') »form«, abweichend N. *hon*' | 奮 *piuən*' »plötzlich auffliegen, eilig handeln, eifrig« (830) : S. *bin*, L. *bin*', Sh. *win*', T.N. *bīn*, N. *ben*, D. *bin*' »fliegen« (der vo-

kalismus sehr fraglich). — 噴  $p'uən'$  (und  $p'uən$ ) »auspeien, ausblasen« (709) : S.  $buən'$  »auspeien«, Sh.  $won'$  »ausblasen«. Auch mit stimmhaftem anlaut: S.  $b'on'$ , L.  $b'on_0$  (und  $pun_0$ ) »auspeien«, Sh.  $pon'$  »ausblasen«, T.N.  $b'ōn$  »auspeien« | 綫, 線  $siān'$  »faden, zwirn, draht« (1072. 1125) : S.  $sen'$  »nerf, muskel, sehne; numerativum für fäden u. ä.«, L.  $sēn'$  »faden, numerativum«, Sh.  $s'en'$  »faden, fiber, nerf, numerativum«, N.  $sin'$ ,  $sin$  »draht«, D.  $sien^1$  »draht« | 箭  $tsiān'$  »pfeil« (1077) : S., L.  $siēn'$ , Sh.  $s'en'$  »dorn, spitz«, D. abweichend  $sien^1$  »spiess« (die entsprechung der anlauten ist unsicher).

## 2. Anlaut stimmhaft:

a) entspricht dem schema S. —', L. —<sub>0</sub>, Sh. —', T.N. —, —', N. —', D. —<sub>1</sub> (oben § 83 a)):

α) 地  $d'i'$ ,  $d'iei'$  »erde, platz« (223) : S.  $d'i'$ , L.  $d'i_0$ , Sh.  $tī'$ , T.N.  $d'ī$ , N.  $tī'$ , D.  $tī_1$  | 第  $d'iei'$  partikel für ordinalia (985) : S.  $d'i'$ , L.  $d'i_0$ , N.  $tai'$ , D.  $tai_1$  | 尿  $nieu'$  »harnen« (924) : S.  $giou'$ , L.  $nieu_0$ , Sh.  $giō'$ , T.N.  $nāu'$ , N.  $nāu'$ , D.  $niou_1$ ,  $gniou_1$  ( $nīu_1$ ) | 匠  $dz'iañ'$  »handwerker« (385) : S.  $j'āñ'$ , L.  $j'āñ_0$ , Sh.  $s'āñ'$ , T.N.  $j'āñ$ , D.  $chang_1$ ; N.  $cūōñ'$  aus dem chin. | 纜  $lām'$  »seil, tau« (513) : S.  $lām'$ , L.  $lām_0$ , Sh.  $lām'$  »anbinden, tüdern«, N.  $lām'$  »dass.«, D.  $lam_1$  »tüdern, vertäuen« | 爛  $lān'$  »gar, zu lange gekocht, verdorben« (512) : Sh.  $lān'$  »mürbe gekocht« | 散  $sān'$  »trennen, zerstreuen« (767) : S.  $zān'$  »zerstreuen, zerspritzen« | 幔  $muān'$  »vorhang« (595) : S.  $mān'$ , N.  $mān'$ ; Lao mit stimmlosem anlaut  $hmān'$ ; D.  $man'$  unregelmässig | 段  $d'uān'$  »stück, abschnitt« (1135) : S.  $d'ān'$  »bruchstück, zerbrechen«, L.  $d'ān_0$  »stück, zerschneiden«, Sh.  $tān'$  »kurzes stück, abschnitt«, D.  $ton_1$  »stumpf« | 殿  $d'ien'$  »halle, tempel, palast« (474) : S.  $d'ān'$  »altar, thron, bett«, L.  $d'ān_0$  »altar, thron, tisch«, Sh.  $tān'$  »erhöhter platz«, N.  $tān'$  »thron«, D.  $ten_1$  »platz« |



物 *n̄ziēn'* »voll, gedrängt, dicht« (932) : S. *nān'* »dicht, dick, kompakt, hart«, L. *hnān'* (unetymologische schreibung?) »dicht«, Sh. *nān-* »hart« | 分 *b'iuən'* »teil, anteil« (29) : L. *b'un<sub>o</sub>*, Sh. *pun-*; D. *fen*<sup>1</sup> aus chin.

b) andere vertretungen: 敗 *b'wāi'* »besiegen, zerstören« (701) : S. *b'ä*, L. *b'ä<sup>o</sup>*, Sh. *pä*, T.N. *b'ä* »besiegen«, D. *pe* »unterliegen« | 捍 *γân'* »abwehren, verteidigen« (61), 扞 *γân'* »widerstehen, schützen« (296) : S. *g'ān'* »ablehnen, verwerfen«; vgl. Sh. *kān~* »widerstehen« | 縣 *γien'* »bezirk, distrikt, kreisbeamter« (152) : S. *g'üān'* »grenze«, L. *g'üān<sub>o</sub>* »provinz, distrikt, grenze«; D. *hen~* »grenze« abweichend; S. hat auch *g'rān'* »distrikt«. — 嫵, 嫩 *nuən'* »jung, zart« (946) : nach der bedeutung anscheinend = S. *nuon* »weich, glatt, daunen«, L. *nuon* »daunen«, *'ān~ nuon* »weich«, Sh. *non* »weich, fein, glatt (haare)«; formell stimmt das chin. wort besser zu S. *nun'*, L. *nun<sup>o</sup>*, Sh. *nun-* »baumwolle, watte« (ton nach a) | 幻 *γ'wan'* »trick, magische künste« (98) : S. *g'un* »zauber, behexen«.

90. Das im vorstehenden zusammengestellte vergleichsmaterial genügt natürlich noch lange nicht, um das verhältnis der chinesischen töne zu denen der Tai-sprachen mit einiger sicherheit klar zu stellen; teils sind die beispiele zu wenig zahlreich, teils sind zu viele unter ihnen unsicher. Trotzdem scheint es mir keinen zweifel darüber bestehen zu lassen, dass das dreitonsystem des chinesischen und das der Tai-sprachen nicht ohne zusammenhang miteinander sind, sondern dass sie tatsächlich gemeinsamen ursprungs sind. Eine genauere betrachtung der einzelnen gruppen wird das, glaube ich, überzeugend dartun.

Der gleiche ton des chin. entspricht a) bei stimmlosen anlauten in der ungeheuren mehrzahl der fälle dem Tai-schema S., L., Sh. —', T.N., N. —, D. —', nur in verhältnis-

mässig ganz wenigen fällen (etwa 7), die ich als sicher bezeichnen möchte, zwei anderen. Das genannte hauptschema umfasst die wörter mit stimmlosem anlaut, wo die siamesische schrift keinen tonakzent anwendet (oben § 83 c). — b) Bei stimmhaftem anlaut entspricht er in 19 relativ sicheren und 8 weniger sicheren beispielen dem schema S., L., Sh. —, T.N., N. —<sup>˘</sup>, D. —<sup>˘</sup>, nur in zusammen 7 fällen drei anderen schemata. Das hauptschema umfasst wiederum die wörter, die im siamesischen keinen tonakzent bekommen.

Der steigende ton des chinesischen: die beispiele sind hier weniger zahlreich und die tonentsprechungen weniger einheitlich. Ich finde a) bei stimmlosem anlaut 17 relativ sichere + 5 weniger sichere beispiele für das schema S., L. —<sup>˘</sup>, Sh. —<sup>˘</sup>, T.N. —<sup>˘</sup>, N. —<sup>˘</sup>, D. —<sup>˘</sup>; 5 relativ sichere + 5 weniger sichere beispiele für das schema S., L., Sh. —<sup>˘</sup>, T.N., N. —, D. —<sup>˘</sup> (das sonst dem gleichen ton des chin. entspricht); 2 relativ sichere + 3 weniger sichere beispiele für das schema S., L., Sh. —<sup>˘</sup>, T.N., N. —<sup>˘</sup>, D. —<sup>˘</sup> (entspricht sonst dem fallenden ton des chin.). In einer sehr beträchtlichen mehrzahl der fälle entspricht der chin. steigende ton dem ersten dieser drei schemata, welches die wörter umfasst, die in siamesischer schrift den tonakzent 2 tragen (§ 83 b)). — b) bei stimmhaftem anlaut 7 relativ sichere + 4 weniger sichere beispiele für das schema S., Sh. —<sup>˘</sup>, L. —<sup>˘</sup>, T.N. —<sup>˘</sup>, N. —<sup>˘</sup>, D. —<sup>˘</sup>, und nur 4 beispiele für zwei andere schemata. Das genannte hauptschema umfasst wieder die wörter, die im siamesischen schriftsystem den tonakzent 2 haben.

Der fallende ton des chinesischen entspricht a) bei stimmlosem anlaut in 20 relativ sicheren + 5 weniger sicheren beispielen dem schema S., L., Sh. —<sup>˘</sup>, T.N., N. —<sup>˘</sup>, D. —<sup>˘</sup>;

in 4 relativ sicheren + 1 weniger sicheren beispiel dem schema S., L., Sh. —', T.N., N. —, D. —' (sonst meistens dem gleichen ton des chin. entsprechend); und in 3 fällen anderen tönen der Tai-sprachen. Die grosse mehrzahl der fälle hat also das an erster stelle angeführte hauptschema, und dies umfasst die wörter, die in siamesischer schrift mit dem tonakzent 1 geschrieben werden (§ 83 a)). — b) Bei stimmhaftem anlaut finde ich 11 relativ sichere + 2 weniger sichere beispiele für das schema S. —', L. —<sub>o</sub>, Sh. —', T.N. —, —', N. —', D. —<sub>1</sub>; und nur 5, z. t. noch fragliche, beispiele für andere schemata. Das angeführte hauptschema umfasst wiederum die in siamesischer schrift mit dem tonakzent 1 geschriebenen wörter.

91. Oben (§ 83) zeigte es sich, dass das system der tonakzente in der einheimischen schrift der siamesen ganz zu dem tonsystem des Dioi passt, und diese übereinstimmung beweist, dass das erstere zur zeit seiner erfindung durchaus rationell und wohlbegründet gewesen ist; zufällig kann sie unmöglich sein. Und hier nun zeigt sich, dass in der grossen mehrzahl der wortgleichungen, chinesisch einerseits und Tai andererseits, die ich habe zusammentragen können<sup>1)</sup>, die chinesischen tonkategorien mit denen der Tai-sprachen, wie sie durch die siamesischen tonakzente und die töne des Dioi natürlich gegeben sind, wiederum zusammenfallen. Trotzdem das vergleichsmaterial so wenig umfangreich ist, scheint auch hier eine nur zufällige übereinstimmung ausgeschlossen zu sein; das dreitonsystem des chinesischen und das dreitonsystem der Tai-sprachen müssen ihrem ursprung nach identisch sein und man kann, meine

<sup>1)</sup> Weitaus der grösste teil dieser wortgleichungen wurde zusammengestellt zu einer zeit als ich an eine vergleichende untersuchung der chin. töne und derjenigen der Tai-sprachen noch gar nicht denken konnte.

ich, das folgende schema der tonentsprechungen als die von zahlreichen ausnahmen durchbrochene norm aufstellen:

		S.	L.	Sh.	T.N.	N.	D.
chin. ㄐ	anlaut	stimmlos:	— <sup>ʹ</sup>		—		— <sup>ʹ</sup>
	„	stimmhaft:	—		— <sup>˘</sup>		— <sup>˘</sup>
chin. ㄑ	„	stimmlos:	— <sup>˘</sup>	— <sup>˘</sup>	— <sup>˘</sup>	— <sup>ʹ</sup>	— <sup>˘</sup>
	„	stimmhaft:	— <sup>˘</sup> L.— <sup>˚</sup>		— <sup>˘</sup>	— <sup>˘</sup>	— <sup>˘</sup>
chin. ㄒ	„	stimmlos:	— <sup>˘</sup>			— <sup>ʹ</sup>	— <sup>ʹ</sup>
	„	stimmhaft:	— <sup>˘</sup> — <sup>˚</sup>	— <sup>˘</sup>	$\left\{ \begin{array}{l} —˘ \\ — \end{array} \right.$	— <sup>˘</sup>	—

Dass es zahlreiche abweichungen von der norm gibt, ist um so weniger zu verwundern, je ferner die sprachen sich stehen; schon innerhalb der Tai-gruppe findet man viele ausnahmen in einzelnen oder mehreren von ihren sprachen, am meisten in dem verhältnismässig abseits stehenden Dioi, und die einheitlichkeit des tonsystems liegt trotzdem klar zu tage. Zwischen chinesisch und Tai, die noch entferntere verwandte sind, müssen die verschiedenheiten im einzelnen naturgemäss noch zahlreicher sein. Sehr beträchtlich ist die zahl der scheinbaren unregelmässigkeiten auch nur bei dem steigenden ton des chinesischen, und zwar liegt bei ihm die sache so, dass durchgreifende tonverschiebungen in ganzen kategorien von wörtern stattgefunden zu haben scheinen, sei es im chin. oder im Tai, ohne dass sich bisher noch feststellen lässt, worauf sie beruhen und welche kategorien von wörtern sie betroffen haben.

#### IV. Die wortbildung mit infixen im siamesischen.

92. Nach den einleitenden untersuchungen kehre ich nunmehr zu dem eigentlichen gegenstand dieser arbeit zurück, d. h. der wortbildung mittels der infixe *l* und *r*, also der art der wortableitung die darin besteht, dass hinter dem anlautenden konsonanten ein *l* oder ein *r* in den eigentlichen wortkörper des stammwortes eingefügt wird. Im Lao und Shan ist, wie schon mehrfach erwähnt worden ist, diese bildungsweise fast spurlos verschwunden; im Tai noir, Nung und Dioi hat sie deutlichere spuren hinterlassen, aber nur im siamesischen sind die auf diese art abgeleiteten formen so weit intakt erhalten, dass man ein klares bild von diesem eigenartigen wortbildungsmechanismus erhält. Am unzweideutigsten und am augenfälligsten verrät sich die infigierung da, wo durch die einfügung von *l* und *r* hinter den anlaut konsonantengruppen entstanden und erhalten geblieben sind, wie etwa *kl-*, *b<sup>l</sup>r-*. Das ist nur bei den gutturalen und labialen anlauten durchweg der fall. Die gruppe *tr-* neigt zum übergang in *kr-* und falsche schreibung kommt vor; *d<sup>r</sup>r-* ist in der aussprache zu *s* geworden (mit den tönen der stimmhaften anlaute), in der üblichen rechtschreibung aber meistens bewahrt, obwohl vermischung mit *z* nicht ganz selten vorkommt. In den verbindungen *cr-* und *sr-* ist *r* in der aussprache ganz verschwunden, und hier ist deshalb immer mit der möglichkeit zu rechnen, dass, wo *cr-*, *sr-* geschrieben wird, dies rein graphisch und ohne etymologische berechtigung ist; man kann beispielsweise *sruqm'* »kleiden« neben *suqm'* nicht mit sicherheit als eine form mit infix erklären: man findet oft genug in der siamesischen rechtschreibung die neigung, eine um-

ständlichere, etymologisch unbegründete schreibweise der einfacheren und richtigeren vorzuziehen, offenbar nur um dem wort ein gewichtigeres aussehen zu geben.

93. Wo ein infix *l* oder *r* hinter anderen verschlusslauten als den schon genannten gruppen auftritt — im grossen ganzen also (mit den erwähnten ausnahmen) hinter palatalen und dentalen anlauten —, entsteht keine konsonantengruppe, sondern zwischen beiden wird der ganz kurze, reduzierte *a*-laut (den ich durch ein kleines hochgestelltes *a* bezeichne) gesprochen, so dass zweisilbige wörter entstehen; in der schrift bleibt er meist unbezeichnet, kann aber durch den visarga angedeutet werden. Die infix-form zu *c'u*~ »geschwollen, gebläht« lautet also *c'alu*~ »dass.«. Wie weiter unten (§ 101) auseinandergesetzt werden wird, sind infixbildungen dieser letzteren art weit schwerer mit sicherheit festzustellen als die mit wirklichen konsonantengruppen. Bei anlautenden nasalen, liquiden, *f*-lauten, *y* und *w* gibt es im siamesischen die infigierung nicht; ob sie in vor-schriftlichen sprachperioden vorhanden gewesen ist, wird sich augenblicklich schwer feststellen lassen.

Innerhalb des siamesischen lässt sich eine grosse menge von solchen beispielen nachweisen, wie oben § 8 einige wenige angeführt worden sind, d. h. solche wo neben wörtern, die mit einer konsonantengruppe anlauten, solche andere stehen, die nur mit einem einfachen verschlusslaut (oder *s*) beginnen und von jenen etymologisch nicht wohl ganz verschieden sein können. Die formen mit einer solchen konsonantengruppe sind als mit infix *l* oder *r* gebildete ableitungen zu erklären, die mit einfachen konsonanten als unerweiterte formen derselben wurzel. Dafür soll hier eine beschränkte anzahl belege angeführt werden, die, wie ich glaube, zeigen werden, dass eine andere erklärung der er-

scheinung nicht wohl möglich ist; dazwischen werden auch beispiele gegeben für infix-bildung mit dem kurzen *a*-laut zwischen dem anlautskonsonanten und *l*, *r*. Vergleichsmaterial aus anderen sprachen wird nur angeführt, wo es zur verdeutlichung der semasiologischen verhältnisse wünschenswert scheint.

94. Ich beginne mit einigen grösseren gruppen von wörtern mit ausgesprochen onomatopoetischem charakter, die nebenbei eine grosse mannigfaltigkeit des vokalismus aufweisen und somit besonders geeignet sind, den oben § 11 ff. besprochenen vokalwechsel zu illustrieren. Wörter dieser art gibt es im Siam, Lao und Shan, und wohl auch in anderen Tai-sprachen massenhaft und sie scheinen in der gesprochenen rede eine grosse rolle zu spielen; in der literatursprache trifft man sie naturgemäss viel weniger. Ihre funktion ist verschiedenartig: teils sind sie eine art interjektionen ähnlicher art wie im deutschen etwa »krach, klatsch, plumps, klapp, husch«, u. ä., d. h. sie dienen geradezu als nachahmung oder doch zur andeutung des geräusches, das eine handlung begleitet, oder auch zur verbildlichung von bewegungen, meist forschenden, unruhigen bewegungen. Sie treten verbal auf nicht nur zur bezeichnung des geräusches selbst, des erschallens (wie »krachen, platschen«, vgl. »huschen«), sondern auch solche handlungen repräsentierend, die das geräusch erzeugen (wie »niederkrachen«, »plumpsen« = fallen). Endlich findet man wörter nominaler funktion, die offenbar derselben etymologischen sippe angehören, teils adjektivische, teils substantivische, mit der bedeutung einer eigenschaft, die mit der erzeugung des geräusches in verbindung steht (vgl. »klapperig«), oder eines gegenstandes, der das geräusch erzeugt (vgl. »klappe«).

1) *krik*~ »ticken« : *kik*~ »ticken, kichern«.

*kluk*~ *kluk*~ »glucksen wie eine flasche«, *kruk*~ und *kruk*~ *krak*~ »das geräusch von fusstritten« : *kuk*~ »glucksen, gackern«.

*kluk*~ *klik*~ und *kruk*~ *krik*~ »das geräusch beim zusammenprallen zweier gegenstände« : *kuk*~ *kik*~ »dass., rascheln«, auch »rauh«.

*krāk*~ »geräusch vom reiben«, *kluk*~-*klak*~ »klirren« : *kūk*~ und *kūk*~ *kak*~ »rascheln, ratteln«.

Andere mit infix: *krōk*~ *krāk*~ »geräusch von gegenständen die sich reiben«, auch »bohrer«, *krāk*~ *krāk*~ »geräusch von dingen die zerrissen werden«, *krōk*~ *kek*~ »dass.«; ohne infix: *kok*~ »glucksen«, *kūk*~ »girren«, *kāk*~ »plaudern junger papageien«.

2) *klāñ* »trommel« : *kāñ*~ »wiederhall«.

*kruñ*-*krañ* »klappern« : *kañ* und *kañ*-*kūñ* »geräusch von gegenständen die aneinanderstossen«, *kañ*~ »zusammenprall«; *kūñ* *kañ* »geräusch, wiederhall«.

Andere mit infix: *kliñ*~, *kriñ* und *kriñ*~ »laut einer schelle«, *krāñ*~ »knacken«, *krāñ*~ »zerreiben, schrapen«.

3) *krab*~ »klapper« : *kab*~ »laut von fusstritten«.

*krub*~ *krab*~ und *krub*~ *krib*~ »leises krachen« : *kub*~ *kab*~ und *kub*~ *kib*~ »laut von schritten; rauh«.

*kriēb*~ »dürr, was wie dürres laub klingt« : *kiēb*~ »piepsen von jungen vögeln«.

Andere mit infix: *kruqb*~ »rascheln«, *krāb*~ »vertrocknet«, *krāb*~ *krāb*~ »dass., geräusch wie von dürrem laub«, *krib*~ *krāb*~ »laut von schritten in dürrem laub«, *krōb*~ *krāb*~ »geräusch von schritten auf schwankendem boden«. Ohne



infix: *kob̃* »frosch, hobel«, *kēb̃* »hobeln«<sup>1)</sup>, *kāb̃* »stimme der ente«.

4) *k<sup>l</sup>ak̃* »sich geräuschvoll bewegen, springen« : *k<sup>l</sup>ak̃* »lärmend; geräuschvoll lachen«.

*k<sup>l</sup>luk̃* »ratteln; emsig« : *k<sup>l</sup>uk̃* »husten, geräusch von stimmen, schritten, schlägen«, *k<sup>l</sup>uk̃ k<sup>l</sup>uk̃* »husten«.

*k<sup>l</sup>luk̃ k<sup>l</sup>lak̃* »geräuschvoll springen« : *k<sup>l</sup>uk̃ k<sup>l</sup>ak̃* »husten; geräusch von einem der umherstöbert«.

*k<sup>l</sup>luk̃ k<sup>l</sup>lik̃* »unordentlich, konfus« : *kik̃* »gelächter«.

*k<sup>l</sup>rāk̃* »krachen; zerreißen« : *k<sup>l</sup>āk̃* »aushusten«.

*k<sup>l</sup>lōk̃* »im mörser zerstossen« : *k<sup>l</sup>ōk̃* »einen schlag versetzen«.

Andere mit infix: *k<sup>l</sup>rōk̃ k<sup>l</sup>rāk̃* »geräusch wenn etwas zerbricht«; ohne infix *k<sup>l</sup>ek̃* »einen schlag versetzen«.

5) *g<sup>l</sup>ak* »platschen (im wasser oder kot)« : *g<sup>l</sup>ak* »geräuschvoll, gelächter«.

*g<sup>l</sup>rūk* »lärm, geräuschvoll« : *g<sup>l</sup>ük* »geräuschvoll, ungestüm«.

Andere mit infix: *g<sup>l</sup>rāk̃* »schnarchen«, *g<sup>l</sup>rōk̃* »schnarchen, magenknurren«, *g<sup>l</sup>rōk̃ g<sup>l</sup>rāk̃* »dass., geräusch vom reiben«, *g<sup>l</sup>rāk̃ g<sup>l</sup>rāk̃* »keuchen«, *g<sup>l</sup>rāk̃* »mit geräusch zerbrechen«, *g<sup>l</sup>rok* »mörser«. Ohne infix: *g<sup>l</sup>āk̃* »geräuschvoll«, *g<sup>l</sup>ük g<sup>l</sup>ak* »lärm«, *g<sup>l</sup>uk* und *g<sup>l</sup>uk g<sup>l</sup>ik* »geräusch von schlägen, schritten, u. ä.«, *g<sup>l</sup>uk g<sup>l</sup>uk* »geräusch von gegenständen die bewegt werden«, *g<sup>l</sup>ik* »unterdrücktes gelächter«, *g<sup>l</sup>uāk̃* »laut wie von zeug das zerreisst«, *g<sup>l</sup>uāk̃* »zerreißen«.

6) *plōñ'* »platschen wie wenn fische im wasser springen« : *pōñ' pēñ'* »laut von schlägen«.

<sup>1)</sup> Zu *kob̃* »hobel«, *kēb̃* »hobeln« : *kub̃ kab̃* »rauh« vgl. franz. *rabot* »hobel« : *raboteux* »rauh«.

*plui* »laut der trommel« : *puñ* und *puñ pañ* »dass.«.

Andere mit infix: *pricñ* »wiederhallend, lärmend«, *prüñ* »knacken«. Ohne infix: *pañ* und *pañ'* »laut von schlägen«, *poñ pañ*, »dass.«, *pññ* und *pññ pañ* »laut der trommel, von schlägen, einem schuss, u. ä.«, *peñ*, *peñ'* »geräusch von schlägen, von gegenständen die aneinander stossen«, *pâñ'* »klatsch«.

7) *b<sup>l</sup>lañ* »laut von gegenständen die gegeneinander stossen, der trommel«; *b<sup>l</sup>lañ* »lärm« : *b<sup>l</sup>añ* »einstürzen«.

*b<sup>l</sup>rññ* »lärm wie von einer marschierenden volksmenge, getrappel« : *b<sup>l</sup>ññ* *b<sup>l</sup>añ* »laut von schlägen«.

Andere mit infix: *b<sup>l</sup>lōñ* »plätschern«, *b<sup>l</sup>riñ* »donnerschlag, getöse«.

8) *b<sup>l</sup>rüb* »geräusch von vielen schritten u. ä.« : *b<sup>l</sup>üb* *b<sup>l</sup>āb* »geräusch von flatterndem tuch«.

Dazu gehören *b<sup>l</sup>rib* »schnell bewegen, zwinkern«, *b<sup>l</sup>läb* »zittern, vibrieren«, *b<sup>l</sup>lāb*, *b<sup>l</sup>lāb* *b<sup>l</sup>lāb* und *b<sup>l</sup>lāb* *b<sup>l</sup>lāb* »schiessender schmerz«.

95. Es folgt nun eine reihe beispiele für wörter mit beiden infixen, die anderer, nicht rein onomatopoetischer art sind:

9) *krāk* »niederschlucken, hineingiessen« : *kāk* »ausaugen, saugen, schröpfen«; dazu wohl auch *klāk* »gurkeln, spülen«.

10) *klīb* »blumenblatt« (Shan *kip* »schale einer zwiebel«, Dioi *kip*<sup>1</sup> »schuppe, kruste«) : *kīb* »huf«. Zur bedeutung vgl. *kāb* »schuppe, scheide, blumenblatt«, chin. 甲 *kap* »schützende hülle, schuppe, nagel« (344). Dazu auch *klāb* »reisschalen«.

11) *klan* »zurückhalten, hemmen« : *kan* »dazwischen

setzen, trennen«, *kan* »schützen, hindern«, chin. 干 *kân* »schild« (296), von einer weit verbreiteten wurzel mit stark differenzierten bedeutungen; auch *klân* »riegel, bolzen« gehört dazu.

12) *klôn* »behauen« : *kôn* »rasieren«, *kon* »mähen, beschneiden, ebnen«.

13) *klam* »kirschrot« : *kam* »blutrot«, chin. 緋 *kâm* »purpurn« (298).

14) *klo* »rund« : *kom* »bücken, beugen«.

15) *klâm* »rund machen« : *kâm* »krumm, gerundet«; die beiden letzten (14 und 15) sind von gleicher wurzel, zu der auch *klum* »knäuel, paket« gehören wird.

16) *g<sup>o</sup>rob* »vollzählig, vollständig« : *g<sup>o</sup>ob* »sich verbinden, verkehren, partnerschaft«, vgl. *g<sup>o</sup>āb* »sich zusammentun«, chin. 合 *γâp* »verbinden, zusammen« (71), 𪛗 *γâp* »all, das ganze« (75), 狎 *γap* »eng verknüpft, vertraut« (344), u. a.

17) *g<sup>o</sup>lân* »bedürftig«, *g<sup>o</sup>lân caü* »unglücklich« : *g<sup>o</sup>ân* »gekränkt, grollen«; die eigentliche bedeutung ist »würgen«, wie sie in Lao *g<sup>o</sup>ân*<sup>o</sup>, auch »gekränkt«, Shan *kân* vorliegt.

18) *g<sup>o</sup>lam*, *g<sup>o</sup>lam* »dunkel, bewölkt« und *g<sup>o</sup>ram* »schwärzlich werden, verschiessen« : *g<sup>o</sup>am* »nacht, abend«; andere formen mit infix sind *g<sup>o</sup>lum* »dunkel, düster, bewölkt«, *g<sup>o</sup>rüm* »schattig, dicht«. Im chin. ist 黑 *g<sup>o</sup>iäm* »schwarz« (386) von derselben wurzel, zu der unzweifelhaft auch *g<sup>o</sup>rām* »indigo«, chin. 藍 *lām* »indigo, blau« (376) gehört.

19) *g<sup>o</sup>lum* »bedecken, umgeben« : *g<sup>o</sup>um* »überwachen, bewahren, schützen«, *g<sup>o</sup>um* »bedecken, beschützen«.

20) *c<sup>o</sup>lik* »gebrochen, schartig« : *c<sup>o</sup>ik* »zerreißen, spalten«; dazu auch *c<sup>o</sup>lak* »bohren, kerben«, *c<sup>o</sup>äk* »zerrissen, franzig«, *c<sup>o</sup>ek* »franzig, schartig«.

21) *c<sup>o</sup>liên* »schräg« : *c<sup>o</sup>iên* »schräg, seitwärts«.

22) *c'älām`* »schön« : *c'äm`* »schön, anmutig«; dazu *c'ōm'* »schön; gestalt«, *c'am~* »angenehm«.

23) *trañ* (geschrieben auch *krañ*) »anhaften, kleben« : *tañ* »leim«.

24) *trūn* »befestigen, nageln; quälen« : *tūn* »straff, fest«, auch »schwerhörig«; chin. 釘 *tiēn* »nagel« (999).

25) *t'älām`* »sammeln«, *t'alum` t'älām`* »aufhäufen, anhäufen« : *tām* »schwarm«.

26) *f'älök~* »abstreifen, enthäuten« : *f'ök~* »dass.«.

*f'älāk~* »hautabschürfung, einschnitt« : *f'āk~* »behauen, schnitzeln, ebnen«; *f'älāk~* »geschunden, hautabschürfung«, *f'ök~* »geschunden, kahl«, *f'äk~* »benagen, (erde) aufwühlen, rasieren«.

27) *f'alan'* »sich stürzen auf, gegen« : *f'an~ f'an~* »eilig«.

28) *d'rab* »futter (am kleid), doppel« : *d'ab* »liegen auf, zusammendrücken«; *d'ob* »falten«, *d'ob d'ab* »füttern, doppel«; *d'āb`* »legen auf, zudecken«.

29) *plā` plā`* »unenergisch, nachlässig« : *pā` pā`* »kraftlos«.

30) *prō, prō`* »töricht« : *pō, pō`* »unaufmerksam, vergesslich«, *pō~ pā~* »töricht«, *pō` yō`* »eitel, prahlerisch«; von derselben wurzel *pā:~, pā` yā`* »prahlen«.

31) *prīēb~* »vergleichen, anspielen« : *biēb~* »ordentlich, gute sitte«. Trotz der weit auseinandergehenden bedeutung gehören die wörter zusammen; die bedeutung, von der beide abgeleitet sind, zeigt *bāb~* »form, typus, muster, vorbild«, *c'ābab~* »dass.«. Gleicher herkunft sind *prab~* »anpassen, ebnen«, *prāb~* »dass., strafen«. Ähnlich auseinandergehende bedeutungen hat das verwandte chin. 法 *pūap* »mittel, verfahren; regel, gesetz, vorbild, nachahmen« (491).

32) *pleñ~* »voll, geschwollen« : *peñ~* »dass.«. Von derselben wurzel: *plaiñ~* »schön, mollig, korpulent«, *pāñ`* »ge-

schwür«, *pōñ* »schwellen«, *pāñ* »aufgeblasen, prahlerisch«, *pūñ* »gebläht, eitel, stolz«.

33) *pron* »zusammenfügen« : *pon* »mischen, hinzutun«; dazu *plān* »in den kauf geben«, *pān* »überreichlich geben«.

34) *pruon* »veränderlich, sich ändern«, *prīen` pruon`* »ausrede«, *pliēn`* »umbilden, wechseln« : *puon` piēn`* »un-  
ausgesetzt, ruhelos«, *puon`* »unruhig, aufgeregt«. Zu dieser  
stark differenzierten sippe gehören u. a. *pan`* »drehen, rollen«,  
*pan` puon`* oder *puon` pan`* »unruhig, erregt« und chin.  
徧, 遍 *pien`* »umdrehung; überall« (733); 反 *pūan`* »um-  
drehen, umkehren, umwälzung«; 返 *pūan`* »zurückkehren«  
(19).

35) *plüön` pliēn`* »austauschen« : *büön`* »drehen, kehren,  
ausweichen«; dazu *ben* »kehren«, chin. 變 *pūan`* »wechseln,  
ändern« (590). Die wurzel ist mit der vorigen verwandt  
oder identisch.

36) *prīem`* »voll« : *piēm`* »dass.«; *prim`* »fast voll« und  
wahrscheinlich *pōm* »hinzufügen«, *plam* »zusammensam-  
meln, aufhäufen«, vielleicht auch *pom* »schwellung, warze«,  
*pum`* »auswuchs, geschwür«.

37) *pram`* »gleich stark« : *pam`* in *pim` pam`* »ähnlich,  
fast gleich«, *pim*, *pim`* und *pim`* »dass.«, Lao *piem piep`*  
»vergleichbar, ähnlich«.

38) *p`lub` p`lab`* »hastig, geräuschvoll« : *p`ub` p`ab`*  
»schnell«.

39) *b`rūñ`* »stützbalken« : *b`ūñ`* »sich anlehnen, sich  
flüchten zu«; dazu *b`iñ`* »sich anlehnen, stützen«, chin.  
憑 *b`iñ`* »sich stützen auf, vertrauen auf« (746).

40) *b`lāñ`* »durcheinander (laufen), hin und her laufen,  
hastig« : *b`āñ`* »umherschweifen«, *b`en` b`āñ`* »nach allen  
seiten, durcheinander, eilig«.

41) *b<sup>◌</sup>rim* »anmutig, lächelnd« : *b<sup>◌</sup>im* »hübsch«; dazu *b<sup>◌</sup>riem* »schön«, *b<sup>◌</sup>ūm* »hübsch«.

42) *s<sup>◌</sup>lak<sup>~</sup>* »gravieren, einschneiden, skulptur« : *sak<sup>~</sup>* »ein-graben, bohren, tätowieren«.

43) *srom<sup>◌</sup>* »beisammen, gedrängt« : *som<sup>◌</sup>* »sammeln, an-häufen, hinzutun«.

*srōm<sup>◌</sup>* »hinzutun, vermehren« : *sōm<sup>◌</sup>* »dass.«. Diese bei-den beispiele und andere ähnliche sind, wie oben § 92 er-klärt wurde, nicht ganz sicher.

96. Es kommen in der vorstehenden beispieleammlung unter ziemlich vielen nummern (zahlreich 1—8, sonst 15. 18. 20. 25. 26. 31. 32. 33. 36. 41) neben den titelwörtern solche mit infix gebildete wörter vor, neben denen es keine unerweiterten formen mit demselben vokal gibt; z. b. steht neben *t<sup>◌</sup>alāk<sup>~</sup>* »hautabschürfung« (nr. 26) ein unerweitertes *t<sup>◌</sup>āk<sup>~</sup>*, aber neben *t<sup>◌</sup>alāk<sup>~</sup>* »geschunden« kein entsprechendes *t<sup>◌</sup>āk<sup>~</sup>*, während anderseits neben *t<sup>◌</sup>ök<sup>~</sup>* »geschunden« und *t<sup>◌</sup>äk<sup>~</sup>* »benagen« keine infix-formen vorkommen. Ebenso nr. 41: neben *b<sup>◌</sup>rim* steht *b<sup>◌</sup>im*, neben *b<sup>◌</sup>riem* aber kein *b<sup>◌</sup>iem* und neben *b<sup>◌</sup>ūm* keine form mit infix. Die formen wie *t<sup>◌</sup>alāk<sup>~</sup>*, *b<sup>◌</sup>riem* können so zu erklären sein, dass die stammwörter dazu *\*t<sup>◌</sup>āk<sup>~</sup>*, *\*b<sup>◌</sup>iem* einst vorhanden gewesen, aber ausser gebrauch geraten und verloren gegangen sind; es ist aber eben so wohl möglich, dass es sie nicht gegeben hat und folglich infix und vokalwechsel zusammengenommen das wortbildende element ausmachen. Ebenso zu beurteilen sind die zahlreichen fälle wo mit *l* oder *r* erweiterte formen vorhanden sind und daneben andere ohne diesen einschub, aber nur mit abweichendem vokalismus; die beispiele hierfür, die jetzt folgen, sind, wie *t<sup>◌</sup>alāk<sup>~</sup>*, *b<sup>◌</sup>riem* und zahlreiche andere derselben art zeigen, nicht weniger

beweisend für das vorhandensein der infix-ableitung im siamesischen als die schon genannten mit übereinstimmenden vokalen.

44) *klad*~ »befestigen, zusammenheften«, *krād*~ »pflock zum befestigen, keil« : *kād*~ »umschliessen, umfassen, binden«, *kod*~ »zusammendrücken, niederdrücken«, *kīd*~ »behindern«; chin. 結 *kiet* »binden, verknüpfen« (325) 括 *kuāt* »binden, umfassen, einschliessen« (862).

45) *krād*~ »kehren, fegen, besen« : *kyād*~ »abbürsten, abreiben«; chin. 刮 *k<sup>w</sup>at* »schrapen, abreiben« (862).

46) *krib*~ und *klib*~ »mit der schere schneiden« : *kiēb*~ »essstäbchen«; zur bedeutung vgl. die verwandten wörter unten nr. 52 und chin. 夾 *kap* »zange, essstäbchen« (345).

47) *klān* »mitte, inmitten« : *kūn*~ »mitte, hälfte«.

48) *kruñ*~ *kriñ*~ »eitel« : *kāñ*~ und *kāñ*~ *kāñ*~ »eitel, prahlerisch«.

49) *klān* »dachsparren« : *kān*~ »stiel, stengel«, von einer verbreiteten wurzel, wozu u. a. chin. 幹 *kān*~ »balken, baumstamm« (299), 竿 *kān*~ »stamm des bambusrohrs, stab, gerte« (296) und 稈 *kān*~ »halm, stengel« (61) gehören.

50) *klün* »trinken, verschlucken« : *kin*~ »essen«.

51) *k'lib*~ »saum, borte, franze« : *k'āb*~ »rand, saum, rahmen«.

52) *g'rub* »mit klauen fassen« : *g'āb*~ »mit den zähnen, dem schnabel, einer zange packen«, *g'ib*~ »mit einer zange fassen, einer schere schneiden«; dazu *g'rib* »den rand beschneiden, borte«, chin. 挾 *γiep* »zwicken, unter dem arm tragen« (345). Vgl. nr. 46.

53) *g'luñ*~ *g'lüñ*~ »schwanken«, *g'lün*~ »rollen«, *g'lōñ*~ »rollen, schwanken«, *g'lōñ*~ *g'leñ*~ »dass.« : *g'ūāñ*~ »sich drehen, wenden«, *g'ūāñ*~ »hin und her schwingen«, *g'uñ*~ »sich winden«.

54) *g<sup>l</sup>en'* »kneten, mit den händen drücken«: *g<sup>l</sup>an'* »auspressen«.

55) *g<sup>l</sup>im'* »säumen«: *g<sup>l</sup>äm* »rand, saum«.

56) *criñ* »wahr<sup>1)</sup>: *can* »gerade, direkt, wahr«, *criñ can* »wahr«.

57) *trēd<sup>~</sup>* »nagen, beißen«: *tād<sup>~</sup>* »beißen, schnappen«.

58) *triēn* »kurz, verkürzt«: *duḡn<sup>~</sup>* »beschnitten, verstümmelt«, Lao auch »kurz, gekürzt«, chin. 短 *tuân* »kurz, mangelhaft« (1015).

59) *d<sup>l</sup>uḡñ* »ein loch bohren«: *d<sup>l</sup>än* »durchstechen, stechen«.

60) *d<sup>l</sup>rām* »reichlich fließen«: *d<sup>l</sup>uḡm<sup>~</sup>* »überströmen«.

61) *d<sup>l</sup>rām* »unreif«: *d<sup>l</sup>üm* in *d<sup>l</sup>üm d<sup>l</sup>ük* »weder alt noch jung; noch ohne fruchte; unreif«.

62) *plak<sup>~</sup>* »morast«: *püök<sup>~</sup>* »dass.«.

63) *plük<sup>~</sup>* »pflanzen, einpflanzen, errichten«: *pak<sup>~</sup>* »einpflanzen, hineintreiben«.

64) *plüök<sup>~</sup>* »rinde, schale«: *pāk<sup>~</sup>* »schälen«, *pök<sup>~</sup>* »enthäuten, sich lösen«.

65) *prām<sup>~</sup>* »reif«: *bom<sup>~</sup>* »reifen lassen«, Lao *bom<sup>~</sup>* und *bum<sup>~</sup>* »dass.«.

66) *p<sup>l</sup>un'* »sich plötzlich entfernen, schnell«, *p<sup>l</sup>un<sup>~</sup>* *p<sup>l</sup>an<sup>~</sup>* »sich heimlich entfernen«, *p<sup>l</sup>an'* »sich drehen, sich zurückziehen, fortgehen«, *p<sup>l</sup>in'* »(sich) drehen«, *p<sup>l</sup>an' p<sup>l</sup>uḡn'* »hin und her gehen«, chin. 翻 *p<sup>l</sup>üḡn* »hin und her fliegen, drehen, umkehren« (22).

67) *b<sup>l</sup>rāi* »strahlend, leuchtend«: *b<sup>l</sup>uei* »sonnenaufgang«, *b<sup>l</sup>uei b<sup>l</sup>uñ* »strahlen, leuchten«.

68) *b<sup>l</sup>rōñ* »vertiefung, höhle, loch«: *b<sup>l</sup>uñ'* »konkave oder konvexe fläche«.

<sup>1)</sup> Dieses wort wird so regelmässig mit *cr-* geschrieben, dass die orthographie historisch begründet sein wird.



69) *b' lōñ'* »gross, enorm« : *b' ân* »schwellen«, *b' uoñ'* »dick, aufgetrieben, geschwollen«, *b' uoñ' b' ân* »dick, plump«, *b' ẽñ* »voll (vom mond), ganz«.

70) *s' lāi'* »vor dem winde schwanken« : *sāi'* »sich hin und her, auf und ab bewegen«.

71) *s' lāñ'* »hoch gewachsen und dicht stehend (bäume)« : *sūñ'* »hoch«, *suoñ'* und *sruoñ'* »hoch, gross«.

72) *s' lon'* »schwankend, bewegt« : *san'* »schwanken, zittern«.

97. Es kommen fälle vor, wo das siamesische von einer wurzel nur mit *l* oder *r* erweiterte formen hat, wo aber in verwandten sprachen die unerweiterten sich nachweisen lassen. Diejenigen Tai-sprachen, in denen die konsonantengruppen durch schwund von *l* und *r* erleichtert sind, beweisen hier natürlich nichts, wohl aber das chinesische; hierfür einige belege, die mir sicher scheinen (einige andere s. oben § 5 fussn.):

73) *g' rān*, *g' rāñ* »schön, elegant« : 嫻 *yan* »schön, verfeinert« (375).

74) *g' rān'* »faul, träge« (= chin. 懶 *lān* »faul« [510]) : 緩 *yuān* »langsam, verzögern, nachlässig« (1343).

75) *g' lōn* »schmutz« : 渾 *yuən* »schmutzig, trüb« (508).

76) *g' rāb'* »mit einem deckel schliessen, zudecken« : 盒 *γāp* »deckel«, 合 *γāp* »schliessen« (71).

77) *p' lān'*, *p' lāñ'* »zerstreuen, vergeuden, zerstören« : 拌 *p' uān*, *p' uāñ'* »zerstreuen, wegwerfen« (689).

78) *g' rām'* »einlegen, damascieren« : 嵌 *k' ām'* »dass.« (64); *g'* des siamesischen wortes ist wahrscheinlich falsche schreibung für *k'*, wie sie gerade in den konsonantengruppen besonders häufig vorzukommen scheint.

79) *kreñ* »fürchten, respektieren«: 兢 *kiəñ* »respektvoll, vorsichtig, furcht« (394), 敬 *kiəñ'* »ehrfurcht, respekt« (396).

98. In der einleitung (§ 8) ist darauf hingewiesen worden, dass man im siamesischen mehrfach paare von offensichtlich verwandten wörtern findet, deren eines mit einem verschlusslaut + *l*, das andere mit demselben verschlusslaut + *r* anlautet, und dass sich diese erscheinung eigentlich nur dann erklären lässt, wenn man *l* und *r* für infixe hält. Mehrere beispiele hierfür sind in der obigen beispielsammlung enthalten, etliche unter nr. 1—8, ausserdem u. a. nr. 18 *g'am* »dunkel«: *g'ram* »schwärzlich«; 34 *priəñ' pruəñ'* »ausrede«: *pliəñ'* »wechseln«; 44 *klad'* »zusammenheften«: *krād'* »pflock«; 46 *krib'* und *klib'* »mit der schere schneiden«; in all diesen fällen lässt sich die wurzel auch in der unerweiterten form ohne das einschiebsel belegen: 18 *g'am* »nacht«; 34 *puəñ'* »unruhig«; 34 *kād'* »binden«; 46 *kiəb'* »essstäbchen«. Nicht ganz selten aber liegen nur die beiden formen mit konsonantengruppen vor, während entsprechende wörter mit einfachem verschlusslaut als anlaut fehlen. Ganz entsprechend den eben angeführten beispielen sind solche wortpaare als verschiedene ableitungen von demselben grundwort zu erklären, indem das letztere aus dem wortschatz des siamesischen verschwunden ist und nur die abgeleiteten wörter noch fortleben. Einige beispiele zur erläuterung:

80) *klāñ'* »einen gegenstand gebrauchen, bis er abgenutzt ist«, *klāñ'* »erschöpfen«: *krāñ'* »abgenutzt, zu klein, zu kurz«.

81) *g'lāñ'* »schütteln, wackeln«, *g'lüəñ'* »schwanken, rollen, sich fortbewegen«: *g'ran'* »zittern«.

82) *b'liēñ`* »sich irren, das ziel verfehlen« : *b'riēñ`* »dass.«.

83) *b'lam`* »unausgesetzt, unbedacht« : *b'ram`* »unaufhörlich, oft«.

84) *b'lai`* »unbedacht, schwätzen« : *b'rāi`* »schwätzen«.

85) *b'lui`* »bröckelig, zerreibbar« : *b'ruī`* »dass.«.

99. Ist, wie ich meine, durch das vorgelegte material erwiesen, dass die wortbildung mittels der infixe *l* und *r* im siamesischen vorhanden ist und dass eine sehr beträchtliche menge insbesondere derjenigen wörter, in denen diese beiden laute unmittelbar hinter einem verschlusslaut stehen und mit diesem zusammen den wortanlaut bilden, sich auf solche weise ungezwungen und einleuchtend erklären lässt, so muss man sich weiter fragen, ob denn nun alle wörter, die mit solchen konsonantenverbindungen beginnen und demnach wie infix-ableitungen aussehen, es auch wirklich sind, oder ob ihre anlautenden konsonantenverbindungen auch anderer herkunft sein können. Auf diese frage kann ich keine antwort geben. Sicher ist, dass zahlreiche solche wörter im siamesischen keine entsprechungen mit einfachem anlaut zu haben scheinen, und darunter befinden sich mehrere wörter, die zu dem primitivsten teil des wortschatzes gehören, z. b. *klab`* »zurückkehren«, *klai* »fern«, *klāü`* »nahe«, *kluei`* »banane«, *klin`* »riechen«, *kluq`* »fürchten«, *klūq`* »salz«, *kriu`* »zürnen«, *krām* »backenzahn«, *g'lün`* »welle«, *g'rā* »zeit, mal«, *g'ruq`* »haushalt, familie«, *g'rüñ`* »gerät«, *plā* »fisch«, *plī* »pisangblüte«, *pluq`* »termiten«, *b'lū* »betel«, *priou`* »bitter«. Dass auch diese wörter mit infixen gebildet sind, müsste erst nachgewiesen werden, es ist aber an sich keineswegs unwahrscheinlich; denn bei der grossen häufigkeit und — wie weiter unten das chinesische beweisen wird — dem hohen alter dieser bildungsart hätte es nichts

befremdliches, wenn auch bei elementaren wörtern die unerweiterten stammwörter ausgestorben und nur die abgeleiteten erhalten wären.

Es ist erwähnt worden, dass insbesondere französische forschler auf indo-chinesischem gebiet mit grosser entscheidtheit behauptet haben, die anlautenden konsonantenverbindungen verdankten ihre entstehung präfixen, die mit *l* und *r* anlautenden wörtern vorgefügt seien. Einzelne fälle wie z. b. Siam *g'raü* »wer« neben Ahom *p'raü*, Shan *p'aü*; *b'riək'* »schreien, rufen« neben *riək'* »herbeirufen, nennen«, *pla:~* »fahren lassen, loslassen« neben *la:* »aufgeben, verzichten«, lassen sich sicher hierfür ins feld führen, nur fragt es sich, ob man ihrer genug findet, um die theorie zu beweisen, und diesen beweis zu führen hat meines wissens noch niemand unternommen. Es ist nicht ausgeschlossen, dass die präfix-theorie neben der infix-theorie richtig sein kann, so also dass ein teil der wörter mit komplexen anlauten durch infigierung, ein anderer teil durch präfigierung entstanden wäre; vorläufig möchte ich mich dazu aber zweifelnd verhalten und den nachweis seitens der verfechter der präfixe abwarten.

100. Präfixe sind freilich im siamesischen unfraglich in sehr grossem umfang zur bildung abgeleiteter wörter im gebrauch; was zweifel unterliegt ist, ob es präfixe gibt, die bloss aus einem konsonanten ohne folgenden vokal bestehen. Wo die verschlusslaute deutlich und augenfällig als präfixe auftreten, handelt es sich immer um zweisilbige wörter, indem das präfix ein konsonant gefolgt von dem schwachen *a*-laut —<sup>a</sup>— ist, welch letzterer nicht immer in der schrift zum ausdruck kommt. In dieser gestalt kommen sie viel und unverkennbar vor.

Die meisten, vielleicht alle konsonanten kommen in

solcher form und funktion vor, aber nicht mit gleicher häufigkeit. Im übrigen liegt die bildungsart so klar zu tage, dass es nur weniger beispiele bedarf um sie zu charakterisieren:

*ka:hãb~* »heiser«, *ka:hãb~*, *kra:hãb~*<sup>1)</sup> »atemnot« : *hãb~* »rauh, trocken, heiser«.

*pra:kãb~* »versehen mit« : *kãb~* »dass.« (zu chin. 給 *kiap* »liefern, geben, genug« [71]); verwandt sind

*pra:kab~*, *pa:kab~* und *ra:kab~* »verbinden, vereinigen« : *kab~* »zusammen, mit«.

*pa:ʃum*, *pra:ʃum* »versammeln« : *ʃum* »dass.«; vgl. chin. 覓 *ts'iam* »zusammen, alle« (1078).

*č'a:am~*, *č'a:um~* *č'a:am~* »dunkel, düster« : *'am~* »schwärzlich, nacht«, zu chin. 暗 *'am'* »dunkel« (277) u. a.

*č'a:bab~* »muster, form« neben *ra:bob~*, *ra:bãb~*, *ra:bãb~* *ra:bieb~* »sitte, regel, handlungsweise« : *bãb~* »muster, form«, *bieb~* »gute sitte« (chin. 法 *pãap* [491]).

*ʃ'a:num`*, *ʃ'a:num'* »hoch, drohend«, *ʃ'a:nüöm'* *ʃ'a:nam* »dass., steil« : *nãm'* »überhängend«, *nüöm'* »dass., hoch«, chin. 巖 *nãm* »steil, abgrund« (248).

*ta:kuk~* *ta:kak~* »rauh, uneben« : *kuk~* *kak~* »dass.«.

*p'a:som'* und *pa:som'*, *pra:som'* und *kra:som'* und *sa:som'* »sammeln, zusammenbringen« : *som'* »vereinigen, aufhäufen«, *sam~* »aufhäufen«, *sum`* »sammeln«.

*ʃ'a:em* »süßholz, lakritze« (Lao ebenso) : *'em* »süß, schmackhaft« (Lao *em'* »dass.«).<sup>2)</sup>

<sup>1)</sup> Sehr gewöhnlich wird hinter gutturalen und labialen (z. t. auch *t*) bald ein *r* geschrieben, bald nicht, besonders häufig *kra:-* neben *ka:-* und *pra:-* neben *pa:-*; gesprochen wird es anscheinend meistens nicht. Wahrscheinlich hat es in gewissen fällen etymologische berechtigung, hat aber als rein graphischer schmuck weit über sein ursprüngliches gebiet hinausgegriffen.

<sup>2)</sup> Dieses wort wirft eine höchst interessante frage auf: es ist schwer zu trennen von chin. 苜 *kãm* »lakritze« (298), mit welchem 甘 *kãm*

Wo das Siam mehrsilbige wörter hat, zeigen die schwestersprachen zuweilen die einsilbige form, wie z. b. *sa:bhai* »schwiegertochter, schwägerin« : Lao *b'at*<sup>o</sup>; *kra:dūk* »knochen« : Lao *dūk*, Shan *luk*, Tai noir *lū(k)*, Dioi *do*<sup>1</sup>; *kra:buñ* »korb« : Lao *buñ'*; *kra:doñ* »wurfel« : Lao *doñ*; *ta:k'āb* und *cora:χāb* »tausendfuss« : Lao *k'ēp'* und *ca:k'ēp'*, Tai noir *k'ēp'* und *cak' k'ēp'*; *cora:k'e* »krokodil« : Lao *k'ä*; usw.

101. In die infix-frage greift die präfigierung in dieser tatsächlich vorliegenden form da ein, wo das präfix ein konsonant ist, der mit *l* und *r* keine gruppe bilden kann, wo also bei der infigierung zweisilbige wörter entstehen, d. h. mit wenigen ausnahmen (s. oben § 92) bei palatalen und dentalen. Z. b.: dem oben unter nr. 20 angeführten *c<sup>a</sup>lik* »gebrochen, schartig« ist nicht anzusehen, ob es mit infix <sup>a</sup>*l* von einem grundwort *c'ik* abgeleitet ist oder mit präfix *c'a*: von einem grundwort *\*lik*; nun ist das wort *c'ik* »zerreißen, spalten« (nebst seinen verwandten mit anderem vokalismus) vorhanden, ein wort *lik* (oder entsprechende wörter mit anderen vokalen) gibt es aber nicht mit ähnlicher bedeutung, und so ist kein zweifel, dass *c<sup>a</sup>lik* von *c'ik* abgeleitet ist. Nimmt man dagegen das wort *s<sup>a</sup>lob* »ohnmächtig«, so findet man kein *\*sob* (oder entsprechende formen mit anderem vokal), von dem es abgeleitet sein könnte, wohl aber gibt es *lob* »tilgen, ver-

»süss« identisch ist (beide im chin. anscheinend isoliert dastehend), lässt sich aber auch nicht unmittelbar damit identifizieren. Es möchte scheinen, als sei *kām* eine einsilbig gewordene ableitung mit *k*-präfix, wie *j'a:em* eine mit präfix *j'a:-* ist. Liessen sich andere ähnliche beispiele nachweisen, so wäre es von nicht geringer wichtigkeit für die beurteilung des chinesischen monosyllabismus. Zusammenziehungen wie 諸 *l's'üo* aus 之於 *l'si + ç'üo* und 卅 *sáp* aus 三十 *sám + z'ip* sind ja anderer art.

gessen«, *hlab*~ »schläfrig, schlafen«, und *s<sup>a</sup>-* in *s<sup>a</sup>lob*~ ist daher als präfix zu erklären. Ebenso verhält es sich z. b. mit *t<sup>a</sup>lib*~ »eilig«, das von *lib* »schnell« abgeleitet ist, nicht mit infix von einem nicht vorhandenen *tib*; daneben stehen andere ableitungen: *la:hlib*~ »überstürzt«, *ka:hlib*~ »schnell«. Diese beispiele zeigen, dass bei jedem wort solcher form besonders untersucht werden muss, welcher art die ableitung ist, ob mit präfix oder infix; man wird fälle finden, wo beides möglich ist und man keine sichere entscheidung treffen kann.

102. Die herkunft der präfixe im siamesischen ist noch sehr dunkel und ihr nachzugehen liegt nicht im bereich dieser untersuchung; trotzdem möchte ich einige kurze bemerkungen darüber anknüpfen.

Da das siamesische unter den Tai-sprachen die einzige ist, die in wirklich grossem umfang präfixe verwendet, so ist anzunehmen, dass die erscheinung der präfigierung in der hauptsache im einzelleben dieser sprache — z. t. jedoch gemeinsam mit dem eng verwandten Lao — sich herausgebildet hat. G. SCHLEGEL will sie in seinen Siamese Studies<sup>1)</sup> — einem werk das viel nütliches, aber durchaus unmethodisch verarbeitetes und verwendetes material enthält — ganz auf den einfluss des Khmer und des malayischen zurückführen. Viele zweisilbige wörter im Siam sind sicher dem Khmer entlehnt, einige, aber nur wenige, dem malayischen, im grossen ganzen ist die auffassung Schlegels aber entschieden falsch.

C. B. BRADLEY bemerkt (JAOS 44, 1924, s. 11) ganz kurz, dass im siamesischen oftmals wortkombinationen usuell geworden sind und dann durch den stärkeren druckton des hauptgliedes wirkliche komposita, in denen das

<sup>1)</sup> Supplement zu T'oung-pao Ser. II, Vol. II, Leiden 1902.

erste glied bis zur unkenntlichkeit abgeschwächt worden ist. Er begründet diese theorie nicht und belegt sie mit keinem einzigen beispiel, muss dabei aber wohl an die zweisilbigen wörter denken, die wir heute präfix-ableitungen nennen. Es ist dies bisher ein blosses postulat, ich glaube aber, dass Bradley recht gesehen hat und dass seine auffassung sich, wenn nicht für alle so wenigstens für einen grossen teil der siamesischen zweisilber als zutreffend erweisen wird; ich glaube auch einige stichhaltige beispiele anführen zu können, die zeigen, dass es sich verlohnen wird, den siamesischen wortschatz von diesem gesichtspunkt aus zu untersuchen. Leicht erkennbar ist die komposition in *c'a:nī*, *c'a:nan'* »so«, *c'a:nai* »wie« aus *c'an'* »art und weise« und *nī* »dieser«, *nan'* »jener«, *nai* »fragewort«; weniger in den folgenden:

*k'nom'* »brot«: in einer Lao evangelienübersetzung heisst es *k'au hmon*, wo *k'au* wohl sicher das wort für »reis« ist; *hnom* ist Khmer für »brot, kuchen«.

*pa:tū* »tür«, meistens *pra:tū* geschrieben, ist Lao *pak' tū'*, Shan *p'ak tū'*, Tai noir *tū*, Nung *pāk' tū*, Dioi *tou'* (*tu'*), mit numerativum *pa*<sup>1</sup> (< *pāk*) *tou'*. *pa:-*, *pra:-* im Siam ist gekürzte form von *pāk* »mund, öffnung«; vgl. chin. 門口.

*ta:wan* »sonne«, auch *tra:wan* geschrieben: Lao *tā'wan*, *tā' wēn*, Tai noir *tā wēn*, Nung *tā wan*; *ta:-*, *tra:-* ist gekürzt aus *tā* »auge«, der ausdruck bedeutet also »auge des tages« ganz wie das bekannte malayische *mata hari*. Parallelismen solcher art zwischen siamesischen und malayischen ausdrücken sind zahlreich.

Wichtiger als diese einzelwörter ist aber, dass eine ganze grosse kategorie von zweisilbigen wörtern sich, wie mir scheint, mit sicherheit auf ältere komposita zurückführen



lässt: die zahlreichen baumnamen mit präfix *ma:-*; die schwestersprachen haben formen ohne dieses *ma:-*, z. b. *ma:düq̃* »ficus«: Lao *düq̃*; *ma:muq̃ṇ`* »mango«: Lao *muoñ*, Tai noir *muañ*, usw. *ma:-* in diesen namen ist das alte Tai-wort für »frucht« *hmāk̃*, das im Siam name der arecannuss geworden ist. *ma:muq̃ṇ`* z. b. heisst also eigentlich »mango-frucht«, *ton` ma:muq̃ṇ`* »mango-frucht-baum«; durch die infolge der usuellen verbindung eingetretene verstümmelung von *hmāk̃* > *ma:-* konnten diese bildungen auch zum baumnamen werden. Spuren der älteren ausdrucksweise kann man anscheinend auch im siamesischen noch antreffen; in einer übersetzung des Sālaka-jātaka stehen z. b. in zwei zeilen die drei ausdrücke *ton` ma:muq̃ṇ`* »mango-baum«, *p'ol' ma:muq̃ṇ`* »mango-frucht« und *m<sup>al</sup>ēd māk muq̃ṇ`* »kerne der mango-frucht«: dieses *māk* lässt sich schwerlich anders erklären denn als eine zwischenform zwischen *hmāk̃* und *ma:-*.

Auffallend viele bezeichnungen für geräte und behälter verschiedener art beginnen mit *ka:-*, *kra:-*, wie die kürzlich genannten *kra:buñ* »korb«, *kra:doñ`* »worfel«; wahrscheinlich ist dies auch ein altes selbständiges wort.

## V. Spuren der wortbildung mit infixen im chinesischen.

103. Es handelt sich nun darum zu untersuchen, ob die wortbildung mit infixen auch im chinesischen vorhanden gewesen ist und spuren hinterlassen hat. Dass diese sprache in alter zeit konsonantengruppen (verschlusslaut + *l*) als anlaut gekannt hat, ist, wie oben (§ 5) erwähnt wurde, schon früher an einem sicheren beispiel nachgewiesen

worden: 藍 *lâm* »indigo, blau« (376): Siam *g'ram* »indigo«, Lao *g'am*. Dieses wort lehrt uns über die behandlung solcher konsonantenverbindungen im chin. zweierlei: dass ihr erster bestandteil, der verschlusslaut, spurlos verschwunden ist, und dass das *r* der Tai-sprachen in dieser stellung (ebenso wie wenigstens zum teil auch sonst) im chin. durch *l* vertreten ist. Haben wir nun im Siam z. b. *kam*~ »blutrot« ohne infix und *klam*~ »hochrot« mit infix, so müsste man, falls beide formen in älteren chin. vorhanden gewesen und bis heute erhalten wären, neben dem vorliegenden 紺 *kâm*' »tiefrot« (298) ein \**lâm*' mit ähnlicher bedeutung finden. Ein solches wort gibt es nun nicht, aber keineswegs selten sind solche merkwürdigen wortpaare wie z. b. 老 *lau* (515) und 考 *k'au* (311), beide »alt«; 領 *liän* (558) und 頸 *kiän*' (391), beide »hals«; 蘆瓜 *luo* »flaschenkürbis« (579) und 瓠 *juo* »dass.« (438); 癩 *lāi*' »jucken, krätze« (510) und 疥 *kai*' »krätze« (360), beide nach Karlgren mit älterem auslaut *-d*. Der verschiedene anlaut in diesen wortpaaren würde sich schön erklären, wenn man die wörter mit *l-* auf infix-bildungen von denen mit *k-*, *k'-*, *γ-* zurückführen könnte, also *lau* auf \**k'lau*, *liän* auf \**kliän*, *luo* auf \**g'luo*, *lāi*' auf \**klāi*'. Ein ähnliches beispiel habe ich schon weiter oben (§ 97 nr. 74) als mutmassliche form mit infix angeführt: 懶 *lân* »träge« (510) = Siam *g'ran*' »träge, faul« neben 緩 *γuân* »langsam, verzögern, nachlässig« (1343). und ebenso liessen sich, wie mir scheint, überzeugend z. b. die folgenden wortpaare erklären: 勒 *lak* »zaum, zwingen, bedrücken« (523) und 克 *k'ak* »kraft besitzen, im stande, unterdrücken, beherrschen«, identisch mit 剋, 剋 *k'ak* »unterdrücken, vernichten« (415); 勞 *lau*' »belohnen, durch belohnungen ermuntern« (516; etymologisch wohl nicht, wie Karlgren will, identisch mit 勞 *lau*

»mühe«) und 犒 *k'âu'* »fleischration soldaten als belohnung erteilt; belohnen, vergüten« (308); 窟 *'luñ* »loch, höhle« (585) und 孔 *'k'un* »loch« (206); 臚 *lūo* »haut« (579) und 膚 *pīu* »haut« (1309). Etliche andere, auch mit anderen anlauten als guttural, werden im folgenden zur sprache kommen.

104. Ein beispiel wie 朗 *'lân* »hell, glänzend, klar« (541) neben 晃 *'w'ân* »leuchtend« (451), verwandt mit 光 *k'w'ân* »hell, licht, schein« (451), scheint unmittelbar einwandsfrei, ist aber trotzdem zweifelhaft (s. unten § 115 nr. 34) und zeigt, dass bei zusammenstellungen dieser art grosse vorsicht geboten ist. In all den hier angeführten fällen haben die anscheinend verwandten wörter in ihren schriftzeichen nichts gemeinsam; will man der wortbildung mit infixen im altchinesischen nachspüren, so geht man am sichersten, wenn man die wortgruppen untersucht, bei denen nach Karlgrens einleuchtender erklärung die schreibung der wörter selbst auf eine ursprüngliche konsonantengruppe hinzuweisen scheint, d. h. diejenigen wo bei dem gleichen phoneticum der schriftzeichen teils wörter mit anlautendem verschlusslaut, teils solche mit anlaut *l*- nebeneinander hergehen. Die wichtigsten fälle dieser art, die in Karlgrens Analytic Dictionary vorkommen, sollen im folgenden darauf hin untersucht werden, ob es sich wahrscheinlich machen lässt, dass die wörter mit anlaut *l* (mutmasslich aus älterem verschlusslaut + *l*) etymologisch verwandt sind mit wörtern, die mit einem einfachen verschlusslaut beginnen; wo dies der fall ist, darf man in den ersteren bildungen mit infix *l* (entsprechend Tai *l* und *r*) annehmen. Es will mir scheinen, dass der hier gemachte versuch in einer genügend grossen anzahl der untersuchten fälle überzeugende zusammenstellungen geliefert hat, um die infix-theorie für das chinesische zu erhärten.

Wenn sich zu den mit *l* beginnenden wörtern keine mit verschlusslaut anlautende parallelen mit gleichem vokal, sondern nur solche mit verschiedenem vokalismus nachweisen lassen, so sind diese fälle darum nicht weniger beweiskräftig; auch im Siam sahen wir ja oben (§ 96), dass die mit infix abgeleiteten wörter vielfach eine vokalisierung der wurzel aufweisen, die in unabgeleiteten wörtern nicht (nicht mehr?) vorhanden ist. Dass die genaue natur des verschlusslautes — ob reine tenuis, tenuis aspirata oder media aspirata — sich nicht immer mit sicherheit feststellen lässt, ist auch kein argument gegen die infixtheorie, weil im chin. ebenso wie in den Tai-sprachen die natur des verschlusslautes als wurzelanlaut so überaus häufig wechselt — der wohlbekannte anlautwechsel dem Conrady sein werk *Eine indo-chinesische Causativ-Denominativ-Bildung* (Lpz. 1896) gewidmet hat. In den häufigsten fällen ist der vor *l* geschwundene laut derselbe, auf den das phoneticum der schriftzeichen der betreffenden gruppe hinweist; es kommen aber auch etliche — wie mir scheint klare — fälle vor, wo es ein anderer konsonant ist. Im allgemeinen wird das bedeuten, dass bei der schaffung von schriftzeichen für die mit konsonantengruppen beginnenden wörter bald an den ersten laut der gruppe, bald an das *l* angeknüpft wurde.

105. Da der wortschatz des chinesischen von dem der Tai-dialekte so verschieden ist und sich, bisher wenigstens, nur zu einem sehr begrenzten teil der chinesischen wörter entsprechungen in jenen nachweisen lassen, so ist das chin. vergleichsmaterial ungleich am wichtigsten und wiegen chin. parallelen wesentlich schwerer als solche aus dem Tai. Karlgrens wörterbuch, über dessen wortschatz ich aus oben angegebenen gründen meistens nicht hinausgehe, enthält

ein reiches, aber doch bei weitem nicht vollständiges material: besonders aus der alten literatur liesse sich eine fülle wertvollen wortstoffs entnehmen, woraus wahrscheinlich manche der im nachstehenden nicht oder nur unsicher ge-deuteten wörter sich überzeugend erklären lassen würden. Aber dieser wortschatz ist noch nicht kritisch verarbeitet und so unendlich vieles ist darin problematisch, dass es sich empfiehlt, auf seine verwendung zu verzichten und lieber das fragliche fraglich bleiben zu lassen, als zweifelhaftes material heranzuziehen. Parallelen aus den Tai-sprachen sind, wo es sich um verschlusslaute als anlaut handelt, zur bestätigung des sachverhaltes willkommen, fehlen sie aber, so hat das nicht viel zu bedeuten und kann die beweiskraft des chinesischen vergleichsmaterials nicht abschwächen. Wo ich plausible entsprechungen im Tai finde, werden sie deshalb angeführt. Wichtiger ist es, wenn sich feststellen lässt, dass im chinesischen mit *l* anlautende wörter dieser gruppen in den Tai-sprachen entsprechungen haben, die ebenfalls mit *l* oder mit *r* anlauten; ist dies der fall, so wird je nach der mehr oder minder genauen übereinstimmung der wörter auf beiden seiten die erklärang der chin. formen als infix-bildungen unmöglich oder doch fraglich.

Im folgenden sollen nun die in betracht kommenden wortgruppen nach den phonetica ihrer schriftzeichen durchgesprochen werden.

106. Phoneticum 風 (36); mutmasslicher anlaut labial:

1) 嵐 *lâm* »aufsteigender dunst im gebirge; name eines gebirges«. Zur erklärang des wortes finde ich keine parallelen. Möglicherweise ist das schriftzeichen nicht phonetisch,

sondern nach der bedeutung seiner beiden bestandteile »berg« und »wind« gebildet (so Karlgren); sonderbar nur der »wind« für »dunst, nebel«, noch merkwürdiger der anklang des Tai-wortes für »wind« (auch »luft«): Siam, Lao, Shan *lom*, Ahom *lum* (gespr. *lōm*), Tai noir *lōm*<sup>1</sup>, Nung *lom*<sup>2</sup>, Dioi *roum*<sup>3</sup>. Auch aus lautlichen gründen kann *lām* schwerlich mit diesem identisch sein, wenigstens ist die entsprechung chin. *â* ∞ Tai *o* sehr fraglich.

107. Phonetica 兼 (374) und 廉 (552); mutmasslicher anlaut guttural:

2) 廉 *liām*. Die weit auseinandergelassenen bedeutungen dieses schriftzeichens lassen sich nicht wohl unter einen hut bringen; etymologisch verschiedene, aber gleich lautende wörter sind darin vereinigt.

a) *liām* »untersuchen« wird unten in verbindung mit nr. 7 覽 *lām* erörtert werden.

b) *liām* »ecke, vorsprung« hat sicher alten anlaut *l*; es gehört zu Siam, Lao *hliēm*<sup>4</sup> »ecke, kante«, Shan (ton abweichend) *lim*<sup>5</sup> »kante« und zu Siam, Lao *hlām*<sup>6</sup> »spitze, scharf«, Shan *lām*<sup>7</sup> »scharf, anspitzen«, Ahom *lim* (gespr. *lem*) »pfeil«, in Siam und Shan auch »kap, vorgebirge«; aufs geistige übertragen »aufgeweckt, klug«. In *hliēm* stimmt der vokal, in *hlām* der ton zum chin. *liām*.

c) *liām* »redlich, bescheiden, mässig« erklärt sich als ableitung von der wurzel in 儉 *g'liām* »mässig, bescheiden, gering« (1078) und 誠 *lam* »aufrichtig, einig« (148).

3) 鎌 und 鎌 *liām* »sichel« (daraus entlehnt Dioi *liēm*<sup>8</sup> und Nung *lim*<sup>9</sup>) gehört vielleicht mit 砍 *k'âm* »hauen, behauen, fällen« (378) zusammen; mit diesem verwandt ist 劍 *kiām*<sup>10</sup> »schwert« (1078). Dioi *kiām*<sub>1</sub> »durchhauen«, auch »fällen« gehört auch dazu; sein anlaut sollte nach dem ton

stimmhaft sein. Die sichel heisst im Siam *kiou*~, Lao *kieu*~, Tai noir *kieu*'; das wort bedeutet auch »ernten«.

4) 簾 *liäm* »vorhang aus bambusstäbchen, schilf oder tuch«. Das wort ist höchst wahrscheinlich gleicher herkunft wie und identisch mit dem gleichlautenden 簾 »schilf«, welches sicher abgeleitet ist von 兼 *kiem* »schilf«; im Tai mit gleichem vokal und ton, aber aspiriertem anlaut Siam und Shan *k'äm'* »schilf«. Durchaus unwahrscheinlich ist anknüpfung der titelwortes an Siam *rom*~, Lao *rom*°, Shan *hom*~ »schatten, schatten geben, sonnenschirm«, Dioi *ram*<sub>1</sub> »schatten geben«.

5) 臙 *liäm* »wade«. Herkunft unklar, nicht recht wahrscheinlich ist zusammenhang mit Dioi *koum*<sup>1</sup> »hinterbacken, schinken, schenkel«, Shan *kum*~ »die seiten der hinterbacken«.

6) 瀛 *liem* »wasserfall« scheint vereinzelt dazustehen.

108. Phonetica 監 (376) und 覽 (513); mutmasslicher anlaut guttural:

7) 覽 *lâm* »besehen, beobachten, untersuchen« ist sicher identisch mit Lao *lam*°. »ansehen, überwachen«, da das wort im Tai aber anscheinend nur hier vorkommt, wird man es als lehnwort aus dem annam. betrachten müssen, wo die bedeutung dieselbe ist. Shan hat zwar *lâm* »sehen, besehen«, ein poetisches wort auf das nicht zu viel zu bauen ist (Shan *lâm'* »lügen, ansehen« ist dagegen mit Siam *dâm*~ »spähen« zu verbinden). Das wahrscheinlichste ist daher, dass *lâm* gleichen ursprungs ist mit 廉 *liäm* »untersuchen« (oben nr. 2). Naheliegend ist ferner anknüpfung an eine wurzel, die mit unaspiriertem und aspiriertem anlaut vorkommt: 監 *kam*, *kam'* »prüfen, überwachen; palasteunuch, gefängnis«; 鑑 und 鑒 *kam'* »spiegel, beispiel, prüfen«;

dazu offenbar ein teil der bedeutungen von 檢 <sup>ˈ</sup>*kiam* u. a. »prüfen, untersuchen, vergleichen, muster« (1078). Aspiert 勘 <sup>ˈ</sup>*k'am* »(gerichtlich) untersuchen« (303); 闕 <sup>ˈ</sup>*k'am* »spähen, beobachten« (300); verwandt ist Shan <sup>ˈ</sup>*k'um* »hingucken«. Als sicher ist diese zusammenstellung wohl nicht zu betrachten: chinesische wörter für »untersuchen« sind auf sehr verschiedenen wegen zu dieser bedeutung gelangt.

8) 濫 <sup>ˈ</sup>*lām* »überströmen, überschwemmung; übermässig, unmässig«; dazu mit anderer vokalisierung (das von Karlgren nicht aufgenommene) 澗 <sup>ˈ</sup>*liām*, <sup>ˈ</sup>*liām*<sup>1)</sup> »anschwellendes wasser, überfluten; eintauchen«. Die wörter verbinden sich gut mit 涵 <sup>ˈ</sup>*γām* »überfluten; geräumig, grossmütig« (63). <sup>ˈ</sup>*lām* kann lautlich genau identisch sein mit Siam <sup>ˈ</sup>*g'lam*, aber dessen bedeutung »reichlich, in menge« stimmt nur zu den wahrscheinlich sekundären bedeutungen von <sup>ˈ</sup>*lām*; zu <sup>ˈ</sup>*g'lam* gehört <sup>ˈ</sup>*g'rām* in <sup>ˈ</sup>*g'rām g'ran* »viel, reichlich« (<sup>ˈ</sup>*g'ran* »genug, reichlich«). Semasiologisch nicht wohl angängig ist, die chin. wörter mit Siam <sup>ˈ</sup>*lām* und <sup>ˈ</sup>*hlām* »strömen« zu verbinden; Siam, Lao, Shan <sup>ˈ</sup>*lām* »sich ausbreiten, um sich greifen (wie feuer)«, Siam auch »unverschämt«, Shan auch »aufdringlich«, liegt auch nicht nahe genug um die verbindung mit 涵 anzufechten.

9) 藍 <sup>ˈ</sup>*lām* »indigo, blau« ist = Siam <sup>ˈ</sup>*g'rām*, Lao <sup>ˈ</sup>*g'ām* »indigo« und gehört zu einer grossen wortsippe mit der zentralen bedeutung »dunkel«, zu der auch 黔 <sup>ˈ</sup>*g'iām* »schwarz«, Siam <sup>ˈ</sup>*g'am*, Lao <sup>ˈ</sup>*g'am*. »nacht, dunkel« u. a. gehören; weitere s. oben § 95 nr. 18.

10) 籃 <sup>ˈ</sup>*lām* »korb« (daraus entlehnt Dioi <sup>ˈ</sup>*lam* »korb«) ist unsicher; möglich ist zusammenhang mit 龕 <sup>ˈ</sup>*k'am* »be-

<sup>1)</sup> 力冉切; 力驗切音斂去聲.



hälter, kasten, schrein, enthalten« (71) und 匱 *k'âm'*, *k'iam* »offnes geschirr, enthalten« (302).

11) 攬 *lâm* »olive« ist deutliche ableitung von 橄 *kâm* »olive« (300).

12) 攬 *lâm* »greifen, packen, sich bemächtigen« gehört zu 揜 *g'iam* »greifen, fangen« (387) und dem damit von haus aus identischen 擒 *g'iam* »greifen, fangen, arretieren« (dasselbe wort ist wohl 禽 *g'iam* »tier, vogel«, eigentlich »tier auf das jagd gemacht wird«? 390). Diesen beiden wörtern entsprechen genau Siam *g'um* »halten, bewachen«, Lao *g'um* »greifen, halten, bewahren«; dazu gehören ferner Siam *g'um'* »schützen, bedecken«, Lao *g'um°* »umzäunter, ummauerter ort«, Siam *g'lum* »umgeben«, Shan *kum* »belagern«, Tai noir *j'ôm'* »umarmen«; ferner 拮 *g'iäm* »mit einer zange fassen, zwicken« (298), 鉗 *g'iäm* »zange, fessel, halskragen für verbrecher«, 箝 *g'iäm* »zange, kneifen«, alle dasselbe wort und entsprechend Siam, Lao *g'īm* »zange«, Shan *kim* »zange, schere«, Dioi *kim~* »zange«, *kiem~* »mit einer zange, den zähnen packen«. Es ist eine weit verbreitete wurzel mit reicher variation der form und der bedeutung.

13) 纜 *lâm'* »seil, tau«. Das wort hat ursprünglichen anlaut *l*, wie die genau entsprechenden wörter der Tai-sprachen beweisen: Siam *lām'*, Lao *lām*. »anbinden, mit seil oder kette«, Shan *lām'* »tüdern«, Nung *lām'* »anbinden, tüdern«, Dioi *lam<sub>1</sub>* »tüdern, verteuen«.

### 109. Phoneticum 林 (555).

Die verhältnisse sind bei dieser ziemlich kleinen gruppe merkwürdig verwickelt. Die meisten der wörter haben den anlaut *l*, aber das eine wort 禁 *kiam'* »verbieten, hemmen, hindern« kann auf älteren guttural hinweisen. Dieses wort

ist von gleicher wurzel wie 撿 <sup>ˈ</sup>*kiəm* »zusammenbinden, hemmen, regeln, greifen« (1078) und wie Siam *kam*, Lao *kam'* »in der hand halten, handvoll, faust«, Shan *kam'* »packen, festhalten, einhalten«, Dioi *kam'* »in der hand halten, regieren«; Siam *kum*, Lao *kum°* »in der hand halten, festhalten, arretieren«. Eine andere spielart der wurzel ist die oben unter nr. 12 belegte. Andererseits meint Karlgren, dass 彬 *piēn* »gleichartig, gleich gross, symmetrisch« und 焚 *b'iuən* »verbrennen«, deren schriftzeichen als sinnbilder erklärbar sind, ursprünglich den (dissimilatorisch umgewandelten) auslaut *m* gehabt haben können<sup>1)</sup>, in welchem falle das element 林 auch hier phonetischen wert haben und auf älteren labialen anlaut hinweisen könnte. Zu dem letzteren wort finde ich keine parallelen, bei 彬 dagegen spricht für Karlgrens vermutung Siam *pim* (auch *pim~*) »fast gleich, ähnlich, beinahe«, wozu wohl Lao *piem* (mit unregelmässigem ton) in der verbindung *piem piep~* »ähnlich, vergleichen«, das aber auch bloss als reimwort entstanden sein kann; Siam *pim*, *pim~* als lehnwort aus dem chin. zu betrachten geht nicht wohl an, da es mit *pram~* »gleichmässig, gleich stark« zusammenhängen muss. Andererseits kann aber 彬 *piēn* auch auf dieselbe wurzel zurückgehen wie Siam *pān*, Lao *pān'*, Dioi *pan<sub>1</sub>* »gleich, ähnlich, so«, Ahom *pān* »art, weise«. Die vermutung Karlgrens lässt sich also nicht mit sicherheit bestätigen, und der hinweis auf älteren labialen anlaut ist deshalb unsicher.

Bei den wörtern mit diesem phoneticum gibt es jedesmal verschiedene möglichkeiten, ausser bei 琳 *liəm* »name eines edelsteins«, für das ich überhaupt keine anknüpfung finde.

<sup>1)</sup> Wozu freilich zu bemerken ist, dass diese dissimilation in anderen fällen *-n* ergibt; s. Karlgren, An. Dict. nr. 36 und nr. 554.

14) 婪 *lâm* »gierig«: überaus wahrscheinlich ist mir, dass dies eine *l*-ableitung ist von 貪 *l'âm* »begehren, gierig« (386), nicht unmöglich ist aber, es zu verbinden mit 歛 *χâm* »begehren« (1078), 歉 *kiam*, *k'iem* »unge-sättigt, unzufrieden, begehren« (374), wozu Lao *k'âm* »gierig, lieben« gehört.

15) 林 *liəm* »wald, hain«: die herleitung dieses wortes von 森 *siəm* »wald, dickicht, schattig« (643) = Siam *sum'* »hain«, Lao *sum'*, *sum~* »gebüsch, hain« ist zu bestechend, als dass man sie aufgeben möchte zu gunsten der anderen vorliegenden möglichkeit: Siam *b'um* »schattiger platz, hain, wald«, *kra:b'um* »dickicht, wald« (dessen ton zu *liəm* stimmt), Lao *p'um* »mit bäumen bestandener platz« (wahrscheinlich falsche orthographie für *b'um*), Dioi *poum~* »schatten, schattiger platz, bewölkter himmel« (der ton stimmt hier zu Siam *kra:b'um*).

16) 淋 *liəm* »tröpfeln, triefen« und 霖 *liəm* »regnen, dauerregen« bezeichnet Karlgren als etymologisch identisch. Das erstere erklärt sich gut als ableitung (aber mit anderem ton) von 滲 *siəm* »tröpfeln, durchsickern, durchnässen, destillieren« (1032), das letztere als eben solche von der form mit stimmhaftem anlaut derselben wurzel 霪 *iəm* < *ziəm* »übermässiger regen, überfluten« (276). Es liegt auch eine ähnliche wurzel mit dentalem verschlusslaut als anlaut vor, deren bedeutung aber vorzugsweise die des nass machens, durchtränkens ist: 沾 *l'iäm* »anfeuchten, durchtränken« (1162), dasselbe wort wie 霑 *l'iäm* »durchnässender regen, durchtränken« (1163), wozu Siam *dam*, Lao *dam'*, Shan *lam'*, Tai noir *dam'* (ton unregelmässig), Dioi *dam'* »eintauchen, untertauchen«; mit anlautswechsel: 沈 *d'iəm* »tauchen, versinken, zerstören« (270), 湛 *d'am* »versenken, tauchen« (871). Von den beiden herleitungsmöglichkeiten

halte ich die erstere für die einzig richtige; daneben kommt die an sich mögliche verbindung mit Siam *b<sup>ˆ</sup>ram* »anhaltend regnen; beständig, oft«, *b<sup>ˆ</sup>rom* und *b<sup>ˆ</sup>rom b<sup>ˆ</sup>ram* »spritzen, besprengen« (formen ohne infix scheinen nicht vorzukommen) nicht in betracht.

110. Phoneticum 儼 (1078).

Bei diesem sind die anlautsverhältnisse besonders kompliziert: ausser *l* gibt es in wörtern, deren schriftzeichen es enthalten, die anlaute *k*, *g<sup>ˆ</sup>*, *ɣ*, *ñ* und *ts<sup>ˆ</sup>*. Älterer guttural-anlaut ist wenigstens in einem fall sicher:

17) 儼 *ˆliäm* »gesicht, antlitz, ansehen«; dasselbe schriftzeichen wird für das wort *ˆkiäm* mit gleicher bedeutung gebraucht, und offenbar ist *ˆliäm* (< \**ˆkliäm*) eine ableitung von diesem. *ˆkiäm* entspricht genau den Tai-wörtern für »wange«: Siam, Lao *käm<sup>ˆ</sup>*, Shan *käm<sup>ˆ</sup>*, Tai noir *käm<sup>ˆ</sup>*, Nung *käm<sup>ˆ</sup>*, Dioi *kiem<sup>ˆ</sup>*.

18) 殮 *liäm<sup>ˆ</sup>* »eine leiche kleiden, einsargen« gehört wahrscheinlich etymologisch zu Shan *käm<sup>ˆ</sup>* »hölzerner sarg«, Dioi *kom<sup>ˆ</sup>* »sarg«, deren anlaut als altes *k* anzusetzen ist; zu vergleichen ist auch Dioi *hom<sup>ˆ</sup>*, *ham<sup>ˆ</sup>* »begraben, vergraben«, deren *h* vermutlich auf *k<sup>ˆ</sup>* zurückgeht. In Shan *käm<sup>ˆ</sup>*, aber nicht im Dioi *kom<sup>ˆ</sup>* stimmt der ton zum chin.; vom vokal ist dies sehr zweifelhaft.

19) 斂 *ˆliäm*, *liäm<sup>ˆ</sup>*, »ernten, beisammenbringen, zusammentragen, erpressen«: die bedeutung »ernten« erinnert an 鎌 *liäm* »sichel« (oben nr. 3), das wort ist aber wohl auch in diesem sinne anderer herkunft; unwahrscheinlich ist auch zusammenhang mit 攬 *ˆlâm* »greifen, sich bemächtigen« (oben nr. 12). Ich halte das wort für verwandt mit Siam *râm* »sammeln« (Lao »alles«), Shan *hâm* »vereinigen, zusammensetzen«; Lao *rom* »zusammenlesen, aufhäufen,

vereinigen«; Siam *ruqm* »zusammenbringen«, Siam *ruqm*<sup>2</sup>, Lao *ruom*<sub>o</sub>, Shan *hom*<sup>-</sup> »beisammen, vereinigen, sammeln«. Ist die oben (s. 131<sup>1</sup>) geäusserte ansicht, dass Tai *h* teilweise aus älterem *hr* (stimmlosem *r*) hervorgegangen sei, richtig, so ist die bedeutungsgleichheit noch grösser mit Siam, Lao, Shan *hām*<sup>2</sup>, Dioi *rom*<sup>2</sup> »zusammenlesen, aufhäufen«, Shan auch »geld einsammeln«, Siam *hōm*<sup>2</sup> »zusammenkommen, anhäufen«.

Für das wort 奩, 奩 *liām* »schmuckkasten« finde ich keine erklärung.

111. Phoneticum 𠂔 (738); wegen 𠂔 <sup>2</sup>*piām* »art, klasse« nimmt Karlgren älteren labialen anlaut (*pl-*, *bl-*) an in

20) 臨 *liām* »sich neigen über, herabblicken auf, regieren, besuchen, sich nähern, nahe, im begriff«. Dieses wort hat aber von jeher anlaut *l < r* und entspricht genau Siam, Lao *rim* »rand, entlang, nahe, im begriff«, Shan *him* »rand, seite, nähe, gegenwart«, Tai noir *rīm*<sup>2</sup>, Nung *lem*<sup>2</sup> »rand«, Dioi *nem*<sup>1</sup> »am rande«.

112. Phoneticum 𠂔 (554); mutmasslicher anlaut labial:

21) 稟, 稟 <sup>2</sup>*liām* »öffentlicher kornspeicher« ist etymologisch dasselbe wort wie 稟 <sup>2</sup>*liām* »unterstützung aus staatlichen speichern«; dasselbe schriftzeichen dient auch für <sup>2</sup>*piām* »von einem vorgesetzten empfangen«, und dieses ist dasselbe wort wie 稟 <sup>2</sup>*piām* »von vorgesetzten empfangen; natürliche veranlagung; eingabe an die behörde«. Karlgren nennt 稟 <sup>2</sup>*piām* und <sup>2</sup>*liām* »two variations of the same stem« — mit gutem recht: das letztere ist eine infix-ableitung von dem ersteren.

Zwei andere wörter mit demselben phoneticum scheinen isoliert und unerklärbar dazustehen: 凜, 凜, 凜 <sup>l̥iəm</sup> »zittern, schauern« und 棟 <sup>l̥iəm</sup> »stützbalken des daches«.

113. Phoneticum 東 (372) und 闌 (512); mutmasslicher anlaut guttural.

22) 闌 <sup>lân</sup> »sperre, sperren« (andere bedeutungen gehören wohl zu anderen wurzeln), 攔 <sup>lân</sup> »sperren, hindern, schützen«, 欄 <sup>lân</sup> »zaun, hürde, käfig« sind ein und dasselbe wort, das zu einer grossen, im chin. und Tai mit verschiedenen variationen des gutturals auftretenden sippe gehört, die sich mit anderen (z. t. vielleicht ursprünglich verwandten) wurzeln vielfach berührt und schwer von ihnen abzugrenzen ist; ich führe nur das lautlich und semasiologisch nächstliegende an.

<sup>lân</sup> lässt sich direkt verbinden mit 韓 <sup>γân</sup> »zaun« (299); derselbe anlaut <sup>g</sup> liegt vor in 扞 <sup>γân</sup> »abwehren, widerstehen, schützen, versperren« (296) und 閑 <sup>γan</sup> »riegel, zaun, sperre, hindern, schützen« (609), das wohl identisch ist mit Siam, Lao <sup>g'an</sup>, Tai noir <sup>g'an</sup>, Nung <sup>han</sup>, Dioi <sup>han</sup> »damm zwischen feldern, deich«; Lao <sup>g'an</sup> »damm, deich«. Hierher gehört wohl das von Karlgren zu 健 <sup>g'ian</sup> »fest« gestellte 鍵 <sup>g'ian</sup> »bolzen im schloss, riegel« (373), vgl. Shan <sup>kān</sup> »bolzen«.

23) 讒 <sup>lân</sup> »fälschlich bezichtigen« lässt sich ungewungen verbinden mit 奸 <sup>kan</sup> »falsch, verräterisch« (296), 姦 <sup>kan</sup> »schlecht, verräterisch, unzucht« (675; beide wörter sind in Dioi <sup>kiən</sup><sup>1</sup>, <sup>kiən</sup><sub>1</sub> entlehnt). Eine andere variation derselben wurzel ist wahrscheinlich 諛 <sup>χüan</sup> »trügen, falsch, vergessen« (1343), 諛 <sup>χüan</sup> »trügerisch« (842).

24) 蘭 <sup>lân</sup> »duftend, verfeinert; name verschiedener pflanzen«. Welche bedeutung zu grunde liegt ist unsicher,

und überzeugende parallelen liegen nicht vor. Möglich, aber fraglich ist verwandtschaft mit 薰 *xiuən* »duftendes kraut« (174).

25) 瀾 *lan* »welle, gewoge« wird zusammenhängen mit Shan *lan~ lan~* »bewegter spiegel des wassers (beim sieden u. ä.)«, da dieses aber im Tai isoliert zu stehen scheint, liegt der verdacht der entlehnung aus chin. nahe. An Siam *g'lan'* »welle, woge« anzuknüpfen ist bedenklich, und mit 淪 *liuən* »wasserwirbel, strudel, versinken« (583) ist *lan* nicht wohl zusammenzubringen, weil jenes zu einer grossen sippe mit der bedeutung »kreisen, drehen, rollen« gehört. Siam *lon'*, Lao *lon°*, Shan *lon'* »überfließen, überfluten« kommen auch nicht in betracht: sie gehören zu Siam, Lao *luən*, Shan *lun~* »(die grenzen) überschreiten, übertreten, übertreffen«. Das wort bleibt also unerklärt.

26) 爛 *lan'* »mürbe, zu weich gekocht, breiig, weich, verfault, verdorben, zerlumpt«: auch hier ein isoliert stehendes wort des Shan *lan'* »gut gekocht, mürbe«, das dem chin. genau entspricht, auch hinsichtlich des tons, dessen herkunft aber nicht zu kontrollieren ist. Möglich, aber nicht evident, ist verwandtschaft des chin. wortes mit Siam *k'an'* »dickflüssig, halb vertrocknet«, *k'on'* (*g'on'* ist wohl unetymologische schreibung) »dass.«, *k'un~ k'on'* »dick und trüb (von flüssigkeiten)«, Lao *k'on~* »dick, dicht, gefrieren«, *k'un'* »gerinnen, gefrieren«, *k'on'* »vertrocknet«, Nung *khon'* »gerinnen (blut), gefrieren«.

27) 煉, 鍊 *lien'* »durch schmelzen reinigen, sieden, läutern«, dasselbe wort wie 練 *lien'* »(seide) durch sieden bleichen; läutern«: das letztere ist nicht wohl zu trennen von (dem von Karlgren nicht verzeichneten) 紉 *yuän* »durch sieden weiss gebleichte feine seide«<sup>1)</sup>, und dieses muss wiederum

1) 胡官切音桓.

von gleicher wurzel sein wie 浣 <sup>ˊ</sup>*yuân* »waschen, reinigen« (1294), von der *lien*<sup>ˊ</sup> also abgeleitet ist.

114. Phoneticum 緜 (444); mutmasslicher anlaut guttural.

28) 聯 *liän* »aufreihen (auf eine schnur), zusammenhängen, verbinden, paar« ist ableitung von einer wurzel mit anlaut *k*, die vorliegt in 𠂔 *kuân*<sup>ˊ</sup> »auf eine schnur aufreihen« (445), identisch mit 貫 *kuân*<sup>ˊ</sup> »dass., schnur von 1000 cash, perlenschnur, durchgehen«; 緜 *k<sup>w</sup>an* »den faden durch das gewebe schiessen« (444). Verwandt ist wahrscheinlich 昆 *kuän* »viele beisammen, nachkommenschaft, älterer bruder« (466).

Die bedeutungen von 聯 *liän* berühren sich vielfach mit denen des gleichlautend gewordenen wortes 連 *liän* »der reihe nach, zusammen, verknüpfen, vereinigen« (551), das aber anderen ursprungs ist: es hat seine genaue entsprechung in Lao *lien* »zusammenhängend, einer nach dem anderen«, Tai noir *lien*<sup>ˊ</sup>, Nung *lin*<sup>ˊ</sup> *lin*<sup>ˊ</sup> »nacheinander«, Dioi (mit abweichendem ton) *lien*<sub>1</sub> »reihenweise, schichtweise«; dass all diese wörter aus dem chin. (annam.) entlehnt sein sollten, ist kaum anzunehmen, zumal sie mit Siam *hlan*<sup>ˊ</sup> »reihe, reihenfolge, schicht, lage«, Shan *lan*<sup>ˊ</sup> »numerativum für lagen« zusammenzuhängen scheinen.

115. Phoneticum 緜 (590).

Zu dieser gruppe gehört eine lange reihe von wörtern, von denen weitaus die meisten mit *l* beginnen; wegen des einen wortes 變 *püän*<sup>ˊ</sup> »ändern, verwandeln, umdrehung« — ein wort das im chin. und im Tai zahlreiche verwandte hat (vgl. oben § 95 nr. 34. 35) — nimmt Karlgren an, dass



einige von den heute mit *l* anlautenden früher labial + *l* hatten. Karlgren führt folgende an:

糸絲 *lǐän* »ordnen, befestigen, binden«, etymologisch = 繫 *lǐän* »verknüpfen, einhaken«; diese gehören wahrscheinlich zu 連 *liän*, s. oben nr. 28, und haben dann urspr. anlaut *l*;

圓 *luän* »rund«, das mit 輪 *liuën* »rad, runde scheibe, umdrehung« (583) verwandt ist und ebenfalls alten anlaut *l* hat (vgl. Lao *lan*<sup>o</sup> »rollen, drehen«, Nung *lan*<sup>`</sup> »rollen«, Shan *län* »aufrollen«);

欒 *luän* name eines baumes; 鸞 *luän* »schelle am wagen«; 鸞 *luän* »phoenix«, zu denen ich keine parallelen finde;

孿 *lǐän* »zwillinge gebären«;

戀 *lǐän*<sup>1)</sup> »lieben, anhänglichkeit, sich sehnen«.

Ein, wie mir scheint, sicheres beispiel für alten labialen anlaut bietet das von Karlgren nicht aufgenommene

29) 斲 *lǐän*<sup>1)</sup> »fleisch in scheiben schneiden, scheibe, zerkleinern«<sup>1)</sup>: dieses ist nicht zu trennen von Siam *fān*<sup>ˈ</sup> »in scheiben schneiden, zerschneiden«, Shan *p<sup>ˈ</sup>ān*<sup>ˈ</sup> »in dünne scheiben schneiden, abschnitzeln«, *p<sup>ˈ</sup>ān*<sup>-</sup> »scheibe, stück«. Dieselbe wurzel kommt mit verschiedenen variationen des anlautes vor, u. a. gehören dazu 瓣 *b<sup>ˈ</sup>ān*<sup>ˈ</sup> »schuppe, blumenblatt, scheibe, stück« (734) und 判 *p<sup>ˈ</sup>uān*<sup>ˈ</sup> durchteilen, halb« (689), Siam *ban*<sup>˘</sup> »schneiden«, Lao *ban*<sup>˘</sup> »spalten« neben Siam, Lao *ban*<sup>`</sup> »scheibe, stück, teil«.

30) 戀 *lǐän*<sup>ˈ</sup> »lieben, sich sehnen« ist vielleicht auf eine wurzel mit *b<sup>ˈ</sup>* zurückzuführen: Siam *b<sup>ˈ</sup>ān*, Shan *pān* »begehren, wünschen«; weniger wahrscheinlich ist verwandtschaft mit dem nur im Siam belegten *ran*<sup>`</sup> »begehren, be-

1) 力轉切.

gierig«, *ron* »heftig verlangen, dringend«. Das wort bleibt unsicher.

31) 孿 *lǜän* »zwillinge gebären« liesse sich wohl verbinden mit 伴 *b'uan* »begleiten, gefährte« (689), Siam *b'üön* »genosse, freund«, Lao *b'üön* »genosse, der andere«, Shan *pön* »der andere«, Nung *püön* »genosse«, aber auch dies bleibt eine unsichere herleitung, weil dasselbe schriftzeichen zugleich für ein synonym *ʒʷan* dient und somit in *lǜän* alter anlaut *s* enthalten gewesen sein kann.

115. Phonicum 京 (392); neben einer reihe von wörtern mit gutturalem anlaut steht eine etwas grössere anzahl von solchen mit anlaut *l*; von diesen sind die meisten etymologisch unsicher.

32) 凉 *liän* »kühl« (damit identisch das gleichlautende 凜 »kalter wind, nordwind«) hat anscheinend ursprünglichen anlaut *l*; es gehört zu 冷 *län* und 冷 *liän* »kalt« (558), 凌 *liän* »eis, rein, kalt, grausam, misshandeln« (560).

33) 掠 *liän* »rauben, plündern, entreissen« ist vielleicht mit 攏 *luän* »packen, greifen, sammeln« (585) zusammenzustellen, in welchem falle der anlaut wahrscheinlich auch von jeher *l* ist, der fall ist aber zweifelhaft.

34) 亮 *liän* »hell, leuchtend« ist zweideutig; es stimmt an sich gut zu den guttural anlautenden wörtern 景 *kiañ* »hell, klar; aussicht« (392); 光 *kwân* »licht, schein, hell« (451); 罔 *küañ* »hell, leuchtend« (409). — 煌 *kwân* »leuchtend, glänzend« (104); 晃 *kwân* »leuchtend, blendend« (451); 熒 *yüeh* »glitzern, leuchten« (286), identisch mit 螢 *yüeh* »glühwurm«.

Andererseits lässt es sich auch verbinden mit 爍 *luän* »feuer, erleuchten, wärmen« (585), das ursprünglichen anlaut *l < r* zu haben scheint: Siam *ruän* »hell, strahlend,

tagesanbruch«, Lao *ruñ* »leuchten«, Shan *huñ*<sup>-</sup>, Tai noir *ruñ*<sup>h</sup>, Nung *loñ*<sup>h</sup> »hell, scheinen«, Dioi *rong*<sub>1</sub> »licht, tag, hell«; Lao *rân* »leuchten«, Siam *rüöñ* »leuchtend«, *rüöñ rân* »hell, strahlend«, Lao *rüöñ* »leuchtend, scheinend«, Shan *hön* »scheinen, leuchten«; Nung *löñ*<sup>h</sup> »hell«. 朗 *lân* »hell, klar« (541) kann hierher gehören, stimmt aber so gut zu 晃 *γ<sup>w</sup>ân*, dass man versucht ist, diese ableitung vorzuziehen (vgl. oben § 104).

35) 諒 *liân*<sup>h</sup> »zuverlässig, treu, vertrauen, überzeugt, hartnäckig«: auch dieses wort lässt sich sowohl an eine wurzel mit anlaut *l* (< *r*) anknüpfen als an eine mit gutturalem anlaut. Seine verschiedenen bedeutungen lassen sich aber weit besser aus dem begriff »fest, stark, hart« ableiten, der den bedeutungen der lautlich und semantisch reich differenzierten wurzel mit guttural gemeinsam ist, als aus dem der mit *l* anlautenden, die mehr den begriff des tätigen, energischen auszudrücken scheint. Wahrscheinlicher ist deshalb, dass *liân*<sup>h</sup> aus *\*kliân*<sup>h</sup> hervorgegangen ist, aber die herleitung ist unsicher.

Anlaut *l*: 良 *liân* »gut, tüchtig, tugendhaft« (541), 倆 *liân* »tüchtig, geübt« (542), 伶 *liên* »tätig, tüchtig, klug« (558). Diese sind zusammenzustellen mit Siam *rên* »schnell, tätig«; Siam, Lao *rân* »kräftig, kühn, mutig«, Shan *hân* »stark, heftig«, Tai noir *rân*<sup>h</sup>, Nung *lân*<sup>h</sup> »kräftig, robust«, Dioi *reng*<sup>h</sup> »kraft, energie«.

Der gutturale anlaut tritt als *k*, *k<sup>h</sup>* und *g<sup>h</sup>* auf. Anlaut *k*: 剛 *kân* »hart, dauerhaft, ausdauern, stark« (304), 勁 *kiân*<sup>h</sup> »stark, kräftig« (391), 矜 *kiên* »fest, stark, prahlen; mitleid« (386). Dazu gehören im Tai: Siam *keñ*<sup>h</sup> »kühn, tüchtig, gut«, auch »boshaft, hallunke«, Lao *keñ*<sup>h</sup> »dieb, landstreicher«; Siam *kân*<sup>h</sup> »prahlerisch, eitel«, und mit infix *krân*<sup>h</sup> »hart, fest, voll«, *kriên* »mächtig, überlegen«. — An-

laut *k'*: 亢 *k'ân'* »stark, fest, anmassend« (305), 康 *k'ân'* »stark, gesund, wohlergehen, frieden« (306); dazu im Tai: Siam, Lao *k'ân'* »hart, fest, hartnäckig«, Shan *k'ân'* »hart, steif«, Tai noir *k'ân'* »hart«, Nung *k'ân'* »hart, dauerhaft, hartnäckig«; Shan *k'ôn'* »stark, fest, dauerhaft«, *k'ân'* »tüchtig, imstande«, Dioi *kong*, »hart«; Siam *k'ün'* »straff, spannen«, *k'ün'* *k'an'* »straff, fest, hartnäckig«, Lao *k'ün'* »hartnäckig, stolz«; Lao *k'än'* »vertrauen, hoffen«, aber auch wie Siam *k'än'*, Shan *k'en'* »sich messen, streiten«. — Anlaut *g'*: 强, 疆 *g'ian'* »stark, gewaltsam, überlegen«, *g'ian'* »zwingen, sich anstrengen« (355. 353); dazu Siam, Lao *g'oñ'* »fest, dauerhaft, sicher«; mit infix Siam *g'reñ'* »straff, streng« (oder falsche schreibung für *k'reñ'*? vgl. *k'ün'* oben).

116. Phoneticum 各 (411); mutmasslicher anlaut guttural.

36) 烙 *lâk* »brennen, sengen, brandmarken, backen, bügeln«. Eine entsprechende wurzel, sei es mit *l*, sei es mit guttural als anlaut scheint nicht vorzuliegen; Siam *g'lâk'*, Lao *g'âk'*, Tai noir *f'âk'* (ton unregelmässig) bedeutet »verbrennen« und kommt deshalb nicht in betracht. Der bedeutung nach stimmt dagegen 炙 *t's'iak'* »rösten, sengen, erhitzen; vertraut« (117), 灼 *t's'iak'* »brennen, rösten; hell, leuchtend« (860) gut dazu.

37) 絡 *lâk* »faden; umbinden, umwinden, verknüpfen; eine falle stellen; umfassen«: bedeutungsähnlich ist 梛 *kuok* »fesseln, fessel« (307), aber dieses wird doch dasselbe wort sein wie 牯 *kuok* »stall, hürde« (nicht bei Karlgren) und dieses seinerseits kann nicht getrennt werden von Siam *kak'*, Lao *kak'* »einschliessen, festhalten«, Siam *kok'* »(ein kind) im arm halten«, mit stimmhaftem anlaut Siam *g'âk'*, Lao *g'âk'*, Shan *k'âk'* »stall, kerker«, Tai noir *g'â(k)* »stall«;

Siam *g'uk*, Lao *g'uk*<sup>o</sup> »gefängnis, einkerkern«, Lao *g'ak*, »festhalten, bewahren, einschliessen, einkerkern«. Die eigentliche bedeutung von *lák* ist »umschnüren« und stimmt nicht mit der der letzteren sippe überein.

38) 酪 *lák* »starkes getränk aus gegorener milch, hirse u. a.« gehört zu 酷 *k'uok* »starkes getränk; grausam, sehr« (307) und 麴, 麴 *k'iuok* »gärstoff für wein, hefe« (487, 492). Vgl. Siam *kāk*<sup>~</sup> »hefe, bodensatz, die reste von ausgepressten früchten«, Dioi *kak*<sup>1</sup> »die nicht christallisierten überbleibsel beim zucker kochen«.

39) 略 und 畧 *liak* »eine grenze ziehen, abstecken, abgrenzen; abriß, plan; kurz gefasst, ein wenig« gehört unverkennbar zu 畫, 畫 *ɣ<sup>w</sup>ak* »grenzen ziehen, abstecken« (95), 劃 *ɣ<sup>w</sup>ak* und 𠄎 *ɣ<sup>w</sup>ak* »abgrenzen, abstecken; spalten«. Verwandt ist offenbar 梘, 隔 *kak* »scheidewand, trennen, unterscheiden, zwischenraum«, 膈 *kak* »zwerchfell« (532). 榻 *kak* »joch« ist wohl ein anderes wort, zu vergleichen mit Siam *kōk*<sup>~</sup> »krummes holz zum anschirren des büffels an die egge«.

40) 掠 *liak* »rauben, plündern, wegwerfen« (591), identisch mit 掠 *liak* »rauben, entreissen; prügeln« (392), erklärt sich aus der in drei formen vorliegenden wurzel: 攫 *kūak* »greifen, packen« (481), 摺 *k'āk* »fassen, greifen« (nicht bei Karlgren) und 獲 *ɣ<sup>w</sup>ak*, *ɣ<sup>w</sup>āk* »greifen, fassen, erhalten«, 穫 *ɣ<sup>w</sup>āk* »ernten« (120). Das wort für »stehlen« in den Tai-sprachen: Siam *lak*, Lao *lak*<sup>o</sup>, Shan *lak*, Tai noir *lak*, Nung *lak*<sup>~</sup>, Dioi *rak*<sub>1</sub> kommt nicht in frage; es bedeutet »heimlich entwenden«, im weiteren sinne auch »etwas heimlich tun, insgeheim, verstohlen«, während das chin. wort durch den sinn von »gewaltsam an sich nehmen« charakterisiert ist.

Zu den übrigen mit *l* anlautenden und auf *k* ausgehenden

wörtern dieser gruppe, die Karlgren anführt, finde ich keine plausiblen parallelen; es sind 咯 *lâk* »eine schlusspartikel«; 洛 *lâk* »name eines flusses«; 雉 *lâk* »name eines vogels; fürchten«; 駱 *lâk* »weisses pferd mit schwarzer mähne; kamel«; 落 *lâk* »fallen« (566). Ich führe zwei an, die Karlgren nicht aufgenommen hat:

41) 咯 *lâk* »anklage«<sup>1)</sup> gehört offenbar zu 告 *kuok* (neben *kâu*) »anklagen, anzeigen, mitteilen« (307).

42) 砢 *lâk* »grosses gestein auf einem berge«<sup>2)</sup> (山上大石); 壠 *k'âk* »berg voll von grossen steinen«<sup>3)</sup> (山多大石).

Zu dieser wortgruppe mit dem phonetischen element 各 gehören einige wörter, die auf vokal ausgehen; diese werden weiter unten zusammen mit anderen auf vokal auslautenden untersucht werden.

117. Phonicum 鬲 (532); die wörter mit diesem haben fast alle gutturalen anlaut, meist *k*; zu besprechen sind zwei:

43) 鬲, das unerweiterte schriftzeichen vertritt zwei wörter *liek* und *kâk*, beide »kessel, topf«. Karlgren bemerkt dazu: »were *kâk* und *liek* two non-cognate words, synon. and therefore given the same picture, or are they not rather variations of the same stem, Archaic *kl-* or *gl-?*«. Die sache findet ihre natürliche erklärung, wenn man *liek* als infixableitung mit vokalwechsel, also < \**kliëk*, auffasst. Ein verwandtes wort ist 鑊 *ɣ'âk* »kessel, topf« (120).

1) 歷各切音酪.

2) 歷各切音洛.

3) 苦角切, 克角切.

44) 翮 *γák* »feder, fittich«; das schriftzeichen wird im Kanton-dialekt *lik<sub>2</sub>* gelesen, die bedeutung bleibt dieselbe. Offenbar ist das verhältnis dasselbe wie bei dem vorigen wort: *lik<sub>2</sub>* (etwa aus \**g<sup>l</sup>liek*) ist infix-ableitung mit verschiedenem vokal, und diese erweiterte form hat der eine dialekt als einzige bewahrt, während andere dialekte die unerweiterte form allein haben.

Beiden wörtern, nr. 43 und 44, scheinen entsprechun-gen in den Tai-sprachen zu fehlen.

118. Phoneticum 翮 (546); die verhältnisse sind bei diesem wieder sehr verwickelt; der anlaut ist in der mehr-zahl der zahlreichen wörter *l*, einige haben aber *k*, einzelne *χ*, *l'* und *m*; der auslaut ist meistens ein diphthong, in einigen aber *k*. Die diphthongisch ausgehenden werden erst weiter unten untersucht.

45) 翮 *liuk* (auch *liəu'*, *lieu'*) »hoch fliegen, schweben« ist ableitung von der wurzel, die vorliegt in 霍 *γák* und *yuok* »hoch fliegen, hoch« (74); für etymologisch identisch mit diesem *γák* hält Karlgren 鶴 *γák* »kranich«. Im Tai ist vielleicht Siam *g'ók* *g'ēk* »zu hoch« zu vergleichen.

46) 戮 *liuk* »köpfen, töten« ist zu verbinden mit 殛 *kiək* »hinrichten, töten, des landes verweisen« (327) und 馘, 馘 *k<sup>w</sup>ək* »ein ohr als siegeszeichen abschneiden« (118).

47) 戮 *liuk* (und *liəu*) »vereinte kräfte, sich anstren-gen«<sup>1)</sup> (das Karlgren nicht aufgenommen hat) ist wahr-scheinlich abgeleitet von der wurzel in 克 *k'ək* »kraft be-sitzen, imstande; bezwingen, unterdrücken, beherrschen« (415), etymologisch = 剋, 剋 *k'ək* »unterdrücken, vernich-ten«, wozu Lao *k'üök* »bedrücken, unglück«; Shan hat

1) 力竹切; 盧谷切音六 und 力求切音留.

*k'ak* »sich anstrengen«, und, anscheinend mit älterem anlaut *g'*, *k'ük'* »übertreffen«, *kok'* »handeln, streben, gegen schwierigkeiten ankämpfen«. Eine andere *l*-ableitung derselben wurzel ist (s. oben § 103) 勒 *lak* »zaum, zwingen, bedrücken« (523).

Besonders die durch 剋, 剋 repräsentierten bedeutungen der wurzel machen es ferner möglich, 剋 *liuk* »schimpf, verächtlich behandeln« als mit 戮 formell gleichartige ableitung derselben herkunft aufzufassen (Karlgren hält es für dasselbe wort wie 戮 *liuk* »köpfen«, was weniger wahrscheinlich ist).

48) 蓼 *liuk* »üppig, wuchernd (von pflanzen)«: entsprechungen mit gutturalem anlaut liegen nicht vor, dagegen gibt es eine auffallende parallele mit labialem anlaut: 萑 *b'uk* »üppige vegetation, dickicht« (760). Viel eher wird *liuk* mit diesem zusammenzustellen sein als mit Siam *rok*, Lao *rok°*, Shan *hok'* »verschlungene bewachsung, dicht bewachsen, voll gestrüpps«, Siam auch »unordentlich, verstreut«.

119. Phoneticum 剝 (574); fast alle hierhergehörigen wörter haben anlaut *l*-, aber 剝 *pāk* »schälen, schinden« macht es wahrscheinlich, dass *l*- teilweise auf älteren labial + *l* zurückgeht.

49) 剝 *luk* »behauen, schnitzen, kerben, einritzen« und das dazugehörige 錄 *lüok* »einschreiben, verzeichnen, aufzeichnung« (ebenso gehört Siam *k'ien'* »schreiben« mit *k'uqn'* »kratzen« zusammen) gehören einer etymologischen sippe an, die mit *p*, *p'* und *b'* als anlaut in verschiedenen bedeutungsvariationen auftritt. Semantisch am nächsten stehen Siam *bāk'* »schneiden, einschneiden, kerben«, Shan *wāk'*, Nung *bāk'* »hauen«; Lao *bak'* »schneiden, einschnei-



den«, Shan *wak* (und *mak*) »einkerben«; verwandt ist sicher auch 擘 *pak* »aufreißen, aufbrechen, öffnen« (723), vgl. Siam *bök* »öffnen«. — Anlaut *p*<sup>ʰ</sup>, *b*<sup>ʰ</sup>: 劈 *p<sup>ʰ</sup>iek* »spalten, schneiden« (723), 闢 *p<sup>ʰ</sup>iek* und *b<sup>ʰ</sup>iäk* »aufbrechen, öffnen; beginnen«, 副 *p<sup>ʰ</sup>iuk* »spalten« (52); mit *n*-infix Siam *p<sup>ʰ</sup>anök* »aufbrechen, öffnen«.

Merkwürdig ist die stellung von 剥 *pāk* »schälen, schinden; berauben«, Siam, Lao, Shan *pāk*<sup>~</sup>, Nung *pāk*<sup>ʰ</sup> »schälen, enthäuten, ablösen«, Tai noir *pok*<sup>ʰ</sup> »hautabschürfung«; einerseits berührt das wort sich mit der eben genannten sippe, andererseits aber mit Siam *plüök*<sup>~</sup>, Lao *püök*<sup>~</sup>, Shan *pök*<sup>~</sup>, Tai noir *püa(k)*<sup>ʰ</sup>, Nung *püök*<sup>ʰ</sup> »rinde, schale, hülle«, welches seinerseits nicht zu trennen ist von wörtern wie Siam *pok*<sup>~</sup>, Lao *pok*<sup>ʰ</sup> »bedecken, schützen« und Siam *fak*<sup>~</sup>, Lao *fak*<sup>ʰ</sup>, Shan *p<sup>ʰ</sup>ak*, Nung *p<sup>ʰ</sup>ak*<sup>ʰ</sup> »scheide, hülle, schote«, u. a.

錄 *lüok* »wählen« ist ein ganz anderes wort als 録 *lüok* »aufzeichnung« und hat seine genaue entsprechung in Siam *lüök*<sup>ʰ</sup>, Lao *lüök*<sub>o</sub>, Shan *lök*<sup>~</sup>, Tai noir *lüa(k)*, Nung *lüök*<sup>~</sup>, Dioi *leue*<sup>ʰ</sup> (*lüö*<sup>ʰ</sup>) »wählen«.

50) 祿 *luk* »wohlergehen, vorteil, gehalt« gehört offenbar mit 福 *piuk* »glück, segen« (52) zusammen. In den Tai-sprachen scheint die wurzel nur in lehnwörtern vertreten zu sein.

51) 碌 *luk* »grüner jaspis, grün, mühsam« und 綠 *lüok* »grün« (woraus Dioi *lok*<sub>1</sub> »grün« entlehnt ist) sind zu verbinden mit 碧 *piäk* »grüner oder blauer nephrit« (685) und 璧 *piek* »flacher ring aus nephrit (als ehrenabzeichen dienend)« (723).

120. Phoneticum 聿 (1321): wegen 筆 *piët* »schreibpinsel« könnte ursprünglicher labialer anlaut zu vermuten sein in:

52) 律 *liuēt* »regel, gesetz; pfeifen für die musikalischen normaltöne«. Wahrscheinlich ist die konkrete bedeutung, etwa »rohrpfeife«, die ältere und »gesetz, regel« daraus abgeleitet; nicht unwahrscheinlich ist unter dieser voraussetzung, dass das wort mit Siam, Lao *hlâd̃*, Shan *lât̃*, Dioi *lout<sup>l</sup>* (*lut<sup>l</sup>*) »rohr, zylinder, spule«, Tai noir *dât'* »spule« zusammenzustellen ist und also von jeher anlaut *l* hat.

121. Phoneticum *ḷ* (524): die wörter dieser gruppe haben alle *l* als anlaut mit ausnahme von *ḷḷ* *k'iap* »weinen«; Karlgren vermutet deshalb in einem teil der wörter *l < kl* oder *gl*. Ein solcher anlaut liegt sicher vor in

53) 笠 *liap* »sonnenhut aus bambus«, auch »korbdeckel«, welches, auf *\*kliap* zurückgeführt, den folgenden Tai-wörtern genau entsprechen kann: Lao *kup'* »hut aus blättern, konischer hut«, Shan *kup* »grosser, meist aus bambus gefertigter hut«, Tai noir *kūp'* »hut«, Dioi *kiop<sup>l</sup>* »breiter hut aus bambus«; all diese formen können auf *\*klup* zurückgehen, und Dioi *io* erklärt sich sogar am leichtesten so<sup>1)</sup>. Wenn alter anlaut *kl-* vorliegt, beweist das noch nicht, dass *l* infix ist; es scheint mir aber sicher, dass diese wörter von Siam *kūb̃* abgeleitet sein (oder die Tai-wörter damit identisch, das chin. davon abgeleitet sein) müssen. *kūb̃* bedeutet nach Pallegoix und Cartwright »überdachter sitz auf einem elephanten, elephantensattel, howdah«, auch »kalesche eines wagens« und in der verbindung *hlan' kūb̃* »gewölbt«. Das wörterbuch von Bradley (s. o. s. 178<sup>1)</sup>) erklärt das wort wie folgt: »ein aus holz hergestellter, aus bambus geflochtener gegenstand ähnlich der aus bambus geflochtenen überdachung eines bootes, zum anbringen auf dem rücken eines elephanten«. Ist diese zusammenstellung richtig, lässt das *l* des chin. wortes sich nur als infix erklären.

<sup>1)</sup> [Thô *cūp<sup>l</sup>* sicher aus *\*klūp*.]

Die übrigen wörter der gruppe scheinen merkwürdigerweise alle isoliert darzustehen; Karlgren führt folgende an:  $\overline{立}$  *liap* »stehen, aufgerichtet, errichten«;  $\overline{粒}$  *liap* »korn, kern«;  $\overline{豕}$  *liap* »schweine-stall« und  $\overline{拉}$  *lap* »ziehen, zerren, schleppen, niederreißen«.

122. Im vorhergehenden sind nur solche wörter untersucht worden, die auf konsonanten endigen. In derselben weise, wie es bei diesen der fall ist, gibt es gruppen von auf vokale und diphthonge ausgehenden wörtern, deren schriftzeichen dasselbe phonetische element enthalten und von denen einige *l*, andere einen verschlusslaut (hier fast immer nur gutturale) als anlaut haben, so dass also die schreibung auf eine ältere konsonantengruppe statt des späteren *l* hinweisen kann. Diese sollen im folgenden untersucht werden.

Es liegen hier gewisse schwierigkeiten vor, die das ergebnis in manchen fällen etwas unsicher machen müssen; zwei wesentliche punkte muss ich im voraus erörtern.

Schon oben (§ 14) war davon die rede, dass auch auf vokale und diphthonge endigende wörter ähnliche schwankungen im vokalismus aufweisen wie die konsonantisch ausgehenden, und wurde gezeigt, dass und warum es bei den ersteren viel schwieriger ist als bei den letzteren, die zusammengehörenden wörter in etymologische sippen mit sicherheit zusammenzufassen: es ist bisher noch sehr unklar, in welcher weise und in welchem umfang die vokalischen und diphthongischen ausgänge in etymologisch verwandten wörtern miteinander abwechseln. Es liegt natürlich ausserhalb des bereichs dieser arbeit, dieser grossen und sehr komplizierten frage auf den grund zu gehen; im hinhlick auf die nachstehende untersuchung ist es aber

notwendig, an der hand einer begrenzten menge von beispielen erst einmal nachzuweisen, dass es solchen vokalwechsel überhaupt in beträchtlicher ausdehnung gibt; das weitere muss der zukunft vorbehalten bleiben. Ich beschränke mich dabei auf eine bestimmte gruppe vokalischer ausgänge, die in dem weiter unten heranzuziehenden material am häufigsten vorkommen, nämlich die *u*-haltigen, und glaube, diejenigen fälle, die ich in den wörtern mit *l* und mit gutturalen als anlaut gefunden habe, werden genügen, um von dem tatsächlichen vorhandensein des vokalwechsels ein bild zu geben; bei den übrigen anlauten liegen die dinge natürlich ebenso, und weiter wird man bei den *i*-haltigen ausgängen entsprechende vokalwechsel finden.

123. Mit dieser frage hängt eine andere aufs engste zusammen: schon früher hat Karlgren mit sehr plausibler begründung die theorie aufgestellt, dass eine beträchtliche menge derjenigen wörter, die im 6. jh. n. C. diphthongisch ausgingen, in noch älterer zeit auf einen verschlusslaut endigten. Das problem ist seitdem mehrfach behandelt worden, und neuerdings hat Karlgren es in seinen *Shi King Researches*<sup>1)</sup> einer eindringenden zusammenfassenden behandlung unterworfen, so weit ehemaliger gutturaler anlaut in frage kommt, und hat damit für einen teil des chinesischen wortschatzes ein neues und viel altertümlicheres lautsystem aufgestellt. Er kommt zu dem ergebnis, dass eine ganze reihe von den vokalischen ausgängen des 6. j. n. C. ganz oder teilweise auf ausgänge mit vokal + *-g* oder *-k* in der *Shih-king*-periode zurückzuführen sind, während andere schon damals ohne schlusskonsonanten waren.

<sup>1)</sup> [Diese im Nov. 1933 druckfertig eingereichte arbeit war, als *K.s Word Families in Chinese* erschienen, so weit gedruckt, dass sie nicht berücksichtigt werden konnten. Meine ansicht ist unverändert; diesen rekonstruktionen stehen z. t. schwere bedenken entgegen.]

Daraus würde sich ergeben, dass die etymologie nur solche wortpaare als etymologisch zusammenhängend betrachten darf, von denen entweder beide alten vokalischen ausgang oder beide alten gutturalen ausgang sicher hatten oder gehabt haben können. Es fragt sich nun, ob das von Karlgren aufgestellte lautsystem richtig ist. Zum teil sind seine rekonstruktionen es sicher, und im grossen ganzen scheint seine beweisführung so zwingend, dass man es ohne weiteres als erwiesen hinnehmen möchte. Und doch stehen ihm verschiedene schwierigkeiten entgegen, die, wie es scheint, eine einschränkung des bereiches der von ihm aufgestellten gesetze notwendig machen dürften.

124. Fragt man zunächst, wie die Tai-sprachen sich dazu verhalten, so gibt es einige fälle, wo sie den auslautenden guttural als richtig erschlossen zu erweisen scheinen; ich habe folgende gefunden:

帽 *mâu'* »hut, mütze« (604): Siam, Lao *hmuɔk~* (Dioi *mao<sub>1</sub>* [*māu<sub>1</sub>*] ist aus chin. entlehnt). Ursprünglich dasselbe wort ist 目 *mâu'* »bedecken« (604); Siam *hmok~*, Lao *hmok'*, Shan *mok*, Dioi *mok<sup>l</sup>* »zudecken, verbergen« können zu diesem zu stellen sein, aber auch zu 幕 *mâk* »vorhang, zelt, verdecken« (638); von gleicher wurzel auch 𠂇 *miek* »deckel, zudecken«, 𠂇 *miek* »deckel eines topfes« (613).

慕 *muo'* »sich sehnen, lieben« (638), vgl. 媚 *mâu'* »eifersüchtig« (604): Siam *mak* »begierig, geneigt, lieben, gewohnt«, Lao *mak<sup>o</sup>* »lieben, begehren, gewohnt«, Shan *mak'*, Tai noir *mak* »lieben, leiden mögen«.

霧 *miu'* »nebel, dunst« (1287): Siam *hmâk~* »nebel, dunkel«, Lao *hmâk~* »nebel, tau«, Shan *mâk~* »getrübtes augenlicht«, Tai noir *hmâ(k)'*, Nung *mâk'* »wolke«. Dazu gehört wohl 瞶 *m̄u'* »trüb, undeutlich sehen, genau betrachten« (1286); vgl. aber Siam, Lao *muɔ*, Shan *mo* »dun-

kel, trüb« *tā muq, tā' mo* »undeutlich sehen, getrübbtes augenlicht«, die im ton aber nicht zu *məu'* stimmen.

祚 *dz'uo'* »glück, segen, würde, ehre« (1151): Siam *j'ōk'*, Lao *j'ōk* »glück, glücksfall«. Ein anderes wort ist 祚 *dz'uo'* »jahr«, das zu Siam *j'uaq'* »dauer, zeitraum«, Lao *j'ua* »umlauf, generation«, Shan *so'* »zeit« gehört.

胄 *d'üəu'* »nachkommenschaft« (253) erinnert wohl an Siam *d'üök'* »familie, stamm«, die beziehung ist aber nicht sicher.

Noch unsicherer ist 漱 *šəu'* »waschen, spülen« (910): Siam, Tai noir *zak*, Dioi *sak<sub>1</sub>* »waschen«; auch Siam *zāo* »waschen« könnte in frage kommen.

125. Zahlreicher sind aber die fälle, wo die Tai-sprachen mit dem späteren chin. gegen das der Shih-king-periode zusammengehen:

改 *k'ai* < *kəg* »ändern« (319): Siam (mit infix) *klāi*, Lao *kāi*.

告 *kāu'* < *kok'* »angeben, ankündigen« (307): Siam, Lao (mit infix) *klāu'* »sagen«.

考 *k'āu* < *k'og* »alt« (311): Siam, Lao, Shan *kau'*, Ahom *kau*, Tai noir, Nung *kau'*, Dioi *kaou<sup>1</sup>*.

報 *pāu'* < *pog* »vergelten, berichten, mitteilen« (664): Siam, Lao, Shan *pāu'*, Nung *pāu'*, Dioi *pao<sup>1</sup>* (*pāu<sup>1</sup>*) »mitteilen«.

膠 *kau* < *klāk'* (?546) »leim«: Siam, Lao *kāu*.

愬, 訴 *suo'* < *sok'* »anklagen« (926): Siam *sā'*, Lao *sā'*, Ahom *sho*, Nung *sā'*.

𠵹 *məu* < *mug* »mutter« (645): Siam *mā'*, Lao *mā*, Shan *mā'*, Ahom *me*, Tai noir *mā*, Nung *mā'*, Dioi *me<sub>1</sub>*.

朝 *l'äu* < *liäg*, *l'äu* »morgen« (1183): Siam *j'au'*, Lao *j'au*, Shan *sau'*, Tai noir *j'au*, Nung *sau'*, Dioi *chaou*.

椒 *tsiäu* < *tsiäg* »pfeffer« (908): Lao *cäu*~, Nung *ciu*, Dioi *cheou'* (*šäu'*), die jedoch lehnwörter sein können.

九 *kīu* < *kīug* »neun« (399): Siam, Lao *kau*~, Shan *kau*~, Ahom *kau*, Tai noir *kau*~, Nung *kau*<sup>1</sup>, Dioi *kou*~ (*ku*~).

鳩 *kīu* < *kīog* »taube« (399): Siam, Lao *k'au'*, Nung *ku*, Dioi *raou'* »turteltaube«.

丘 *k'īu* < *kīug* »höhe, hügel« (406): Siam, Lao *k'au'* »berg«.

牛 *ñiü* < *ñiug* »ochs« (673): Siam, Lao *ñuq*, Shan *ño*, Tai noir *ñua*~.

醜 *t's'īu* < *t'īog* »schlecht, hässlich« (460): Siam *j'ua*~, Lao *j'ua*°.

有 *jīu* < *giug* »sein« (251): Siam *yū*~, Lao, Shan *yū*~, Ahom *jū*, Tai noir, Nung *yū'*, Dioi *diou*<sup>1</sup> »sich befinden«.

了 *liu* < *liäg* »zu ende« (545): Siam *läu*~, Lao *läu*°, Tai noir *läu*~, Dioi *leou*~.

尿 *nieu* < *niäg* oder *niäk* »harn« (924): Siam *yiou*~, Lao *ñieu*°, Shan *giö*~, Tai noir, Nung *näu*~, Dioi *niou*<sub>1</sub>, *gniou*<sub>1</sub> (*ñiu*<sub>1</sub>).

(Mit ausnahme der beiden letzten beispiele sind nur solche angeführt, wo die rekonstruierten alten formen von Karlgren selbst hergestellt sind. Zwei weitere belege s. unten § 127 nr. 32 und § 130 nr. 58.)

Diese formen der Tai-sprachen können die theorie Karlgrens nicht widerlegen: sie brauchen nicht mehr zu besagen, als dass die Tai-sprachen hier dem chin. des 6. jh. n. C. näher stehen als dem des 1. jahrtausends v. C. und also einen teil der späteren chinesischen entwicklung mitgemacht haben. Dasselbe zeigt sich in anderen von den aufgestellten lautgesetzen:

三 *sām* < *səm* »drei« (766): Siam, Lao *sām'*, usw.; 馬

$\acute{m}a < m\grave{a}$  »pferd« (592): Siam  $m\bar{a}$  und entsprechend in allen anderen Tai-sprachen<sup>1)</sup>. Bedenklicher ist, dass auch das tibetische wenigstens in »drei« ( $dgu$ ) und »mutter« ( $a-ma$ ) keinen gutturalen auslaut hat (und ebenso  $a$  in »drei«,  $bsam$ ),

126. Aber auch seitens des chinesischen selbst erheben sich schwierigkeiten: ein moment, das für die beurteilung dieses ganzen problems von bedeutender wichtigkeit zu sein scheint, ist bisher in dessen erörterung noch gar nicht zur sprache gekommen, und das führt uns zu dem kürzlich erwähnten vokalwechsel der wurzeln zurück. Ebenso wie die wörter mit konsonantischen auslauten, so sind auch die mit vokalischem oder diphthongischen ausgang nicht einzig und allein als einzelwörter zu bewerten, sondern daneben auch als glieder in etymologischen sippem. Versucht man nun solche zusammenzustellen, so stösst man auf eine menge von fällen, wo wörter, die nach dem lautsystem Karlgrens auf vokal ausgehen sollen, mit anderen wörtern zusammenzugehören scheinen, die gutturalen auslaut gehabt haben sollen, und wo es wenig glaubhaft scheint, dass es sich um radikal verschiedene wörter handeln sollte. Solche fälle widersprechen dem von Karlgren aufgestellten lautsystem der Chou-zeit und nötigen, wie mir scheint, zu einer modifikation der von ihm aufgestellten lautregeln.

127. Es folgen nun beispiele für die vokalschwankungen in wurzeln, die in der Swei-zeit (6. jh. n. C.)  $u$ -diphthonge enthielten, wobei die weitere frage ausser betracht bleiben muss, ob auch kombinationen zwischen diesen ausgängen und anderen vokalischen ausgängen möglich sind oder nicht.

<sup>1)</sup> Einen anderen wichtigen punkt haben wir in den tonverhältnissen, falls Karlgrens annahme zweier töne bei auslautenden verschlusslauten richtig ist; vgl. oben § 82.



- 1) 糕 *kâu* »kuchen, kloss« (309): 餃 *kau'* »kloss« (357).
- 2) 勞 *lâu'* »belohnen, durch belohnung ermuntern« (516):  
 賂 *luo'* »beschenken, bestechung« (411).
- 3) 鑄 *'yâu* »kessel« (308): 壺 *γuo* »kessel, topf für heisse  
 getränke« (92).
- 4) 敖 *hâu* »lustwandeln« (6), 遨 *hâu* »dass., reisen«: 娛  
*niu* »sich belustigen, sich freuen, erfreuen« (1284).
- 5) 嚵 *lâu* »schwätzen, gesprächig« (546): 𪗇 *'lɔ* »schwät-  
 zen« (572).
- 6) 杲 *kâu* »sonnenaufgang, hell« (937): 𪗇 *kieu'* »hell«  
 (329), 皎 *'kieu* »hell, leuchtend, mondschein« (357).
- 7) 浩 *'yâu* »weit, ausgedehnt, gross« (307), 昊 *'yâu* »gross,  
 weit, erhaben« (996): 巨 *'g'ũo* »gross, hauptling« (482);  
 渠 *'g'ũo* »gross, reichlich, hauptling« (483). Dazu ge-  
 hört wahrscheinlich 后 *'yɔu* »herrscher, kaiser, kaiserin«  
 (78).
- 8) 壕 *yâu* »stadtgraben, graben« (67): 渠 *'g'ũo* »ablauf,  
 kanal« (483).
- 9) 効 *γau'* »sich mühen, streben« (357): 劬 *'g'iu* »müh-  
 sal, anstrengung« (484).
- 10) 佼 *'kau* »schön, fein« (357): 嬌 *kiâu* »schön, verfei-  
 nert« (359).
- 11) 淆 *γau* »trübe, verwirrt« (218): 糊 *γuo* »kleben, trübe,  
 verwirrt, dumm« (91).
- 12) 瘻 *lɔu'* »geschwür, abszess« (572): 癰 *liɔu* »geschwür«  
 (565).
- 13) 痼 *kuo'* »chronisches leiden« (422): 痲 *kiɔu'* »dass.;  
 leiden« (401).
- 14) 互 *γuo'* »gemeinsam, gegenseitig« (84): 仇 *'g'iq̄u* »ge-  
 nosse, gegner, feind« (399), 逌 *'g'iq̄u* »vereinigen, zu-  
 sammenbringen, genosse« (407).
- 15) 顱 *luo* »schädel« (579): 髑 *lɔu* »schädel« (572).

- 16) 櫓 <sup>ˈ</sup>luo »streitwagen mit schützenturm« (580): 樓 <sub>˩</sub>luo »oberes stockwerk, turm« (572); dazu 輅 <sup>ˈ</sup>luo »staatswagen, gross, kaiserlich« (411)?
- 17) 沽 <sub>˩</sub>kuo, <sup>ˈ</sup>kuo »kaufen, verkaufen« (421), 賈 <sup>ˈ</sup>kuo »kaufmann« (348); 雇, 僱 <sup>ˈ</sup>kuo »mieten« (428): 購 <sub>˩</sub>kəu »kaufen, mieten« (418).
- 18) 狢 <sub>˩</sub>ɣuo »affe« (91): 猴 <sub>˩</sub>ɣəu »affe« (79).
- 19) 侏 <sup>ˈ</sup>n̄uo »gegner, partner, genosse« (1279): 偶 <sup>ˈ</sup>n̄əu »paar, gefährte« (1325), 耦 <sup>ˈ</sup>n̄əu »gemeinsam feld bestellen, gefährte, paar«.
- 20) 孤 <sub>˩</sub>kuo »verwaist, einsam, hilflos« (426): 踽 <sup>ˈ</sup>k̄iu »einsam wandeln, allein, unabhängig« (1326).
- 21) 顧 <sup>ˈ</sup>kuo' »umschauen, nachblicken, berücksichtigen« (428): 瞿 <sub>˩</sub>k̄iu' »scheuer blick, scheu, fürchten« (490).
- 22) 觚 <sub>˩</sub>kuo »ecke, kantig; kantiger becher; schreibtafel; regel, gesetz« (432): 矩 <sup>ˈ</sup>k̄iu »winkelmass, vorbild, regel« (482).
- 23) 庫 <sup>ˈ</sup>k̄uo' »speicher, niederlage, schatzhaus« (431): 區 <sub>˩</sub>k̄iu »aufspeichern, an seinen platz bringen; platz, ort« (494).
- 24) 衢 <sub>˩</sub>ɣuo »gasse« (91): 衢 <sub>˩</sub>ḡiu »strasse« (490).
- 25) 爐, 鑪 <sub>˩</sub>luo »kohlenbecken, ofen, weihrauchbecken«, 盧 <sub>˩</sub>luo »dass., kochtopf« (579): 鑪 <sub>˩</sub>lieu, lieu' »ofen, reines silber« (547). Dazu vielleicht 爨 <sub>˩</sub>liäu' »opferreissig« (547), 爇 <sub>˩</sub>liäu' »fackel, erleuchten, anzünden«.
- 26) 去 <sup>ˈ</sup>k̄üo' »fortgehen, sich entfernen«, <sup>ˈ</sup>k̄üo »entfernen, entlassen« (491), 祛 <sup>ˈ</sup>k̄üo »böse geister vertreiben, wegjagen, zerstreuen«: 驅, 毆 <sub>˩</sub>k̄iu »vertreiben, wegwerfen, verfolgen, drängen« (494).
- 27) 虛 <sub>˩</sub>ɣüo »leer, hohl, nichtig« (87): 桴 <sub>˩</sub>ɣiäu »hohler baumstumpf, leer« (66).
- 28) 侶 <sup>ˈ</sup>liüo »genosse« (586): 僚 <sub>˩</sub>lieu »amtskollege« (547).

- 29) 廬 *l̄iō* »hütte, schuppen« (579): 寮 *lieu* »hütte, fenster« (547).
- 30) 拷 *k'âu* »prügeln, schlagen« (311): 敲 *k'au* »schlagen, klopfen« (308): 扣, 叩 *k'au'* »klopfen, schlagen« (419).
- 31) 嘍 *χau* »prahlen« (546): 訐 *χiu* »prahlen; gross« (1317), 詡 *χiu* »prahlen, aufschneiden, übertreiben; gross« (1320): 僣 *χiu* »prahlerisch, gewaltig« (159).
- 32) 絞 *'kau* »umwinden, umschnüren, erdrosseln« (357): 繳 *'kieu* »umwinden, binden, verstricken«, *kieu'* »verstrickung« (329)<sup>1)</sup>: 罟 *'kuo* »netz, in einer schlinge fangen, strafen« (421).
- 33) 午 *'nuo* »anstossen, sich widersetzen, widerstehen« (1279), 忤 *nuo'* »widerstehen«, 迕 *nuo'* »entgegengehen, widerstehen, sich widersetzen«: 禦 *n̄üo'* »widerstehen, abwehren, hindern« (1334): 遇 *n̄iu'* »begegnen; sich ereignen« (1325).
- 34) 陋 *l̄u'* »eng, beschränkt« (570), 陋 *l̄u'* »dass., gemein, niedrig, minderwertig«: 婁, 婁 *liu'* »eng, beengt, arm, bäuerisch« (572): 魯 *'luo* »unfähig, dumm, roh« (580).
- 35) 告 *kâu'* »verklagen, mitteilen, berichten« (307), 誥 *kâu'* »befehlen, verleihen«: 教 *kau, kau'* »lehren, unterrichten, auferlegen« (143): 叫, 詈 *kieu'* »rufen, heissen, befehlen, sagen, nennen« (400): 詰 *'kuo* »erläutern, erklären« (421).
- 36) 露 *luo'* »tau; (durchsickern:) ruchbar werden« (577): 濾 *liō'* »durchfiltern« (589): 漏 *l̄u'* »tröpfeln, lecken, wasseruhr« (571), 漏 *l̄u'* »dass., durchsickern, ruchbar werden«: 霤 *līu'* »tröpfeln« (565).

<sup>1)</sup> Die entsprechenden formen der Tai-sprachen sind Siam *kiou'* »gürten, verbinden, winden«, Lao *kieu'* »winden, sich winden«, Shan *kio'* »umwickeln, umschlingen«, Nung *kiu'* »umschlingen«, Dïoi *koueou'*, *koueou*, (*kueu'*?) »winden, umschlingen«. Der ton stimmt im Siam zu chin. *kieu'*, in den übrigen sprachen zu *'kieu*.

- 37) 駒 *k̄iu* »füllen, fohlen, kräftig« (484): 驍 *k̄ieu* »gutes ross; stark, mutig« (222): 驕 *k̄iäu* »störrisches pferd; hochmütig, stolz« (359): 倨 *k̄üo'* »hochmütig, hart« (486). Die wörter gehören wahrscheinlich zu 固 *kuo'* »fest, stark, hartnäckig, sicher« (421).
- 38) 勾, 句 *k̄ɔu* »haken, einhaken; verführen« (484), 鈎 *k̄ɔu* »eiserner haken, festhalten, greifen«, 搆 *k̄ɔu'* »verbinden, verknüpfen, verwickeln« (418), 媾 *k̄ɔu'* »vereinigen, verheiraten, coitus«; 姁 *k̄ɔu'* »sich paaren« (78): 𠂔 *k̄iɔu* »haken, verbinden« (400), 糾 *k̄iɔu* »dreifacher strang, verknüpfen, vereinigen, vermischen«: 拘 *k̄iu* »festhalten, fassen« (484): 據 *k̄üo'* »packen, halten, empfangen; sich stützen auf« (489): 交 *k̄au* »kreuzen, vereinigen, verkehren, einhändigen« (357).
- 39) 哮 *χau* »keuchen, asthma; rufen, brüllen« (143), 瘳 *χau* »asthma«: 呼 *χuo* »ausatmen, ausrufen, schreien« (85), 嘯 *χuo* »brüllen«, 嗥 *χuo* »anschnauben« (86): 嘯 *χüo* »atmen, blasen, saugen« (168), 𠂔 *χüo* »durch die nase atmen, schnarchen«: 吁 *χiu* »seufzen, ach!« (1317): 𠂔 *χɔu* »geräuschvoll atmen, schnarchen« (484): 囂 *χiäu* »gerufe, lärm, schmähen« (1224).

128. In den hier zusammengestellten wortgruppen finden sich etliche fälle, die sich mit dem von Karlgren rekonstruierten ältesten lautsystem schwer oder gar nicht vertragen. Ein einziges beispiel: nr. 38 糾 *k̄iɔu* wird von ihm auf *k̄iog* zurückgeführt; dass dieses wort eng verwandt ist mit 𠂔 *k̄iɔu* liegt auf der hand, und im Analytic Dictionary bezeichnet Karlgren es denn auch als »a cognate word«; das letztere ist demnach auch aus einer form mit auslaut *-g* abzuleiten. Andererseits wird 勾 *k̄ɔu* auf *ku* zurückgeführt: sind also 𠂔 *k̄iɔu* »haken« und 勾 *k̄ɔu* »haken« zwei ra-

dikal verschiedene wörter? Stände dieser fall vereinzelt da, müsste man es glauben, aber es gibt viele gleicher art. Ich muss es deshalb für gerechtfertigt halten, bei der nachfolgenden prüfung von wörtern dieser art auf die infix-bildung hin, auch solche zusammenstellungen anzuwenden, die gegen Karlgrens rekonstruktionssystem verstossen.

Dieses system einfach umzuwerfen ist natürlich ausgeschlossen: an den reimkategorien des Shih-king und der übrigen alten poesie, auf die es mit so grossem scharfsinn aufgebaut ist, lässt sich unmöglich rütteln. Notwendig scheint mir aber anzunehmen, dass die reime kein so sicheres kriterium für identische auslaute, also für gutturale verschlusslaute, abgeben, wie Karlgren es annimmt, sondern dass es innerhalb derselben reime teils gutturale verschlusslaute gibt, teils andere ausgänge, die noch näher zu bestimmen wären. Eine erklärungs-möglichkeit, die mir sehr plausibel scheint, könnte man in der theorie finden, dass die alten vokalischen ausgänge unter bestimmten noch unbekanntem bedingungen auf den kehlkopfverschluss endigten; dieser braucht ja nicht durch schwund eines konsonanten entstanden zu sein — im dänischen ist er bekanntlich aus dem ansteigenden wortton hervorgegangen. Es hätte nichts befremdliches, dass vokal + kehlkopfverschluss auf vokal + *k* oder *-g* reimen könnte und dass diese klangähnlichkeit auch für die bildung der hsie-shêng schriftzeichen genügt hätte. Um so natürlicher wäre es, falls die auslautenden verschlusslaute von jeher, so wie sie es heute sind, nur implosiv gewesen sind; Karlgren operiert freilich mit dem übergang von explosivem *-k* in implosives und dessen späteren schwund, es scheint aber doch keineswegs von vorn herein selbstverständlich, dass man für die alte zeit mit explosiva rechnen muss: es ist doch bemerkenswert,

dass sie heute im chinesischen überall, wo sie erhalten sind, nicht explosiv sind, und dasselbe ist sicher im siamesischen, vermutlich auch in wenigstens der mehrzahl der übrigen Tai-sprachen der fall.

129. Ich gehe nun zu der untersuchung über, ob sich in den vokalisch auslautenden sippen mit *l*-infix gebildete wörter nachweisen lassen.

Phonetica 各 (411) und 路 (577), vgl. oben § 116. Mutmasslicher alter anlaut guttural; als älterer auslaut wird *g* vermutet:

54) 賂 *luo'* »beschenken, bestechen« wurde oben § 127 nr. 2 mit 勞 *lau'* »belohnen« zusammengestellt. *luo'* ist zu erklären als *l*-ableitung von dem nr. 17 angeführten 雇, 僱 *kuo'* »mieten«, und auch *lau'* ist auf *\*k'lau'* zurückzuführen, s. S. 212. Die nr. 17 genannten 沽 *'kuo* »kaufen« und 賈 *'kuo* »kaufmann« haben ihre genaue entsprechung in Siam, Lao *kū̀*, Shan *kū̀*, Tai noir *ku~* »geld gegen zins leihen, verleihen«.

55) 路 *luo'* »strasse, weg, reise, richtung« lässt sich verbinden mit 衢 *juo* »gasse«, 衢 *g'iu* »strasse«, oben nr. 24, aber auch mit 途 *d'uo* »weg, reise, laufbahn« (1322), das seinerseits mit 道 *d'au* »strasse, pfad« (978) verwandt ist. Das wort ist also unsicherer herkunft.

56) 露 *luo'* »tau, eröffnen, ruchbar werden« ist § 127 nr. 36 mit verwandten wörtern angeführt. Der ursprüngliche anlaut scheint *l* zu sein.

57) 輅 *luo'* »grosser staatswagen, gross, kaiserlich«: eine

sehr fragliche anknüpfung oben nr. 16; die dort genannten wörter haben wahrscheinlich alten *l*-anlaut.

Zu 鷺 *luo* »reih« finde ich keine parallelen.

130. Phonicum 蓼 (546), vgl. oben § 118. Als älterer auslaut wird wenigstens in einem teil der wörter -*g* angenommen. Der anlaut ist verschiedenartig: *k*, *χ*, *l̥*, *m*.

58) 醪 *lâu* »bodensatz des weines, wein«: der anlaut ist sicher *l*, indem es trotz des verschiedenen tones identisch ist mit Siam *hlau* und (unetymologische schreibung) *lau*, Lao *hlau*, Shan *lau*, Tai noir *hlau*, Nung *lau*, Diao *laou* (*lau*) »gegorenes getränk, alkohol«.

59) 嫪 *lâu* »lieben, trachten nach, wollüstig« ist herzuweisen von 好 *χâu* »lieben« (1089).

60) 嘍 *lâu* »schwatzhaft, gesprächig« und 𪗇 *l̥u* »schwätzen« sind oben nr. 5 zusammengestellt. 𪗇 hat auch die aussprache *χau*, das nr. 31 mit mehreren verwandten angeführt ist. *lâu* und *l̥u* sind offenbar infix-ableitungen von verschiedenen formen dieser wurzel.

61) 蓼 *lieu* »name einer pflanze (polygonum); bitter« ist wahrscheinlich zu verbinden mit 苦 *k'uo* »eine bittere pflanze, bitter, bitternis, schmerzlich« (421).

62) 蓼 ist teils *lieu*, *liäu* »schweben, hoch fliegen«, wozu ich keine parallelen weiss, teils *lieu* »pfeifen, sausen«; dieses letztere stimmt so auffallend zu 簫 *sieu* »pfeife, flöte«, 嘯 *sieu* »pfeifen, rufen, singen« (822), dass der *l*-anlaut hier auf *sl*- zurückzuführen ist. Ebenso in dem folgenden wort:

63) 寥 *lieu* »öde, leer, einsam«: 蕭 *sieu* »einsam, verlassen« (822).

Der ortsname 廖 *lieu* ist wohl nicht zu etymologisieren.

Ich führe hier wieder einige bemerkenswerte wörter an, die Karlgren nicht aufgenommen hat:

64) 𧈧 vertritt zwei wörter mit derselben bedeutung »sich winden, sich schlängeln«:  $g'liu^1$ ) und  $liu, liu^2$ ). Dies sind zwei etymologisch verschiedene wörter, wie sich ergibt aus Siam  $g'iou$  »gewunden, sich schlängeln« (eine andere anlautsvariation derselben wurzel wie  $kiou$  oben § 127 nr. 32 fussn.) und  $liou$  »wendung, windung«, mit stimmlosem anlaut Siam  $hliou'$ , Lao  $hliu'$ , Shan  $lio'$  »sich umdrehen, den kopf wenden«.

65) 𧈩  $liu, liu$  »sengen, an die glut bringen«<sup>3)</sup>: ableitung von 灸  $kiu$  »brandmarken, brennen« (401).

66) 𧈪  $liu$  »vertrauen, sich verlassen auf, Sorge tragen; ungeduldig«<sup>4)</sup>, im grunde wohl dasselbe wort wie 聊  $liu$  »hilfsmittel, mittels, hilfe, selbstvertrauen« (254), schliesst sich gut an 怙  $yo$  »vertrauen, beruhen auf, sich stützen auf« (421) an.

Die alten anlaute, die sich für die behandelten wörter der gruppe 𧈧 rekonstruieren lassen, zeigen eine mannigfaltigkeit ( $k, k', g', \gamma, s, l$ ), die gut harmoniert mit der buntheit der anlauten, die sich noch heute darin bemerkbar macht.

131. Phonicum 婁 (572). Die zahl der hierzu gehörenden wörter ist sehr beträchtlich, aber nur zu dem kleineren teil von ihnen finde ich überzeugende parallelen. Fast alle haben den anlaut  $l$ , für älteren guttural liegen

1) 渠尤切; 渠黝切音蚪.

2) 力九切音柳; 力幽切音鏐.

3) 力久切音柳; 烙蕭切.

4) 落蕭切; 連條切音聊.



aber zwei zeugnisse vor: 婁, 婁, welches  $\acute{g}'iu$  und  $liu'$  gesprochen wird (unten nr. 68), und 屨  $k'iu'$  »aus stroh geflochtener schuh, sandale« (588)<sup>1</sup>. Für die infix-frage sind folgende belangreich:

67) 嘍  $\acute{l}u$  »schwätzen« ist oben nr. 60 behandelt worden.

68) 婁, 婁  $\acute{g}'iu$  und  $liu'$  »eng, arm, bedürftig«: die letztere form ist infix-bildung von der ersteren; ihre oben § 127 nr. 34 angeführten verwandten sind demnach auch mit älterem anlaut  $g'l$ - anzusetzen.

69) 鏤  $l'u$  »einkerben, gravieren«: abgeleitet von 釧  $k'au$  »gravieren, einschneiden« (419).

70) 壘  $\acute{l}u$  »kleiner hügel, grabhügel« (von Karlgren nicht aufgenommen)<sup>2</sup>) gehört offenbar zu 丘  $k'iu$  »höhe, hügel, grabhügel« (406).

71) 虻  $l'u$  »maulwurfgrille«: zu 蚩  $k'uo$  »dass.« (421).

72) 髑  $l'u$  »schädel« wurde oben § 127 nr. 15 mit 顛  $luo$  »schädel« zusammengestellt, und dies letztere ist abgeleitet von 骷  $k'uo$  »knochen, skelett« (421), so dass auch  $l'u$  älteren anlaut  $k'l$ - gehabt hat.

73) 縷  $\acute{liu}$  »faden, ausführlicher bericht«: möglich, aber sehr fraglich ist zusammenhang mit 紬  $d'iu$  »seidenstoff, faden, knäuel« (253).

132. Wo sich im verlauf der untersuchung bisher wahrscheinlich machen liess, dass dem späteren anlaut  $l$  in einer früheren zeit eine konsonantengruppe zu grunde ge-

<sup>1</sup>) Neben der normalen Kanton-form  $kuü'$  dieses wortes hat der dialekt 屨  $kök$ . mit derselben bedeutung, welches in Siam  $küök$  »schuh, sandale« wiederkehrt; wahrscheinlich ist dieses wort, das sonst in den Tai-sprachen nicht vorzuliegen scheint, aus chin. entlehnt.

<sup>2</sup>) 郎斗切; 郎口切音婁.

legen hat, ist der vor dem *l* geschwundene konsonant in weitaus den meisten fällen ein guttural gewesen, in einigen, zum teil m. e. sehr überzeugenden fällen auch ein labial. Dagegen hat sich nur in drei fällen ein dental-anlaut als mehr oder weniger wahrscheinlich erwiesen: unbedingt überzeugend (obwohl nicht ganz eindeutig) scheint nur nr. 14, möglich, aber unsicher nr. 55, ziemlich fraglich nr. 73. Es kommen nun auch einige wortgruppen mit gleichem phonetischen element der jeweiligen schriftzeichen vor, wo mit dem anlaut *l* ein dental wechselt und wo demnach die schreibung auf eine konsonantengruppe bestehend aus einem dental + *l* hinzuweisen scheint. Diese sollen nun auf diese frage hin geprüft werden.

133. Phonetica 束 (509) und 賴 (510). Mit ausnahme des wortes 獺 *l'ât* »otter« beginnen diese wörter alle mit *l*; der auslaut ist teils *t*, teils ein *i*-diphthong, den Karlgren auf älteres \**âd* zurückführt.

74) 擻 *lât* »packen, zerren, abreißen, abschrapen«: der anlaut *l'* scheint mir hier sicher; das wort gehört zu 脫 *l'uât* »abstreifen, abziehen, (sich) ausziehen; meiden, sich entziehen« (1138), dasselbe wort wie Siam *l'âd'* »abziehen, entfernen, sich zurückziehen, meiden«, Lao *l'ât'* »herausziehen, freimachen«, Shan *l'ât'* »herausziehen, frei«, Dioi *tot<sup>l</sup>* »abziehen, ablegen (kleider, hut, u. ä.)«, *touot<sup>l</sup>*, *touat<sup>l</sup>* »losgehen, sich lösen«. Mit anderem vokalismus liegt diese wurzel vor in 撤 *l'ïât* und *d'ïât* »herausnehmen, entfernen, zurückziehen« (1190), der stimmhafte anlaut ausser in dem eben genannten *d'ïât* auch in 奪 *d'uât* »entreißen, rauben; entscheiden« (830). Ebenso gebildet wie dieses *lât* ist offenbar 擻 *luât* und *lÿât* »abreißen, abschrapen« (549; in der bedeutung »zwischen den fingern

fassen« vielleicht ein anderes wort, sicher = 𠵹 lüät, liuēt »handvoll, was man zwischen den fingern fassen kann«).

Es fragt sich aber, ob in *lât* nicht zwei wörter, ein \**f*lât und ein \**kl*ât, zusammengefallen sind: die bedeutung »abschräpen« stimmt so gut zu 𠵹 k<sup>w</sup>at »schräpen, rasieren, abreiben« (862), Siam *kuād*<sup>r</sup>, Lao, Shan *kuāt*<sup>r</sup>, Nung *kuāt*<sup>r</sup>, Dioi *kouat*<sup>l</sup> »reiben, bürsten, kehren«; dazu Siam *krād*<sup>r</sup> »besen, kehren«, das mit *lât* formell ganz identisch sein kann.

75) 懶 *lāi*<sup>r</sup> »hassen« verbindet sich gut mit 𠵹 *d'uai*<sup>r</sup> »abscheu, hassen, unzufrieden« (1140) und hat somit auch älteren dental-anlaut.

In den folgenden fällen scheint dagegen älteres *kl*- vorauszusetzen zu sein:

76) 剌 *lât* »schneiden, hauen; grausam«. Dieses könnte freilich als infix-ableitung Siam *tad*<sup>r</sup>, Lao *ta*<sup>r</sup>, Shan *ta*, Tai noir, Nung *ta*<sup>r</sup>, Dioi *ta*<sup>l</sup> »schneiden, hauen« entsprechen. Viel wahrscheinlicher aber erklärt es sich aus dem chinesischen selbst, und zwar als abgeleitete form von 𠵹 *kât* »schneiden, abtrennen, zerstören« (57). Mit anderem anlaut liegt dieselbe wurzel wahrscheinlich vor in 𠵹 *k<sup>r</sup>at* »einkerben« (334).

辣, 𠵹 *lât* »scharf, beissend (vom geschmack)« ist wohl, wie auch Karlgren annimmt, mit diesem *lât* identisch; ich finde wenigstens keine anderen parallelen dazu.

77) 喇 *lât* »schwätzen; trompete« ist als ableitung zu fassen von 𠵹 *kuât* »lärmendes gerufe, lärm« (862); eine andere variation des anlantes zeigt 𠵹 *γât, çât* »rufen« (73).

78) 癩 *lāi*<sup>r</sup> »krätze, räude« ist, wie oben § 103 erwähnt, mit 𠵹 *kai*<sup>r</sup> »krätze« (360) zusammenzustellen.

79) 賴 *lāi*<sup>r</sup> »sich stützen auf, sich verlassen auf, beruhen auf; eine schuld auf einen anderen abwälzen«: die

herleitung dieses wortes ist etwas unsicher; ich möchte es zusammenbringen mit 介 *kai* »schützen, helfen, diener«, 价 *kai* »gehülfe, diener« (360), in welchen auch älterer auslaut *-d* zu vermuten ist. Verwandt ist wohl 奚 *ɣiei* »diener«, 倅 *ɣiei* »diener, wärter«, 媿 *ɣiei* »wärterin« (126).

134. Phoneticum 豐 (538). Von den wenig zahlreichen wörtern dieser sippe führt Karlgren an: 豐 *liei* »opfergeschirr«; 禮 *liei* »opferhandlung, ritus, feier; guter anstand, höflichkeit, geschenk«; 醴 *liei* »most, süsser wein«; und 體 *fiei* »körper, wesen, das wesentliche; gestalt, typus; mit achtung begegnen, ehren«. Die drei ersten hält Karlgren für verwandte, vielleicht von haus aus identische wörter, vielleicht mit recht; für 豐 und 醴 finde ich wenigstens keine andere anknüpfung.

80) 禮 *liei* »ritus, höflichkeit, usw.«: das wort 體 *fiei* »körper, person, wesen« hat seit alter zeit auch die bedeutung »achtung erweisen, ehren«, eigentlich wohl »einen seinem rang, seiner stellung gemäss behandeln«; im Tz'e Yüan wird es direkt 禮 (in verbaler funktion »mit höflichkeit behandeln«) gleich gesetzt. Ich halte deshalb *liei* für eine ableitung mit *-l-* von *fiei*. Dieses ist seinerseits eine andere form derselben wurzel wie 態 *f'ai* »erscheinung, haltung, betragen, schönheit« (656).

135. Phoneticum 隸 (961) bildet neben wörtern mit dentalem anlaut das schriftzeichen

81) 隸 *liei* »zugehörig, abhängig von, untergebener, knecht«. Kanton und Hakka haben neben der normalen form (*lai*<sup>2</sup>) eine andere, die auf *d'iei*<sup>2</sup> zurückgeht; das verhältnis ist offenbar ähnlich wie oben bei § 117 nr. 44: *liei*<sup>2</sup>, die abgeleitete form, ist im allgemeinen die allein

herrschende geworden, die stammform *d'iei'* aber in den beiden dialekten daneben erhalten geblieben. Möglicherweise liegt eine andere variation des anlautes vor in 替 *l'iei'* »vertreten, ersetzen, anstatt; aufheben, beseitigen« (41).

136. Phoneticum 斗 (1014): anlaut *l* hat

82) 料 *lieu, lieu'* »messen, berechnen, erwägen, vorsorgen; material«. Das schriftzeichen lässt sich als bild deuten (米 »reis« und 斗 »mass«), das wort aber auch als ableitung von 斗 *l<sub>2</sub>u* »reismass, scheffel«.

137. Als mögliche infix-bildung mit älterem dental-anlaut schliesse ich ein wort an, dessen schriftzeichen eine merkwürdige variation des phoneticums 𠂔 (524, oben § 121) ist:

83) 莅 *lji'* »verwalten, besorgen« (1305), das mit 治 *d''i', d''i* »verwalten, regieren, ordnen, heilen« (184) zusammengehören wird.

138. In vier fällen (15. 16. 62. 63) hat sich in den vorhergehenden untersuchungen ein älterer anlaut *sl-* als wahrscheinliche vorstufe des späteren *l-* erwiesen, und alle vier scheinen mir sehr überzeugend, obgleich nicht alle eindeutig sind; dagegen schien nur in einem einzigen fall (36) eine affricata (*ts*) vor *l* die nächstliegende möglichkeit zu sein. Es sind hier nun noch drei gruppen zu besprechen, in denen neben *l* auch *s* als anlaut auftritt. Die affricierten verschlusslaute (*ts, ts', dz'*) und *s* standen sich in der aussprache so nahe, dass viele phonetica in schriftzeichen für wörter mit beiderlei anlauten nebeneinander gebraucht werden; es ist deshalb in diesen drei druppen sowohl mit älteren sibilantischen als mit affricierten anlauten zu rechnen.

139. Phoneticum 吏 (526. 885) kommt in etlichen wörtern vor, die *s* als anlaut haben; die unerweiterte form des zeichens ist

84) 吏 *li<sup>2</sup>* »beamter«, abgeleitet von 使 *si<sup>2</sup>* »gesandter, bevollmächtigter«, ʼ*si* »beauftragen, anstellen, anwenden« (526). Auch Karlgren hat in diesem wort älteren anlaut *sl-* angenommen.

140. Phoneticum 麗 (540); der anlaut ist bei diesem teils *s*, teils *l*, letzteres ausser in dem anscheinend isoliert dastehenden wort 驪 *li<sup>2</sup>* »schwarzes pferd« in:

85) 麗 *li<sup>2</sup>* »paar, zwei, symmetrisch, verbinden, zugehören; schön« und dem damit identischen 儷 *li<sup>2</sup>* »paar, gatte, gattin«. Ich halte dieses für eine abgeleitete form derselben wurzel wie 齊 *dz<sup>2</sup>iei* »gleichmässig, gleich, zusammen, alle; ordentlich, ordnen« (1060). Eine andere anlautsvariation derselben wurzel zeigt vielleicht 妻 *ts<sup>2</sup>iei* »ehегattin«, d. h. die auf gleicher stufe stehende ehеfrau (1056).

141. Phoneticum 樂 (568); die anlaute gehen bei diesem weiter auseinander: ausser *l* auch *ś*, *ñ* und *i*. Von den wörtern mit *l-* hat Karlgren aufgenommen: 樂 *lák* »vergnügen, freude« und

86) 櫟 *liek* »eine art eiche«, offenbar dasselbe wort wie 櫨 *liek* »dass.« (537); dieses muss wahrscheinlich als *l-*ableitung mit 柞 *dz<sup>2</sup>ák* »eiche« (1151) zusammengestellt werden.

---

142. Unter den obigen 86 nummern sind im ganzen etwa 95 verschiedene wörter, die mit *l* anlauten, untersucht worden. Für 24 wörter wurde überhaupt keine an-

knüpfungsmöglichkeit gefunden. In 13 fällen erwies sich *l* mit sicherheit oder mit grosser wahrscheinlichkeit als der ursprüngliche anlaut, der nicht auf eine frühere konsonantengruppe zurückgeht; *l* ist im Tai teils *l*, teils *r*. Die 13 wörtern sind folgende nrn.: 2 廉 »ecke«; 13 纜; 19 斂; 20 臨; phonet. 590 繚 und 攀; 鬪; 32 涼; 33 掠; 49 錄 *lūok* »wählen«; 52 律; 56 露; 58 慄; 64 繆 *liəu*, *liəu*.

Unter beinahe 60 von den 86 nrn. konnten die mit *l* anlautenden wörter in meinem empfinden nach so überzeugender weise anderen mit verschlusslauten oder *s* beginnenden gegenübergestellt werden, dass es gerechtfertigt ist, den *l*-anlaut auf eine frühere konsonantengruppe zurückzuführen und *l* als ein infix zu erklären.

Weitaus am häufigsten wurde als der ältere anlaut ein guttural festgestellt; dessen natur lässt sich nicht immer mit sicherheit angeben, meistens aber — ausser bei 40 略 — zeigen sich bestimmte formen, die lautlich oder semantisch der mit *l* anlautenden entschieden am nächsten stehen. Unter den folgenden nrn. scheinen mir die etymologischen zusammenstellungen so grosse wahrscheinlichkeit zu haben, dass sie als beweis für die richtigkeit der aufgestellten theorie dienen können:

Anlaut *k*-: 4 廉 (und 簾<sup>?</sup>); 11 欖; 17 臉; 23 譚; 28 聯; 41 咯; 43 鬪; 46 戮; 53 笠; 54 賂; 65 嫪; 71 螻; 76 刺 (und 刺<sup>?</sup>); 77 喇; 78 癩.

Anlaut *k'*-: 38 酪; 42 砢; 47 勳 und 勒 (und 僇<sup>?</sup>); 61 蓼 *liəu*; 69 鏤; 70 樓; 72 體.

Anlaut *g'*-: 2 廉 mässig; 8 濫; 9 藍; 12 攬; 22 闌; 27 煉, 鍊, 練; 39 咯; 44 鬪; 45 蓼; 66 嫪; 68 婁.

Anlaut *χ* ist nur in 59 嫪 und 60 嫪 und 67 婁 der unbedingt nächstliegende, sie sind aber so überzeugend,

dass an ehemaligem anlaut  $\chi l$ -, bzw. seiner vorstufen, nicht wohl gezweifelt werden kann. Übrigens sind die herkunft des chin.  $\chi$  und seine entsprechungen im Tai dunkel.

Sichere beispiele für älteren labialen anlaut finde ich 7:

- Anlaut  $p$ -: 21 稟; 50 祿; 51 碌;  
 „  $p^c$ -(?): 29 鬱;  
 „  $b^c$ -: 30 戀; 48 蓼;  
 „ nicht näher bestimmbar: 49 象.

Für alten dental-anlaut liegen im ganzen 9 beispiele vor, die aber z. t. mehr oder weniger zweifelhaft sind:

Anlaut  $l$ -: 74 懶; 80 禮; diese beiden scheinen mir einwandfrei; 14 婪 ist nicht eindeutig, leuchtet aber besonders ein.

Anlaut  $d$ -: 75 懶, 81 隸 und 83 莅 finde ich durchaus annehmbar, wenig sicher 55 路 und 73 縷.

Anlaut  $t$ -: für diesen liegt nur das ganz unsichere beispiel 82 料 vor.

Ein affricierter verschlusslaut hat sich nur in drei fällen als das nächstliegende erwiesen, nämlich:

- Anlaut  $ts$ -: 36 烙.  
 „  $dz^c$ -: 85 麗; 86 櫟.

Es kann deshalb wohl zweifelhaft sein, ob man dem altchinesischen gruppen bestehend aus affricata +  $l$  zuschreiben darf; die drei zusammenstellungen scheinen mir aber doch so wohl begründet, dass das frühere vorhanden sein solcher konsonantenverbindungen wahrscheinlich und zu vermuten ist, dass eine etymologische verarbeitung des chin. wortschatzes andere belege zu tage fördern wird.

Ein sibilant als älterer anlaut kam in 6 fällen vor; von diesen sind 63 寥 und 84 吏 eindeutig, aber auch 15



林; 16 淋 und 霖; 62 參 scheinen durchaus überzeugend; wenig sicher ist 31 變.

Die festgestellten oder als wahrscheinlich erwiesenen konsonanten vor *l* sind, ausgenommen der seinem ursprung nach unklare *ɣ*-laut, dieselben, bei denen im Siam das *l*- und *r*-infix vorkommen. Bei nasal-anlaut kennt das siamesische sie nicht, es ist aber von vorn herein wahrscheinlich, dass sie auch bei diesen anlauten früher üblich gewesen sind und sich im chin. spuren davon finden lassen<sup>1)</sup>. Zu untersuchen, ob dies der fall ist, liegt nicht im bereich dieser untersuchung und bleibt der künftigen forschung vorbehalten.

<sup>1)</sup> Von 樂 *lāk* »freude« und *nāk* »musik« (568) werde ich demnächst an anderer stelle handeln.

## INHALT

		Seite
I. Einleitung .....	§ 1—17	3
Infixe in den indo-chinesischen sprachen....	§ 1—10	3
Über den indo-chinesischen vokalismus .....	§ 11—17	18
II. Tai-sprachen, lautverhältnisse und transkription ..	§ 18—63	34
Siamesisch .....	§ 19—35	34
Lao .....	§ 36—37	70
Shan .....	§ 38—42	74
Ahom .....	§ 43—46	80
Tai noir .....	§ 47—51	87
Nung .....	§ 52—55	95
Dioi .....	§ 56—63	101
III. Die töne in den Tai-sprachen und im chinesischen	§ 64—91	123
Die einzelnen Tai-sprachen, Siem, Lao, Shan,		
Tai noir, Nung, Dioi .....	§ 64—74	124
Zusammenfassung der tonsysteme der Tai-		
sprachen .....	§ 75—84	142
Das verhältnis des tonsystems der Tai-sprachen		
zu dem des chinesischen .....	§ 85—91	166
IV. Die wortbildung mit infixen im siamesischen.....	§ 92—102	191
V. Spuren der wortbildung mit infixen im chinesischen	§ 103—142	211